





THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES





Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

Arvis aux Couquettis, ou L'Amant singulier,
par Scribe et A. Decombrouse

La Camaraderie ou La Courte-Echelle, par Scribe

Cesar, ou Le Chien Du Chateau, par Scribe et Varner

Paul et Jean, par M. Bayard

La Partie D'Ines, ou Une Journée a Montmorency,
par M. Gabriel De Lurien

Un Retour De Jeunesse, par Bayard et Anicet-Bourgeois

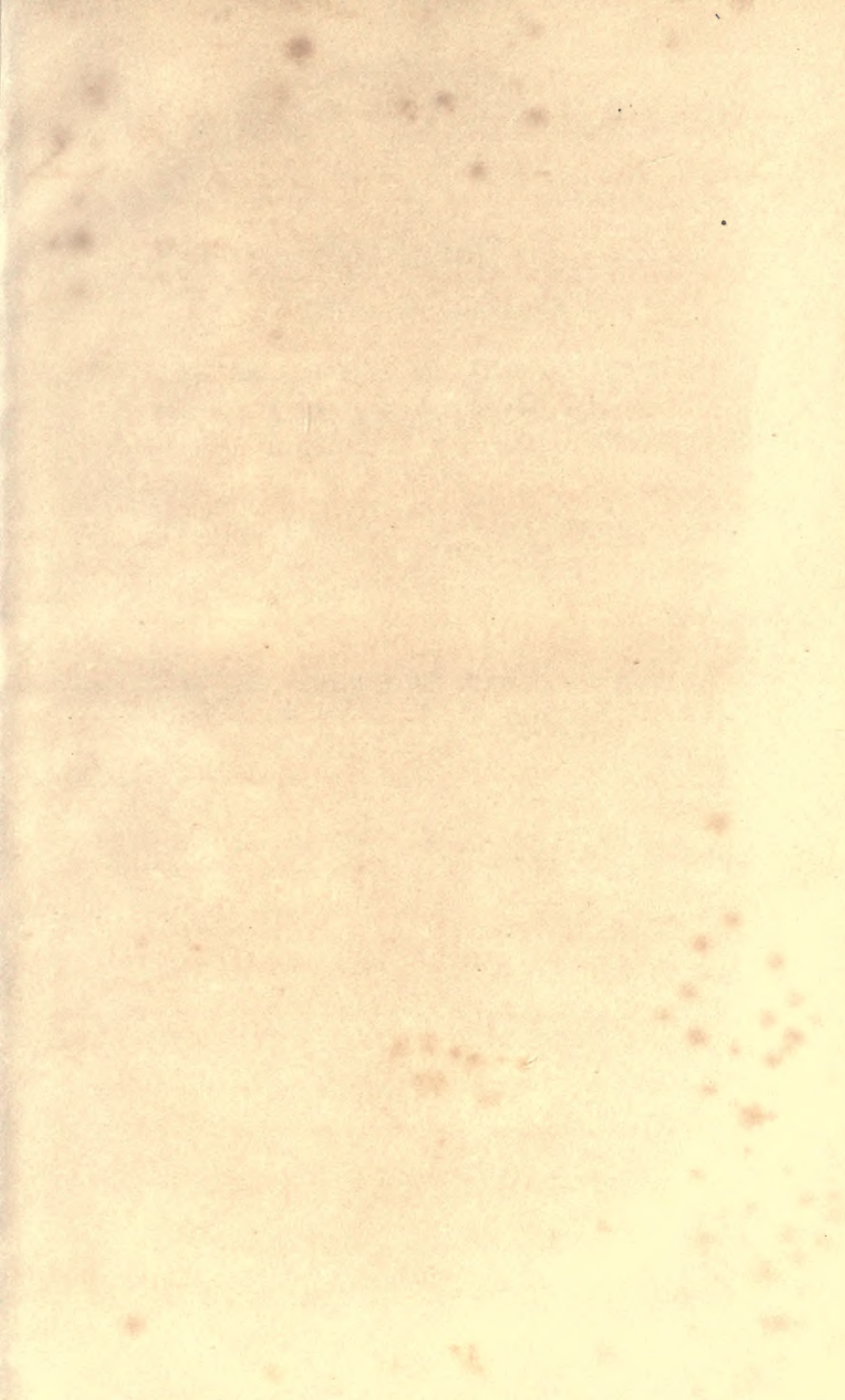
Avant La Noe, par M. M. Carmouche et De Courcy

La Marquise De Senneterre, par M. M. Milesville et Duvignier

La Dot De Cécile, par M. M. Gabriel et Angel

Piquillo. par M. A. Dumas

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various committees of the Board of Directors of the Bank of the City of New York, for the year ending December 31, 1885.





AVIS AUX COQUETTES,

FRENCH PLAYS

- Table of Contents -

1. MM. SCRIBE ET DECOMBEROUSSE.
AVIS AUX COQUETTES OU
L'AMANT SINGULIER, comédie-vaud.
en deux actes, 1836.
2. M. SCRIBE. LA CAMARADERIE
OU LA COURTE-ECHELLE,
comédie en cinq actes et
en prose, 1837.
3. MM. SCRIBE ET VARNER. CESAR
OU LE CHIEN DU CHATEAU,
comédie-vaudeville en deux
actes, 1837.
4. M. BAYARD. PAUL ET JEAN,
vaudeville en deux actes,
1837.
5. M. GABRIEL DE LURIEU. LA
PARTIE D'ANES, OU UNE
JOURNEE A MONTMORENCY,
tableau-vaudeville en un
acte, 1837.

PARIS,

NOUS. BOUCHER, RUE DE CAUL

6. MM. BAYARD ET ANICET-BOURGEOIS.
UN RETOUR DE JEUNESSE, vaudeville
fantastique en un acte, 1837.
7. MM. CARMOUCHE ET DE COURCY.
AVANT LA NOCE, vaudeville en
un acte, 1837.
8. MM. MELESVILLE ET DUVEYRIER.
LA MARQUISE DE SENNETERRE,
comédie en trois actes et
en prose, 1837.
9. MM. GABRIEL ET ANGET. LA DOT DE
CECILE, comédie-vaudeville en
deux actes, 1837.
10. M. ALEXANDRE DUMAS. PIQUILLO,
opéra-comique en trois
actes, 1837.

----- 1837

AL. M. GABRIEL ET ANGET.
PARTIE D'AMOUR, vaudeville
en un acte, 1837.

AVIS AUX COQUETTES,

OU

L'AMANT SINGULIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. SCRIBE ET ALEXIS DECOMBEROUSSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
LE 29 OCTOBRE 1836



C'en est un, j'en suis sûr ! c'est un diable !

(ACTE II, SCÈNE XIII.)

PARIS,

NOBIS, ÉDITEUR, RUE DU CAIRE, N° 5.

—
1836.

Personnages.

VAN-BROOK, négociant Hollandais.
ALFRED DE LUCENAY.
LISTOU, domestique de l'hôtel.
CAROLINE D'EMERY, jeune veuve.
M^{me} DESNELLES, sa tante.
ÉDOUARD SENNEVAL.

Acteurs.

MM. ALLAN.
DAVESNE.
SYLVESTRE.
M^{mes} ALLAN-DESPRÉAUX.
JULIENNE.
EUGÉNIE-SAUVAGE.

La scène se passe à Bagnères de Bigorre dans la maison des bains.

Les personnages sont inscrits dans l'ordre qu'ils occupent à la scène, le premier tient la droite de l'acteur.

AVIS AUX COQUETTES ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon de la maison des bains, à Bagnères. Il est ouvert par le fond et donne sur les jardins. Porte latérale à gauche, croisée à droite ; une table et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant à gauche ; à droite et sur le même plan, un guéridon, sur lequel sont des brochures, et des journaux.

SCÈNE I.

VAN-BROOK, étendu dans un fauteuil auprès de la table; LISTOU, debout près de lui.

LISTOU. *

Voilà qui est prêt... j'ose dire qu'il n'y a pas mon pareil à Bagnères de Bigorre pour la vivacité et l'intelligence... (Faisant le geste de tourner un robinet) Ça coule de source... (A Van-Brook.) Si monsieur veut prendre son bain ?

VAN-BROOK.

Non !

LISTOU.

Je viens de le préparer.

VAN-BROOK.

Je ne le prendrai pas !

LISTOU.

Monsieur aime mieux déjeuner ?

VAN-BROOK.

Non!..

LISTOU.

Monsieur aime mieux faire avant une promenade dans la vallée de Campan.

VAN-BROOK.

Non, laisse-moi tranquille, je suis heureux... je me porte bien et je pense !

LISTOU.

C'est que tout à l'heure monsieur était à bâiller.

VAN-BROOK.

Parce que je pense!.. c'est toujours l'effet que me produisent mes pensées... va-t-en ne les dérange pas.

LISTOU.

Diable de Hollandais, qui s'ennuie pour s'amuser... il est lourd comme son or.

ALFRED, en dehors.

Eh bien ! les garçons!..

LISTOU, voyant entrer Alfred.

Ah! en voici un qui n'a pas l'air de peser autant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Le maître de l'hôtel, les filles, les garçons, n'y a-t-il personne?.. Ah! qui es-tu ?

LISTOU.

Listou, paysan Basque, garçon baigneur, surnommé col-de-cygne par les Parisiens qui font toujours des gorges-chaudes.

ALFRED.

Ah! tu es montagnard ?

LISTOU.

Autrefois, j'avais une cabane à la montagne.

* Listou, Van-Brook.

MUSÉE DRAMATIQUE.

ALFRED.

AIR : De sommeiller encore ma chère.

C'est là, sans que rien vous enchaîne,
Que l'on peut vivre indépendant !

LISTOU.

Oui, mais il fallait tout' la s'maine,
Travailler... c'est humiliant !
Moi, d'être libre, je me pique ;
Car, voyez-vous, j'ai d' la fierté !
Et je me suis fait domestique,
Afin de vivre en liberté.

ALFRED, souriant.

Vraiment !

LISTOU.

Comme ça je suis mon maître, à vos ordres, à votre service ?.. Monsieur vient-il pour se baigner ?

ALFRED.

Non.

LISTOU.

Et lui aussi... il paraît qu'aujourd'hui personne ne vient ici pour ça.

ALFRED.

Une chambre... un appartement s'il y en a ?

LISTOU.

Le numéro 9 est vacant... la petite porte, en retour sur le jardin.

ALFRED.

Je le prends... mais je ne vois personne au salon, où sont donc ces dames ?

LISTOU.

Dans leur lit... à cette heure-ci, tout le monde dort... excepté ce monsieur Hollandais, qui n'a pas d'heure, et qui dort toute la journée. (Il sort.)

ALFRED, s'avançant et le regardant.

M. Van-Brook !

VAN-BROOK, levant la tête.

Mon jeune officier !.. M. Alfred de Lucenay.

ALFRED.

Qui ne vous avait pas vu depuis notre rencontre à Bruxelles... où sans moi, et entre votre qualité de Hollandais...

VAN-BROOK.

Ils me brûlaient vif, moi et mes marchandises, ça ma dégoûté du commerce !

ALFRED.

Il y a de quoi !

VAN-BROOK.

J'ai cédé mes fabriques, réalisé quelques millions et je me suis mis à rien faire.

ALFRED.

Un bel état !

VAN-BROOK.

Pas tant ! ça m'a ennuyé... l'ennui m'a rendu malade, m'a dégoûté de tout, m'a donné le spleen... l'hiver dernier en arrivant à Paris, j'étais décidé à me tuer, j'avais même arrangé tout pour cela...

ALFRED.

Ah ! mon Dieu ! et qui donc, grâce au ciel, vous en a empêché ?

VAN-BROOK.

Les journaux ! je lisais tous les jours : Un tel, commis voyageur, s'est asphyxié avec M^{lle} Josephine couturière !.. Un tel, garçon apothicaire, s'est brûlé la cervelle parce qu'il ne pouvait pas faire de pillules... Un tel, cordonnier, s'est pendu, parce que sa femme rentrait trop tard !

ALFRED.

C'est ma foi vrai, je l'ai lu aussi !

VAN-BROOK.

Alors, quand j'ai vu que tout le monde s'en mêlait, ça m'a paru si commun, si vulgaire, si peu comme il faut... autrefois je ne dis pas, c'était dis-

* Alfred, Van-Brook.

lingué, c'était des sénateurs Romains, des lords, des philosophes, des sages... on était du moins en bonne société; il y avait du plaisir.

AIR du Piège.

Mais à présent et sur sa barque, hélas,
Caron passe à chaque voyage;
De pauvres niais, ou des gens qui n'ont pas
De quoi lui payer leur passage.
Rien que les voir partir pour l'autre bord,
D'y descendre m'ôte l'envie...
Car en restant sur terre... on est encor,
En moins mauvaise compagnie!

C'est ce qui fait que je suis resté.

ALFRED.

Et vous avez bien fait de renoncer à votre dessein.

VAN-BROOK.

Pas tout à fait... d'abord j'ai pris un médecin!..

ALFRED.

C'est égal! c'est toujours moins dangereux.

VAN-BROOK.

Il m'a conseillé d'aller aux eaux de Cotterets... le postillon qui s'est trompé m'a conduit à celles de Bagnères.

ALFRED.

Qui vous ont guéri!

VAN-BROOK.

Précisément, quoique je n'en aie pas pris.

ALFRED.

Comment donc cela?

VAN-BROOK.

J'ai rencontré ici une Parisienne, une grande dame du faubourg Saint-Germain, jolie et coquette à elle seule comme toute la chaussée d'Antin... ça m'a été agréable! je me suis mis à l'aimer, ça m'a ranimé, elle a reçu mes hommages, ça m'a fait prendre goût à l'existence; j'ai vu qu'elle recevait de même les hommages de tout le monde, ça m'a rendu jaloux et une fois jaloux, ça m'a fouetté le sang, ça m'a rendu de la vivacité, de l'impatience, de la colère... j'ai vécu, j'ai tenu à la vie, j'y tiens comme un enragé; car je suis malheureux comme un diable, mais en même temps je suis guéri, voilà où j'en suis.

ALFRED.

Je vous en fais compliment... et du côté de votre inhumaine, vous avez cependant quelque espoir?

VAN-BROOK.

Sans doute, elle ne désespère personne et j'ai cru ces jours-ci que j'étais décidément le préféré, mais avant-hier, par malheur, est arrivé un petit jeune homme, que toutes ces dames ont trouvé charmant; un jeune vicomte, un lycéen qui a déjà eu dit-on deux ou trois aventures, et qui, avant d'entrer à Saint-Cyr, commence ses voyages par Bagnères de Bigorre... Il est resté toute la soirée au salon, sans faire attention à elle et depuis ce moment c'est sur lui qu'elle a dirigé ses attaques... le croirait-on, un écolier...

ALFRED.

Ce qui vous rend furieux?

VAN-BROOK.

Non pas! comme on dit dans vos comédies, JE DISSIMULE, je prends patience et je prends des notes... Chaque impertinence, chaque caprice, chaque coquetterie, je l'inscris, et quand nous serons mariés, je lui ferai payer tout cela d'après mon registre qui forme déjà un in-folio tenu à parties doubles, par doit et avoir!

ALFRED,

Mais cela fera un ménage à la diable!

VAN-BROOK.

C'est ce qu'il me faut... on m'a conseillé les irritans! une bonne femme de ménage, une bonne Hollandaise me ferait périr de bonheur et d'ennui.

Ain du Ménage de garçon.

Mais ici quelle différence !
De fureur toujours agité,
Le sang circule avec aisance...
Seul moyen, par la faculté,
De me maintenir en santé.
Pour moi, spéculateur dans l'ame,
C'est sur-le-champ un double gain...
Chez moi, j'ai de plus, une femme,
Et j'ai de moins un médecin.

ALFRED.

C'est différent... si c'est pour raison de santé...

VAN-BROOK.

Certainement... dès aujourd'hui je fais ma demande en mariage... pas de vive voix... c'est trop difficile, mais par écrit, on est plus sûr de ses idées et si elle accepte, je vous invite à ma noce.

ALFRED.

Et moi, à la mienne qui, je le crois précédera la vôtre...

VAN-BROOK.

C'est juste ! j'oubliais de vous faire mes compliments... je vois que mes lettres de recommandation pour Bordeaux vous ont porté bonheur et la maison Van-Open à qui je vous avais adressé...

ALFRED, à part.

O ciel !

VAN-BROOK.

Le vieil ami et ancien associé de mon père maître Van-Open nous écrivait il y a quelques mois qu'il regardait comme à peu près sûr votre mariage avec sa seconde fille, la petite Emma...et l'affaire n'est pas mauvaise pour vous, mon gaillard, car le père Van-Open est au moins aussi riche que moi, et il n'a que deux filles... l'aînée déjà mariée à monsieur Delmar. Une femme de tête et d'esprit à ce que tout le monde dit ; car je ne la connais pas... et la seconde qui promet d'être charmante... aussi je m'en vais dès aujourd'hui envoyer ma lettre de félicitations. (Il passe à droite.)

ALFRED, avec embarras.

Non... non... Je vous en prie... n'en faites rien.

VAN-BROOK.

Et pourquoi donc ?

ALFRED.

Le mariage n'a pas lieu... tout est rompu ! par moi, par ma faute !... ce n'était là qu'un mariage de raison, et depuis, une inclination... un amour véritable...

VAN-BROOK.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

ALFRED.

Tout était convenu et arrêté, il est vrai... et j'étais venu à Paris demander au ministre de la guerre la permission de me marier, lorsque j'ai vu une personne, je ne vous en parlerai pas... parce que ce sont de ces rencontres qui décident de la destinée... de ces femmes qu'on était appelé à aimer et dont le premier regard vous enchaîne pour la vie... et si bonne, si gracieuse, si aimable... ce n'est pas celle-là qui est coquette... ce n'est qu'à moi seul qu'elle voudrait plaire... du reste, une haute naissance, mais une fortune fort modeste... ainsi l'on ne dira pas du moins que l'intérêt m'a guidé... mais ce changement, cette rupture, il fallait l'annoncer à M. Van-Open. Je suis parti pour Bordeaux ; mais arrivé à leur porte, je n'ai pas osé en franchir le seuil, je suis rentré à mon hôtel et après de nouvelles hésitations, j'ai écrit à M. Van-Open, que l'honneur, la délicatesse me faisaient un devoir de lui avouer... enfin vous vous doutez de ce que l'on dit en pareil cas, et je suis parti sans regarder derrière moi, sans réfléchir... je suis retourné à Paris... j'ai couru chez celle que j'aimais et j'apprends qu'elle a été obligée d'accompagner aux eaux, une vieille parente qui l'a élevée, qu'elle me supplie de l'attendre... ah ! bien oui, dans mon dépit dans mon impatience, je repars de nouveau.

* Van-Brook, Alfred.

VAN-BROOK.

Vous connaîtrez la route, car de bon compte voilà..

ALFRED.

Eh ! qu'importe ? pourvu que je la retrouve... que je la revoie...

VAN-BROOK, regardant par la fenêtre à droite.

Taisez-vous donc ! c'est ma passion qui descend au jardin avec sa tante.

ALFRED, un peu ému.

Sa tante...

VAN-BROOK.

Tous les matins... j'ai l'habitude de lui offrir des fleurs, qu'elle accepte. Je suis en retard, et je vais remplir mes fonctions de soupirant...

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE III.

ALFRED, seul, s'approchant de la croisée qui donne sur le jardin.

Ce pauvre M. Van-Book amoureux, et d'une coquette ! ô ciel ! qu'ai-je vu ? c'est Caroline et sa tante... c'est elle qu'il ose calomnier ainsi... ah ! je ne le souffrirai pas... ah ! mon Dieu, il l'aborde, il la salue, elle l'accueille de l'air le plus gracieux, ah ! c'en est trop ! (Il veut courir vers la porte du fond et s'arrête.) Qu'allais-je faire ? une scène... un éclat qui me couvrirait de ridicule.. et que peut-être elle ne me pardonnerait jamais... car après tout faut-il adopter sans examen tout ce qu'il a plu à M. Van-Brook de me débiter, un Hollandais qui ne comprend pas le français et qui aura pris pour des coquetteries ou des avances, de l'amabilité et des politesses, ils n'y sont pas habitués en Hollande et peuvent se tromper... mais cet autre petit jeune homme, je le saurai... j'examinerai... oui, cachons encore mon arrivée, ne nous montrons pas et d'ici à ce soir... (Regardant par le fond.) on vient... c'est elle... ah ! le numéro 9. (Il s'élance par le fond à gauche, au moment où Caroline paraît arrivant du jardin.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, à la porte du fond, puis M^{me} DESNELLES.

CAROLINE, regardant du côté où elle a vu sortir Alfred.

Eh bien ! ma tante, arrivez donc.

M^{me} DESNELLES.

Encore faut-il le temps, vous me laissez là avec M. Van-Brook, et vous vous élancez seule dans l'allée...

CAROLINE.

J'avais cru apercevoir une certaine personne... qui a mon aspect a disparu comme une ombre.

M^{me} DESNELLES.

C'est ce que tout homme devrait faire à votre approche, ma nièce.

CAROLINE.

Vous n'avez pas bien dormi cette nuit, ma tante ?

M^{me} DESNELLES.

Si, si, parfaitement.

CAROLINE.

Est-ce que vous allez recommencer à me gronder ?

M^{me} DESNELLES.

Je n'avais pas encore fini quand M. Van-Brook nous a interrompues.

CAROLINE.

Le temps est bien beau, ma tante ; si vous vouliez attendre un jour de pluie !

M^{me} DESNELLES.

Attendre, mademoiselle...

CAROLINE.

Pardon, je ne suis plus demoiselle ; et vous oubliez que je suis veuve.

M^{me} DESNELLES.

Raison de plus pour rougir de vos étourderies, de vos inconséquences, au moment de contracter un mariage qui vous plait et que vous avez désiré de tous vos vœux.

CAROLINE.

Il vous sied bien de m'accuser, quand c'est pour vous que j'ai quitté Paris où mon prétendu allait revenir, quand pour vous accompagner aux eaux de Bagnères, j'ai fait un sacrifice...

M^{me} DESNELLES.

Qui, dans ce moment ne paraît guère vous coûter.

CAROLINE.

Et c'est pourtant la vérité ! je pense toujours à ce pauvre Alfred, qui m'inquiète horriblement, j'ai une peur terrible qu'il n'arrive.

M^{me} DESNELLES.

Bah ! l'aveu est naïf, et pourquoi ?

CAROLINE.

C'est qu'une fois ici, je crains bien...

M^{me} DESNELLES.

Qu'il ne soit jaloux !

CAROLINE.

Oh ! non, il n'aura pas occasion de l'être, ce n'est pas pour lui que ça m'effraye... c'est pour moi... quand il sera là, bon gré, mal gré, il faudra ne plaire qu'à lui tout seul, c'est fort ennuyeux ! tandis que maintenant, au lieu d'aimer, être aimée, faire tourner mille têtes, lancer un regard qui va porter le trouble dans un cœur qui se croyait inaccessible, voir une victime se débattre long-temps avant de tomber à vos pieds, et quand elle est là... rire aux éclats et lui offrir la main pour se relever, c'est charmant.

M^{me} DESNELLES.

C'est indigne.

CAROLINE.

En quoi donc ? c'est pourtant bien calculé ; une fois mariée, plus de coquetterie, car j'aime Alfred, je n'aime que lui ; mais d'ici là je veux profiter du peu de temps qui me reste, et faire bien des malheureux, avant de faire un ingrat.

M^{me} DESNELLES.

Des malheureux ! vous n'en faites que trop... et ce pauvre M. Van-Brook, cet honnête Hollandais.

CAROLINE.

Lui ! ne vous y fiez pas ! avec son air simple et bonhomme, il est très content de son gros mérite et ne doute pas du succès... car il a comme un autre sa fatuité... une fatuité Néerlandaise la plus lourde du monde à supporter et dont il m'est permis de me venger... d'ailleurs je ne lui dois aucun égard et c'est de bonne guerre, la Hollande n'est pas déjà si bien avec la France.

M^{me} DESNELLES.

A la bonne heure ! je vous abandonne celui-là, il peut se défendre, mais il en est d'autres qui ne méritent pas votre colère et avec qui la victoire ne serait pas digne de vous, ce jeune homme qui est descendu avant-hier à l'hôtel...

CAROLINE, riant.

Ah ! vous l'avez remarqué, ce jeune vicomte, qui nous arrive du collège sans son précepteur ! il connaît fort bien, sans doute, le grec et le latin ; mais fort peu les lois de la politesse ; car il ne parle à personne.

M^{me} DESNELLES.

Il est peut-être timide, et son extrême jeunesse...

CAROLINE.

Mon Dieu, ma tante, c'est la jeunesse d'à présent, qui a surtout besoin de leçons ! voyez-vous tous ces petits messieurs, qui au lieu de danser, jouent à la bouillotte, et qui au lieu de nous faire la cour, font de la politique ! les voyez-vous, tristes, graves, et taciturnes... pour nous persuader qu'ils pensent ! mais, si on les laisse faire, ils tourneront tous au Hollandais... ils en ont déjà la légèreté, la grace... et la fumée... car ils fument, je l'oubliais ! la jeunesse actuelle qui fume !

AIR : Vaudeville de l'Apothicaire.

Ma tante, il faut en convenir,
C'est déjà d'un triste présage ?

Comment veut-on que l'avenir
Ne se couvre pas d'un nuage !
Jadis, la jeunesse, rêvant
Combats, victoire, et renommée !
Tenait à la gloire ! à présent,
Elle ne tient qu'à la fumée !
Oubliant la gloire, à présent,
Elle ne tient qu'à la fumée !

M^{me} DESNELLES.

Celui dont je parle n'en est pas là, il a l'air distingué, et de bonnes manières.

CAROLINE.

Il ne m'a jamais saluée.

M^{me} DESNELLES.

Peut-être ne vous a-t-il pas remarquée...

CAROLINE.

Le compliment est flatteur !

M^{me} DESNELLES.

Voici M. Van-Brook.

CAROLINE.

Tant mieux, j'ai l'idée, aujourd'hui, de le tourmenter terriblement.

M^{me} DESNELLES, souriant

Parce que ce jeune homme ne l'a pas saluée.

SCÈNE V.

CAROLINE, VAN-BROOK, M^{me} DESNELLES.

VAN-BROOK, tenant un bouquet dans du papier.

Pardon, mesdames, de vous avoir si brusquement quittées... c'était pour m'occuper de vous, j'aurais voulu vous offrir nos belles tulipes de Harlem.

M^{me} DESNELLES.

Que les amateurs paient, dit-on, cinq ou six mille francs.

VAN-BROOK.

Celles-là, du moins, eussent été dignes de vous ; mais, dans ces montagnes, nous n'avons guère que la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINEUM.

CAROLINE.

Ah ! si vous allez parler Hollandais...

VAN-BROOK.

C'est du latin.

CAROLINE.

En vérité ! (Regardant le bouquet dont Van-Brook a ôté le papier.) Ah ! le joli bouquet !

VAN-BROOK, le lui offrant.

Le plus joli revient de droit à la plus belle.

CAROLINE.

Y pensez-vous, monsieur, et ma tante ?..

VAN-BROOK, embarrassé.

Vous ne m'avez pas laissé achever... la plus belle des blondes, je présume que madame votre tante a été brune.

CAROLINE, riant.

A ÉTÉ ! voilà un passé... (Montrant son bouquet.) qui gâte le présent.

M^{me} DESNELLES.

Non ma nièce, je me console d'avoir été jolie, si mes amis pensent que je suis bonne !

VAN-BROOK.

Parfaitement, bien répondu ! charmant ! charmant !

CAROLINE.

Comment, charmant ! c'est une épigramme contre moi, une manière de me dire que je suis méchante.

VAN-BROOK, avec humeur et à part.

Ah ! qu'est-ce qu'elle a donc, aujourd'hui ? (Il passe à la droite de Caroline.)

Van-Brook. Caroline, M^{me} Desnelles.

M^{me} DESNELLES, bas à Caroline.

Le voilà tout déconcerté.

CAROLINE, de même.

Le grand mal !

VAN-BROOK, à part.

Ah ! si jamais elle est ma femme, comme elle me paiera tout cela. (Haut.)
Pouvez-vous, madame, me supposer une pareille idée ; moi qui fais votre
éloge à tout le monde ; moi qui, tout à l'heure encore, parlais de vous.

CAROLINE.

A qui ?

VAN-BROOK.

A ce petit jeune homme... M. Edouard.

CAROLINE.

Le jeune lycéen.

VAN-BROOK.

Avec qui j'avais lié conversation.

CAROLINE.

Ah ! il parle !.. vous l'avez entendu !.. vous êtes bien heureux !

VAN-BROOK.

Oui, ma foi !

M^{me} DESNELLES.

AIR : Sur tout ce que je vous dirai.

C'est un garçon qui n'est pas mal !

VAN-BROOK.

Charmant d'esprit et de visage ;
Mais diablement original ,
Car déjà, malgré son jeune âge ,
Si sérieux est son abord ,
Sa gravité paraît si grande !..

CAROLINE.

Que monsieur a cru tout d'abord ,
Qu'il arrivait de la Hollande !

VAN-BROOK, s'inclinant.

Vous êtes bien bonne !

CAROLINE.

Et puisqu'il vous a honoré de ses idées, oserais-je vous demander ce
qu'il pense de moi ?

VAN-BROOK, s'excusant.

Je ne puis vous le dire.

CAROLINE, gaiment.

Du bien !

VAN-BROOK.

Non, madame !

CAROLINE, vivement.

Du mal ?

VAN-BROOK.

Non, madame ; il ne m'en a pas dit un seul mot !

CAROLINE, piquée.

Ah ! c'est encore pire !

VAN-BROOK.

Mais il m'a laissé parler tout le temps sans me contredire.

CAROLINE.

C'est trop honnête à lui, et je suis désolée de n'avoir pas assisté à une
conversation, ou plutôt à un monologue aussi intéressant ; puisque c'était
vous, monsieur, qui en faisiez les frais. (A M^{me} Desnelles.) Dites-moi, ma
tante, est-ce que nous ne sortirons pas ce matin, il fait un si beau soleil.

VAN-BROOK.

Mais nous devons aujourd'hui aller à Gripp, voir les cascades de Trem-
saigues, et descendre jusqu'à Barrèges par le Tourmalet.

CAROLINE.

Moi !.. y pensez-vous ? faire un pareil chemin dans vos affreuses monta-
gnes...

VAN-BROOK.

C'était convenu depuis hier. (A M^{me} Desnelles.) N'est-il pas vrai ?M^{me} DESNELLES.

Je crois en effet me rappeler.

VAN-BROOK.

A telle enseigne que j'avais invité d'autres personnes des bains, retenu des guides, des conducteurs, commandé des chevaux, des mulets.

CAROLINE.

Eh bien ! monsieur, vous décommanderez tout votre monde ! ou vous irez sans moi ; car à coup sûr, je ne me déciderai jamais à une pareille expédition, pour me fatiguer, pour avoir la migraine.

VAN-BROOK, tirant un carnet de sa poche.

Ah ! morbleu !

Air de M. Hormille.

CAROLINE.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc de grace ?

VAN-BROOK.

Rien ! (A part.) N'oublions pas celui-là ;

(Écrivant sur son carnet.)

Je prends des notes et j'amasse,

Tout cela se retrouvera !

C'est un capital qui s'augmente ;

Et vienne l'hymen, je promets,

Que ma femme en paiera la rente,

Et l'intérêt des intérêts.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Le Hollandais fait la grimace ;

Mais qu'importe ; il obéira,

Et dans un instant, quoiqu'il fasse,

Son courroux s'évanouira.

M^{me} DESNELLES.

Le pauvre homme fait la grimace ;

Mais à coup sûr, il cédera ;

Un seul regard, et quoiqu'il fasse,

Son courroux s'évanouira.

VAN-BROOK.

Obéissons de bonne grace ;

Mais n'oublions pas celui-là.

Je prends des notes et j'amasse,

Tout cela se retrouvera. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VI.

M^{me} DESNELLES, CAROLINE.M^{me} DESNELLES.

En vérité, ma nièce, c'est trop abuser de l'empire que vous avez sur lui.

CAROLINE.

Je vous avais promis de le maltraiter.

M^{me} DESNELLES.

Et vous tenez vos sermens avec une fidélité désespérante.

CAROLINE.

Vous en convenez donc ! et cette fois ! il ne l'a que trop mérité ; vous n'avez pas vu avec quel air malin il me parlait de M. Edouard.

M^{me} DESNELLES.

Je n'ai pas vu cela !

CAROLINE.

Vous n'avez pas remarqué avec quelle apparente bonhomie il arrangeait ce récit où il n'y a pas un mot de vrai.

M^{me} DESNELLES.

Pas un mot...

CAROLINE.

Pas un seul ! croyez-vous bonnement que ce jeune homme l'aura écouté sans lui répondre... ce n'est pas possible... fut-ce pour m'attaquer, il aura parlé, j'en suis certaine... et alors M. Van-Brook se serait bien vite empressé de me communiquer ses observations critiques ; or, comme il ne l'a point fait, c'est que ces remarques ne sont point défavorables... au contraire !

M^{me} DESNELLES, riant

Ce sont peut-être des éloges !

CAROLINE.

C'est probable ! voilà pourquoi M. Van-Brook s'est bien gardé de m'en faire part, et moi qui d'abord ai été sa dupe... (Edouard paraît au fond du jardin.) Car, tenez, tenez, que vous disais-je ?.. ce jeune homme qui évite même de parler de moi, le voilà qui nous cherche.

M^{me} DESNELLES.

Vous croyez ?

CAROLINE.

Regardez plutôt... comme il s'avance doucement... et à peine a-t-il fait quelques pas, que déjà il s'arrête ! que c'est amusant un élève de St-Cyr, un petit jeune homme si timide... et puis ce n'est pas commun, il ne sait comment nous aborder et nous saluer... enfin il s'approche !

(Au moment où elle se retourne pour faire la révérence, croyant qu'elle va être saluée par Edouard, celui-ci s'assied à une table et prend un journal.)

M^{me} DESNELLES.

Il paraît que ce monsieur gardera encore sa timidité pour aujourd'hui, ma nièce.

CAROLINE, à part.

Ah ! c'est trop fort ! il devient réellement prodigieux, et j'avoue qu'une telle indifférence finit par me piquer. (Voyant qu'Edouard se lève.) Ah !.. pourtant il se décide ! (Edouard regarde l'heure à sa montre, fait quelques pas pour sortir, aperçoit Caroline et sa tante qu'il n'avait pas encore vues, les salue respectueusement, et s'éloigne.)

M^{me} DESNELLES, riant.

Eh bien ! ma bonne amie, il se décide à s'en aller et cette fois, il nous a vues, il nous a saluées très respectueusement... il n'y a pas le moindre reproche à lui faire ; seulement il paraît que notre société n'a pas pour lui une vertu attractive.

CAROLINE.

Après tout, je ne vois pas que ce soit une grande perte pour nous d'être privées de sa compagnie et je m'en console aisément.

M^{me} DESNELLES.

De mon temps, ma chère Caroline, il y a trente ou quarante ans :

Air : Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.

Dix amans nous rendant les armes
Avaient à nos yeux moins de prix
Qu'un seul qui dédaignait nos charmes ;
Du moins c'était ainsi jadis !
Notre dépit, notre colère,
Se cachaient sous un air riant ;
Et si je m'y connais, ma chère,
C'est encor de même à présent.

CAROLINE.

Ma tante voilà une méchanceté qu'il faudra que quelqu'un me paie ! j'aurais bien du malheur si ce n'était pas ce petit monsieur-là. Mais d'abord comme il est important que je sache ce qu'il fait ici, j'ai envie d'interroger le domestique de cet hôtel. (Elle va pour sonner.)

M^{me} DESNELLES, l'arrêtant.

Vous n'y pensez pas, ma nièce, une jeune dame qui s'informe d'un jeune homme ; mais c'est de la dernière inconvenance.

CAROLINE.

Vraiment... alors ma petite tante, ce sera vous...

M^{me} DESNELLES.

Moi !.. par exemple, je serais bien fâchée !

CAROLINE, qui a sonné très fort.

Voyons, décidez-vous, il n'y a plus à reculer d'abord... vous ou moi.

M^{me} DESNELLES.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! me mettre dans un pareil embarras !.. m'exposer...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LISTOU.

CAROLINE, à Listou qui reste à la porte.

Approchez, mon ami, ma tante veut vous demander quelques renseignements sur une personne, un jeune homme, qui est ici depuis deux jours.

M^{me} DESNELLES, à Caroline, passant entre elle et Listou. *

Allons, puisqu'il faut céder à toutes vos fantaisies, je questionnerai ce garçon, moi-même. (A Listou.) Vous le nommez ?

LISTOU.

Qui donc ?

M^{me} DESNELLES.

Mais apparemment celui dont on vous parle.

LISTOU.

Ah ! M. Edouard Senneval, madame... un beau garçon qui va entrer à St-Cyr, un jeune homme bien joliment élevé... il donne toujours aux domestiques, il paie toujours quatre fois plus que ça ne vaut ; oh ! il est d'une justice...

CAROLINE, à Listou, elle passe entre M^{me} Desnelles et Listou. **

Et sans doute ce monsieur Edouard connaît beaucoup de monde ici ?

LISTOU.

C'est possible, c'est même probable, madame, oui ! mais il ne voit personne, ne parle à personne et n'a d'autre distraction qu'une promenade qu'il fait tous les jours...

CAROLINE, vivement.

Et de quel côté ?

LISTOU.

Oh ! de tous les côtés ; ça varie, car il ne manque jamais de sortir quelques minutes après madame et de prendre toujours par le même chemin.

CAROLINE, avec joie.

Ah ! vous avez remarqué...

LISTOU.

C'est positif ; du reste, il passe sa vie dans son appartement.

M^{me} DESNELLES.

Par ordonnance du médecin ?

LISTOU.

Lui ! il se porte comme un charme ; mais il déteste la société... quand je dis la société, ce n'est pas toutes les sociétés, car la mienne par exemple lui est fort agréable, depuis quelques jours qu'il est arrivé, il ne m'a pas quitté... il veut même m'acheter à Tremesaignes, une petite cabane que je n'habite plus et qui est à vendre ; en attendant, il me fait gravir toutes les montagnes des environs qu'il connaît maintenant aussi bien que moi, et chemin faisant, il est si heureux de me faire causer...

CAROLINE.

Vraiment, et sur quoi ?

LISTOU.

Oh ! sur bien des choses, il s'informe de tous ceux qui sont ici, de vous par exemple... hier encore.

CAROLINE, vivement.

De moi... il est bien curieux ce monsieur Edouard, ah ! il s'informe de moi, et comment ?

LISTOU.

Comme madame le fait en ce moment... Madame n'a plus rien à me demander.

CAROLINE.

Non, mon ami, non, vous pouvez vous retirer.

LISTOU.

Je n'en suis pas fâché, parce que j'ai à faire... je vais apprêter le bagage de M. Edouard qui va ce matin à Gripp.

* Listou, M^{me} Desnelles, Caroline.

** Listou, Caroline, M^{me} Desnelles.

Vous en êtes sûr!

CAROLINE, vivement.

LISTOU.

Il me l'a dit, son intention est de partir après déjeuner.

CAROLINE, avec joie et préoccupée.

C'est bon, c'est bon, je ne vous retiens pas.

LISTOU, qui a tendu la main et qui voit qu'on ne lui donne rien.

Décidément, cette petite femme-là, ne me revient pas du tout, et je dirai à M. Edouard de s'en méfier. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

M^{me} DESNELLES, CAROLINE puis ALFRED.

CAROLINE, avec joie.

Je savais bien, moi, que M. Van-Brook n'avait pas le sens commun. Et voyez ma tante comme on est injuste, quelquefois!.. tout à l'heure, j'ai regardé ce jeune homme avec une sévérité qui certainement, n'a pas dû l'encourager... Ah! mon Dieu! comme je suis mal habillée! en vérité, j'ai dû lui faire peur, de toutes les manières.

M^{me} DESNELLES.*

Ah! ma nièce, c'est à vous que vous devriez faire peur, car ce que vous méditez là est bien épouvantable!

CAROLINE, riant.

Allons, allons, ma petite tante, ne me regardez donc pas avec cet air de désespoir, il s'agit seulement de me faire bien belle aujourd'hui... (S'approchant de la fenêtre.) Voyez donc quel temps, quel beau soleil... ah!.. (Venant prendre M^{me} Desnelles par la main et l'entraînant à la fenêtre.) Tenez, tenez, ma tante!.. (Alfred paraît dans le jardin et s'avance jusqu'à la porte du salon.)

ALFRED, à lui-même.

Caroline!.. j'avais bien reconnu sa voix.

CAROLINE.

Là-bas... au bout de cette allée...

ALFRED, à lui-même.

Qu'examine-t-elle ainsi?

CAROLINE, continuant.

Le voyez-vous?

M^{me} DESNELLES.

Qui donc?

CAROLINE.

Mais celui dont nous parlions, M. Edouard.

ALFRED, de même.

Edouard!

CAROLINE.

Il fait semblant d'être bien occupé du livre qu'il a dans les mains... nous allons voir... il approche... le voilà au pied de la terrasse... je le forcerai bien à lever la tête... (Poussant un cri.) Ah! mon bouquet!

M^{me} DESNELLES.

Eh bien! que faites-vous donc?... ce jeune homme va s'imaginer que vous l'avez laissé tomber exprès pour qu'il vous le rapporte.

CAROLINE.

Mais, j'y compte bien!

ALFRED.

Elle ose l'avouer!.. oh! je n'y puis plus tenir, et je vais...

M^{me} DESNELLES, à la fenêtre.

Grace au ciel, il passe à côté sans daigner le regarder.

CAROLINE, près de la fenêtre et avec incrédulité.

Laissez donc!

ALFRED, à part.

C'est moi, madame, moi, qui vais vous le rapporter. (Il sort vivement.)

* Caroline, M^{me} Desnelles.

M^{me} DESNELLES, avec joie.

Il continue son chemin en lisant et comme si de rien n'était.

CAROLINE.

Parce qu'il vous aura aperçue... et tout à l'heure, quand vous n'y serez plus, il reviendra sur ses pas pour le ramasser... c'est un calcul, et je ne crois plus à son indifférence; car vous sentez bien que ce matin, s'il va à Gripp, c'est dans l'intention de nous voir, de nous rencontrer; nous devions faire une promenade, il l'aura su, ce n'était pas difficile, une partie convenue et arrangée depuis hier soir!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VAN-BROOK.

CAROLINE, vivement.

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt? partons-nous?..

VAN-BROOK.

Pour où?

CAROLINE.

Pour Gripp!

VAN-BROOK.

Je viens de tout décommander!

CAROLINE.

Est-il possible! par un temps pareil... une partie superbe!

VAN-BROOK.

Mais vous m'avez dit tout à l'heure...

CAROLINE.

Moi!..

VAN-BROOK, montrant M^{me} Desnelles.

Je m'en rapporte à madame, vous avez affirmé que cela vous ennuerait.

CAROLINE.

Certainement!.. mais quand on est aux eaux ce n'est pas pour son plaisir, c'est pour sa santé, et j'aurais refusé que par intérêt pour moi, vous deviez m'y contraindre; mais vous ne devinez rien... vous ne comprenez rien.

VAN-BROOK.

J'ai compris que vous aviez peur de la migraine.

CAROLINE.

Comme c'est probable!.. dans les montagnes et au grand air, la migraine! mais c'est vous, monsieur, c'est vous qui me la donneriez... avec votre gravité, et votre sang-froid... hâtez-vous, donnez des ordres.

VAN-BROOK.

C'est ce que je vais faire, au risque de passer ici pour atteint d'aliénation mentale.

CAROLINE.

Comment, monsieur!..

VAN-BROOK.

Ca me regarde, madame, ne vous inquiétez pas, c'est sur moi que cela tombera et d'ici à une demi-heure, j'espère bien que tout sera prêt.

CAROLINE.

A la bonne heure, à cette condition-là, je vous pardonne.

VAN-BROOK.

Que de bontés!

CAROLINE, avec abandon et lui donnant la main.

Et je vous offre la paix, car en vérité, vous êtes si aimable, si complaisant, que j'ai quelquefois des remords d'abuser ainsi..

VAN-BROOK, avec amour.

Jamais! jamais!.. et je suis trop heureux quand vous êtes assez bonne pour accepter mes services.

CAROLINE.

Eh bien! pour aujourd'hui, j'en ai encore un à vous demander...

VAN-BROOK.

Parlez, madame, ma vie... mon bras...

M^{me} Desnelles. Caroline. Van-Brook.

CAROLINE.

Justement...c'est votre bras que tantôt à cet'e promenade...je vous prie-rais d'offrir à ma tante.

VAN-BROOK, à part avec dépit.

O ciel! (Haut et s'efforçant de sourire.) Comment donc!.. ravi, enchanté... et j'allais de moi-même...

CAROLINE.

Nous allons prendre nos ombrelles.

M^{me} DESNELLES.

Que vous avez laissées hier au pavillon, étourdie que vous êtes.

CAROLINE.

C'est vrai... adieu, monsieur, je compte sur vous, et ma tante aussi.

(Elle sort avec sa tante par le fond à gauche.)

SCENE X.

VAN-BROOK, tirant avec fureur son carnet de sa poche.

En voilà une... que j'ai soin d'enregistrer... et qu'elle ne pourra jamais assez me payer... Me charger de sa respectable tante, qui s'appuie toujours quand elle a peur...et elle s'effraie à chaque pas!.. et puis elle pendant ce temps-là... (Voyant Alfred et Edouard qui traversent le jardin.) Ah! voilà mon petit jeune homme de ce matin... un brave garçon celui-là, il ne pense pas à elle.

SCÈNE XI.

VAN-BROOK, EDOUARD, entrant par le fond avec Alfred.

ALFRED, lui serrant la main.

A demain, monsieur, à demain...

EDOUARD, froidement.

Si cela peut vous être agréable...

ALFRED.

Je compte sur vous!

EDOUARD, de même et s'inclinant.

Vous me faites trop d'honneur! (Alfred rentre dans la chambre n. 9.)

VAN-BROOK, regardant Alfred avec étonnement.

Eh bien! il passe sans me parler, et même sans me voir!.. (A Edouard.) Vous connaissez comme moi, M. Alfred de Lucenay.

EDOUARD.

Non, monsieur, je ne l'avalais jamais vu!

VAN-BROOK.

Mais vous venez de faire connaissance.

EDOUARD.

A l'instant même... c'est un très aimable jeune homme!

VAN-BROOK.

Aux eaux, on se lie aisément et je vois qu'il vous a proposé quelque partie de plaisir.

EDOUARD, froidement.

De me brûler la cervelle avec lui.

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu... et pourquoi?

EDOUARD.

Il y a ici une dame qu'il aime!

VAN-BROOK.

Je le sais!.. une femme charmante, qu'il doit épouser.

EDOUARD, avec émotion.

Ah! vraiment, je l'ignorais! et voyant dans mes mains un bouquet à elle, que je venais de ramasser par hasard et que j'allais jeter, il m'a ordonné de le lui rendre, ce qui m'a décidé à le garder...

VAN-BROOK.

Est-il possible!

EDOUARD.

Alors, il m'a défié...

VAN-BROOK.

Vous! qui n'êtes pas encore entré à Saint-Cyr?

EDOUARD.

Oui, il s'est conduit en jeune homme et moi en homme raisonnable... Si vous vous trompiez, lui dis-je, si l'on vous aime, c'est inutile de vous battre... si on ne vous aime pas, c'est bien absurde!

VAN-BROOK.

C'est parfaitement juste, et cela a dû le convaincre.

EDOUARD.

Du tout, mais j'ai obtenu du moins qu'il attendrait un jour, qu'il observerait en secret, qu'il s'assurerait de la vérité, et s'il lui est bien prouvé que sa maîtresse est infidèle... demain au point du jour...

VAN-BROOK.

Vous vous battrez?

EDOUARD, froidement.

Comme vous dites.

VAN-BROOK.

Et vous êtes d'un sang-froid... savez-vous qu'il se bat bien!..

EDOUARD.

J'en suis persuadé.

VAN-BROOK.

Que je l'ai vu en Belgique, au milieu du feu et de la mitraille, et qu'il allait comme un enragé.

EDOUARD.

Qu'importe?

VAN-BROOK.

Et vous, à votre âge?

EDOUARD.

A tout âge, on peut bien lâcher la détente d'un pistolet, ça n'est pas difficile!..

VAN-BROOK.

Oui, mais il s'agit de viser juste.

EDOUARD.

Ça se donne, et je l'ai appris, quant à avoir du cœur, cela ne se donne pas; mais je crois que j'en ai... ainsi, soyez tranquille.

VAN-BROOK.

Non, morbleu! je ne le suis pas... parce que je m'intéresse à vous deux, et j'arrangerai cela

EDOUARD.

je ne demande pas mieux, car, pour ma première affaire, il me paraît si absurde de me battre pour une femme, et surtout pour un bouquet.

(Il le tire de son sein.)

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu!.. la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINEUM... (A part avec colère.) Encore un rival... (Haut.) Monsieur!..

EDOUARD.

Qu'y a-t-il?

VAN-BROOK, à part.

Qu'allais-je faire? le défier aussi, lui qui ne songe à rien, qui ne l'aime pas! car jusqu'ici, il s'est bien conduit, il n'a pas fait attention à elle... il est gentil, ce jeune homme! et si je pouvais seulement l'éloigner.

EDOUARD.

Que dites-vous?..

VAN-BROOK.

Je dis... qu'en ami... et dans votre intérêt, je ne conçois pas ce qui peut vous retenir dans ce mauvais village des Pyrénées... que diable, jeune homme, à votre âge... on ne reste pas aux eaux à ne rien faire, voilà le moment de vous lancer dans le monde, de commencer votre état, votre carrière... et si je peux vous y aider, disposez de mon crédit, de ma fortune... M. Van-Brook, autrefois dans le commerce.

EDOUARD.

Je le sais, monsieur... j'ai entendu parler de vous depuis long-temps... bien plus, j'ai mille raisons pour vous rendre service, et j'espère bien vous

le prouver... plus tard, nous en causerons, mais ce matin, je vous demande pardon, je pars à l'instant pour Gripp.

VAN-BROOK, vivement et le retenant.

Vous partez pour Gripp, ce matin.

EDOUARD.

Oui, vraiment!..

VAN-BROOK, à part.

Ah! mon Dieu!.. est-ce pour cela qu'elle n'a plus la migraine, elle qui ne voulait plus et qui veut maintenant... mais je serai là, je connaîtrai ses projets... oui, oui, c'est le meilleur moyen d'observer et de savoir à quoi m'en tenir... Je vais tout commander... adieu, adieu, monsieur Edouard, bientôt nous nous reverrons!

(Il sort en courant.)

EDOUARD.

Il sort, il me laisse!.. si je pouvais... il me semble entendre du bruit dans la chambre de ces dames.

(Il s'approche de la porte de l'appartement de Caroline et regarde par le trou de la serrure.)

SCÈNE XII.

EDOUARD, regardant par le trou de la serrure de la porte à droite; CAROLINE et M^{me} DESNELLES, entrant par le fond.

CAROLINE, apercevant Edouard.

Tenez, tenez, ma tante! le voyez-vous?

M^{me} DESNELLES.

Que fait-il là.

CAROLINE.

Il regarde.

M^{me} DESNELLES, souriant.

C'est qu'il est curieux!

CAROLINE.

Ou mieux que cela! (Allant à Edouard qui regarde toujours par la serrure.) Pardon, monsieur.

EDOUARD, à part.

Ah!

CAROLINE.

Désolée de vous déranger! je désire rentrer dans mon appartement, et nous ne pouvions deviner, ma tante et moi, ce que vous faisiez si près de cette porte.*

EDOUARD, embarrassé.

Moi!.. mon Dieu, madame, rien du tout... je... je... me promenais...

CAROLINE, d'un air triomphant.

En vérité! c'est une singulière habitude que vous avez là, de vous promener à travers les serrures...

(M^{me} Desnelles s'assied auprès du guéridon à droite, et prend un journal qu'elle parcourt.)

EDOUARD, à Caroline.

Vous ne m'avez pas laissé achever, madame... je voulais dire que je me promenais dans ce salon, examinant s'il ne venait personne pour me surprendre ou me déranger... attendu que je voulais écrire...

CAROLINE, d'un air moqueur.

Un thème... ou une version...

EDOUARD, piqué.

Non, madame, je ne suis plus au collège.

CAROLINE.

Je l'aurais cru à vos manières.

EDOUARD.

Qui sont en effet bien gauches, et bien innocentes... mais je me formerai peut-être, j'étudie les bons modèles... pardon, madame, j'ai là une réponse très pressée, une lettre à écrire à ma sœur.

CAROLINE, à part.

A cet âge-là, ils ont toujours des sœurs.

EDOUARD.

Et si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais la permission...

* M^{me} Desnelles, Edouard, Caroline.

CAROLINE.

Comment donc, monsieur ! ce salon est commun à tous les habitans de l'hôtel, liberté entière... (Pendant qu'Edouard s'assied à la table à gauche, et se met à écrire, Caroline qui est allée auprès de M^{me} Desnelles lui dit tout bas.) Eh bien !.. qu'en pensez-vous ?

M^{me} DESNELLES.

Qu'il a peut-être dit la vérité, car il écrit pour tout de bon, et sans faire attention à nous.

CAROLINE.

Laissez donc, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ses airs d'indifférence... Ah ! M. Edouard, quand vous croyez n'être pas aperçu, vous me suivez, vous épiez mes moindres démarches ! et maintenant... (A M^{me} Desnelles.) Soyez tranquille, il a beau faire... seulement dix minutes de conversation et je l'amène à mes pieds.

M^{me} DESNELLES.

A quoi bon, et pourquoi ?

CAROLINE.

Cette question !.. pour me moquer de lui, pour lui apprendre à vouloir jouter.

M^{me} DESNELLES.

Y pensez-vous, ma nièce ?

CAROLINE.

Oui, ma tante, dans l'intérêt général, si on le laissait faire, si on n'y mettait pas ordre de bonne heure, il deviendrait le séducteur le plus dangereux... d'autant qu'il n'est vraiment pas mal... dans ce moment, surtout, regardez donc, ma tante.

M^{me} DESNELLES.

Moi !

CAROLINE.

Pourquoi pas ?

M^{me} DESNELLES.

Ma nièce, si le feu du ciel ne tombe pas sur vous, ce sera une grande injustice ; car vous l'avez bien mérité.

CAROLINE, riant.

Comme Don Juan.

M^{me} DESNELLES.

Dans votre genre !.. certainement.

SCÈNE XIII.

M^{me} DESNELLES et CAROLINE, à gauche, VAN-BROOK et LISTOU, entrant par le fond, EDOUARD, à la table.

CAROLINE, à Van-Brook.

Qu'y a-t-il ? que venez-vous nous annoncer ?

VAN-BROOK, à Caroline.

Que tout est prêt.

LISTOU, de l'autre côté, à Edouard.

Voilà nos mulets qui s'impatientent.

EDOUARD, cachetant sa lettre.

J'ai fini, et nous partons.

CAROLINE, jouant l'étonnement.

Comment ?.. est-ce que monsieur va aussi à Gripp.

(Edouard s'inclinant en signe d'assentiment.)

LISTOU.

Sans doute ! c'est moi qui le conduit, madame le sait bien !

VAN-BROOK.

Comment cela ?

LISTOU.

Parce que madame me l'a demandé ce matin.

EDOUARD, à part avec joie.

Est-il possible ?

VAN-BROOK, avec reproche.

Comment, madame ?..

CAROLINE, riant.

C'est juste ! (Montrant Listou.) Il me l'avait dit et je l'avais oublié ; je m'en accuse !.. Monsieur vient-il avec nous par la vallée de Campan ?

EDOUARD.

Non, madame, par un autre côté.

CAROLINE, étonnée.

Ah!..

EDOUARD.

Par les montagnes que je ne connais pas encore et comme je pars demain..

VAN-BROOK, avec joie.

Demain!..

M^{me} DESNELLES, bas à Caroline.

C'est bien fait!

CAROLINE, avec crainte.

Ce n'est pas possible, vous changerez d'idée.

EDOUARD.

Demain au point du jour.

VAN-BROOK, à part.

Le brave jeune homme!

M^{me} DESNELLES, bas à sa nièce dont elle remarque le dépit.

Ah! si j'osais, je l'embrasserais!

EDOUARD, à part.

Elle veut que je reste! c'est bon signe.

CAROLINE, bas à M^{me} Desnelles.

Patience! il n'est pas encore parti.

M^{me} DESNELLES, étonnée.

Et comment!

CAROLINE.

Cela me regarde!

AIR final du Cheval de Bronze. (1^{er} acte.)

ENSEMBLE.

M^{me} DESNELLES, EDOUARD, VAN-BROOK.

CAROLINE.

Partons, la matinée est belle,

Il n'a des lut qu'en l'absence

Et dans ce pays enchanté,

Je vois quels projets sont les siens

C'est le plaisir qui nous appelle,

Mais pour qu'il tombe en ma puissance

Le plaisir donne la santé.

Un jour suffit, et je le tiens.

VAN-BROOK.

Un des rivaux est en retraite.

Et pour éloigner l'autre, hélas!

Je ne quitte pas la coquette.

(Il offre son bras à Caroline, qui lui montre sa tante.)

CAROLINE.

Ma tante accepte votre bras.

(Van-Brook s'empresse d'offrir son bras à M^{me} Desnelles qui l'accepte. En ce moment Alfred paraît à la porte de la chambre à gauche.)

EDOUARD.

Du courage, et de l'espérance,

Je vois quels projets sont les siens.

Pour qu'elle tombe en ma puissance,

Un jour suffit et je la tiens.

TOUS.

Partons, la matinée est belle,

Et dans ce pays enchanté,

C'est le plaisir qui nous appelle,

Et le plaisir rend la santé

(Van-Brook sort en donnant le bras à M^{me} Desnelles, et en regardant toujours Caroline. — Caroline sort par la droite, en regardant Edouard — Edouard sort par la gauche avec Listou. — Alfred sort de sa chambre et les suit de loin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une cabane dans les Pyrénées; porte au fond et porte à droite. — Une mauvaise table et quatre vieilles chaises; dans un coin un tas de broussailles.—Une cheminée à droite auprès de la porte.

SCÈNE I.

LISTOU, seul.

Il ne vient pas! et il ne fait pas chaud à cette heure-ci... quelle diable d'idée a-t-il eue de m'envoyer comme ça en avant... nous avons aperçu au-dessous de nous, dans un ravin, toute la société qui gravissait lentement la montagne... alors, il a souri d'un air qui semblait dire : ça va bien! puis il m'a dit : Listou, va m'attendre dans ta cabane, et n'y laisse entrer personne que moi... j'ai répondu : je pars! mais je suis resté encore un peu... parce que je voulais voir... ça m'amusait! et caché derrière une touffe de sapins... je l'ai aperçu qui descendait de rocher en rocher comme un izar... et puis tout à coup cet étonnement qu'il a fait en apercevant M^{me} d'Eymery... comme si c'était par hasard qu'il se trouvait là... et puis, ils ont marché l'un près de l'autre pendant quelque temps avec toute la société... et puis la dame a fait... comme si elle trébuchait, alors... il lui a offert son bras qu'elle a accepté... le sentier était rude elle s'appuyait sur lui... ils allaient d'abord lentement... et ensuite plus vite... plus vite... je les ai perdus de vue... j'ai gravi tout d'une haleine par la gorge d'enfer... il y fait un froid du diable... et me voilà! voilà trois quarts-d'heure que j'attends et que je souffle dans mes doigts. (On entend au dehors appeler Listou.) C'est lui qui appelle!

(Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

LISTOU, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Te voilà fidèle au rendez-vous!

LISTOU.

Sans vous le reprocher, vous m'avez fait attendre assez long-temps.

ÉDOUARD.

On ne va pas vite dans vos montagnes, avec une dame sous son bras... surtout quand on est occupé à perdre son chemin... et j'en suis venu à bout.

LISTOU.

Vraiment!

ÉDOUARD.

Tout-à-fait égarés... impossible de rejoindre sa tante et la société... que nous appelions en vain... j'avais eu soin seulement de m'égarer dans la direction de ta cabane... et comme ma compagne de voyage ne voulait plus marcher... je l'ai laissée se reposer quelques instans au pied du grand rocher; il y a là une grotte où elle est à l'abri et je suis venu à la découverte... tout est-il disposé pour nous recevoir?

LISTOU.

Dam! monsieur, vous voyez... c'est simple.

ÉDOUARD.

Mais, c'est bien laid... le mobilier surtout... quatre chaises et une table.

LISTOU.

J'ai vendu tout le reste... voulant quitter l'habitation.

ÉDOUARD.

C'est bien! (Regardant autour de lui.) Seulement, je crois qu'un peu de feu et de lumière ne gêneraient rien.

LISTOU, lui montrant des broussailles dans un coin.

Oh! avec ce tas de broussailles, vous auriez de quoi brûler la maison... et pour de la lumière, voilà. (Il prend son briquet, fait du feu, et allume une chandelle qui est sur la table.)

ÉDOUARD.

Cela suffira! tu n'as ici aucun voisin!

Pourquoi donc ?

LISTOU.

Je te le demande.

ÉDOUARD.

Est-ce que vous auriez en tête quelque mauvais dessein ?

LISTOU.

Imbécile !

ÉDOUARD.

LISTOU.

Dam ! les amoureux d'à présent sont si drôles, ils se tuent seuls ou en compagnie par partie de plaisir.

ÉDOUARD.

Sois tranquille, je n'en ai pas envie, ni elle non plus ! as-tu quelque voisin ?..

LISTOU.

Il y a bien près d'ici le vieux Pierre, qui m'a loué une espèce de grange où il met ses bestiaux, il n'y est pas aujourd'hui, il est à Bagnères pour le marché.

ÉDOUARD.

Ainsi, tu es sûr que je serai seul avec M^{me} d'Émery.

LISTOU.

Oui, monsieur ; vous avez un air si décidé que vous me faites peur pour elle...

ÉDOUARD.

Toi, qui ce matin tremblais pour moi !

LISTOU.

Je crois maintenant que vous êtes de force !.. Je vous conseille cependant de prendre garde à vous ; j'ai rencontré en vous quittant un monsieur qui était à l'arrière-garde et qui avait l'air de vous suivre.

ÉDOUARD.

Qui donc ?

LISTOU.

Celui qui est arrivé ce matin, ce jeune homme qui a des moustaches...

ÉDOUARD.

Alfred de Lucenay...

LISTOU.

Justement, il m'a demandé le chemin qu'avait pris M^{me} d'Émery.

ÉDOUARD.

Et tu lui en as indiqué un autre.

LISTOU.

Je crois bien ! avec les renseignemens que je lui ai donnés, il est capable de marcher toute la nuit sans trouver une maison, ni une figure humaine ; et comme voilà justement un petit orage qui se prépare...

ÉDOUARD, lui mettant de l'argent dans la main.

AIR : Moi je connais une maltresse (DES CHAPERONS BLANCS.)

J'estime l'esprit et le zèle.

LISTOU.

C'est trop pour un tel rendez-vous !

ÉDOUARD.

L'amour qui dans ces lieux m'appelle,

Me réserve un prix bien plus doux.

Mais sans pitié que tout le monde,

Par toi, soit chassé de ces lieux ;

L'éclair brille ! l'orage gronde !

Le beau temps pour des amoureux !

ENSEMBLE.

LISTOU.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, comptez sur mon zèle,

Oui, je compte ici sur ton zèle,

J'éloignerai tous les jaloux.

Eloigne bien tous les jaloux.

L'amour qui dans ces lieux l'appelle

L'amour qui dans ces lieux m'appelle

Lui réserve un prix bien plus doux.

Me réserve un prix bien plus doux.

(Édouard sort et l'on entend gronder le tonnerre dans le lointain.)

SCÈNE III.

LISTOU, seul.

Là ! voici la pluie et le tonnerre à présent ; il va être joliment arrangé , cela lui est égal... il descend en courant au bord des précipices... je n'y conçois rien... si jeune , si intrépide... et si malin... malin comme un démon... c'en est peut-être un !.. c'est possible ! dans les montagnes surtout où il y a , dit-on , des farfadets , des esprits follets... et je le croirais presque , si ce n'étaient ces pièces de cent sols qui n'ont rien de fantastique , comme ils disent , et qui me rassurent complètement ; trente francs , pour passer une nuit sur une chaise , dans une cabane.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

C'est qu'elle est ouverte à tout vent...

Et cette méchante chaumière

N'offre rien de bien attrayant ;

Il me semble même , au contraire ,

Qu'il y sera joliment mal ;

Et pour séduir' celle qu'il aime ,

N' pouvant compter sur le local ,

Il faut qu'il compt' bien sur lui-même !

(Il met l'une après l'autre les pièces de cent sols dans une bourse de peau.)

SCÈNE IV.

LISTOU , ALFRED.

ALFRED, entrant , il est tout mouillé.

Quel temps épouvantable !.. impossible de faire un pas de plus , ou de songer à retrouver Caroline , il faut que je demande un abri dans cette cabane. (Frappant Listou sur l'épaule.) Camarade.

LISTOU, laissant tomber sa bourse.

Au voleur !

ALFRED, riant. *

Rassurez-vous ! je ne suis point un voleur , et loin de prendre votre bourse , je vous offre la mienne , si vous voulez me donner un gîte.

LISTOU.

Oh ! là ! là !.. c'est bien pis qu'un voleur ! l'officier que je croyais au diable !

ALFRED, le reconnaissant.

Le garçon de l'hôtel !.. dites donc , mon gaillard , vous m'avez drôlement indiqué le chemin.

LISTOU, à part.

Trop bien encore ! qu'est-ce que je vas en faire à présent de c't homme ? (Haut.) Je suis sûr , monsieur , que vous vous êtes égaré.

ALFRED.

Parbleu ! vous m'apprenez là quelque chose de nouveau ; mais à qui la faute ?

LISTOU.

Dam ! je vous avais bien expliqué , pourtant...

ALFRED.

Joliment ! toujours à gauche , m'as-tu dit.

LISTOU.

C'est vrai !

ALFRED.

Et à gauche , il n'y avait que des précipices.

LISTOU, à part.

J'ai voulu trop bien faire.

ALFRED.

As-tu rencontré ces dames , sais-tu où elles sont ?

LISTOU, vivement.

J'allais partir au-devant d'elles , et si vous voulez venir avec moi.

ALFRED, à part.

Décidément , ce garçon n'est pas franc ! il m'a perdu à dessein , et main-

* Alfred , Listou.

tenant, il veut m'éloigner, raison de plus pour que je reste. (Haut.) Eh bien, qu'as-tu donc ?.. tu allais partir à la découverte, que je ne te retienne pas, cela te vaudra une bonne récompense.

LISTOU.

Oui, monsieur ; mais vous laissez seul ici.

ALFRED, s'asseyant.

N'as-tu pas peur qu'on vole le mobilier ?

LISTOU.

Ça m'est égal, il est assuré ; mais, vous mourrez de faim.

ALFRED.

Je fumerai un cigarre !

LISTOU.

Et dormir ?

ALFRED.

Je ne dors jamais. (Avec impatience.) Ainsi, te je le répète, vas-t'en... ou je penserai que tu t'es joué de moi, et je te jette alors dans le premier précipice.

LISTOU, à part.

Est-il brutal et entêté. (Haut.) Je m'en vais. (A part.) Faut avoir l'air de m'en aller, ça le décidera peut-être à en faire autant. (Haut.) Je m'en vais, monsieur, vous le voyez bien. (Il sort par la porte du fond.)

SCENE V.

ALFRED, seul.

Oui, Listou avait un motif pour me renvoyer... s'entendrait-il avec un rival... avec ce jeune Edouard... non, non, je m'étais trompé sur son compte et j'ai été le provoquer, le défier, lui qui ne songeait même pas à Caroline, c'est elle seule qui est coupable, et Van-Brook avait raison : oui, elle est coquette, elle le sera toujours ! et malgré moi je l'aime encore ! et c'est pour elle que j'ai renoncé à un ange ; à celle qui possédait toutes les vertus... pauvre Emma ! mais, n'importe, et quoiqu'il arrive, le sort en est jeté, je poursuivrai mon dessein : Caroline sera à moi, je ne la céderai à personne, je la disputerai à tous mes rivaux et jusqu'à ce que j'aie la preuve évidente de sa trahison... qui vient là ? encore ce paysan ; non, Van-Brook.

SCENE VI.

VAN-BROOK, ALFRED.

VAN-BROOK.

Au diable les montagnes, et surtout la nuit ; des rochers, des précipices, et personne pour vous dire : casse-cou. (Apercevant Alfred.) Est-il possible ? M. Alfred, égaré comme moi !

ALFRED.

Précisément ! mais vous, du moins, vous n'étiez pas seul.

VAN-BROOK.

Je le crois bien ! j'en ai là une fatigue au bras droit, sans compter celle des jambes ; une lieue entière sans nous apercevoir que nous nous étions trompés ; et revenir sur nos pas, et des chemins affreux, et le tonnerre, et la pluie qui tombe toujours... enfin, à deux cents pas d'ici, nous avons rencontré une espèce de grange où étaient des bestiaux, et sans demander permission aux locataires, toute la société s'y est installée, enchantée de trouver un abri, et j'ai cru que j'allais me reposer un instant ; mais M^{me} Desnelles qui me criait sans cesse : et ma nièce, monsieur, et ma nièce, qu'est-elle devenue ?

ALFRED.

Comment Caroline n'est pas avec vous.

VAN-BROOK.

Eh ! non, vraiment !

ALFRED.

Et qu'en avez-vous fait ?

VAN-BROOK.

Allons, le voilà comme les autres ! est-ce qu'on me l'a confiée ? c'est elle

au contraire qui m'avait confié sa tante, et j'en suis venu à mon honneur, j'ai rempli ma tâche... une tâche difficile, j'ose le dire !

ALFRED.

Mais, Caroline ! où est-elle ?

VAN-BROOK.

Parbleu ! c'est justement là la question, et si je le savais, je ne vous le dirais pas !.. j'irais moi-même !..

ALFRED.

Et je ne vous quitterais pas ! car celle dont je vous ai parlé ce matin, celle que j'aime et que je veux épouser, c'est Caroline !

VAN-BROOK.

Eh ! monsieur ! je ne le sais que de reste !

ALFRED.

Et, malgré cela, vous continuez à lui faire la cour ?

VAN-BROOK.

Je lui ai remis, tantôt à la promenade, la lettre où je demande sa main.

ALFRED.

Quand elle a reçu mes sermens !..

VAN-BROOK.

Si elle ne recevait que les vôtres... si il y avait exception en votre faveur, je ne dis pas, parce que j'ai toujours respecté les droits et privilèges, mais quand c'est le caprice seul qui la décide, et souvent le caprice le plus extravagant... il me semble, alors, que j'ai des titres, j'en ai peut-être plus qu'un autre et je me mets sur les rangs...

ALFRED.

Pour l'épouser ?

VAN-BROOK.

Oui, vraiment !

ALFRED.

Monsieur ! après ce que j'ai fait pour vous !

AIR de la Valse du ballet de Cendrillon.

Ce procédé me prouve en ce moment...

VAN-BROOK.

Que je vous sers en ami véritable !

En l'épousant, vous seriez... c'est probable...

ALFRED, avec colère.

Et vous, monsieur ?..

VAN-BROOK.

Oh ! moi, c'est différent !

Quoique j'en sois, comme un autre, irrité,

Ce doute qui vous met en peine,

Serait pour vous nuisible à la santé ;

Il est favorable à la mienne.

ENSEMBLE, se menaçant.

Je défendrai, fut-ce au prix de mon sang,

Mes droits d'amant et d'époux véritable,

Je suis, monsieur entêté comme un diable,

Craignez l'effet de mon ressentiment.

SCÈNE VI.

VAN-BROOK assis sur la chaise à droite ; ALFRED près de la table à gauche ; LISTOU paraissant à la porte du fond.

LISTOU, à part. *

Voyons s'il est parti... ah ! mon Dieu !.. il y en a deux maintenant... c'est le diable qui s'en mêle !

VAN-BROOK, et ALFRED, se retournant.

C'est Listou !

LISTOU.

Oui, messieurs... (A part.) et monsieur Edouard qui me suit... qui sera ici dans quelques minutes.

* Van-Brook, Listou, Alfred.

D'où vient cet air d'effroi ?

ALFRED.

LISTOU.

Du tout ! c'est un air de joie !.. un air joyeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, j'ai retrouvé tout le monde.

VAN-BROOK, à Alfred.

Est-il possible !

LISTOU.

M^{me} Desnelles et les autres dames... et le petit substitut, et les deux officiers, enfin, toute la société de Bagnères, est à deux cents pas d'ici, dans une étable que j'ai louée à maître Pierre.

VAN-BROOK.

Nous le savons !

LISTOU.

Et, quoiqu'ils soient bien mal, personne n'ose sortir parce qu'il pleut toujours.

ALFRED.

Que nous importe !.. et Caroline, as-tu de ses nouvelles ?

LISTOU, avec intention.

Oui, monsieur, et elle est bien mieux ; j'ai rencontré un chevrier qui l'a vue avec M. Edouard qui lui donnait le bras.

ADERED, vivement.

Edouard !.. ce jeune homme...

VAN-BROOK.

Eh ! oui, sans doute, nous les avons perdus tous les deux !

ALFRED, passant au milieu.

Et vous ne me le dites pas... vous êtes d'une sécurité...

LISTOU.

N'ayez pas d'inquiétude, le chevrier les a vus entrer tous les deux et avant l'orage dans le moulin qui est sur le Gave, à un quart de lieue d'ici, une maison seule... ils y seront à merveille...

ALFRED.

Tu vas m'y conduire.

VAN-BROOK.

Moi de même.

LISTOU.

A cette heure-ci, par un temps affreux !

AIR : Bonheur de la table. (HUGUENOTS.)

ALFRED et VAN-BROOK.

Rien ne m'intimide,

Viens, sois notre guide,

D'un pas intrépide,

Nous t'escorterons !

Le dépit, la rage,

Doublent mon courage.

Et malgré l'orage,

Nous arriverons.

VAN-BROOK, donnant une bourse à Listou.

Prends cette somme,

Marche... obéis !

Ou je t'assomme !..

ALFRED.

Allons, choisis.

LISTOU.

Loin que j'hésite,

Je prends l'argent...

Mais passez vite...

Passez devant.

ENSEMBLE.

Rien ne m'intimide,

Viens, sers-nous de guide, etc.

(Listou ouvre la porte à droite, fait passer devant lui Alfred et Van-Brook, et au moment où il va les suivre, paraît Edouard à la porte du fond ; Listou lui fait signe qu'ils sont partis ; il sort, et tire la porte sur lui.)

SCÈNE VII.

EDOUARD, CAROLINE.

EDOUARD, paraissant le premier.

Entrez, entrez, madame ; voici le seul abri que j'aie découvert.

CAROLINE.

Où sommes-nous donc ?

EDOUARD.

Dans une cabane abandonnée, qui est devenue, je crois, une espèce de rendez-vous de chasseurs.

CAROLINE.

Mais c'est affreux !

EDOUARD.

Je le sais bien.

CAROLINE.

Et vous m'y avez conduite ?

EDOUARD.

Je n'avais pas le choix.

CAROLINE, à part.

Quelle tranquillité ! il est vraiment insupportable... (Haut.) Quel horrible pays !

EDOUARD.

Je ne dis pas non.

CAROLINE.

Au fait, il faut bien souffrir un peu, pour avoir quelque chose à dire de ses voyages... Oh ! quand je serai de retour à Paris, dans mon petit boudoir, et auprès d'un bon feu, comme je vais en raconter !.. comme je vais mentir !.. c'est là le seul plaisir, après les grands dangers, et nous en avons couru d'épouvantables.

EDOUARD.

Lesquels !

CAROLINE.

Mais d'abord, celui d'une fluxion de poitrine... vous surtout, qui vous êtes privé pour moi, de votre manteau, ce qui ne m'a pas empêchée d'avoir bien froid.

EDOUARD.

Si nous pouvions faire du feu... les chasseurs dont je vous parlais, ont dû laisser quelques provisions... du bois, par exemple... (Voyant les broussailles qui sont auprès de la porte.) Tenez, voilà justement ce qu'il nous faut.

(Il les met dans la cheminée, prend la chandelle qui est sur la table et y met le feu.)

CAROLINE, pendant qu'Edouard fait du feu.

Si attentif, si dévoué... et malgré cela, il ne parle pas... ces petits jeunes gens, si timides, c'est amusant ; mais c'est terrible, car il ne dit rien... rien dont on puisse tirer avantage... même dans les momens de dangers, qui, d'ordinaire rendent si communicatif.

EDOUARD, qui vient d'allumer le feu.

Tenez, tenez, voyez-vous comme ces broussailles prennent vite, dans un instant vous aurez un feu magnifique... regardez déjà.

CAROLINE.

Je vous donne une peine... combien vous êtes bon !

EDOUARD.

Pas tant, c'est pour moi, ce que j'en fais... je serais trop malheureux si cette promenade devait vous rendre malade... Allons, maintenant approchez-vous, ce bon feu va vous remettre... (Plaçant une buche devant la chaise.) Vous mettez vos pieds là-dessus, ils sécheront mieux.

(Il lui prend la main pour la faire asseoir.)

CAROLINE, avec douceur.

Mais vous, monsieur, votre main est glacée, pauvre jeune homme ! il est tout tremblant !

EDOUARD, appuyé sur le dos de la chaise de Caroline.

C'est de froid, madame !.. (Vivement.) Mais qu'importe ? je ne m'en aper-

cois pas , parce qu'il y a là , quelque chose qui me réchauffe et m'anime ,
une bonne pensée qui me donne du courage , un espoir qui me soutient.

CAROLINE , vivement.

Lequel ?

EDOUARD , avec hésitation.

Celui de vous défendre , et de vous protéger , c'est ma seule idée.

CAROLINE , le regardant avec expression

Pas d'autre ?

EDOUARD.

Non , madame , et si je peux vous ramener auprès de votre tante.

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! vous avez raison , cette pauvre tante doit être d'une inquiétude , elle va s'imaginer que je suis perdue , que je suis morte... Oui , monsieur , c'est votre faute , on ne se charge pas de conduire les gens , quand on ne connaît pas les chemins , et à moins , vraiment que vous ne l'avez fait exprès.

EDOUARD.

Peut-être bien , je n'en voudrais pas répondre.

CAROLINE.

Comment , monsieur , dans quel but , quelle intention ? je ne resterai pas un instant de plus...

EDOUARD , timidement.

Vous en êtes la maîtresse ; mais vous ne pouvez partir seule , la nuit , au milieu des précipices ; d'ailleurs , la pluie qui redouble vous retient près de moi , et vous pouvez rester sans crainte , je jure , par ce qu'il y a de plus sacré au monde , de vous respecter comme un frère!..

CAROLINE.

Je vous crois.

EDOUARD.

Ah ! il est des gens qui ne laisseraient pas échapper une si belle occasion... qui se trouvant ainsi seuls auprès de vous , la nuit , et dans un désert , oseraient vous parler d'amour ; ils en seraient capables... mais moi , je vous l'ai dit... moi qui n'ai que des idées pures et désintéressées , je suis prêt , s'il le faut , à m'éloigner de vous , et je vous promets , si vous l'exigez , de ne pas même vous adresser la parole.

CAROLINE , à part.

La belle avance.

EDOUARD.

Me craignez-vous encore ?

CAROLINE.

Oh ! non , monsieur.

AIR : Mire dans mes yeux tes yeux.

Vraiment je n'y conçoit rien ,

Mais prenons courage ;

Si timide est son maintien

Qu'on ne risque rien.

Non rien ,

Avec lui , je gage ,

Non rien ,

L'on ne risque rien.

(A part.) J'ai juré que le coupable ,

A mes genoux tomberait.

(Haut.) Une conduite semblable ,

Doit cacher quelque projet.

EDOUARD , timidement

Peut-être est-ce véritable...

Mais si c'était mon secret ,

CAROLINE , le regardant.

Ah , quel regard est le sien !

Allons , du courage ,

Si timide est son maintien

Qu'on ne risque rien.

Avec lui je gage,
L'on ne risque rien.

(S'approchant d'Edouard.)

Ge secret peut-on l'apprendre ?

EDOUARD.

Pourquoi le dirais-je ici,

A qui ne peut me comprendre ?

CAROLINE, le regardant avec expression.

Qui vous fait parler ainsi ?

EDOUARD, timidement.

Ah ! si l'on savait m'entendre !

CAROLINE.

Pourquoi donc trembler ainsi ?

ENSEMBLE.

EDOUARD.

Ah ! quel regard est le sien !

Allons, du courage !

Maintenant, je le vois bien,

Je ne risque rien.

Non rien.

Allons du courage,

Non rien.

Je ne risque rien.

CAROLINE.

Grand Dieu ! quel trouble est le sien !

Allons, du courage !

Si timide est son maintien,

Qu'on ne risque rien.

Non rien.

Avec lui je gage,

Non rien,

L'on ne risque rien.

EDOUARD.

Eh bien ! puisque vous me forcez à vous dire ce que j'avais juré de cacher, à vous, et au monde entier... je vous aime.

CAROLINE, avec joie.

Ah ! c'est donc là ce secret, si terrible, dont vous ne vouliez pas convenir, bien plus, vous vouliez me persuader le contraire... c'était une trahison, oui, monsieur, demandez-m'en pardon... là ! à genoux... (Edouard tombe à ses genoux.) Et maintenant, (D'un air tendre et confiant.) pour tenir ma promesse, pour que, moi, vous ne puissiez jamais m'accuser de fausseté, pour que ma franchise égale la vôtre, je vous dirai la vérité toute entière, c'est, que... je ne vous aime pas.

(Elle part d'un grand éclat de rire.)

EDOUARD, toujours à genoux.

Ah ! vous riez... eh ! bien, j'en suis fâché, madame ; mais, vous l'avez voulu, je vous aime, et je suis très entêté.

(Il se lève.)

CAROLINE.

Comment, monsieur, que signifie ?..

EDOUARD.

Nous sommes entrés tous les deux dans une route dont nous ne pouvons plus sortir... ce n'est pas volontairement que j'y ai fait les premiers pas, vous m'y avez entraîné, maintenant j'y marcherai plus vite que vous.

CAROLINE.

Mais sans moi !..

(Elle se dirige vers la porte.)

EDOUARD, l'y devant et en ôtant la clé.

C'est ce que nous allons voir.

CAROLINE.

Comment, monsieur ?..

EDOUARD, mettant la clé dans sa poche.

J'ai toujours vu qu'on prenait son parti des choses irrémédiables.

(Au moment même on frappe aux deux portes.)

VAN-BROOK, frappant en dehors à la porte du fond.

Il y a du monde dans cette cabane, car je vois de la lumière.

CAROLINE.

M. Van-Brook !

ALFRED, frappant en dehors à la porte à droite.

Qui que vous soyez !.. ouvrez-nous !

CAROLINE.

O ciel !.. cette autre voix... à peine je respire...

ALFRED, en dehors.

Ouvrez, ou j'enfonce la porte!

CAROLINE, avec désespoir.

C'est Alfred!.. c'est lui... et M. Van-Brook de l'autre côté!..

(Pendant ce dialogue, Alfred et Van-Brook chantent en dehors.)

Air: Bonheur de la table.

Rien ne m'intimide, etc.

EDOUARD, qui s'est relevé et est allé s'asseoir sur la chaise à droite, à Caroline qui le supplie.

Que voulez-vous que j'y fasse?

CAROLINE, à Edouard.

Répondez, monsieur... répondez...

EDOUARD.

Et que leur dire?..

CAROLINE.

Que vous êtes seul!.. qu'on n'entre pas!

EDOUARD, froidement et sans remuer.

Pourquoi donc? Je n'ai aucune raison de me cacher...

(Au même moment, Van-Brook et Alfred enfoncent les deux portes.)

SCÈNE VIII.

VAN-BROOK, entrant par le fond; ALFRED, par la droite; CAROLINE, près de la chaise d'Edouard qui reste assis; LISTOU, entrant après Alfred.

VAN-BROOK et ALFRED.

Caroline!..

CAROLINE, s'élançant près d'Alfred.

Monsieur!.. monsieur, daignez m'entendre!

LISTOU, bas à Edouard.

Je les ai promenés pendant une heure... c'est tout ce que j'ai pu faire.

EDOUARD, bas.

C'est bien!

ALFRED.

En tête à tête avec monsieur!

VAN-BROOK, tirant son calepin de sa poche.

Et depuis trois heures!

CAROLINE.

Quand vous saurez...

ALFRED.

Je ne veux rien entendre...

VAN-BROOK.

Ni moi non plus...

ALFRED.

Tous nos nœuds sont rompus, mais c'est à monsieur que je demanderai raison...

VAN-BROOK.

Oui, monsieur, nous exigeons une explication.

ÉDOUARD, toujours sur sa chaise.

Et sur quoi, s'il vous plait? Je n'ai rien à vous dire!

VAN-BROOK.

C'est juste! les faits parlent d'eux-mêmes.

ÉDOUARD, se levant.

C'est moi à mon tour qui vous demanderai de quel droit vous venez ainsi faire un éclat... dans un logis que j'ai loué... qui m'appartient, et où je suis le maître.

ALFRED, avec colère.

De quel droit.

VAN-BROOK.

Vous le savez bien...

ALFRED.

Et si vous l'ignorez, je me charge de vous l'apprendre.

ÉDOUARD.

Quand vous voudrez...

ALFRED.

Ici-même.

ÉDOUARD.

Vous êtes deux, messieurs...

ALFRED, allant à Édouard.

Un seul suffira et c'est moi.

VAN-BROOK.

Non, morbleu.

ALFRED.

Je l'exige.

VAN-BROOK.

Et je ne le souffrirai pas...

ÉDOUARD.

Je vous mettrai d'accord, car c'est à tous les deux que je m'adresse.

LISTOU, à part.

Est-il enragé, ce petit-là.

ÉDOUARD.

Quant à l'ordre du combat, le sort en décidera, mais je suis sans armes.

ALFRED.

Les officiers qui sont avec ces dames nous prêteront leurs épées... je cours les chercher...

VAN-BROOK.

Et moi j'ai vu chez le meunier du Gave, de vieux pistolets que je lui emprunterai.

ÉDOUARD.

Soit, je vous attends.

(Van-Brook et Alfred sortent.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, qui est tombée anéantie sur la chaise à gauche, auprès de la table;

ÉDOUARD, LISTOU.

LISTOU, bas à Édouard.

J'en suis encore tout tremblant... et il n'est pas possible qu'à votre âge?

ÉDOUARD, souriant

Tu crois cela, laisse-nous un instant... mais ne t'éloigne pas! j'aurai besoin de toi.

LISTOU.

Je reviens à ma première idée... c'est quelque lutin.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, CAROLINE.

ÉDOUARD.

Eh bien! madame, la leçon ne s'est pas fait attendre, seulement je ne l'aurais pas crue si prompte ni si forte... voilà trois hommes qui pour vous vont s'égorger dans un instant.

CAROLINE, avec effroi.

Ah!

ÉDOUARD.

Vous en êtes désolée! je le crois bien, non pour des rivaux qui probablement vous sont fort indifférens, mais pour vous qu'un pareil éclat va perdre à jamais...

CAROLINE.

Et voilà qui est indigne, car mieux que personne vous savez que j'en aimais un autre et que je ne suis point coupable!

ÉDOUARD.

Vous en aimiez un autre! mais c'est bien pire encore!.. vous en aimiez

un autre ! et vos regards, vos paroles ont sollicité mon amour... vous lui avez été infidèle de cœur et de pensée... et vous croyez n'être pas coupable.

CAROLINE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Vous l'avez été... vous avez été perfide et cruelle envers moi qui vous avais épargnée, envers moi qui avais été généreux et veux l'être plus encore...

CAROLINE.

Que dites-vous ?

ÉDOUARD.

Votre honneur compromis ; votre réputation, je puis tout vous rendre d'un seul mot.

CAROLINE, se levant.

Après un éclat pareil... un duel.

ÉDOUARD.

Il dépend de vous de l'empêcher, il y a ici deux rivaux... Je ne parle pas de moi, je me retire du concours... eh bien ! madame, il faut en épouser un, vous allez me demander lequel ? attendez... j'ai cru voir... j'ai pu me tromper, et peut-être vous-même n'en savez-vous rien... j'ai cru voir que vous préféreriez Alfred...

CAROLINE.

Oh ! oui monsieur, c'est lui que je préfère.

ÉDOUARD.

Alors, c'est celui-là que vous n'épouserez pas.

CAROLINE.

Et vous vous imaginez, monsieur, que je vous laisserai ainsi disposer de mon sort ? que d'un mot, vous briserez ma volonté, mes sentimens ?

ÉDOUARD.

Eh ! mon Dieu ! vous obliger à être millionnaire, à briller au premier rang... la punition est-elle donc si rigoureuse... M. Van-Brook, c'est le mari qu'il vous faut.

CAROLINE.

Jamais.

ÉDOUARD.

Ah ! prenez garde, c'est la condition expresse que je vous impose ; sinon, je me tais ; sinon, ce double duel, et toutes ses suites ; vous avez sur vous une lettre de M. Van-Brook, qui demande votre main ; un mot de réponse, au bas de sa lettre ; réponse affirmative. (Il lui présente un crayon.)

CAROLINE.

Ah ! monsieur, c'est affreux ! c'est indigne ! parce que vous voyez une pauvre femme bien effrayée, bien malheureuse, vous croyez pouvoir l'humilier, la tyranniser, me faire renoncer à celui que j'allais épouser !

ÉDOUARD.

Eh ! ne vous a-t-il pas donné l'exemple ? ne vous a-t-il pas dit tout à l'heure qu'il renonçait à vous ? et quant à moi... (Avec malice.)

AIR : Mire dans mes yeux, tes yeux.

Oh ! moi, vous le savez bien,

Sans peine, on m'oublie !

Avec moi, vous savez bien,

Qu'on ne risque rien !

Non rien,

Ma belle ennemie,

Non rien,

L'on ne risque rien !

Pour moi, loin d'être allarmée,

Sur le destin des combats,

Que votre ame soit calmée ;

Car, s'il faut le dire, hélas !

Je ne vous ai pas aimée.

CAROLINE, étonnée.

Comment, monsieur? qu'est-ce que cela signifie.

ÉDOUARD, achevant l'air
Et je ne vous aime pas.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Ah! quel complot est le sien!

Quelle perfidie!

Vraiment, je n'y comprends rien,

Je ne comprends rien;

Non rien,

A sa perfidie;

Non rien,

Je n'y comprends rien!

ÉDOUARD.

Ce secret-là, c'est le mien;

Mais, dans cette vie,

En ne disant jamais rien,

On ne risque rien;

Non rien,

Ma belle ennemie;

Non rien,

L'on ne risque rien.

LISTOU, entrant en tremblant.

M. Alfred, avec deux épées sous le bras.

CAROLINE.

Alfred! et ce duel, et pas d'autre moyen de l'empêcher; tenez, tenez, monsieur. (Elle écrit vivement, et donne la lettre à Édouard.) Il ne sera pas dit que quelqu'un s'est exposé pour moi... Ah! je suis bien malheureuse.

(Elle sort par la porte à droite.)

ÉDOUARD.

Listou, conduis madame auprès de sa tante. (Listou sort avec Caroline.)

SCÈNE XI.

ALFRED, entrant par le fond, ÉDOUARD.

ALFRED.

Voici des armes... et maintenant, je suis à vos ordres.

ÉDOUARD.

C'est bien!

ALFRED.

Vous pouvez choisir.

ÉDOUARD.

Un instant... il faut attendre M. Van-Brook.

ALFRED.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Je lui ai promis que le sort déciderait... et si vous me tuez, j'aurai privé cet honnête homme d'une satisfaction à laquelle il avait droit.

ALFRED.

Mais, monsieur.

ÉDOUARD.

Il y compte... je le lui ai dit... je tiens à ma parole.

ALFRED.

Nous devons nous battre ce matin, si je découvrais que vous fussiez aimé... et maintenant que j'en ai la preuve... maintenant qu'il ne me reste aucun doute.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon, moi, j'en ai encore, et si je n'avais l'air à vos yeux de vouloir éviter un combat, je vous dirais que, dans ce moment, nous nous disputons tous les deux une conquête que nous enlève un troisième.

ALFRED.

Que dites-vous?

ÉDOUARD.

Que Caroline épouse aujourd'hui M. Van-Brook.

ALFRED.

Ce n'est pas possible.

ÉDOUARD.

Je vous l'atteste, j'ai vu la demande et la réponse.

ALFRED.

Il se pourrait!.. Caroline...

ÉDOUARD.

Et c'est pour cette femme, que vous avez abandonné une pauvre fille qui vous aimait tant.

ALFRED, tressaillant.

Monsieur.

ÉDOUARD.

C'est au moment d'un mariage, quand elle vous attendait, que sans égards, sans pitié, sans la préparer à ce coup fatal, vous écrivez qu'un autre hymen...

ALFRED.

Ah! qui vous l'a dit?

ÉDOUARD.

Ce billet où vous renonciez à elle, ce billet qui l'aurait tuée!.. Si elle ne l'avait pas reçu?... s'il était tombé entre les mains de sa sœur, que vous ne connaissez pas... et qui, joyeuse, arrivait pour ce mariage.

ALFRED.

Ah! s'il était vrai? quoi, sa sœur?..

ÉDOUARD.

Oui, sa sœur aînée, M^{me} Delmar, qui voyant le désespoir d'Emma, est partie pour veiller sur vous, et lui a promis de vous ramener près d'elle.

ALFRED.

Il serait vrai!

ÉDOUARD.

Eh bien! ai-je tenu parole.

ALFRED.

Quoi! c'est vous... vous seriez...

ÉDOUARD.

Eh! oui...

ALFRED, se jetant à ses pieds.

Ah! madame!..

SCÈNE XII.

VAN-BROOK, ÉDOUARD, ALFRED.

(Van-Brook entre, tenant sous son bras deux énormes pistolets.)

VAN-BROOK.

Madame!.. une femme!

ALFRED.

Eh! oui... la fille de M. Van-Open.

VAN-BROOK.

L'associé de mon père, et moi qui voulais la tuer... Ah! madame!..

(Il se jette aux genoux d'Édouard.)

SCÈNE XIII.

ALFRED, VAN-BROOK, ÉDOUARD, CAROLINE, M^{me} DESNELLES ET LISTOU, entrant par la droite *.

CAROLINE, apercevant Van-Brook et Alfred aux genoux d'Édouard.

Tous deux à ses pieds.

LISTOU, à part.

C'en est un, j'en suis sûr! c'est un diable!

ÉDOUARD, relevant Van-Brook.

Vous, l'ancien ami de ma famille, vous que j'estime et que j'aime; je vous disais bien hier que je vous défendrais... que j'étais de votre parti... et en voici la preuve... vous épousez madame qui y consent.

* M^{me} Desnelles, Caroline, Van-Brook, Édouard, Alfred, Listou.

VAN-BROOK.
Est-il possible!.. (A Caroline.) Quoi! vous consentiriez?..
CAROLINE, avec humeur.

Eh! oui, monsieur.

VAN-BROOK.
Que vous êtes bonne!.. et Alfred?
ÉDOUARD.

Alfred y consent aussi.

ALFRED.
Je pars dès ce soir... pour Bordeaux.
ÉDOUARD.

Où il va épouser Emma.

VAN-BROOK, montrant Édouard.
La sœur de madame!

CAROLINE et M^{me} DESNELLES.
C'est une femme?

ÉDOUARD, à Caroline.

Oui, vraiment... et vous voyez bien que d'un mot vous voilà justifiée.

LISTOU, regardant Édouard.

Une femme! eh bien! au fait... il y avait bien quelque chose de ce que je disais!

M^{me} DESNELLES, à Edouard.

Votre main, mon beau monsieur... c'est-à-dire ma belle petite... enchantée de la leçon que vous avez donnée à ma nièce.

CAROLINE, à part.

C'est égal, si ça n'avait pas été une femme!..

CHOEUR.

C'en est fait sa coquetterie
Reçoit une juste leçon;
Désormais pour toute sa vie
Elle revient à la raison.

FIN.



LA CAMARADERIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PRIX : 5 FRANCS.

LA
CAMARADERIE

OU
LA COURTE-ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. E. SCRIBE,

De l'Académie Française,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS, LE 19 JANVIER 1837.

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.
MOLIÈRE, *Femmes savantes.*

PARIS

J.-N. BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,
Derrière le Théâtre-Français, à côté de Chevet ;

DELLOYE, LIBRAIRE,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS,
PRÈS LA ROUSSE.



BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N. 29.
ET RUE MESLAY, N. 34.

1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.	M. ^r SAMSON.
CÉSARINE, sa femme.	M ^{me} VOLNYS.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.	M ^{lle} PLESSY.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.	M. MENJAUD.
BERNARDET, médecin.	M. MONROSE.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.	M. RÉGNIER.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.	M. PROVOST.
ZOÉ, sa femme.	M ^{lle} ANAÏS.
DUTILLET, libraire.	M. DAILLY.
SAINT-ESTÈVE, poète-romancier.	M. COLSON.
DESROUSEAUX, peintre.	M. L. MONRÔSE.
LÉONARD, }	{ M. ARSÈNE.
SAVIGNAC, } camarades.	{ M. MONLAUR.
PONTIGNY, }	{ M. MATHIEU.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar.	M. FAURE.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.	M. ALEXANDRE.
DOMESTIQUES d'Oscar.	

La scène se passe à Paris, au premier acte, chez M. de Montlucar ;
au deuxième, chez Oscar ; les trois derniers chez M. de Miremont.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des personnages en commençant par la gauche des spectateurs. Les changements de place qui ont lieu dans le cours des scènes sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LA CAMARADERIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales ; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers .

SCÈNE I.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, à gauche à une table, écrivant pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.

Il me semble, monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR.

Allez toujours.

ZOÉ.

Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR.

Eh ! madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connaît personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ.

Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre.

M. DE MONTLUCAR.

Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, se remettant à écrire.

Je continue. « Décembre, 1836. Monsieur et ma-
« dame de Montlucar prient monsieur... »

M. DE MONTLUCAR.

« Monsieur le maire de Saint-Denis... de leur faire
« l'honneur de, etc. »

ZOÉ.

C'est vrai !... je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR.

Moi, madame, y pensez-vous? me mettre sur les rangs avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien!... et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

Mon ami Dutillet le libraire! le génie de la librairie! mon ami Desrouseau le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là.

ZOÉ.

Une chose qui m'étonne, monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR.

Oui, madame... on n'a plus que de cela maintenant, tout génie!

ZOÉ.

C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR.

Eh! madame... est-ce qu'on a le temps?... c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots! mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

M. DE MONTLUCAR.

J'avais dit que l'on prit six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ.

Six exemplaires!... d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR.

Voulez-vous vous taire?

ZOÉ.

C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore à l'Opéra la musique la plus ennuyeuse! « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR.

Eh! non, madame; il y avait là des amis qui vous regardaient, et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ.

C'est trop fort!... et je ne vous comprends pas!... Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigant, par exemple, ce poète-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR.

Il est si occupé!

ZOÉ.

Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR.

Homme prodigieux! homme phénomène, qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ.

Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement.*

En secret!... et je vous prie de n'en parler à personne! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ.

Le pair de France...

M. DE MONTLUCAR.

Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très répandu...

ZOÉ.

Peu m'importe!... je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR.

Une femme charmante...

A demi-voix.

Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ.

A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas!

M. DE MONTLUCAR.

Ma femme!

ZOÉ.

J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne. Et cependant elle aurait de quoi être fière... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien !

M. DE MONTLUCAR.

Raison de plus!!... Un sage a dit que nous avons dans le monde trois classes d'amis : les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus ! Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont et de l'aimer, si c'est possible.

ZOÉ.

Non, monsieur !

M. DE MONTLUCAR.

Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce !

ZOÉ.

Eh bien ! monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie... de la troisième classe... mais je fais mes conditions :

M. DE MONTLUCAR.

Toutes celles que vous voudrez !

ZOÉ.

D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR.

Accordé!

ZOÉ.

Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... Car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR.

Accordé!

ZOÉ.

Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR.

Volontiers... Ah! mon Dieu, non... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ.

Vous le refuserez!

M. DE MONTLUCAR.

Impossible!... c'est avec nos amis... Ils y seront tous... Un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!...

ZOÉ.

En quoi donc?... De quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR.

De choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ.

Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets,

soit chez vous, soit chez vos amis!... C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!... Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR

Moi, madame!

ZOÉ.

Je suis tentée de le croire!... Si ce n'est pas contre l'Etat, c'est donc contre moi!... Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée...

Traversant le théâtre et regardant sur la table, à droite.

Le voilà!... je le reconnais... c'est de votre main... Il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR.

Mais non, madame.

ZOÉ.

Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR.

C'est inutile... un fragment littéraire!...

ZOÉ*.

N'importe!... en fait de conspirations... tout est bon!

Lisant.

« Qu'est-ce que le génie?... »

M. DE MONTLUCAR, voulant toujours reprendre le papier.

Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ.

Raison de plus!...

Lisant.

« Qu'est-ce que le génie?... » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance.

* Elle repasse à gauche du spectateur.

Lisant.

« N'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on ne peut savoir, bien qu'elle parcourt l'immensité ! C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, voulant lui arracher le papier.

Assez, vous dis-je !...

ZOÉ.

Et pourquoi donc, monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture ?...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Pourquoi ?... pourquoi ?... c'est qu'on vient !

ZOÉ, se retournant et poussant un cri.

Ah !... c'est ma bonne amie Agathe !

Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au-devant d'Agathe qu'elle embrasse.

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ.

Te voilà !... Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore !

AGATHE, qui a salué M. de Montlucar.

C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ.

C'est juste... c'est dimanche ! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas !

AGATHE, ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles*.

Elle avait ce matin une audition... un nouveau

* Zoé revient ensuite se placer à la gauche d'Agathe. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : M. de Montlucar, Agathe, Zoé.

compositeur qu'elle protège et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR.

Ah! le jeune Timballini!... l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ.

Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR.

Certainement! un des nôtres!... un homme qui fera du bruit dans le monde!

ZOÉ.

Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR.

Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE.

A merveille!

M. DE MONTLUCAR.

Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste!

AGATHE.

Vous êtes bien bon!... du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR.

« Mes Anomalies politiques et littéraires? »

AGATHE.

Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant

pour moi... mais M. Bernardet, le docteur en médecine, mais M. Timballini, le musicien, huit et dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaître, s'écriaient. Quelle profondeur!... quelle immensité! quel génie!

M. DE MONTLUCAR.

Ces chers amis!

AGATHE.

Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR.

Mon éditeur!

AGATHE.

Qui criait plus haut que les autres : Auprès de lui Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau!

M. DE MONTLUCAR.

Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... et M. votre père, que disait-il?

AGATHE, naïvement.

Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR.

C'est son usage!... un homme grave qui ne se prononce pas légèrement!

AGATHE.

Et puis peut-être est-il comme moi et n'a-t-il pas lu l'ouvrage! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté!

M. DE MONTLUCAR, gravement.

On l'achète beaucoup.

ZOË, à Agathe, vivement.

Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR.

C'est vrai!... j'ai eu cet honneur!... et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE.

Oh! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait : Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place.

M. DE MONTLUCAR, vivement.

En vérité!... quelle femme!... quel goût!... quel tact!...

à Agathe.

Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte à gauche.

On demande à parler à monsieur, à l'instant!

M. DE MONTLUCAR, avec impatience.

Eh bien! qu'on attende!... je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur le docteur Bernadet!

M. DE MONTLUCAR, à part.

Ah! un des nôtres! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas!... Pardon, mademoiselle; je vous laisse avec ma femme!

Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE*.

ZOÉ.

Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est tou-

* Agathe s'assied à droite du spectateur, près de la table.

jours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr...

Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.

Encore, s'il avait pris un autre genre... il y en a tant !... mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE.

Hélas ! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous !... tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals !... comme nous dansions dans le salon de mon père !... maintenant on ne peut plus s'y retourner ; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire !

ZOÉ, riant.

En vérité !

AGATHE.

Sans compter ceux que je ne vois pas ! car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours : Notre grand poète, notre grand acteur, notre grande tragédienne. Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands ! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ.

Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE.

C'était là le bon temps !

ZOÉ.

Quand nous jouions au cerceau ou à la corde !

AGATHE.

Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables; ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOË, souriant.

Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE.

Était presque le nôtre:

ZOË.

Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE.

Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas!

ZOË.

Maintenant c'est bien différent... Ce pauvre Edmond est avocat... Il passe sa vie au palais. Je le vois bien peu.

AGATHE.

Et moi jamais... Il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOË.

C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là!

AGATHE.

Il ne croit pas du tout être mené... Il a au contraire une volonté... une volonté très prononcée...

Souriant.

mais c'est celle de sa femme...

ZOË.

Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris!

AGATHE.

Eh! mon Dieu! par ma faute!... C'est moi qui en suis cause!... A notre pension, où, sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ.

Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, souriant.

Crois-tu?... Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins;... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui toute aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté.... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur;... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire;... elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le directoire et le consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne,

épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France, et je m'aperçus seulement alors qu'après de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, se levant.

Cette Césarine est donc bien adroite!...

AGATHE, se levant aussi et passant à la gauche du théâtre*.

Elle?... Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée, et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout!

ZOÉ.

Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE.

Mais malheur à ses ennemis!... Elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère;... je voulais prendre pour avocat Edmont de Varennes, notre ami d'enfance : ma belle-mère ne voulait pas!...

ZOÉ.

Et pourquoi donc?...

AGATHE.

Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine, et ne perd pas une occasion de lui nuire.

* Agathe, Zoé.

ZOÉ.

Cela m'étonne ; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable ;... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui...

AGATHE, vivement.

Quelle idée!... Ce n'est pas vrai.

ZOÉ.

On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE.

En voilà bien la preuve ; car elle avait persuadé à mon père que dans mon intérêt même, on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante ; et sais-tu qui elle voulait en charger ?

ZOÉ.

Non vraiment!...

AGATHE.

Monsieur Oscar Rigaut... Un imbécile!...

ZOÉ.

Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE.

Oui ; mais moi je l'entends tous les jours, et Césarine le protège.

ZOÉ.

Pourquoi cela ?

AGATHE.

D'abord parce que c'est son cousin, et puis...
mystérieusement.

Il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres ; car Césarine, grâce au journal dont son mari est pro-

priétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres ; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle. Jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes ;... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE.

Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ.

Il l'a donc gagné?...

AGATHE.

Eh ! oui vraiment ! gagné hier, et complètement.

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ.

Arrivez donc, monsieur le vainqueur ; arrivez ! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous !

EDMOND, troublé.

Ah ! que vous êtes bonne !... je ne m'attendais pas

au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ.

C'est égal ! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE.

Et moi, monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance ; car hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate ?

EDMOND.

Non, mademoiselle.

AGATHE.

A peine si je vous ai parlé.

EDMOND.

C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ.

Oui, je m'en souviens ; cela voulait dire : Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère, et nous vous le disons encore.

Les deux femmes lui tendent chacune la main qu'il serre dans les siennes.

EDMOND.

Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE.

Dites le nôtre !

EDMOND.

C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensais tout d'abord!...

Aux deux femmes.

c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables, et je me disais : Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ? Mais non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu ; je n'ai plus de sœur.

AGATHE.

Ah ! que c'est mal à vous ! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance ?

ZOÉ.

Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND.

Mon avenir ! il est bien triste ! orphelin et presque sans fortune.

ZOÉ.

On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND.

Eh ! qui vous dit que j'en ai ?

AGATHE.

Nous ! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous. Je vous l'ai prouvé ; d'autres feront comme moi.

ZOÉ.

Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE.

Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ.

Et vos amis ! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE.

Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND.

Ah ! tout me paraît possible quand je vous entends ; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire.

Regardant Agathe.

et tout oublier ; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus ; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnus qu'auparavant ! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but et me dit : Tu mourras sans l'atteindre !

ZOÉ.

Quelle idée !

AGATHE.

Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un

beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné ; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ.

Le premier pas est fait.

AGATHE.

Il faut continuer.

EDMOND.

Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE.

Si vraiment ! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ.

Elle a raison.

EDMOND.

Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE.

En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, étonné.

Que dites-vous ?

ZOÉ.

C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin !

AGATHE.

Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là ; il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND.

Moi ! grands dieux ! y pensez-vous ? jamais.

AGATHE.

Et pourquoi pas ?

EDMOND.

Une pareille ambition demande de si grands talents !

ZOÉ.

Vous n'avez donc jamais été à la chambre ?

EDMOND.

Si vraiment ; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres ?

AGATHE.

Avocat !

ZOÉ.

Ils arrivent tous !... vous ferez comme eux.

AGATHE.

Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ.

Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion...

Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.

Voici justement les journaux d'aujourd'hui... nous allons jouir de votre triomphe ; lisez-nous , lisez vite l'audience d'hier...

Voyant Edmond qui tremble en déployant le journal.

Vous tremblez d'émotion ?

EDMOND.

C'est vrai.

ZOÉ.

Est il enfant !

AGATHE , à Edmond , qui parcourt le journal.

Eh bien ! monsieur , eh bien !... cela vous donne-t-il courage ?... êtes-vous content ?

EDMOND, tombant dans un fauteuil *.

Ah ! c'est indigne.

TOUTES DEUX.

Qu'avez-vous donc ?

EDMOND.

C'est fait de moi ; ce dernier coup m'accable ; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit ; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre deux parenthèses... « murmures dans l'auditoire. »

Donnant le journal à Zoé.

Tenez... tenez... voyez plutôt !

ZOÉ, regardant.

C'est vrai :

Lisant à demi-voix à Agathe.

« La cause s'est défendue par elle-même ; point de logique, point de verve, point de mouvements oratoires, et chacun se demandait en sortant comment l'on n'avait pas confié cette affaire au jeune Oscar Rigaut, dont l'éloquence chaleureuse convient bien mieux au sujet. »

AGATHE, prenant le journal.

Oscar !

EDMOND.

Quand je vous le disais ; j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini ; j'y renonce.

ZOÉ.

Et pourquoi donc vous décourager ? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Zoé, Agathe, Edmond.

à la vérité! Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND.

Combien étaient-ils?... deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés, et demain dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répèteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

EDMOND, reprenant le journal qu'il parcourt.

C'est écrit... c'est imprimé! Et votre mari est mieux traité... Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage!...

lisant.

« Qu'est-ce que le génie? N'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, bien qu'elle parcoure
« l'immensité...

ZOE, étonnée.

Ah! mon Dieu!

EDMOND.

« C'est la réflexion que tout le monde fera en lisant
« le dernier ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, à part, regardant du côté de la table où était le brouillon écrit de la main
de son mari.

Ah! je comprends maintenant.

EDMOND.

Un pareil éloge!... Il est bien heureux!... cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ.

Peut-être!... si vous le vouliez!...

AGATHE.

Oui, sans doute ; car une fois député , il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice !

ZOÉ.

A la tribune , on parle de haut.

EDMOND.

Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force ni le courage de parcourir une pareille carrière ; encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là !

AGATHE.

Et vous resterez toujours tel que vous êtes?...

ZOÉ.

Et vous mourrez ignoré...

EDMOND , avec désespoir.

Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère ; plutôt au ciel que cela fût déjà arrivé !

AGATHE , faisant un mouvement vers lui *.

Edmond!...

UN DOMESTIQUE entre et dit :

La voiture de mademoiselle.

AGATHE , faisant signe d'attendre.

C'est bien!...

Elle va prendre son châle pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble.

* Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Zoé, Agathe, Edmond

S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.
 Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député...

EDMOND.

A quoi bon ?

AGATHE.

A beaucoup de choses !

Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.

Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!...

EDMOND.

O ciel !

AGATHE, se retournant vers Zoé et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.

Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu !

Elle sort vivement , et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond , pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre , immobile de surprise.

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, à part.

Député!... Si je suis député, je puis aspirer à sa main!... et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur !

ZOÉ.

Mon pauvre Edmond ! que je vous plains !

EDMOND.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?... Vous qui tout à l'heure...

EDMOND.

Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé!... qui n'écoutais rien... qui repoussais vos conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ.

Que voulez-vous?...

EDMOND.

Je veux être député!

ZOÉ.

Est-il possible?

EDMOND.

Je le serai! c'est mon seul but, mon seul espoir!...

ZOÉ.

Vous qui refusiez...

EDMOND.

J'ai changé d'idée... Il faut que je sois député; je ne sais pas comment, mais c'est égal... N'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député...

ZOE, souriant malignement.

Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND.

Ah! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ.

Je sais du moins que vous devenez raisonnable...

c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND.

Ça m'est égal!

ZOÉ.

La route de la fortune!

EDMOND.

Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... Je ferai ce que vous me direz .. mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?... à qui s'adresser?... moi qui ne connais personne!

ZOÉ.

Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND.

Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui devenu grand seigneur!...

ZOÉ.

Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND.

Autrefois c'est vrai!... mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... Il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ.

O ciel! qu'avez-vous fait!

EDMOND.

J'ai bien fait! Y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui par intérêt et par ambition cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui...

ZOÉ.

Taisez-vous ! taisez-vous !...

Et ne nous brouillez pas avec la république !

EDMOND.

C'est déjà fait ! et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ.

Adressez-vous alors à mon mari... qui a de l'influence à Saint-Denis... il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer... Commencez par demander la sienne...

EDMOND.

Moi ! solliciter sa voix... mendier son suffrage...

ZOÉ.

Eh ! mais sans doute ! il n'ira pas vous l'offrir... Tout le monde en agit ainsi.

EDMOND.

C'est possible... mais il me semble que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi !

ZOÉ, souriant.

Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement ; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi... J'ignore pourquoi... mais il est très vrai que mon mari ne vous aime pas !

EDMOND, d'un air sombre.

Personne ne m'aime !...

ZOÉ, d'un air caressant.

Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND.

Vous!

ZOÉ.

Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux!... je les ris-que!... il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND.

Non... non... protégé par vous... que ne dirait-on pas?... On dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... Cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOÉ.

Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?... d'un pensionnat de demoiselles?... et encore dans le nôtre!!! on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... Tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND.

Si vous saviez combien ça me coute...

ZOÉ.

Il n'est pas si redoutable... Allons! du cœur!

EDMOND.

Oui, oui... vous avez raison...

à part.

Pensons à Agathe et du courage!

Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant, EDMOND, qui reste au fond du théâtre.

M. DE MONTLUCAR, à part.

Certainement on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en vaut que mieux... on obtient bien plus!... Mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND.

Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, sèchement en apercevant Edmond.

Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND.

Non, monsieur, c'est pour vous!

M. DE MONTLUCAR, de même.

Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND.

Une importante affaire... Il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, froidement.

C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique...

EDMOND.

Je paie dans ce pays quelques impositions.

M.^r DE MONTLUCAR, d'un air aimable.

J'entends, vous êtes électeur... et venez me trouver...

EDMOND.

C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, toujours d'un air aimable.

Vous êtes trop bon... Vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND.

Qui donc ?

M. DE MONTLUCAR.

Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND.

Non, monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, d'un air affectueux et lui prenant la main.

Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... Mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune...

EDMOND, avec étonnement.

Comment cela ?

M. DE MONTLUCAR, vivement.

Cela vous étonne; mais c'est ainsi, et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais

tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle...

D'une voix faible et comme prêt à céder.

Car en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, vivement.

Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR.

Hein... que dites-vous ?

EDMOND.

Je comprends très bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, cherchant à se remettre et affectant un air de joie.

A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre, quel est-il ?

EDMOND.

C'est moi !

M. DE MONTLUCAR, avec surprise.

Vous !...

Avec un air de supériorité.

Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... Nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND.

Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR.

Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... J'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France ! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND.

Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND.

Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR.

Je ne mets pas cela en doute, mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable !

EDMOND, cherchant à modérer sa colère.

Vous croyez !... Mais la vôtre, à vous, monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR.

Certainement...

EDMOND.

Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR.

Monsieur!...

EDMOND.

Eh bien ! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls, ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez ! J'avais du talent alors !!... Eh bien ! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or ; vous croyez m'avoir payé ; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix ?... répondez, répondez !

M. DE MONTLUCAR, troublé.

Eh bien !... oui !...

EDMOND.

Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas... vous, monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi !...

M. DE MONTLUCAR, avec embarras.

Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous !... mais il y a des situations qu'il faut comprendre, et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... Je n'ai jamais rien

fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irai pas me mettre en opposition avec lui ! protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là-dedans, moi qui par ma position suis libre et indépendant !

EDMOND.

Indépendant !!... et vous tremblez devant un article de journal !.. Indépendant !!... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion !

M. DE MONTLUCAR, fièrement.

Monsieur !!... j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, avec colère.

Monsieur !

M. de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.

SCÈNE VII.

EDMOND, seul.

Ah ! j'ai mérité ce qui m'arrive puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à mendier sa protection ! Si c'est à ce prix qu'on parvient

aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable ! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances... Sortons.

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, l'arrêtant.

Ce cher Edmond ! où court-il donc ainsi ?

EDMOND.

Oscar Rigaut... mon ancien camarade !...

OSCAR.

Eh ! oui vraiment ! collègue Charlemagne ! où j'étais toujours le dernier, et toi deux années de suite le prix d'honneur. Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collègue ;

Lui serrant la main d'un air affligé.

car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au palais !

EDMOND.

Comment ! qu'en sais-tu ? qui te l'a dit ?

OSCAR.

Mon journal... qui rend toujours compte le lendemain, et très exactement ; après cela, que veux-tu ? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu ? que deviens-tu ? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne ?

EDMOND.

On se perd de vue ; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR.

J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on ; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND.

Je n'ai pas le temps... Je travaille beaucoup...

OSCAR, riant.

Il travaille!... Est-il bon enfant!... Et qui t'amène chez Montlucar?... Encore un savant, celui-là... Est-ce pour travailler?...

ÉDOUARD, prêt à sortir.

Non ; pour une affaire particulière qui ne peut réussir, et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, se retournant.

Y penses-tu?... me voilà,... je suis riche!... Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien ;... et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis!...

EDMOND, lui serrant la main.

Je te remercie ; ce n'est pas là ce qui me chagrine !

OSCAR.

Et quoi donc?...

EDMOND.

C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR.

C'est étonnant ; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND.

Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR.

Mais non ;... C'est tout naturel, cela va tout seul ; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!...

EDMOND.

En vérité?

OSCAR.

Je ne te parle pas du barreau, où déjà j'étais lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND.

Et lesquelles?

OSCAR.

Tu ne sais donc pas?... J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND.

Toi!...

OSCAR.

Comme tout le monde!... Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut*.

EDMOND.

Toi?... Un gros garçon réjouit?...

OSCAR.

Oui ; je me suis mis dans le funéraire ;... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis ; des beaux, ... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé ; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vapoureux*, *le moyen-âge*, *le pittoresque* ; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur ;... mon ouvrage est partout ;... et tiens, tiens...

Regardant sur la table.

Tu vois ici même six exemplaires...

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

OSCAR.

Tu ne lis donc pas les journaux?... « Le jeune Oscar « Rigaut, que son imagination délirante vient de placer à la tête de la jeune phalange. »... Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND.

Si vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR.

C'était de moi-même!... moi, avec tous mes titres...

Lui montrant le livre.

Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND.

Avec qui?

OSCAR.

Avec les nôtres,... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils ont aussi à la tête; nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous portons, qui nous soutenons, qui nous admirons, une société par admiration mutuelle... L'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND.

C'est inconcevable !

OSCAR.

C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire... Je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?...

EDMOND.

Je te remercie, mon ami, je te remercie bien ; mais malheureusement ce que je désire n'est par en ton pouvoir.

OSCAR.

Quest-ce donc ?

EDMOND, soupirant.

Je voudrais être député !

OSCAR.

Pourquoi pas?... nous en faisons beaucoup.

EDMOND.

Est-il possible ?

OSCAR.

De véritables députés, des députés qui votent ; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe !... Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille ; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens,... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie ; il le faut, c'est dans le règlement... Tu les verras à l'œuvre !

EDMOND.

Mais où, et quand ?

OSCAR.

Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, regardant la carte, et hésitant.

Qu'est-ce que je risque?... Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR.

Eh bien ! viendras-tu ?

EDMOND.

Ma foi ! oui, j'irai !

OSCAR, lui donnant la main.

A tantôt !

EDMOND.

A tantôt.

Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un appartement de garçon très élégant ; porte au fond, deux latérales ; sur le premier plan à droite, une croisée et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Le déjeuner à deux heures !

BERNARDET.

Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais !... Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en répons !

OSCAR.

Et vous vous y connaissez, docteur !

BERNARDET.

Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien !... toutes les bonnes maladies sortent de là...

OSCAR.

Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET.

C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après, on répond : C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet, et toujours le docteur Bernardet... C'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : Diable ! c'est donc un illustre ! c'est donc un homme bien riche... Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR.

C'est pour cela que j'ai bon espoir !

BERNARDET.

Je crois bien ! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester !

OSCAR.

Et que je partage volontiers avec mes amis ! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale... c'est toujours moi qui paie ! c'est mon bonheur !

BERNARDET.

Chacun son genre !... vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroît... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clef de voûte et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer d'une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin !

OSCAR.

Vous croyez !

BERNARDET.

Vous le savez bien, et nous aussi... Avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, riant.

Que voulez-vous ? je crois à la médecine et à vous, docteur.

BERNARDET.

Quand je vous le disais ! la bosse de la sagacité ! Qui aurons-nous à notre déjeuner ?

OSCAR.

Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables !

BERNARDET.

Où sont-ils ?

OSCAR.

Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini !

BERNARDET.

C'est juste !... Un talent exotique qu'il faut faire mousser ! il nous rendra cela à l'étranger !

OSCAR.

Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur ! Desrousseau, notre grand peintre !... Saint-Estève, notre grand romancier !... Montlucar, notre grand... je ne sais jamais comment dire...

BERNARDET.

Économiste!... notre grand économiste!

OSCAR.

Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous!... mais c'est drôle... j'entends le latin et lui je n'ai jamais pu l'entendre!

BERNARDET.

Personne non plus!... et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : Quel génie dans son livre!... tout le monde se dit : Pauvre homme! il l'a donc lu!... et par commisération on le croit sur parole. Qui diable irait vérifier!... Qui aurons-nous encore?...

OSCAR.

J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine!

BERNARDET.

Tant mieux! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté?...

OSCAR.

Avec grand plaisir.

BERNARDET.

Bon!... il viendra!

OSCAR.

Quoique ç'a eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, secouant la tête.

Alors il ne viendra pas!

OSCAR.

Il me l'a promis! et si ça contrarie Césarine, tant

pis ! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... Mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas... à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maitresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, l'interrompant.

Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR.

Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, froidement.

Écoutez-moi, mon cher, car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprenez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez-le d'abord à sa femme...

OSCAR, avec étonnement.

Ah ! bah !... c'est le plus long !

BERNARDET, froidement.

C'est le plus court ! M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit !...

OSCAR.

Huit places !...

BERNARDET.

Huit !... et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la Restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraî-

ner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... Car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... Je le sais... c'est moi qui le traite, et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme... qui, elle, ne se laisse mener par personne... Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR.

Ce n'est pas possible... il m'a donné sa promesse formelle hier au soir...

BERNARDET.

C'est égal!

OSCAR, regardant du côté de la croisée.

Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET.

Ma foi non!

OSCAR, prêt à sortir.

Je cours le recevoir au pied de l'escalier.

Revenant.

Ah! mon Dieu... j'oubliais!... un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET.

Qu'est-ce que c'est ?

OSCAR.

Un avocat !

BERNARDET.

A la bonne heure ! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon ?

OSCAR.

Il est très instruit.

BERNARDET, avec impatience.

Est-il bon ?

OSCAR.

Il a beaucoup de talent.

BERNARDET.

Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade ? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte échelle ?

OSCAR.

Certainement ! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET.

C'est ce qu'il nous faut !... Nous le pousserons !... nous le pousserons... en avant ! d'abord !!... et quand nous le connaissons mieux...

OSCAR.

Il déjeune avec nous.

BERNARDET.

Ça suffit ! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, se retournant.

Eh ! c'est ma chère cousine !

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, allant au-devant de M. de Mirémont à qui Césarine donne le bras.

Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET.

Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT à Oscar.

Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR.

O ciel!

M. DE MIREMONT.

Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, bas à Oscar.

Que vous disais-je *?...

M. DE MIREMONT.

Nous avons ce matin au Luxembourg, à la chambre des Pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR.

Comment!... vous ne pourriez pas y manquer?...

M. DE MIREMONT.

C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

* Bernardet, qui était à l'extrême droite, traverse le théâtre et se trouve le premier à gauche. — Bernardet, M. de Mirémont, Césarine, Oscar.

OSCAR , naïvement.

En vérité?...

* M. DE MIREMONT, d'un air grave.

Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit et voilà tout... mais nous autres!... c'est différent!

BERNARDET.

Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire?...

M. DE MIREMONT.

Mais, non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'Etat!... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaie même pas.

CÉSARINE.

Aussi ce matin, monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai.

CÉSARINE.

Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, d'un air sévère.

Ma femme!...

CÉSARINE.

Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas

envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg; j'irai pendant ce temps à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, s'inclinant et lui prenant la main.

Ma chère amie...

CÉSARINE.

J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT.

A la bonne heure.

BERNARDET, à part.

C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, gaiment à Oscar.

Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser...

à M. de Miremont.

Partez vite; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à M. Bernardet.

BERNARDET.

Trop heureux d'être à vos ordres.

CÉSARINE.

Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT.

Comme vous voudrez... mais c'est inutile.

BERNARDET.

Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin

de bras ; il a pour son âge une vivacité et une ver-
deur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, d'un air malin.

Je m'en rapporte à ma cousine !

CÉSARINE.

Vous êtes bête, Oscar !

OSCAR, riant.

N'est-ce pas, je suis drôle!...

A part.

Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est
bien aimable...

Offrant son bras à M. de Miremont.

Je vous conduis jusqu'en bas...

à Bernardet.

Je donne les derniers ordres pour le déjeuner...

à Césarine.

et je reviens.

M. DE MIREMONT.

Adieu, ma femme !... ne sois pas fâchée contre moi,
et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart d'heure
je te renvoie la voiture.

Il sort avec Oscar.

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, allant s'asseoir sur un fauteuil
à droite.

BERNARDET, debout près d'elle.

Vous aviez grande envie d'aller à ce concert ?

CÉSARINE, souriant.

Vous croyez ?

BERNARDET.

Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE.

A la bonne heure, au moins ! il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien ! oui, docteur... nous étions hier soir chez le ministre ; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire : « Allez-vous demain au concert ? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix : « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET.

Et sur quoi ?

CÉSARINE.

Je l'ignore !... Probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET.

On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE.

Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET.

Comment cela ?

CÉSARINE.

Nous verrons !... Attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET.

Vous aurez le temps... le concert sera long... Il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE.

Cette place à l'école de médecine?...

BERNARDET.

Tout le monde m'y désigne... vous le savez! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes gens, jeunes « étudiants, mes jeunes amis .. » on se rend populaire .. ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain-pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, souriant.

Je comprends très bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET.

Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par vos migraines et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens... je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?... en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, se levant et lui tendant la main.

Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi!

BERNARDET.

Vous parlerez au ministre.

CÉSARINE.

Ce matin même.

BERNARDET.

C'est comme si j'étais nommé ! Un mot encore !... mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Cette question !...

BERNARDET.

C'en est une comme une autre... Est-il jaloux ?

CÉSARINE.

Quelquefois... si je le voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande ?...

BERNARDET.

On prétend que le ministre est charmant pour vous !

CÉSARINE.

Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET.

J'entends bien !... mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté

D'égaliser Orosmane en générosité.

CÉSARINE.

Qui a dit cela ?

BERNARDET.

C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? je viens prendre vos ordres pour les transmettre à nos amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, froidement.

Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps!

BERNARDET.

Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé!

CÉSARINE.

Qu'en savez-vous?

BERNARDET.

La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE.

La Faculté pourrait bien se tromper!...

Lentement.

Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position...

Vivement.

J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, souriant.

Je devine! un premier amour!

CÉSARINE.

C'est possible.

BERNARDET.

Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE.

Au contraire !... et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas...

Vivement.

Les inclinations sont libres ; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distractions et d'activité, maintenant mon bonheur est ma seule passion ; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions !... c'est de l'espérance ou de la crainte ; c'est vivre du moins !... Voilà pourquoi vous me voyez souvent si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe !

BERNARDET.

Vous avez manqué votre vocation ; vous étiez faite pour gouverner un empire !

CÉSARINE, souriant.

On ne peut plus maintenant... ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela... il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux !...

Gaiment.

De quoi s'agit-il aujourd'hui... et pourquoi ce déjeuner ?...

BERNARDET.

Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du Champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies; nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE.

Certainement!... ou du moins si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET.

N'est-ce pas?... c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE.

C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?...

BERNARDET.

J'attends les vôtres!

CÉSARINE, après un instant de silence.

Vous, par exemple!

BERNARDET, après avoir réfléchi.

Non!... j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure...

Lentement.

Je ne me ferais député... comme tout le monde... que pour...

CÉSARINE, de même.

Pour avoir la place!...

BERNARDET, de même.

Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE.

La députation est inutile.

BERNARDET.

C'est toujours ça de sauvé!... On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, souriant en le regardant.

Peut-être!... en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là que vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, un peu troublé.

Moi... madame!...

CÉSARINE.

Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET.

Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montluc; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE.

Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET.

C'est juste.

CÉSARINE.

J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis ; employer toute votre influence , bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET.

Eh ! qui donc ?

CÉSARINE.

Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET.

En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE.

Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille..... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je ? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET.

Soit!... mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE.

Tant mieux!... ce sera un homme à nous ; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET.

Que sait-il faire?

CÉSARINE.

Il ne sait rien.

BERNARDET.

Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE.

Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET.

Il aidera son fils.

CÉSARINE.

J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET.

Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de madame.

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET.

Vous avez la mienne; et pour la réponse?

CÉSARINE.

Chez moi, tantôt.

BERNARDET.

Et à vous, toujours! attachement éternel.

Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.

SCÈNE IV.

BERNARDET, seul.

S'inclinant encore, redescendant.

Oui, morbleu ! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte !... quand il descend c'est autre chose ! Mais, grâce au ciel ! nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention ; et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservée le monopole exclusif des pairs de France... Patience ! elle y viendra ! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons.

Apercevant Oscar.

Eh bien ! notre cher Amphytrion.

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET.

Tout est-il ordonné et prévu... nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner ?

OSCAR.

Je vous annonce d'abord un convive.

Bas à Edmond, lui montrant Bernardet.

C'est un des nôtres...

A Bernardet, lui présentant Edmond.

C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collège dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, avec emphase.

Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps.

OSCAR.

Lui-même.

EDMOND, passant près de Bernardet.

C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET.

Avec un mérite comme le vôtre, monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND.

Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi ?

BERNARDET.

Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre,... un nom aussi connu !...

Bas à Oscar.

Dites-moi donc son nom !...

Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.

C'est égal ;... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau !...

A Edmond.

Vous avez réconcilié, monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND.

Monsieur...

BERNARDET.

Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style;... et puis vous dites bien, ce qui est rare; un très bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND.

Vous m'avez entendu?...

BERNARDET.

C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR.

En vérité?

A Edmond.

Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit!

BERNARDET, à part, haussant les épaules.

Quel parfait honnête homme!

EDMOND.

Quoi! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET.

Je n'y étais pas à mon aise,... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu; mais c'est égal; je me suis dit: Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami, car je suis l'ami de tous les talents; et grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND.

Est-il possible !

OSCAR.

Tu vois bien !... Qu'est-ce que je te disais ?... Te voilà admis. Et comme il est bon enfant ! Quelle amabilité ! Quelle franchise !

EDMOND.

C'est vrai.

OSCAR.

Eh bien ! mon ami, ils sont tous comme cela.

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR.

Arrivez, chers, arrivez donc !... Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira !

DUTILLET.

J'espère bien que non !

OSCAR.

Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux ; c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET.

C'est ce cher docteur !...

Bas à Oscar.

Et quel est ce jeune homme qui est avec lui ?...

OSCAR.

Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huî-

tres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens.

Il sort en courant par la porte à gauche.

BERNARDET, à part et remontant le théâtre.

Eh bien! cet imbécile-là nous laisse?

DUTILLET, à Edmond.

Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX.

Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE.

Nous sommes tous solidaires.

EDMOND.

J'ai bien peu de titres, messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, passant au milieu *.

Ne le croyez pas!... Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi.

Aux autres.

Oui, messieurs, avocat distingué; rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX.

Monsieur est avocat?...

DUTILLET.

Depuis qu'Oscar s'est fait poète, nous n'en n'avions pas dans nos rangs.

* Saint-Estève, Desrouseaux, Bernardet, Dutillet, Edmond.

BERNARDET.

Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant.

A part.

Et Oscar qui ne revient pas !

Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet *.

M. Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET.

Mon cher Bernardet !...

BERNARDET.

C'est tout naturel; celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés; il en médite une de trente dans ce moment;

Passant près de Desrouseaux **.

notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part.

A part.

Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide !

Passant près de Saint-Estève ***.

Notre grand poète!... Notre grand romancier! qui

* Saint-Estève, Desrouseaux, Dutillet, Bernardet, Edmond.

** Saint-Estève, Desrouseaux, Bernardet, Edmond, Dutillet.

*** Saint-Estève, Bernardet, Edmond, Desrouseaux, Dutillet.

s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes....

Se retournant, et apercevant Oscar, qui fait apporter la table.

Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR *.

Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui.

Riant.

Hi! hi! hi!

BERNARDET.

Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR.

Et pourtant je suis encore à jeun.

Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.

La table ici... Apportez le Champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir.

Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond **.

Eh bien!... Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET.

Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi.

Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond ***.

* Saint-Estève, Bernardet, Edmond, Oscar, Desrouseaux, Dutillet.

** Saint-Estève, Bernardet, Desrouseaux, Oscar, Edmond, Dutillet.

*** Saint-Estève, Bernardet, Desrouseaux, Dutillet (*Oscar et Edmond, au fond*).

DUTILLET, bas à Desrouseaux.

Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX.

Et toi ?

DUTILLET.

Pas davantage !... Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX.

Alors il peut nous être utile.

DUTILLET.

Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX à Edmond, qui redescend *.

J'espère que monsieur me permettra de faire sa lithographie ; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND.

Y pensez-vous ?

OSCAR, redescendant **.

Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate ; c'est de rigueur. Le déshabillé de l'enthousiasme, ça n'est pas cher, et ça fait bien ; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE.

Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'a-

* Saint-Estève, Bernardet, Edmond, Desrouseaux, Dutillet (*Oscar au fond*).

** Saint-Estève, Edmond, Oscar, Desrouseaux, Dutillet, Bernardet, qui remonte le théâtre.

vocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND.

C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE.

Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET.

Que j'imprimerai à deux mille exemplaires... Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience...

Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.

SAINT-ESTÈVE.

Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, redescendant le théâtre *.

Des éloges dans tous les salons...

OSCAR.

Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te le disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND.

C'est bien singulier !

BERNARDET.

En quoi donc?... nous sommes dans un siècle d'actionnaires ; tout se fait par entreprises et associations... Pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations ?

DUTILLET.

Il a raison !

BERNARDET.

Seul, pour s'élever, on ne peut rien ; mais montés

* Dutillet, Saint-Estève, Bernardet, Edmond, Osear, Desrouseaux.

sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR.

Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET.

Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR.

C'est que tout le monde n'est pas arrivé.

Oscar sort un instant *.

BERNARDET.

Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, à part.

O ciel!...

Haut à Bernardet.

Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET.

Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, avec émotion.

En vérité!

BERNARDET, à Edmond.

C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE.

Nous les attaquerons en vers comme en prose.

* Dutillet, Saint-Estève, Bernardet, Edmond, Desrouseaux.

BERNARDET.

A charge de revanche ; et si au palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND.

Permettez... monsieur...

Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond *.

BERNARDET.

Un petit avocat... qui dans une cause contre moi s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND.

Monsieur...

OSCAR, bas à Edmond.

Tais-toi!... je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!...

Se retournant et apercevant M. de Montlucar.

Voici encore un convive!

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE et OSCAR, allant au-devant de M. DE MONTLUCAR, restent avec lui un instant au fond du théâtre.

LES PRÉCÉDENTS, sur le devant **.

DUTILLET.

Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le re-

* Dutillet, Saint-Estève, Desrouseaux, Bernardet, Edmond, Oscar.

** Montlucar, Oscar, Saint-Estève, au fond du théâtre. Sur le devant, Desrouseaux, Bernardet, Dutillet, Edmond.

garde... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX.

Et à moi aussi.

BERNARDET.

C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu!

Il l'amène en face d'Edmond qui le reconnaît*.

EDMOND.

M. de Montlucar!

M. DE MONTLUCAR, reconnaissant Edmond.

O ciel!

BERNARDET, à part.

En voilà un qui le connaît!... ce n'est pas malheureux!

M. DE MONTLUCAR.

Quoi, monsieur, vous ici?

EDMOND.

Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR.

J'ai suivi votre exemple.

A Desrouseaux qui est à côté de lui.

C'est monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, à Oscar qui est à côté de lui.

C'est monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde!

* Saint-Estève, Desrouseaux, Montlucar, Bernardet, Edmond, Oscar, Dutillet.

BERNARDET, se jetant entre eux.

Eh! messieurs! qu'importent les nuances? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort?.. Il n'y a ici que des camarades, des amis! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis; on se soutient mutuellement et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans des camps opposés...

A Edmond.

Vous êtes pour l'empire.

A Montlucar.

Vous, pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt!

Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.

Allons, votre main.

A Edmond.

La vôtre!...

EDMOND, la retirant avec force.³

Jamais! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre! J'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander!

BERNARDET.

Un traître parmi nous!

DUTILLET.

Un traître à l'amitié!

EDMOND.

Ah ! n'outragez pas un pareil nom ! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas ! Elle ne rougit pas de se montrer ! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions ! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice ! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue ; car rien ne reste ici-bas que le talent ; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver, et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame.

Il sort.

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET,
OSCAR, DUTILLET.

BERNARDET.

Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi ?

M. DE MONTLUCAR.

M. Edmond de Varennes !

OSCAR.

Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes !

BERNARDET.

Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom !

OSCAR, à Bernardet.

Est-ce ma faute? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi!

BERNARDET.

Est-il bon enfant?

DUTILLET, donnant à Oscar une poignée de main.

L'est-il?

M. DE MONTLUCAR.

Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET.

Y pensez-vous? pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation?... il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage!.. Vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée!

Se retournant vers les autres.

Occupons-nous de choses plus graves maintenant...

Léonard, Savignac et Pontigny entrent en ce moment *. Oscar leur donne une poignée et sort pour faire servir.

Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD.

Il a raison!

BERNARDET.

Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... qui a le plus de titres?...

* Saint-Estève, Desrousseaux, Montlucar, Bernardet, Léonard, Savignac, Pontigni, Dutillet.

Ils font un geste.

Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoiqu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC.

C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR.

Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET.

C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite *.

Il me semble alors, messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant... car, du reste, qu'importe qui l'on nommera? un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous; l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR.

C'est pour cela, messieurs, que par ma position so-

* Saint-Estève, Desrousseaux, Montlucar, Dutillet, Léonard, Savignac, Pontigny, Bernardet.

ciale, mes relations de famille, de naissance, de fortune ; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, à part.

Ils se croient déjà à la chambre.

M. DE MONTLUCAR.

Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même ; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, passant entre Montlucar et Dutillet.

Voilà pourquoi, messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la chambre...

DUTILLET.

Permettez...

SAINT-ESTÈVE.

Laissez-moi achever...

DUTILLET.

Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE.

Vous vous flattez...

DUTILLET.

Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... que l'on aille aux voix.

LÉONARD.

Il n'y en aura qu'une !

PONTIGNI.

C'est évident !

SAVIGNAC.

Et nous serons tous d'accord !

TOUS.

Aux voix !

BERNARDET.

A quoi bon?...

M. DE MONTLUCAR.

C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde.

Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.

OSCAR.

L'autel est prêt;... on nous attend... Allons, messieurs...

BERNARDET, sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.

J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LEONARD ET PONTIGNI, écrivant sur la table du milieu, qui est servie.

Eh! que diable!... un instant...

M. DE MONTLUCAR, de même.

Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR.

Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner... Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le Chablis, que j'oubliais.

Il sort.

DUTILLET, qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.

Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léonard, un!...

Il dépouille tout bas.

BERNARDET, regardant le résultat.

C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC.

Excepté vous, docteur..

BERNARDET.

Comme vous le disiez... il n'y a qu'une voix...

à part.

J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne!

DUTILLET.

C'est bien singulier...

à part.

Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR.

Oui, c'est assez extraordinaire...

à part.

Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET.

Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI.

Recommençons!

BERNARDET, bas à Montlucar qui va écrire.

La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, de même.

Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet.

Il va écrire son bulletin à la table.

BERNARDET, bas à Dutillet.

Vous n'avez pas de chances cette fois et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... Si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET.

Cet imbécile-là... Ma foi! oui... je le préfère à ce jésuite de Montlucar.

Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.

OSCAR, entrant.

Si vous ne vous dépêchez pas, messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert... ou après le café!

DUTILLET, dépouillant les bulletins.

Oscar, un! Oscar, deux! Oscar, trois! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, étonné.

Quoi donc?... qu'est-ce que c'est?...

BERNARDET.

Vous serez député!... *Tu Marcellus eris!!*

OSCAR.

Moi!...

DUTILLET.

Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR.

Est-il possible?

M. DE MONTLUCAR.

C'est décidé!

OSCAR.

Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien ! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive !

M. DE MONTLUCAR.

Ce que c'est que le mérite, mon cher.

BERNARDET.

Il en a tant... et du vin de Champagne donc... A table, messieurs.

TOUS.

A table !

Ils s'asseyent autour de la table.

OSCAR, s'asseyant.

C'est drôle... de faire un député à table !

M. DE MONTLUCAR, de même.

C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET.

Et par là qu'on se maintient !

Regardant tous les autres camarades.

Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET ET LÉONARD.

Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC ET PONTIGNI.

Tous nos amis...

BERNARDET.

Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS.

Nous le jurons !

BERNARDET.

A charge de revanche!

OSCAR , se levant.

Je le jure!

BERNARDET, se versant un verre de Champagne.

Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR.

A la vôtre, aux camarades, à l'amitié!

TOUS, debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de Champagne.

Amitié éternelle!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans l'hôtel de M. de Miremont. Le théâtre représente un riche salon. Portes au fond ; deux latérales.

SCÈNE I.

AGATHE, seule, sortant de la porte à droite.

Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir !... je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père ; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour... Eh bien ! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin ; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est

sûr!... Comment ce pauvre Edmond pourrait-il résister? Il n'a pour soutien que son mérite...

Regardant autour d'elle.

et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement... que sais-je?... Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!... et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier : « Edmond, qu'avez-vous donc?... » mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici! et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!... Oui, j'en suis sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!.... Oh! mon Dieu.... qui viendra à mon aide?

se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.

Zoé!...

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ.

Qu'as-tu donc?

AGATHE.

Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ.

Eh oui! sans doute... je viens passer toute la journée avec toi.

AGATHE.

Quel bonheur !

ZOÉ.

Mon mari est en grande affaire ; il se rend à Saint-Denis pour cette élection , où la manufacture , dont il est un des principaux propriétaires , lui donne une grande influence.

AGATHE , vivement.

Est-ce qu'il voudrait se faire nommer ?

ZOÉ.

Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis , M. Oscar Rigaut.

AGATHE.

Et eux aussi !... Tout le monde est donc pour lui?... un homme qui est la nullité même !...

ZOÉ.

C'est peut-être pour cela !... personne ne le craint !

AGATHE.

Et notre pauvre Edmond ?...

ZOÉ.

Franchement , j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE.

Ah ! que me dis-tu là ?... voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits...

ZOÉ.

Je crois bien... aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur , que personne ne s'intéressait à lui , que la vie lui était à charge... ce que disent maintenant tous les jeunes

gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi... où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que ne me trouvant pas il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE.

Qu'est-ce donc ?

ZOÉ.

Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, lui arrachant la lettre.

Eh! donne donc!

lisant.

« Tous mes efforts sont inutiles ; je vais échouer en-
« core, et le rival qui l'emporte sur moi... c'est Oscar...
« Je ne me sens pas le courage de lutter plus long-
« temps. Adieu, vous qui fûtes mon amie, et qui serez
« ma seule confidente... Un amour sans espoir faisait
« le malheur de ma vie... et ce soir, quand vous lirez
« cette lettre, ne me plaignez pas... j'aurai cessé de
« souffrir... »

poussant un cri.

Ah!

ZOÉ, lui reprenant la lettre.

Qu'as-tu donc?... ne t'effraie pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité,

cela devient absurde ; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir?... Pauvre Edmond!... moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE.

Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOË, avec effroi.

O ciel ! que dis-tu ?

AGATHE.

Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien ! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah ! pour moi plus encore !... J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!... Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter : « Soyez riche, car je le suis ; soyez heureux, car je vous aime .. » Zoé, qu'as-tu donc ?

ZOË.

Rien... continue.

AGATHE.

Si vraiment...

ZOË, un peu émue.

Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!... mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant,

je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraie... mais cela flatte toujours...

Gaiment.

C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal ; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe , n'aie pas peur, aime-moi toujours et continue.

AGATHE.

Ah ! que tu es généreuse !

ZOÉ, lui prenant la main.

Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas ; prouvons le contraire ; et puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste !!... le ciel sera pour nous !... et les femmes aussi !

AGATHE.

Bel appui !

ZOÉ.

Pourquoi pas?... la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE.

Oui, mais elle n'a pas le même crédit ! Pouvons-nous, par exemple, à nous deux vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement ? pouvons-nous le faire nommer député ?

ZOÉ.

Peut-être bien !.. sinon par nous-mêmes... au moins

par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou il gâterait tout.

AGATHE.

Tu crois!

ZOÉ.

Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE.

Qui donc?

ZOÉ.

Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE.

Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ.

A toi?

AGATHE.

Non! à ma dot.

ZOÉ.

Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE.

A qui alors nous adresser?... comment faire? quel moyen employer?...

ZOÉ, sautant de joie.

Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coa-

lition... une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant.

AGATHE.

Fi donc!

ZOÉ.

A lui faire un peu la cour!

AGATHE.

Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ.

Je le sais!

AGATHE.

Et elle le lui rend bien!

ZOÉ.

Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension l'on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelques connaissances... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet.

AGATHE.

Que veux-tu faire?...

ZOÉ.

Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise

téméraire peut-être... car il n'est pas facile de joûter avec Césarine... Mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens ; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE.

Tu t'en fais une ennemie!...

ZOÉ.

C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors...

Lui tendant la main.

le mien aussi!

AGATHE.

Ma bonne Zoé.

ZOÉ.

Tais-toi!... c'est ta belle-mère!... Quel air grave et soucieux!

AGATHE.

Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ.

Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'état!... Rentre, il faut que nous soyons seules!

SCENE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, entrant en rêvant et s'asseyant sur un fauteuil à droite.

Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... Mais le ministre me l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... Et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute puissante... on n'aurait rien à me refuser... Mais où les trouver? Impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... Si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ à part.

Ma foi!.. et au risque d'interrompre l'homme d'état dans ses méditations... avançons!

CÉSARINE, l'apercevant.

Madame de Montlucar...

ZOÉ.

Ma chère Césarine...

CÉSARINE.

Quel extraordinaire!... M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ.

Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, à part.

Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ.

Les temps sont bien changés !

CÉSARINE.

En quoi donc ?

ZOÉ , d'un air railleur.

Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE , avec fierté.

Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ , à part.

L'insolente !

CÉSARINE , reprenant un ton plus aimable.

Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains...

ZOÉ , à part.

Elle fait la protectrice à présent !

CÉSARINE.

Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ , d'un air de bonhomie.

Vous voulez dire si simple... et vous avez raison... car maintenant comme alors j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!!... vous êtes la femme du jour.

CÉSARINE, souriant.

Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, naïvement.

C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE.

Dites-moi alors ce que vous voulez... Vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ.

Non vraiment... il ignore ma démarche...

CÉSARINE.

C'est donc pour vous!

ZOÉ.

Encore moins!

CÉSARINE.

Pour qui donc alors?

ZOÉ.

Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... J'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE.

Quelle folie... puisque nous y sommes...

ZOÉ.

Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde, inconvenante...

CÉSARINE.

Entre nous!... entre anciennes amies!...

ZOÉ.

C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours, qui sont en danger...

CÉSARINE.

De qui parlez-vous?...

ZOÉ.

D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, troublée et cherchant à se remettre.

Edmond...

ZOÉ, à part, l'observant.

Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE.

Ses jours sont en danger!...

ZOÉ, la regardant bien en face.

Je le sais! moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, troublée.

Moi!

ZOÉ, vivement à part.

Elle l'aime encore!

CÉSARINE, se remettant peu à peu de son émotion.

Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui même en ma présence ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ.

Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! Mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact ni votre esprit,

qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie ;... Oui, madame, depuis un an, depuis votre mariage... Et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste... Il vous aimait, et par raison, par ambition, peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui, qui trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez !

CÉSARINE, lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.

O ciel!... Ce n'est pas croyable! . . Comment?... Il m'aimait sans me le dire?...

ZOÉ.

Lui!... Il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, lui tendant la lettre.

N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, la reprenant.

Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours, ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?... Car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE.

Si vraiment; je connais depuis longtemps son ca-

ractère sombre, inquiet et malheureux ; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison ; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ.

Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends ; je connais trop vos principes ; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine ; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE.

Moi ?

ZOÉ.

Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour ? Est-ce juste, est-ce loyal ? Si au contraire il avait la preuve que vous cessiez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé. Ah ! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions, et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coûtât rien au devoir.

CÉSARINE.

Vous croyez ?

ZOÉ, vivement.

Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député ; tout son avenir d'ambition en dépendait ; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié, ni estime ; un homme

qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous ! Ah ! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE.

Non, non, Zoé ; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ.

Même avant les cousins.

CÉSARINE.

Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai ; je tâcherai ; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essaierai du moins.

ZOÉ.

Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le docteur Bernardet !

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, à Césarine.

J'ai reçu ma nomination ; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar,

A Zoé.

Votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ ET CÉSARINE, vivement.

Eh bien ?...

BERNARDET, à Césarine.

Eh bien ?...

Regardant Zoé avec inquiétude.

CÉSARINE, montrant Zoé.

On peut parler devant elle.

ZOÉ.

Eh ! oui, docteur, je suis des vôtres !

BERNARDET, se frottant les mains.

Eh bien ! madame, tout va au mieux.

CÉSARINE.

Comment cela ?

BERNARDET.

Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collège, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien ; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et entre parenthèses : « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE.

Toute l'assemblée était donc pour lui ?

BERNARDET.

Du tout ; un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands

moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi ! mal mené... ; je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE.

Il n'en a jamais eu.

BERNARDET.

Tant mieux ! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié : Monsieur ! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat ; je vous repousse pour telle et telle raison ! Et je l'ai accablé ; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE.

Quoi donc ?

BERNARDET.

Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé ; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments ; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écrié : « Vous l'entendez ! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice ! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres :

Voilà , belle Emilie, à quel point nous en sommes.

ZOË, à Césarine.

Ils nommeront Oscar.

BERNARDET.

J'en réponds ! Je réponds du premier collège ; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin

au second collège où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel, et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT.

Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire *.

ZOÉ, bas à Césarine.

Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, de même.

C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, de même.

Tout ce que vous voudrez!... Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, de même.

Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, de même.

Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE.

Elle a raison, le sujet prête, et je peux toujours.... Impossible!... Le voilà!

* Bernardet approche à M. de Miremont le fauteuil qui est près de la table à gauche, et les acteurs se trouvent dans l'ordre suivant : Bernardet, M. de Miremont, Césarine, Zoé.

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR,
CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, à part et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.

Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit !

OSCAR, s'approchant ensuite de Césarine.

Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE.

Nous le savons par le docteur.

OSCAR.

Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis...

A Bernardet.

Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?... j'ai parlé longtemps.

ZOÉ.

Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT.

Si vraiment ! cela empêche les autres !... Nous en avons un ou deux comme ça à la Chambre des pairs qui tiennent toute la séance... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET.

C'est sans réplique.

OSCAR, à Césarine.

Le premier collège est à nous ; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je

viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT.

Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ.

Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET.

Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE.

Certainement... un soleil superbe...

Bas à Zoé.

Il n'ira pas, j'en réponds*.

M. DE MIREMONT sonne, un domestique paraît.

Que l'on mette les chevaux !

Le domestique sort.

ZOÉ, à part.

Ma foi ! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, à M. de Miremont qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche **.

Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez.

OSCAR.

Cette bonne cousine !

* Césarine remonte le théâtre et vient se placer entre M. de Miremont et Oscar.

** Bernardet, M. de Miremont assis, Césarine, Oscar, Zoé assise sur un fauteuil à droite.

CÉSARINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions ensemble au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar !!!

OSCAR.

Je ne me rappelle pas !

CÉSARINE.

Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR.

Ça c'est vrai.

M. DE MIREMONT, un peu inquiet.

Quoi donc ?

CÉSARINE.

Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage!!! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste ; le sentiment ne vieillit pas, et plus tard, quand on se retrouve... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, à part avec étonnement.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

CÉSARINE.

Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui !

M. DE MIREMONT, d'un air soupçonneux.

En effet !

OSCAR.

Que de bontés !

CÉSARINE.

Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit..

OSCAR, à Zoé.

Cette chère Césarine!...

CÉSARINE.

Les instances que je vous ai faites en sa faveur...

M. DE MIREMONT, avec une jalousie plus marquée.

C'est vrai ! vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE.

Et savez-vous pourquoi?... c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé...

D'un air tendre.

Oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, à M. de Miremont, et cherchant à changer la conversation.

Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, se levant avec humeur.

Laissez-moi donc.

CÉSARINE.

Mais, grâce au ciel ! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, d'un air préoccupé.

Peut-être bien !

CÉSARINE.

Non, monsieur ! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second !... vous me le promettez !...

vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai?... Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez ; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les chevaux sont mis !

CÉSARINE, tendrement.

Adieu, Oscar.

A M. de Miremont.

Allez, mon ami... partez vite !

M. DE MIREMONT.

Non, madame, je n'irai pas !

CÉSARINE, affectant une grande surprise.

O ciel ! et pourquoi donc ?

M. DE MIREMONT.

Pourquoi?... vous me le demandez ?

CÉSARINE, naïvement.

Eh ! oui, sans doute !

M. DE MIREMONT, avec une colère concentrée.

J'y vois plus clair que vous ne croyez !... On se trahit souvent sans le vouloir, madame...

CÉSARINE, feignant l'étonnement.

Qu'y a-t-il ? que voulez-vous dire ?

M. DE MIREMONT, de même et à demi-voix.

Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir !

CÉSARINE, jouant l'indignation.

Qu'est-ce que cela signifie?... quelles pensées pouvez-vous avoir?... Je vous prie de vous expliquer !

M. DE MIREMONT, à voix basse et avec colère.

Non, madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai ! désormais j'observerai ! et si j'ai deviné juste... tremblez !

Au domestique.

Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, serrant la main de Zoé et à demi-voix.

J'ai gagné !

ZOÉ, la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.

C'est vrai !

M. DE MIREMONT, à Oscar qui remonte près de lui *.

Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis ; mais ne comptez plus sur moi, monsieur...

A Césarine qui passe près de lui **.

Adieu, madame.

Il rentre par la porte à droite.

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET.

Je ne peux pas en revenir !

OSCAR.

Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter...
Comment, ma cousine, il serait vrai !...

CÉSARINE, fièrement.

Vous perdez la tête !

OSCAR.

Il y aurait de quoi... Un bonheur pareil...

* Bernardet, M. de Miremont, Oscar, Césarine, Zoé.

** Bernardet, M. de Miremont, Césarine, Oscar, Zoé.

CÉSARINE, avec hauteur.

En quoi donc ?

OSCAR.

Cet appui... cette protection..

A Zoé, montrant Césarine.

Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE.

Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE, rapidement.

Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, de même.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Montrez-vous... que les électeurs vous voient.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

CÉSARINE.

Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR.

Oui, ma cousine.

BERNARDET, vivement, et voulant l'arrêter.

Un instant.

CÉSARINE, lui prenant la main.

Silence, docteur...

Se retournant vers Oscar.

Allez donc, monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR.

Je m'en vas!... comptez sur moi.

Il sort en courant.

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET.

Mais... s'il parle... il est perdu !...

CÉSARINE.

J'y compte bien !

regardant Zoé.

C'est un homme fini !

ZOÉ.

Je le crois comme vous.

BERNARDET.

Et moi je n'y comprends rien ! Vous, madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin?... c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE.

Vous croyez !...

riant d'un air dédaigneux.

Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET.

Oui, madame.

CÉSARINE, de même.

Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET.

Grâces à vous !...

CÉSARINE.

Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, piqué.

C'est possible!... mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE.

Et... si telle était mon intention?...

BERNARDET, vivement.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... Un changement de front... un changement de manœuvres?...

ZOÉ.

Eh oui!

CÉSARINE.

Vous l'avez dit.

BERNARDET.

Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE.

C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET.

Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE.

Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence... et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

La faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les riches héritières...

ZOE.

Il est donc vrai !...

BERNARDET.

Vous pourriez croire...

CÉSARINE, vivement.

Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup ! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET.

Laquelle ?

CÉSARINE.

C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOE, avec joie.

Bien cela !

BERNARDET.

Et comment ferais-je ?

CÉSARINE.

Cela vous regarde ! je ne m'occupe pas des détails ; voyez nos amis, nos camarades ; qu'ils agissent.

BERNARDET.

Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE.

Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET.

Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que cela fait ? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET.

C'est juste ! j'y cours !

Revenant, et se plaçant entre les deux femmes *.

mais le ministre à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar.

CÉSARINE.

A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah ! si nous les avons, le ministre serait à nous ; il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ.

Oui, mais comment avoir ces quatre voix ; on a tant de peine à en avoir une !

CÉSARINE.

Tout le monde se les arrache.

BERNARDET.

Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, vivement.

Je les aurai ! je les aurai ! j'en réponds !

Elle se met à la table et écrit.

ZOÉ, passant près d'elle **.

Quel génie ! quel talent ! c'est admirable !

BERNARDET, la regardant écrire.

Une tête bien organisée...

* Césarine, Bernardet, Zoé.

** Césarine, Zoé, Bernardet.

CÉSARINE, écrivant.

Ces deux mots au ministre! « Je vous promets ce
« matin ce que vous désirez, et plus encore; en ré-
« compense, je vous supplie de porter ce soir, comme
« candidat ministériel, un homme que vingt fois je
« vous ai entendu vanter vous-même... le jeune Ed-
« mond de Varennes. »

Elle cache la lettre, et se lève. *(Elle va vers la porte.)*

ZOÉ à part. *(Elle regarde sa montre.)*

Rien qu'en la regardant quels progrès on peut faire!

CÉSARINE *.

Tenez, docteur!

BERNARDET.

Mais ces quatre voix?

CÉSARINE.

Je vous répète que d'ici à deux heures nous les
aurons; mon plan est là : dites seulement à tous nos
camarades qui se chargeront de le répandre, et dites
vous-même partout où vous irez, que mon mari,
M. de Miremont, est malade, très malade.

BERNARDET.

Moi! son médecin!

CÉSARINE.

Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou
trois jours, quand il se portera bien, quand il sera
guéri, grâce à vous.

BERNARDET.

C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons

* Zoé, Césarine, Bernardet.

mousser par nos amis, et dans la *Gazette Médicale*...**
mais je voudrais savoir...

CÉSARINE.

C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET.

Je ne comprends pas!

ZOÉ.

Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE.

Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ.

Il ne passera pas la journée.

BERNARDET.

Et si on le voit!

CÉSARINE.

Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET.

Qui l'y décidera?

CÉSARINE.

Moi.

BERNARDET.

Qui l'y retiendra?

CÉSARINE.

Moi.

ZOÉ.

Elle!... on vous dit... elle se charge de tout.

** Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes, Zoé, Bernardet, Césarine.

CÉSARINE.

Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la chambre.

BERNARDET.

J'y cours... Je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE.

Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET.

C'est dit.

Fausse sortie et revenant.

Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel... et la permission du préfet de police..... je la demanderai après.

CÉSARINE, bas à Zoé.

Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, à part regardant Césarine.

Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, à Bernardet qui part.

Adieu!... adieu! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ.

Oui, madame.

A part.

Edmond sera député!

Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont , porte au fond, deux latérales; à droite une cheminée, à gauche une table et un métier à tapisserie.

SCÈNE I.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, assis à gauche, en robe de chambre dans un fauteuil. CÉSARINE, debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.

M. DE MIREMONT.

Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la chambre des pairs la semaine prochaine ?..

CÉSARINE.

Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment même de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT.

C'est vrai !

CÉSARINE.

Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'a-

vance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT.

C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE.

Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT.

Oui, ma chère.

CÉSARINE.

Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT.

Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE.

Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. de MIREMONT, essayant de tousser.

C'est vrai! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE.

Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la chambre malgré mes avis...

M. DE MIREMONT.

Je n'y ai pas parlé!

CÉSARINE.

Qu'importe?

M. DE MIREMONT.

Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE.

Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT.

Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune, surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où bon gré, mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE.

Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT.

D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE.

Mais on ne le dit pas!

M. DE MIREMONT.

Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE.

Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT.

Eh! qu'est-ce que je fais donc?... Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE.

Je vous le jure encore!

M. DE MIREMONT.

De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE.

Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que

soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... Je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT.

C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité... j'aurais une autre grâce à te demander.

CÉSARINE.

Et laquelle?

M. DE MIREMONT.

Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes, le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE.

C'est vrai ! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite, et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre ; mais que voulez-vous , c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT.

Eh bien ! je te demande d'essayer, pour moi , pour me faire plaisir.

CÉSARINE.

A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant, ... qui vient là ?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade.
Comment va-t-il?

M. DE MIREMONT.

Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE.

Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT.

Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très faible.

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, se levant avec force.

Oscar !... Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, à demi-voix.

Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Il demande à voir monsieur.

CÉSARINE.

Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait alors parler à madame.

CÉSARINE.

Dites-lui que madame ne reçoit pas.

Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont :
Êtes-vous content ?

M. DE MIREMONT.

Tu es un ange ! Et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout , allons , promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, étonnée.

Comment ?

CÉSARINE, à M. de Miremont, et baissant les yeux.

Vous l'exigez , je le promets.

M. DE MIREMONT, lui baisant la main.

Ma chère Césarine !

A Zoé, en s'en allant :

Elle fait tout ce que je veux !

Il sort par la porte de droite.

SCENE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, faisant à Césarine une grande révérence.

Gloire à vous , madame ! mais c'est décourageant ; j'aurai beau faire , je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE.

Peut-être , Zoé ; vous avez des dispositions , et avec quelques leçons...

ZOÉ.

Oh ! bien volontiers ; je ne demande qu'à étudier , mais j'ai besoin , comme aux échecs , qu'on m'explique

les grands coups. Et d'abord cette maladie improvisée, à quoi bon ?

CÉSARINE.

Quoi ! vous ne devinez pas un peu ?

ZOÉ.

Nullement.

CÉSARINE, s'asseyant devant un métier à tapisserie.

Vous avez raison ; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, s'asseyant aussi.

Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, entendant parler en dehors.

C'est le docteur.

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, à la cantonade.

Oui, messieurs ; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure...

D'un air sombre.

Pardon, si dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage : on m'attend pour une consultation.

Apercevant les deux dames.

Ah ! vous voilà.

CÉSARINE, toujours assise à son métier.

Comment cela va-t-il ?

BERNARDET, gaîment.

Cela prend la meilleure tournure. C'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent !

CÉSARINE.

Et le ministre?

BERNARDET.

Il a votre lettre. De là je suis passé dans la salle des conférences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement; et un instant après je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et par un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, avec joie.

A merveille!

ZOÉ.

Je devine, enfin.

CÉSARINE.

C'est bien heureux!

BERNARDET.

La loi va passer séance tenante à une majorité très agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE.

C'était bien.

BERNARDET.

Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ.

Bravo!

BERNARDET, à Zoé.

Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ.

Non vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET.

Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu!

BERNARDET

Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servi, je demande à comprendre et à

connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE.

Laquelle ?

BERNARDET.

Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous ?

CÉSARINE.

Je vous le dirai.

BERNARDET.

Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ.

A quoi bon ? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, à Bernardet.

C'est vrai ; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, à part.

J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE, AGATHE ET UN DOMESTIQUE,
qui entre après elle, BERNARDET.

AGATHE.

M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE ET ZOÉ.

Edmond ?

AGATHE, à Bernardet.

Que faut-il lui répondre ?

ZOÉ, vivement, et passant près d'Agathe*.

Que monsieur le comte n'est pas visible et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE.

Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, étonnée, et bas à Zoé.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉSARINE, d'un air aimable.

Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, bas à Zoé.

Je n'en reviens pas!

ZOÉ, de même.

Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Silence!

Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond et va se placer à l'extrême gauche.

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond salue les deux dames.

EDMOND, à Césarine, d'un air froid.

C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, madame. La nouvelle que je viens

* Césarine, le domestique au fond, Zoé, Agathe, Bernardet.

d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit ?

CÉSARINE.

Mais il n'est pas bien ; voici monsieur Bernardet , qui le soigne...

EDMOND, saluant à peine Bernardet , et se tournant du côté de Zoé.

Elle me fait trembler !

CÉSARINE.

Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui ainsi que nous vous intéresse...

EDMOND.

Plus que je ne peux vous dire, madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE.

Et qui donc, monsieur, en accuseriez-vous ?

EDMOND.

Ne me le demandez pas, madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, souriant.

Peut-être vous tromperiez-vous ?

EDMOND, avec colère.

Eh ! madame !

ZOÉ, à part.

L'imprudent !

EDMOND.

Pardon ! j'oubliais que je suis chez vous.

Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir ; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.

BERNARDET, près de Zoé.

Diab!e m'emporte si je sais pourquoi elle le protégé! car il n'est pas aimable.

A demi-voix.

Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, de même.

Peut-être bien.

BERNARDET.

C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, toujours à travailler

Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND.

Non, madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer...

CÉSARINE.

Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND.

Je m'en accuse, madame.

ZOÉ, à part.

Maladroit!

EDMOND.

J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE.

Ah! Zoé vous avait écrit,... d'elle-même,... sans m'en prévenir?

ZOË, vivement.

Oui, madame.

CÉSARINE, à part, avec satisfaction.

C'est bien; c'est de l'intelligence.

EDMOND.

J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE.

Moi! monsieur?

ZOË, laissant tomber à terre son peloton.

Aye! ma soie!

Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.

ZOË, à demi-voix, et rapidement.

Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, de même.

Pourquoi?

ZOË, de même.

Parce que!!

CÉSARINE, toujours occupée à travailler.

On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND.

J'y ai renoncé, madame.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND.

J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE.

Pas un?... Voilà de l'exagération.

EDMOND.

En effet, je me trompais... il m'en est arrivé un que je ne connais pas et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... c'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, *bas à Zoé.*

Un des nôtres que j'ai prévenu !

EDMOND.

Je le rencontre tout à l'heure dans la rue ; il vient à moi et me tend la main. « Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix ; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami... » Et cet ami, quel est-il ?

BERNARDET, *s'avancant avec noblesse **.

C'est moi, monsieur !

EDMOND, *se levant.*

Vous !

BERNARDET.

Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur.

EDMOND.

Après ce qui s'est passé entre nous !

BERNARDET.

Cela n'y fait rien ! Je ne vous aime pas ! je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas !... mais je vous estime !

* Agathe et Césarine assises, Edmond et Bernardet debout, Zoé assise.

Montrant Césarine et Zoé.

Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge !

ZOÉ et CÉSARINE.

C'est vrai.

AGATHE, étonnée.

Est-il possible !...

EDMOND.

Moi qui vous ai offensé !

BERNARDET.

Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, monsieur, je vais de ce pas, parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais !... et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, Mesdames...

Il sort.

SCÈNE VII.

AGATHE et CÉSARINE assises, EDMOND debout,
ZOÉ assise.

EDMOND.

Ah ! le galant homme ! et que j'ai été injuste envers lui.

CÉSARINE, toujours travaillant.

Il n'est pas le seul !... et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

CÉSARINE.

Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir ! que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des pièges , partout des ennemis.

ZOÉ.

C'est assez juste !

EDMOND.

Avais-je tort, quand jusqu'ici tout semblait se réunir pour m'accabler , lorsqu'au palais , dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ , lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.

« Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement
« de Saint-Denis paraissent réunir leurs suffrages sur
« l'honorable M. Edmond de Varennes. Si un talent
« éprouvé, si un caractère irréprochable, si le plus
« ardent patriotisme sont des titres que le pays de-
« mande dans un député, on peut assurer d'avance
« que l'unanimité des votes est acquise à M. de Va-
« rennes... »

EDMOND.

Est-il possible ? ce journal qui a toujours dit du mal de moi !

ZOÉ, lisant.

« Tout le monde connaît, tout le monde a admiré
« son magnifique plaidoyer dans l'affaire de Mire-
« mont... où brillent au plus haut degré l'érudition, la
« chaleur, l'éloquence » et cætera, et cætera. Suivent
deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE.

On lui rend donc justice!

EDMOND, stupéfait.

Lui! qui hier encore disait précisément le contraire... Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, travaillant.

Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, de même.

Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOË, de même.

Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE.

D'abandonner la partie.

ZOË.

Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, à Zoé.

Taisez-vous donc!

ZOË.

Non, monsieur, non; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis*.

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, se levant.

C'était là le mal!

EDMOND.

Et votre père... M. de Miremont...

* Zoé se lève, traverse le théâtre et va se placer près d'Agathe, à l'extrême gauche: Zoé, Agathe, Césarine, Edmond.

CÉSARINE, se levant.

Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND.

O ciel! qui donc a dissipé ses préventions, qui a daigné plaider ma cause auprès de lui?

Regardant Agathe.

Ah! je devine.

ZOË, vivement et passant près de Césarine*.

Une personne que vous accusiez!... sa femme!

EDMOND.

Sa femme!

ZOË.

Oui, monsieur, j'en suis témoin; c'est madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE.

J'avais à me venger de vous, monsieur; je l'ai fait.

AGATHE, bas.

Je ne la reconnais plus!

ZOË, de même.

Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE.

Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND.

Il est vrai que jusqu'ici.... j'en conviens.... je n'ai point caché auprès de certains amis...

* Agathe, Zoé, Césarine, Edmond.

ZOË.

Auprès de moi.

EDMOND.

Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOË, effrayée.

Y pensez-vous ?

CÉSARINE.

Pourquoi donc ? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, vivement.

Et je vous dirai tout, madame ; vous connaîtrez la vérité.

ZOË, à part.

Il me fait trembler.

CÉSARINE.

Parlez.

On entend plusieurs coups de sonnette.

C'est chez mon mari.

ZOË, vivement.

Il peut recevoir ; et si M. Edmond veut se présenter...

CÉSARINE.

Un instant ! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père ; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec M. Edmond.

AGATHE, gaiement.

Oh ! volontiers ; je vous laisse.

Bas à Edmond.

Faites, monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père.

A part.

Je n'y comprends rien; mais tout va bien.

Elle sort par la porte à droite.

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, à part.

Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas ou tout est perdu.

Elle va s'asseoir près de la table et reprend son ouvrage.

CÉSARINE, se retournant et apercevant Zoé.

Comment elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit!

Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.

Ma chère Zoé...

ZOÉ.

Madame...

CÉSARINE, à demi-voix.

Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ.

Vous avez raison; parlons-lui.

CÉSARINE.

Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ.

Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, à part.

Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ.

Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. de Montlucar.

ZOÉ, à part.

Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, à part.

Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari.

Avec impatience.

Je n'y suis pas! je ne puis pas recevoir!

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut dire qu'un mot à madame.

CÉSARINE, vivement à Zoé.

C'est différent; voyez ce que veut votre mari! demandez-lui...

ZOÉ, interdite.

Moi!...

CÉSARINE.

C'est tout naturel.

Au domestique.

Conduisez madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, troublée.

En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

ZOË, montrant Edmond.

Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE.

Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc...

D'un ton impérieux.

Je vous en prie.

ZOË, à part.

Ah! je reviens sur-le-champ!

Elle sort avec le domestique et Césarine redescend à droite du théâtre.

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, à part.

Ce n'est pas sans peine! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses!

EDMOND.

En vérité, madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE.

Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND.

Moi!

CÉSARINE.

Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND.

Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE.

Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, avec embarras.

Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE.

Remettez-vous; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur; c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition!

EDMOND.

Non, madame!

CÉSARINE.

Comment, non?

EDMOND.

Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE.

Et vous avez raison!

EDMOND.

Eh bien! madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose; je désire la considération non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE.

En vérité, c'est là le motif...

EDMOND.

Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur; c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE.

Et pourquoi donc?

EDMOND.

Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE.

Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND.

D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE.

Comment cela?

EDMOND.

Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE.

Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND.

Oui, madame, beaucoup.

CÉSARINE, souriant.

En vérité! parlez... Si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, vivement.

Un très grand ! Vous pouvez beaucoup sur elle ; et s'il faut vous l'avouer , vous pouvez tout !

CÉSARINE, jouant l'étonnement.

Que voulez-vous dire ?

EDMOND.

Que de vous seule dépend mon bonheur ! Un mot de vous et je n'ai plus rien à désirer ! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE.

Sa main... qui donc ?

EDMOND.

Agathe ! votre belle-fille !

CÉSARINE.

O ciel !

EDMOND.

Oui, madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE, ZOÉ, ouvrant vivement la porte.

ZOÉ.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

CÉSARINE, à Zoé.

Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille !

ZOÉ.

Mon Dieu !

CÉSARINE, regardant Zoé.

Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND.

Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ.

Y pensez-vous?

Elle veut passer près d'Edmond et Césarine la retient par la main.

EDMOND, vivement.

Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE.

Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir...

Elle va à la cheminée et sonne vivement *.

ZOÉ.

De vous servir... vous!

EDMOND, à Zoé.

Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!.. je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE.

Mes chevaux à l'instant; il faut que je sorte!

EDMOND, passant près de Césarine**.

Ah! madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE.

Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons ***!

* Edmond, Zoé, Césarine.

** Zoé, Edmond, Césarine.

*** Césarine, Zoé, Edmond.

EDMOND.

Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE.

Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère.

Elle sort par la porte à gauche.

EDMOND, entrant chez M. de Miremont à droite.

Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, sortant par la porte du fond.

Il est perdu!!!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

CÉSARINE, entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.

Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... Après la séance, a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... Et je me serai laissé jouer à ce point par lui... non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... et comment?... sur son mari... ça lui est égal... sur son amant?... elle n'en a pas!... C'est jouer de malheur!... mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les dépu-

tés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause... c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée... bien en face... sa vue seule paralyserait les votes ministériels... Ah ! le voici !

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE.

Eh bien ! mon ami , je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT.

Non , vraiment !

CÉSARINE.

La figure est excellente !

M. DE MIREMONT.

Oui , mais je sens là...

CÉSARINE.

Quoi donc ?

M. DE MIREMONT.

Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraie.

CÉSARINE.

Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini... ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT.

Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE.

Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple, à la Chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT.

Je m'en garderais bien ; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE.

Mais, monsieur...

M. DE MIREMONT.

Il me l'a défendu!... C'est très dangereux!

CÉSARINE.

Permettez!...

M. DE MIREMONT.

Vous-même en êtes convenu! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit!

CÉSARINE, à part, avec dépit.

Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader! Ah! s'il m'arrive désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois!

M. DE MIREMONT, s'asseyant.

Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de monsieur Edmond qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE.

Comment... il viendra!

M. DE MIREMONT.

C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protège; elle m'en a parlé.

CÉSARINE, cherchant à se modérer.

Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT.

Si elle était la seule... je n'en dis pas! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur!

CÉSARINE, avec embarras.

Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT.

Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, à part.

O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT.

Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, vivement.

Il ne le sera pas... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT.

Et pourquoi pas? comme tout le monde.

CÉSARINE.

Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, entrant vivement.

Ah! madame! que ne vous dois-je pas? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, à part.

Les sots! ils se sont tous donné le mot! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries; et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir!

EDMOND.

Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, à part.

Le malheureux! il a parlé!

EDMOND.

Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT.

J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND.

Est-il possible! ah! c'est trop de bontés; c'est trop

de bonheurs; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE.

Pas encore! c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, effrayé.

Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT.

Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND.

Eh! mon Dieu! non; mais madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE.

Oui...mais par malheur, j'en'ai pu le voir; sans cela!...

EDMOND.

Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND,
CÉSARINE.

BERNARDET.

L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE.

Eh bien?

BERNARDET.

La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, à part.

Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, d'un air capable.

Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET.

Edmond de Varennes.

TOUS.

Est-il possible!

BERNARDET, passant près de Césarine*.

Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE.

Donnez donc!

Lisant à voix basse.

« Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. »

A part.

Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus!

Haut, à Bernardet.

Qui a apporté ce billet?

BERNARDET.

Un valet de pied du ministre, qui est encore là et qui attend votre réponse.

CÉSARINE.

Je vais l'écrire.

A part.

Celle-là du moins lui parviendra!

Elle sort par la porte à gauche.

* M. de Miremont, Edmond, Bernardet, Césarine.

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, allant se mettre à la table à gauche,
EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, regardant sortir Césarine et se frottant les mains.

A merveille! Tout ça marche... je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... ainsi portons les derniers coups.

Haut, à Edmond.

Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND.

Moi?

BERNARDET.

Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide ; il faut vous montrer, il faut être député ; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND.

Monsieur !... un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET.

Voilà comme je suis !... En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND.

Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET.

C'est juste ; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND.

Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, à la table.

Je commence la seconde lettre...

BERNARDET.

Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que Monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, se levant.

Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, vivement.

Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET.

Laissez donc!...

M. DE MIREMONT.

Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND.

Vous l'entendez!...

BERNARDET, à demi-voix à Edmond.

Soyez tranquille; dans un instant, il sera guéri.

A part.

Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger.

Il passe près de M. de Miremont*.

* M. de Miremont, Bernardet, Edmond.

Haut, à M. de Miremont.

Voyons le pouls...

Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.

Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT.

Ah!

BERNARDET.

Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne.

Lui tenant toujours le pouls.

Ne bougez pas... Et il m'a répondu : Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session.

M. DE MIREMONT.

Comment?

BERNARDET, de même.

Le pouls est bon !

M. DE MIREMONT, avec joie.

Le procès est remis.

BERNARDET.

C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND.

Oui, monsieur.

M. DE MIREMONT.

Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, froidement.

Elle se sera trompée...

Tenant toujours le pouls.

Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, hésitant.

C'est vrai, c'est vrai ; je ne dis pas non.

BERNARDET.

Le poulx marche à merveille ; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT.

Vous croyez ?

BERNARDET.

J'en répons.

M. DE MIREMONT.

Alors, vite, mes chevaux ?

BERNARDET, bas à Edmond.

Qu'est-ce que je vous disais.

EDMOND, stupéfait.

Je n'en reviens pas !

M. DE MIREMONT, au domestique.

Mes chevaux à l'instant.

BERNARDET.

C'est inutile ; les moments sont précieux ; ma voiture est en bas , prenez-la.

EDMOND.

Quoi ! vous voulez ?...

BERNARDET.

Certainement ! Est-ce qu'on se gêne, entre amis ?

Au domestique.

Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants ; allons, dépêchons !

EDMOND, à Bernardet.

Ah ! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas ?

BERNARDET, riant.

Une place de député.

EDMOND.

Plus encore!... Le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, étonné.

Comment?

EDMOND.

Eh! oui; mademoiselle Agathe, que j'épouse; son père y consent; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET.

Madame de Miremont...

EDMOND.

Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, à part.

O ciel!

M. DE MIREMONT, qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.

Allons, allons, partons vite! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture!

Ils sortent.

SCÈNE VI.

BERNARDET, seul, se promenant avec agitation.

L'ai-je bien entendu! C'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant; moi qui joue les autres! non, morbleu!... et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà...

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, entrant vivement.

Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux.

Non, madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE.

Que faites-vous, perdez-vous la tête?

BERNARDET.

Il n'est plus temps de m'abuser; je sais tout.

CÉSARINE.

Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, avec colère.

Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE.

O ciel!

BERNARDET, avec ironie.

Vous triomphez!

CÉSARINE, désespérée.

Au contraire!... Qu'avez-vous fait?... Vous nous perdez!

BERNARDET.

A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE.

Écoutez-moi...

BERNARDET.

Mais, grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison. Je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, avec joie.

Est-il vrai ?

BERNARDET.

Je cours au collège électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE.

C'est bien !

BERNARDET.

Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, l'encourageant.

C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET.

Vous... je ne vous crois plus !

CÉSARINE.

N'importe !... allez... allez donc... partez vite. . je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET.

Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet qui va sortir.

Non, monsieur, vous n'irez pas !

BERNARDET.

A qui en a celui-là ?

OSCAR.

A vous qui m'avez joué... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député ; c'en est un autre.

BERNARDET.

C'est faux !

OSCAR.

Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET.

Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir !

OSCAR, le retenant toujours par la main.

Non , vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis bon enfant... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET.

Écoutez-moi !

OSCAR.

Je n'écoute rien !... J'ai commandé un diner de cent couverts et des bouquets aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai !

BERNARDET.

Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE.

Eh oui ! sans doute...

A part.

Et cette réponse que l'on attend...

Haut.

Laissez-le aller.

Elle sort par la porte à gauche.

OSCAR.

Quoi ! vraiment ! C'est bien différent ; partez vite.

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, retenant Bernardet qui fait un pas pour sortir.

Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi !

BERNARDET.

Encore un autre à présent !

M. DE MONTLUCAR.

Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité...

A voix haute et regardant autour de lui.

Une nouvelle qui me désole... vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qu'est-ce que je rencontre à l'instant même ? monsieur de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture.

OSCAR.

Dans votre voiture... vous l'entendez !

BERNARDET, criant.

Qu'est-ce que cela prouve?... Cela empêche-t-il que je ne vous sois dévoué?... que je ne l'aie toujours été ? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi !

OSCAR.

Quoi ! ma cousine ? Ce n'est pas possible !

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE,
DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, PLUSIEURS
CAMARADES.

DUTILLET.

Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, avec colère.

Edmond!...

DUTILLET.

Et d'après vos instructions...

OSCAR, à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main.

Je ne le lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET.

Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de droit, de l'École de médecine; nous aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET.

Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX.

D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, vivement.

Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE.

Est-ce qu'on peut le deviner?

BERNARDET.

Vous êtes des maladroits!

DUTILLET.

Et vous un brouillon.

SAINT-ESTÈVE.

Une girouette!

M. DE MONTLUCAR.

Un intrigant!

BERNARDET.

M. de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR.

M. le docteur...

BERNARDET.

Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR.

Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, criant.

S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, criant.

C'est le mot!

Il passe auprès de Montlucar.

DESROUSEAUX, de même.

Il est juste.

SAINT-ESTÈVE.

Vous nous en rendrez raison.

M. DE MONTLUCAR.

Quand vous voudrez.

TOUS.

A l'instant même.

Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent ;
tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, M. DE
MIREMONT, entrant par le fond avec CÉSARINE ; BER-
NARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, paraissant à la porte du fond.

Quoi ! chez moi ! des camarades ! des amis prêts à se
battre !

M. DE MONTLUCAR, stupéfait.

M. de Miremont !

DUTILLET, de même.

Nous qui le croyons si malade ! d'où venez-vous
donc ainsi ?

M. DE MIREMONT.

Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin
d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle
nous est arrivée.

TOUS.

Et laquelle ?

M. DE MIREMONT.

Tenez, l'entendez-vous ?

On entend en dehors des acclamations.

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE,
EDMOND, entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent.
ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET,
DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE.

Il est nommé!

ZOÉ.

Et des compliments, des bouquets.

EDMOND.

Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur...

A Césarine.

Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, à Césarine.

Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, avec colère et à demi-voix.

Zoé!...

ZOÉ.

Ce n'est que ma première leçon.. je ferai peut-être mieux à la seconde.

Elle quitte Césarine et passe à gauche près d'Oscar*.

EDMOND.

Ah! que j'étais injuste!... ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale, et je vois maintenant...

* Montlucar, Desrouseaux, Oscar, Zoé, Agathe, Edmond, Césarine, M. de Miremont, Bernardet, Dutillet, Saint-Estève.

Regardant Césarine.

qu'il y a encore amitié véritable...

Regardant Bernardet.

et désintéressée...

Regardant les autres camarades.

qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOË, le regardant avec compassion.

Pauvre jeune homme!

OSCAR, à Zoé.

Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive quand on a des camarades.

ZOË.

Oui, monsieur... mais on reste quand on a du talent!

FIN.

CÉSAR,

OU

LE CHIEN DU CHATEAU,

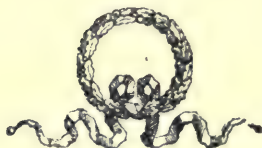
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

SCRIBE ET VARNER,

Représentée pour la première fois , sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,
le 4 mars 1837.

PRIX : 2 FR. 50 C.



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,

RUE MESLAY, N° 34.

1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE CHEVALIER DE NEUILLAC.....	M. RHOZEVIL.
MATHIEU GRANDCHAMP , général de brigade.....	M. FERVILLE.
DESROSIERS, coiffeur	M. SILVESTRE.
CÉSAR	M. BOUFFÉ.
LA COMTESSE DE CARADEC.....	M ^{me} JULIENNE.
GEORGETTE, nièce de Grandchamp....	M ^{lle} EUGÉNIE SAUVAGE.

La scène se passe en Bretagne.

S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gynmase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre, ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, 33.

CÉSAR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(Au fond du théâtre, la façade du château. Une cour d'honneur et une grille seigneuriale. A droite des spectateurs, dans la cour, une niche de chien. Au côté opposé, sur le premier plan, la porte d'une petite auberge ou tourne-bride.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, DESROSIERS, *entrant ensemble**.

(Ils sortent de l'auberge.)

GEORGETTE.

Vous ne voulez pas qu'on vous donne des chevaux ?

DESROSIERS.

Non, non, je n'irai pas plus loin aujourd'hui. Qu'on mette ma chaise de poste sous la remise, si toutefois il y en a une dans cette misérable auberge. Que diable de pays est celui-ci ?

GEORGETTE.

Dam!... vous êtes en pleine Bretagne...

DESROSIERS.

Comme qui dirait la Vendée... Et les routes sont-elles bien sûres ?

GEORGETTE,

Maintenant, oui, vraiment ! on ne se bat plus. V'là la paix qui revient, les paysans retournent chez eux, et les nobles, à qui on rend leurs biens, se hâtent de les reprendre.

DESROSIERS.

Ils ont raison : le gouvernement n'aurait qu'à changer d'idée... ça lui arrive si souvent ! Quel est ce beau domaine ?

GEORGETTE.

Le château de Caradec, où mon père a été concierge et mon oncle garde-chasse. J'y ai été élevée.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

DESROSIERS.

De Caradec?... c'est une grande famille.

GEORGETTE.

Je crois bien... et un beau château... dix lieues de pays... M. le marquis de Caradec, qui en était propriétaire, était un grand seigneur qui, après avoir éprouvé des pertes considérables, était allé à Saint-Domingue pour rétablir sa fortune.... Il y est mort, il y a dix ans de ça, et le petit marquis son fils, qu'il avait emmené avec lui, un petit blondin si gentil que je crois voir encore, aura sans doute été tué par les nègres, car on n'en a plus jamais entendu parler... Pour lors et pendant la révolution, la nation s'était emparée du château... Mon père avait été condamné par le tribunal de Vannes, comme un ci-devant... un ci-devant concierge de grand seigneur... mon oncle le garde-chasse était parti soldat... il m'a fallu alors quitter ce pauvre château où j'étais si bien ! Je me suis mise en service, là, en face, afin d'en être plus près et de le voir tous les jours... Mais pardon, citoyen, de vous conter tout cela.

DESROSIERS.

Pourquoi donc ? c'est très-touchant... moi, d'abord, je suis comme toi, j'ai toujours eu un faible pour les châteaux... (*à part*) une passion malheureuse qui n'a jamais eu de résultats. (*Haut.*) Et qui habite maintenant ce domaine ? car il me semble habité.

GEORGETTE.

Depuis hier soir... M^{me} la comtesse de Caradec, à qui le gouvernement a rendu tous ses biens, est venue en prendre possession, à défaut du petit marquis son neveu, qu'on dit être mort.

DESROSIERS.

Bah ! il se ravisera... avec un château comme celui-là on ne se décide guères à mourir... (*Changeant de ton.*) Je déjeunerai avec plaisir, si tu veux bien le permettre.

GEORGETTE.

A l'instant... Vous restez donc quelque temps ici ?

DESROSIERS.

Cela dépend de quelque chose que j'attends.

GEORGETTE.

Cela suffit : je suis à vous, citoyen.

(Elle entre dans l'auberge.)

SCÈNE II.

DESROSIERS, *seul*.

Ce que j'attends... c'est de l'argent ! or, comme personne ne m'en doit... au contraire !... je ne sais pas trop d'où il pourra m'en arriver, et la position est assez critique. Coiffeur distingué sous l'ancien régime, la révolution, qui a défrisé tout le monde, a brisé entre mes doigts le fer à papillotes ; mais, en abolissant la poudre, elle ne défendait pas d'en jeter aux yeux : c'est ce que j'ai fait. Je me suis lancé dans les muscadins, dans l'agiotage, dans les entreprises... Tout le monde spéculait, la moitié de la nation trompait l'autre : je me suis mis du bon côté... de ceux qui trompaient... J'ai donné dans les fêtes publiques, Tivoli, Frascati, Marbœuf et l'Elysée-Bourbon... ça a réussi d'abord : on avait tant besoin de s'amuser ! Mais tout le monde s'en est mêlé ; les mauvaises affaires sont arrivées, avec elles les prises de corps, les huissiers et cætera... La révolution, qui a détruit tant d'abus, devrait bien rendre une loi qui dispensât de payer ses dettes... c'est bien ce que le gouvernement a fait pour lui, mais en grand... et moi, qui ne pouvais pas donner à mes créanciers du tiers consolidé, je me suis enfui de Paris, dans une voiture que je dois, courant toujours devant moi et ne m'arrêtant qu'ici, où s'arrêtent mes fonds... (*Fouillant dans sa poche.*) Deux écus de six livres ! Impossible d'aller plus loin, la poste est inexorable... elle ne fait pas crédit... encore un abus !.. Et si je trouvais moyen de vendre ma chaise de poste à cette comtesse de Caradec... peut-être même de me faire passer à ses yeux pour un ci-devant... une victime... pourquoi pas?... je me coiffe bien...

Air du Vaudeville de la Somnambule.

Je me mets bien, j'ai l'usage du monde :
 Car il m'en est tant passé par les mains !
 J'ai de grands airs, et certaine faconde...
 Enfin, j'ai tout... hormis les parchemins.
 Et, profitant de la ruine commune,
 Je puis, seigneur de Gascogne ou d'Anjou,
 Dire comme eux : j'ai perdu ma fortune !
 Car il est vrai que je n'ai pas le sou.
 Je dirai vrai, car je n'ai pas le sou.
 Il est trop vrai que je n'ai pas le sou.

Et si, sensible à mes malheurs, elle m'offrait quelques jours d'hospitalité, on peut toujours accepter et attendre les événements. C'est à y songer. On sort du château... un jeune homme et une dame... si c'était la comtesse... Je vais m'en informer

en déjeunant. Je peux toujours, à tout hasard, risquer une salutation respectueuse et mélancolique... ça ne peut pas faire de mal.

(La comtesse et le chevalier sortent du château. Desrosiers salue la comtesse d'un air respectueux, puis la regarde tristement, pousse un profond soupir, et rentre dans l'auberge à gauche.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu ce jeune homme qui s'éloigne?... une tournure distinguée... et puis des manières convenables... il salue au moins, ce qui est rare dans ce pays.

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il n'en est pas; c'est un étranger.

LA COMTESSE.

C'est donc cela ! car, en vérité, tout le monde ici est d'une audace, d'une insolence !

LE CHEVALIER.

Vous aurait-on manqué, ma chère cousine ?

LA COMTESSE.

Non, chevalier, au contraire... personne ne fait attention à moi. Je suis arrivée hier soir : pas un paysan pour me voir passer, pas une harangue, pas une cloche !

LE CHEVALIER.

Il n'y en a plus dans le village.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'en a-t-on fait ?

LE CHEVALIER.

Des canons.

LA COMTESSE.

C'est horrible ! pas de cloches dans une paroisse ! c'est un pays maudit du ciel... et je ne m'étonne plus si tout y est bouleversé... Un monsieur, un individu... qui signe Sauvageot, épicier, m'écrit, sous prétexte qu'il est maire de la commune, pour m'informer qu'un général va venir loger chez moi... est-ce que mon château est une caserne ?... ou bien me traite-t-on en pays conquis ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon Dieu ! ma belle cousine, vous savez bien que c'est l'usage.

LA COMTESSE.

Non pas, chevalier... les personnes comme il faut ont toujours été dispensées de loger les gens de guerre.

LE CHEVALIER.

Autrefois !

LA COMTESSE.

Et aujourd'hui c'est encore bien plus nécessaire ! l'armée est si mal composée !... au lieu de nos jeunes officiers si aimables et si élégans, des gens qui sentent la poudre, qui se battent toute la journée et ne songent qu'à se faire tuer... des gens qui ne savent pas vivre...

AIR de l'*Écu de six francs*.

Aussi Dieu sait comme à la ronde
On craint nos soldats citoyens !
N'ont-ils pas battu tout le monde ,
Les Hollandais et les Prussiens ,
Les Russes et les Autrichiens ?
Ils ont cherché noise au satrape
Qui règne en Egypte... et plus tard
Ils ont, ces soldats sans égard ,
Battu... jusqu'aux soldats du pape !

LE CHEVALIER.

Mais, ma cousine...

LA COMTESSE, *l'interrompant*.

Oh ! chevalier, vous n'êtes pas désintéressé dans la question : car vous, qui parlez, vous avez dérogé ; oui, monsieur, au lieu d'émigrer avec nous, ou du moins de rester dans vos terres en bon gentilhomme, à vous cacher ou à ne rien faire, on vous a vu porter le mousquet en simple soldat dans l'armée républicaine.

LE CHEVALIER.

Dans l'armée française, madame, car nous marchions contre l'étranger.

LA COMTESSE.

Raison de plus.... c'est un tort que rien n'effacera à mes yeux.

LE CHEVALIER.

Etdont je me console en pensant que c'est à ce tort que vous avez dû autrefois la vie, et, aujourd'hui, les biens qui vous sont rendus.

LA COMTESSE.

Je ne les ai point demandés.

LE CHEVALIER.

C'est vrai ; mais moi je les ai réclamés au nom de mon sang versé pour la patrie... et le directoire a accordé au jeune soldat ce qu'il aurait à coup sûr refusé à l'ancien gentilhomme. En revanche, ma chère cousine, je vous prie en grâce de modérer vos railleries continuelles sur le temps présent, vos re

grets amers du passé. Songez que l'orage à peine calmé gronde encore dans le lointain..... et la moindre imprudence pourrait avoir des suites funestes.

LA COMTESSE.

Tant pis pour ces gens-là ! je ne sais pas farder mon opinion. Il faut que je dise la vérité à tout le monde, et surtout au gouvernement.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas habitué à l'entendre... et, si vous ne craignez rien pour vous, si votre courage vous met au-dessus de tous les périls, redoutez-les du moins pour votre fille, pour Amélie....

LA COMTESSE.

Dont vous vous occupez beaucoup, mon jeune cousin.

LE CHEVALIER.

C'est vrai ; mais je suis condamné au silence, je ne puis vous parler de mon amour... car je vous ai rendu service, et maintenant j'aurais l'air d'en réclamer le prix.

LA COMTESSE.

Fi donc !... moi avoir une pareille pensée... de vous, d'un gentilhomme ! non, chevalier, je vous estime trop pour cela, et je vais vous parler franchement. Ce n'est pas à vous que je destinais ma fille ; c'était à mon neveu, au jeune marquis de Caradec, à l'héritier de ce riche domaine. Il n'avait guères que dix à onze ans, il est vrai, quand il est parti avec son père pour Saint-Domingue ; mais, de tout temps, ce mariage avait été convenu et arrêté entre les deux familles ; parole avait été donnée, parole de gentilhomme ! c'est tout vous dire, et vous savez que rien au monde ne m'y aurait fait manquer.

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; mais vous savez que, lors des massacres de Saint-Domingue, ce pauvre Arthur et son père...

LA COMTESSE.

Son père... oui... le fait est trop vrai ! mais le fils, on nous l'a assuré, avait été épargné par ses esclaves révoltés, ainsi que son gouverneur, le petit abbé de Saint-Yon, que je me rappelle très-bien. On ajoutait que tous deux avaient été à leur tour réduits en esclavage, accablés de mauvais traitemens, et condamnés aux travaux les plus humilians .. mais que, plus tard, ils étaient parvenus à s'échapper et à gagner la partie espagnole de Saint-Domingue.

LE CHEVALIER.

Et si cela était vrai, comment, de là, n'auraient-ils pas trouvé le moyen de passer en France ? Comment, depuis neuf ou dix ans, n'aurait-on pas eu de leurs nouvelles ?

LA COMTESSE.

La révolution venait d'éclater ; toute la famille était elle-même émigrée et peu en position de faire faire en France des recherches, auxquelles désormais je vais me livrer avec plus d'activité ; et si, malheureusement, comme je le crains, le dernier des Caradecs a cessé d'exister, si cette noble famille est éteinte, c'est vous, monsieur de Neuillac, vous, mon cousin, que je nommerai mon gendre, seul moyen d'acquitter envers vous les dettes de la reconnaissance.

LE CHEVALIER.

Ah ! je serai trop payé !.. car, je puis vous le dire maintenant, Amélie est mon seul amour... c'est elle qui a soutenu mon courage ; et, s'il fallait renoncer à sa main, tout serait fini pour moi !.. mais vous m'avez rendu l'espoir... et je puis donc me flatter que bientôt...

LA COMTESSE.

Patience ! attendez ce que je vous ai dit... et puis on ne se marie pas sans curé, et nous n'en avons pas encore dans la paroisse. Il faut donc d'abord que dans ce pays et dans le château de mon frère je rétablisse tout sur l'ancien pied. !

LE CHEVALIER.

Vous aurez fort à faire !

LA COMTESSE.

C'est ce que nous verrons !..

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, GEORGETTE, *sortant de l'auberge**.

GEORGETTE, *à la cantonnade*.

Oui, monsieur, c'est madame la comtesse... et je vais lui dire qu'un étranger désire lui parler.

LA COMTESSE.

Quelle est cette petite fille ?

GEORGETTE, *faisant la révérence*.

C'est moi, la fille de l'ancien concierge, qui vient vous présenter ses respects.

LA COMTESSE.

C'est bien, petite, c'est bien... et me demander la place de ton père... pour toi, ou ton futur, si tu en as un... c'est de droit.

GEORGETTE.

Dam !.. je suis du château... j'y suis née...

* Georgette, la comtesse, le chevalier.

LA COMTESSE.

Et j'espère que tes opinions...

LE CHEVALIER.

J'espère bien qu'elle n'en a pas.

GEORGETTE.

Dam!.. je tâcherai de bien garder le château.

LE CHEVALIER.

C'est cela même, c'est ce qu'il faut.

GEORGETTE.

Et ça sera facile, pour peu que vous me laissiez César, avec qui il n'y a rien à craindre. . car il est de bonne garde celui-là!..

LA COMTESSE.

Qui?.. César?.. le chien du château?

GEORGETTE.

A peu près.

LA COMTESSE.

Comment, à peu près?

GEORGETTE.

Oui, madame, c'est tout comme... il est si fidèle, si dévoué et obéissant surtout... on lui dit : Viens ici, et il arrive... va là, va... et il va... et puis courageux comme un lion... ils seraient dix contre lui, qu'il n'aurait pas peur... dès qu'il s'agit de me défendre... ou de défendre le château.

LA COMTESSE.

Et de qui me parles-tu là?

GEORGETTE.

De César... un pauvre garçon... qui n'a pas grande intelligence, car il n'a jamais deux idées de suite... mais il a tant d'instinct et un si bon cœur... avec moi surtout... que quelquefois je le prends pour un être raisonnable.

LE CHEVALIER.

C'est donc un fou?

GEORGETTE.

Du tout, il n'est pas fou... il n'est que bête... et encore pas toujours.

LE CHEVALIER.

J'y suis, c'est un idiot!.. un imbécile!

GEORGETTE.

Oh! non... ne dites pas cela... car quelquefois il a des idées étonnantes... on ne sait pas d'où elles viennent... elles sont comme lui, qui est tombé ici un beau matin... ou plutôt un soir... sans qu'il ait jamais pu se rappeler comment il y était arrivé.

LA COMTESSE.

Voilà qui est singulier.

GEORGETTE.

C'était un jour où les municipaux étaient venus s'installer au château au nom de la nation... ils avaient pendant toute la nuit bu et mangé... toujours pour la nation... sans s'inquiéter d'un orage effroyable qu'il faisait et que j'avais bien entendu, car j'habitais encore le logement du concierge; si bien que le matin, en portant le déjeuner à Dragon, le chien d'alors, j'aperçois dans sa niche, couché à côté de lui... un étranger, un jeune garçon qui dormait et à qui Dragon avait donné l'hospitalité... ce dont je fus tout ébahie, parce que Dragon... (*à la comtesse*) je ne sais pas si vous vous le rappelez, un chien noir qui avait mauvaise réputation... méchant comme un loup... et la terreur de tout le canton.

LE CHEVALIER, *vivement*.

Eh bien !..

GEORGETTE.

Eh bien ! lui et César vivaient comme deux amis... deux frères... ils ne se quittaient pas, et je crois qu'ils se comprenaient, car quelquefois, pendant un quart d'heure, ils aboyaient ensemble... ils partageaient la pitance, et, quand Dragon, qui était bien vieux est mort, l'autre a eu la survivance... mais il regrette toujours son ami, et n'en parle jamais que chapeau bas et les larmes aux yeux.

LE CHEVALIER.

Ce pauvre César... il m'attendrit.

LA COMTESSE, *riant*.

Vous êtes bien bon !

GEORGETTE.

Et vous ne voudriez pas lui ôter sa place, qui du reste n'est pas chère, car il ne s'agit que de le nourrir.

LE CHEVALIER.

Et qui jusqu'à présent s'est chargé de ce soin ?

GEORGETTE.

Moi, monsieur, sur mes gages, qui n'étaient pas bien forts... mais maintenant ; et grâce à M^{me} la comtesse, ça sera mieux.

LA COMTESSE, *souriant*.

Vous croyez ?

LE CHEVALIER, *de même*.

J'en suis sûr... et où est-il donc ce M. César?... ne peut-on le voir ?

LA COMTESSE, *regardant la niche*.

Est-il chez-lui ?

GEORGETTE.

Non, madame.... je l'ai envoyé ce matin en commissions.

LA COMTESSE.

Il fait donc les commissions?

GEORGETTE.

A merveille... quand on lui explique bien... (*On entend des cris dans la coulisse à gauche; ce sont les villageois qui se moquent de César.*) Tenez... tenez, voilà qu'il en revient... car je l'entends.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CÉSAR, *tenant un paquet. Il entre par la dernière coulisse à gauche de l'acteur.*

CÉSAR, *à la cantonnade et menaçant du poing.*

Ah! ben!.. ah! ben!.. ah! ben!.. reviens-y encore!.. reviens-y toucher... ah! ben!.. ah! ben!..

GEORGETTE, *l'appelant.*

César!.. ici, César!.. (*César se tait sur-le-champ et s'approche de Georgette en baissant la tête.*) Voyez un peu dans quel état... je n'ai pu le décider à quitter ce vilain habit... Ici!.. D'où venez-vous comme ça?

CÉSAR, *montrant le paquet qu'il tient.*

Voilà!

GEORGETTE.

C'est ma robe neuve pour dimanche...

CÉSAR, *riant.*

Ah!.. danser... ah! ah! la musette... et puis en rond... (*Chantant un air hébété.*) Tra la, la, la, la...

GEORGETTE.

Oui, ma robe pour danser demain dimanche; et tu viens de chez la couturière, à l'autre bout du village?

CÉSAR, *prenant un air méchant.*

Ah! ben!.. ah! ben!.. trois... trois grands... ils étaient là... ils ont voulu me l'arracher...

GEORGETTE.

C'était bien mal!

CÉSAR.

Ah! si Dragon avait été là... (*Otant son chapeau.*) Mon pauvre Dragon! il n'aboie plus... moi bien chaud dans sa niche... et lui... lui... ah! c'était là un ami... oui... oui... un ami... et le plus honnête homme que j'aie connu... et vous aussi pas vrai?

GEORGETTE.

Certainement... mais ces trois villageois qui t'ont attaqué?..

CÉSAR.

Où ça?..

GEORGETTE.

Le paquet qu'ils voulaient prendre?..

CÉSAR, *vivement*.

Ah ben!.. c'est à Georgette, que j'ai dit... et ils le tiraient... et je tenais ferme... et des coups de pieds... (*Riant.*) Ah! ah! voilà le petit par terre... voyez-vous?.. voyez-vous?.. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

GEORGETTE.

Mais les deux autres?..

CÉSAR.

A moi! Dragon... à moi!.. Dragon n'est pas venu... ils m'ont renversé...

GEORGETTE.

Mon pauvre César!

CÉSAR.

Rien... rien... je ne sentais rien... mais le grand qui me tenait sous les pieds... avait pris le paquet... (*Faisant le signe de mordre.*) Hein!.. un bon coup de dent... dans le mollet... comme Dragon... (*Poussant un cri.*) Ah! il a crié... lâché la robe à Georgette que j'ai prise... Me relever... courir... courir comme Dragon... et voilà... tenez...

GEORGETTE.

Et dans un joli état encore... toute en lambeaux!

CÉSAR.

Oh! y a tout!.. et vous êtes contente, n'est-ce pas?.. elle est bien contente parce qu'elle a sa robe...

LA COMTESSE.

Ah! tu avais raison!.. il fait bien les commissions.

GEORGETTE.

Dam!.. il fait de son mieux... et d'autres plus habiles ne s'en seraient peut-être pas si bien tirés... (*Le flattant.*) Bien, César... bien, mon garçon.

CÉSAR, *à part, avec joie*.

Elle est contente!

GEORGETTE.

Mais salue donc madame la comtesse.

CÉSAR, *passant à la droite de Georgette**.

Pourquoi faire?

GEORGETTE.

C'est désormais ta maîtresse...

* César, Georgette, la comtesse, le chevalier.

CÉSAR.

Ma maîtresse!.. ma maîtresse... (*montrant Georgette*) la voilà!

GEORGETTE.

Oui... c'est la mienne aussi... alors...

CÉSAR.

Alors, quoi?

GEORGETTE.

Tu ne pourrais pas comprendre... mais je t'ordonne... entends-tu bien? je t'ordonne d'obéir toujours et en tout point à madame la comtesse.

CÉSAR.

Oui... mais elle ne sera pas ma maîtresse.

LE CHEVALIER, *riant*.

Non, vraiment... voilà un point convenu et arrêté... (*Allant à César**.) Maintenant, mon pauvre garçon, tâche de te rappeler tes souvenirs, et explique-nous un peu comment tu es venu ici.

CÉSAR.

Comment?..

TOUS.

Oui, comment?

CÉSAR.

Oh! dam!.. j'avais bien froid...

LA COMTESSE.

Et où étais-tu?

CÉSAR.

La pluie tombait.

GEORGETTE.

D'où venais-tu?

CÉSAR.

La pluie tombait.

LE CHEVALIER, *avec un peu d'impatience*.

Mais où allais-tu?

CÉSAR.

Ah! ils venaient de m'ôter mon ami... mon seul ami... était ce Dragon?.. non, non, pas lui... un autre...

(Il cherche en rêvant.)

GEORGETTE, *à demi-voix, au chevalier qui veut presser César*.

Laissez-le... il est dans un bon moment.

CÉSAR, *vivement*.

Ah!.. ah!.. voyez-vous au milieu de la nuit?.. v'là le châteaueu qui était illuminé... ouvrez, ouvrez... donnez-moi à manger... car ils mangeaient... et j'avais faim... Va-t'en... men-

*Georgette, César, le chevalier, la comtesse.

diant... va-t'en... et on me mit à la porte de la salle à manger... moi qui avais faim... (*A la comtesse.*) Ça vous est-il arrivé quelquefois, madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Pauvre idiot !

CÉSAR.

Tout seul dans la cour... la pluie tombait... la pluie tombait toujours... (*Imitant le bruit de la pluie.*) Zi, zi, zi. (*Tristement.*) Personne qui ait pitié de moi !.. pas un ami qui me parle ! (*Vivement.*) Si... si... en voilà un qui aboie... il me caresse... il me réchauffe... il me lèche les mains... Ah ! c'est toi, pauvre Dragon ! il n'est pas fier, celui-là... il me reçoit chez lui... il a tout partagé avec moi .. et puis après ça rien ne m'a manqué... rien !.. Qu'est-ce que vous me demandez maintenant ?

GEORGETTE.

Puisqu'aujourd'hui tu es bien gentil, je te demande de dire à madame la comtesse, comment tu as sauvé le château... Car c'est à lui que vous le devez, c'est lui qui l'a sauvé... Ce jour où Dragon l'a réveillé en sursaut... tu sais bien ?

CÉSAR.

Oui, je l'entends qui me dit à demi-voix : (*aboyant sourdement*) Ouab, ouab, ouab !... je me réveille, et je lui réponds naturellement : Quoi ? quoi ?... pour lui dire qu'est-ce que c'est ? Il me répète : Ouab, ouab, ouab... d'une manière... oh ! mais d'une manière...

GEORGETTE.

Ce qui te fit comprendre qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire.

CÉSAR, *grondant toujours.*

Ouab, ouab !

GEORGETTE.

Des voleurs qui voulaient mettre le feu au château.

CÉSAR.

Oui, oui... sorti de la loge... à moi, Dragon !.. Je tombe sur eux avec un gros bâton... et l'autre... il mordait, déchirait, me criait courage ! (*Aboyant.*) Ouab, ouab, ouab !... Ah ! comme il aboyait !.. et cette cloche que je sonnais... dan... dan... dan... c'était un tapage... voilà tout le village qui arrive, mais c'était fini... plus personne... ils s'étaient sauvés.

GEORGETTE.

A vous la victoire !

CÉSAR, *tristement.*

Ah ! oui... la victoire !.. la victoire !.. mais Dragon était blessé... dan !.. il était vieux, le pauvre Dragon... il est mort

dans mes bras... et je suis seul dans sa loge, qui est bien grande, bien grande pour un...

LE CHEVALIER.

Georgette a raison, c'est à lui que vous devez ce château... sans lui il était pillé, incendié.

LA COMTESSE.

Oui, s'il n'a pas d'esprit, il a du cœur, et je lui accorderai tout ce qu'il me demandera.

GEORGETTE, à César qui s'est éloigné.

Il ne demande qu'à rester ici, n'est-ce pas, César?

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE.

A garder le château.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE *.

A faire les commissions, toutes les commissions, et vous pouvez compter sur sa fidélité et son exactitude.

LA COMTESSE.

A la bonne heure ! je l'emploierai dès aujourd'hui. On dit que l'ancien curé existe encore.

GEORGETTE.

Oui, madame ; il s'est caché pendant long-temps, mais maintenant qu'il peut se montrer, il demeure près de l'église, chez la mère Blot, la maison verte... tu sais.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

LA COMTESSE.

Fais-lui porter cette lettre et cet or, pour qu'il le distribue aux pauvres et aux malades de la commune.

GEORGETTE, à César.

Entends-tu bien?

CÉSAR.

Des pauvres, des malades... y en a.

LA COMTESSE.

Ets'il juge à propos de t'envoyer chez eux, tu iras.

CÉSAR, d'un air hébété.

Comment ça ?

GEORGETTE.

Je vais lui expliquer...

(Pendant qu'elle lui parle bas on entend une musique militaire.)

CÉSAR.

Ecoutez donc... écoutez donc... des soldats qui arrivent.

* César, Georgette, la comtesse, le chevalier.

GEORGETTE.

Que t'importe ? Fais ce que je te dis, et de peur que tu ne te trompes, je vais te mettre dans ton chemin.

CÉSAR.

Oui, manzelle... c'est gentil tout de même lessoldats qui vont avec de la musique.

(Il sort avec Georgette par la coulisse à droite, entre le château et l'auberge, en allant au pas sur la marche militaire qui se fait entendre.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE GÉNÉRAL *.

LE CHEVALIER, *regardant dans la coulisse à gauche.*

Eh ! mais j'aperçois un groupe d'officiers.

LA COMTESSE.

C'est ce que m'annonçait monsieur Sauvageot, l'épicier... c'est mon horrible général.

LE CHEVALIER.

Le général Grandchamp.

LA COMTESSE, *bas au chevalier, avec dédain.*

Vous connaissez cela, chevalier ?

LE CHEVALIER.

J'ai eu l'honneur de faire sous ses ordres la campagne d'Allemagne.

LA COMTESSE, *de même.*

Vous avez pu lui obéir !

LE CHEVALIER.

C'était mon supérieur.

LA COMTESSE.

Ah ! fi ! j'en rougis pour vous.

LE GÉNÉRAL, *suivi de deux officiers, entre par la gauche, à la cantonnade.*

Je ne garderai ici qu'un faible détachement pour la correspondance ; que le reste de la troupe soit cantonné dans les villages des environs. Les soldats seront nourris par les habitants ; mais pas de désordre, pas de pillage , j'ai des raisons pour que le pays soit bien traité... et quant aux officiers, ils viendront demain dîner avec moi au château.

LA COMTESSE.

Dieu me pardonne ! c'est chez moi qu'il les invite.

LE GÉNÉRAL.

C'est là mon quartier général, c'est là qu'habite ma famille.

* La comtesse, le chevalier, le général.

LA COMTESSE, à demi-voix.

Insolent !

LE GÉNÉRAL.

Qu'y a-t-il ? (*Apercevant le chevalier qui s'avance.*) Eh ! c'est le capitaine Neuillac !

LE CHEVALIER *.

Moi-même , général.... qui suis ici avec une parente à moi.

LE GÉNÉRAL.

Je lui fais compliment.... elle a un brave dans sa famille.... (*S'avançant vers la comtesse.*) Salut et fraternité.

LA COMTESSE, à part.

Quel top ! quelles manières ! (*Le regardant.*) Eh ! mais je connais cette figure-là... je l'ai vue ici autrefois, chez mon frère.

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai... portant déjà le fusil... une bonne habitude qu'on ne peut pas prendre de trop bonne heure.

LA COMTESSE.

Eh ! oui... vraiment, je ne me trompe pas, c'est lui.

GEORGETTE, rentrant, à part.

Maintenant le voilà dans son chemin. (*Elle voit le général, pousse un cri, et court à lui.*) Mon oncle Mathieu Grand-champ !

LA COMTESSE.

Le garde-chasse ?

LE GÉNÉRAL **.

Lui-même... qui depuis cinq ans a tiré autre chose que des lièvres... n'est-ce pas, capitaine ?

GEORGETTE.

Mon oncle, mon cher oncle, c'est vous que je revois... et avec des épauettes !

LE GÉNÉRAL.

Que je n'ai pas volées, je te le jure... Pas plus fier pour ça ; et malgré mon rang... (*s'avançant vers la comtesse*) touchez là, citoyenne.

LA COMTESSE.

A qui parlez-vous ? Je suis comtesse de Caradec.

LE GÉNÉRAL.

Allons donc !.. il n'y a plus de comtesse : nous avons supprimé ces babioles-là.

* La comtesse, le chevalier, le général.

** Le chevalier, la comtesse, Georgette, le général.

LA COMTESSE.

En vérité ! et moi, je regarde comme non avenu tout ce que vous avez fait.

LE GÉNÉRAL.

Tant pis pour vous, car nous avons fait de belles choses.

LA COMTESSE.

Oui, un beau gâchis, dont vous vous tirerez si vous pouvez.

LE GÉNÉRAL.

Nous n'irons pas chercher l'étranger pour ça.

LE CHEVALIER.

Général, c'est ma cousine.

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai... ce n'est pas ta faute, et je te plains.

LA COMTESSE, *avec colère.*

Je crois qu'il me prend en compassion !

LE CHEVALIER, *la modérant.*

Madame, au nom du ciel !

LE GÉNÉRAL.

Il y a comme ça dans les familles des gens qui déraisonnent et qui vous font du tort ; ce n'est pas comme chez nous, ma petite Georgette... en v'là une qui ne rougit pas de son oncle.

GEORGETTE.

Bien du contraire... je n'en peux pas revenir.

LE GÉNÉRAL.

C'est comme moi, mon enfant, j'ai cru que je n'en revien-drais pas... et pourtant me voilà, parti le sac sur le dos et au-jourd'hui général de brigade.

LA COMTESSE.

Voilà maintenant comme on donne les grades.

LE GÉNÉRAL.

On ne les donne plus, on les gagne.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire que le premier venu... c'est absurde... jadis on les achetait avec de l'or.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui c'est plus cher... (*A Georgette.*) Oui, mon enfant, le canon m'a poussé ou plutôt, il a abattu les autres... d'autres qui valaient mieux que moi... mais que veux-tu ? le canon, c'est comme bien des gens, ça ne raisonne pas... et quand toute la France se leva pour résister à l'Europe en armes, de cinquante que nous étions en quittant le pays, je suis resté seul... seul debout... je n'ai pas été tué... ce n'est pas ma faute.

LE CHEVALIER.

Oui, général, j'en suis témoin !

LE GÉNÉRAL.

Alors je me suis trouvé tout de suite un ancien, et on m'a mis à la tête des conscrits qui arrivaient pour leur montrer le chemin, ce que j'ai fait morbleu... et pour cela il ne fallait pas rester en arrière... comprends-tu ?

GEORGETTE.

Oui, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

De tout ce temps-là j'en ai pas écrit, parce que nous n'arrêtons jamais... et puis pour d'autres raisons encore que je te dirai plus tard... mais j'avais toujours peur de ne plus t'embrasser, de ne plus revoir le pays ; aussi lorsqu'on m'a envoyé ici avec le général Hoche, tu juges si je suis parti avec joie ! Depuis un mois, je m'en vante, ma division n'a pas tiré un coup de fusil. Dès qu'on apercevait de loin quelque rassemblement, quelques paysans en armes, j'allais à eux...

AIR : *Patrie, honneur.*

Amis, c'est moi, c'est un de vos pays,
Mathieu Grandchamp, autrefois garde-chasse,
Il est pour vous ce qu'il était jadis...
Allons, la main... et jetez là, de grâce,
Ce lourd fusil fait pour embarrasser,
C'est trop gênant quand on veut s'embrasser.
Ce lourd fusil doit vous embarrasser,
Car c'est gênant, quand on veut s'embrasser.

Et ils jetaient leurs fusils, et ils m'embrassaient... Voilà, depuis un mois, comment j'ai fait la guerre.

LA COMTESSE.

Il y a du bon dans cet homme-là !

LE CHEVALIER.

Je vous le disais bien.

LE GÉNÉRAL.

Et toi, ma Georgette, ma petite nièce, depuis la mort de mon pauvre frère?..

GEORGETTE.

Les temps ont été durs, mon oncle ; j'ai bien souffert... mais voilà de meilleurs jours qui reviennent... vous voilà !

LE GÉNÉRAL.

Je ne t'apporte pas d'écus, je n'en ai pas. Moi et mes soldats n'étions pas même payés tous les jours... rien sur soi... pas de bagage inutile... c'est pour ça que nous allions si vite... mais patience, les finances de l'état remonteront et les nôtres aussi.

GEORGETTE.

Je n'ai besoin de rien, madame m'a donné une place au château, celle de mon père.

LE GÉNÉRAL.

En vérité !

GEORGETTE.

Et je ne suis pas la seule qui s'aperçoive de son arrivée... elle vient d'envoyer de l'argent à tous les pauvres du village.

LE GÉNÉRAL.

Il y a du bon dans cette femme-là... quoique ci-devant... si elle raisonne mal, elle agit bien... (*Allant à elle.*) Vous ne m'en voulez pas, citoyenne, si je viens m'établir ainsi chez vous avec mon état-major... ça ne vous gênera pas trop... le château est grand, je le connais; je vous dirais même, ainsi qu'au capitaine, dînez-vous avec nous?

LA COMTESSE, *avec indignation.*

Moi !..

LE CHEVALIER, *à demi-voix.*

Ma cousine...

LE GÉNÉRAL.

Mais je vous vois en insurrection à l'idée seule d'admettre à votre table un homme qui a été garde-chasse.

LA COMTESSE, *se contraignant.*

Je ne m'en souviens plus en le voyant général !

LE GÉNÉRAL.

C'est juste : le feu purifie tout... Georgette, je t'invite aussi.

GEORGETTE.

Mais, mon oncle !..

LE GÉNÉRAL.

Je le veux, à côté de moi... il serait beau que l'oncle fût à table et la nièce derrière.

GEORGETTE, *à la comtesse.*

Le permettez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est monsieur qui commande.

LE GÉNÉRAL.

Et l'on s'en apercevra, car tout ira rondement... En avant marche, va te faire belle... moi, je ne serais pas fâché de me reposer un instant dans mon logement.

LE CHEVALIER.

C'est très-facile.

LE GÉNÉRAL.

près cela, et avant dîner, j'irai faire un tour de parc, afin voir si les lièvres me reconnaissent.

AIR de contre-danse.

Ah ! ne vous dérangez pas,
Point de façons, je vous prie.

LA COMTESSE.

Il ne m'offre pas son bras.

LE CHEVALIER.

Il est sans cérémonie.

LA COMTESSE.

De me complaire assurément
Il ne prend nulle inquiétude.
Le voilà qui marche en avant.

LE CHEVALIER.

De nos soldats c'est l'habitude.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah ! je ne m'attendais pas
A tant de discourtoisie ;
Il ne m'offre pas son bras,
Il est sans cérémonie.

LE CHEVALIER.

Il faut l'excuser, hélas !
Il est sans cérémonie :
A la guerre on n'apprend pas
Les lois de la courtoisie.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ne vous dérangez pas,
Point de façons, je vous prie,
Nous n'avons, entre soldats,
Jamais de cérémonie.

GEORGETTE.

Le général ne veut pas
Qu'on fass' de cérémonie ;
Combien d' gens, en pareil cas,
N'auraient pas tant d' modestie !

(Le général est entré le premier et seul dans le château. La comtesse et le chevalier y entrent après lui. Georgette reste seule sur la scène. Elle va pour entrer dans l'auberge au moment où Desrosiers en sort.)

SCÈNE VII.

GEORGETTE, puis DESROSIERS.

GEORGETTE.

Allons mettre un beau bonnet et un beau fichu pour dîner avec mon oncle... un oncle général !.. c'est glorieux tout de même, et je ris d'avance de la figure que fera ce pauvre César en le voyant en uniforme. (*A Desrosiers qui entre.*) Ah ! c'est cet étranger, ce voyageur... Pardon, monsieur, je n'ai plus pensé à vous... ce n'est pas ma faute, il est arrivé tant de choses.

DESROSIERS.

Et quoi donc ?

GEORGETTE.

Rien... rien... des affaires de famille... J'ai oublié de dire à madame la comtesse que vous vouliez lui parler ; mais elle vient de rentrer au château avec M. de Neuillac , son cousin... et elle vous recevra avec plaisir ; moi , je vais à ma toilette parce qu'il y a un grand dîner au château, où je suis invitée... oui, monsieur, à table avec madame... Mais je ne peux pas vous conter cela, parce qu'il est tard et que je ne veux pas me faire attendre.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DESROSIERS, *seul*.

Encore une révolution... une servante qui dîne au château ! Il paraît que tout le monde y dîne... et je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme tout le monde. Voilà une coiffure à la victime dans le dernier genre... avec ça j'ai l'air d'avoir perdu trente mille livres de rentes ; et il y aura bien du malheur , si les miens, mes malheurs, ne touchent pas madame la comtesse.

SCÈNE IX.

DESROSIERS, **CÉSAR**, *entrant par la droite*.

CÉSAR. *parlant seul*.

Pauvre homme ! si maigre et si pâle !... et puis ce qu'il me disait... (*riant*) c'est drôle... ah ! ah ! ah !

DESROSIERS.

Qui vient là ? quel est cet original qui parle tout seul ?... ne serait-ce pas cet idiot dont on parlait tout-à-l'heure dans l'auberge ?

CÉSAR.

Je demanderais ce que c'est à Georgette , si elle était là... mais elle n'y est pas... (*Regardant Desrosiers.*) Le savez-vous , monsieur ?

DESROSIERS.

Quoi donc ?

CÉSAR.

Ce que m'a dit ce vieux... qui était pâle ?...

DESROSIERS.

Il est original, celui-là... un malade, sans doute.

CÉSAR.

Oui, bien malade... un voyageur... il venait d'arriver... et

tombé de faiblesse, ne pouvait continuer son chemin... j'ai dit : Pauvre homme, voilà de l'argent que le curé vous envoie... et que je vous apporte, moi, César...

DESROSIERS.

Eh bien ! il a pris l'argent !

CÉSAR.

Non... il l'a laissé tomber... et puis, en me regardant, il a fait ah !... comme ça... ah !... et m'a serré dans ses bras, et il disait : *Mon maître ! mon maître ! Son maître !...* moi qui fais les commissions de tout le monde... Moi, je le laissais dire parce qu'il avait là deux grosses larmes... et que ça avait l'air de lui faire plaisir.

DESROSIERS.

C'est l'idiot !

CÉSAR, *vivement.*

Oui... oui... il a dit ce mot-là !

DESROSIERS, *à part.*

Si on pouvait en tirer quelques renseignemens sur le pays et les habitans.

CÉSAR.

Il disait encore... *les coups, les mauvais traitemens... si jeune encore... sa pauvre tête n'a pu y résister...* Comme ça... il disait ça : *Sa pauvre tête n'a pu y résister !...*

DESROSIERS.

Qu'est-ce que ça signifie !

CÉSAR.

Oui, qu'est-ce que ça signifie?... *Sa pauvre tête n'a pu y résister...* et puis, quand il a crié : *Arthur ! Arthur !* j'ai senti là... (*portant la main à sa tête*) j'ai senti comme un ébranlement... un coup de poing..... Qu'est-ce que c'est qu'Arthur ? je le connais... le connaissez-vous ?

DESROSIERS, *à voix haute.*

Arthur ?

CÉSAR, *portant la main à sa tête et s'éloignant.*

Ah ! taisez-vous, cela me fait mal... mais ce qui me faisait rire... c'est qu'il me disait : *Monsieur le marquis... tout ici est à vous... tout vous appartient.*

DESROSIERS.

Est-il possible !

CÉSAR.

Tout ce que je demande, c'est de vivre assez pour te faire reconnaître.

DESROSIERS.

Il a dit cela... et après ?...

CÉSAR.

Après... il ne pouvait plus parler... j'ai cru qu'il allait passer... ça m'a fait peur.

DESROSIERS, *vivement*.

Et après !

CÉSAR.

Après.... il a tiré de dessous son matelas un tas de papiers qu'il m'a donnés... il m'a fait signe de les serrer et de m'en aller.

DESROSIERS.

Laisse donc !

CÉSAR.

C'est comme je vous le dis.

DESROSIERS.

A toi... qui ne sais pas lire ?

CÉSAR.

Oh ! je ne sais pas lire... parce que je ne peux pas m'appliquer...

DESROSIERS.

Des papiers... des papiers avec de l'écriture ?

CÉSAR.

Oui, ma foi... ils sont encore là, dans mon sac.

DESROSIERS.

Ça n'est pas vrai !

CÉSAR.

Je vous dis qu'ils y sont !

DESROSIERS.

Je parie qu'ils n'y sont pas.

CÉSAR, *les tâtant*.

Est-il entêté !

DESROSIERS.

Je parie six francs.

CÉSAR.

Six francs!... en bon argent?..

DESROSIERS.

Tout autant !

CÉSAR.

Ah ! Dieu !..... moi qu'on dit si bête... je vais gagner six francs !

DESROSIERS.

Les voici...

CÉSAR.

Ma foi, tant pis pour lui... voici les papiers...

DESROSIERS.

Serait-il possible !

CÉSAR.

Regardez plutôt!

DESROSIERS.

Un moment... je suis bien aise d'examiner... (*Les parcourant des yeux.*) Une lettre pour la comtesse de Caradec... des lettres de l'ancien marquis... un portrait... un passeport... une narration détaillée... signée... l'abbé Saint-Yon...

CÉSAR.

Eh bien ?

DESROSIERS.

Ma foi, j'ai perdu !... à toi les six francs !

CÉSAR, *avec joie.*

Je les tiens tout de même... et les papiers ?

DESROSIERS.

Je les garde !

CÉSAR.

Ah ! vous les gardez ?

DESROSIERS.

Raisonne un peu !... tu as l'argent... à moi les papiers... tu ne peux pas tout avoir... comprends-tu ?

CÉSAR.

C'est juste !... je n'avais pas réfléchi.

DESROSIERS.

Nous sommes quittes... fais ce que tu voudras avec mon argent que je te donne... je te le donne, entends-tu ?.. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Adieu, mon garçon, mon pauvre César !..

CÉSAR, *le remerciant.*

Vous êtes bien bon !

DESROSIERS, *à part.*

Moi, je me rends au château... en faisant le tour du parc, et le long du chemin j'aviserai à ce qu'il faudra faire.

(Il entre par la grille, et tourne à droite du côté du parc.)

SCÈNE X.

CÉSAR, puis GEORGETTE.

CÉSAR.

Je suis content... je suis bien content... j'ai fait un bon marché... c'est de l'argent... il l'a dit... et je sais bien ce que j'en ferai... ça sera pour elle... (*Chantant.*) Tra la, la, la.

GEORGETTE, *sortant de l'auberge à droite en toilette.*

Là !... me voilà belle, j'espère !.. (*Apercevant César qui chante*

* Georgette, César.

et qui danse.) Eh bien ! le pauvre garçon !.. (*L'appelant.*) César, qu'est-ce que tu fais là ?

CÉSAR.

Je dansais avec vous, mamzelle, je dansais le dimanche... avec vos beaux habits... mais vous en aurez de plus beaux encore... et toujours... car je suis riche...

GEORGETTE.

Toi ?

CÉSAR.

Oui... j'ai de l'argent... j'ai six francs... voyez plutôt...

GEORGETTE.

A qui ça ?

CÉSAR.

A moi!.. alors c'est à vous ! je vous le donne.

GEORGETTE.

Et d'où ça te vient-il ?

CÉSAR.

Cette pauvre Georgette... est-elle heureuse !... voilà sa fortune faite !

GEORGETTE.

D'où ça te vient-il ?

CÉSAR.

D'un monsieur qui était pâle... qui a dit voilà six francs... non... ce n'était pas lui... sa pauvre tête n'a pu y résister... je savais si bien... je ne sais plus... et ça me fait mal à chercher.

GEORGETTE.

Eh bien ! ne cherche pas !.. ça n'en vaut pas la peine !

CÉSAR, *riant*.

Si... si... si... il disait : « *Monsieur le marquis... monsieur le marquis.* »

GEORGETTE.

A qui ?

CÉSAR.

A moi!.. monsieur le marquis !

GEORGETTE.

Mon pauvre garçon... il voulait se moquer de toi... c'est ce qu'ils font tous dans ce village, et c'est bien mal.

CÉSAR.

Ah ! quand on dit à quelqu'un monsieur le marquis... on se moque de lui !..

GEORGETTE.

A quelqu'un comme toi, oui, vraiment.

CÉSAR.

Eh bien ! qu'ils y reviennent... je les arrangerai joliment !...

le premier qui m'appelle monsieur le marquis, je lui donne un coup de poing.

GEORGETTE.

Encore une bataille!.. qu'il ne soit plus question de cela!

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE

Je te défends d'y penser.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE.

Surtout d'en parler à personne.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE.

Ou sinon je me fâche.

CÉSAR.

Je n'en dirai plus un mot... pas un seul... parce que vous, je vous crois... je n'avais que deux amis au monde... ce pauvre Dragon!.. et puis vous...vous surtout... mamzelle Georgette... je ne vous quitterai pas... je vous suivrai partout... vous me battiez... vous me diriez : Va-t'en! que je reviendrais encore pour que vous me battiez... si ça vous faisait plaisir... à moi du moins ça m'en ferait... tenez, battez-moi, battez-moi.

GEORGETTE.

C'est étonnant, César... sais-tu que voilà quatre ou cinq phrases de suite... et que quand tu es seul avec moi... ou que tu parles de moi... tu as presque toujours des idées très-raisonnables?

CÉSAR.

Vous dites ça pour rire.

GEORGETTE.

Je l'ai déjà remarqué.

CÉSAR.

Je suis pourtant, comme ils disent tous, le chien du château.

GEORGETTE.

Tu en as du moins les bonnes qualités.

AIR : *De la ville et du village.*

L'attachement et la fidélité,
Un dévouement que rien n'arrête.
Ah! tu pourrais en tirer vanité.
Ils ont beau dire : c'est une bête!
Si, pour l'esprit de ces gens-là,
Tu devais par un sort étrange,
Troquer, hélas! c' que le ciel te donna,
Sois sûr que tu perdrais au change.

CÉSAR, *voulant toujours parler.*

Oui... et les six francs... n'est-ce pas? les six francs...

GEORGETTE, *lui imposant silence.*

Tais-toi !.. tais-toi !.. c'est madame la comtesse.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE *et* DESROSIERS, *sortant du château*, CÉSAR
et GEORGETTE, *se tenant à l'écart.*

LA COMTESSE*, *parlant à plusieurs domestiques.*

Qu'on aille chercher sa voiture!.. qu'on apporte ses malles...
Je ne veux pas qu'il reste à l'auberge une minute de plus.

DESROSIERS.

De grâce, madame la comtesse, modérez ces transports.

LA COMTESSE.

Que je me modère, quand mon cœur nage dans la joie....
(*élevant plus haut la voix*) quand tous mes vœux sont comblés,
quand je retrouve le chef de ma famille, l'espoir de ma race...
le dernier des Caradec...

GEORGETTE**.

Est-il possible !.. auriez-vous de ses nouvelles ?

LA COMTESSE.

Bien mieux que cela !.. il est de retour dans le château de
ses pères... il est ici... devant tes yeux... le voilà !

GEORGETTE.

O ciel !

LA COMTESSE.

Mon neveu !.. mon noble neveu !..

GEORGETTE, *regardant Desrosiers avec étonnement.*

Vous... monseigneur... vous que j'ai vu si jeune... c'est
singulier... pardonnez-moi de ne vous avoir pas reconnu...
mais du tout... du tout...

LA COMTESSE.

Ça n'est pas étonnant... depuis le temps... depuis dix ans...
bien habile qui pourrait se reconnaître.

DESROSIERS.

Je le suis donc : car moi je m'étais fort bien rappelé la pe-
tite Georgette, la fille du concierge... c'est pour cela que j'étais
descendu chez elle.

GEORGETTE.

Et ce matin... toutes ces questions sur ce domaine, sur
ce château... que vous regardiez avec tant de plaisir !..

* La comtesse, Desrosiers, Georgette, César.

** Desrosiers, la comtesse, Georgette, César.

LA COMTESSE.

C'était tout naturel.

CÉSAR, *le regardant et le reconnaissant.*

Eh ben !.. eh ben !.. c'te rencontre... les six francs..... les six francs de tout-à-l'heure, c'est lui... c'est vous, n'est-ce pas ?

DESROSIERS.

C'est bien... c'est bien... mon garçon... ne parlons pas de cette misère-là... C'est moi qui malgré l'incognito ai voulu payer ma bien-venue à ce pauvre diable.

LA COMTESSE.

Je reconnais là mon neveu... (*A Georgette.*) Et quel air noble et distingué ! Il ne se serait pas nommé que j'aurais deviné un Caradec... Et ce matin, seulement quand je l'ai aperçu, quand il m'a saluée, j'ai senti là une émotion... la voix du sang !

DESROSIERS.

Un instinct de noblesse, ma chère tante.

LA COMTESSE.

Je veux qu'il y ait aujourd'hui même au château réception solennelle.

AIR : *Contentons-nous.*

A tout le monde on ouvrira les portes...
C'est un grand jour !.. c'est un jour de bonheur !
Rustres, vilains et gens de toutes sortes
Seront admis à revoir leur seigneur...
Je veux, de plus, couronner deux rosières...

DESROSIERS.

Que vous aurez ?

LA COMTESSE.

Mais j'espère aujourd'hui,

Si toutefois les révolutionnaires

En ont laissé quelques-unes ici.

(*A Desrosiers.*) Je viens d'annoncer officiellement votre retour à ma fille et à M. de Neuillac, dont cette arrivée a renversé toutes les espérances. J'en suis désolée, parce que c'est un excellent parent et un bon gentilhomme; mais je l'en avais prévenu, et je n'y puis que faire... c'est à vous seul, mon neveu, à vous, mon cher Arthur !..

CÉSAR, *poussant un cri.*

Arthur !.. c'est ce nom-là...

GEORGETTE.

Veux-tu te taire !

CÉSAR.

Arthur !.. où est-il ?

GEORGETTE.

Là, devant toi !

CÉSAR, *d'un air hébété.*

Ah !

GEORGETTE,

Salue donc !

CÉSAR.

Non !

GEORGETTE.

Veux-tu bien saluer ?

CÉSAR.

Non... non...

GEORGETTE.

Est-il entêté!.. et qu'est-ce qu'il a donc à gronder comme ça?... Ici, César... ici!

CÉSAR, *grommelant entre ses dents comme un chien mécontent.*

Hon... hon... hon!..

GEORGETTE,

Veux-tu bien te taire !

CÉSAR.

Je me tais !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DES GENS DU VILLAGE.

FINAL.

AIR : *Motif des Huguenots* (Arrangé par M. Hormille).

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah ! quel plaisir de vous apprendre
Qu'un événement heureux
Dans ce château vient de me rendre
Le plus chéri de mes neveux.

DESROSIERES.

Je suis charmé de vous apprendre
Qu'un événement heureux
Dans ce château vient de vous rendre
Le seigneur qu'appelaient vos vœux.

GEORGETTE.

Ah ! quel plaisir pour moi d'apprendre
Qu'un événement heureux
Dans ce château vient de nous rendre
Le seigneur qu'appelaient nos vœux.

LES VILLAGEOIS.

Ah ! que vient-on de nous apprendre !
Et quel événement heureux
Dans ce château vient de nous rendre
Le plus chéri de vos neveux ?

LA COMTESSE, *seule.*

Gens de village,
Entourez-le de vos respects,

De votre hommage...
C'est le dernier des Caradecs !

ENSEMBLE.

DESROSIER.

Gens de village,
J'ai d'anciens droits à vos respects ;
Rendez hommage
A l'héritier des Caradecs !

GEORGETTE.

Gens de village,
Il a des droits à nos respects ;
Rendons hommage
A l'héritier des Caradecs !

LE CHOEUR.

Dans ce village,
Il a des droits à nos respects ;
Rendons hommage
A l'héritier des Caradecs !

TOUS.

Gloire, amis, gloire, amis,
A monseigneur le marquis !
Reprise du chœur général.

TOUS.

Ah ! que vient-on de nous apprendre ? etc.

CÉSAR, à *Georgette*.

Le marquis, (*his*) on se moque de lui,
N'est-il pas vrai ?

GEORGETTE.

Non pas... car celui-ci
Est bien un marquis véritable.

CÉSAR.

Pourquoi ne l' suis-je pas aussi ?

GEORGETTE.

Toi , tu n'es rien qu'un pauvre diable.

CÉSAR.

Marquis !

On me l'a pourtant dit aussi.

GEORGETTE.

Veux-tu ne pas parler ainsi ?

Je te l'ordonne.

CÉSAR.

Je me tais,
Je n'en parlerai plus jamais.

LA COMTESSE, à *Desrosiers**.

Venez, dans ce château dont vous êtes le maître,
Nous raconter les maux endurés loin de nous.
(*A demi-voix.*)

Et moi, sur tous nos biens, sur ma fille et sur vous,
J'ai d'importans projets à vous faire connaître.

CHOEUR.

Ah ! pour nous tous quelle nouvelle !
Pour le village, quel bonheur !
Et nous venons, vassaux fidèles,
Pour fêter notre ancien seigneur.

* La comtesse, Desrosiers, Georgette , César.

(La comtesse et Desrosiers entrent dans le château. Tous les villageois y entrent après eux.)

CÉSAR, sur le devant du théâtre, et cherchant à rappeler ses idées.

Le marquis !.. (*bis*) C'est étonnant, car aujourd'hui

On me l'a pourtant dit aussi.

(Il veut suivre les gens du château ; mais l'on vient de refermer la grille, et il se trouve seul en dehors.)

Ils entrent tous... moi seul, hélas !

Moi seul... je n'entre pas.

(Il s'assied tristement sur un petit banc de pierre en dehors de la grille, et se penche vers la niche du chien. — On entend dans le lointain le chant du dernier chœur.)

Ah ! pour nous tous quelle nouvelle, etc.

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un grand appartement gothique. Porte au fond et portes latérales aux angles de l'appartement. Sur le côté, à droite de l'acteur, un grand cadre vide et une espèce d'armoire au bas. À gauche une cheminée sur laquelle est un magot. Sur le devant une table et quelques livres, un grand fauteuil près de la table et à droite du théâtre un autre grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL, GEORGETTE.

(Ils entrent par le fond.)

LE GÉNÉRAL.

Viens, ma nièce, viens-t'en avec moi... je n'y tiens plus ; je suis excédé des airs que se donne l'héritier des Caradecs, que la vieille dame vient de me présenter et qu'elle trouve superbe !.. Ma foi, si tous les marquis ressemblaient à celui-là, on a bien fait de les supprimer... la perte n'est pas grande pour le trésor, car ils ne valent pas grand'chose.

GEORGETTE.

C'est étonnant !.. ça n'est pas là l'effet que me faisait autrefois mon jeune maître. Vous le rappelez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Il y a dix ans... un bambin, non, ma foi... je me rappelle son père, M. le marquis, fier avec tout le monde, mais bon enfant avec les garde-chasses c'est une qualité qu'il avait... je me rappelle aussi M^{me} la marquise.

GEORGETTE.

Une excellente femme qui m'avait prise en amitié.

LE GÉNÉRAL.

Et qui, lorsque tu étais toute petite, avait daigné elle-même t'apprendre à lire... Ça t'est-il resté?

GEORGETTE.

Certainement, ça ne s'oublie pas.

LE GÉNÉRAL.

Tant mieux!... ça peut servir... dans les familles... et je voulais, à ce sujet-là, te parler... te parler à toi toute seule.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que c'est, mon oncle? me voilà.

LE GÉNÉRAL.

As-tu remarqué tout-à-l'heure, au dessert, ce hussard qui m'a apporté une lettre que j'ai mise dans ma poche en disant: C'est bon, je verrai plus tard.

GEORGETTE.

C'est vrai!... vous ne l'avez pas encore lue!.

LE GÉNÉRAL.

Pour des raisons particulières que je ne dirais à personne... mais que je peux t'avouer à toi, Georgette... qui es ma nièce... (*A demi-voix.*) C'est que je ne sais pas lire.

GEORGETTE.

Ah! bah!

LE GÉNÉRAL.

Ce dont j'enrage; mais je ne peux pas en vouloir à mes parents, ils ne prévoyaient pas ce qui m'arrive... j'ai été surpris par la fortune avant que j'aie eu le temps de me mettre en garde.

GEORGETTE.

Mais depuis?..

LE GÉNÉRAL.

Depuis que je suis général, j'ai appris l'essentiel, à signer mon nom... je lis bien aussi un peu quand je suis seul et qu'il n'y a personne qui me regarde... c'est un jeune homme de famille, un caporal qui m'avait commencé... mais mes études ont été arrêtées par un boulet qui a emporté mon professeur.

GEORGETTE.

Quel malheur!

LE GÉNÉRAL.

Surtout pour moi... avec ça je n'avais guère de temps à donner à la littérature!... toujours en marche ou occupé à battre l'ennemi... mais je m'y remettrai, je travaillerai, je suis encore assez jeune pour apprendre... et tu penses bien que je ne veux pas rester où je suis.

GEORGETTE.

Quoi !... vous n'êtes pas content, vous qui de simple soldat êtes devenu général !

LE GÉNÉRAL, d'un air de dédain.

Oui... général de brigade...

GEORGETTE.

Eh bien !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! on peut devenir général de division... et puis... et puis mieux encore... il y a mon camarade Lefebvre, parti soldat comme moi et qui commande en chef.

GEORGETTE.

Ah ! vous avez de l'ambition ?

LE GÉNÉRAL.

Du tout !... je veux me faire tuer ou arriver à quelque chose qui en vaille la peine.

GEORGETTE.

Marquis, par exemple !

LE GÉNÉRAL.

Fi donc !... les marquis sont finis, faut autre chose à la place, quelque chose de mieux.

Air des Scythes.

Les marquis de l'ancien régime,
Sont maintenant comme les assignats,
Ils ont perdu dans la publique estime,
Ils n'ont plus cours, ou du moins sont bien bas.

GEORGETTE.

Ça changera, mon oncl'...

LE GÉNÉRAL.

Je ne crois pas.

L'armée est tout, plus de noblesse ancienne.

GEORGETTE.

Oui, maintenant... mais ces mêmes conscrits
Qui nous donneront plus d'un grand capitaine
Pourront plus tard nous donner des marquis, (Bis)
Des barons, des comtes, des marquis.

LE GÉNÉRAL.

Jamais... nous avons d'autres idées... moi, d'abord je veux que tu fasses un beau mariage... je ne pense qu'à ça.

GEORGETTE.

Et moi je n'y pense guère.

LE GÉNÉRAL.

Laisse donc, j'ai de petits aides-de-camp qui sont gentils... mais ils sont comme moi, ils n'ont pas le sou... et je veux pour toi une grande fortune.

GEORGETTE.

Y pensez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

« Chacun son tour. En attendant, avance à l'ordre, et lis-moi cette lettre... la signature d'abord.

GEORGETTE.

Saint-Laurent.

LE GÉNÉRAL.

Un de mes aides-de-camp, celui qui d'habitude me sert de secrétaire... je lui apprendrai à ne pas être ici à son poste.

GEORGETTE, lisant.

« Mon général ; je vous demande bien pardon d'une balle » que je viens de recevoir dans la cuisse, et qui avant trois ou » quatre jours ne me permettra pas de me rendre auprès de » vous. » Pauvre garçon !

LE GÉNÉRAL.

« J'ai du malheur dans mon éducation, et à moins que pendant ce temps-là tu ne sois mon secrétaire...

GEORGETTE.

Oh ! bien volontiers...

LE GÉNÉRAL.

Mais prends garde, morbleu, que personne ne s'en doute !... Et surtout de la discrétion sur les ordres ou dépêches qui pourraient m'arriver !... ça ne plaisante pas.

GEORGETTE.

Soyez tranquille... on me tuerait plutôt.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure ! j'y compte... Qui vient là ?

GEORGETTE.

M. de Neuillac qui se promène dans cette galerie.

LE GÉNÉRAL *passé à gauche* *.

Un brave garçon, celui-là ! il me plaît... et s'il te convient pour mari, je te le donne.

GEORGETTE.

Un ci-devant !

LE GÉNÉRAL.

C'est égal... je passerai par là-dessus... On me blâmera si on veut... je brave les propos et les préjugés.

GEORGETTE, souriant.

Rassurez-vous, j'ai idée qu'il me refuserait.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi, morbleu !

GEORGETTE.

Parce qu'il en aime une autre,

* Georgette, le général.

LE GÉNÉRAL.

C'est différent... sous le règne de la liberté , les inclinations sont libres, et l'on ne doit aimer qu'une femme à la fois...

GEORGETTE.

Sous la république une et indivisible !

LE GÉNÉRAL.

Comme tu dis... (*Regardant le chevalier, qui est entré en rêvant sans les apercevoir.*) Qu'est-ce qu'il a donc ? (*Lui frappant sur l'épaule.*) A quoi rêve mon jeune capitaine ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER , *entrant par la porte latérale à droite*.*)

LE CHEVALIER.

Ah ! mon général.. c'est vous ! je suis bien malheureux !

GEORGETTE.

En quoi donc, monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais où donner de la tête.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! me voilà !... je suis de bon conseil.

LE CHEVALIER.

Oui, en présence de l'ennemi... mais avec des amis, avec une famille, que faire?... quel parti prendre ?

GEORGETTE.

Est-ce que vous auriez quelques doutes sur le nouveau cousin qui vous arrive, sur M. Arthur de Caradec ?

LE CHEVALIER.

Eh ! non, morbleu !... c'est bien lui... il n'y a pas à en douter... Il nous a montré les lettres et le portrait de son père , le marquis... les lettres de l'abbé Saint-Yon, son gouverneur... Il nous a fait la relation détaillée de leurs aventures, lorsque , échappés de Saint-Domingue et débarqués en Bretagne dans le plus fort de la terreur, le pauvre abbé fut arrêté, emprisonné comme prêtre, puis déporté à Cayenne, tandis que son élève, errant à l'aventure , s'est caché , déguisé, a fait je ne sais quel métier... Là-dessus il a été plus sobre de détails... mais c'est lui... c'est bien lui, par malheur... Non que je lui envie ses biens et sa fortune... le ciel m'est témoin que mon plus grand désir était de le revoir dans le château de ses pères, dans ce domaine que mes soins et mes démarches ont contribué à lui

* Georgette, le chevalier, le général.

faire rendre... Mais, je l'avoue, je m'attendais à trouver dans un cousin... dans un parent, plus d'affection, plus de générosité.

LE GÉNÉRAL.

Comment cela ?

LE CHEVALIER.

La comtesse est décidée à lui donner sa fille ; c'est convenu depuis long-temps, c'est juré entre les deux familles... je le sais ; mais, en apprenant que j'aimais Amélie, que peut-être j'en étais aimé, ne devait-il pas plaider pour moi auprès de la comtesse, et si elle résistait, lui rendre sa parole, renoncer à ce mariage ? C'est du moins ce que j'aurais fait à sa place, c'est ce que j'espérais de lui... Eh bien ! non !... j'ai trouvé une sécheresse, une froideur, que j'étais loin d'attendre... et qui ne me présagent rien de bon...

GEORGETTE.

Comment ? vous croyez ?..

LE CHEVALIER.

Il m'a répondu qu'en neveu soumis il obéirait à sa tante, et qu'il ne voulait pas, le jour même où il rentrait dans sa famille, y donner l'exemple de la rébellion...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! par exemple...

LE CHEVALIER.

Silence ! les voici !..

SCÈNE III.

LA COMTESSE, DESROSIERS, LE GÉNÉRAL,
LE CHEVALIER, GEORGETTE *.

LE GÉNÉRAL, à part.

Je ne sais pas si c'est ce que je viens d'apprendre ; mais cette figure-là ne me revient pas du tout... je crois l'avoir vue quelque part.

LA COMTESSE, à Desrosiers.

Voici, mon neveu, un appartement que je vous ai réservé pour le dernier... on l'avait tenu constamment fermé... c'est d'aujourd'hui seulement et pour votre arrivée que les portes se sont rouvertes... il doit vous rappeler bien des souvenirs.

DESROSIERS.

Certainement... le château d'abord en est peuplé de souvenirs... et ils me reviennent tellement en foule que je ne m'y reconnais plus.

* Georgette, le chevalier, la comtesse, Desrosiers, le général.

LA COMTESSE.

Ici cependant vous devez vous connaître... c'est dans cette pièce que vous veniez deux fois par jour...

DESROSIERS.

J'y suis... j'y suis!.. la salle à manger!..

LA COMTESSE.

Du tout... le cabinet de travail du marquis votre père... c'est ici que ce pauvre abbé Saint-Yon vous donnait ses leçons...

DESROSIERS.

C'est vrai!.. c'est vrai!.. je l'avais oublié... l'effet des révolutions...

LA COMTESSE.

Des leçons de latin.

DESROSIERS.

Je l'ai aussi oublié!..

LE GÉNÉRAL.

La révolution!..

DESROSIERS.

Comme vous dites, général.

LA COMTESSE, *riant*.

Et puis vos leçons de menuet... le petit maître de danse?...

DESROSIERS, *riant*.

Je le vois encore avec sa pochette.

(Le général et Georgette ont remonté le théâtre, et causent ensemble au fond.)

LA COMTESSE, *d'un air solennel**.

Il est d'autres souvenirs plus graves et plus profonds.

DESROSIERS, *à part, avec embarras*.

Ah! diable!..

LA COMTESSE.

Lorsque pour rétablir sa fortune, mon frère fut obligé de partir pour Saint-Domingue, il s'enferma ici, en tête-à-tête avec vous... et vous vous rappelez ce qu'il vous dit?

DESROSIERS.

Confusément.

LA COMTESSE.

Il me l'a raconté à moi, et je ne l'ai point oublié : Mon fils, je deviens négociant, je cesse d'être gentilhomme... voici mon épée que je dépose ici, dans un endroit que vous seul connaissez... et si je meurs avant d'avoir le droit de la reprendre, je vous la lègue... sachez vous en servir.

* Le chevalier, la comtesse, Desrosiers, sur le devant ; Georgette, le général, au fond.

DESROSIERS , *vivement.*

C'est vrai ! ce sont ses propres paroles...

LA COMTESSE.

Et cette épée ?..

LE CHEVALIER.

Vous la retrouverez facilement.

DESROSIERS.

Je l'espère, en cherchant bien...

LA COMTESSE.

A onze ans, une pareille scène doit faire impression !

DESROSIERS.

Beaucoup, beaucoup trop... cela ébranle les organes et les affaiblit... et puis je n'ai jamais eu la mémoire des lieux.

LA COMTESSE.

Ceux-ci cependant sont assez remarquables... c'est ici que logea pendant un mois Jean III, duc de Bretagne... ce sont les mêmes meubles qui ont servi à ce noble prince.

(Le général s'est assis sur le grand fauteuil, auprès de la table, et le secouant un peu fort le bras lui reste dans la main.)

LE GÉNÉRAL.

On le voit bien, car ils tombent de noblesse.

AIR de Prévillè et Taconet.

Ce mobilier si vermoulu, si frêle,
Et que du temps avait miné la faux,
Est entre nous l'image trop fidèle
De ce qu'étaient les maîtres des châteaux. (*Bis.*)
Tous ces seigneurs, barons du moyen âge,
De père en fils, vieilliss à l'OEil-de-bœuf,
Étaient usés... aussi quatre vingt-neuf
Voulant marquer brillamment son passage,
A tout brisé, pour tout remettre à neuf.

LA COMTESSE.

Le général est toujours aimable.

LE GÉNÉRAL.

Toujours après dîner, et le vôtre était excellent... sans compter votre amabilité... vos grâces et votre café, qui était parfait.

DESROSIERS.

Je n'en ai jamais bu comme cela en Amérique.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y avait qu'une chose qui m'inquiétait pendant le dîner et m'empêchait d'être tout entier à mon affaire.

DESROSIERS.

Et quoi donc ?

LE GÉNÉRAL, *à la comtesse.*

La figure de M. le marquis !..

DESROSIERS, *troublé.*

En vérité?..

LA COMTESSE.

Et comment cela ?

LE GÉNÉRAL.

Je cherchais où je l'avais déjà vue... après ça, c'en est peut-être un autre... il me semble pourtant bien que c'était à Paris. Oui... oui, c'était un jour de parade au carrousel...

LA COMTESSE.

Parmi les officiers.

LE GÉNÉRAL.

Non.

LA COMTESSE.

Au milieu de la poudre.

LE GÉNÉRAL, *vivement.*

Oui... oui... vous me mettez sur la voie... j'étais pressé de me rendre à la parade... et dans le désordre de toilette où j'étais... j'entre au Palais-Royal... chez un fameux coiffeur... c'était lui...

LA COMTESSE.

Monsieur...

LE GÉNÉRAL.

Ou du moins quelqu'un qui lui ressemblait tellement...

DESROSIERS, *troublé.*

Vous croyez?...

(Il se lève ainsi que la comtesse*.)

LE GÉNÉRAL, *avec force, et le regardant.*

Maintenant.... j'en suis sûr.... et, y eût-il là une batterie de canons, je crierais aussi haut qu'elle... c'est lui... je le jure!..

DESROSIERS, *dans la plus grande honte.*

Général...

LE GÉNÉRAL, *avec force, et lui prenant la main.*

Oui, morbleu!.... je vous défie maintenant de soutenir le contraire.

DESROSIERS, *essayant de rire.*

Je m'en garderais bien... c'est vrai... c'est la vérité même... c'était moi... en personne... et ce n'est pas le seul métier que la nécessité de me cacher... m'ait fait excercer dans ce temps-là.

LA COMTESSE.

Quoi, mon neveu!..

DESROSIERS.

Oui, ma tante, si j'avais été reconnu, il y allait de la vie....

* Le chevalier, la comtesse, Desrosiers, le général, Georgette.

et je me suis décidé à accommoder quelques têtes, afin de sauver la mienne !

LA COMTESSE.

Quel temps que celui-là !.. un marquis !..

GEORGETTE.

Donnant le coup de peigne !

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas là qu'est le mal !

DESROSIIERS.

Vous avez raison.

Air du Piège.

L'incognito devait me protéger ;
Tranquille au milieu de l'orage,
Le fer en main je bravais le danger,
Frisant chacun avec courage...
J'ai recueilli de ces temps douloureux,
Où la terreur était extrême,
L'avantage bien précieux...

LE GÉNÉRAL.

De pouvoir vous coiffer vous-même.

DESROSIIERS.

C'est une excellente école que celle du malheur... elle nous rend meilleurs et plus expansifs... elle développe la sensibilité.

LE CHEVALIER.

J'en suis persuadé, mon cousin, et je ne doute pas que vous n'ayez réfléchi à notre conversation de tout-à-l'heure.

DESROSIIERS.

Certainement ! j'en ai parlé à ma tante.

LE CHEVALIER.

Et sa décision ?

DESROSIIERS.

Vous la connaîtrez plus tard.

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas sur-le-champ ?

LA COMTESSE.

Pour des raisons...

LE CHEVALIER.

Que je devine !

LA COMTESSE.

Eh bien ! quand il serait vrai... les paroles déjà données, la foi convenue, et mieux encore... la nécessité maintenant plus que jamais de concentrer les familles, de réunir des biens et des titres que l'on cherche à diviser et à anéantir... tout nous fait un devoir de tenir à nos premiers projets, et mon neveu lui-même le voudrait, qu'il n'est pas maître d'y renoncer.

DESROSIERS.

Je le sens comme vous, et voilà ce qui me désole... mais il est des momens où il faut se sacrifier...

LE CHEVALIER, *avec colère.*

Monsieur...

LA COMTESSE.

Et ce mariage se fera dès demain.

LE GÉNÉRAL.

Permettez!.. on ne se marie plus ainsi... M. le maire et la municipalité exigent des délais...

(Le chevalier passe auprès du général.)

LA COMTESSE*.

Dont je me moque... je ne reconnais ni votre maire... ni votre municipalité... un prêtre, deux témoins comme autrefois, et en une demi-heure ma fille sera marquise de Caradec.

LE CHEVALIER.

Pas tant que je vivrai du moins... (*S'approchant de Desrosiers.*) Et si monsieur le marquis daigne me comprendre...

DESROSIERS, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est?

LA COMTESSE, *passant entre Desrosiers et le Chevalier.*

Qu'est-ce que j'entends?... menacer des jours si précieux! exposer un sang déjà si rare!.. le dernier des Caradecs!... (*Au Chevalier.*) Monsieur, s'il vous arrive seulement de tirer l'épée contre lui, tout est fini entre nos deux maisons, et vous ne reverrez jamais ni moi ni ma fille...

LE CHEVALIER.

O ciel!

LA COMTESSE, *bas à Desrosiers.*

Je connais sa mauvaise tête, et je redoute la vôtre.

DESROSIERS.

Oh! oui... j'ai une tête...

LA COMTESSE.

Comme chef de la famille, mon neveu, vous devez lui épargner une faute... un crime qui lui causerait d'éternels remords.

DESROSIERS, *de même.*

Vous croyez?..

LA COMTESSE, *de même.*

Je l'exige... je l'ordonne.

DESROSIERS, *de même.*

Vous sentez que je n'ai rien à vous refuser.

* La comtesse, Desrosiers, le chevalier, le général, Georgette.

LA COMTESSE, *de même.*

Dès ce soir... en secret, nous partirons avec ma fille pour Rennes, où le mariage se fera demain.

DESROSIERS, *de même.*

Comment cela?..

LA COMTESSE, *de même.*

Ne vous mêlez de rien... je me charge de tout... et vais tout disposer...

DESROSIERS, *de même.*

Je l'aime autant.

LA COMTESSE, *à voix haute.*

Adieu, messieurs! adieu chevalier! songez à ce que j'ai dit... vous savez mieux que personne si je tiens mes promesses.... adieu!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté LA COMTESSE*.*

LE GÉNÉRAL, *la regardant sortir.*

Elle est superbe... (*A Georgette.*) Je crois voir une colonne qui se déploie.

LE CHEVALIER, *s'approchant de Desrosiers.*

Je vous remercie, monsieur, d'avoir éloigné la comtesse... je vous reconnais là.

DESROSIERS.

Vous êtes bien bon !

LE CHEVALIER.

Vos armes?...

DESROSIERS.

Ça m'est égal...

LE CHEVALIER.

Le lieu?...

DESROSIERS.

Tout-à-fait à votre choix.

LE CHEVALIER.

Ici donc... et à l'épée.

DESROSIERS.

Si cela peut vous être agréable...

LE CHEVALIER.

Et l'heure... le moment?

DESROSIERS.

C'est autre chose... j'ai des devoirs à remplir, des affaires à

* Desrosiers, le chevalier, le général, Georgette.

mettre en ordre... Quand il y a dix ans qu'on ne s'en est mêlé, c'est un peu long, et je vous demande huit jours... (*appuyant*) huit bons jours.

LE CHEVALIER.

Monsieur...

DESROSIERS.

Pour le moins... en faisant tout par moi-même... car, si je prenais un homme d'affaires, ce qui peut-être vaudrait mieux, nous n'en finirions jamais.

LE CHEVALIER.

Monsieur le marquis, c'est abuser...

DESROSIERS.

Nullement, monsieur le chevalier... c'est à prendre ou à laisser.

LE CHEVALIER.

Peu m'importe, monsieur, tant que le mariage n'aura pas lieu... car je serai là, je ne vous quitterai pas, et dans huit jours...

DESROSIERS.

Dans huit jours, soit. (*A part.*) Ce soir nous partons pour Rennes... demain le mariage, et après-demain je commence mes voyages avec ma femme et sa dot... (*Haut.*) Adieu, chevalier, au revoir, général.

AIR nouveau. (Musique de M. Hormille.)

LE GÉNÉRAL, à Desrosiers.

Adieu.

(*A Georgette.*)

Je sors : si de toi j'ai besoin
Songe à venir dès que ma voix t'appelle.

GEORGETTE.

Je sais qu'à l'ordre il faut être fidèle.

LE GÉNÉRAL, au chevalier.

Je veux, mon brave, être votre témoin.

(*Le chevalier s'incline.*)

Je suis jaloux d'observer le maintien

Du marquis parant quelques bottes,
Pour voir s'il tient une épée aussi bien

Qu'il tient le fer à papillotes.

ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL et le CHEVALIER.

Adieu, monsieur, partez ; mais ayez soin
De revenir où l'honneur vous appelle,
Et dans huit jours, rempli d'un noble zèle,
Présentez vous avec votre témoin.

DESROSIERS.

Adieu, monsieur, je pars, mais j'aurai soin
De me trouver où l'honneur nous appelle,
Et dans huit jours, à mon devoir fidèle,
Vous me verrez, suivi de mon témoin.

GEORGETTE, *au général.*

Comptez sur moi, mon oncle; j'ai soin
D'aller vers vous, si votre voix m'appelle;
Je sais qu'à l'ordre il faut être fidèle,
Et vous serez de mon zèle témoin.

(Le général sort par le fond, et Desrosiers par la porte à droite.)

SCÈNE V.

GEORGETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! je suis désolé! car, quoi qu'il arrive, Amélie est perdue pour moi.

GEORGETTE.

Vous croyez?

LE CHEVALIER, *s'asseyant sur le fauteuil, auprès de la table.*

Parbleu! c'est évident... je ne peux pas la lui laisser épouser... il me tuera plutôt, ou bien je le tuerai... et alors je connais la comtesse! elle ne me pardonnera jamais la mort de ce neveu... qu'elle admire, qu'elle chérit... C'est entre nous une séparation, une haine éternelle...

GEORGETTE.

C'est vrai... mais comment faire, mon Dieu! quel parti prendre?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CESAR, *apportant un panier de vins.*

CÉSAR, *entrant par le fond, et causant tout seul.*

Va porter ce panier de vins, qu'il m'a dit comme ça, l'autre... un bonnet de coton sur l'oreille... certainement que je le porterai, ça me réchauffera... (*Soufflant dans ses doigts.*) C'est qu'il ne fait pas chaud à la porte... C'est drôle, ils n'avaient jamais voulu me laisser entrer dans les appartemens... et aujourd'hui ils m'y envoient... ils me disaient toujours: « A c'te cour. » C'était bon quand Dragon y était... mais maintenant... pauvre Dragon!

GEORGETTE, *qui pendant ce temps-là a causé avec le chevalier.*

C'est ce bon César, avec un panier énorme!

CÉSAR.

Oui, mamzelle, c'est le bonnet de coton qui m'a dit... (*Levant les yeux, regardant autour de lui, et laissant tomber le panier.*) Oh!

(L'orchestre joue l'air du chevalier d'Avenel, dans la Dame Blanche.)

GEORGETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc ? (*Regardant le panier.*) Heureusement rien n'est cassé.

CÉSAR, *courant avec joie autour de l'appartement.*

O mon Dieu ! mon Dieu ! je suis bien content ! (*Parlant aux meubles.*) Bonjour ! bonjour ! (*Au grand fauteuil qui est auprès de la table.*) Ah ! ah ! grand fauteuil... bien vieux... bien malade... ah ! ça fait plaisir de se voir... (*Apercevant le bureau.*) Et toi aussi, mon ancien... (*S'asseyant et se plaçant comme un enfant qui écrit.*) Musa, la muse, musarum, musarum...

LE CHEVALIER*.

Du latin, maintenant.

GEORGETTE.

C'est du latin?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui... tais-toi donc.

CÉSAR, *se levant et donnant un coup de pied au bureau.*

Je ne veux pas de toi... je ne veux pas écrire ce matin... et puis... (*faisant le geste de s'écarter qu'on donne sur les doigts*) je ne veux pas d'ça... (*Chantant.*) Tra, la, la, la, congé, récréation... n'est-ce pas ? j'ai bien travaillé... bien sage... danser... (*Il danse ; il chante un air de menuet, et imite son maître jouant de la pochette. Il prend la main de Georgette, et chante en formant quelques pas avec elle ; puis ses yeux se portent sur le cadre vide, et ne voyant pas de portrait, il s'écrie**.*) Ah ! mon Dieu !

GEORGETTE.

Qu'a-t-il donc ?

CÉSAR.

Il n'y est plus... il n'est pas encore revenu.

GEORGETTE.

Qui donc ?

CÉSAR.

Le grand... (*montrant les bordures de son habit*) là... doré... (*faisant le signe d'un grand ruban qui traverse la poitrine*) et puis là... enfin... le grand...

LE CHEVALIER.

Le portrait du marquis, qui était là et que l'on a détruit.
CÉSAR, *se retournant du côté de la cheminée, où il aperçoit le magot, et poussant un cri de joie.*

Ah ! le petit... le petit gentilhomme ! (*Il court au magot, le salue, saute devant lui, et fait aller sa tête***.*) Salue, salue, mon

* Georgette, le chevalier, César.

** César, Georgette, le chevalier.

*** Le chevalier, Georgette, César.

petit ami... bien honnête, bien élevé. (*Il continue de jouer avec le magot de la Chine, le prend, le met sur la table et fait toujours aller sa tête.*) Et ton petit camarade, où est-il donc?

GEORGETTE.

C'est inconcevable..... sa joie à l'aspect de ce magot de la Chine.....

LE CHEVALIER.

Qui servait autrefois à l'amusement de mon cousin Arthur... Il y a là-dessous un mystère... Il est donc venu ici autrefois?

GEORGETTE.

Il y a donc habité?

LE CHEVALIER.

Interroge-le, Georgette, il te répond mieux qu'à moi.

CÉSAR, *toujours avec le magot.*

Ils étaient deux... où donc est ton petit camarade?

GEORGETTE.

Ici, César, ici... allons, viens ici. (*César vient auprès de Georgette.*) Dis-moi, d'où te venaient les six francs que voilà... que tu m'as donnés?

CÉSAR.

Ah! oui, six francs, pour des papiers... une bonne affaire, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Dés papiers?

CÉSAR.

Oui, de mauvais chiffons de papiers qui étaient dans mon sac.

LE CHEVALIER.

Qui les y avait mis?

CÉSAR, *cherchant.*

Je ne sais pas... (*Regardant le magot.*) Si, si, je me rappelle; ils étaient deux comme celui-là.

GEORGETTE, *l'empêchant de jeter les yeux sur le magot.*

Ne pense donc pas à ça... réponds-moi... Qu'est-ce que tu as fait ce matin?... où as-tu été?...

CÉSAR.

Nulle part.

GEORGETTE.

Tu mens.

CÉSAR.

Non... parole!

GEORGETTE.

D'abord, tu as vu quelqu'un qui t'a remis un paquet, là, dans ton sac.

CÉSAR.

Ah ! oui... c'est vrai... il était maigre... il était pâle... il pleurait, il me serrait les mains... et puis un mauvais matelas, c'est-à-dire une pailleasse... voilà toute la vérité... parole !..

GEORGETTE, *le caressant comme un chien qu'on flatte.*

A la bonne heure... c'est bien !... beau César... il est beau... je suis contente de lui.

CÉSAR, *avec joie.*

Et moi aussi.

GEORGETTE.

Tu as bien fait de me le dire, car je le savais.

CÉSAR.

Ah ! vous le saviez ?..

GEORGETTE.

Il était pâle... il était maigre...

CÉSAR.

Ah ! vous le saviez... vous le connaissez ?

GEORGETTE.

Oui... il était bien malade.

CÉSAR.

C'est vrai, bien faible.

GEORGETTE.

Mais il parlait... il te disait... je l'entends encore... il te disait, en te serrant les mains...

CÉSAR, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! oui... ça me faisait rire...

GEORGETTE, *riant aussi.*

C'est vrai, c'était drôle.... il te disait...

CÉSAR.

Monsieur le marquis... monsieur le marquis.

LE CHEVALIER, *vivement.*

A toi, monsieur le marquis ?

CÉSAR, *de même.*

Non... non... ce n'est pas vrai, M^{lle} Georgette ne veut pas.

GEORGETTE.

Quand c'est pour se moquer... mais celui-là, il ne se moquait pas de toi.

CÉSAR.

Vous croyez ?

GEORGETTE.

Puisqu'il pleurait.

CÉSAR.

Oui... de grosses larmes.

GEORGETTE.

Et il était tout seul ?

CÉSAR, regardant du côté du magot.

Non... ils étaient deux.

GEORGETTE, continuant à l'interroger.

De grosses larmes...

CÉSAR, regardant toujours le magot.

Avec un pantalon vert.

LE CHEVALIER.

Qui... le malade ?

CÉSAR.

Et une veste de porcelaine... et il saluait... comme ça, avec une figure peinte en rouge, et des moustaches.

LE CHEVALIER, avec impatience.

Ce n'est pas celui-là dont il s'agit.... mais l'autre... l'autre...

GEORGETTE.

Oui, l'autre... l'autre.

CÉSAR.

Oh ! l'autre... (Il fait un geste de souvenir, court vivement de côté et d'autre dans l'appartement, comme s'il cherchait quelque objet caché ; et, arrivé près de l'armoire qui est au-dessous du cadre vide, il l'ouvre, en retire l'autre magot qui y était renfermé, le prend dans ses bras, et d'un air de triomphe vient le placer sur la table en s'écriant.) Les voilà tous réunis... toute la petite famille.

LE CHEVALIER, avec colère.

Est-il possible ! un pareil souvenir ?.. et ce malheureux imbécile qui ne peut nous dire...

(Il veut aller à César, qui est à la table, occupé avec les deux magots.)

GEORGETTE, l'arrêtant.

Au nom du ciel, taisez-vous... si vous le brusquez, nous n'obtiendrons rien. (Elle revient au milieu du théâtre, et appelle César, qui est toujours auprès de la table et des magots.) César, mon petit César. (Elle va le prendre et le ramène avec elle.) Si je te suis chère, si tu m'aimes...

CÉSAR, vivement.

De tout mon cœur.

GEORGETTE.

Tu me répondras, tu me diras quel était cet homme... cherche... cherche bien.

CÉSAR.

Oui, je cherche... je voudrais vous dire... tout cela se brouille... Attendez, attendez.... Il disait mon maître, mon

maître... ses mains tremblaient, sa tête aussi. (*Regardant les magots.*) Oui, oui, il la remuait comme ça.

(Il imite le mouvement de tête des magots.)

GEORGETTE.

Et où était-il?

CÉSAR, *montrant la gauche.*

Là, sur la cheminée.

LE CHEVALIER, *impatiente.*

Au moment de tout savoir...

CÉSAR, *suivant une autre idée.*

Non, pas de cheminée, pas de feu... un mauvais lit... (*Regardant les murs de l'appartement.*) Non, un riche appartement... avec beaucoup de monde... oui... et puis... non... ça tourne, ça tourne... je ne vois rien, je souffre. (*Portant la main à sa tête.*) Je souffre là. (*Avec désespoir.*) Je ne peux pas, mamzelle, je ne peux pas.

GEORGETTE, *à Césars.*

Allons, calme-toi, calme-toi... je ne te demande plus rien... rien du tout... mais j'ai une commission à te donner.

CÉSAR.

Ah! promener, courir...

GEORGETTE.

Tu veux donc bien me rendre un service?

CÉSAR.

Toujours.

GEORGETTE.

Ce pauvre homme... dont nous parlions... est bien malade, bien faible... et du bon vin le ranimerait... parce que du bon vin, ça vous ranime.

CÉSAR.

Oui, c'est bien fort.

GEORGETTE, *allant au panier de vin que César a apporté, y prenant deux bouteilles, et les mettant dans les mains de César.*

Tiens, porte-lui sur-le-champ ces deux bouteilles de ma part.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE.

Sur-le-champ, sans t'arrêter, sans t'amuser en route... (*Au chevalier.*) Et vous, suivez-le et ne le perdez pas de vue.

CÉSAR.

Oui, mamzelle.

GEORGETTE, *lui commandant comme à un chien.*

Porte, César... porte vite.

CÉSAR.

Oui, c'est ça, c'est ça... je vas courir comme Dragon.

(Il sort en courant et en sautant.)

GEORGETTE, au chevalier.

Allez, allez.

LE CHEVALIER, sortant, et suivant César.

Soyez tranquille, je ne le quitte pas.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GEORGETTE.

O mon Dieu ! cela serait-il possible?... Oui, oui... ce pauvre garçon ne peut avoir ni l'intention ni les moyens de tromper ; son trouble en revoyant ces lieux... (*montrant les porcelaines*) ces souvenirs qui ne pouvaient arriver qu'à lui seul... tout me démontre clairement la vérité... mais comment la prouver ?.. comment persuader les autres?... dans ce moment surtout où un imposteur, plus hardi et plus habile que nous... c'est lui !

(Elle se retire à l'écart.)

SCÈNE VIII.

DESROSIERS, GEORGETTE.

DESROSIERS, entrant par la porte latérale à droite, à la canton-nade.

Très-bien, très-bien, mes vassaux, très-bien. Ma foi, ce n'est pas si difficile de tromper les gens... ils ne demandent que cela... ils vont tous au-devant... Ce soir, nous partons en secret dans la berline de la comtesse, avec ma petite cousine, ma future, qui est fort gentille... et, une fois marié, je me moque du chevalier... et des autres réclamations. J'ai pour moi titre, possession d'état et les pièces à l'appui... Il y a là de quoi gagner vingt procès... si on osait me les faire... et qui s'en aviserait?... qui peut y avoir intérêt?... si ce n'est cet imbécile qui ne peut pas même se faire comprendre... et que j'emmène avec moi. Relégué dans une ferme, cent écus de pension... heureux comme un roi... ça l'arrange... moi aussi... c'est bien, c'est généreux... je fais ma fortune et de la bienfaisance par-dessus le marché. Ma foi, tout me sourit, tout m'arrive à souhait, et je peux dire mieux que personne : allons, saute, marq... (*Il va pour battre un entrechat, et aperçoit Georgette.*) Ah ! c'est toi, petite?

GEORGETTE *.

Oui, monsieur... qui suis toute joyeuse de vous voir si content.

DESROSIERS.

Que veux-tu ? c'est si agréable d'être grand seigneur.. c'est un état qu'on voulait supprimer... et on avait tort... il n'y en a pas de plus facile à exercer.

GEORGETTE.

C'est ce qu'on dit, car souvent le premier venu...

DESROSIERS.

Comment, ma chère?...

GEORGETTE.

Pardon, monsieur, ne vous fâchez pas... je suis la première personne à qui vous avez parlé en arrivant dans le pays... c'est chez nous que vous avez logé, et il est juste que je vous fasse part des mauvais bruits que je ne crois pas, mais qui courent sur vous.

DESROSIERS.

Sur moi, voilà qui est plaisant... voilà qui me ferait rire.

GEORGETTE, à part.

Il ne rit pas... du courage! (*Haut.*) Oui, monsieur le marquis; on prétend que ce titre vous vient d'un hasard heureux...

DESROSIERS.

Comme tous les titres du monde... comme la naissance elle-même, qui n'est qu'un effet du hasard.

GEORGETTE, l'examinant.

Oui... mais il y en a qui parlent de lettres... d'actes..... de papiers tombés entre vos mains.

DESROSIERS.

Qui a dit cela?

GEORGETTE, à part.

Il est troublé!

DESROSIERS.

Qui a dit cela ? expliquez-vous!

GEORGETTE.

Je n'en sais rien... mais il y a, dit-on, par le monde un pauvre diable, un vieux serviteur... qui, lui aussi, avait des papiers de famille...

DESROSIERS.

Il n'en a donc plus?

GEORGETTE.

Je l'ignore... mais il peut parler... il peut tout dire... et alors nous avons les magistrats qui veulent s'occuper de cette affaire-là...

* Georgette Desrosiers.

DESROSIERS.

O ciel !

GEORGETTE.

Nous avons aussi les gendarmes, qui de leur naturel sont très-indiscrets, et qui se mêlent de tout.

DESROSIERS, *effrayé*.

Georgette !

GEORGETTE.

Ne vaut-il pas mieux que tout cela s'arrange là, entre nous, qui serons seuls dans le secret?..

DESROSIERS, *avec un trouble croissant*.

Il est de fait qu'on pourrait s'entendre ; et crois bien , ma chère petite, que ton zèle, ta fidélité, trouveraient en moi un protecteur.

GEORGETTE, *à part*.

Il y arrive... nous le tenons.

DESROSIERS.

Et surtout des récompenses... (*S'arrêtant.*) Le chevalier !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *courant vivement à Georgette*.

Malédiction !... il n'existait plus ?

GEORGETTE

Qui donc ?

LE CHEVALIER.

L'ami, le gouverneur d'Arthur... car c'était lui.

DESROSIERS.

Qu'entends-je ! est-il possible?... mon gouverneur, mon bon gouverneur... il était ici ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui... monsieur !

DESROSIERS.

Et je l'ignorais... et je n'ai pu recueillir ses dernières paroles... qui eussent été pour moi si importantes et si précieuses ? car, loin de les craindre, je les désirais, je les réclamais, ne fût-ce que pour repousser les bruits ridicules dont vous me parliez tout-à-l'heure, et que je méprise.

GEORGETTE.

Quoi ! monsieur...

DESROSIERS.

Je ne vous en remercie pas moins de votre zèle à me les apprendre... vous avez bien fait... je vous en sais gré, et, comme

je vous le disais, vous en serez récompensée. Le marquis de Caradec n'a que sa parole... (*à part*) il n'a que ça, mais il l'a. Quant aux autres (*regardant le chevalier*), c'est devant les tribunaux que je les attends, pas ailleurs... J'aime les procès... je serai ravi d'en avoir ; c'est très-agréable, surtout quand on a en main le moyen de les gagner. Adieu, chevalier.. adieu, petite, je ne t'oublierai pas.

(il sort par le fond.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Il nous raille encore... car il est maintenant trop sûr de son fait.

LE CHEVALIER.

Je le tuerai !

GEORGETTE,

Il ne vous donnera pas ce plaisir-là : il refusera.

LE CHEVALIER.

Et l'honneur des Caradecs ?

GEORGETTE.

Ça ne le regarde pas, il n'y est pour rien... et impossible de le convaincre ! Nous n'avons pour nous que ce pauvre César.

LE CHEVALIER.

Qui va partir !

GEORGETTE.

O ciel ! notre seul témoin... notre seul espoir !...

LE CHEVALIER.

Le valet de chambre de la comtesse est venu le prendre comme il me quittait, et l'a emmené avec lui, en lui disant que la voiture était prête.

GEORGETTE.

Qu'il ne s'éloigne pas... qu'il reste... n'importe à quel prix ! Allez, voyez... Trouvez moyen de le retenir. Moi, pendant ce temps, je chercherai... j'imaginerai... j'ai vu tout-à-l'heure, qu'il tremblait, qu'il s'effrayait aisément... et je ne désespère pas encore de rendre au véritable Arthur ses biens, et à vous celle que vous aimez... Mais partez, partez et ramenez-nous César.

LE CHEVALIER, *sortant par la droite.*

Je vous le promets.

GEORGETTE, *entendant le général qui appelle.*

C'est mon oncle !

SCÈNE XI.

GEORGETTE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *appelant.*

Georgette !... Georgette !... où diable es-tu ?... il faut que je coure tout le château pour trouver mon secrétaire.

GEORGETTE.

Me voici, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tu as donc ? tu me parais bien émue...

GEORGETTE.

Non, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Alors, avance ici... et, pendant que nous sommes seuls, lis-moi ces dépêches qui viennent d'arriver.

GEORGETTE.

Des dépêches du gouvernement ?

LE GÉNÉRAL, *les lui donnant.*

Rien que ça !... Est-ce que c'est plus difficile à lire que d'autres ?

GEORGETTE.

Non, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

J'avais demandé des instructions sur ces nobles qui nous arrivent de tous les côtés... et c'est sans doute à cela qu'on me répond ! ainsi pas de bêtises... et lis-moi cela couramment.

GEORGETTE, *à part.*

Si cette lettre pouvait servir nos projets et nous aider à le démasquer !.. (*Elle lit à voix basse tandis que le général va s'asseoir dans un fauteuil.*) Non... tout le protège, tout est contre nous.

LE GÉNÉRAL, *qui vient de s'asseoir.*

Eh bien ! lis donc, je t'écoute.

GEORGETTE.

Dieu !.. quelle idée !.. si j'osais !.. ma foi, tant pis ! qu'est-ce que je risque avec mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ça, il paraît que ce n'est pas bien écrit et que tu as de la peine à lire.

GEORGETTE.

Non, mon oncle... (*Elle se place derrière le général, à sa droite, et lit la dépêche.*) « Général, le gouvernement est in-
» formé que le marquis de Caradec a reparu dans le départe-
» ment où vous commandez. »

LE GÉNÉRAL.

Belle nouvelle... comme si je ne le savais pas !

GEORGETTE, *continuant à lire.*

« Porté sur la liste des émigrés, il n'en a pas été rayé, et est » rentré sans autorisation. »

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah !

GEORGETTE.

« En conséquence, saisissez-vous de sa personne. »

LE GÉNÉRAL.

Hein !

GEORGETTE.

« Et faites exécuter à son égard les lois existantes. »

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tu me dis là?... ce n'est pas possible... et tu te trompes...

GEORGETTE.

C'est écrit en toutes lettres... voyez plutôt là... au bas de la page.

LE GÉNÉRAL.

Oui, je vois bien une ligne... qui a l'air d'être ça... mais où diable vont-ils me charger d'une commission pareille?... je n'obéirai pas.

(Il se lève.)

GEORGETTE.

Y pensez-vous?..

LE GÉNÉRAL.

Va te promener, et eux aussi.

GEORGETTE.

Mais, mon oncle...

LE GÉNÉRAL.

Je donnerai plutôt ma démission.

GEORGETTE.

Attendez!.. signifiez d'abord au marquis les ordres que vous avez reçus... peut-être a-t-il des protecteurs, des amis ou de bonnes raisons à donner... enfin il fera tout ce qu'il faudra pour se sauver ; ça le regarde autant que vous.

LE GÉNÉRAL.

C'est juste!.. mais voilà toujours une chienne de dépêche dont je me serais bien passé... et, pour la première que tu me déchiffres, tu n'as pas la main heureuse.

GEORGETTE, *avec finesse.*

Peut-être ça tournera mieux que vous ne croyez... tenez, tenez, voici le marquis.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, DESROSIERS, *entrant par la porte latérale à droite*, LE GÉNÉRAL, GEORGETTE *.

LA COMTESSE.

Oui, mon neveu, la voiture nous attend à la petite grille ; nous traverserons le parc en nous promenant ; et, sans qu'on ait le moindre soupçon, partis dans une demi-heure...

DESROSIERS, *à la comtesse*.

C'est le général !

LA COMTESSE.

Qu'importe ?.. saluez-le et passons... (*A Desrosiers, qui salue.*) Trop bas... trop bas avec cet homme-là... une inclination de tête suffit.

LE GÉNÉRAL, *à Desrosiers, qui s'incline*.

Vous êtes bien bon, monsieur le marquis... et comme une politesse en vaut une autre... (*A part.*) Diable de consigne !... (*Haut.*) J'aurai l'honneur de vous dire... que vous ne pouvez pas sortir de cet appartement.

DESROSIERS.

Et pourquoi donc ?

LE GÉNÉRAL.

Parce que j'ai ordre d'arrêter le marquis de Caradec, non encore rayé de la liste des émigrés...

LA COMTESSE.

C'est vrai... mais on nous a assuré...

LE GÉNÉRAL.

Et de faire exécuter à son égard les lois existantes.

DESROSIERS.

O ciel !..

LA COMTESSE.

Modérez-vous, mon neveu ; du calme et de la fierté !

DESROSIERS.

Mais les lois existantes... vous ne savez donc pas... ?

LA COMTESSE.

Si vraiment !

DESROSIERS.

C'est d'être fusillé dans les vingt-quatre heures...

LA COMTESSE.

Eh bien ! qu'importe !.. est-ce là ce qui doit faire reculer un Caradec ?..

DESROSIERS, *tremblant*.

Certainement... si on peut reculer... le moment...

* La comtesse, Desrosiers, le général, Georgette.

LE GÉNÉRAL.

Je ne demande pas mieux... adressez vos réclamations...

LA COMTESSE, *passant entre Desrosiers et le général.*

Non, mon neveu, ne demandez rien à ces gens-là... il ne faut pas leur avoir d'obligation.

DESROSIERS.

Permettez...

LA COMTESSE.

Vous serez digne du sang qui coule dans vos veines... (*Bas.*) Mais prenez donc garde, Arthur, comme vous êtes pâle!... et comme vous tremblez!... ils vont croire que vous avez peur...

DESROSIERS.

Eh ! parbleu... il n'y a peut-être pas de quoi?...

LA COMTESSE.

Vous, le dernier des Caradecs!...

DESROSIERS.

C'est précisément parce que je suis le dernier.

LA COMTESSE.

Vous, un marquis!...

DESROSIERS.

Au diable les marquis... les marquisats et toute la noble famille!

(Il traverse le théâtre, passe à gauche et dépose les papiers sur la table.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'entends?

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que vous dites là?

DESROSIERS, *vivement.*

Que si vous tenez absolument à connaître le véritable propriétaire... tenez, le voici.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER, *amenant* CÉSAR.

TOUS.

O ciel ! César !

DESROSIERS, *au général.*

Permis à vous d'exécuter à son égard les lois existantes... ça lui est tout-à-fait égal.

LA COMTESSE, *avec dédain.*

Ah !.. quelle indignité!.. ce serait ça mon neveu !

LE CHEVALIER*.

Oui, madame!.. notre parent!.. je vous l'atteste... nous en avons toutes les preuves!..

* Le général, la comtesse, Georgette, le chevalier, César, Desrosiers.

LA COMTESSE.

Le dernier des Caradees !.. fi donc !.. fi donc !..

CÉSAR.

Qu'est-ce qu'elle a donc, la vieille ?

(Il s'assied sur le grand fauteuil auprès de la table.)

LA COMTESSE.

Vous l'entendez !.. et j'espère, général, que vous ne lui ferez pas l'honneur de le fusiller comme marquis de Caradec... je m'y oppose pour l'honneur du nom et la dignité de la famille...

LE GÉNÉRAL.

Je ne doute point, madame, que vos réclamations ne soient admises..... mais, quant à moi, mes ordres sont formels..... voyez plutôt...

(Il lui donne la lettre, Georgette passe auprès du général.)

LA COMTESSE.

Quel ordre absurde !.. (*Lisant.*) « Général, il existe des » lois rigoureuses contre les anciens nobles... » (*Regardant César, qui s'est assis près de la table, et qui déjeune tranquillement avec un morceau de pain et de fromage.*) Un ancien noble... qui déjeune là avec du... comme un paysan... (*Continuant.*) « Ces rigueurs » doivent cesser... le premier consul vient de déchirer toutes » les listes d'émigrés. »

DESROSIERS et LES AUTRES, *excepté César, qui continue à déjeuner.*

Est-il possible !

LA COMTESSE.

« Accordez donc appui et protection à tous ceux qui se » présenteraient dans votre département. »

DESROSIERS, *à part.*

Je suis pris !... j'ai eu peur tôt !

LA COMTESSE.

Eh que disait donc le général ?

GEORGETTE.

Il a voulu faire une bonne action... démasquer un imposteur...

LE GÉNÉRAL, *s'efforçant de rire.*

Oui, madame... (*D'un ton sévère.*) Georgette !

GEORGETTE, *à demi-voix.*

Grâce, général !

LE GÉNÉRAL.

Le général devrait faire fusiller son aide-de-camp.

GEORGETTE.

Tenez , regardez ce pauvre garçon , à qui nous venons de faire rendre ses biens et ses titres.

(Elle passe à la gauche de César, qui déjeune toujours.)

LE CHEVALIER , *s'approchant de César.*

Oui, vraiment, ce château, ce domaine, tout vous appartient.

GEORGETTE , *prenant les papiers que Desrosiers a mis sur la table et les donnant à César.*

Et en voici les preuves.

CÉSAR.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GEORGETTE.

Les papiers de ce matin... ne les reconnaissez-vous pas ?

CÉSAR.

Moi, non.

LA COMTESSE.

Vous voyez.

GEORGETTE.

Laissez.

CÉSAR.

Des papiers... c'est donc bien beau. (*Il les regarde.*) Il n'y a pas d'images... Ah ! je me rappelle... (*Au chevalier.*) Vous me les demandiez ce matin... je vous les donne... et ce château... vous disiez qu'il était...

LE CHEVALIER.

A vous.

CÉSAR.

A moi, tout entier... tout le château?... Eh bien ! à Georgette... Et ces papiers...

LE CHEVALIER.

Mais ils vous appartiennent, ce sont vos titres de marquis.

CÉSAR , *se levant vivement , et allant se placer devant le cadre vide.*

Le marquis!... oh ! non... ce n'est pas vrai... il n'est pas revenu.

GEORGETTE , *prenant le petit portrait qui était dans les papiers.*

Ah ! ce portrait ! (*à part*) celui de son père...

(Elle le met devant les yeux de César.)

CÉSAR , *regardant le portrait un instant avec attention , pousse un cri.*

Ah !

(Il s'évanouit et tombe dans les bras du chevalier et de Georgette.)

GEORGETTE.

Laissez, laissez..... bien des jours se passeront avant qu'il nous soit tout-à-fait rendu... mais le temps, nos soins, guériront sa tête, qui n'est qu'affaiblie... Il revient à lui.

CÉSAR, *revenant à lui, et fixant ses yeux sur le portrait qu'il tient.*

Mon père... oui, c'est mon père... je l'entends... il me dit...

GEORGETTE, *d'une voix forte.*

Arthur !

CÉSAR.

Oh ! oui... c'était ici... où donc ? si je pouvais me rappeler !...
(*Il cherche de tous côtés, et regarde où peut se trouver l'endroit indiqué par son père ; enfin il le reconnaît, s'élance sur le devant à droite du théâtre, ouvre une petite porte, et saisit une épée qu'il trouve. Il la contemple, la baise avec transport et s'écrie.*) La voilà !
je la reconnais...

LA COMTESSE.

Et moi, je reconnais le gentilhomme.

LE GÉNÉRAL.

Un gentilhomme qui sera des nôtres !... Nous en ferons un sous-lieutenant de la République.

FIN.

PAUL ET JEAN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. BAYARD ;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 15 MAI 1837.

Prix : 2 fr. 50 c.



Paris,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL,

ET CHEZ MARCHAND, LIBRAIRE, BOULEVART SAINT-MARTIN N° 12

1837.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LE COMTE DE FORLÌ, seigneur Vénitien.	M. FRANCISQUE.
LAURA, sa fille.	M ^{me} BRESSANT.
PAUL DE BLIGNY, jeune médecin.	M. BRINDEAU.
JEAN BEAUVAIS, marchand de nouveautés, ...	M. VERNET.
PALMYRE, SA FEMME.	M ^{me} JOLIVET.
FARINI, valet du comte.	M. LAMARRE.
MADAME TOCCINA.	M ^{me} LECOMTE.
VALETS.	
FILLES DE BOUTIQUE.. . . .	

La scène est à Gènes.

NOTA. Les acteurs sont placés au commencement de chaque scène], comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT,

RUE DU POIN SAINT-JACQUES, MAISON DE LA REINE BLANCHE.

PAUL ET JEAN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'arrière-boutique de Palmyre. — Boutique au fond. — Escalier à gauche. — Porte de sortie à droite.



SCÈNE I.

PALMYRE, FARINI, DEUX DEMOISELLES DE MAGASIN.

(Au lever du rideau, les deux demoiselles de magasin ourlent une cravate, Palmyre range des étoffes, et Farini, debout à gauche, tient un journal).

PALMYRE.

Dépêchez-vous, mesdemoiselles, vous voyez bien que monsieur attend.

FARINI.

Je ne suis pas pressé.

PALMYRE.

Si vous aviez voulu, monsieur, on vous aurait envoyé cette cravate à votre hôtel... car monsieur paraît être un étranger, qui est à Gênes depuis peu de temps.

FARINI.

En effet, madame... et vous, vous n'êtes pas Italienne?

PALMYRE.

Non, monsieur ; non... je suis née en France, à Paris, rue Vivienne, dans un magasin de modes, où j'ai fait mes premières études.. Des intérêts de famille m'ont amenée à Gênes, où je me suis établie... avec mon mari M. Jean Beauvais... monsieur veut-il qu'on lui marque la cravate ?

FARINI.

Non, c'est inutile... alors, je ne suis plus surpris si tous les Français qui viennent à Gênes se retrouvent dans votre magasin.

PALMYRE.

Tous les Français... monsieur sait... (*à part*) ah ! ça, est-ce que ce serait un œil de la police, ce myope-là ?

FARINI.

En ce moment encore n'avez-vous pas un jeune Parisien qui demeure chez vous ?

PALMYRE.

Eh ! mais sans doute, monsieur... un jeune homme charmant... M. Paul de Bligny.

FARINI. (*déposant son journal.*)

Ah ! M. Paul de Bligny.... un médecin, je crois.

PALMYRE.

Oui, monsieur, médecin, chirurgien, n'importe... il est docteur ; il a voulu visiter l'Italie aux frais du gouvernement, ce qui est assez naturel.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Il s'est fait attacher ainsi
A notre garnison d'Ancône :
Pour les médecins dieu merci,
Je crois que la place est fort bonne ;
Car, près de nos soldats posté,
Il est, qu'il demeure ou qu'il vienne,
Payé pour soigner leur santé...
Mais il voyage pour la sienne.
Il est payé pour leur santé,
Mais il voyage pour la sienne.

FARINI.

C'est commode!... et en ce moment, il retourne en France?

PALMYRE.

Oui, monsieur, pour y recueillir une succession magnifique... celle de son parrain... c'est-à-dire, son parrain....

FARINI.

Et il a du talent?

PALMYRE.

Beaucoup... maintenant, comme vous le pensez bien, il ne fera de la médecine qu'en amateur, et pour ses amis.

FARINI.

Et c'est un homme discret?

PALMYRE.

Oh! discret comme moi, monsieur.

FARINI (*souriant*).

Ah! c'est rassurant!... vous le connaissez bien?

PALMYRE.

Oui, monsieur...

FARINI.

Vous l'estimez?

PALMYRE.

Oui, monsieur.

FARINI.

Vous l'aimez?

PALMYRE.

Oui, monsieur... (*se reprenant*), c'est-à-dire, c'est un ami de mon mari... un ami d'enfance... (*prenant la cravate qu'une des demoiselles lui remet.*) Bien, mesdemoiselles... (*la donnant à Farini*) tenez, monsieur, voici votre cravate... c'est deux piastres.

FARINI (*se levant, et payant.*)

Et il n'est pas ici, M. Paul?

PALMYRE.

Non, monsieur; il n'est pas encore rentré... mais il ne peut tarder.

FARINI.

Ah!.. (*prenant son chapeau*) est-ce qu'on ne peut sortir de cette salle basse que par la boutique de la rue Balbi?

PALMYRE.

Il y a encore cette petite porte qui donne sur la rue de l'Annonciata, près de l'église.

FARINI.

Bien, madame... j'aime mieux passer par-là. (*s'arrêtant*) et si l'on voulait parler à M. Paul?

PALMYRE.

Ici, monsieur... c'est ici qu'il fume son cigare tous les soirs... mais, si vous voulez me charger.

FARINI.

Merci, merci... je n'ai rien à lui dire... je n'ai rien à lui.. madame, j'ai l'honneur de vous saluer, et de vous faire mon compliment sur la beauté de votre magasin.. votre bonne grâce et votre discrétion.

Palmyre (*faisant la révérence*) monsieur!... (*Farini sort par la porte à droite.*)

SCÈNE II.

PALMYRE, LES DEMOISELLES :

PALMYRE.

Ma discrétion!.. on dirait que c'est une chose bien extraordinaire... tout le monde m'en fait compliment... eh! bien, mesdemoiselles, allez à votre ouvrage... laissez-moi cette mantille de blonde que doit venir essayer aujourd'hui la jeune et jolie personne qui habite le beau palais Doria, sur le bord de la mer... allez, et tâchez par votre bonne tenue, par votre air modeste, de donner aux habitants de Gênes, la meilleure idée des lingères de Paris... (*on entend disputer en dehors*) ah! voici ces messieurs.

SCÈNE III.

PALMYRE, M. JEAN, M. PAUL.

JEAN.

Non, M. Paul, non... c'est très-mal.

PAUL.

Allons, que diable, mon pauvre Jean, est-ce qu'on s'emporte comme ça?

PALMYRE.

Qu'est-ce que c'est?... une dispute...

JEAN.

Eh! non... laisse-nous donc tranquilles, ma femme.

PALMYRE.

Eh! bien, tu as l'air aimable.

JEAN.

J'ai l'air de ce que suis.

PALMYRE.

Dites donc, M. Paul; en votre qualité de chirurgien, vous devriez bien lui tirer une once de sang.

JEAN.

Oui, qu'il s'en avise.

PALMYRE.

Dame! tu serais peut-être plus gentil.

PAUL.

Ta femme a raison... comment!...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Moi qui, tout exprès pour te voir,
Voulus passer par cette ville,
Je te trouve broyant du noir.

JEAN.

Mais non...

PAUL.

D'une humeur difficile ,

Ennuyé...

PALMYRE.

Surtout ennuyeux...

JEAN.

Tu trouves!... dam'! ça se partage ,

On s'amuse... on s'ennuie à deux. .

C'est une affaire de ménage.

PALMYRE.

Ah! mais ce soir , pourquoi donc?

PAUL.

Oh! Pourquoi!... c'est que ce pauvre Jean se trouve sans cesse, au café du théâtre, avec de jeunes officiers, qui parlent de leurs plaisirs, de leurs amours... et, comme il est sage, rangé et marié... ils le font enrager, en lui contant leurs bonnes fortunes.

JEAN.

Leurs bonnes fortunes!... tiens, j'en aurais bien, si je voulais...

PALMYRE.

Toi, Jean!... des bonnes fortunes!... laisse-moi donc tranquille.

JEAN.

Palmyre!

PALMYRE.

Tu es bien homme à ça, ma foi.

JEAN.

Ah! M^{me} Jean, vous me blessez... et notre mariage...

PALMYRE.

Allons donc, bêta! (*Elle passe dans la boutique*).

SCÈNE IV.

PAUL, JEAN.

JEAN.

Eh! mais... eh! mais...

PAUL, (*partant d'un éclat de rire*).

Ah! ah! ah!

JEAN.

Voilà ce qui me fait entrer en fureur... Ah! je ne suis pas un homme à ça... ah! je suis un bête... Nous verrons.

PAUL.

Allons, allons, calme-toi... qu'est-ce que tu as besoin de chercher de bonnes fortunes ailleurs, toi qui as une femme que tout le monde t'envierait.

JEAN.

Vous croyez?... à la bonne heure... Mais voyez-vous, M. Paul, le diable ne perd jamais ses droits.

PAUL.

C'est de ta femme que tu parles?

JEAN.

Eh! non, c'est de moi... vous savez, jeune encore, j'étais froid, timide... la vue d'une femme me rendait tout je ne sais qu'est-ce... Le cœur ne me disait rien... j'étais un imbécille, un franc jobard... alors. je me mariaï... j'épousai une lingère distinguée par ses ouvrages et par ses mœurs, à l'aiguille... je vins l'établir ici, à Gênes, où elle avait un oncle... moine franciscain... un vieux malpropre qui venait nous voir la tête rasée et les pieds nus. Était-il dégoûtant cet être-là! Il est mort, tant mieux, n'en parlons plus... mais, voyez-vous, je ne sais pas si c'est un effet du climat, ou si c'est ma jeunesse qui vient un peu tard... J'ai en moi, comme un volcan qui me travaille. Toutes les femmes m'enchantent, toutes!... Il n'y en a qu'une qui ne m'enchanté pas, c'est la mienne... Toutes les autres sont des syrènes qui me font battre les artères... la fougue de mes passions m'épouvante... je porte envie à tous les mauvais sujets que je rencontre... et je sens, j'en suis effrayé... je sens que je tourne au Lovelace! au scélérat!

PAUL.

Bah! vraiment! mais alors, tu es donc un volage, un infidèle... tu dois faire des conquêtes des victimes.

JEAN.

Eh! bien, non... eh! bien, non... la seule victime qu'il y ait, c'est moi. Mes pensées orageuses me dévorent... je suis un mauvais sujet en dedans... il m'est resté d'autrefois, une ancienne bêtise, qui m'empêche de me lancer, de courir après les femmes... et, comme elles ne courent pas après moi... je dépéris, je sèche, j'attends.

PAUL (*riant*).

Pauvre garçon!... alors, je ne m'étonne plus si les propos de ces jeunes officiers...

JEAN.

Oui; ils me torturent le cœur avec leurs récits... ils me mettent dans un état d'exaltation... qui fait que je sors du café, les cheveux ébouriffés....

AIR : *Du premier Prix.*

Oui, le feu me monte au visage,
J'ai l'air d'un fou, d'un insensé;
Par des projets pleins de courage
J'ai tout le système agacé;
Heureux d'avance au fond de l'âme,
Je m'exalte, le cœur me bat...
Mais je rentre près de ma femme...
Et je retombe au calme plat.

PAUL (*riant*).

C'est heureux... tiens, tu seras toujours un bon garçon... un bon marchand très-adroit... un mari très-convenable... mais voilà tout...

JEAN.

Comment, voilà tout?

PAUL.

Le reste, tu n'y entendras jamais rien.

JEAN.

Comment, je n'y entendrai rien.

PAUL.

Rien du tout... et j'aurais une maîtresse, que je te la confierais sans crainte et sans danger.

JEAN.

C'est ce que nous verrions!... et vous auriez une femme seulement, que je vous la soufflerais très-bien.

PAUL (*riant*).

Laisse-moi donc tranquille.

JEAN.

Je vous la soufflerais.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PALMYRE.

PALMYRE.

Toi, Jean, je t'en défie.

JEAN.

Comment, tu m'en défies!...

PALMYRE.

Certainement, parcequ'il faut être fidèle à sa femme.

JEAN.

Fidèle, fidèle... tu sais bien que je le suis.

PALMYRE.

Allons tiens... voilà un patron de corset, échancre-le un peu.

JEAN.

Eh! bien... voilà encore... je n'aime pas travailler dans les corsets... parce que ça donne des idées...

PAUL.

Ah! si tu savais quels souvenirs, quels regrets ce bonheur que tu envies, laisse souvent au fond du cœur.

PALMYRE (*passant auprès de Paul*).

Encore un soupir!... il y a quelque amour sous jeu... vous, à la bonne heure, vous êtes libre, vous êtes jeune...

JEAN (*coupant*).

Tiens, et moi donc, j'aurai 26 ans, aux cerises... 26 ans... que ça!... quand tu feras l'étonnée.

PALMYRE.

Dame! j'ai peut-être des raisons... mais, M. Paul, ce que j'ai dit là vous a rendu tout triste, tout rêveur.

PAUL.

Ah! c'est que cela vient de réveiller des chagrins.

JEAN.

D'amour?

PAUL.

En! mon Dieu, oui... des chagrins qui me déchirent le cœur...

JEAN.

Est-il heureux! c'est quelque aventure... contez-nous donc ça.

PALMYRE (*d'un air piqué*).

Oh! M. Paul est trop discret avec nous.

PAUL. *

Pourquoi donc?... Causer de ses peines, ça console un peu, et j'en ai besoin! et puis Jean verra que dans les romans, tout n'est pas roses.

JEAN (*coupant un patron*).

Oh! c'est égal... il y a des épines qui font du bien; (*secouant la main*) aie!... c'est une épingle.

PALMYRE.

Chut... échancre sous les bras... et tais-toi.

JEAN.

J'écoute.

PAUL (*s'asseyant*).

Voici ce que c'est... j'étais, comme vous le savez, de la garnison d'Ancône... et je m'y ennuyais passablement... je commençais même à avoir la maladie du pays, quand, pour

* Palmyre, Paul, Jean.

me remettre , on me permit de passer un mois à Rome... j'y arrivai au milieu des fêtes du carnaval; et je logeai à l'hôtel d'Europe où venait de descendre, presque en même temps que moi, un riche seigneur vénitien, avec sa fille, jeune et jolie personne de seize ans environ, belle comme une madone.

JEAN.

Je vois ça d'ici.

PAUL.

Nos fenêtres étaient en face l'une de l'autre... je ne sais pas si le hasard nous y attirait en même temps... Mais nous y revenions toujours... elle, un livre à la main... moi, les yeux en l'air, pour admirer ce beau ciel. Mais nos yeux se rencontraient bien vite... Dame! quand on a une jolie femme en face de soi...

JEAN (*le poussant*).

Scélérat! ça ne m'arriverait pas à moi.

PAUL.

Je ne sortais pas... son père qui courait les cardinaux, n'était jamais à l'hôtel... au bout de la seconde journée... le sentiment va vite en Italie... je me hasardai à lui écrire dans les termes les plus passionnés... elle ne me répondit pas... mais mes lettres étaient toujours reçues... et un soir... il y avait huit jours que nous nous adorions de loin... je ne sais pas comment cela se fit... j'entrai dans la chambre de la jolie Vénitienne, pour lui rapporter un livre de prières, qui, en s'échappant de ses mains, était tombé dans la cour de l'hôtel.

JEAN (*laissant tomber ses ciseaux*).

Ah! bah!

PAUL.

Elle le reçut en tremblant... je tremblais plus qu'elle... et j'allais sortir... sans oser lui parler de mon amour... quand, pour cacher son émotion, elle s'assit près d'une harpe... je rentrai doucement, et bientôt sa voix si pure et si douce, une voix d'ange, m'attira près d'elle... mon cœur battait violemment... et je me laissai tomber à ses pieds.

Air : *La fille du Danube*. (Musique d'Adam.)

(Premier couplet).

Sa voix était mourante,
Et ma bouche brûlante
Pressait sa main tremblante
Qu'elle m'abandonnait ;
Doublant encor ses charmes ,
Ses beaux yeux pleins de larmes
Trahissaient ses alarmes
Et son amour secret.
Partez , me disait-elle ,
En ajoutant tout bas :
« Je vous serai fidèle
« Mais ne m'oubliez pas ! »

JEAN.

Oh ! oh ! c'est-à-dire , que je vais me pâmer.

PALMYRE.

Après.

JEAN.

Gazez, gazez un peu.

PAUL.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre... c'est le père qui arrive.

JEAN.

Bon !... ça se complique.

PAUL.

Il bouscule ses gens... Il crie... Il est furieux... et je n'ai que le temps de me jeter derrière la porte qu'il venait d'ouvrir... après avoir vivement grondé sa fille de revenir trop souvent à la fenêtre... en face de la mienne... (Il paraît que quelque âme charitable l'avait prévenu de nos rencontres secrètes, d'un bout de l'hôtel à l'autre...) il lui signifia qu'ils repartaient pour Venise, avant le jour... et en sortant, il ferma la porte à double tour.

JEAN.

Vrai !... Et vous étiez dedans... (*Frappant dans ses mains*).
Bravo ! Oh ! ces pères , c'est comme ces maris.

PALMYRE.

Mais laissez donc finir... Après ?

JEAN (*bas*).

Garez... gazez.

PAUL.

Après... que vous dirai-je?... Le jour vint nous séparer :

(Deuxième couplet).

La fenêtre discrète
S'ouvre pour ma retraite ;
De l'amour qui m'arrête
Je calme la douleur.
Adieu donc mon amie !
Mais un serment nous lie ,
Et pour toute ma vie
J'emporte du bonheur !
Et de loin , moi comme elle ,
Nous murmurions tout bas :
Adieu ! sois-moi fidèle ,
Je ne t'oublierai pas.

PALMYRE.

Et vous voilà sauvé !

PAUL.

Au risque de me casser le cou !

JEAN.

En voilà une d'histoire !... Et pour qu'elle me fût arrivée,
je donnerais... (*Regardant M^{me} Jean.*) je donnerais...

PALMYRE.

Ta femme , peut-être.

JEAN.

Je n'ai pas dit ça... Et depuis ce temps !

PAUL.

Quinze jours après , j'étais à Venise , dans l'espoir de

retrouver ma belle voisine... Je ne craignais pas de rencontrer son père... il ne me connaît pas... même de nom... il ne m'a jamais vu.

PALMYRE.

Eh bien !

PAUL.

Eh bien ! Monsieur le Comte et sa fille n'y étaient pas revenus.

PALMYRE.

Ah ! c'est un Comte.

JEAN.

C'est un conte des *Mille et une nuits* !

PAUL.

Je repartis pour Ancône ; et, à mon arrivée, je trouvai à mon adresse, dans un coffre en ébène, ce même livre de prières que j'avais ramassé ce jour de bonheur, avec ces mots sur la première page : « Cet hiver, à Paris... si je vis encore. »

PALMYRE.

Si je vis encore !

PAUL.

Ses jours sont donc en danger,

JEAN.

Je devine à présent pourquoi vous avez quitté Ancône, si précipitamment.

PALMYRE.

Tu devines toujours tout, quand on te l'a dit, toi.

PAUL.

Demain, le bateau à vapeur, le *Léopold*, passe à Gênes... je m'embarque pour la France : je cours à Paris, et j'es-père.....

JEAN.

Il espère... Dieu ! Dieu !... Rien que de l'entendre, ça me fait bouillir.

PALMYRE.

Hé ! bien , pour te calmer , monte au magasin , et mesure-moi vingt aunes de Valenciennne , qu'il faut porter au palais Durazzo.

PAUL.

Et moi , avant de fumer mon cigarre , je veux écrire à Venise.

AIR : de la valse de Robin des bois.

Dans ma chambre je me retire...
Voulez-vous me donner là-haut
Une limonade ,

JEAN.

Palmyre ,
Va vous l'envoyer aussitôt.

PALMYRE *parlant*.

Tout de suite. (*Elle sonne.*)

JEAN (*serrant la main à Paul*).

Grâce à vous , j'ai les nerfs malades ,
Je suis en feu.

PAUL.

Voyez-vous ça ?

JEAN (*soupirant*).

Il faudrait bien des limonades
Pour éteindre ce volcan-là !

(*Parlant*).

Ma femme même , ma femme... (*A Palmyre qui le regarde.*) vingt aunes de Valenciennne...

REPRISE ENSEMBLE.

JEAN.

Dans sa chambre Paul se retire ,
Et moi je monte aussi là-haut ;
Pour la limonade , Palmyre
Va vous l'envoyer aussitôt.

PAUL.

Dans ma chambre je me retire ,
Mais n'oubliez pas que là-haut
Je vais attendre ; vous Palmyre ,
Envoyez-moi ce qu'il me faut.

PALMYRE.

Puisque monsieur Paul se retire ,
 Toi , tu vas le suivre là haut ;
 Pour la limonad' je vais dire,
 De vous monter ce qu'il vous faut.

SCÈNE VI.

PALMYRE, LAURA, TOCCINA.

PALMYRE.

Ce pauvre Jean ! avec ses idées... Encore s'il ressemblait à M. Paul , qui est si bien !... (*Une jeune fille paraît.*) Charlotte donnez une limonade. (*La jeune fille sort.*) Eh ! mais , une voiture qui s'arrête à la porte... Ce n'est pas ici ?... Si fait , vraiment ! Un équipage magnifique à la porte de mon magasin... Quel honneur ! Oh ! la jolie personne ! (*Laura entre.*)

TOCCINA (*la suivant*).

Madame, n'est-ce pas ici que l'on a commandé une mantille pour le palais Doria ?

PALMYRE.

Oui, madame, c'est ici.. donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

TOCCINA.

Merci pour moi... asseyez-vous, signora. (*Elle fait asseoir Laura.*)

PALMYRE. *

Mademoiselle paraît souffrante ; si je pouvais offrir à mademoiselle...

LAURA.

Mille grâces, madame.

TOCCINA.

La mantille, madame.

PALMYRE.

La voici.

* Palmyre, Toccina , Laura.

TOCCINA.

Signora , comment la trouvez-vous ?

LAURA (*regardant à peine*).

Bien... bien.

PALMYRE (*à part*).

Oh ! quel air d'indifférence !.. voilà une jeune fille qui est bien malade , ou bien amoureuse. (*haut*) Si mademoiselle veut l'essayer...

LAURA.

Merci.

PALMYRE (*à part*).

Est-elle dédaigneuse !

TOCCINA.

La blonde est-elle assez belle , signora ?

LAURA.

Mais oui.

PALMYRE.

C'est ce que nous avons de mieux... et voyez comme c'est élégant.. on ne fait rien de mieux à Paris.

TOCCINA.

Et on l'aura ?

PALMYRE.

Demain , comme je l'ai promis.. (*A la jeune fille qui reparaît, tenant une assiette sur laquelle il y a un citron, un verre d'eau, du sucre.*) Portez cela à M. Paul de Bligny?.. (*Laura se lève étonnée*) mesdames.

TOCCINA.

Bonjour , madame , bonjour... (*A Laura.*) Vous ne venez pas ?

LAURA (*avec vivacité*)

Non , je voudrais essayer la mantille.

PALMYRE (*à part*).

Ah ! elle se réveille !

TOCCINA.

A la bonne heure... voyons! madame.

PALMYRE.

Tout de suite, signora.

LAURA. *

Cela me paraît bien fait, madame... parfaitement travaillé... Vous êtes Française...

PALMYRE.

Oui, signora... Française... de la rue Vivienne... tenant tout ce qui concerne la toilette... et j'ose me flatter...

TOCCINA.

C'est un peu étroit d'ici...

LAURA.

Du tout... du tout... cela va très bien au contraire. . la blonde est choisie avec un goût...

PALMYRE.

Elle est charmante; et vous aussi, mademoiselle, car enfin...

LAURA.

Vous vous appelez...

PALMYRE.

Palmyre... élève d'Herbault pour les modes; et pour le reste...

LAURA.

Ah! quel beau magasin! vous en avez un pareil là-haut... au premier? (*Signe affirmatif de Palmyre*). Oui... et la maison paraît fort grande; surtout si vous l'habitez seule.

MAD. TOCCINA (*à part*).

Eh! mon Dieu, signora, voilà six semaines que vous n'en avez dit autant.

* Palmyre, Laura, Toccina.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Quoi ! vous muette d'ordinaire,
Vous parlez enfin !

LAURA.

Oui , vraiment !

PALMYRE (*gaiement*).

Dans un magasin de lingère ,
Mais cela n'a rien d'étonnant ,
On parle , parle à tour de rôle.

TOCCINA.

C'est juste , et je vois entre nous
Que ceux qui perdent la parole ,
Devraient la retrouver chez vous.

(*Un domestique paraît au fond; Toccina va lui parler*).

LAURA.

Mais cette maison , vous ne l'habitez pas seule peut-être ?
Vous avez des locataires.

PALMYRE.

Non , mademoiselle . . . quelques chambres , voilà tout . . .
Quand un compatriote , un ami traverse Gênes , comme en
ce moment , notre jeune officier de santé . . .

LAURA.

Ah ! c'est bien . . . c'est bien ! . . . Vous n'avez pas quelques
objets de toilette dans ce magasin ? . . . dans l'autre ? . . . là-
haut ? . . . j'y monterai.

PALMYRE.

Si ces dames veulent se donner la peine . . .

LAURA (*montant vivement les premières marches*).
Certainement.

TOCCINA.

Ah ! pardon . . . madame enverra . . . M. le Comte
s'impatiente dans la voiture , signora . . . il veut descendre . . .

LAURA.

Non , non , c'est inutile . . . partons . . . vous enverrez cela
demain , madame.

TOCCINA.

Et de très-bonne heure; car nous quittons le palais Doria à neuf heures.

PALMYRE, (*les reconduisant*).

On sera exact, mesdames.

JEAN (*paraissant sur l'escalier*).

Diable! avec tes Valenciennes, toi...

LAURA (*rentrant*).

Nous quittons Gênes à neuf heures, madame; et.....
(*à Toccina qui l'appelle*) je vous suis, signora.
(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

PALMYRE, JEAN, ensuite PAUL.

JEAN (*laissant échapper le carton qu'il tient*.)

Ah! ah! ah! la jolie personne.

PALMYRE.

Hé! bien, quoi,... qu'est-ce que tu fais là, toi?

JEAN.

Oh! le bel équipage.... quels chevaux magnifiques,... et ce petit pied...

PAUL (*descendant sur l'escalier*).

Voici ma lettre... et ce n'est pas sans peine... on n'y voit plus dans ma chambre... (*regardant Jean*) Ah! ça... mais le voilà comme un terme, lui.

JEAN.

Rien, rien! c'est que ça m'a coupé la respiration net...
(*à Paul*) Qu'est-ce que c'est, hem?... une grande dame, une bourgeoise... est-elle mariée?

PAUL.*

Dites donc, Palmyre... il est fou votre mari.

* Paul, Jean, Palmyre.

PALMYRE.

Non... il est bête... c'est moins dangereux ; mais ça dure plus longtemps.

JEAN.

Ah! mais... ma femme!...

PALMYRE.

Ah! mais, mon mari, avec tes idées de trahison, de conquête chez les autres... ça finira par porter malheur chez toi!

JEAN.

Allons donc... parce que j'ai regardé de superbes chevaux.

PALMYRE.

Il ne s'agit pas de chevaux.

JEAN.

Si fait.

PALMYRE.

Non.

PAUL (*les séparant*).

Du calme! du calme... une querelle de ménage...

PALMYRE (*à Jean*).

Hé! bien,... et cette Valencienne, où est-elle?

JEAN (*regardant au dehors*).

Elle vient de monter en voiture!...

PALMYRE.

La Valencienne?

JEAN.

Oh!... non, elle est... elle est.. elle n'est pas,... puisqu'il n'y en a plus.

PALMYRE.

En ce cas, il faut courir rue Nuoya, chez Blandini, m'en rapporter un carton.

JEAN.

Chez Blandini!.. je ne demande pas mieux.

PALMYRE.

Ah! oui, je sais pourquoi... parce qu'il y a là cinq ou six péronnelles qui vous font causer.

JEAN.

Hé! bien quel mal y a-t-il à causer avec des péronnelles.. quand elles sont jolies? Ce n'est pas comme ici; il n'y a que du laid... premier numéro.

PAUL.

Ah! ah! et ta femme?

PALMYRE.

Allez, M. Jean, allez... c'est indigne ce que vous dites-là.. et vous mériteriez...

JEAN.

Mais non, fi fille, non ce n'est pas pour toi... (à Paul) par exemple! si on peut croire que j'englobe ma femme dans ses demoiselles de magasin. (Revenant à Palmyre) Je t'assure que je ne pensais pas...

PALMYRE (avec chagrin).

Laissez-moi, libertin.

JEAN.

C'est comme ça?... bonsoir.

(Il se sauve).

SCÈNE VIII.

PAUL, PALMYRE.

PAUL (le regardant courir).

Ah! ah! ah! qu'y a-t-il donc encore?

PALMYRE.

Il y a que je suis trop bonne... et que, si cela continue... tenez, M. Paul, ça finira mal!...

PAUL.

Vrai!... tant mieux pour l'autre... et si c'était moi!

PALMYRE.

Hé! bien, si c'était vous?..

PAUL (*gaïement*).

Dame, je ne dis pas! mais c'est égal... ça me ferait de la peine pour Jean qui est si innocent! si candide!

PALMYRE.

Laissez donc tranquille!

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Moi, je suis lingère et morale,
Mais qu'il y prenne garde, au moins!
Car on n'est pas une vestale.

PAUL.

Quelqu'un vous offrirait ses soins.
Eh! vraiment, je le crois sans peine.

PALMYRE.

Ici, comme ailleurs, les maris
Sont infidèles!... mais à Gène,
On se venge comme à Paris.

(Elle rentre dans la boutique).

SCÈNE IX.

PAUL (*seul*).

Rue Vivienne!... Elle a raison... c'est qu'elle est gentille... quand elle est en colère: .oh! oh! son pauvre garçon de mari!.. ça me ferait de la peine pour lui! mais aussi que diable! s'avise-t-il?... (*Il fait sombre*), Eh mais, on me laisse là sans lumière... et mon cigare... (*appelant*) Charlotte.. c'est drôle tout de même que Jean autrefois si sage, si rangé... (*il bat le briquet*) Moi, je ne dis pas, je suis libre... une aventure, ça m'est permis!...

SCÈNE X.

PAUL, FARINI.

FARINI (*entrant par la petite porte, et avec mystère*).
C'est par ici.

PAUL (*se retournant*).

Qui va là?

FARINI.

Ne craignez rien... est-ce vous, M. Paul?

PAUL.

Moi-même... mais permettez... je vais demander de la lumière.

FARINI.

Non... c'est inutile.

PAUL.

Mais, si fait.

FARINI.

Je vous en prie... restons dans l'ombre... j'aime mieux cela.

PAUL (*reculant*).

Qu'est-ce, Monsieur? qu'y a-t-il?

FARINI (*souriant*).

Rassurez-vous,

PAUL.

C'est fort peu rassurant.

FARINI.

Monsieur... on a entendu parler de vous... on vous connaît... vous êtes étranger.

PAUL.

Je suis Français.

FARINI.

Homme de talent.

PAUL.

Vous êtes bien bon.

FARINI.

Non... on me l'a dit... je le répète... voilà tout... et c'est pour cela, et pour une autre raison encore, que je viens à vous... vous êtes un homme de cœur?

PAUL.

C'est une question qu'on ne m'a jamais faite.

FARINI.

Bien... vous ne refuseriez pas à une famille illustre... à une femme charmante... un service...

PAUL.

Jamais... je suis aux ordres des honnêtes gens, et des jolies femmes.

FARINI.

Et si ce soir, on venait vous prendre pour vous conduire secrètement dans un palais de Gênes... vous viendriez?

PAUL.

Pourquoi non?

FARINI.

Vous vous laisseriez bander les yeux?

PAUL.

Ah!...

FARINI.

Emmener dans une voiture bien fermée?

PAUL.

Monsieur...

FARINI.

Sans faire de questions... sans résister... Et le secret, vous le garderiez sur votre tête?

PAUL.

Mais permettez... cet air mystérieux...

FARINI (*souriant*).

Ah ! vous reculez... Vous avez peur.

PAUL.

Monsieur... vous vous trompez... D'ailleurs , je saurai me défendre ; j'ai sur moi , peut-être , ce qu'il me faudrait.

FARINI.

Ah , oui !... tant mieux... On peut compter sur votre honneur ?

PAUL.

Comme moi , sur le vôtre ?

FARINI.

Vous irez ?

PAUL.

J'irai.

FARINI.

A bientôt ?

PAUL.

A bientôt.

FARINI.

Ici ?...

PAUL.

Ici.

FARINI.

Adieu !

PAUL.

Adieu !... (*Il veut remonter*).

FARINI.

Oh ! ne vous dérangez pas... Et surtout , silence.

(*Il sort par la petite porte*).

PAUL (*le suivant des yeux dans l'ombre*).

Je n'ai pu voir ses traits, mais cette voix m'est inconnue...
Singulier message!... un guet-apens peut-être... allons
donc! il m'a parlé d'une femme charmante.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

C'est quelque dévote tendresse
Qui me demande le secret...
Quelque prude, dont la faiblesse
Se couvre d'un voile discret.
Du péché, c'est doubler la dose;
Mais à ces vertus de salon
Il faut bien passer quelque chose,
En faveur de l'intention.

SCÈNE XI.

PALMYRE, JEAN, PAUL,

PALMYRE.

Mais arrive donc, lambin, arrive donc. Comment! M.
Paul, vous étiez encore sans lumière... (*elle pose son flam-
beau*).

JEAN (*entrant tout crotté*).

Me voilà! me voilà!... avec ta Valencienne.. je n'ai pas
causé avec les péronnelles, comme tu dis.. (*à part*) elles
n'y étaient pas.

PALMYRE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc!... comme te
voilà fait!

JEAN.

Ah! oui... un peu crotté... ce n'est rien.

PALMYRE.

Comment!... ce n'est rien!... il en a jusque dans les
yeux.

JEAN.

.. Éclaboussé sur toutes les coutures... je regardais passer la belle voiture de tout à l'heure, je l'ai rattrapée au coin de la rue... la jolie figure... oh! Dieu!

PALMYRE.

Là! j'en étais sûre! toujours le nez en l'air!

JEAN.

Je te conseille de rire!... Pendant que j'étais là, et le nez en l'air, comme tu dis; flan! les roues m'en envoient sur la tête et partout!...

PALMYRE.

C'est bien fait.

JEAN.

Merci, colombe.

PAUL (*sans les écouter*).

Oui, j'irai... du mystère, c'est piquant!...

PALMYRE (*passant près de Paul*).

Hé! bien, vous, vous êtes là, à rêver tout seul.

JEAN (*lui frappant sur les épaules*).

A vos amours, hem?

PAUL (*sortant de sa rêverie*).

Ah! c'est vous... pardon... c'est qu'il vient de m'arriver ici, une chose si singulière...

JEAN.

Encore!

PALMYRE (*couvrant le carton de dentelles*).

Quoi donc?

PAUL.

Figurez-vous... mais non... je suis discret... je l'ai promis.

JEAN.

Un secret de femmes... c'est peut-être pour ça qu'en rentrant j'ai trouvé à la porte un moine qui, d'un air de mystère, et sans rien dire, m'a remis un billet pour vous.

* Jean, Paul, Palmyre.

PAUL.

Et où est-il ?

JEAN.

Il a disparu... le moine.

PAUL.

Mais le billet... le billet...

JEAN.

Le voici... * toujours des histoires... ça me monte...
ça me monte... (à sa femme qui regarde la dentelle) hé !
bien, es-tu contente ? (il l'embrasse).

PALMYRE.

Monsieur Jean !

JEAN.

Tant pis... (à part) il y a des moments où j'embrasserais
tout le monde... même, ma femme.

PAUL.

Ah ! mes amis, mes amis !

JEAN.

Hein ! qu'est-ce qui vous prend ?

PAUL.

C'est son écriture... c'est elle... Laura... ch ! oui, son
nom, son nom, le voilà.

JEAN.

Laura ! la Venitienne ?

PALMYRE.

Elle serait ici ?

PAUL.

Ciel ! (lisant) « ce soir, à dix heures, près du pont de Ca-
rignan, un franciscain vous attendra ; laissez-vous con-
duire. LAURA.

JEAN.

Ah ! bah !

* Paul, Jean, Palmyre.

PAUL.

Elle est ici... elle est à Gênes!... si près de moi!... je vais la revoir!... mais comprenez-vous tout mon bonheur? (*Il baise le billet*).

JEAN.

Si je le comprends!... parbleu!... morbleu!...

PALMYRE.

Mais prenez garde, prenez garde... en Italie, il y a quelquefois du danger.

JEAN.

Ah! bah!

PAUL.

Du danger! Eh qu'importe?... je ne le crains pas.

JEAN.

Au contraire même... c'est ce qui donne du piquant, du montant... Oh! Dieu! mais du mystère, du danger... ça vous électrise.

PALMYRE.

Imbécille!

PAUL.

Mais dix heures... Dix heures! j'y cours.

PALMYRE.

Il n'en est que neuf.

PAUL.

C'est égal... dans mon impatience... je voudrais hâter les instants.

JEAN.

Oui, c'est cela... dans mon impatience, je voudrais hâter.. il faut toujours hâter.

PAUL.

Je monte chez moi, m'habiller... prendre mon manteau.

PALMYRE.

N'oubliez pas vos armes.

JEAN.

Oui, vos armes... c'est romanesque.

PALMYRE.

Je vais faire presser le souper.

PAUL.

Ah! Palmyre... faites-moi donner mon habit d'hier.

PALMYRE.

Je vais le mettre ici.

PAUL.

Et, si l'on me demandait dans la soirée, l'aventure de tout à l'heure, un monsieur à l'air mystérieux... vous diriez que demain, quand on voudra... je serai ici... mais ce soir, ce soir, impossible.

JEAN.

Hein?... une autre... une autre aventure... deux passions! du superflu!... quand il y a des gens qui n'ont pas le...

PAUL (*riant*).

Pauvre garçon! va échançer tes corsets, va! (*il monte l'escalier et Palmyre pose l'habit sur une chaise.*)

ENSEMBLE.

Air : *De Lionel à l'instant* (Henriette).

Je sens en cet instant
Mon trouble
Qui redouble,
Et ce rire insultant
Augmente mon tourment.

PALMYRE (*à part, en glissant un papier dans la poche de l'habit*).

Ah! mon Dieu! voyez comme
De sa femme un jeune homme
Peut risquer la vertu...
O Jean! c'est toi qui l'as voulu!...

ENSEMBLE.

Je sens en cet instant, etc.

(*Palmyre sort par le fond*).

SCÈNE XII.**JEAN** (*seul*).

Voilà... ils se moquent de moi... ma femme, je ne dis pas... elle est dans son droit... elle veut du calme plat, elle ne comprend rien au ravage des passions... Mais Paul, l'égoïste, parce qu'il est heureux... parce que le bien lui vient en dormant!... il a l'air de me défier... on dirait que les alouettes sont pour lui tout seul... ah! grand faquin! va!

SCÈNE XIII.**JEAN, FARINI** (*suivi de deux hommes en manteaux*).**FARINI.**

Bien... arrêtez-là... (*les deux hommes restent dans le fond*).

JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FARINI.

Chut! chut! c'est moi.

JEAN.

C'est vous?

FARINI.

On vous attend... silence.

JEAN.

Ah! l'on m'attend, inconnu.

FARINI.

Comme je vous l'ai dit... le temps pressé... et vous m'avez promis de venir.

JEAN.

J'ai promis...

FARINI.

Ah ! M. Paul !

JEAN (*à part*).

Oh !... oh !... Paul... c'est ça, l'autre roman.... il paraît qu'on ne le connaît pas.

FARINI.

Vous êtes prêt ?

JEAN.

Moi !... (*à part*) oh ! l'excellente idée ! (*haut*) oui !... (*à part*) ah ! on me défie ! on se moque de moi... (*fièrement*) voilà, inconnu.

FARINI.

Personne ne peut nous surprendre.

JEAN (*montrant les portes*).

Dame ! par ici... par là ! (*Farini fait signe aux deux hommes de les fermer.*) oh ! oh ! mais ça devient un roman.... je sens une douce chaleur qui me monte au visage.

FARINI.

Maintenant, à nous... (*il tire un bandeau*).

JEAN.

Plaît-il?... qu'est-ce que c'est ?

FARINI.

Il faut vous bander les yeux.

JEAN.

Ah ! bah !

FARINI.

Comme c'est convenu.

JEAN.

Ah ! si c'est... bien... c'est juste... je vous demanderai seulement le temps de passer un habit ; car , en conscience, je ne peux pas sortir ainsi.

PAUL ET JEAN,

FARINI (*lui donnant l'habit que Palmyre a placé sur la chaise.*)

Voilà votre habit...

JEAN.

Ah!... tiens... merci... (*le passant.*) c'est drôle, je ne reconnais pas mes habitudes.

Air de Jadis et Aujourd'hui.

Mais ce n'est pas le mien sans doute ;
Celui de Paul!... ah! c'est charmant.

FARINI.

Eh vite! mettons-nous en route.

JEAN (*à part*).

Ma foi, tant pis... c'est plus piquant.
Je lui vol' son nom qu'on adore,
Je lui vol' l'habit que voilà,
Et Dieu merci, j'espère encore
Lui voler bien mieux que cela.

Ah! maintenant... le bandeau (*pendant qu'on lui bande les yeux*) (il me semble que je vois déjà... ah! ah! ah!... je crois que je vais me trouver mal.

FARINI.

Hé! bien, qu'est-ce que vous avez?... vous avez peur?

JEAN (*ôtant son bandeau.*)

Moi, fichtre!... inconnu, pour qui me prenez vous?

FARINI.

Pardon, pardon... il faut partir.

JEAN.

Quand vous voudrez... mais ne me dites pas que j'ai peur... ah! une réflexion... si elle demeure un peu loin, la jeune dame...

FARINI.

Après.

JEAN (*à part*).

C'est une jeune dame.

FARINI.

Après...

JEAN.

Je ne verrai pas trop mon chemin , pour vous suivre.

FARINI.

La voiture est à la porte.

JEAN.

Une voiture !

FARINI.

Qui vous emportera bien vite au palais.

JEAN (*à part.*)

Une voiture.. un palais.. c'est une princesse... (*haut*)
partons... (*Il se détourne, et se heurte*) casse-cou ! Ah ! il
faut prévenir...

(*On frappe à gauche.*)

ENSEMBLE.

Air : *De la Marquise de Pretintaille.*²

Grand Dieu ! de la prudence...

Faites silence,

On a, je pense,

Frappé par là !...

Il faut savoir se taire

Et le mystère

Plus tard

Pour vous } j'espère,

S'éclaircira!...

PALMYRE (*en dehors.*)

Ouvre donc.. et le souper...

JEAN.*

Ne faites pas attention. (*à part*) Ma femme ! elle soupera
toute seule.

(*On frappe à droite.*)

FARINI.

Silence!.. par ici.

* Farini, Jean.

JEAN.

Chut!

PAUL (*en dehors*).

Ouvre donc... je suis pressé de sortir.

JEAN.

Allons toujours... (*à part*) ce pauvre Paul!..

ENSEMBLE.

Sortons avec prudence!...

Mais du silence!

C'est l'espérance

Qui vous conduit.

Il faut savoir se taire

Laissons-nous } faire,

Laissez-vous }

Avec mystère

Sortons sans bruit!...

PAUL et PALMYRE (*frappant pendant le chœur*).

Ouvre donc!... ouvre donc!..

(*Les deux hommes le prennent par le bras , et ils sortent avec Farini... tandis que, à droite et à gauche, on continue à frapper et à appeler.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

PAUL ET JEAN.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon gothique. Une fenêtre au fond. La porte d'entrée à gauche. Du même côté, un cabinet. A droite, un appartement.



SCÈNE I.

LE COMTE, TOCCINA.

LE COMTE (*achevant d'écrire, à Toccina qui entre*).
Toccina !

TOCCINA.

Excellence ?

LE COMTE.

Approchez!... où est ma fille ?

TOCCINA.

Dans son appartement... elle achève quelques préparatifs pour le départ.

LE COMTE.

Le départ... croyez-vous que sa santé nous permette de quitter Gênes... demain... comme je le voulais?..

TOCCINA.

Je ne sais, Excellence... en descendant de voiture vous l'avez vu... elle s'est évanouie.

LE COMTE.

Oui, évanouie... comme morte... Toccina... elle ne vous a pas fait de confidence... ma fille?

TOCCINA.

Non , Excellence... aucune.

LE COMTE.

Bien... regardez moi en face... là!... elle ne vous a jamais demandé de services contraires à vos devoirs?

TOCCINA.

Jamais.

LE COMTE.

Ne me trompez pas... depuis deux mois, je cours après une vengeance qui m'échappe sans cesse... et si l'infâme que je poursuis avait des complices chez moi... ils paieraient tous pour lui , en attendant mieux.

TOCCINA.

Je vous jure , Excellence...

LE COMTE.

Air : d'Aristippe.

Écoutez... il faut me comprendre ;
 Désormais vous devez avoir
 Des oreilles, sans rien entendre,
 Comme des yeux pour ne rien voir.

TOCCINA.

Comment des yeux pour ne rien voir !

LE COMTE.

Une langue et faire silence.
 Pensez y bien !

TOCCINA.

Dieu! quel plaisir
 D'avoir de tout en abondance ,
 Et de ne pouvoir s'en servir.

Vous obéirez !

TOCCINA.

Je tâcherai , Excellence.

LE COMTE.

Car , voyez-vous , je suis violent... implacable!.. j'ai le caractère comme le corps, un peu sec!.. et je casse plutôt

que de plier. (*Laura entre doucement, et va regarder à la fenêtre qui est fermée*). Je n'ai pardonné qu'à une personne dans ma vie... à ma fille... et ce pardon me tuera...

SCÈNE II.

LE COMTE, LAURA, TOCCINA.

LAURA (*vivement*).

Mon père!... ah! mon père! qu'avez-vous dit?

LE COMTE.

Ah! c'est toi... que faisais-tu là?

LAURA.

Rien! mon père!... je venais vous prier d'aller donner quelques ordres pour l'emballage de ces tableaux qui sont dans votre cabinet.

LE COMTE (*à part*).

Toujours triste!... (*haut*) tu vas me suivre... j'ai à te parler... j'attends quelqu'un.

LAURA.

Ah!... (*à part*) et moi aussi!!...

TOCCINA.

Comment! M. le Comte, si tard...

LE COMTE.

J'aurai besoin de vous (*à mi-voix*) rien voir... rien entendre... rien dire surtout... (*à Laura*) viens.

LAURA.

Me voici, mon père... (*à part*) à dix heures!

LE COMTE (*répétant à demi-voix à Toccina.*)

Rien dire! (*il sort avec Laura.*)

SCÈNE III.

TOCCINA. — *ensuite FARINI, JEAN ET LES DEUX HOMMES.*

TOCCINA (*les suivant des yeux.*)

Non... Excellence, non, (*en scène*) c'est-à-dire que, quand il me regarde, j'en ai la chair de poule. Avec sa grande figure sèche... et ses deux petits yeux qui vont vous lire au fond de l'âme, on dirait qu'il va se passer ici des choses... ah ! son confident... son valet de chambre.

FARINI, (*dans le fond.*)

Bien... on peut entrer... par ici, vous autres. (*Les deux valets entrent, conduisant Jean qui a un bandeau sur les yeux.*)

JEAN (*entrant et se heurtant à la porte.*)

Casse-cou !

TOCCINA.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.

Oh ! oh ! les amis... y sommes-nous bientôt ? il y a longtemps que nous sommes en route.

FARINI.

Est-ce que vous êtes las ?

JEAN.

Non... la voiture est trop douce pour ça... des coussins moelleux sur lesquels je m'arrondissais... et des chevaux qui allaient comme le vent... j'en suis encore tout étourdi.

TOCCINA.

Voulez-vous vous asseoir ?

JEAN (*ému.*)

Oh ! oh !.. une voix de femme ! mon ami, mon ami, ôtez-moi mon bandeau.

FARINI.

Pas encore... ce n'est pas moi qui dois le détacher. (*A Toccina, bas*). Cela regarde le comte... il faut le prévenir. Où est-il ?

TOCCINA, (*de même*).

Dans son cabinet.

FARINI.

Vous, Toccina, pas un mot ! pas un mot !

TOCCINA.

Soyez tranquille !... je ne dirai rien... et pour une bonne raison.

JEAN, (*à part*).

On parle bas... c'est de moi... elle est là... oh ! comme mon cœur va vite.

FARINI, (*aux valets*).

Sortez... (*à Jean*) attendez un instant ici. (*Il fait signe à Toccina de ne rien dire, et sort ; les valets sont sortis*).

TOCCINA, (*à part*).

Décidément, il y a quelque chose.

SCÈNE IV.

JEAN, TOCCINA.

JEAN, (*à part*).

Ah ! quelle idée j'ai eue là... elle est fameuse l'idée... Ce gaillard de Paul, je lui vole sa maîtresse, et allons donc !...

TOCCINA, (*à part*).

Qu'est-ce qu'on veut faire de ce jeune homme ?

JEAN, (*toussant*).

Hem ! hem ! (*il écoute*) est-ce que je suis seul ?... c'est

étonnant comme je suis ému !... elle doit être près d'ici... elle !... la dame de l'aventure.

TOCCINA.

Asseyez-vous donc, monsieur...

JEAN.

Ah !... elle est là... je l'aurais parié... il y a comme un parfum...

TOCCINA.

Voici un fauteuil.

JEAN.

Non... oh ! non... merci... femme adorable !... c'est à vos pieds que je devrais être ! — Votre main ! — Ah ! je la tiens !... Ah ! tant de bonté...

TOCCINA.

Monsieur, vous êtes d'une politesse...

JEAN.

Moi... (à part) elle prend ça pour de la politesse... hé ! bien... hé ! bien... (haut) non, ce n'en est pas... c'est un sentiment plus... certainement... parce qu'il ne faut pas croire que je n'aie pas deviné... au contraire, je vois une foule de choses... je suis comme l'amour sans doute, qui ne voit jamais mieux que lorsqu'il n'y voit goutte... Je me sens près de vous, tendre, passionné...

TOCCINA.

Monsieur ! (à part) Pour qui me prend-il ?

JEAN.

Tu es à moi.

TOCCINA, passant de l'autre côté.

Ah ! vous me faites rougir !

JEAN, passant à gauche.

Elle rougit ! c'est une jeune fille... mais pour une mineure, elle a une voix bien majeure... c'est égal, j'adore les jeunes filles !... Rassurez-vous, jeune vierge aux yeux bleus... ou aux yeux noirs...

TOCINA.

Je suis veuve, monsieur.

JEAN *se retournant à droite.*

Veuve ! tant mieux, j'adore les veuves ; mais vous, voyons, ne me direz-vous rien ? .. hem ?

TOCCINA.

Tout ce que je puis vous dire, c'est d'être discret et soumis.

JEAN.

Discret et soumis... c'est pour ça que je suis venu.

Air : *De Julie.*

Mais, laissez-moi, je vous supplie,
Oter ce bandeau !...

TOCCINA.

Non, vraiment !...

JEAN.

Pourquoi, si vous êtes jolie ?...

TOCCINA.

Monsieur !

JEAN.

Je l'ôte !...

TOCCINA.

On le défend.

Je ne veux pas que ça nous compromette !...

JEAN.

Eh ! mais, voudrait-on par hasard
Que je joue à Colin-Maillard,
Pour être heureux à l'aveuglette.

Mais non ! je n'y tiens plus ! je vous verrai, je vous verrai malgré vous, et dussé-je me perdre.

(Il arrache son bandeau).

TOCCINA.

Monsieur..

JEAN *(la voyant, et poussant un cri.)*

Ah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? *(il a reculé jusqu'à l'extrémité du théâtre ; il la regarde avec effroi)* je suis volé !..

TOCCINA (*apercevant le comte.*)

Chut!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, FARINI.

(*Farini entre avec le comte, lui montre Jean et sort sur un signe.*)

LE COMTE.

Toccina...

JEAN (*tressaillant.*)

Ah!

TOCCINA.

Ce n'est pas moi qui ai détaché le bandeau.. c'est lui qui..

LE COMTE.

Bien... laissez-nous.

TOCCINA.

Oui, M. le Comte..

JEAN (*à part.*)

Il paraît que c'est un comte.. ah! ça, quelle singulière aventure!

TOCCINA (*à part.*)J'ai peur pour lui.. il est intéressant.. (*elle sort.*)JEAN (*à part, regardant.*)

Ah! ça... mais, et l'autre... la jeune femme...

(*Le comte, après la sortie de Toccina, est descendu à Jean.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, JEAN.

LE COMTE.

Monsieur... (*Jean se tourne vivement.*) Je vous salue..

JEAN.

Monsieur... j'ai bien l'honneur... certainement... (*à part.*)
Ils ne sont pas beaux dans cette maison.

LE COMTE (*approchant un fauteuil.*)

Nous avons à causer, asseyez-vous.

JEAN.

Monsieur.

LE COMTE. *

Je vous en prie.

JEAN.

Ah! pour vous faire plaisir. (*à part*) Il est singulièrement honnête ce comte-là. (*il s'assied*).

LE COMTE.

Monsieur, la manière dont on vous a enlevé de chez vous est assez singulière, pour que vous désiriez une explication. (*il s'assied*).

JEAN.

En effet... j'avoue naïvement que je ne serais pas fâché... (*à part.*) ah! ça, si c'est pour causer avec lui que me voilà... merci!

LE COMTE.

Voici ce que c'est... je suis riche et puissant, monsieur.

JEAN (*se levant et le saluant*).

Monsieur... j'en suis enchanté...

LE COMTE.

Bien, bien...

JEAN (*à part, en se rasseyant*).

Qu'est-ce que ça me fait à moi?

LE COMTE.

J'ai une fille charmante...

JEAN (*à part*).

Nous y voilà.

LE COMTE.

Une fille, mon bien le plus cher... pour laquelle je donnerais tout le reste... excepté l'honneur de ma maison... depuis quelque temps, elle est souffrante.

* Jean, le Comte.

JEAN.

Votre maison?

LE COMTE.

Ma fille, monsieur.

JEAN.

Mademoiselle votre fille! ah! c'est bien désagréable.

LE COMTE.

Pour elle plus de gaieté, plus d'enjouement... elle est triste, rêveuse.

JEAN.

Ah! bah!

LE COMTE.

Tout cela tient au chagrin que lui cause un amour coupable, insensé... pour un inconnu...

JEAN.

Ah! bah... ah! bah...

LE COMTE.

A un amour que je n'ai pu arracher de son cœur...
(*baissant la voix*) que vous dirai-je?..

JEAN.

Tout ce que vous voudrez... allez toujours!..

LE COMTE.

Je n'ai pas veillé sur ma fille, monsieur.. vous entendez?

JEAN.

Oui, oui... j'entends très-bien... (à part) je lui dis ça pour lui faire plaisir... car le diable m'emporte, si je sais...

LE COMTE.

Dans les premiers moments de mes soupçons, j'avais tort... j'étais furieux... je voulais aller à elle... l'accabler de mes reproches... je l'aurais tuée, monsieur!

JEAN (*reculant, à part*).

Décidément, il me fait peur...

LE COMTE.

La raison m'a calmé... car enfin, ma fille est ma fille.

JEAN.

Eh ! eh !..

LE COMTE.

Maintenant, il n'y a rien que je ne fasse pour lui rendre la santé et le bonheur. (*Lui prenant la main*) croyez-moi, monsieur...

JEAN.

Je vous crois, parbleu !... je vous crois. (*à part*) où allons-nous... où allons-nous ?

LE COMTE (*plus confidentiellement*).

Et c'est pour cela que j'ai recours à vous.

JEAN.

Hem !... à moi...

LE COMTE.

Vous comprenez ?

JEAN.

Je comprends... c'est-à-dire, non... je comprends... sans comprendre...

LE COMTE.

Écoutez-moi donc !.. monsieur... en arrivant, j'ai consulté un habile médecin de cette ville... que je connais beaucoup... je l'ai consulté comme pour une personne éloignée, sans nommer ma fille, sans qu'il pût la voir ; j'en serais mort de honte !.. il ne croit pas, lui, à ce que je vous disais tout à l'heure.

JEAN.

Ah ! il ne le croit pas... (*à part*) qu'est-ce qu'il me disait ?

LE COMTE.

Je me trompais, grâce à Dieu ! l'honneur est sauvé ; mais il pense que, pour dissiper cet état de tristesse, d'accablement, il faudrait agir avec promptitude.

JEAN.

Ah ! il pense... c'est possible.

LE COMTE.

Après la confiance qu'il avait reçue, je ne pouvais lui dire qu'il s'agissait de ma fille... je suis trop connu à Gênes; mais j'ai su que vous ne faisiez que passer par cette ville... Demain, je la quitte; vous aussi, sans me connaître... nous ne nous reverrons plus... vous êtes un homme d'honneur... je suis généreux... très-généreux... vous avez votre lancette?

JEAN (*se levant vivement*).

Plaît-il?

LE COMTE.

Une légère piqure au bras.

JEAN.

Allons donc.

LE COMTE.

C'est vous.

JEAN.

Mais non... mais non.

LE COMTE.

Je le veux.

JEAN.

Mais, de ma main, c'est un assassinat.

LE COMTE.

Au contraire... vous lui rendrez la santé.

JEAN.*

Rien du tout,

LE COMTE (*le prenant violemment par le bras*).

Prenez garde, Monsieur... vous avez mon secret... et je serai terrible pour le sauver.

JEAN (*dégageant son bras*).

Je ne vous l'ai pas demandé votre secret, que diable!... il faut avoir un médecin.

LE COMTE.

Necriez pas!.. Je connais votre talent, M. Paul de Bligny.

* Le Comte, Jean

JEAN (*à part*).

Paul!... ah! j'y suis. C'est juste... je passe ici pour Paul!...

LE COMTE.

Votre talent, comme votre discrétion; (*mouvement de Jean, pour s'expliquer*) et si tout autre que vous était dans la confidence de ce que je viens de vous confier... je suis vindicatif!

JEAN (*reculant avec effroi*).

Ah!... (*à part*) me voilà gentil.

LE COMTE (*baissant la voix*).

Cet hôtel donne sur le port... la mer, qui est discrète, me répondrait de l'honneur de ma famille...

JEAN (*à part*).

Le moyen à présent de lui dire...

LE COMTE.

Ainsi, préparez-vous. Vous tremblez?

JEAN (*s'efforçant de sourire*).

Non, non, au contraire... c'est que je ne suis pas très-solide sur mes jambes... c'est un peu de faiblesse... et puis l'émotion... j'aurais besoin...

LE COMTE.

De prendre quelque chose, peut-être?

JEAN (*l'observant*).

C'est cela... ce n'est pas de refus... je n'ai pas soupé... (*à part*) il a du carnassier dans le profil.

LE COMTE (*allant sonner*).

C'est singulier! il a l'air troublé. (*Il sonne*).

JEAN.

Ça me fait gagner du temps... et je pourrai...

LE COMTE (*à Toccina qui paraît*).

Toccina, un flambeau

TOCCINA.

Voici, M. le Comte.

LE COMTE (*prenant le flambeau*), à Jean.

Suivez-moi, je ne vous quitte pas...

JEAN.

Merci... (*bas à Toccina*) est-ce qu'il n'y aurait pas quelque petit trou, pour s'échapper... Croyez donc aux bonnes fortunes de médecin... une saignée!...

TOCCINA (*bas à Jean*).Air : de *Fra Diavolo*.

Pauvre jeune homme, prenez garde!

JEAN.

A quoi donc?

LE COMTE *l'observant*.

D'où vient son effroi?

TOCCINA.

Monsieur le comte vous regarde.

JEAN.

Me voici; Dieu! c'est fait de moi.

LE COMTE.

Suivez-moi donc et prenez garde,
Car enfin d'où vient cet effroi?
Et qu'est-ce donc qui vous retarde?
Voudrait-on se jouer de moi?

JEAN.

Ensemble.

Il paraît qu'il faut prendre garde,
Et je me sens mourir d'effroi.
Ah! mon Dieu comme il me regarde;
On dirait que c'est fait de moi.

TOCCINA.

Pauvre jeune homme, prenez garde;
Ainsi que vous, je meurs d'effroi.
On dirait, quand il nous regarde,
Que c'est fait de vous et de moi.

SCÈNE VII.

TOCCINA, LAURA, ensuite PAUL.

TOCCINA.

Il tremble, ce jeune homme... au fait!... il y a de quoi!
M. le Comte a une figure...

LAURA (*entrant vivement et courant à la fenêtre*).

Ah! j'ai entendu... j'en suis sûre!... c'est...

TOCCINA.

Mademoiselle.

LAURA (*l'apercevant et s'arrêtant*).

Ciel!.. (*se remettant*) Ah mon Dieu! c'est singulier, comme
il fait chaud dans ce salon... vous ne trouvez pas?... on
étouffe... et la nuit est si belle...

TOCCINA.

En ce cas, si cela vous convient, on peut ouvrir la
fenêtre.

LAURA.

C'est ce que je disais, à moins que vous ne craigniez l'air
un peu vif.

TOCCINA (*ouvrant la fenêtre*).

Au contraire. Mais j'entends gronder César le chien du
jardinier.

LAURA (*la rappelant*).

Toccina.

TOCCINA.

Mademoiselle.

LAURA.

Écoutez... (*Toccina redescend sur le devant de la scène*).
Toccina, ma vieille gouvernante, toujours si bonne, si
dévouée.

TOCCINA.

Oh ! comme vous êtes émue !... que se passe-t-il donc ici ?...

LAURA.

Si je te faisais une confidence...

TOCCINA.

Une confidence... à moi... il y a peut-être du danger.

LAURA.

Du danger ! je ne crois pas. Et puis, je suis coupable peut-être... mais s'il n'y avait pas d'autre moyen d'obtenir son pardon...

TOCCINA.

Le pardon... de qui ?

LAURA. (*à percevant Paul qui monte par là fenêtre*).

Ah !

TOCCINA.

Qu'est-ce !..

LAURA (*là faisant asseoir à gauche*).

Asseyez-vous ici... ce qui m'arrive est si extraordinaire ! ah ! je me soutiens à peine !... mais... (*faisant signe à Paul de ne pas faire de bruit*). Il faut garder le silence... un mot nous perdrait... (*Paul s'arrête*).

TOCCINA.

Mon Dieu ! vous m'effrayez.

LAURA.

Ah ! c'est que j'ai peur aussi... moi... vous savez, ce jeune homme de Rome... qui jurait de m'aimer toujours... il est à Gênes !..

TOCCINA.

Bonté divine ! taisez-vous... je m'en suis doutée.

LAURA.

Oh ! vous avez tant de perspicacité !.. (*elle regarde Paul qui met la main sur son cœur, et proteste par signes, de son amour*).

Air : *Du premier acte.*

Je me disais sans cesse :
 Ai-je encor sa tendresse ?
 Tiendra-t-il sa promesse ?
 Tout se taisait pour moi.
 Je n'osais à mon père
 Avouer ce mystère ;
 Mais maintenant , j'espère ,
 Je le sens près de toi.

TOCCINA.

Un jeune fou , léger , étourdi qui n'a voulu que vous tromper.

Fin de l'air.

A mon cœur qui l'appelle,
 Le sien répond tout bas ;
 Et quand j'étais fidèle ,
 Il ne m'oubliait pas.

LAURA (*regardant Paul*).

Non , oh ! non !

TOCCINA.

Vous croyez ?..

LAURA.

Et si j'avais compté sur vous , pour nous protéger ?

TOCCINA.

Jamais , jamais... votre père ne pardonnera pas... et plutôt de m'exposer à sa colère...

LAURA.

Ah ! plutôt me perdre que de vous compromettre pour moi !.. (*Paul s'approche vivement , et saisit la main que Laura lui tend , en lui montrant le cabinet à gauche , il la presse de ses lèvres*) quoi qu'il m'en coûte de tromper mon père :

TOCCINA.

On ne lui désobéit pas impunément. (*Elle va se détourner.*)

LAURA (*passant vivement à droite, et jetant son bras autour du cou de Toccina.*)

Mais regarde-moi donc Toccina... vois comme je suis pâle et tremblante. (*de la main elle montre la porte à Paul qui disparaît.*)

TOCCINA (*se retournant au bruit.*)

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

LAURA,

Rien, rien... je crois qu'on a frappé... dehors... si vous y allez...

TOCCINA.

Si s'est une intrigue, ne comptez pas sur moi!..

LAURA (*s'approchant de la porte de droite.*)

Soyez tranquille... je n'attends personne. (*Apercevant son père qui rentre par la gauche.*) Ah!

TOCCINA (*se retournant.*)

Qu'est-ce donc?

(*Laura est près de la porte du cabinet — Toccina est dans le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE (*à part.*)

Le trouble de ce jeune Français... ses hésitations... son air inquiet... puis comprendre... (*les apercevant.*)
Toccina, sortez.

TOCCINA.

Oui, M. le Comte.

LAURA.

Mon père.

LE COMTE (*à Laura*).

Reste... (*elle sort*).

LAURA, (*à part*).

Ah! mon Dieu! je n'ose le regarder... je me sens mourir.

LE COMTE.

Laura, tu crains toujours mes reproches, ma colère...

LAURA.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Je ne veux pas de confiance, mais d'autres soins m'inquiètent, et j'ai pensé...

LAURA.

Merci, merci, mon père!

LE COMTE.

Tu es triste, abattu...

LAURA, (*légèrement*).

Au contraire, je suis gaie... la santé m'est revenue avec l'espérance.

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

LAURA.

Que... ce qui peut me rendre le calme, le bonheur... c'est le retour de votre bonté.

LE COMTE.

Ah, parbleu! tu vois bien que j'en aurai toujours pour toi, trop peut-être, mais pour toi seule.

LAURA.

Pour moi seule... oh! ce n'est pas assez... si celui que vous accusez, m'aimait encore?

LE COMTE.

Tu l'as revu?

LAURA.

Je ne dis pas cela, mon père ; mais, s'il voulait réparer ses torts ?

LE COMTE (violemment).

Il t'a fait parler... il t'a écrit.

LAURA.

Ah ! calmez-vous.

LE COMTE.

Mais qu'il vienne donc, alors... qu'il vienne... je l'attends !...

LAURA.

Non, mon père, non... il ne viendra pas... que vous n'ayez pardonné.

LE COMTE.

Ah ! jamais... ils pensent, ces petits messieurs, qu'il leur sera facile de se glisser dans une famille noble et riche, en y jetant le déshonneur. Eh bien ! non !... jamais je ne lui donnerai ma fille !...

LAURA.

Oh ! ne dites pas...

LE COMTE.

Jamais, Laura !... et quel homme encore ?... tu n'oses me le nommer.

LAURA.

Parce que je craignais qu'il ne m'eût oubliée... mais, à présent, à présent, mon père...

LE COMTE.

Où est-il ?

LAURA.

Il est en Italie.

LE COMTE.

Quelque aventurier.

LAURA.

N'encroyez rien... c'est un Français, qui doit appartenir à une bonne famille.

LE COMTE.

Un Français... un nom obscur.

LAURA.

Au contraire... un nom qui est très-bien; et je suis sûre que M. Paul de Bligny...

LE COMTE (*éclatant*).

Paul de Bligny !

LAURA.

Mon père, qu'avez-vous donc ?

LE COMTE (*affectant du calme*).

Paul de Bligny, dites-vous ?

LAURA.

Sans doute... je suis sûre que M. Paul de Bligny est... (*le regardant*) ah ! vous me faites trembler !

LE COMTE (*de même*).

Pourquoi donc !... je suis calme... (*à part*). Quoi ! le hasard me conduit ici... je comprends maintenant... ce trouble... ces hésitations... (*à Laura*) ne craignez rien... Paul de Bligny !... un jeune médecin peut-être.

LAURA.

Oui, mon père.

LE COMTE (*avec calme*).

C'est bien, Laura... laissez-moi.

LAURA.

Pourquoi me renvoyer ?

LE COMTE (*se calmant*).

J'ai besoin d'être seul... pour écrire... (*montrant la lettre*) tiens, j'ai à finir...

LAURA.

Si vous passiez dans votre cabinet ?

LE COMTE.

Non... je suis bien ici.

LAURA (à part).

Est-ce qu'il se douterait?

LE COMTE (à part).

Est-ce qu'elle saurait? (se retournant) je t'en prie, Laura.

LAURA (à part).

Ho! cela ne se peut pas, non.

LE COMTE.

Hé! bien?

LAURA.

Oui, mon père.. pour un instant... (elle va pour sortir; et, revenant se jeter dans les bras de son père) vous lui pardonnerez...

LE COMTE (la repoussant doucement et lui montrant la porte).

N'y comptez pas, ma fille.

(Laura baisse les yeux, et sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ensuite JEAN.

LE COMTE (la regardant sortir).

Et j'ai pu me contraindre... ah! j'étouffe!

(quand Laura est sortie, il court à la porte, pour la fermer).

JEAN (mangeant un biscuit).

Ma foi! c'est une justice à me rendre.... j'ai bien soupe... c'est jusqu'à présent ce qu'il y a de plus clair dans ma bonne fortune...

LE COMTE (dans le fond).

Le voilà!

JEAN.

A présent que j'ai soupé... je vais me coucher... mais le moyen de m'échapper de cet hôtel, sans qu'on me voie... filons.

(il va pour sortir; le comte le saisit au collet, du côté opposé.) Ah!... (il reste immobile.)

LE COMTE.

Où allez-vous ?

JEAN.

Eh ! eh ! je me promène.

LE COMTE.

Enfin, nous voilà tous les deux face à face... nous pouvons nous regarder.

JEAN.

Oui, nous pouvons nous regarder en face!... (à part) quelle face !!!...

LE COMTE.

Et d'abord, ma fille qui est plus gaie, plus rassurée...

JEAN.

Vrai ! tant mieux... alors, vous n'avez plus besoin de moi... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE COMTE (baissant la voix, et le retenant).

Silence... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... elle est instruite de votre présence ici.

JEAN.

Votre fille?... pas par moi, parole d'honneur.

LE COMTE.

En vous laissant enlever, c'est elle que vous espériez voir et non pas moi.

JEAN (déconcerté).

Dame ! je ne dis pas... j'ai pu croire... car enfin... (à part) qui diable lui a dit cela ?

LE COMTE.

Mais vous ne la verrez pas.

JEAN.

Non... Hé! bien, en ce cas, n'en parlons plus... j'ai bien l'honneur de... *(il fait un mouvement pour sortir)*.

LE COMTE *(le retenant encore)*.

Vous ne comprenez donc pas que je sais tout?

JEAN.

Mais quoi! mais quoi!..

LE COMTE.

Vous introduire dans une famille, pour la déshonorer.

JEAN.

Mais puisqu'il n'y a rien de fait... prenez que je ne suis pas venu; et...

LE COMTE *(se retournant.)*

Je sais tout, vous dis-je... et vous croyez m'échapper!.. mais, vous ne me connaissez donc pas!...

JEAN.

Mais, si fait... mais, si fait... et j'en ai assez comme ça, de la connaissance!

LE COMTE.

Vous ne savez donc pas que je suis homme à vous faire expier mes tourments, les larmes de ma fille... la folle passion que vous lui avez inspirée.

JEAN.

Moi!.. une passion!... à mademoiselle votre fille!..

LE COMTE.

Avez-vous cru me forcer à vous la donner pour femme?

JEAN.

Mademoiselle votre fille!.. tiens, tiens, tiens!

LE COMTE.

Vous qui n'êtes rien... épouser ma fille!

JEAN.

Permettez, permettez... l'épouser... et ma femme donc...

LE COMTE (*avec éclat*).

Votre femme ! vous êtes marié !

JEAN.

Pourquoi pas ?

LE COMTE.

Misérable !

JEAN.

Ah ! ça dites donc... avec vos mots à double entente.

LE COMTE.

Marié !... prie pour ton âme... Paul de Bligny...

JEAN.

Paul de Bligny... Paul de Bligny... pas de bêtise... si je n'étais pas Paul de Bligny...

LE COMTE.

Ah ! tu trembles... tu as peur.

JEAN.

Je ne vous parle pas de ça... mais, si je n'étais pas...

LE COMTE.

Tu l'es ! tu l'es !...

JEAN (*à part*).

Laid, toi-même !.. (*haut*) Tenez, tenez, mes papiers.
(*Il se fouille*).

LE COMTE.

Tu m'aurais trompé !... je t'aurais confié l'honneur de ma famille ! mes secrets !

(*il prend les papiers*).

JEAN.

Allons, bon... je tombe d'une ornière dans l'autre.

LE COMTE, (*qui a lu une lettre*).

(*la lui rendant froidement*)

Tiens, lâche, et menteur !

(*voix de JEAN.*)

Comment!... mais permettez!...

LE COMTE.

Ici... ici... tu ne m'attendras pas longtemps.

JEAN (*suivant*).

Allons donc... je vous dis...

(*une clef ferme la porte*).

SCÈNE X.

JEAN (*seul*).

Renfermé à double tour!... c'est-à-dire, que voilà le frisson qui me galope, et d'une fièvre force... ah! mais!... ah! mais, ah! mais!... je sue à grosses gouttes! je crois que j'ai peur!... « Prie pour ton âme... tu n'attendras pas longtemps. — Il m'a dit ça, le vieux gueux!... mais quand je lui ai dit, à cet homme, à cet antropophage, que je n'étais pas... (*regardant la lettre*) tiens, à M. Paul de Bligny. Une lettre pour lui!... c'est just', c'est son habit... une lettre... c'est l'écriture de ma femme... à Paul! ma femme! elle n'est pas décachetée. (*il l'ouvre vivement*) qu'est-ce qu'elle peut lui... (*lisant*).

« Mon cher Paul, votre ami est un indigne! un infidèle! « (et, puisqu'il ne songe qu'à me trahir, venez ce soir en ren-
« trant; j'ai à vous parler de lui.» — Ah! bien! ah! bien... ma femme!... un rendez-vous!...

Air : *du Piège*.

C'est charmant ! me voilà gentil !
Ma bonne fortune est complète !...
Quand je tremble de peur ici,
Là-bas, il est en tête-à-tête !...
Quelle aventure pour nous deux...
Et pour moi surtout quelle aubaine,
S'il est à ma plac' plus heureux
Que je ne le suis à la sienne !

(*Un papier vient de tomber à ses pieds, par la lucarne du*

fond.) Qu'est-ce que c'est encore? on me jette des pierres à présent... est-ce qu'on voudrait me lapider?... (*Le ramassant.*) Un billet!... ah! mes jambes flageolent, flageolent!... (*Il se laisse tomber assis. Lisant le billet.*) Sauvez-vous, ou vous êtes perdu... Allons; je ne l'échapperai pas. (*La porte du cabinet s'ouvre*) Me sauver... (*Écoutant*) mais par où? mais comment? ah!... il n'est plus temps...

SCÈNE XI.

JEAN, PAUL.

PAUL (*entr'ouvrant doucement la porte.*)

Je n'entends rien au fond de ce corridor. (*poussant la porte*) Ma foi! je me risque.

JEAN (*voyant la porte s'ouvrir et Poussant un cri*).

Ah!

PAUL (*retirant la porte*).

Quelqu'un!

JEAN (*tremblant de tous ses membres*).

Là!

PAUL.

Je suis pris!.

JEAN.

Grâce!... je ne suis pas... Paul... Paul de Bligny.

PAUL (*rentrant en scène vivement*).

O ciel! cette voix!... Jean!

JEAN.

Ah! bah!...

PAUL.

Toi, ici!... comment?

JEAN.

Vous, dans cet hôtel !

PAUL.

Par quel hasard ?...

JEAN.

Et depuis quand ?

PAUL.

Il y a une heure.

JEAN.

Comme moi.

PAUL.

Tu es venu ?...

JEAN.

A votre place.

PAUL.

J'y suis... Cet homme mystérieux, qui devait m'enlever.

JEAN.

Je me suis laissé faire.

PAUL (riant).

Les yeux bandés.

JEAN.

Dans une voiture magnifique. Oui, riez, quand nous avons les quatre pieds dans un abyme !

PAUL.

Enlevé, et c'était pour un rendez-vous !

JEAN.

Pour une saignée.

PAUL.

Hein !

JEAN.

Oui... moi qui n'ai jamais saigné... un poulet même .. un poulet ! Satanée bonne fortune !

PAUL.

Dame ! tu voulais !..

JEAN.

Ça m'a joliment réussi... Un butor qui veut me jeter dans la mer, si je ne suis pas vous... et, si je suis vous, veut m'y jeter encore, pour changer...

PAUL.

Mais enfin, explique-moi donc...

JEAN.

Est-ce que je sais, moi?... Et ma femme, qui veut du calme... Ah ! me voilà calmé pour longtemps!.. (*Se rappelant.*) Mais, à propos de ma femme... (*Venant vivement le prendre par le bras.*) Monsieur Paul... un mot. Vous êtes sorti dans la soirée, avant souper?

PAUL.

Parbleu ! en même temps que toi.

JEAN.

Et vous n'êtes pas rentré?

PAUL.

Tu le vois bien... puisque j'ai rencontré ce moine qui m'a conduit jusqu'au jardin de cet hôtel.

JEAN.

Bien vrai?... votre parole d'honneur... la bonne?...

PAUL.

Ah ! ça, quand je t'assure.

JEAN.

Merci, je vous crois... Une d'échappée. (*À part.*) Au fait, la lettre n'était pas...

PAUL.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

JEAN.

Oui : elle doit être gentille, ma figure... J'ai eu une peur !... car vous ne savez pas... ce comte est un scélérat qui est capable de tout... Il a bouché les issues... pas

moyen de l'esquiver !... Nous sommes sous clef. Rien que ça... Voyez ce billet qu'on m'a jeté. (*Paul le prend*). Nous allons recevoir une danse.

PAUL.

O ciel !

JEAN.

Peut-être mieux que ça.

PAUL.

Ne tremble donc pas ainsi... Te voilà pâle.

JEAN.

Comment, pâle !... mais je dois être jaune... vert... de toutes les couleurs !... Heureusement, vous voilà ; c'est vous que ça regarde... Vous seul.

PAUL.

Oh ! oui, je suis prêt à tout braver pour elle... Je l'aime.

JEAN.

Mais moi, qui ne l'aime pas...

PAUL.

Tu veux t'échapper.

JEAN.

Si je veux m'échapper !... Il me demande si je veux m'échapper !... Mais tout de suite... je passerais plutôt par le trou de la serrure.

PAUL (*écoutant*).

Chut !

JEAN (*effrayé*).

Ah ! on vient pour la danse !

PAUL.

J'avais cru entendre... Toi, prends le chemin que j'ai pris pour venir... Un vieux mur en ruines, au fond du jardin... Mais d'abord, cette fenêtre... Une échelle...

JEAN.

Vrai ! je suis sauvé. (*Il court ouvrir la fenêtre*).

Air : de *Mila*.

Partons, partons ! Dieu ! j'en réchappe !
Adieu, palais.. je te maudis !

Et si jamais on m'y rattrape,
Je veux êtr' le dernier des maris!

JEAN. (*Il enjambe la fenêtre*).

Venez-vous, Paul?...

PAUL.

Oh! moi, je reste.

(*Au moment où Jean commence à descendre, on entend un chien qui aboie. Jean remonte tout effrayé*).

PAUL.

Hé! bien?

JEAN (*pâle et défait*).

Vous n'entendez pas?... il va me dévorer.

PAUL (*écoutant à la porte*).

On met la clef dans la serrure. Va-t'en... Quand tu risques un pan de ton habit...

JEAN.

Au fait, c'est le vôtre. (*Il disparaît*).

SCÈNE XII.

LAURA, PAUL.

LAURA (*entre vivement*).

Grand Dieu! vous ici!

PAUL.

Laura! oh! je puis vous voir, vous parler enfin.

LAURA.

Plus bas... plus bas.

PAUL.

Que craignez-vous?

LAURA.

Oh! mon père m'a pardonné à moi... c'est vous, c'est vous seul,

PAUL.

Mais, si je lui demande votre main... si ma fortune, ma naissance...

LAURA.

Oh! n'y comptez pas... il est inexorable! Je lui dis que vous m'aimez, que vous êtes digne de lui, de moi... il n'en croit rien... et tout à l'heure, pâle, défait, il me parlait de vous avec une colère... Il vous a donc vu?

PAUL.

Mais non!... ce n'est pas...

LAURA.

Il a fait venir Farini... son valet de chambre... il a donné des ordres pour notre départ à l'instant... afin qu'en son absence on se venge de vous...

PAUL.

Grand Dieu!

LAURA.

On se répand dans le jardin, dans l'hôtel, partout, de crainte que vous ne vous échappiez.

PAUL.

Air : J'aime ton œil si noir.

Pourquoi trembler ainsi ?

Pourquoi verser des larmes ,

Pour calmer vos alarmes ?

Ne suis-je pas ici ?

Époux fidèle et tendre ,

Je dois, sans m'alarmer,

Vivre pour vous aimer ,

Mourir pour vous défendre. } *bis.*

LAURA.

Ne parlez pas ainsi ,

Voyez couler mes larmes ;

Pour calmer mes alarmes ,

Eloignez-vous d'ici.

PAUL.

Suivez-moi.

LAURA.

C'est lui... Sortez! Sortez! (*Montrant le cabinet*). Là!

LAURA.

Non, j'espère...
Oh ! mais , Paul , j'aurais peur
De vous porter malheur ;
Si je quittais mon père.

ENSEMBLE.

Pourquoi trembler ainsi ?
Ne parlez pas ainsi ?

PAUL.

Me cacher encore !

LAURA.

Jé vous en prie.

PAUL.

Hé ! bien , je n'attends qu'un mot de vous.

LAURA.

Oui ; mais attendez-le. (*Il rentre dans le cabinet*).

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LAURA.

LE COMTE (*entrant vivement, et observant sa fille*).

Que fais-tu ici , Laura ?

LAURA.

Mon père...

LE COMTE.

Où est-il ?

LAURA.

Qui donc ?

LE COMTE.

Cet homme que j'ai laissé ici.

LAURA.

Vous l'avez vu ?

LE COMTE.

Et toi?

LAURA.

Grâce, mon père, il m'aime toujours... il m'aime plus que jamais.

LE COMTE (*élevant la voix*).

Où donc est-il?

LAURA.

Oh! votre colère se trahit malgré vous!... Écoutez-moi, mon père; vous aimez votre fille? (*D'un ton très-caressant*). Vous voulez mon bonheur?... et si mon bonheur dépend de lui?

LE COMTE (*d'une voix étouffée*).

De lui? un lâche, un infâme!

LAURA.

Ah! ne dites pas... ne croyez pas... il sera votre fils.

LE COMTE.

Jamais... il t'a trompée encore... et quand je lui pardonnerais... quand je lui offrirais ta main, ce qui est impossible!... tu ne sais donc pas?...

LAURA.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE (*baissant la voix*).

Il est marié.

LAURA.

Ah! mon père.

LE COMTE.

Oui, marié.

LAURA.

Marié!.. oh! non... non...

(*Elle court vers la porte du cabinet, et s'arrête tout à coup, en entendant Farini*).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FARINI, et ensuite PAUL.

FARINI.

Il est arrêté.

LAURA.

Arrêté!

FARINI.

Ce Français qui était ici... et qui s'est échappé par la fenêtre.

LAURA.

Lui! lui!

FARINI (continuant).

J'allais exécuter les ordres de M. le Comte, avec les gens de l'hôtel, quand nous avons entendu ce pan de mur qui s'écroulait... cet homme était au milieu des décombres à se débattre contre César.

LE COMTE.

Où est-il?

FARINI.

On l'amène.

LE COMTE.

Qu'il vienne donc, qu'il vienne!

LAURA (ouvrant la porte du cabinet).

Oh! s'échapper, c'est impossible. (Elle voit Paul, et pousse un cri). Ah! — (elle referme la porte).

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

LAURA.

Rien, mon père, rien. (A part) Il y est encore!

PAUL (*bas, derrière la porte entr'ouverte*).

Rassurez-vous... ce n'est pas moi, je suis libre... je vous aime.

(*Mouvement de joie de Laura*).

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JEAN, VALETS, PAUL (*caché*).

FARINI (*dans le fond*).

Par ici... par ici.

JEAN (*entrant, tout couvert de poussière, l'habit déchiré et sans voir le Comte*).

Hé! bien, que veux-tu de moi, shire, séide?... j'eme révolte à la fin... quand je suis encore tout contusionné par cet imbécille de mur qui est tombé sur moi... comme si ce n'était pas assez de m'avoir traqué, attaqué, disloqué... avec ce grand scélérat de chien de Terre-Neuve.

LE COMTE.

Taisez-vous.

JEAN (*s'éloignant*).

A l'autre!

LAURA (*bas*).

Silence! répondez ce que je vous indiquerai... et vous êtes sauvé.

JEAN.

Ah! bah... ah! bah!

LE COMTE (*passant entre eux*).

Laura, éloignez-vous.

PAUL (*bas, toujours derrière la porte*).

Laura!

LAURA.*

Restez.

* Farini, Jean, le Comte, Laura.

JEAN , (*à part*).

Et Paul qui est parti.

LE COMTE.

Eh ! bien, malheureux ?

JEAN.

Oh ! oui, je le suis... je... (*Laura lui fait signe de se taire*).

LE COMTE.

Vous voilà en présence de votre victime.

JEAN.

Ma vic... (*Laura lui fait signe de dire que oui*) Oui, oui, certainement. (*à part*) Je me fais l'effet d'être dans une caverne... avec des malintentionnés.

LE COMTE.

Vous dites que vous l'aimez ?

JEAN.

Je dis ça !... (*Laura lui fait signe de dire oui*) Oui, oui... c'est vrai.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez encore, infâme !

JEAN , (*à part*).

Bon... bien... nous retombons dans les mots à double entente.

LE COMTE.

Et si vous êtes marié, comme vous l'avez dit...

JEAN.

Marié ! (*Laura lui fait signe que non*) non, non... (*à part*) Dieu ! si Palmyre m'entendait.

LE COMTE.

Vous m'avez trompé... ou vous me trompez en ce moment.

FARINI.

Qu'avez-vous donc ?... vous chancelez.

JEAN.

Oui, ça me tient dans les jambes... je tremble un peu.
(*à part*) Je ne fais que ça dans cette maison.

LE COMTE.

Ah ! ma fille ! quel choix ! quelle faute !

LAURA (*vivement*).

Vous pardonnerez.

LE COMTE.

Je le forcerai à se trahir... (*à Jean*) il y va de vos jours... si vous n'êtes pas marié, vous épouserez ma fille !

JEAN.

Moi !.. permettez...

LE COMTE.

Vous l'épouserez !..

LAURA (*vivement*).

Certainement, mon père... (*elle fait signe à Jean*).

JEAN.

Certainement. (*À part*) ô Palmyre !

LE COMTE.

Suivez-moi donc à l'instant.

LAURA (*vivement*).

Vous pardonnerez ?

LE COMTE (*à Jean*).

Il parlera enfin !.. je pardonne tout... je le jure par l'honneur de notre maison...

JEAN (*à part*).

Oui, il est beau l'honneur de ta maison... va toujours !..

LE COMTE.

A une condition !.. c'est qu'un prêtre qui est là... va recevoir vos serments... à l'instant !..

JEAN (*à part*).

Pour être bigame, merci !..

LE COMTE.

Vous hésitez !... ah !...

LAURA (*fait sortir Paul du cabinet, et s'approche de son père.*)

Mon père, ce n'est pas à lui que vous avez pardonné... c'est à un autre.

LE COMTE.

Monsieur !

PAUL.

Paul de Bligny.

JEAN.

A la bonne heure donc !... moi, j'abdique.

PAUL.

Oui, monsieur, c'est moi qui viens vous demander grâce !... mais du moins, mon amour est mon excuse. Et d'ailleurs... je suis digne d'elle, digne de vous.

LE COMTE.

Quoi ! on vous avait introduit dans cette maison, à mon insu... ma fille...

LAURA (*dans les bras de son père.*)

Ah ! mon père, vous avez pardonné... sur l'honneur !...

JEAN.

J'y suis... c'est la Vénitienne.

LE COMTE (*regardant Jean, et ensuite Paul.*)

J'ai pardonné, j'ai pardonné... au fait, j'aime mieux que ce soit celui-là... que l'autre.

(*Laura l'embrasse.*)

JEAN.

Merci !

PAUL (*lui prenant la main.*)

Ah ! monsieur !

JEAN (*de même*).

Ah ! monsieur !

LE COMTE (*retirant sa main*).

Et cet homme, qui donc est-il ?

JEAN.

Jean Beauvais, marchand de nouveautés, rue Balbi, n° 275, qui tient un assortiment complet de modes et merceries réunies... et généralement quelconque tout ce qui concerne l'état de sa femme, et qui y retourne... à sa femme. Car pour ce qui est des bonnes fortunes... je jure bien de m'en tenir là... Sapristi!... bien obligé... j'aime mieux autre chose.

CHOEUR FINAL.

Air : *de Mila*.

Que désormais tout chagrin cesse,
L'espoir enfin rentre en ces lieux ;
L'hymen bannissant la tristesse,
Ne fera plus que des heureux.

JEAN, au public.

Air : *Des frères de lait*.

Non, c'en est fait, point de bonne fortune !
Je n'en veux plus .. Merci... mais cependant ,
Je voudrais bien en risquer encore une
Et c'est de vous qu'ici cela dépend ;
Oui de vous seuls ici cela dépend.
Messieurs, malgré la crainte qui m'assiège ,
Oui, je serais assez bête, je crois,
Pour retomber tous les soirs dans le piège ,
Si vous y tombiez avec moi...
Je tomberais volontiers dans le piège ,
Si vous vouliez y tomber avec moi.

FIN.

LA PARTIE D'ANES,

OU

UNE JOURNÉE A MONTMORENCY,

TABLEAU VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Gabriel De Lurieu ;

Représenté pour la première fois , le 6 juillet 1837 , à Paris,
sur le théâtre de la Porte Saint-Antoine.

PRIX : SIX SOUS.



PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

au Cabinet Littéraire,

RUE DU FAUBOURG SAINT - MARTIN, N° 43,

AU COIN DU PASSAGE DE L'INDUSTRIE.

—
1837.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LAVALLÉE, *rentier*,
M. BRIOCHARD, *ancien pâtissier*,
M^{me} BRIOCHARD, *sa femme*,
M^{lle} ROSE BRIOCHARD, *leur fille*,
OSCAR DUCOUTIL,
LAPIERRE, *chasseur*,
JEANNETTE, *cuisinière de mad. Briochard*,
LEDUC, *restaurateur*.
MARTIN, *anier*.
PETIT-AMOUR, *âne*,
UN COCHER *de coucou*.
GARÇONS DU RESTAURANT.
PROMENEURS.

MM. Henri.
Ferdinand.
Mesd. Ludovic.
Alfred.
MM. Hypolite.
Oscar.
Mad. Hortense.
MM. Rodolphe.
Préolon.
* * *
Alphonse.

La scène se passe sur la place de Montmorency.

LA PARTIE D'ANES,

TABLERAU VAUDEVILLE EN UN ACTE.

La place de Montmorency. — A gauche, est l'auberge du Cheval-Blanc ; la fenêtre d'un cabinet donne sur le théâtre ; à droite, une porte cochère et une enseigne où on lit : *Martin tout des anne*.

SCENE I.

LEDUC, LAVALLEE, Garçons restaurateurs. *

CHOEUR.

Air : *Vaud. de Favart*.

Rôtissons ,

Fricassons ,

Pâtissons

Sans cesse !

Chassons

La tristesse

Aux sens

Des verres, des chansons !

A l'envi ,

Aujourd'hui ,

Que chacun s'empresse ,

Leduc est ici.

Le Véry

De Montmorency.

LAVALLEE, à Leduc.

Air : *Votre Pavillon*.

Que les vieux coqs par douzaine

Soient transformés en chapons ;

Si le lapin de garenne

* Les indications sont prises de la gauche du spectateur, les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils le sont au théâtre.

Vient à manquer... sans façons
Prends le chat du voisin !

En voyage
C'est l'usage,
Lorsque l'on a bien faim
Le chat paraît du lapin !

CHOEUR.

Rôtissons, etc.

LAVALLEE.

Avec l'eau de l'hermitage,
Baptise le vin du crû,
Après ce baptême sage,
Pour Bordeaux qu'il soit vendu.

Mets un bouchon

Bien long,

Pour le Bordeaux c'est l'usage ;

Plus le bouchon

Est long,

Et plus le vin paraît bon.

CHOEUR.

Rôtissons, etc.

LAVALLEE. Tu sais ton métier, mon cher Leduc...mais tu as encore besoin de mes conseils... la cuisine a une diplomatie particulière... dont un bon rôtisseur doit connaître tous les secrets !... si tu m'avais vu dans mon bon temps... quand j'étais maître d'hôtel chez un ex-munitionnaire général !... quel administration gastronomique ! vingt-cinq employés... sans compter les marmitons surnuméraires... trois chefs... l'un avait la section de la marine... poissons de mer et d'eau douce ! l'autre la section de la guerre... au gibier ! moi, je m'étais réservé les finances et la présidence du conseil... quant à la section des affaires étrangères... je l'avais rayée des contrôles... je veux qu'on ait l'estomac français...

Air : *Vaud. des Amazones.*

Vive à jamais la cuisine française !
Toujours ouvert, toujours national,
Mon appétit, qu'avec peine j'apaise,
Veut rendre hommage aux mets du sol natal,
Rosbiff, Porter de la Grande Bretagne,
Je ne puis pas vous trouver de mon goût ;
J'aime bien mieux les truffes, le Champagne ;
Je suis Français... mon pays avant tout !

Il faut mon ami, que ce soit chez toi, comme chez le munitionnaire général. En mettant quelques fonds dans ta maison de commerce, j'ai acquis le droit de la surveiller... tu sers à l'intérieur; moi, je reste à la porte et je fais l'éloge de la marchandise!.. chacun sa partie... la journée sera bonne, je l'espère... avons-nous déjà du monde?

LEDUC. Tous les cabinets particuliers sont retenus... deux personnes par cabinet.

LAVALLEE. Ni plus ni moins... c'est la règle!.. fais dresser des petites tables dans le salon de deux cents couverts, et tâche d'y faire entrer trente personnes... si tu peux... que me reste-t-il à faire? donner de l'appétit aux promeneurs... Martin! Martin!.. c'est lui qui dirige l'école d'équitation asinarde...

SCENE II.

LEDUC, LAVALLEE, MARTIN, Garçons Restaurateurs.

LAVALLEE. Arrive donc, Martin... arrive donc...

MARTIN. Me v'là, monsieur... j'étais au manège...

LAVALLEE. Eh bien! notre haras est-il au grand complet?

MARTIN. Nous avons fait quelques pertes... la pauvre âne est bien affligée cette année.

LAVALLEE. Heureusement, Montmorency a des intelligences avec Montmartre, la patrie des ânes... je t'envverrai demain en remonte... Allons, mes amis!.. du zèle!.. de l'activité... et toi, cher Leduc, ne t'écarte pas du principe fondamental de toute bonne cuisine... servez chaud!.. un autre te dirait : servez bon!.. eh! bien, ce n'est pas cela : servez vite et servez chaud... les consommateurs ne doivent y voir que du feu!.. voilà comme on fait les bonnes maisons! Allons, mes amis!

TOUS.

Rotis^{sons}
sez,

Fricas^{sons}
sez,

Pâtis^{sons}
sez,

Sans cesse, etc.

(Leduc et les garçons rentrent dans la maison, et Martin rentre chez lui.)

SCENE III.

LAVALLÉE, LAPIERRE, *en costume élégant; des moustaches, pantalon vert avec galons d'or, éperons et cravache.*

LAVALLÉE. Mais... quel est ce beau monsieur qui descend de tilbury?... il donne un coup de fouet au garçon d'écurie... c'est un homme comme il faut... monsieur, daignez me permettre... eh mais ! je ne me trompe pas... c'est Lapierre...

LAPIERRE. Serait-il possible !.. M. Lavallée...

LAVALLÉE. Oui, mon cher, c'est moi !.. mais quel luxe... tu as donc fait fortune... toi que j'ai connu à l'office du munitionnaire...

LAPIERRE. Depuis sept ans, il y a eu bien du changement dont auquel j'ai su prendre part !.. d'abord, j'ai quitté l'office pour aller au feu... de la cuisine ; grâce à mon zèle... et j'ose dire à ma tournure prépondérante, j'ai obtenu de l'avancement !.. de grade en grade, j'ai gagné les épaulettes !.. je suis chasseur...

LAVALLÉE. Chasseur... à cheval...

LAPIERRE. Non... chasseur à voiture !..

Air : de Partie carrée.

Il faut me voir, le chapeau sur la tête,

L'habit brodé, le large baudrier,

La grande botte et la grosse épaulette,

J'ai tout l'attirail d'un guerrier !

J'ai la moustache... et mon maintien est grave,

A mon côté brille un sabre d'honneur;

Enfin, mon cher, j'aurais tout l'air d'un brave...

Si je n'avais pas peur.

LAVALLÉE. Mais, tu étais dans le tilbury...

LAPIERRE. C'est celui de mon bourgeois...

LAVALLÉE. Comment, Lapierre ?..

LAPIERRE. Chut !.. chut !.. parlons bas, mon ami... de Lapierre, je vous en conjure... je prends le *de* pour garder l'incognito... je m'appelle M. de Lapierre... tous les dimanches...

LAVALLÉE.

Air de l'Avare.

Mon cher, la méthode est commune,
De tous côtés nous le voyons,
Comme ils ont changé de fortune,
Bien des gens ont changé de noms!
Quant au carrosse, cher Lapierre,
Je connais beaucoup d'intrigans
Qui sont tous fiers d'être dedans
Et qui jadis étaient derrière.

LAPIERRE. Apprenez que je suis au service du fils d'un marchand de drap... M. Oscar, Rodolphe Ducoutil.

LAVALLÉE. Et M. Ducoutil se donne le chasseur?

LAPIERRE. C'est la mode!.. on a des chasseurs avec de l'argent... et le petit bonhomme a de l'or... son père, qui n'a pas toujours été riche.. lui a dit : « Dépense!.. mon enfant... dé- » pense... ça fera honneur à ta famille... » il ne s'est pas fait répéter les ordres paternels... et il va bon train.. il est parti la semaine dernière pour les eaux... je ne sais lesquelles...

LAVALLÉE. Il est donc malade?

LAPIERRE. Au contraire!.. pendant son absence... moi, je fais mes caravanes... outre l'état de chasseur, j'exerce celui d'amoureux... j'ai tous les agrémens physiques des deux emplois!.. si je jouis de quelque consistance dans ce bas monde.. à qui la dois-je? c'est aux femmes!.. qui m'a fait faire mon chemin?.. *c'est les femmes!*.. je viens ici, pour...

LAVALLÉE. J'y suis!.. notre petite actrice...

LAPIERRE. Que voulez-vous dire?

LAVALLÉE. Nous avons là dans le pavillon... une jeune actrice de Paris... qui est sujette aux palpitations du cœur... pendant son congé... elle étudie l'emploi des jeunes mères; mais sans tirer à conséquence... car elle compte bien reprendre les ingénues à son retour... je croyais...

LAPIERRE. Fi donc!.. j'ai changé de système... je donne dans la noblesse...

LAVALLÉE. Oh! oh!..

LAPIERRE. Oui, mon cher... sachez tout mon bonheur!.. j'ai fait la conquête d'une comtesse... pour le moins!.. chapeau, schall, ceinture de velours... costume de comtesse... c'était à

Tivoli!.. j'étais comme aujourd'hui, incognito... on tirait le feu d'artifice! j'aperçois dans l'ombre une nymphe solitaire... un pied divin!.. je me connais en pieds... quand on lève souvent les marche-pieds des voitures... la conversation ne fut pas longue... je serrai sa main, elle serra la mienne; je serrai de rechef... j'offris mes services et un petit verre... la comtesse est très sensible aux petits verres... nos cœurs s'entendirent... nous étions déjà brulés de la même flamme... quand la pluie est tombée par torrent... elle a éteint le feu d'artifice... mais non celui qui nous consumait... la belle s'est écriée en fuyant : dimanche prochain à *Mémorency*!.. c'est aujourd'hui dimanche, et me voilà à *Mémorency*!

LAVALLÉE. L'aventure est piquante.... tu es un gaillard.... et...

LAPIERRE. Vous pourrez peut-être me servir!.. vous êtes donc établi dans le pays?

LAVALLÉE. Mon histoire n'est pas longue! tu m'as laissé maître d'hôtel... mais mon cher, les événemens qui ont changé la face de l'Europe, ont influé sur le sort des cuisines... c'est assez naturel!.. puisque les cuisines avaient influé sur... enfin, tu sais que le personnel des fourneaux a subi de grandes réformes... j'ai donné un jour ma démission, et je me suis retiré des affaires avec deux cents bonnes pistoles de rente...

LAPIERRE. Et vous jouissez de quelque crédit...

LAVALLÉE. A cinq lieues à la ronde... tout le monde connaît *M. de Lavallée*, j'avais eu envie d'ajouter à mon nom celui de Montmorency... on aurait dit : *M. de Lavallée de Montmorency*... mais j'ai craint les réclamations... du reste!.. je suis en faveur...

Air : *C'est le costume qui fait tout.*

J'ai des places honorifiques,
Je suis tout à la fois rentier,
Inspecteur des fêtes publiques,
Adjoint du maire et marguillier.

LAPIERRE.

Vous cumulez!

LAVALLÉE.

En conscience,

C'est gratis.

LAPIERRE.

Quel bonheur pour nous,

Si tous les cumulards en France

Voulaient cumuler comme vous.

LAVALLÉE. Je me consacre entièrement à la gloire de mon village... j'explique aux promeneurs les beautés qu'il renfer-

me... je spécule sur leurs plaisirs... j'achète et revends à double prix les paniers de cerises... j'ai, de plus, l'inspection générale de la cavalerie du pays; on m'a même surnommé le roi des ânes!..

Air : *Ces Postillons.*

Tous mes sujets marchent à la baguette ;
Mais franchement je les traite en bon roi ;
Dans la forêt , quand je suis à leur tête ,
Sans murmurer ils subissent ma loi !
Lorsqu'à la paix ils se montrent rebelles ,
Loin de punir , généreux souverain ,
De mes sujets j'apaise les querelles

Avec un picotin.

LAPIERRE. Votre picotin me rappelle que je n'ai pas commandé mon dîner; nous nous reverrons M. de Lavallée et j'espère pouvoir compter sur votre discrétion...

LAVALLÉE. Vous dînez chez Leduc?

LAPIERRE. Sans doute...

LAVALLÉE. Je ne dirai rien...

LAPIERRE. Je cours aux informations.... de votre côté... si vous voyez la comtesse... vous m'entendez... je suis un heureux... gredin...

LAVALLÉE. Oui, oui... l'amour est décidément la providence de Montmorency... l'amour et l'équitation!... mais j'entends du bruit...

Lapierre entre chez Leduc.

SCENE IV.

ROSE, MAD. BRIOCHARD, BRIOCHARD, LAVALLÉE.

Air : *les Gueux.*

Ah! Dieu merci!
Nous sommes ici,
Que! bonheur! voici
Montmorency.

BRIOCHARD.

Dans les fastes de ma vie ,
Ce beau jour est sans pareil...
Fermions notre parapluie ,
Il ne fait plus de soleil.

BRIOCHARD, ROSE, MAD. BRIOCHARD.

Ah! Dieu merci! etc.

LAVALLÉE. Voilà une famille de consommateurs... envoyons les chez Leduc... j'ai... l'honneur de parler à monsieur...

BRIOCHARD. Non, monsieur... je suis Briochard, ancien pâtissier... rue Jean-Pain-Mollet... je suis retiré du commerce...

MAD. BRIOCHARD. Ce qui n'empêche pas mon mari de faire encore quelquefois des brioches.

BRIOCHARD. Petite méchante !..

LAVALLEE. M. Briochard est-il déjà venu à Montmorency ?

BRIOCHARD. Non, monsieur... je me faisais depuis longtemps une fête d'y conduire ma femme et ma fille, et nous nous sommes enfin décidés à entreprendre ce voyage... en ayant bien soin de laisser notre cuisinière Jeannette de garde à la maison.

MAD. BRIOCHARD. J'espère bien que vous ne lui avez pas dit où nous allions... elle est si bavarde.

BRIOCHARD. Madame Briochard... vous calomniez toujours cette pauvre fille, elle est très sage... et incapable de divulguer nos secrets de famille ; du reste, elle nous croit à Sceaux chez mon beau-frère... le membre de la légion d'honneur.

MAD. BRIOCHARD. Mais, mon mari.

BRIOCHARD. Silence, madame.

ROSE. Mais, maman.

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle, nous vous avons conduite à la campagne pour vous amuser... amusez-vous, et ne dites rien...

LAVALLEE. Vous avez sans doute laissé votre remise au bas de la montagne ?

BRIOCHARD. Un remise ? madame, qui aime la dépense, voulait louer une urbaine... mais moi, j'aime les coucous !.. c'est champêtre, c'est champêtre... et économique.

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle.

BRIOCHARD. Silence ! madame... nous sommes donc venus en coucou, nous voilà arrivés, divertissons-nous... monsieur, vous êtes du pays, Pourriez-vous nous dire comment on se divertit à *Mémorency* ?

LAVALLEE. Vous l'avez dit, noble étranger, je suis du pays, à poste fixe !.. comme le clocher. (*Avec volubilité.*) Ce pays, monsieur et mesdames, est un vrai pays de cocagne... on y voit les choses les plus extraordinaires... nous avons des maisons couvertes en tuiles et ardoises !.. nous avons une église où l'on fait beaucoup de baptêmes et presque autant de mariages ! nous avons une fontaine où il y a de l'eau... nous avons un étang où on pêche des poissons... nous avons des cerises indigènes, et jamais indigestes... nous avons une garde nationale, qui n'est pas habillée.

BRIOCHARD. C'est fort remarquable.

LAVALLÉE. Nous avons une troupe de comédiens... une troupe ambulante, qui joue une fois par an... chez le marchand de foin, dans sa grange.

MAD. BRIOCHARD. J'adore les comédiens tragiques... tous beaux hommes!.. quel plaisir de les voir...

LAVALLÉE. Ils sont partis hier, après avoir donné une représentation de Manlius.

BRIOCHARD. Manlius! qu'en dis-tu, poupouse?

LAVALLÉE. Si vous aviez assisté à leur arrivée... quel tableau.

Air : On dit que je suis sans malice.

Un seul cheval, vieux, maigre, étique,

Voiturait la troupe comique,

Le souffleur, les acteurs, les chœurs,

Même aussi deux ou trois claqueurs!

Sur le haut de la carriole

On avait mis le capitole,

Et fier comme un ancien Romain,

Manlius était en lapin.

Nous avions aussi un château.

MAD. BRIOCHARD. Nous ne l'avons pas vu!..

LAVALLÉE. Je le crois bien... nous avons eu la visite de quelques architectes, et alors après une douzaine de séances, plus de château...

BRIOCHARD. Comment, des architectes?

LAVALLÉE. Des architectes, qui font de l'argent avec du plomb... ou si vous aimez mieux, la bande noire.

BRIOCHARD. Qu'est-ce que c'est que ça, la bande noire?

LAVALLÉE. Ce sont des gens qui s'enrichissent en détruisant.

BRIOCHARD. Et ils vous ont emporté votre château, pour-quoi diable les laisse-t-on faire?

LAVALLÉE. Si on le permettait... ils démoliraient la France entière...

Air : Il me faudra quitter.

Sur ces débris, par une ligue impie,

Ne souffrons pas que le fer soit porté,

De tous ces biens, honneur de la patrie,

Nous devons compte à la postérité.

Les souvenirs de gloire et de courage

Que nous léguaient nos ayeux triomphants,

Tous nos lauriers, tous nos vieux monuments,

N'est-ce pas là le plus bel héritage

Que nous puissions transmettre à nos enfants!

ROSE. Mais, maman.

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle.

BRIOCHARD. Silence! madame.... Monsieur, daignez-nous donner la nomenclature de vos plaisirs..

LAVALLÉE Monsieur, il y a un itinéraire tracé pour tout le monde. (*A part.*) En avant l'article. (*Haut.*) D'abord on commande son dîner... un bon dîner... chez Leduc.

BRIOCHARD. Leduc.

LAVALLÉE. Oui, Leduc... tout le monde connaît Leduc... de Montmorency, au cheval blanc... c'est connu... comme...

BRIOCHARD. Comme le loup blanc... ah! ah!

LAVALLÉE. Quand on a commandé son dîner... chez Leduc, on va à l'hermitage.

BRIOCHARD. L'hermitage... ah! oui... je ne connais pas...

LAVALLÉE. Comment... n'avez-vous jamais entendu parler de l'hermitage de Rousseau et de Grétry.

BRIOCHARD. Ma femme, est-ce que papa Rousseau a acheté une maison de campagne à *Mémorency*?

MAD. BRIOCHARD. Eh! M. Briochard, il ne s'agit pas t'ici de M. Rousseau le pâtissier... il s'agit de cet autre M. Rousseau dont je vous ai parlé... quand je voulais faire élever ma fille à l'*Emile*... pour M. Grétry... inconnu au total.

LAVALLÉE. Il avait du talent... sans être du conservatoire.

Air de Léonce.

Le sage aime à venir en paix
Errer dans ce modeste asyle
Où vécut l'auteur de l'*Emile*,
Où vécut l'Amphyon français.
A chaque pas, sous chaque ombrage,
Il trouve un souvenir chéri;
Et le cœur plein de leur image,
Dans ce charmant pèlerinage,
Il croit que Rousseau, que Grétry
Sont encor dans leur hermitage.

En sortant de l'hermitage... on ne peut pas se dispenser de faire une promenade dans la forêt... nous avons des coursiers dressés à ces sortes d'exercices... je vais choisir pour vous les plus expérimentés... je les connais tous...

BRIOCHARD. Vous les connaissez tous? enchanté d'avoir fait votre connaissance.

SCÈNE V.

ROSE, MAD. BRIOCHARD, BRIOCHARD, LAVALLÉE,
MARTIN, LEDUC.

LAVALLÉE. Martin !.. Martin !.. apprête les ânes.

MAD. BRIOCHARD. Allons, ânes pour trois...

BRIOCHARD. Et surtout, des selles anglaises.

MARTIN. Il paraît que le papa vous a des peurs ?

BRIOCHARD. Peur, moi ? je suis très fort sur l'équitation... de ce genre... quand on a pris pendant dix ans du lait d'ânesse, on sait son âne par cœur...

Air : Elle est à moi.

Sur un ânon

Sans peine je démonte

Les écuyers du plus fameux renom ;

J'ai tant d'aplomb et ma course est si prompte,

Que sur mes pieds je m'crois encor qu'ad j' monte

Sur un ânon.

210

LAVALLÉE. Ainsi donc vous retenez trois montures ?

MARTIN. Si monsieur veut donner des arrhes... un franc cinquante.

BRIOCHARD. Faire payer d'avance... a-t-on jamais vu des mesures aussi tyranniques... à propos d'ânes !.. mais puisque je suis venu ici pour m'amuser... les voilà !..

LAVALLÉE. Vous, M. Leduc, je vous recommande l'intéressante famille Briochard..... soignez-la, je vous prie... (*Bas.*) écorche, Leduc, écorche.

MAD. BRIOCHARD. Je voudrais un cabinet particulier... c'est bon genre.

LEDUC. Nous avons encore celui dont vous voyez la fenêtre ouverte..... au rez-de-chaussée..... la vue est charmante.... en payant douze francs par tête....

BRIOCHARD. C'est bien cher, mais puisque je suis venu ici pour m'amuser, je m'amuse, et les voilà !..

LAVALLÉE. Allons, mesdames, à l'hermitage... (*A part.*) enfoncés les Briochard.

Air : *Le temps est beau.* (Rendez-vous bourgeois.)

Suivez-moi , je guide vos pas !

BRIOCHARD.

Nous vous suivons , guidez nos pas.

TOUS.

Le temps est beau , la route est belle ,

Partons , ne nous arrêtons pas.

ROSE.

Oscar, Oscar, hélas !

Mon Oscar ne vient pas.

LAVALLÉE.

Ne nous arrêtons pas ,

Le plaisir nous appelle.

TOUS.

Le temps est beau , la route est belle.

Ils sortent par la droite.

SCÈNE VI.

JEANNETTE , le Cocher de coucou , puis OSCAR.

JEANNETTE, *costume élégant et grotesque.* Ah ! ça me laisserez-vous tranquille ?

LE COCHER. J' vous dis qu' c'est quinze sous , la p'tite dame.

JEANNETTE. Quinze' sous ! un' place sur le devant dans un misérable coucou !

LE COCHER. Voulez-vous m' payer une fois... deux fois.

JEANNETTE. J'aperçois un beau jeune homme , si c'était lui ! v'là vingt sous et va-t-en...

LE COCHER, *en sortant.* Un' toque en lapin... ça m'al'air d'un' pas grand'chose.

OSCAR. Eh bien ! on se dispute ici !.. belle dame , j'arrive à point pour défendre l'innocence.

JEANNETTE. Vous ne me connaissez pas , monsieur !.. mon cocher n'en fait jamais d'autres !.. il a donné un coup de fouet dans l'œil de ce jeune garçon... je lui ai accordé un napoléon d'indemnité... et le drôle n'est pas content... (*A part.*) En v'là-t-il une broyée de couleur.

OSCAR. Parbleu !.. si on les écoutait , il y a des gens comme ça... on les écrase... ils crient et ils portent plainte... madame , si vous avez besoin de mes services...

JEANNETTE. Monsieur... j' n'ai pas l'honneur de...

OSCAR. Erreur, tout le monde à Paris connaît Oscar Rodolphe Ducoutil... l'arbitre de la fashion... l'esclave de la mode... on commence même à le connaître dans la vallée de Montmorency... depuis huit jours qu'il est installé aux eaux d'Enghien.

JEANNETTE. Les eaux d'Enghien ?

OSCAR. Des eaux économiques... à trente fr. par jour... séjour délicieux, on y trouve de tout !.. d'abord on a aux eaux des vins excellents, des mets exquis, un billard, des femmes charmantes... belle dame !.. enfin, jusqu'à présent, je n'ai qu'à me féliciter de l'heureuse idée que j'ai eue d'être malade...

Air : Elle est Française.

Je suis malade,	<i>bis.</i>
Aux eaux je passe tout l'été,	
Je suis malade,	<i>bis.</i>
Et pour rétablir ma santé	
Je bois le Champagne à rasade,	
Je me ruine à l'écarté...	
Je suis malade.	<i>bis.</i>

JEANNETTE. Mais, quelle est votre maladie ?

OSCAR. Maladie de poitrine !.. je vais trop au spectacle... ces diables d'auteurs m'ont épuisé, il y a des gens qui ont la bonté d'écouter une pièce nouvelle, et de la juger après l'avoir entendue... moi, je n'écoute jamais, et je siffle toujours .. c'est drôle, mais ça me fait mal.

Air : Moi je flâne.

Moi je siffle,	<i>bis.</i>
C'est en vain qu'on me persifle,	
Moi je siffle,	<i>bis.</i>
J'ai raison,	
C'est le bon	
Ton.	

Je foudroie en bon siffleur
 Les auteurs et les artistes,
 Je siffle les machinistes,
 Je siffle jusqu'au souffleur.
 Sous mes sifflets je me pique
 D'étouffer tous les bravos,
 Et même au Cirque Olympique
 Je sifflerais les chevaux.

Moi je siffle, etc.

J'ai tant sifflé que vraiment
 J'en ai mal à la poitrine,
 Le théâtre m'assassine,
 Le théâtre est assommant !
 Aux Français il faut que j'aïlle
 Pendant un mois m'installer,
 On y bâille... et quand on bâille,
 Impossible de siffler.

Moi je siffle, etc.

A propos, j'oubliais que je suis amoureux, et que je dois trouver dans la forêt une jeune créature charmante, dont j'ai fait connaissance aux Tuileries... je vous demande mille pardons de vous quitter, belle dame... mais l'amour avant tout...

Air des deux Sœurs.

Adieu, je pars, adieu, ma toute belle,
 Rose m'attend, je vole à ses genoux,
 Vous le savez, un chevalier fidèle
 Ne doit jamais manquer au rendez-vous.
 Aux eaux d'Enghien si je passe ma vie,
 Pour médecin j'ai choisi le plaisir ;
 L'amour, voilà la seule maladie
 Dont je ne veux ni guérir, ni mourir.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Adieu, je pars, etc.

JEANNETTE.

Allez, monsieur, où l'amour vous appelle,
 Profitez bien de ces instans si doux ;
 Partez, partez, un chevalier fidèle
 Ne doit jamais manquer au rendez-vous.

Oscar sort par la droite.

SCENE VII.

JEANNETTE, seule.

Il ne revient pas, aurait-il oublié notre rendez-vous?... cependant il avait l'air si aimable... quel bel homme !.. des moustaches délirantes... il m'a dit qu'il était dans les chasseurs !.. il est au moins colonel... ou trompette major !

Air : *Colas, Colas.* (Jadin.)

Noble inconnu, fais-toi connaître,
Rends-moi le bonheur, le repos;
Pour toi seul j'ai quitté mon maître,
Et ma cuisine et mes fourneaux.

Moi d'abord je fais la sévère,
Je n'entends rien, je veux le fuir,
Dans ses aveux il persévère,
De crainte je me sens frémir;
Il m'offre alors un petit verre,
Ah! comment ne pas s'attendrir!..

Noble inconnu, fais-toi connaître, etc.

Mais son absence, hélas! m'étonne,
A l'attendre me condamner...
Je ne connais ici personne,
L'heure fatale va sonner;
Si le perfide m'abandonne,
Comment ferai-je... pour dîner!

Noble inconnu, fais-toi connaître,
Rends-moi le bonheur, le repos,
Pour toi seul j'ai quitté mon maître;
Et ma cuisine et mes fourneaux,
Mes sautés et mes fricandeaux,
Mes p'tits pois et mes artichaux.

Si ce bon M. Briochard savait que sa Jeannette fait ses cascades à *Mémorency*!.. lui, qui a de l'estime pour moi!.. mais que vois-je? c'est lui!..

Lapierre paraît à la porte du cabinet de Leduc.

SCENE VIII.

LAPIERRE, JEANNETTE.

LAPIERRE. C'est elle!..

JEANNETTE. C'est bien lui!

LAPIERRE. Belle comtesse... c'est moi qui est le jeune homme.

JEANNETTE. Colonel... c'est moi que j' suis la personne.

LAPIERRE. Elle s'exprime avec une grâce!.. mon cœur vous avait reconnu... que l'absence est cruelle...

JEANNETTE. Surtout quand on n' se connaît guère ou pas du tout...

LAPIERRE. Pourquoi n'y a-t-il pas deux dimanches par semaine...

JEANNETTE. Vous êtes ben honnête, colonel !.

LAPIERRE, *d part.* Colonel ! si elle savait !. (*Haut.*) vous n'avez pas oublié.

JEANNETTE. J'en ai eu des convulsions de nerfs toutes les nuits...

LAPIERRE. Mon cœur vous est tout dévolu ! faites en n'importe quoi, à votre idée...

JEANNETTE.

Air de Turenne.

Est-il galant , est-il honnête !

LAPIERRE.

Daignez décider de mon sort ,
Belle comtess', vous m'fait's tourner la tête !.

JEANNETTE, *d part.*

Malgré moi j'éprouv' quelque r'mord ;
Oui, je le sens , je n' suis pas sans reproche ,
Quand j' pense , hélas ! que , dans ce doux moment ,
Au lieu d' tourner la têt' de mon amant
Je d'vrais être à tourner la broche.

LAPIERRE. Que pouvez-vous craindre ?

JEANNETTE. Ah ! bel inconnu...

LAPIERRE. Cet inconnu vous adore.. plus que soi-même...

JEANNETTE. Plus que soi-même... il est charmant... je vous avouerai que nous autres, nous avons toujours aimé les militaires...

LAPIERRE. Vous me flattez, syrène.

JEANNETTE. J'en ai connu un chez un cordon bleu... de mes amies.

LAPIERRE, *d part.* Elle va chez des cordons bleus... quelle bonne fortune...

JEANNETTE. Oui, au faubourg Saint-Germain avant d'être là où ce que je suis...

LAPIERRE. Vous avez pu entendre parler du duc de Béten-court...

JEANNETTE. Qui a une excellente cuisinière...

LAPIERRE. Une cuisinière, oh ! si donc , ma chère , un cuisinier !

JEANNETTE, *à part*. Malhonnête!

LAPIERRE. Je le connais... je lui ai été très attaché... je ne le quittais jamais, à pied, en voiture... mais des circonstances indépendantes de ma volonté... j'ai changé... de quartier!... mais, chère comtesse, j'ai là mon tilbury... John!.. John!.. le faquin aura été se promener... ces domestiques sont insupportables...

JEANNETTE. J'ai renvoyé aussi mes chevaux... la côte est si rude...

LAPIERRE. Madame a raison de ménager ses chevaux...

JEANNETTE. Oh! je ne les ménage pas... je les mets à toutes sautes.

LAPIERRE. Pardon, excuse, la supposition...

JEANNETTE. J'aimerais mieux faire une promenade à âne...

LAPIERRE. Suivrai-je madame? (*Se reprenant.*) Irai-je avec madame?

JEANNETTE. Quelle question... à pied ou à âne nous ne devons pas nous séparer.

LAPIERRE. C'est bien comme ça que je l'entends, femme renversante!

Air : On y va.

J'obtiens donc votre estime,
Est-il un sort plus beau?
Ah! quittez l'anonyme.

JEANNETTE.

Quittez l'incognito.

LAPIERRE.

Ne soyez point cruelle,
L'amour nous unira!

Le Bonheur nous appelle... (*On entend une sonnette.*)

TOUS DEUX, *vivement.*

On y va. (*Une fois seulement.*)

Jeannette et Lapierre, fâchés d'avoir cédé à leur premier mouvement, se saluent à plusieurs reprises et cherchent à prendre une nouvelle contenance.

SCENE IX.

LAPIERRE, JEANNETTE, MARTIN.

MARTIN. Quoiqu'il y a pour votre service?..

JEANNETTE. Il nous faut des ânes!..

MARTIN. Monsieur... il n'y en a plus, enlevés, soulevés les ânes !...

LAPIERRE. Qu'est-ce à dire ? plus d'ânes !.. il faut en trouver pour madame la comtesse !.. si vous n'en avez plus, il faut en faire. On doit parler haut à ces gens-là... je sais ce que c'est que de donner des ordres .. (*A part.*) L'habitude d'en recevoir...

MARTIN. A moins qu'mossieur, il soie de la société de c't' autre mossieur, qui a un' mine si farce... et qui a retenu trois montures...

LAPIERRE. Oui... je suis de la société de ce monsieur, qui a une mine si farce... nous allons le rejoindre.

MARTIN. Il m'a donné des arrhes...

LAPIERRE. Justement... marche devant...

MARTIN. Ils sont tout sellés... tout bridés... n'y a plus qu'à enfourcher...

LAPIERRE. Eh bien ! enfourchons !..

Air de Fernand Cortez.

Le bois est plein d'appas,
Et si la mode exige
Qu'on fasse des faux pas,
Du moins on n'en meurt pas.

Je veux qu'on dise ici,
En voyant ma voltige,
De tout Mémorency
Il est le Francony.

ENSEMBLE.

Le bois est plein d'appas, etc.

Ils entrent chez Martin.

SCENE X.

ROSE, MAD. BRIOCHARD, LAVALLEE, BRIOCHARD, OSCAR, puis MARTIN.

BRIOCHARD. Dieu !.. que c'est beau !.. que c'est beau ! je suis abruti d'admiration.

MAD. BRIOCHARD. Ah ! M. Lavallée !.. vous expliquez parfaitement...

LAVALLÉE. La grande habitude... j'ai tant étudié notre belle vallée... je connais tous les monumens publics... en détail... les arbres... les buissons... les fossés... je les ai visités si souvent... et l'hermitage... oh!

BRIOCHARD. Vous voulez dire : ah!.. je suis encore tout saisi.

OSCAR. Ce que j'ai surtout admiré, c'est le vers sublime que M. Briochard a improvisé devant le buste de Rousseau... répétez, M. Briochard... répétez.

BRIOCHARD. Vous le voulez... écoutez bien...

« O Rousseau !.. tu es un grand homme !..

OSCAR. C'est peu de chose.... mais c'est joli.... le : *tu es....* est à faire frémir de plaisir.

BRIOCHARD. Silence!.. je tiens le second... il est mieux que le premier... c'est difficile, hein!

« Rousseau !.. tu es un grand homme !..

• Tu nous charmes l'esprit, en nous contentant l'âme...

Quelle pensée!.. quelle rimes... homme!.. âme!..

LAVALLÉE. Vos rimes ne sont pas riches... mais elles sont à leur aise...

Air : Vaud. de la Somnambule.

Des promeneurs, ce buste est la victime,
Sans nul égard, chaque jour quelque sot
Vient, outrageant le bon sens et la rime,
Graver des vers pris chez Berthellemot,
Tous ces quatrains, enfans d'un vain délire,
Tous ces vers plats... justement irrité,
Pauvre Rousseau, si tu pouvais les lire,
Tu maudirais ton immortalité.

BRIOCHARD. J'ai l'honneur d'être tout-à-fait de votre avis!..

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle!..

BRIOCHARD. Silence, madame... Eh! ça!.. il est peut-être permis d'oublier les ânes quand on parle de M. Rousseau...

LAVALLÉE. C'est juste... allons, Martin, préparez les coursiers d'Arcadie... fais entrer ces messieurs...

BRIOCHARD. Qui ça... ces messieurs?

LAVALLÉE. Les ânes!.. il faut être poli avec tout le monde.

BRIOCHARD. Vous êtes bien honnête...

MARTIN. Il y a une heure que les ânes sont sellés !..

BRIOCHARD. Très bien ! vertueux ânier...

MARTIN. Oui.... mais il y a une demi-heure qu'ils sont partis.

BRIOCHARD, MAD. BRIOCHARD, ROSE. Est-il possible ?

MARTIN. Faites donc le malin , gros petit père... on est venu les chercher d'votr' part, le colonel que vous savez...

BRIOCHARD. Qu'est-ce tu chantes avec ton colonel.

OSCAR. Le tour est vraiment impayable.

LAVALLEE. Voyons !.. entendons-nous... combien as-tu de quadrupèdes disponibles ?

MARTIN. J'ai encore *Petit-Amour*.

BRIOCHARD. Voyons *Petit-Amour*.

LAVALLEE. Va le chercher...

MARTIN, *amenant l'âne.* Le voilà !..

LAVALLEE. C'est bien lui !.. vous n'êtes pas , messieurs et mesdames sans avoir entendu parler de cet âne mentionné dans l'histoire, qui chantait la romance, parlait comme un avocat, faisait des calembourgs , comme M. Odry et qui disait les choses les plus agréables aux dames.

Air : Vaud. de l'Apothicaire.

De ce bel âne tant vanté,
Monsieur descend en droite ligne,
Par ses vertus, par sa beauté,
De son grand aïeul il est digne.
Il parle peu, mais pense bien,
Il sait le galop à merveille,
Enfin il est musicien
Et possède beaucoup d'oreille.

Il en vaut quatre à lui seul...

ROSE. Nous monterons à tour de rôle...

MAD. BRIOCHARD. Silence mademoiselle.

LAVALLEE. Pourquoi pas tous ensemble en vous pressant un peu...

BRIOCHARD. Non , ma femme qui a déjà eu trois ânes écrasés sous elle, pourrait se blesser...

MAD. BRIOCHARD. Et moi qui n'ai pas mis de pantalon...
M. Briochard, vous veillerez sur ma robe... ces ânes ça n'a pas la moindre idée des convenances.

ROSE. Mais maman...

MAD. BRIOCHARD. Silence mademoiselle...

BRIOCHARD. Silence, poupouse!..

Briochard aidé de Lavallée parvient après de nombreux efforts à monter sur l'âne.

Air de Fernand Cortez.

Partons, suivez mes pas,
C'est moi qui vous dirige,
Allons toujours au pas,
Nous ne tomberons pas.

TOUS.

Partons, suivons les pas
Du chef qui nous dirige, etc.

Briochard sur l'âne, soutenu à droite par madame Briochard, et à gauche par Rose, passe devant le public et sort par la droite.

SCENE XI.

LAVALLÉE, LAPIERRE, JEANNETTE.

LAVALLÉE.

Même air.

Le bois est plein d'appas
Et si la mode exige
Qu'on fasse des faux pas,
Du moins on n'en meurt pas.

LAPIERRE. Eh ! c'est vous cher Lavallée, j'ai celui de vous présenter madame la comtesse...

LAVALLÉE. Madame... (*A part.*) Il ne choisit pas mal...

LAPIERRE, *bas*. N'allez-vous pas trahir mon incognito.

LAVALLÉE, *bas*. Farceur!..

JEANNETTE. Colonel... vous connaissez donc ce monsieur.

LAPIERRE. Oui, comtesse, nous servâmes ensemble...

LAVALLÉE. C'est donc vous qui avez usurpé les ânes de M. Briochard.

JEANNETTE, *troublée*. Briochard... grand Dieu !

LAVALLÉE. Oui... M. Briochard brave pâtissier qui est ici, avec sa femme et sa fille...

JEANNETTE, *à part*. Dieu serait-il possible?... moi qu'à l'boiteux de madame sur les épaules.

Air : *Ah ! si madame me voyait.*
 Qu'ai-je entendu ?.. destin cruel !
 Ici mon maître et ma maîtresse !

LAPIERRE.

Qu'avez-vous donc, chère comtesse ?

JEANNETTE.

Il faut vous fuir, cher colonel !

LAPIERRE.

Ne doutez pas de ma tendresse !

LAVALLÉE.

La comtesse a l'air inquiet.

LAPIERRE.

A vos genoux je suis, comtesse !

JEANNETTE, *d part.*

Ah ! si mon maître me voyait !

LAPIERRE. Qui peut donc vous troubler ? l'arrivée de M. Briochard ?.. est-ce que vous le connaissez ?

JEANNETTE, *dans la plus grande agitation, jusqu'à la fin de la scène.* Oui... je le connais... non, mais...

LAVALLÉE. C'est peut-être le pâtissier de madame la comtesse !..

JEANNETTE. Oui... c'est mon pâtissier... mais, c'est donc mademoiselle Briochard que cherchait M. Oscar Ducoutil.

LAPIERRE, *même jeu que Jeannette.* M. Ducoutil !.. Dieu !..

LAVALLÉE. Oui... il est avec ces dames !.. un petit blond qui parle sans ouvrir la bouche.

LAPIERRE, *d part.* Mon maître ! je suis perdu !..

LAVALLÉE.

Même air.

Ah ! grand Dieu ! que vois-je là-bas ?
 Oui, vers nous Briochard arrive !

JEANNETTE, *bas.*

Sans bruit, il faut que je m'esquive.

LAPIERRE.

Partout je veux suivre vos pas.

JEANNETTE.

Ah ! fuyons, le danger me presse...

LAPIERRE.

Vite entrons dans ce cabinet ;
Venez , venez , chère comtesse !

TOUS TROIS.

Ah ! si mon maître me voyait !
son maître le

Jeannette et Lapierre entrent rapidement dans le cabinet à gauche.

SCENE XII.

BRIOCHARD , *ses habits sont tout en désordre et tout couverts de poussière* , LAVALLÉE.

LAVALLÉE. Eh bien !.. que vous est-il donc arrivé ?

BRIOCHARD. Ah ! monsieur , on s'amuse beaucoup à Mémo-
rency... aie ! aie !.. mais ces maudits animaux ne calculent pas
qu'ils peuvent vous jeter par terre... oio !... vous m'avez laissé
sur l'âne , eh bien !..

Air : de la marche suisse.

Tron, tron, tron, tron,

Au son

D'un vieux chaudron

Qui nous sert de clairon ,

Je pique Aliboron

Sans avoir d'éperon ,

Il part et déjà

Dans sa course il va

Comme un vrai dada !

La, la, la, la,

Pan, pan, pan, pan,

De ma canne frappant ,

Le tapant ,

Le poussant ,

Je l'excite en jurant ,

Et lui, se redressant ,

Fier comme un Artaban ,

Va toujours criant.

Hi han ! hi han !

Nous marchions avec vitesse ,

Mais au détour d'un sentier ,

Qu'a-t-il vu ?.. c'est une ânesse

Qui porte un gros cavalier !

Moi, de crier
 Son oreille se dresse
 Je vais perdre l'étrier !
 Sur un coursier
 Que pent, hélas ! l'adresse
 D'un cavalier
 En soulier !
 Oh ! oh ! oh ! oh !
 Au grand trot,
 Au galop,
 Il m'emporte aussitôt
 De cahot
 En cahot,
 De saut
 En soubresaut,
 Il court et bientôt
 (Pour moi quel assaut !)
 Je fais capot !
 Ma femme arrive... ô disgrâce !
 Elle voit avec dédain
 Moi son époux qui par grâce
 Lui demande en vain
 Sa main !
 Sur le terrain
 Moi gisant... quelle audace !
 Sans pitié pour son prochain,
 Sur l'animal elle monte à ma place,
 En me criant : A demain !
 Oh ! oh ! oh ! oh !
 Me voilà sur le dos,
 Il m'a cassé les os,
 Terrassé,
 Harrassé,
 Pressé,
 Froissé,
 Grossé,
 Je roule.. et blessé
 Je suis laissé
 Dans un fossé.

SCENE XIII.

MAD. BRIOCHARD, *chapeau écrasé, robe déchirée, etc.*,
BRIOCHARD, LAVALLÉE.

MAD. BRIOCHARD.

Air : *Que de zozo.*

Quel animal
Abominable,
Indomptable !
Quel animal !
Combien il m'a fait de mal ?
Quand tout meurtri ,
Mon mari
Gisait à terre ,
Sans m'effrayer ,
Moi je saisis l'étrier ,
Sur son coursier
Je m'élance toute fière ,
Au petit pas
Je vais d'abord... mais, hélas !
Au petit trot ,
Il part... puis comme la bombe ,
Au grand galop
Il s'élance... c'en est trop !
Je pousse un cri ,
Paf... petit amour succombe ,
Et pouf ! je tombe
Comme est tombé mon mari.
Quel animal
Abominable,
Indomptable !
Quel animal !
Combien il m'a fait de mal !

SCÈNE XIV.

OSCAR, ROSE, *costumes en désordre*, MAD. BRIOCHARD,
BRIOCHARD, LAVALLÉE.

Même air.

OSCAR , ROSE.

Quel animal
Abominable ,

Indomptable !
 Quel animal !
 Combien il m'a fait de mal !

OSCAR.

Lorsque j'ai vu
 Son père
 Et sa mère
 A terre,
 Moi j'ai couru
 Pour l'arrêter
 Le dompter !
 Je suis monté,
 Elle a sauté par derrière;
 L'âne a trotté,
 Bientôt il s'est arrêté
 Epouvanté.
 Se roulant dans la poussière,
 Il s'est jeté
 Sur votre postérité.

LA VALLÉE.

Ces chers enfans !
 Quelle conduite exemplaire !
 Ont voulu faire
 Ce qu'avaient fait leurs parens !

TOUS.

Quel animal
 Abominable ,
 Indomptable !
 Quel animal !
 Ah ! comme il m'a fait de mal !

SCENE XV.

OSCAR , ROSE , MAD. BRIOCHARD , BRIOCHARD , LA-
 VALLÉE', puis LEDUC , LAPIERRE , JEANNETTE , et
 MARTIN. *On voit Lapierre et Jeannette à table dans le cabinet.*

BRIOCHARD. Je suis moulu, je suis abimé... je ne pourrai
 m'asseoir de huit jours... mais c'est égal je suis venu ici pour
 m'amuser... aie, aie...

ROSE. Oio, oio...

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle... ouf!..

OSCAR. Ah! oh! là! là... Diable d'âne!..

LAVALLÉE. Voilà une famille dans un joli état et qui a besoin de se restaurer...

BRIOCHARD. Ce mot me rend toute mon énergie... aie, aie... à propos de restaurer si nous entrions au restaurant... la promenade m'a donné un appétit ridicule...

MAD. BRIOCHARD. Ces satanés ânes, ça vous précipite la digestion...

LAVALLÉE. Allons, mon cher Leduc, le diner commandé...

LEDUC. Il est prêt depuis longtemps... il est servi...

BRIOCHARD. Fabuleux aubergiste!

LEDUC. M. le Colonel et madame la comtesse sont occupés à y faire honneur.

LAVALLÉE, à part. Gare la bombe!

BRIOCHARD. Le colonel! mais c'est mon cauchemar que ce colonel... il monte sur mon diner et me mange mes ânes... c'est-à-dire... enfin n'importe... (*Très haut.*) Où est-il ce maudit Colonel...

LEDUC. Il est là.

BRIOCHARD, très bas. Il est là... mange, mange, infâme carnivore... je vais parler à la graine d'épinards, je déteste la graine d'épinards...

MAD. BRIOCHARD, retenant Briochard. Adolphe, modérez-vous!

BRIOCHARD. Atalante, vous nuisez à ma dignité d'homme.

OSCAR. Laissez moi faire, M. Briochard, j'en me charge de ce vaillant guerrier... quand on abat toutes les poupées au tir de Lepage...

ROSE. Oscar!..

MAD. BRIOCHARD. Silence, mademoiselle!

BRIOCHARD. Silence madame...

OSCAR.

Air de Wallace.

Ouvrez sans plus attendre,

Et sortez à l'instant,

Où je vais vous apprendre

Le sort d'un insolent!

Lapierre et Jeannette sortent du cabinet.

Mais c'est mon chasseur!

JEANNETTE.

O détresse!

BRIOCHARD.

Mais c'est ma cuisinière!

LAPIERRE.

O ciel!

Vous m'avez donc floué, comtesse!

JEANNETTE.

Vous m'avez floué, colonel!

ENSEMBLE.

JEANNETTE, LAPIERRE.

OSCAR, M. et MAD. BRIOCHARD.

Mais qui pouvait s'attendre
A ce tour là, vraiment!
Las! comment me défendre
D'un juste châtement.

Ah! vous devez comprendre
Tout mon ressentiment,
Et je vais vous apprendre
Le sort d'un insolent.

ROSE.

LAVALLÉE.

Je ne puis rien comprendre
A tout cela vraiment,
Mais comment les défendre
D'un juste châtement.

Ils vont bientôt s'entendre,
Et j'en fais le serment;
Je saurai les défendre
D'un juste châtement.

OSCAR Comment c'est vous M. Lapierre...

MAD. BRIOCHARD. Mademoiselle, c'est ainsi que vous gardez la maison...

BRIOCHARD. Au lieu de le faire, vous avez mangé mon dîner nous ne pouvons plus vivre ensemble, je vous chasse, cuisinière incohérente...

OSCAR. Je vous renvoie, Lapierre!

JEANNETTE, *bas à Briochard*. Si je racontais à madame... vous savez... ma collerette chiffonnée... libertin d'âge!..BRIOCHARD, *bas*. Chut! friponne... (*Haut.*) Elle se repent, poupouse!

MAD. BRIOCHARD. Coq mouillé que vous êtes!

LAPIERRE. Si je parlais de la petite danseuse qui a de si gros mollets...

OSCAR. Silence, maraud!

LAVALLÉE, *d part*. Venons au secours de tout le monde...
(*Haut.*) Allons, M. Briochard, et vous M. Oscar, serez-vous inexorables... vous êtes venus à Montmorency pour vous amuser; fidèles serviteurs, ils ont suivi ou plutôt précédé leurs maîtres... ces pauvres diables ont tant de mauvais jours qu'on peut bien leur pardonner une bonne journée... le dîner est

mangé, mais Leduc est un enchanteur qui va tout réparer...
quant à vous...

Air du Piège.

Vous, cuisinière... et vous, chasseur,
Ces deux états vont bien ensemble;
Le hasard fit votre bonheur
Que l'hymen bientôt vous rassemble.
Consolidez de par la loi
Vos nœuds un peu trop élastiques;
Mariez-vous bien vite, croyez-moi,
Pour oublier vos chagrins... domestiques.

Soyez donc unis et mettons nous à table!

TOUS. A table! à table!..

LAVALLEE. Madame la comtesse aura la bonté de veiller à la marmite... et vous, noble colonel, vous nous servirez en moustaches et la serviette sous le bras.

VAUDEVILLE FINAL.

LAPIERRE.

Air : Vaud. de l'apothicaire.

Dépensez, dépensez encor,
Vous qui possédez l'opulence,
Rappelez-vous qu'en créant l'or
Le ciel créa la bienfaisance.
Riches, suivez bien mes avis
Dans un siècle comme le nôtre
Secourez souvent les petits;
Tout ira bien l'un portant l'autre.

ROSE.

Lorsque maman, pendant l'hiver
Me mène à l'Opéra-Comique,
D'Halevy, d'Adam et d'Auber
Comme j'applaudis la musique
Grâce à leur chant mélodieux
Quel plaisir égale le nôtre!
Le poème est bien ennuyeux;
Mais tout va bien l'un portant l'autre.

MAD. BRIOCHARD.

La nouveauté n'est pas mon lot
C'est l'ancien genre que j'exploite
Quand régnait la manche à gigot
Moi je portais la manche étroite
Vos sacs sont si petits, ma foi,
Que ma mod' vaut mieux que la vôtre
J'ai gardé l'ridicule moi!

LAVALLÉE.

Tout va bien l'un portant l'autre.

OSCAR.

Vive, vive un joyeux festin
 Où coule à longs flots le Champagne !
 Bientôt, grâce à ce jus divin,
 Chacun de nous bat la campagne.
 Aussi, quand nous quittons *Véri*,
 Grand Dieu ! quelle marche est la nôtre ,
 L'ami prend le bras d'un ami,
 Et tout va bien l'un portant l'autre !

JEANNETTE.

De mes bouillons, foi de cordon bleu !
 Mon amant s' nourrit tout' la s'maine ;
 Pour arranger ça , l' pot au feu
 S'adresse alors à la fontaine.
 L' bouillon est clair, mais il est long ,
 Et le bourgeois en bon apôtre ,
 Vous prend de l'eau pour du bouillon ;
 Mais tout va bien l'un portant l'autre.

LAVALLÉE.

Notre académie est un but
 Parfois atteint par des profanes ,
 Souvent le pont de l'Institut
 Devient, hélas ! le pont aux ânes.
 Messieurs les quarante, on sait bien
 Que dans un corps comme le vôtre ,
 L'un fait beaucoup et l'autre rien.
 Mais tout va bien l'un portant l'autre...

BRIOCHARD, monté sur l'âne.

Au Public.

Nos bravos, nous le voyons bien ,
 Appartiennent à ma monture ;
 L'âne a tué le comédien !
 Que peut l'art contre la nature ?

Montrant l'âne.

Que monsieur soit donc notre appui,
 Et quel bonheur sera le nôtre,
 Si vous voulez bien, aujourd'hui,
 Nous accepter l'un portant l'autre.

* Pendant le vaudeville final, Briochard s'esquive et ne reparait monté sur l'âne que pour chanter le couplet au public.

FIN,

UN

RETOUR DE JEUNESSE,

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET ANICET-BOURGEOIS ;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS
LE 20 JUILLET 1837.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

—
1837.

Personnages

Le Baron **ACHILLE DE WOLFENBUTTEL**.
La Marquise de **CARLINGTON**, sa cousine.
LÉONCE, leur neveu.
MARIE, leur nièce.
MARTHE, vieille gouvernante.
WALKER, vieil intendant.

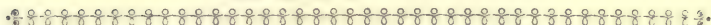
Acteurs.

M. GABRIEL.
M^{me} JENNY-VERTPRÉ.
M. BRINDEAU.
M^{me} BRESSANT.
M^{lle} LECOMTE.
M. PROSPER GOTH.

La scène se passe dans un vieux château de la Souabe.

UN RETOUR DE JEUNESSE,

VAUDEVILLE FANTASTIQUE EN UN ACTE.



Le théâtre représente une salle gothique ; meubles riches , porte au fond , porte à droite , fenêtre à ogive ; à gauche.

SCÈNE I.

MARTHE , LÉONCE , MARIE.

Au lever du rideau , Marthe file au rouet , Marie fait de la tapisserie et Léonce , debout appuyé sur le dos du fauteuil , regarde Marie.

MARTHE , à Léonce.

Oui , mon cher Léonce , il y a aujourd'hui vingt-quatre ans , que M^{lle} de Carlington , votre mère , épousa M. Valfren , l'homme le plus aimable , le plus savant , et le moins noble du monde... c'est à cause de ce mariage , qu'on appela une mésalliance , que M^{lle} de Carlington , votre tante , se brouilla avec sa sœur... elle ne lui pardonna qu'à la mort de votre père... alors , seulement , se rouvrirent pour votre mère et pour vous les portes de ce vieux château de votre famille... M^{me} Valfren suivit de près son mari au tombeau.

LÉONCE.

Et tu l'as remplacée , ma bonne Marthe... tu m'as élevé , choyé , dorloté , gâté , comme l'eût fait ma pauvre mère !.. enfin j'ai été bien heureux , jusqu'au moment , où de tes mains , je passai dans celles de maîtres ennuyeux et sévères , qui ne m'apprirent rien , sinon que mon bonheur était passé.

MARIE.

Ce bonheur-là n'a-t-il pas recommencé , monsieur , quand je vins habiter ce château avec mon oncle , le baron de Wolfenbittel , le cousin , et l'ami intime de votre tante ?

LÉONCE.

Oh ! c'est vrai... car , du moment où je vous vis , je sentis là , que je vous aimerais bientôt , plus encore que je n'avais jamais aimé ma vieille Marthe.

MARTHE.

Petit ingrat !

MARIE.

Et moi je vous trouvai tout de suite beaucoup plus gentil que mon oncle qui a soixante-dix ans , et qui gronde sans cesse ; aussi , je vous aimai tout de suite plus que lui.

MARTHE.

Mes pauvres enfans , où vous mènera cet amour-là ?

LÉONCE.

Je le sais bien , moi.

MARIE.

Et moi je m'en doute.

MARTHE.

Où donc ?

LÉONCE.

Au mariage... tiens !

MARIE.

C'est cela.

LÉONCE.

J'irai trouver monsieur le baron , et sa cousine , madame la marquise... je leur dirai hardiment que j'aime Marie , et que je veux l'épouser.

MARIE.

Voilà !

MARTHE.

Bonté de Dieu ! gardez-vous-en bien... vous savez que ce vieux baron de Wolfenbittel et sa cousine , la vieille marquise de Carlington se sont réunis sur la fin de leurs jours , pour habiter ensemble ce vieux château où ils nous font enrager , Dieu sait comment !..

AIR : Le luth galant.

Faute de mieux , expiant leurs péchés,
D'un monde infâme ils se sont détachés,
Ils ont pour le plaisir un cœur impitoyable...
Semblables au gourmand qui mange comme un diable,
Et qui semble indigné
Que l'on se mette à table,
Quand il a bien diné.

MARIE.

Mon oncle , surtout , il est si bourru... si maussade!.. puis , madame la marquise qui , parce qu'elle n'est pas mariée , veut , je crois , que je reste fille.

LÉONCE.

Et pourquoi ma tante me refuserait-elle son consentement ? d'abord , je suis son plus proche parent... elle doit m'aimer un peu ; je sais bien qu'elle me renie , parce que , comme tu le disais tout à l'heure , ma mère s'est mésalliée pour être heureuse ; mais c'est égal... je suis son neveu!.. quant à monsieur le baron , pourquoi ne me donnerait-il pas sa nièce ? je suis jeune , aimable , bien fait , spirituel... je n'en dirai pas davantage... parce qu'il faut être modeste.

MARTHE.

Et la fortune de votre mère que vous avez perdue.

LÉONCE.

Perdue ! au contraire ; je l'ai mangée , c'est possible !

MARIE.

Vous êtes donc un mauvais sujet , monsieur... et ces folies que vous avez faites à Leipsick.

LÉONCE.

Dame ! j'y ai gagné quelque chose , cela m'a rendu sage.

MARTHE.

C'est bien temps ! vous n'avez plus rien.

LÉONCE.

Ça peut me servir plus tard... et puis , n'ai-je pas conservé intact l'héritage de mon père ?

MARIE.

Que vous a-t-il laissé ?

LÉONCE.

Une lettre , et un parchemin scellé... mais je ne dois ouvrir l'un et l'autre , que lorsque je serai bien vieux , ou bien malade... c'est quelque drogue pour la fièvre.

MARIE.

Une lettre et un parchemin ?

MARTHE.

Bel héritage , ma foi !.. le pauvre homme a usé sa vie dans les fourneaux , les alambics , et les bouquins... ils l'appelaient un alchi... alchi...

LÉONCE.

Un alchimiste... il a peut-être trouvé un trésor... il paraît que c'est un secret ; si j'allais le vendre... hein ?

MARTHE.

J'entends du bruit.

MARIE.

C'est peut-être mon oncle.

MARTHE.

Oui , c'est lui , avec madame la marquise.

LÉONCE.

Eh bien ! je vais leur parler ; voyez-vous , dame Marthe , il n'y a que deux manières d'en finir... je l'épouserai , première manière... ou je mourrai , seconde.

MARIE.

Oh ! j'aimerais mieux l'autre manière.

MARTHE.

Chut ! monsieur le baron et madame la marquise

SCENE II.

LES MÊMES, LE BARON, LA MARQUISE.

Tous deux sont très vieux ; ils sont habillés à l'antique et se donnent le bras.

LE BARON, LA MARQUISE.

Air : Ma Fanchette est charmante

Quel charmant tête à tête !

Quel plaisir sans pareil !

D'aller , un jour de fête ,

Prendre l'air au soleil !

LÉONCE et MARIE.

Quel plaisir sans pareil !

D'aller , un jour de fête ,

Prendre l'air au soleil !

TOUS.

Quel plaisir sans pareil !

LE BARON.

Ouf ! je n'en puis plus... quels chemins, bon Dieu !... en perfectionnant les routes, on nous a gâté nos promenades... avec ça, que vous êtes d'un lourd !... vous me pesez sur les bras.

LE MARQUISE, s'asseyant.

Laissez donc... vous n'êtes jamais content !... ah ! Marthe... mon grand fauteuil... (Apercevant les jeunes gens.) Eh bien !.. qu'est-ce que vous faites là, vous ?

LE BARON.

Oui... les yeux fixes... la bouche ouverte... que c'est gauche la jeunesse ! (Offrant du tabac à la marquise.) En voulez-vous, ma chère ?

LA MARQUISE.

Merci, merci, mon cousin.

MARTHE, bas, poussant Léonce.

Allez donc... allez donc...

LÉONCE, hésitant.

Oui, oui...

MARIE, le poussant.

Voilà le moment.

LÉONCE, brusquement.

Monsieur le baron !..

LA MARQUISE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Petit sot ! il nous a fait une peur !..

LÉONCE.

Monsieur le baron, je suis amoureux... amoureux de Marie. et je viens vous la demander pour femme ! (A part.) C'est ça !.. tout d'une traite, coup sur coup, c'est plutôt passé.

LE BARON.

Plait-il ?

LA MARQUISE.

Qu'ai-je entendu ! comment, monsieur, vous vous permettez d'aimer sans notre consentement ?

LE BARON.

Un petit fou qui s'est déjà permis un duel.

LÉONCE.

Tiens ! on m'enlevait quelqu'un !

LE BARON.

Qui a mangé son patrimoine.

LÉONCE.

Eh mon Dieu ! monsieur le baron il ne faut pas être si sévère... peut-être qu'à mon âge...

LE BARON.

A votre âge, mais à votre âge, malheureux, j'étais un modèle d'ordre et d'économie, modèle accompli, au physique, comme au moral, sage

comme un petit saint, et beau comme un ange. Aussi, du plus loin qu'on m'apercevait : « Quel est donc ce superbe enfant ? disait-on, ce jeune homme si candide ? » Je crois bien.

Air de ma Tante Aurore.

A vingt ans, à l'honneur fidèle,
Lorsque dans quelque vieux château,
Je voyais une demoiselle,
J'étais en tremblant, mon chapeau.
Du papa craignant les reproches,
L'œil baissé, le cœur sans désir,
J'approchais, les mains dans les poches,
Nous poussions tous deux, un soupir...
C'était là, notre seul plaisir. (Offrant du tabac à la marquise.)
Non, non, monsieur, hors le soupir,
Nous n'avions pas d'autre plaisir.

LA MARQUISE.

Ils n'avaient pas d'autre plaisir.

LES AUTRES.

Le beau plaisir !

LA MARQUISE.

Et vous, mademoiselle, vous ne rougissez pas, en écoutant la demande scandaleuse de votre cousin?... Est-ce que vous auriez l'impudeur de l'aimer ?

MARIE.

Je crois que oui.

LA MARQUISE.

Taisez-vous... quelle horreur ! ah ! de mon temps.

MARTHE, à part.

Oh ! la langue me démange.

LA MARQUISE.

On n'aimait jamais à votre âge,
Sans l'aveu de ses grands parens ;
Et jamais fille, au mariage,
Ne pensait avant vingt-huit ans ;
Souvent pas du tout : moi, ma chère,
Les hommes n'ont pu m'éblouir...
J'ai, gardant ma vertu première,
Passé ma vie à les haïr.
Je n'eus jamais d'autre plaisir.
Je n'eus jamais d'autre plaisir.
Je n'eus jamais d'autre plaisir.

MARIE et LÉONCE.

Le beau plaisir !

LÉONCE.

Madame la marquise, j'ai compté sur votre indulgence, sur votre amitié même... car enfin, je suis votre neveu.

LA MARQUISE.

Mon neveu ! par une mésalliance.

LÉONCE.

Mais monsieur le baron...

LE BARON.

Aimer ma nièce, s'en faire aimer !.. l'enfant d'un fou, d'un alchimiste, d'un roturier !.. sortez... ou je vous fais jeter à la porte par mes gens.

MARIE.

Mon oncle !..

LÉONCE

Mais ma tante !..

LA MARQUISE

Sortez.

MARTHE.

J'en étais sûre.

LÉONCE.

Mais c'est une indignité! vous voulez donc que je meure ?

LE BARON.

Dame!.. si ça vous fait plaisir.

LA MARQUISE.

Ce que je veux, moi, c'est que vous restiez dans votre chambre, jusqu'à ce que je décide de votre sort.

LÉONCE.

Eh bien! oui... je partirai... mais c'est égal, j'aimerai toujours Marie, et elle m'aimera malgré vous, oui, malgré vous, et je l'épouserai.

LE BARON.

L'épouser! (Voulant tirer son épée.) Petit infâme!

LA MARQUISE, le retenant.

Monsieur le baron !

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE BARON, MARTHE, MARIE.

LE BARON, tombant sur un fauteuil.

Je suis mort... pas le moindre respect pour la vieillesse.

LA MARQUISE.

Et pour les rhumatismes! pauvre baron !

LE BARON.

Ah! si j'avais eu mon épée...

MARIE.

Mourir!.. il va mourir!.. mais c'est qu'il le fera comme il le dit.

LE BARON.

Bon voyage.

MARTHE.

Ah! c'est trop fort!

LE BARON.

Taisez-vous.

MARTHE.

Non, M. le baron, non, je ne me tairai pas.

LA MARQUISE.

Quel ton prenez-vous donc, petite ?

MARTHE.

Oh! vous me chasserez après si vous le voulez, mais je parlerai. Que reprochez-vous à ce jeune homme? d'être étourdi... d'avoir jeté son argent par les fenêtres... dame! il n'a pas soixante-dix ans, comme vous, la goutte et un catarrhe.

LE BARON.

Mais... mais... vous tairez-vous!

LA MARQUISE.

Marthe, je vous ordonne de...

MARTHE.

Eh! madame la marquise, vous reprochez à Marie d'avoir un amant, mais, elle au moins, n'en a qu'un à la fois.

LA MARQUISE, étouffant.

Marthe! Marthe!.. vous pouvez vous préparer à sortir du château, aujourd'hui même.

MARTHE, à part.

C'est égal, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur!..

LA MARQUISE, à Marie.

Vous, mademoiselle, rentrez... une petite coquette qui ne s'occupe que de se parer, de se mirer... ah! si monsieur le baron suit mes conseils, dès demain, vous irez au couvent.

MARIE.

Au couvent!

WALKER, à la cantonnade.

C'est bien, c'est bien... je vais demander à monsieur le baron...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WALKER.

LE BARON.

Allons, qu'est-ce qu'il me veut encore, cet imbécile d'intendant ?

WALKER, entrant.

Monsieur le baron est bien bon... il a toujours quelque chose d'aimable à me dire.

LA MARQUISE.

Parlez, bavard.

WALKER.

Madame la marquise aussi !.. Voici ce que c'est... ce sont vos jeunes vassaux qui voudraient danser sur la pelouse du château.

MARIE, qui allait rentrer dans sa chambre, revient vivement.

On va danser !

LA MARQUISE.

Ah ça !.. ils ont tous perdu la tête aujourd'hui.

LE BARON.

Qu'est-ce qu'ils ont donc dans les pieds, ces gens-là ?

WALKER.

Dame ! monseigneur, ils sont jeunes, ils pensent au plaisir... et les jours de fête, il n'ont rien de mieux à faire que d'aimer la danse.

LE BARON.

La danse ! quand ils auront la goutte, il m'en diront des nouvelles.

MARIE.

Mais en attendant...

LE BARON.

Et leur musique donc, qui n'est bonne qu'à donner la migraine.

WALKER.

Ainsi la petite fête qu'on a l'habitude de payer à cette époque... les gâteaux... le vin...

LE BARON.

Laissez-moi donc tranquille : pour leur charger l'estomac... les enivrer ! ce qu'il faut à la jeunesse, ce sont des plaisirs calmes...

LA MARQUISE.

Des repas réglés, et de l'eau pure.

WALKER.

Mais, monseigneur...

LE BARON.

Allez... et songez à me rendre vos comptes ; vous êtes un prodigue...

LA MARQUISE.

Un dissipateur... si nous avons trop dépensé ce mois-ci... je vous chasse. Et maintenant, dites à ces paysans de retourner chez eux... sortez.

WALKER.

Oui, madame la marquise.

(Il sort.)

MARTHE.

Oh ! les vieux despotes !

MARIE.

Mais, ma tante, que voulez-vous qu'ils fassent !.. un jour de fête !

LA MARQUISE.

Qu'ils aillent à l'église, qu'ils disent leurs prières !

LE BARON.

Et qu'ils se couchent par là-dessus.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉONCE.

LÉONCE, accourant.

Me revoilà !

LE BARON, LA MARQUISE.

Encore lui !

LÉONCE.

Moi-même, et cette fois vous ne me chasserez pas, car je reviens riche.

Riche!

TOUS.

J'ai un trésor!

LÉONCE.

Un trésor!

TOUS.

LÉONCE.

Quand je vous ai quittés, j'étais désespéré... fou... j'ai couru à ma chambre... il fallait renoncer à Marie, autant valait mourir... j'ouvre précipitamment mon secrétaire... je saisis mes pistolets...

TOUS.

Ah! mon Dieu!

LÉONCE.

J'allais en finir, quand un parchemin s'échappant d'un des tiroirs tombe à mes pieds; je le ramasse, je reconnais l'écriture de mon père... c'était mon héritage! vous savez, il ne pouvait me servir que lorsque je serais vieux! je n'avais plus le temps d'attendre, puisque j'allais partir, pour le rejoindre, ce pauvre père!... j'ouvre le parchemin doublement scellé, et j'y trouve...

LA MARQUISE.

Quoi?

LE BARON.

De l'or?

LA MARQUISE.

Des diamans?

LÉONCE.

Ceci.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LA MARQUISE.

De la poudre!

LÉONCE.

Voilà mon trésor, je n'y comprends rien... c'est égal, prenez garde de le renverser.

LE BARON.

Il se moque de nous.

LÉONCE.

Je n'oserais pas... il paraît que c'est très précieux.

LA MARQUISE.

Son père était une espèce de sorcier qu'on aurait dû brûler... et je suis sûre que cette poudre...

LE BARON.

Le vieux fou!.. c'est du tabac.

LA MARQUISE.

Voyons!

(Il en prennent chacun une prise. Léonce secoue le papier.)

MARIE.

O ciel! que faites-vous là, ma tante?

LA MARQUISE.

C'est étonnant le bien que cela fait!

LE BARON.

Le plaisir qu'on éprouve.

MARTHE.

Bonté de Dieu! je n'y toucherais pas....

LÉONCE.

Vous prenez tout... hein! il est bon?

(A ces mots, le baron et la marquise éternuent et aussitôt leur costume antique disparaît, et les laisse brillants de jeunesse, d'élégance et de gaité. Marie et Léonce, reculent effrayés.)

MARTHE, tombant à genoux.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Air de la Bayadère amoureuse. (Chœur final de la PERLE DES MARI)

Que vois-je! ô ciel! c'est merveilleux!

Que de beauté! que de jeunesse!

C'est une fée enchanteresse
Qui de bonheur remplit ces lieux.

(L'orchestre continue.)

Qu'est-ce que je sens là ?
LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'éprouve ?
LE BARON.

Je suis jeune.
LA MARQUISE.

J'ai vingt ans.
LE BARON.

Mon cousin !
LA MARQUISE.

C'est vous.
LE BARON.

Oh ! qu'elle est gentille !
LÉONCE.

Que mon oncle est léger !
MARIE.

Hein ! que dites-vous de mon trésor ?
LÉONCE.

Un trésor !.. oui, c'en est un, car je me sens vive, heureuse... mon cœur bat plus vite... ma tête est remplie d'idées folles.
LA MARQUISE.

Moi, je n'ai pas d'idées... pas une, mais je ne tiens pas en place... j'ai des ailes, je suis un papillon... (Apercevant Marie.) Ah ! la jolie personne !
LE BARON.

Mais regarde-moi donc, Marthe... pauvre vieille !
LA MARQUISE.

Vous ne me chassez plus ?
MARTHE.

Par exemple ! te chasser ! et pourquoi ?
LA MARQUISE.

LES PAYSANS, criant au dehors. (On entend un air de valse.)
Monseigneur, monseigneur !.. (Ils entrent tous.)

SCENE VI.

LES MÊMES, WALKER ; PAYSANS.

Air :

Ah ! monseigneur, nous venons tous,
Se peut-il ainsi qu'on sévisse ?
Monseigneur, pour avoir justice,
Nous accourons auprès de vous.

Qu'est-ce ?
LE BARON.

WALKER, accourant au milieu d'eux.

Monsieur le baron, ce sont tous ces braves gens qui viennent réclamer eux-mêmes... Ah ! tiens... je croyais que monsieur le baron était ici ?

MARTHE, montrant le baron.

Mais c'est lui.

Ça ?
WALKER.

Et madame la marquise.
LÉONCE, montrant la marquise.

Par exemple, vous me feriez croire...
WALKER.

Qu'est-ce que c'est, mon garçon... qu'est-ce que tu viens m'annoncer.
LE BARON.

Voyons, parle donc... (A part.) Oh ! que c'est laid, un vieux !
LA MARQUISE.

Ce sont les vassaux de monseigneur qui viennent se plaindre, mais non, non, ça ne se peut pas.
WALKER.

Se plaindre... de quoi ?

LE BARON.

De ce qu'on leur défend de danser.

WALKER

On leur défend de danser ?

LA MARQUISE.

Quel est l'impertinent ?

LE BARON.

Mais c'est vous.

MARIE.

Moi ! allons donc , tu ne sais ce que tu dis.

LE BARON.

Ça n'aurait pas le sens commun.

LA MARQUISE.

Là ! voyez-vous bien.

LES PAYSANS.

LE BARON.

Oui , mes amis , je veux qu'on s'amuse , je le veux... je l'ordonne , et la schlague à celui qui ne s'amusera pas ; moi , d'abord , j'ouvrirai le bal , je me sens une démangeaison de sauter... hein ! quel jarret !

LA MARQUISE.

Et moi , mes pieds ne tiennent plus à terre... tra , la , la , la , la.

LE BARON.

Tra , la , la , la , la.

(Ils dansent.)

LÉONCE , regardant la marquise.

Mais elle est gentille !

MARTHE.

C'est ça , ils danseront !

WALKER.

Je n'en reviens pas.

LE BARON.

Air : Est-il supplice égal. (D'AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

Jadis j'étais , morbleu !
Un causeur plein de feu ,
Un danseur intrépide.
Mon talent sans égal
Au doux plaisir du bal ,
Forçait la plus timide.
En bon seigneur
Je veux votre bonheur ,
Accourez jeunes filles ,
Et vous , maris ,
Je veux comme jadis
Protéger vos familles.

LA MARQUISE.

Pour valser , grace à Dieu ,
J'avais un cœur de feu ;
Mon danseur trop timide
Commençait assez mal ,
Mais à la fin du bal ,
Il était intrépide.
Jeunes garçons ,
Ah ! lorsque nous dansons ,
Un peu plus de sagesse.
N'oubliez pas ,
Que j'ai sur mes appas
Dix quartiers de noblesse.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Je me sens , grace à Dieu .
Encore la tête en feu...
Mon danseur intrépide

LE BARON.

Je suis encore , morbleu !
Un causeur plein de feu ,
Un danseur intrépide

Pourra valser galement.
Mes yeux n'ont à présent
Plus rien qui l'intimide.

A la danse à présent.
Je veux par mon talent
Forcer la plus timide.

CHOEUR.

Quel changement, grand Dieu !
Le baron plein de feu
Redevient intrépide,
La marquise vraiment
Donnerait à présent
Du cœur au plus timide.

MARIE.

Ainsi, il y aura bal sur la pelouse.

LA MARQUISE.

Certainement... un bal... j'aime ça, un bal.

LE BARON.

Surtout quand on a la tête en feu, et qu'on presse la taille d'une jeune et jolie personne. (Aux paysannes.) Bonjour, vassales, bonjour... Je vous retiens en masse,.. et en particulier... le sang est superbe dans mes domaines.

(On entend un air de valse.)

LA MARQUISE.

Une valse!... écoutez donc! une valse.... ah! que c'est bon à entendre

MARTHE.

Laissez donc... ça donne la migraine.

LE BARON.

Eh! vieille folle!... vite, vite, venez-vous, cousine?

LA MARQUISE.

Non, non... j'ai quelque chose à voir d'abord.

LE BARON.

Quoi donc?

LA MARQUISE.

Mon miroir.

LE BARON.

C'est juste... en ce cas... (A Marie.) Petite...

MARIE.

Mon oncle!

LE BARON.

C'est vrai... je suis son oncle... ah! ah! ah!

(Il donne le bras à Marie; ils vont pour sortir.)

LA MARQUISE, regardant Léonce, lui offrant sa main.

Et moi sa tante... ah! ah! ah!... il est fort bien mon neveu.

LEONCE.

Vous êtes bien bonne.

LE BARON.

Eh! vite, toi, vieux, apporte-moi ta caisse, je veux mener un train d'enfer.

LA MARQUISE.

Éclipser tout le monde!

LE BARON.

En avant les diners, les plaisirs!

LA MARQUISE.

Les amours!

LE BARON.

Et la beauté!... ô beauté!.. beauté, gare à toi!

LE BARON.

Air : Sous cet habit nouveau.

Ah! quel plaisir divin

Que de retrouver sa jeunesse!

Que tout ici nous mette en train,

Dansons galement jusqu'à demain.

TOUS.

Dieux! qu'il est léger! qu'elle est vive!

LE BARON.

Sur la pelouse, mes amis,
Je cours, et qui m'aime me suit.

LÉONCE.

J'ai bien peur qu'ils n'en aient trop pris.

TOUS.

Ah ! quel plaisir divin.

(Ils suivent tous le baron , excepté la marquise que Léonce reconduit jusqu'à la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LÉONCE, MARTHE.

MARTHE.

Quelle extravagance ! qu'ils sont fous !... Dites donc , M. Léonce... il n'en reste pas un petit brin , dans le papier ?

LÉONCE, ramassant le papier.

Ah ! pour toi... rien, ils ont tout pris.

MARTHE.

Ce n'est pas que j'y croie au moins à cette jeunesse-là... ça ne doit pas être solide.

LÉONCE, examinant le papier.

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MARTHE, tendant la main.

Un peu de poudre.

LÉONCE.

Non... des caractères écrits.

MARTHE.

Dieu ! si c'était les moyens d'en avoir, votre fortune serait faite.... vous la vendriez au poids de l'or... je vous retiens la première prise gratis...

LÉONCE.

Eh ! mon Dieu ! tout le monde voudrait en avoir !...

Air : Gironette (FILS DU PRINCE.)

Ah ! si ma poudre était seconde ,
Que de gens seraient rajeunis !
Artiste qu'on fête à la ronde ,
Guerrier qui défends ton pays ,
A vous, gloires toujours nouvelles ,
La jeunesse, les beaux jours ,
Et vous, femmes, vous nos amours ,
Puissiez-vous tendres et fidèles
Pour nous aimer toujours, pour aimer toujours ,
Rajeunir toujours.

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il y a d'écrit.

LÉONCE.

Un secret peut-être... mais c'est une langue qui m'est étrangère... du grec, de l'hébreu, je ne sais pas.

MARTHE.

Du grec, en ce cas il n'y a qu'une personne qui puisse vous l'expliquer, c'est le prieur du couvent... donnez, c'est un savant, je cours lui montrer, à moins que vous n'alliez vous-même.

LÉONCE.

Non, vas-y, je reste, je rejoins le baron ; je verrai la marquise, il faut que je profite de leurs bonnes dispositions pour obtenir la main de Marie.

MARTHE.

Oui, dépêchez-vous, pendant que ça dure ?

LÉONCE.

Il ne me trouveront pas trop jeune à présent.

Air : Traitant l'amour sans pitié

Plus d'orgueil, de préjugé.
Enfin, ils vont me comprendre.

MARTHE.

Sans doute ; ils doivent se rendre ,
A présent tout est changé ,

LÉONCE.

J'en ai la douce espérance ;
A cette heureuse alliance
Ils consentiront tous deux.

MARTHE.

Je ne crains , dans cette affaire
Qu'une chose ,

LÉONCE.

Quoi , ma chère ?

MARTHE.

C'est qu'ils vous trouvent trop vieux.

(Elle sort.)

LÉONCE.

Il ne manquerait plus que cela , je suis bien sûr que Marie parle à son oncle , en dansant , pour qu'il consente à notre mariage. Si je pouvais en même temps décider ma tante... ah ! la voici... attention !

SCENE VIII.

LÉONCE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant un peu lentement, sans voir Léonce, un miroir à la main.

Air de l'Ambassadrice.

Mais voyez donc quelle merveille :
J'y crois à peine en vérité ,
Moi , ce matin grondeuse et vieille ,
Le chef tremblant , le dos voûté...
Dieu que je suis bien , je n'ai pas vingt ans ,
Pour moi refleurit un nouveau printemps !
Je puis m'arrêter devant mon miroir ,
Il me faisait peur , et j'aime à m'y voir...
Oui , mon pied mignon , ma taille élégante ,
Mon regard brillant , je n'ai rien perdu !
Avec mon éclat , ma grace piquante ,
Espérance , amour , tout est revenu.
Je crois aux beaux jours ,
Je crois aux amours ,
Et je sens mon cœur
Battre de bonheur...
Il bat de bonheur.

Froide raison , triste vieillesse ,
Allez , allez , bien loin de moi !
Gronder toujours , crier sans cesse ,
C'est votre lot... je meurs d'effroi !
Mais vous , jeunes gens légers et galans ,
A vous mes attraits , à vous mes vingt ans ,
Venez accourez et sans me lasser ,
Faites-moi danser , faites-moi valser ,
Parlez-moi tout bas , j'aime à vous entendre ,
Quand mon air coquet vous fait tressaillir ,
Quand vous me lancez un regard bien tendre
Est-ce une espérance ! est-ce un souvenir.
Je n'ai rien perdu
Tout est revenu ,
Et je sens mon cœur
Battre de bonheur ,
Voilà mes beaux jours
Voilà mes amours ,
Et je sens mon cœur
Battre de bonheur ,
Il bat de bonheur.

LA MARQUISE, effrayée, apercevant Léonce

Ciel ! quelqu'un.

LÉONCE.

Oui, ma tante ; et quelqu'un qui est de l'avis de votre miroir.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est Léonce, mon neveu ; un neveu à mon âge, c'est drôle ? ah ça ! tu n'es donc pas changé, toi ?... le miracle n'a pas opéré sur tout le monde ici ?... tant mieux, car à mon compte tu serais au moins retourné en nourrice.

LÉONCE, à part.

La voilà de bonne humeur... c'est le moment.

LA MARQUISE.

Hein !... qu'est-ce que tu dis là ?

LÉONCE.

Je dis ma tante, que je suis heureux de me trouver encore avec mes dix-neuf ans... à présent surtout que vous n'en avez que dix-huit.

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne parais que dix-huit ans ?

LÉONCE.

Oh ! tout au plus.

LA MARQUISE.

Oui, oui... dix-huit ans. (Montrant sa tête et son cœur.) Je le sens là et là.

LÉONCE, avançant la main.

Vraiment !

LA MARQUISE, la retenant.

Eh bien ! eh bien ! monsieur mon neveu, une tante !

LÉONCE.

Pardon... je l'avais oublié. C'est qu'elle est charmante !.. et je ne m'attendais pas... ça me fait un singulier effet.

LA MARQUISE, qui est venue le prendre doucement par le bras.

Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous donc, toujours à parler seul dans votre coin ? je veux qu'on me regarde... entendez-vous ?

LÉONCE.

Je ne demande pas mieux, ma tante.

LA MARQUISE.

Ma tante, ma tante !.. quand tu m'appelles ainsi, je crois encore sentir, mes soixante-huit ans sur ma tête.

LÉONCE.

Ah ! ma tante !

LA MARQUISE.

Encore !.. est-ce que tu n'as pas un autre nom à me donner ?.. quelque chose de plus jeune, de plus doux.

LÉONCE, vivement.

Ma bonne amie.

LA MARQUISE.

Tiens ! comme il a trouvé juste... ma bonne amie ! j'y pensais... ou bien encore, le nom qu'on me donnait dans ma jeunesse, la première.

LÉONCE.

On vous appelait...

LA MARQUISE.

Rose.

LÉONCE.

Rose !.. Ah ! qu'il est joli ! et bien choisi surtout... Rose ! (Il va pour lui prendre la main et s'arrête). Mais j'y songe, et le respect...

LA MARQUISE.

C'est vrai, mais bah ! qu'est-ce que ça fait ?

LÉONCE.

Oh ! je n'y tiens pas.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus... voyons, monsieur, tout à l'heure à votre air embarrassé, ils m'a semblé que vous aviez quelque chose à me dire ?

LÉONCE.

Oui, oui... une demande, je l'avais oubliée.

LA MARQUISE.

Ah! ah! il me fait rire, avec sa figure sérieuse! voyons, approchez-moi ce fauteuil. Votre tante vous donne audience, et tachera de ne pas rire en vous écoutant.

LÉONCE.

Et de la bonté encore!.. révolution complète!

LA MARQUISE.

Allons, venez vous asseoir ici, auprès de moi.

LÉONCE.

Près de vous, ma bonne amie? (A part.) Allons, allons, c'est Marie que j'aime, c'est Marie que...

LA MARQUISE.

Avancez un fauteuil.

LÉONCE.

Merci, merci, c'est inutile, je suis très bien comme ça.

LA MARQUISE.

Tu es trop grand, je ne puis pas te voir. (Léonce mettant un genon sur le tabouret qui est sous les pieds de la marquise). Eh bien! ainsi.

LA MARQUISE.

A mes genoux!

LÉONCE.

Ah! je vous en prie.

LA MARQUISE.

Au fait, un neveu, c'est permis, d'ailleurs, c'est respectueux; sais-tu que tu es bien? mais très bien; je ne m'en étais pas encore aperçue, et même je trouvais ta tournure gauche, tes traits sans expression... j'avais de si mauvais yeux, j'étais si vieille!..

LÉONCE, lui baisant la main.

Que vous êtes aimable! oh! la jolie petite main.

LA MARQUISE.

Est-ce là ce que vous avez à me dire? voyons monsieur, soyons raisonnable, si nous pouvons... vous avez à me parler?

LÉONCE.

J'ai à vous parler d'amour, ma bonne amie.

LA MARQUISE.

D'amour! d'amour! oh! oui, on m'en parlait ainsi, on m'en parlait souvent, c'était bien joli alors; va donc, va, je t'écoute.

LÉONCE, troublé.

C'est que je ne sais plus, je ne puis. (A part.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Pauvre garçon! qui t'arrête?

LÉONCE.

Oh! d'abord, c'était la crainte, et maintenant.. ah! je ne comprends pas ce qui se passe en moi, mais ma tête est brûlante!.. mon cœur s'égare oh! tenez, je suis sûr qu'il bat encore plus vite que le vôtre tout à l'heure. (Il met la main de la marquise sur son cœur.)

LA MARQUISE.

Tues amoureux?

LÉONCE.

Comme un fou.

LA MARQUISE, à part.

Amoureux ah! oui, je me souviens, Marie... (Haut, et le repoussant avec sévérité.) C'est bien, monsieur, leavez-vous.

LÉONCE.

Ah! pardon, pardon!.. mais je n'ai pu voir tant de charmes, de jeunesse... ah! Rose, vous êtes si jolie, ces yeux si brillants, ce sourire si fin, si tendre, qui passe en ce moment sur vos lèvres, cette grâce si touchante, tout cela me trouble, m'enivre, je ne sais plus où j'en suis.

LA MARQUISE, sévèrement.

Comment monsieur, c'est moi, que... (A part.) au fait, il n'y a pas grand mal.

LÉONCE.

Oh ! laissez-moi donc votre main , votre jolie main , que je la couvre de baisers.

LA MARQUISE, émue.

Absolument , comme autrefois. Léonce , Léonce , levez-vous , vous êtes trop près de moi... savez-vous que cet amour vous est venu bien vite ?

LÉONCE.

Oh ! du moment que je vous ai vue rajeunie , rajeunie par moi , car tout cela , c'est mon ouvrage , alors , je me suis dit : elle sera à moi , je l'aimerai... (A part.) C'est un mensonge. je n'y pensais pas ; mais c'est égal. (Haut). Et vous même , il m'a semblé qu'aussitôt , vous avez jeté sur moi un regard si doux.

LA MARQUISE.

Oui , oui , c'est vrai j'ai remarqué tout de suite...

LÉONCE.

Air de Grisard.

Comme alors , rends-moi donc ici,
Ce regard si doux et si tendre ?
Pourquoi refuser de m'entendre ?
Ne veux-tu pas m'aimer aussi ?

LA MARQUISE.

Non laisse-moi je suis tremblante.

LÉONCE.

N'es-tu pas ma tante ?

LA MARQUISE.

Oui ta tante ,

Mais il ne faut pas s'y fier ;
J'ai peur de l'oublier.

LÉONCE.

Pourquoi me fuir , ah ! calme-toi !
Donne ta main que je la presse ;
Et que crains-tu de ma tendresse ?
Mon respect te répond de moi.

LA MARQUISE.

Au fait j'aurai pour ma défense
Son respect et mon innocence ,
Mais il ne faut pas s'y fier ;
J'ai peur de l'oublier.

LA MARQUISE, le repoussant.

Mon neveu , du respect.

LÉONCE.

Oh ! ma foi , tant pls.

(Il l'embrasse.)

LA MARQUISE.

Ah ! c'est singulier ce que j'éprouve ; une secousse violente... est-ce que je n'ai pas vieilli ?

LÉONCE.

Oh ! tu es plus jolie encore !

(Il l'embrasse de nouveau.)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LÉONCE, MARIE.

MARIE, entrant au moment du baiser.

Que vois-je ?

(Ils se séparent brusquement.)

LÉONCE.

Marie!.. je n'y songeais plus.

LA MARQUISE.

Ah ! (Se reprenant.) Que me veut-on ? qui est là ?

MARIE.

C'est moi... c'est moi , madame la marquise.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que venez-vous faire ici ?

MARIE.

Je venais vous dire que monsieur le baron.. (A part.) Ah ! mon Dieu !

LA MARQUISE.

Monsieur le baron.

MARIE.

Se fait des querelles avec tout le monde , dans le parc , en courant après les femmes et les filles qu'il embrasse... comme tout à l'heure M. Léonce.

LA MARQUISE.

Plait-il ?

LÉONCE.

Elle m'a vu.

MARIE.

Oui , oui... Il vous embrassait.

LA MARQUISE.

Et quand cela serait... je vous demande un peu si je suis sous votre tutelle ?

MARIE.

Tiens , j'étais bien sous la vôtre.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle , etc.

Et ce matin , mademoiselle
Nous disait de fuir les amans ,

LÉONCE.

Marie , allons , point de querelle...

MARIE.

Que même jusqu'à vingt-huit ans ,
Un cœur devait mettre sa gloire
A vieillir sans rien éprouver...
Vous avez perdu la mémoire ,

LA MARQUISE , regardant Léonce.

Non , je viens de la retrouver.

LÉONCE.

Marie , je t'assure...

MARIE.

Je vous assure , moi , que vous êtes un volage , un ingrat... je ne vous pardonnerai jamais.

LA MARQUISE.

Jamais...

LÉONCE.

Ah ! c'est trop fort , mademoiselle , et si je vous oubliais aussi ?

MARIE.

Vous êtes libre.

LÉONCE.

Eh bien ! alors tout est fini , je ne vous aime plus.

MARIE.

Tant mieux.

LA MARQUISE , riant.

Allons donc !..

LÉONCE.

C'est Rose que j'aime !.. qui m'aimera.

LA MARQUISE , passant près de Léonce.

Tiens ! pourquoi pas ?

MARIE.

Et moi aussi j'en aimerai un autre... qui me sera fidèle , et cet autre , le voilà !..

LÉONCE.

Le baron !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE BARON, ensuite WALKER.

LE BARON, pâle, défait, et débraillé.

Assez, assez, comme ça !.. oh ! oh ! la danse ! la valse ! que c'est amusant ! j'en aurai une courbature. (Portant la main à la jambe et au dos.) Aïe !.. oh !..

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ? vous avez l'air moins jeune... vous avez des douleurs ?

MARIE, avec intérêt.

Mon bon petit oncle !

LE BARON.

Presque rien... un imbécile de mari qui, sous prétexte que je pressais la taille de sa femme, s'est permis de se fâcher... et v'lan !.. il a le poing d'un solide...

LA MARQUISE, faisant un geste de la main.

Ah ! il vous a...

LE BARON, faisant un geste du pied.

C'est-à-dire, je l'ai... aïe ! oh !..

LÉONCE.

C'est charmant !.. donnez-lui votre main, mademoiselle !.. il est fidèle, lui !..

MARIE.

Cela prouve du moins, monsieur, qu'il est aimable, qu'il est galant, et certainement, je l'épouserai.

LE BARON.

Hein ! qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE, lui prenant le bras.

Oui, mon oncle, oui, je vous épouse...

LÉONCE.

Et moi, ma tante, et tout de suite encore.

LE BARON.

Ah bah ! bravo ! j'épouse toujours !

LA MARQUISE.

Un mariage, c'est gentil.

MARIE, étouffant.

Oui, oui, c'est très gentil.

LE BARON.

J'embrasse ma femme.

LA MARQUISE.

Et moi, mon mari.

LE BARON.

C'est singulier ce que j'éprouve toutes les fois que...

LA MARQUISE.

Comme moi.

WALKER, entrant portant des sacs d'argent.

Voilà ma caisse.

LE BARON.

Bravo ! de l'or ! de l'or !.. plein les mains, plein les poches !.. j'en veux jeter partout, ça empêche les femmes de fuir, et les maris de frapper si fort. (Allant à la fenêtre.) Oh ! là... oh ! là... manans.

LÉONCE.

Il m'appelait prodigue !

LA MARQUISE.

Et à moi aussi, il me faut des parures, des bijoux !

MARIE.

Elle m'appelait coquette.

LE BARON.

Et puis des chevaux, des plaisirs... (A demi-voix.) Des maîtresses.

WALKER.

Oui, monsieur le baron.

LÉONCE.

Dites-donc, mon oncle, c'est comme ça que j'allais à Belpschick.

LE BARON.

Et tu faisais bien... dans mon temps, moi, j'ai mangé quatre successions... j'ai croqué un oncle et trois tantes... Vive la joie !

LA MARQUISE.

Et le bonheur !

(Le baron jette de l'or par la fenêtre, la marquise en donne à Léonce. Léonce et Marie se regardent avec colère.)

SCENE XI.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, tenant le parchemin.

Miséricorde!.. comme ils jettent l'argent par la fenêtre !

MARIE.

Ah ! Marthe!.. Léonce épouse la marquise.

MARTHE.

Et il l'a embrassée, peut-être.

LE BARON.

Tiens, est-ce que c'est défendu ? (Il l'embrasse.) A toi pauvre vieille ! par charité.

MARTHE.

Bien, bien, ne vous gênez pas, allez toujours, je vois que ça a été vite, jouissez de votre reste.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

MARTHE.

Je dis, je dis que vous n'êtes déjà plus aussi fraîche, et que monsieur le baron a déjà des cheveux gris.

LE BARON.

Hem!.. des cheveux gris! des cheveux gris! dame! il m'en est peut-être resté des anciens: quand on déménage si vite, on peut bien oublier quelque chose.

MARTHE.

Du tout, du tout!.. ce sont des nouveaux, et la preuve, la voilà.

LÉONCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARTHE.

Eh bien ! le parchemin qui renfermait votre poudre merveilleuse qui les a rajeunis.

LA MARQUISE.

Il n'y a plus rien ?

MARTHE.

Malheureusement, mais les mots diaboliques qu'il contient, monsieur le prieur les a expliqués tout de suite.

LE BARON.

Bah!.. et cela signifie?..

MARTHE.

Cela signifie que : « chaque personne rajeunie par cette poudre, doit « revieillir de cinq ans, à chaque baiser, sottise, folie... »

TOUS.

Ah mon Dieu !

MARIE.

Là ! ma tante a dix ans de plus.

LA MARQUISE.

Voulez-vous vous taire, petite sotte. (A Léonce.) Est-ce que ça paraît ?

MARTHE.

Et cela dans la journée.

LE BARON, faisant sauter le parchemin.

Allons donc, avec votre prieur; c'est un guet-apens que cette jeunesse là!.. Après trente ans d'abstinence se sentir renaître superbe, impétueux, entouré des minois les plus agaçants, et ne pas... que diable ! il faudrait être de glace et moi je suis un brazier, un volcan, je ne peux pas voir une jolie fille sans...
(Il va pour embrasser Marie).

MARIE.

Du tout, mon oncle, vous en avez assez comme ça...

LE BARON.

A cause de quelques baisers, mais dans le nombre il y a des non-valeurs, par exemple celui de Marthe. (Montrant Marthe.) ça ne peut pas compter.

LÉONCE, qui a ramassé le parchemin.

Si fait ! si fait !.. (Lisant.) « Sottise, folie, baiser.

LA MARQUISE.

Oui, tout compte.

LÉONCE, lisant.

» Et on se retrouverait au point d'où l'on serait parti.

LA MARQUISE.

Hein ? vieille comme ce matin.

LE BARON.

Comment, avec mon dos cassé, ma perruque.

LA MARQUISE.

Et vos petites jambes.

LE BARON.

Je n'étais pas beau.

MARIE.

Vous étiez très laid!..

LE BARON.

Moi qui sauterais encore. (Il veut sauter.) Oh ! oh !

LA MARQUISE.

Et moi, je me sens plus vive et plus légère que jamais, et comme le parchemin ne défend pas de danser. (Faisant signe à Léonce.) Léonce.

LÉONCE.

Ma bonne amie !

LA MARQUISE.

A mon tour, une valse, la hongroise, j'en meurs d'envie ?

MARIE.

Allez donc, monsieur, allez faire danser votre tante.

LÉONCE.

Tiens, certainement je la ferai danser, valser.

LA MARQUISE.

Va, va réunir tout le monde... mets la musique en train, encore un coup d'œil à ma toilette et je te suis.

SCENE XII.

LA MARQUISE, MARTHE, MARIE, LE BARON.

MARTHE.

Non, mademoiselle ; avec tout le respect que je vous dois, vous rentrez dans votre chambre et vous y resterez.

LA MARQUISE.

Et pourquoi cela ?

MARTHE.

Parce que... vous êtes une petite folle... une heure de jeunesse et déjà le désordre est partout.

MARIE.

C'est bien vrai.

LE BARON, à Marthe.

Laisse-donc, jalouse...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que ça te fait ?

MARTHE.

Ça me fait... que puisque vous êtes redevenue jeune, je redeviens votre gouvernante, et vous resterez sous ma surveillance... jusqu'à ce que j'aie fait prévenir vos grands parents, s'il vous en reste...

MARIE.

C'est très bien fait...

LA MARQUISE.

Et moi, je vous dis que c'est très mal ; je me moque de vous. Je ne resterai pas...

MARTHE.

Si fait !

LA MARQUISE.

Non, non, non ! (Le baron les excite.) Ah ! je me révolte à la fin !.. je suis la maîtresse, entendez-vous, vieille !..

MARTHE.

Vous dites ?

LA MARQUISE, avec colère.

Vieille ! vieille ! vieille !..

LE BARON.

Elle est gentille à croquer.

MARTHE.

Eh ! vite, rentrez !

LA MARQUISE.

Oui, parce que je le veux ; mais je sortirai.

MARTHE.

Vous ne sortirez pas.

LA MARQUISE, frappant du pied.

Je sortirai... mais mon cousin... mais tu reste là... mais défends-moi donc.

LE BARON.

Eh ! je ne demande pas mieux !

MARIE.

Allez, mademoiselle, vous penserez à M. Léonce pour passer le temps.

LA MARQUISE et MARIE.

Air de la Tarentelle.

Je l'aime malgré vous,
Malgré votre courroux,
Je veux vous braver tous.
Par mon courage,
Il sera mon ami,
S'il le faut, mon mari ;
J'en jure ici,
Je n'aime que lui.

MARIE.

Je vais le voir.

LA MARQUISE.

Elle enrage.

MARIE.

Pour qu'il soit ravi, je veux
Lui dire mon mariage
Avec mon oncle.

LA MARQUISE.

Tant mieux.

MARTHE.

Elle aussi... tous quatre, je pense,
Ils vont me faire enrager.

LE BARON.

Moi j'adore l'innocence
Qui demande à se venger.

ENSEMBLE.

Je l'aime malgré vous, etc.

(La marquise rentre dans la chambre où Marthe l'enferme. Sur un signe de Marthe, Marie s'éloigne en manifestant de la joie de savoir la marquise sous clé.)

SCENE XIII.

LE BARON, MARTHE.

LE BARON, regardant Marthe fermer la porte de la marquise.
Pauvre petite marquise ! Ah ! la clé !..

MARTHE, tenant la clé.

Maintenant, monsieur le baron, à nous deux.

LE BARON, cherchant à prendre la clé.

Hein ? est-ce que tu veux me mettre aussi sous clé, moi ?

MARTHE.

Taisez-vous, mauvais sujet !. il est mal à vous de chercher à séduire cette petite Marie, qui est votre nièce, et que vous destiniez au couvent.

LE BARON, cherchant à lui prendre la clé.

Je n'y ai jamais songé, chère amie.

MARTHE.

Sans doute, vous me promettez de ne plus la poursuivre.

(Elle met la clé dans la poche de son tablier.)

LE BARON.

Je te le jure.

MARTHE.

Mais comme vous êtes de mœurs très équivoques...

LE BARON, prenant la clé.

Oh ! par exemple ! (A part.) Je la tiens !

MARTHE.

Vous ne sortirez pas d'ici.

LE BARON.

Plait-il ? (Lui pressant la taille.) Oh ! tu n'en feras rien, ma bonne petite Marthe.

MARTHE.

Oh ! vous pouvez m'embrasser si vous le voulez.

LE BARON, s'éloignant.

Non, diable !.. ça coûte plus que ça ne vaut.

MARTHE, fermant la porte.

Là !... je serai tranquille à présent.

LE BARON, se retournant.

C'est qu'elle le fait comme elle le dit.

SCENE XIV.

LE BARON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, en dedans, frappant.

Cousin, cousin, êtes-vous seul ?

LE BARON.

Ah ! cette pauvre marquise... je n'y pensais plus... (Regardant la porte du fond.) C'est bien, la vieille, ferme la porte ; moi, je vais ouvrir l'autre.

(Il ouvre la porte à droite.)

LA MARQUISE.

Ah ! mon cousin, quel service tu m'as rendu !... mais comment as-tu fait ?

LE BARON.

Parbleu voici la clé... celle-ci m'en rappelle une autre... celle que je volai à ta mère... un certain soir qu'elle t'avait enfermée... ah ! ah ! ah !

LA MARQUISE.

Silence, monsieur, vous étiez alors le plus grand petit vaurien.....

LE BARON.

Et vous, la plus méchante petite coquette... vous faisiez des petites mines, comme à présent, tenez !

LA MARQUISE.

Adieu, baron, adieu.

LE BARON.

Eh bien ! où courez-vous ?... pas moyen de sortir... la porte est fermée, ma chère...

LA MARQUISE.

Encore !... et ce pauvre Léonce qui vient de me donner un rendez-vous, là, par la fenêtre.

LE BARON.

Ah ! il y a un rendez-vous.

LA MARQUISE.

Et nous voilà prisonniers.

LE BARON.

Bah ! je m'en moque pas mal , moi , quand une porte est fermée , je passe par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Mais moi , je n'ai jamais sauté par la fenêtre.

LE BARON.

Non... (Il lui fait signe de s'approcher.) Ecoute donc , Rose , écoute donc ?

LA MARQUISE , s'approchant.

Eh bien ?

LE BARON.

Tu ne sautais pas par la fenêtre , c'est vrai... tu te contentais de l'ouvrir quand un petit coup sur le carreau... hem ! tu te rappelles... (La marquise fait signe que oui , en souriant.) Avec l'échelle du jardinier... je grelottais , j'avais l'onglée , et par un froid pareil , on ne laisse pas l'amour à la fenêtre.

LA MARQUISE.

Vilain ! .. si Léonce avait cet esprit-là !...

LE BARON.

Il ne l'aura pas... ces jeunes gens d'aujourd'hui n'y entendent rien... et ton Léonce... un lourdeau , sans imagination , sans audace , qui , après deux mois de cour , en est encore avec sa cousine , à : VOULEZ-VOUS ME FERMETTRE ? On voit bien que sa mère s'est mésallée... et qu'il n'est pas de race pure. (Il l'embrasse.) Tant pis.

LA MARQUISE.

O ciel ! qu'est-ce que vous avez fait là ?

LE BARON.

Oh ! ma foi ! je n'y ai pas pensé... d'ailleurs , je t'assure qu'il n'y paraît pas... tu as encore les yeux brillans , comme moi , ta fraîcheur , comme moi ; heim ? quelle fraîcheur j'ai... Je suis joli garçon en diable... (Soupirant.) Ah ! (Il la prend dans ses bras.)

LA MARQUISE , s'échappant.

Ne me regardez donc pas ainsi , Achille , vous me faites peur.

LE BARON.

Achille , mon nom , tu t'en souviens.

LA MARQUISE.

Je n'ai rien oublié... écoute donc , Achille. (Elle lui fait signe d'approcher , il l'approche.) Ecoute... quand ton père te défendait de me faire danser , et que nous nous échappions , pour valser la hongroise.

LE BARON.

Ah ! oui... la hongroise.

LA MARQUISE , valsant seule et chantant.

Tra , la , la , la , tra , la , la , laire..

LE BARON.

Est-ce que tu t'en souviens ?

LA MARQUISE.

Comme si c'était hier.

LE BARON.

C'est impossible.

LA MARQUISE.

Tu vas voir.

(Elle danse à la hongroise.)

LE BARON , l'arrêtant dans ses bras.

Comme ça me montait la tête , comme ça me faisait battre le cœur , dis donc , Rose , je crois que ça recommence.

LA MARQUISE.

Vrai ! c'est si bon de tromper les vieux , comme Marthe , qui nous renferme ensemble... heureusement , il n'y a pas de danger.

LE BARON.

Tiens , pourquoi pas ? les baisers de contrebande , c'est bien meilleur.

LA MARQUISE , s'échappant de ses bras.

Du tout , monsieur , du tout... songez donc aux cheveux gris.

LE BARON.

Bah ! je les risque.

(Il veut l'embrasser.)

LA MARQUISE , se débattant.

Aux rides.

LE BARON.

Ça m'est égal !

LA MARQUISE, lui échappant.

Aux rhumatismes.

LE BARON.

Je m'en moque.

LA MARQUISE, criant.

(Il la poursuit.)

Achille... grace ! au secours.

LE BARON.

Tais-toi donc !.. que tu es bête !

LA MARQUISE.

Au secours!..

SCENE XV.

LE BARON, LÉONCE.

LÉONCE, ouvrant la porte du fond.

Qu'est-ce donc ?.. ces cris... ah !..

LE BARON.

Rose!..

LA MARQUISE, s'échappant.

Sauve qui peut !..

LÉONCE, retenant le baron.

(Elle sort par le fond.)

Non, morbleu ! vous ne la suivrez pas !

LE BARON.

Comment, je ne la suivrai pas !.. et qui m'en empêchera ?

LÉONCE.

Moi !

LE BARON.

Allons donc !

LÉONCE.

Oui, moi ! qui ne suis pas d'humeur à vous laisser faire... Que diable ! ce matin vous m'enlevez Marie, ce soir vous m'enlevez la Marquise ! ou n'est pas girouette comme ça.

LE BARON.

Girouette !.. tiens, pourquoi pas !.. on tourne, on tourne, ça étourdit... laisse-moi passer, nigaud !

LÉONCE.

Vous ne passerez pas !.. oh ! je vois bien, vous voulez courir au rendez-vous qu'elle m'a donné sous les marronniers.

LE BARON.

Ah bah !.. merci, petit.

LÉONCE.

Mais vous n'irez pas... ou je me couperai la gorge avec vous !

LE BARON.

Un duel !

LÉONCE.

Oui, oui, un duel... si vous m'enlevez celle que j'aime à présent !

LE BARON.

Un duel ! soit !.. il ne manquait plus que cela pour être au complet

ENSEMBLE.

Ah ! c'est trop m'outrager,
Et je vais me venger !

LÉONCE.

Ne croyez pas toujours
M'enlever mes amours.

LE BARON.

Au péril de mes jours
Je défends mes amours.

Oui, sortons de ces lieux,
Battons-nous, je le veux ;
Voyons qui de nous deux
Est le jeune ou le vieux

(Le Baron saute par la fenêtre. Léonce va sortir par la porte quand Marthe parait)

SCÈNE XVI.
LÉONCE, MARTHE, MARIE.

MARTHE, retenant Léonce.

Eh bien ! eh bien ! où courez-vous ?

LÉONCE.

Laissez-moi !.. je vais me battre !..

MARIE, entrant vivement et courant à lui.

Vous battre, Léonce !

LÉONCE.

Oui, me battre avec le baron. (Cherchant autour de lui.) Eh bien ! où donc est-il ?

MARIE.

Il vient de sauter par la fenêtre.

LÉONCE

Eh vite ! je cours le rejoindre.

MARTHE.

Eh non !.. vous resterez, ici, près de votre cousine.

MARIE.

Pourquoi donc ? tu vois bien qu'il est trop malheureux loin de celle qu'il aime.

LÉONCE.

Certainement, mademoiselle, je l'aime beaucoup.

MARTHE.

Eh non ! vous ne l'aimez pas... a-t-on jamais vu de pareils caprices ?... vous vous adoriez ce matin.

MARIE.

Et nous nous détestons ce soir.

LÉONCE.

Sans doute, puisque vous l'avez voulu. D'ailleurs, elle est jeune, elle est jolie... ça console.

MARIE.

Oh ! vous étiez tout consolé, quand je vous ai trouvé, ici, avec ma tante, que vous embrassiez.

LÉONCE.

C'est comme votre oncle, que vous épousez de vous-même et sans effort.

MARIE, avec dépit et cachant ses larmes.

Oui, monsieur, oui ; pour me venger, parce qu'il est jeune aussi, parce qu'il est aimable.

LÉONCE.

C'est bien... j'ai un rendez-vous, et j'y cours.

MARTHE.

Vous le pouvez... votre tante n'ira pas. elle ; j'y ai mis bon ordre... elle est là, sous clé.

MARIE.

Non, ma bonne, non ; elle s'est échappée aussi.

MARTHE.

Comment, il serait vrai ! la marquise, un rendez-vous !

LÉONCE.

Avec le baron !

MARTHE.

C'est qu'ils ne perdraient pas, comme vous, leur temps à se disputer.

LÉONCE.

Eh vite ! je cours les rejoindre.

SCÈNE XVII.
LES MÊMES. WALKER, PAYSANS.

CHOEUR.

Air :

Dieu ! quelle surprise est la nôtre !

Ils ont disparu tous les deux.

Comme des ombres, l'un et l'autre

Se sont éclipsés à nos yeux.

MARTHE.

Qu'est-ce donc !... qu'y a-t-il ?...

WALKER.

Il y a... il y a que nous avons vu passer madame la marquise et ensuite M. le baron... nos jeunes maîtres... et un moment après nous avons voulu les rejoindre sous les maronniers... pour les remercier de leur générosité... par la fenêtre ..

LÉONCE, à Marie.

Après... après...

WALKER.

Eh bien ! il n'y étaient plus... mais à travers les arbres j'ai vu passer comme l'ombre de la vieille marquise... que poursuivait un grand vieux tout sec.

LA MARQUISE, au dehors.

Laissez-moi, baron !

LE BARON, de même.

Marquise !

TOUS.

Les voici !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE BARON, LA MARQUISE.

(Ils sont vieux et costumés comme au commencement de la pièce.)

LA MARQUISE, entrant la première.

Laissez-moi. (Elle va tomber sur un sofa en se cachant avec son éventail)
cruel !...

LE BARON, la poursuivant.

Tu me fuis. (S'arrêtant à quelques pas d'elle.) Ingrate !

WALKER et LES PAYSANS.

Ah ! mon Dieu !

LÉONCE.

Oh ! ma jolie tante.

MARIE.

Mon pauvre oncle !..

MARTHE.

C'est revenu ! et en moins d'un jour... argent perdu, duel et amour... ça été vite !..

LE BARON.

Je ne m'en plains pas.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus.

MARTHE, à Marie et à Léonce.

Hein !.. voulez-vous épouser les autres... les vieux ?..

MARIE et LÉONCE, vivement.

Oh ! non !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'ils disent ?...

MARTHE.

Dame ! ils demandent si pour les marier, vous les trouvez...

MARIE, à la marquise.

Trop jeune, ma tante ?

LÉONCE, au baron.

Trop mauvais sujet, M. le baron ?

LE BARON, à la marquise.

Hein !..

LA MARQUISE.

Allons !.. mariez-vous, pendant que nous avons encore la mémoire fraîche. (A tout le monde.) Vous serez tous de leurs fiançailles.

LE BARON, lui tendant la main.

Et les nôtres, marquise ?

LA MARQUISE.

Dame ! petit serpent ! pour ne pas aller si vite.

MARTHE.

Et maintenant, si vous avez des enfans...

LA MARQUISE et LE BARON.

Helo !...

MARTHE, montrant Léonce et Marie.

C'est à eux que je parle... n'oubliez pas que lorsqu'on est jeune, dame !..

LE BARON.

Il faut que jeunesse se passe.

LA MARQUISE.

Oui, mais pas trop vite.

CHOEUR.

Air :

La jeunesse et le plaisir
Marchent de compagnie ,
La vie
Fuit, par le plaisir
Il faut la rajeunir.

LA MARQUISE, au public.

Air : Girouette (DU FILS DU PRINCE.)

La critique est un peu sévère ,
Comme la vieillesse, dit-on ;
Mais ce soir, elle aura, j'espère ,
Profité de notre leçon.
Que le public, à notre pièce ,
Applaudisse tous les jours ,
Et je veux pour lui tous les jours
Avoir des retours de jeunesse ,
Pour vous plaire toujours ,
Pour plaire toujours ,
Rajeunir toujours.

FIN.

Kelland & Co
AVANT

LA NOCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. CARMOUCHE et F. DE COURCY

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 19 septembre 1837.



PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

au Cabinet Littéraire,

RUE DU FAUBOURG SAINT-MARTIN, N° 43,

AU COIN DU PASSAGE DE L'INDUSTRIE.

1837.

PERSONNAGES.

M. DUBEAU, *jeune épicier.*
SUZANNE GATELLE *jeune veuve,*
SIMONNE DURAND, *petite cousine de Dubeau,*
GADIBOIS, *oncle de Suzanne, conducteur de diligence,*
RICHARD, *maréchal-des-logis,*
CHOPIN, *traiteur,*
Un petit Commissionnaire.
Garçons du restaurant.
Parents et amis.

ACTEURS.

M. Palaiseau.
Mead. Henri.
Fanny.
MM. Patonelle.
Masquillier.
Arnold.

La scène est à Trévoux, près de Lyon.

AVANT LA NOCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Un petit salon de traiteur, ouvert dans le fond sur un jardin, par trois fenêtres cintrées, dont une de plain-pied, celle du milieu. Deux portes latérales. — Une table et des chaises.

SCENE I.

SUZANNE, SIMONNE, CHOPIN, *entrant par le fond; Suzanne est en toilette de mariée, sauf le bouquet de fleurs d'orange.*

CHOPIN, *son bonnet de coton à la main.* Si madame la mariée veut se reposer une minute, en attendant que le futur soit arrivé?..

Il avance des chaises.

SUZANNE, *à elle-même, avec indifférence.* Le dernier à venir, un jour de noce, cela commence bien.

CHOPIN. Je suis prévenu que le rendez-vous général est ici, pour se rendre à la municipalité, et de là, revenir pour le festin, et pour le bal!

SIMONNE. Oh! que je suis contente que maman m'ait permis de venir à Trévoux, pour le mariage de mon cousin... dam, j'ai été élevée avec lui, c'est bien naturel, et puis, moi qui n'ai jamais vu de noce, je ne m'en fais pas idée... quoi! aussi, je voulais vous demander une chose.

Air : Vaud. de l'Album.

Mais pourquoi donc, auprès de la mairie,
Affiche-t-on, comm' je l'voyais hier,
Les noms de ceux que l'on marie,
Dans un grand cadre orné de fil de fer?

SUZANNE.

De servitude, hélas! c'est un présage;
En attendant que filles et garçons
Tombent eux-mêm's dans les chain's du mariage,
Sous un grillage on enferme leurs noms.
En attendant les chain's du mariage,
Sous une grille on enferme leurs noms.

SIMONNE, *d part.* C'est égal, j'aurais bien voulu voir mon nom en prison... à côté de celui de mon cousin.

SUZANNE. Et, où nous mettez-vous, M. Chopin ?

CHOPIN. Dans le salon à côté .. à propos, combien de couverts ?

SUZANNE. Mais... dix-huit.

SIMONNE. N'attendez-vous pas votre oncle Gadibois ?

SUZANNE. Je lui ai envoyé un billet de faire part... à mâçon... mais il est si drôle, mon oncle, il voit des niches dans tout, il est capable de s'être mis dans la tête que mon mariage est une attrappe.

CHOPIN. Ça nous fait dix-neuf.

SIMONNE, *qui a compté sur ses doigts.* Il me semble que vous n'avez pas compté mon cousin Dubeau.

SUZANNE, *souriant.* C'est vrai ! je n'oubliais que mon mari !

CHOPIN. Rien que ça ! (*Riant.*) Le gaillard vous forcera bien à penser à lui... quand il sera là.

Air des Huguenots.

Mais, le jour de son mariage,

Il pourrait s' presser davantage ;

Je n'ai jamais vu de mari

S' faire attendre ainsi.

SUZANNE, *remontant la scène.*

Pour moi vraiment je n'y tiens guère,

Mais c'est à cause du notaire.

CHOPIN.

Ça m' fait penser que le rôti

A la broch' m'attend aussi.

ENSEMBLE.

Pour le jour de son mariage, etc. (*Chopin sort.*)

SCENE II.

SUZANNE, SIMONNE.

SUZANNE, *elle s'assied.* Vous conviendrez, mademoiselle Simonne, que M. Dubeau ne témoigne pas un empressement sur-naturel !

SIMONNE, *avec douceur.* Quand on est de commerce... Un fonds d'épicier, c'est si vétilleux ! on appartient au public !

SUZANNE, *avec humeur*. Eh bien ! on reste garçon ! (*Soupirant.*) Ah ! ce n'est pas là le genre d'existence dont j'avais bercé mon imagination, dans mes songes fantastiques !...

SIMONNE. Moi, je ne crois pas aux rêves, et je ne conçois le bonheur en ménage qu'avec un épicier... mais, vous, pourquoi, alors, que vous avez pris mon cousin... puisque ?

SUZANNE, *d'un air distrait*. Ah ! je n'en sais rien ! un moment d'ennui. (*A elle-même.*) De dépit ! (*Haut.*) Et puis, en province, une pauvre veuve est si exposée... les mauvaises langues ! les propos, les histoires... on lui donne Pierre, on lui donne Paul.

SIMONNE, *naïvement*. Oui, il paraît que dans le tems, on vous avait donné un militaire.

SUZANNE, *vivement*. Comment ?

SIMONNE, *continuant, sans y entendre malice*. Vous savez bien ? un ami de mon cousin, M. Richard.

SUZANNE, *avec contrainte*. Ceux qui me l'ont donné peuvent bien le reprendre, entendez-vous, mademoiselle... un coureur, un mauvais sujet... un monstre, enfin ! aussi, je n'ai pas voulu de lui... pendant six mois, il a eu l'intention de m'épouser... oui, ma chère, il n'en parlait pas ; mais je le voyais bien. Tout ce que je peux dire, c'est que je fus cruelle avec lui... mais, là, tout-à-fait cruelle.

SIMONNE. Tiens ! vous avez eu raison !

SUZANNE. Les choses auraient peut-être fini par s'arranger ; mais son inconduite me fut dévoilée clairement... par des lettres anonymes... et puis une aventure... un éclat... dans un bal... une femme... qui dans sa fureur jalouse... vint s'en prendre à ma robe... M. Richard croyait que j'en mourrais de chagrin... je ne fis qu'en rire, (*à part.*) ou je fis semblant... enfin, n'importe ; (*à Simonne.*) il se découragea, il s'en alla en Afrique et j'en fus quitte pour une garniture.

SIMONNE. Et vous ne pensez plus à lui ?

SUZANNE. Tu le vois bien.

Air : *Ça ne prend pas* (Fille d'Ève).

Je n'y pens' plus ; *bis.*
Quand j' songe à sa conduite affreuse,
Aux dangers qu'alors j'ai courus,
Je me dis : que je suis heureuse !
Je n'y pens' plus. *bis.*

SIMONNE.

N'y pensez plus ; *bis.*

Il faut avoir de la sagesse,

Oublier ceux qu'on a perdus ;

Et comme vous se dire sans cesse :

Je n'y pens' plus. *bis.*

Vous n'aurez rien à craindre avec mon cousin... il vous aime-ra... allez.

SUZANNE. Jusqu'à présent, je ne lui fais qu'un seul repro-che... c'est d'être avare.

SIMONNE. Avec ses pratiques ?

SUZANNE. Non, avec sa future... pas un homme aux petits soins... jamais une rose, un bouquet de violettes... Par exem-ple, je ne lui pardonnerai pas de se marier, sans m'avoir donné une corbeille... il suffit qu'on soit dans une petite ville...

SIMONNE, *à part*. Bon... elle ne sait pas qu'il m'a chargée... (*Haut.*) Peut-être que vous ne lui avez pas dit.

SUZANNE, *soupirant*. Avec M. Richard, une femme n'avait pas besoin de demander.

SIMONNE. Ah ! ça, vous y pensez donc toujours ?

SUZANNE. Pas plus qu'il ne songe à moi... car, Dieu merci, depuis son départ, je n'ai pas reçu une lettre de lui.

SIMONNE. En parlant de lettre... ça me rappelle que j'en ai une pour vous, qu'on avait apportée chez mon cousin.

SUZANNE. Donne. (*À part.*) Ah ! mon Dieu, c'est son écri-ture.

SIMONNE. Pendant que vous la lirez, voulez-vous que j'aille au-devant des autres ?

SUZANNE. Oui, oui... va.

SIMONNE, *revenant sur ses pas*. Ce n'est pas du militaire, par hasard ?

SUZANNE. Non, non, sois tranquille.

SIMONNE. Je vas chercher mon cousin.

Elle sort en courant, et en fredonnant :

Je n'y pens' plus, etc.

SCENE III.

SUZANNE, *seule*.

Une lettre de lui... que peut-il me dire ! (*Elle lit :*) « Madame

» et chère Suzanne... j'ai salué les côtes de Provence. (*Parlé.*)
 Ah! mon Dieu! (*Continuant.*) « Si je revenais un de ces jours
 » à Trévoux, que diriez-vous? et si je vous prouvais que je n'ai
 » fait la cour à une autre, que par amour pour vous... que di-
 » riez-vous encore? (*Mouvement de dépit.*) Pensez y en vous-
 » même, et songez qu'il y a un vieux proverbe qui dit : Faut d'
 » la vertu, pas trop n'en faut; l'excès en tout est un défaut...
 » votre respectueux et fidèle,

« RICHARD. »

(*Parlant.*) L'impertinent! et tout cela, pour me tromper en-
 core! pour me rendre une seconde fois la fable de toute la ville...
 non, non, mieux vaut devenir la légitime de M. Dubeau...
 quoique ça ne soit pas très amusant. (*Ritournelle.*) Le voici qui
 vient, avec la noce... Dieu merci, il n'y a pas à reculer.

Elle cache sa lettre.

SCENE IV.

SUZANNE, SIMONNE, Parens et Amis, puis DUBEAU.

CHOEUR.

Air de Kean (3^e acte, entrée du baptême).

Nous voilà tous
 Au rendez-vous,
 Pour fêter les nouveaux époux;
 Jusqu'à demain nous danserons,
 Nous chanterons
 Et nous boirons!

DUBEAU, *le bouquet au côté, un pain de sucre sous un bras, un bocal de cornichons sous l'autre, et deux bouteilles à la main.* Me voilà, me voilà... aux derniers les bons, comme on dit dans le commerce.

SUZANNE. C'est bien heureux, M. Dubeau.

DUBEAU. Oh! la belle mariée... je conçois votre impatience, et elle me flatte, mais il est venu tant de monde à la boutique! je me mangeais les sens... c'était à l'un de la castonnade, à l'autre de la réglisse, à celui-là deux liards de moutarde... parce qu'on se marie, on ne peut pas fermer boutique!

Air : Hier encor' j'aimais Adèle.

J'éprouve une ardeur sympathique
 Pour vous, Suzanne, ainsi qu'pour mes chalands.

Et j' peux servir d'exempl' dans ma boutique
 Aux épiciers comme aux amans.
 A la tendresse, oui mon âme s'exerce,
 Sans qu' mon esprit néglige le travail;
 Car mon amour ressemble à mon commerce,
 Et je vous aime en gros comme en détail;
 Oui je vous aime (*bis*) en gros comme en détail.

SUZANNE, *riant*. Mais, mon Dieu... comme vous voilà chargé !

DUBEAU, *montrant le pain de sucre*. Ceci est un pain de sucre.
 (*Montrant le bocal.*) Ça, des cornichons... et...

SUZANNE. Pourquoi faire ?

DUBEAU, *sans l'écouter et montrant une bouteille*. Du punch !
 ce soir !

SUZANNE, *riant*. Du punch, avec des cornichons ?

Tout le monde rit.

DUBEAU. Mais non, mais non, avec le pain de sucre, et puis
 avec le cognac que voici, et la Jamaïque que voilà.

Il montre les deux bouteilles qu'il pose sur une table.

SUZANNE, *riant*. Je disais aussi.

DUBEAU. Oh ! la moqueuse ! la moqueuse ! (*Tirant de sa poche
 un sac de papier gris.*) Item du pur moka, moitié Martinique...
 brûlé devant moi, à la maison... ils n'auront plus qu'à le mou-
 dre. (*Tirant un autre sac de sa poche.*) Enfin, des quatre men-
 dians pour le dessert... on n'est pas épicier pour des prunes...
 vous sentez bien, chez les traiteurs tout se paye le double... moi,
 j'ai ces articles au prix de fabrique, et je me les passe au plus
 juste... je n'irai pas m'amuser à faire du bénéfice sur moi-même,
 comme on dit dans le commerce. (*Il rit d'un air satisfait.*) Ah !
 ah ! ah !

SIMONNE, *avec admiration*. A-t-il de l'ordre, mon cousin !

SUZANNE, *bas*. Mais taisez-vous donc, M. Dubeau.

DUBEAU, *haut, sans comprendre*. Je ne dis du mal de personne,
 et puis, écoutez donc, en ménage, cent sous finissent par faire
 cinq francs.

SUZANNE, *à elle-même*. Eh ben ! c'est gentil... ça promet !

Elle cause bas avec quelques parens.

DUBEAU, *bas à Simonne*. Elle a un air tout chose.

SIMONNE, *de même*. C'est à cause de la corbeille.

DUBEAU. Bon, bon... faut rien dire. (*Haut.*) Ah ! ça... tout
 notre monde est-il arrivé ?

SUZANNE. Nous n'attendons plus que mon oncle.

DUBEAU. Votre oncle Gadibois?

CHOPIN, *dans la coulisse*. Monsieur, c'est ici.

GADIBOIS, *en dehors*. Laissez donc, farceur!

SUZANNE, *allant voir*. Eh! mais .. je reconnais l'organe de la famille.

DUBEAU. On va donc le voir ce fameux oncle.

SCÈNE V.

Les Précédens, CHOPIN, GADIBOIS.

GADIBOIS, *passant la tête à la porte*. C'est ma foi vrai! le diable m'emporte! voilà ma nièce!

SUZANNE, *allant au-devant de lui*. Oui... plaisanterie à part, c'est moi mon oncle.

Gadibois l'embrasse.

CHOPIN. Là, vous ne vouliez pas me croire!

GADIBOIS. Ah! dām, c'est pas parce que je suis conducteur de diligences... mais on a du mal à m'attrapper! (*A Suzanne.*) Je ne te cacherai même pas que, dans le premier moment, ton faire part, m'avait un peu l'air d'un poisson d'avril.

SUZANNE. Quand je le disais! il est étonnant, mon oncle Gadibois!

DUBEAU, *à Gadibois*.

Air : Je loge au quatrième étage.

D'la famill' quoiqu' vous soyez membre,
Vous n'avez pas l'esprit subtil,
Ce n'est guèr' dans l' mois de septembre
Qu'on donne des poissons d'avril.

GADIBOIS.

Aussi, me suis-j' dit, moi qn'ai l' fil :
Ma nièce est trop sag', trop sincère,
Pour attrapper son oncle ainsi;
Quand elle aura des nich's à faire,
Elle' les gard'ra pour son mari.

DUBEAU, *à lui-même*. Jolis conseils, pour un oncle!

GADIBOIS, *à Suzanne*. Ah! car.. je n'ai pas besoin de te demander si tu as choisi un joli garçon?

SUZANNE, *embarrassée*. Oh !

DUBEAU, *s'avançant*. Nous allons voir s'il répètera la question.

Il se pose près de lui.

GADIBOIS, *sans le regarder*. Je connais ta manière de voir à cet égard... quand on est jolie femme, on doit prendre un bel homme ! (*Regardant autour de lui.*) Il paraît que ton futur n'est pas encore arrivé.

SUZANNE. Mais si, mon oncle !

DUBEAU. Je suis là... je lui crève les yeux.

Il vient se mettre devant son nez.

GADIBOIS, *étonné et reculant*. Comment ? c'est celui-là ?

DUBEAU, *avec dignité*. Et qui serait-ce ?

GADIBOIS, *avec raillerie*. Bien, bien !... du moment que vous me le dites...

SUZANNE. Mon Dieu, mon oncle... allez, c'est bien lui. (*A elle-même.*) Ce n'est que trop lui !

GADIBOIS, *avec intention*. Toi aussi ? ah ! ça, voyons, il n'est donc plus militaire ?

TOUS LES AUTRES. Comment militaire !

SUZANNE, *l'interrompant*. Mais, mon oncle...

DUBEAU, *d'part*. Gros stupide, va ! (*Haut.*) Il croit peut-être m'apprendre que Richard vous a recherchée... Richard, qui était mon ami, à moi... un bon enfant s'il en fut, mais maladroit avec les femmes... enfin, il a perdu ce trésor par sa faute, il a été deux doigts de cette petit main là.

GADIBOIS. Il est convenu que c'est vous, là... êtes-vous content ?

SUZANNE, *vivement*. Assez, assez ! allons chez le notaire.

DUBEAU. Oui, et de là, à la mairie et ensuite à la paroisse, pour confondre ce gros incrédule.

GADIBOIS, *avec malice*. Nous verrons bien ce soir...

TOUS. Partons, partons !

Reprise du chœur.

Nous reviendrons au rendez-vous

Pour fêter les nouveaux époux, etc.

Dubeau donne le bras à Suzanne. Au moment où les dernières personnes de la noce sortent, Richard entre par la gauche, suivi d'un petit commissionnaire qui tient son porte-manteau sur l'épaule ; il est en habit de voyage et couvert de poussière.

SCÈNE VI.

RICHARD, Un Petit Garçon.

RICHARD, *au petit commissionnaire, lui montrant la table.* Tiens, gamin... mets ça là... et dis au garçon d'avancer à l'ordre.

LE PETIT COMMISSIONNAIRE, *il pose le porte-manteau sur la table et va pour sortir.* Oui, mon officier.

RICHARD. As-tu soif?

LE PETIT COMMISSIONNAIRE. Oui, mon capitaine.

RICHARD, *lui donnant une pièce de monnaie.* Eh ben ! v'là pour boire.

LE PETIT COMMISSIONNAIRE, *s'en allant et sautant.* Merci, mon général.

RICHARD, *seul, regardant de l'autre côté.* Ah ! ah ! une noce là-bas qui défile la parade... je vois avec plaisir qu'en mon absence on ne néglige pas la population de la ville de Trévoux... je ne demandais pas mieux non plus que d'y contribuer, pour ma part... avant de m'embarquer pour d'autres rivages, il y a de ça, ma foi, trois trimestres, et j'irais peut-être aujourd'hui au baptême de mon héritier. (*Appelant.*) Garçon ! enfin, me v'là reveu... elle a dû recevoir ma lettre, et nous verrons s'il n'y aurait pas moyen de se rattrapper un peu... ah ! ça, garçon ! garçon !

Il frappe sur la table avec son sabre.

SCÈNE VII.

RICHARD, CHOPIN.

CHOPIN. Voilà ! voilà !

RICHARD, *le regardant.* Tiens ! c'est vous, père Chopin !

CHOPIN, *surpris.* M. Richard ? vous v'là dans le pays ! et d'où diable que vous devenez ?

RICHARD. Du département de l'Afrique... et comme il fait légèrement chaud en Algérie, j'en ai rapporté une soif invétérée.

CHOPIN. Bonne maladie que je peux vous soigner, le traitement est connu.

RICHARD, *lui frappant sur l'épaule.* Hé ! hé ! ce père Chopin, toujours des bons !

CHOPIN, *mettant sur la table une bouteille et deux verres.*

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Tenez, voilà, mon camarade,

Du sirop qui peut vous guérir,

Et je vais montrer au malade

La manière de s'en servir.

Il se met à table et se verse.

V'là la manière de s'en servir.

Il boit.

RICHARD, *s'asseyant aussi.*

Diable, il paraît que la recette est bonne.

CHOPIN, *lui versant.*

Prenez-moi ça... du fameux Beaujolais!

Vous m'en direz des nouvelles après.

RICHARD.

Quand un méd'cin goûte ce qu'il ordonne,

On peut êtr' sûr que ça n'est pas mauvais.

Ils trinquent et répètent ensemble les deux derniers vers.

RICHARD, *se versant à boire.* Ah! ça, donnez-moi donc des nouvelles de nos anciennes connaissances, et à leur santé.

Ils trinquent.

CHOPIN. Avez-vous pas connu... le vieux chose? qui demeurait là-bas; il s'est remarié.

RICHARD. Le vieux chose? eh ben! tant mieux pour lui!

CHOPIN. Et puis, la vieille madame... comment l'appellez-vous? qui tenait le bureau de loterie?

RICHARD. Écoutez, père Chopin, si ça vous est égal, passons aux jeunes... la belle Suzanne, par exemple.

CHOPIN. Ah! oui, la petite veuve Catelle... ah! vous en teniez joliment pour celle-là.

RICHARD, *gravement.* Je peux dire qu'elle m'a fait voir des papillons noirs! foi de maréchal-des-logis... c'te femme-là, j'irais aux Antipodes, que je la verrais toujours vis-à-vis de moi... je perdrais la mémoire, que je ne pourrais pas l'oublier!

CHOPIN, *s'appitoyant.* Ce bon M. Richard!

RICHARD, *ému.* Aussi, me v'là, j'ai demandé un congé, pour recueillir une succession qui m'est tombée sur la tête, et pour lui dire... (*Il cherche.*) Enfin, l'amour, le repentir, et finalement le mariage, le vrai mariage... car je vois bien qu'avec elle, il n'y a pas moyen, sans la municipalité.

CHOPIN, *pouffant de rire*. C'est donc ça qu'elle y est dans ce moment-ci.

RICHARD. Que voulez-vous dire ?

CHOPIN. Que vous arrivez trop tard de l'Atlas... mon pauvre garçon, je fais sa noce aujourd'hui.

RICHARD, *vivement*. Sa noce ! elle se marie... elle !

CHOPIN. En personne... et avec un autre.., l'épicier Dubeau, votre ancien ami.

RICHARD, *frappant sur la table*. Dubeau ? malédiction ! et moi qui revenais tout exprès... ah ! tenez, vous m'avez donné là un coup... père Chopin, qu'est-ce que je vous dois ?

Il se lève.

CHOPIN. Allons donc, vous v'la dans le désespoir?... ça fait vingt-quatre sous... est-ce que vous allez nous quitter ?

RICHARD. Oui, oui, je vas retourner voir les Arabes, et j'espère que, cette fois, ils viseront juste.

CHOPIN. Pour une femme?... que diable, il n'en manque pas sur le globe... à votre place, moi, je ne lui donnerais pas la satisfaction d'avoir du chagrin et de me sauver devant elle !

RICHARD, *enfonçant son schako*. Vous pourriez bien ne pas avoir tort ! eh ! ben, oui, je veux rester là, pour répondre à pour répondre à celui qui me dira quelque chose... je veux la revoir, la narguer, lui rire au nez, faire le joli cœur avec les autres et ne pas avoir l'air de me soucier d'elle... oui, je veux être à sa noce, moi... et je serai gai comme un pinson... je serai le premier noceur de la noce !

En disant cela sa voix s'altère et il est près de rire et de pleurer tout à la fois.

CHOPIN. Justement... les v'la qui reviennent de la mairie... c'est une affaire bâclée...

RICHARD. Allons, montrez-moi le chemin de ma chambre...

Air : J'en guette un petit de mon âge.

En avant la grande toilette,

Il faut s' montrer ici pimpant, frisé ;

J' veux qu' la perfide me regrette,

Pour la punir de l' avoir épousé.

J' veux lui fair' dir' : Dieu ! quelle différence !

Ah ! je n' m' en consol' rai jamais...

Et quand un' femme a des regrets,

On a toujours de l' espérance !

Il a repris son porte-manteau et sort par la droite.

CHOPIN, *à la cantonnade*. Le petit escalier au fond du col-
lidor.

SCENE VIII.

CHOPIN, DUBEAU, SUZANNE, GADIBOIS, SIMONNE
et quelques Personnes de la noce.

DUBEAU, *entrant à reculons*. Oui, c'est inconvenant! c'est ar-
bitraire!

SUZANNE. Ne criez pas, M. Dubeau... nous ne sommes pas
sourds.

DUBEAU. Déranger deux familles... et ne pas prononcer le
mariage...

CHOPIN, *surpris*. Comment, n'y a rien de fait?

DUBEAU. Que le contrat .. belle avance!

CHOPIN. Tiens, tiens.

DUBEAU. Un maire absent et un adjoint qui profite de ça,
pour être malade!

GADIBOIS. Oui, malade, comme je danse!

DUBEAU, *impatiente*. Comme vous dansez! comme vous dansez!
est-il entêté cet oncle Gadibois! depuis deux heures, on lui dit
qu'il est malade d'une indigestion... parce qu'il a eu hier un grand
dîner, et qu'il a voulu manger des champignons... il est dans
son tort, et si le gouvernement faisait bien, il défendrait aux
fonctionnaires publics de manger des champignons... ça ferait
crier, mais tant pis...

SUZANNE. Ce sera pour un autre jour, voilà tout... ça ne
peut pas nous échapper...

DUBEAU. C'est toujours contrariant... pour ce pauvre Chopin,

CHOPIN. Comment, pour moi?

DUBEAU. Sans doute, je vous avais commandé un repas pour
mon mariage... il n'y a pas de noce, il ne peut pas y avoir de
repas. (*A part.*) C'est autant d'économisé!

*Suzanne hausse les épaules et s'éloigne en causant
avec les autres pour qu'ils n'entendent pas ce
débat.*

GADIBOIS, *frappant sur l'épaule de Dubeau*. Allons donc, ma-
lin, ne faites donc pas aller ce brave restaurateur... comme on
dit, le vin est tiré, faut le boire.

CHOPIN. Monsieur parle en homme d'esprit.

GADIBOIS, *avec satisfaction*. Parbleu! c'te bêtise!

DUBEAU, *bas à Chopin*. Tâchez au moins de supprimer quelque chose...

CHOPIN. Il n'y a rien de trop, d'ailleurs vous aurez quelqu'un qui vous aidera, un voyageur, un ami... qui vient d'arriver...

DUBEAU. Qui donc, c't'ami?

CHOPIN. Un militaire, nouvellement débarqué... vous ne devinez pas? votre plus intime, M. Richard...

TOUS. Richard!

Mouvement de Suzanne.

DUBEAU, *enchanté*. Richard! est-il Dieu possible!

GADIBOIS, *à part*. Bon, bon, je comprends.

DUBEAU. Où est-il? où est-il? ce digne ami, que je lui prodigue mes embrassemens...

CHOPIN, *le montrant qui arrive*. Tenez, tenez, le voilà!

SCENE IX.

Les Mêmes, RICHARD, *en uniforme*.

CHOEUR.

Air du Serment.

Le voilà qui s'avance

Tout joyeux et dispos,

Ah! pour la circonstance

Il arrive à propos.

DUBEAU, *se précipitant dans ses bras*. Richard! mon bon Richard!..

SIMONNE, *à part*. Par exemple, il faut qu'il soit bien hardi.

DUBEAU, *à Suzanne*. Eh ben, mon ange... tu ne lui dis rien?

SUZANNE, *avec contrainte*.

Air d'Yelva.

Monsieur Richard, la surprise est charmante...

RICHARD.

Oui, c'est moi, c'est un revenant,

Dans la circonstance présente,

Qui vous fait bien son compliment.

SUZANNE.

Sans doute ici quelqu'affair' vous réclame,
Car ce retour était fort imprévu.

RICHARD.

Je m'aperçois très bien, madame,
Que vous n' m'avez pas attendu.

DUBEAU, à Suzanne. Comme vous lui parlez durement à cet homme... parce que vous m'avez préféré à lui... ce n'est pas une raison. (*Prenant la main de Richard.*) Ce bon Richard! qui revient comme ça de l'Afrique, juste à l'époque de mon bonheur... ce que c'est que le hasard!

GADIBOIS. Oui, les hasards faits-t-expres... le militaire, le vrai futur... il était en retard à la mairie, et v'là pourquoi... ah! les malins!

DUBEAU. A-t-on jamais vu un tenace pareil! mais comprenez donc...

Il l'emmène dans un coin et lui parle bas.

RICHARD, à Suzanne bas et rapidement. Suzanne, vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

SUZANNE, la déchirant et jetant les morceaux à terre. Voilà le cas que j'en fais.

Richard va pour parler.

DUBEAU. Qu'est-ce que tu déchires donc là, ma chérie?

SUZANNE. Rien... rien... mais vos confidences, et vos reconnaissances... tout cela n'est pas fort intéressant pour ces dames... et en attendant le dîner, elles aimeraient autant courir à la balançoire...

TOUS LES INVITÉS. Oui, oui, à la balançoire!..

GADIBOIS. C'est ça, allons balancer le futur.

CHOEUR.

Air du galop de Gustave.

Dans le jardin
Courons soudain,
Allons tous à la balançoire,
En attendant
L'heureux instant
D'un plaisir plus restaurant.
D'un pareil jour,
A son retour,

Chacun gardera la mémoire ,
 Pour s' divertir
 Selon son d'sir,
 Ici l'on n'a qu'à choisir.

SUZANNE.

Et quant à vous ,
 Mon cher époux ,
 Ici l'on vous réclame ;
 Car, dieu merci ,
 Un tendre ami
 Vaut bien mieux qu'une femme.

DUBEAU.

Chère moitié...

SUZANNE.

Votre amitié
 Sans doute il la mérite.

DUBEAU.

N' vous fâchez pas.

SUZANNE, *bas*.

Mais au repas
 Je défends qu'on l'invite.

DUBEAU, *bas*.

Quoi ! ne pas l'inviter...

SUZANNE, *bas*.

Faudra-t-il vous le répéter ?

DUBEAU.

Mais sans doute il compte rester,
 Ma biche, ce n'est pas honnête...
 Ce bon Richard !

SUZANNE.

Assez.

DUBEAU.

Un camarade !

SUZANNE.

Obéissez.

DUBEAU, *à Simonne*.

Quand ils seront tous éclipsés ,
 Je veux te parler en cachette.

Suzanne qui voit le mouvement , prend Simonne par la main.

TOUS.

Dans le jardin

Courons } soudain, etc.
 Courez }

Ils sortent tous, excepté Richard. Dubeau les reconduit et s'éloigne un instant.

CHOPIN, *bas à Richard en sortant.* Ils ne sont pas encore mariés... allez votre train...

SCENE X.

RICHARD, puis **DUBEAU**.

RICHARD, *à lui-même.* Pas encore?... morbleu! être traité comme ça! cependant, malgré son air d'assurance, on dirait d'un poltron qui fait le brave... elle l'épousera, si elle veut.. mais il faut qu'elle m'aime... il faut qu'elle paye tous ses dédains, tous ses mépris...

DUBEAU, *recenant.* Ah! ce digne ami!.. nous voilà donc enfin seul à seul... que je suis donc content de revoir, mon vieux ..

RICHARD. Je te rends bien la pareille, va!

DUBEAU. As-tu idée de ma future... qui va se mettre la jalousie en tête...

RICHARD. Ah! elle est jalouse? et de qui?

DUBEAU. De moi, donc! est-il bon enfant! parce que je dis un mot, en passant, à ma petite cousine Simonne.

RICHARD. M. Dubeau! M. Dubeau!

DUBEAU. Ah! t'es bête... est-ce que j'y pense? mais dis-moi... tu as été bien surpris, hein? de me voir épouser madame Castelle? ça ne t'a pas fait de la peine?

RICHARD. Moi? du tout! il y a longtemps que les Algériennes lui ont fait du tort...

DUBEAU. Bah! tu as aimé des Algériennes? oh! ça doit être drôle! ce coquin là, est-il heureux!

RICHARD. Eh ben encore! un homme marié.

DUBEAU. L'histoire de rire, comme on dit dans le commerce... (*Il regarde à la cantonnade.*) Ah! pardon, mon ami, mais v'là quelqu'un à qui faut que je parle.

RICHARD, *regardant.* Tiens, mais c'est encore la petite cousine...

DUBEAU. Oui, oui, va faire un tour dans le jardin, et si tu vois la future, tâche qu'elle ne vienne pas ici... il ne faut pas qu'elle se doute...

RICHARD. Bon, bon, je m'en doute pour elle...

DUBEAU. Tu n'y es pas.

RICHARD, riant. C'est du beau, M. Dubeau! je le dirai à votre femme...

DUBEAU. Pas de bêtises!

Air : Contredanse de Musard.

RICHARD.

Compte ici sur mon zèle,

Un soldat

Sait faire sentinelle,

Par état.

DUBEAU.

Je compte sur ton zèle,

Un soldat

Sait faire sentinelle,

Par état.

Richard sort en se retournant plusieurs fois pour regarder.

SCÈNE XI.

DUBEAU, SIMONNE.

SIMONNE. Vous êtes seul, mon cousin?

DUBEAU. Oui, ma petite Simonette, nous pouvons causer... car, depuis hier, nous n'avons pas pu trouver l'instant de nous dire un mot...

SIMONNE, naïvement. Oh! oui, c'est bien ennuyeux.

DUBEAU. Eh ben, voyons, où en est la surprise que nous voulons faire à mon épouse? la superbe corbeille de mariage est-elle débarquée?

SIMONNE. Comme vous savez, j'ai écrit à Lyon à une de mes amies qui est chez une forte lingère sur la place des terreaux.. N° 11 à l'entre-sol...

DUBEAU. Sur le derrière.

SIMONNE. Oui... elle m'a répondu qu'on la recevrait aujourd'hui, sans faute, par la diligence qui descend ici à côté.

DUBEAU. Elle est jolie?

SIMONNE. La diligence?

DUBEAU. Non, la corbeille...

SIMONNE. Oh! je crois bien! (*Soupirant.*) Il me semble que si je me mariais, je me contenterais du mari...

DUBEAU. Ça viendra, ma petite Momone! moi, d'abord, si j'avais le malheur de devenir veuf...

SIMONNE, jouant avec son tablier. Dam! c'est pas moi, qui vous aurais empêché de m'épouser.

DUBEAU. Ce n'est pas moi non plus... mais des raisons de famille... quand on s'est fait un nom dans le commerce... un épicier a des devoirs, des obligations sociales...

SIMONNE, *soupirant*. Enfin faudra que vous alliez au bureau de la voiture, pour voir si la caisse est arrivée.

DUBEAU. Tu as fait mettre dans la corbeille tout ce que nous étions convenus, les femmes tiennent à ces futilités.. douze paires de bas de coton?

SIMONNE. Ça y est.

DUBEAU. Six camisoles?

SIMONNE. Ça y est.

DUBEAU. Un tartan, grande grandeur?

SIMONNE. Il y est aussi.

DUBEAU. Enfin... le bonnet d'accouchée, symbole d'une paternité présumable.

SIMONNE, *soupirant*. Est-elle heureuse!

DUBEAU. Vois-tu, je ferai cacher la corbeille quelque part, et au moment de l'omelette soufflée, nous viendrons la chercher pour l'apporter en triomphe, juste au beau milieu de la table! hein! le coup d'œil, les exclamations!.. c'est là un joli plat de dessert!..

SIMONNE. Oh! oui, ça sera gentil!

Ils parlent bas.

SCENE XII.

Les Mêmes, RICHARD, *il aperçoit Dubeau causant mystérieusement avec Simonne qui répond par des signes de tête.*

RICHARD, *à part*. Encore ensemble? ah! ça, décidément...

DUBEAU, *haut*. Mais le plus profond de tous les mystères!

SIMONNE. C'est pas moi qui irai le dire, d'abord.

DUBEAU. D'ici là, nous n'avons pas l'air... nous ne nous connaissons pas...

SIMONNE. Bon, bon, pour la frime.

DUBEAU. Pour qu'on ne nous croie pas de connivence.

RICHARD, *à part*. Ça devient intéressant.

DUBEAU. Ainsi, c'est bien entendu, après le second service, tu te lèves de table, et tu viens à l'endroit, où j'irai te rejoindre...

RICHARD, *à part*. Eh ben, ne vous gênez pas.

SIMONNE. Ah ! ça, mais où ça ?

DUBEAU, réfléchissant. C'est vrai, où ça ?

SIMONNE. Dans le petit pavillon qui donne sur le jardin ?

DUBEAU. Oui, c'est un bon endroit.

RICHARD, à part. Voyez-vous l'ingénue qui a trouvé ça toute seule.

SIMONNE. N'y a plus qu'une chose qui m'embarasse... si on nous demandait où nous allons ? madame Catelle surtout ?

DUBEAU. Ah ! bah ! dans le brouhaha... J'inviterai l'ami Richard, il chantera au dessert, il amusera la société avec ses romances de caserne.

RICHARD, à part. Ah ! c'est moi qui suis chargé de... faire ... diversion.

DUBEAU. D'ailleurs, est-ce que tous les jours de la vie, on ne peut pas se lever de table, sous le prétexte le plus innocent.

RICHARD, à part. Mais c'est un profond scélérat ! je ne laisserai pas tomber ça par terre.

DUBEAU, faisant mine de sortir. Maintenant, je vas prendre par ici, toi par là...

SIMONNE. Oui, faut pas qu'on nous surprenne.

Ils vont pour sortir, chacun d'un côté.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, **SUZANNE**, elle se trouve en entrant, nez à nez avec Simonne.

SIMONNE, interdite et s'arrêtant tout court. Madame Catelle... chut !

DUBEAU. Oh ! chut !

RICHARD, à part. Oh ! oh ! ça se gâte !

SUZANNE, sèchement. Ah ! vous voilà, mademoiselle, depuis une heure, ces dames demandent après vous.

SIMONNE, confuse. C'est que j'étais là avec mon cousin.

SUZANNE. Allez donc... allez donc ..

Simonne sort.

DUBEAU, à part. Jalouse de son ombre !

SUZANNE. Pourrait-on savoir ce que vous faisiez là... tout seul... avec mademoiselle Simonne ? je vous croyais avec votre ami Richard.

DUBEAU, *troublé*. Mon ami Richard! mais, sûrement. (*L'a-percevant de l'autre côté et reprenant de l'assurance.*) Tenez, le v'là, justement ce bon Richard.

SUZANNE, *qui a fait un mouvement, avec contrainte*. Ah! je n'avais pas vu monsieur.

DUBEAU. Il était là, nous n'étions pas seuls. (*Il va à lui et le prend par la main.*) N'est-ce pas, mon bon Richard, que tu étais là? (*Bas et rapidement.*) Dis comme moi, quèque ça te fait... sauve-moi l'honneur.

RICHARD, *avec intention*. Mais certainement j'étais là.

DUBEAU. V'là treize minutes qu'il est là. (*Lui prenant encore la main.*) Ce cher Richard.

SUZANNE. Vous oubliez que la compagnie nous attend, et que nous nous rendrions importuns, en retenant plus longtemps monsieur.

Dubeau lui fait des signes.

RICHARD. Vous êtes trop bonne, en effet, je ne tarderai pas à repartir.

DUBEAU. Là, elle va le faire en aller!

RICHARD, *bas à Suzanne*. Mais avant, il faut que je vous parle.

SUZANNE, *sans lui répondre, à Dubeau*. Mon ami, vous allez venir avec moi?

RICHARD, *bas*. Il faut absolument que je vous parle.

SUZANNE, *même jeu*. D'ici au dîner, je ne vous quitte plus.

DUBEAU, *embarrassé*. Oui, oui, mon amie... comment faire pour la diable corbeille. (*Haut.*) C'est que je pensais à une chose... le père Chopin va renvoyer la mu-ique... mais quoi-qu'il n'y ait pas de noce.

SUZANNE. Eh bien! après?

DUBEAU. J'avais pensé que vous seriez bien aise de danser un léger quadrille.

SUZANNE. A la bonne heure... mais. (*Tenlrement.*) Vous allez encore me laisser seule?

DUBEAU, *transporté*. Oh! comme elle a bien dit ça!

Air des Malheurs d'un amant heureux.

Dans un instant, charmante amie,
Près de vous je r'viens sans retard;
Et pour vous tenir compagnie,
Je vous laisse l'ami Richard.

SUZANNE.

Y pensez-vous !

DUBEAU.

Allons , méchante ,

Ne boudez donc plus contre lui ;

Faites la paix , sèanc' tenante...

A Richard.

Toi je t'invite... reste ici ,

Ou bien tu n'es plus mon ami.

ENSEMBLE.

DUBEAU.

Dans un instant , charmante amie , etc.

SUZANNE.

Revenez vite , je vous prie ,
Je n'admettrais aucun retard ,
Car j'aime peu la compagnie
De votre cher ami Richard.

RICHARD , *à lui-même.*

Enfin , au gré de mon envie ,
Je vais donc lui parler à part ;
Puisque le mari m'en supplie ,
Ma foi profitons du hasard.

Dubeau sort.

SCENE XIV.

SUZANNE , RICHARD.

SUZANNE , *à elle-même.* A-t-on idée... me forcer de rester avec lui.. il va me faire des protestations d'amour j'en suis sûre.

RICHARD , *à part.* Ah ! ça , n'allons pas tomber dans le sentiment... comme un conserit. (*Haut.*) Eh bien ! madame Dubeau... votre époux nous engage à faire la paix , il a l'air d'y tenir , je ne peux pas refuser ça à un ami , d'autant mieux que , dans le fond , je ne vous en veux pas.

SUZANNE , *piquée.* Vraiment ?

RICHARD. Pour ce qui est du reste , on est philosophe... on connaît ses proverbes. . les absents ont tort , v'là tout , et on prend son parti.

SUZANNE. C'était pour me dire cela que vous étiez si pressé de me parler ? au surplus , je m'en félicite... vous serez plus heureux. (*A part.*) Et moi aussi.

RICHARD , *avec mélancolie.* Plus heureux... c'est une question.

SUZANNE , *vivement.* Comment ?

RICHARD. Oui , j'avais jeté mes vues sur quelqu'un... qui devait me consoler de votre perte... mais j'ai du malheur , dans mes amours.

SUZANNE. Ah ! déjà ? une autre ? cette fois , du moins , vous en convenez.

RICHARD, *légèrement*. Dam , quand on porte un cœur sensible , il ne peut pas rester les bras croisés... oui , je n'étais pas très loin d'en aimer une autre... pas si gentille , pas si grande dame que vous... mais c'était assez bon pour moi , et j'aurais peut-être fini par en faire madame Richard.

SUZANNE. Ah ! la malheureuse !

RICHARD. Mais il y a des hommes , ma parole d'honneur , qui sont capables de tout , et qui ne savent se contenter de rien... au moment d'épouser la plus jolie , la plus...

Il dit cela en la regardant et en levant les yeux au ciel.

SUZANNE, *qui commence à s'intriguer*. Comme vous me regardez ?

RICHARD. Après tout , c'est pas sa faute à ce pauvre Dubeau , il ne pouvait pas se douter.

SUZANNE. Dubeau ? que voulez-vous dire ?

RICHARD, *se frappant le front*. Est-ce que je l'ai nommé ? non , ne croyez pas... maladroit que je suis... étourdi !

SUZANNE. Ah ! je comprends , vous voudriez me donner des soupçons... mais vous perdez votre temps... j'aime M. Dubeau... c'est un honnête homme , il ne sera pas trompeur... lui !

RICHARD, *avec compassion*. Autant voir comme ça qu'autrement ! bonne Suzanne !

SUZANNE. Ah ! ça , mais parlerez-vous ?

RICHARD. Ecoutez , on ne s'aime plus , mais on se rend service... quand vous êtes arrivée , j'étais bien là , comme on vous l'a dit... seulement , j'y étais depuis plus longtemps qu'on ne le croyait , et j'ai entendu des choses !

SUZANNE. Vous avez entendu ?

RICHARD. Oh ! mieux que ça... j'ai vu.

SUZANNE. Vous avez vu ? mais parlez donc , vous me faites mourir !

RICHARD. Après ça , je me suis peut-être formalisé à tort... car enfin , c'est sa cousine.

SUZANNE. Sa cousine ! voilà donc pourquoi il a tant tenu à ce qu'elle vint de son pays... et pourquoi je les trouve sans cesse à chuchotter... du reste , il paraît aussi que c'est mademoiselle Simone qui avait fixé votre choix ? une petite soite !

RICHARD, *souriant*. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit , pour le quart-heure.

SUZANNE. Enfin, qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous entendu ?

RICHARD. J'ai entendu qu'ils s'aiment depuis sept ans, sans en rien dire à personne... même qu'il lui baisait la main au moment où je suis entré,

SUZANNE. A merveille.

RICHARD. Après ça, je me suis dit : c'est son cousin.

SUZANNE. Et, c'est là tout ce que ?.

RICHARD. Je vous dirais bien encore quelque chose.

SUZANNE. Encore !

RICHARD. Mais vous croiriez que c'est pour me faire valoir... et Dieu sait si j'y pense !

SUZANNE. Au nom du ciel, ne me cachez rien.

RICHARD. Eh bien ! je les ai entendus qui se donnaient un rendez-vous pour ce soir.

SUZANNE, reculant. Un rendez-vous ?

RICHARD.

Air : *Dis-moi, mon vieux, t'en souviens-tu.*

Oui, c'est ici, dans cett' chambre, ma fame,

A quelques pas du banquet nuptial,

Qu'ils ont ourdi cette perfide trame

Et qu'aura lieu le rendez-vous fatal ;

Tandis que vous, sans soupçonner le traître,

Vous sourirez à vot' félicité,

Et qu'hélas ! vous boirez peut-être

Du vin d' Champagne à sa santé.

SUZANNE, émue de colère. Quelle audace ! M. Dubeau ! cette petite sainte-mitouche.

RICHARD, à part, lui prenant la main. La voilà partie ! (*Haut.*) Pauvre petite main, comme elle tremble... mais voyons, ne vous faites pas de mal,

SUZANNE. Quelle humiliation !

RICHARD. Conçoit-on ce Dubeau, avec son air tranquille !

SUZANNE. Vous auriez fait pareille chose, vous, on sait que vous êtes un mauvais sujet, on est prévenu, on s'y attend.

RICHARD, qui incline la tête en signe de remerciement. Je vous remercie de la bonne opinion..

SUZANNE, continuant. Mais quand on croit n'avoir rien à craindre, en ne prenant ni un joli garçon, ni un homme d'esprit, enfin qu'on s'est arrangée pour avoir confiance...

RICHARD. Oh ! c'est indigne ! le jour même de la noce, et pour ainsi dire dans le domicile conjugal.

SUZANNE. Mais je m'en vengerai, oh ! je m'en vengerai.

RICHARD, d'un air indifférent. Pour la vengeance, je ne m'en mêle pas.

SUZANNE, pensif et le regardant. Ah ! ça, au moins, vous êtes bien sûr ?..

RICHARD. Libre à vous de ne pas me croire ; au surplus, vous verrez bien, c'est au moment du dessert ; ils se leveront de table l'un après l'autre, pour se rendre ici.

SUZANNE. Je veux les confondre, j'y viendrai à ce rendez-vous.

RICHARD, à part. Et moi aussi !

SUZANNE. J'y serai la première.

RICHARD, à part. C'est bon à savoir.

SUZANNE, avec une colère concentrée. Mon cher monsieur Richard, que d'obligations ! vous restez, n'est-ce pas ?.. je veux que vous soyez là comme témoin.

RICHARD. Bien reconnaissant de l'invitation, mais impossible.

SUZANNE, émue. Vous me quitteriez au moment du danger ?

RICHARD. Toujours dévoué, de près comme de loin, mais sans intérêt ; adieu, Suzanne.

SUZANNE, qui a fait un mouvement. Vous partez ? ah ! le voilà, cet hypocrite.

Elle regarde au fond.

RICHARD. Je vous laisse ; ne dites rien et profitez de l'avis.

Il fait quelques pas.

SUZANNE, s'avançant malgré elle comme pour le retenir. Richard !

RICHARD, près d'une porte latérale. C'est ici, là, dans quelques instans, que se décidera votre sort. Adieu encore... pour jamais, et soyez heureuse !

Il s'éloigne rapidement, Suzanne le regarde partir avec émotion.

SUZANNE, essuyant une larme. Oh ! oui je me vengerai !

SCENE XV.

SUZANNE, DUBEAU, GADIBOIS, SIMONNE, et les Gens de la noce.

CHOEUR.

Air du Lorgnon.

Quelle nouvelle agréable,

On va dîner enfin ,
De cette fête , à table ,
Attendons le lend'main.

DUBEAU. Allons, allons, les amis de la joie, voilà qu'on met la nappe.

Les parens et amis entourent Suzanne.

SIMONNE, *bas à Dubeau*. Eh bien! mon cousin? la corbeille?

DUBEAU, *bas*. Arrivée à bon port, et déposée là-bas, dans le petit pavillon.

SIMONNE, *ravie*. Bon, bon!

SUZANNE, *qui les a vus, d part*. C'est bien ça. (*Haut.*) M. Dubeau.

DUBEAU, *qui chuchottait avec Simonne*. Ma petite femme?

SUZANNE, *d'un air indifférent*. Pardon, si je vous interromps.

DUBEAU. Non, c'est que je... (*Cherchant des yeux.*) Eh ben? qu'est-ce que vous avez donc fait de l'ami Richard?

SUZANNE, *froidement*. M. Richard? il y a long-tems qu'il est parti.

DUBEAU, *désappointé*. Parti? parti? ah ben! c'est mal, ça. . c'es! mal, moi, qui lui avais dit de rester.

GADIBOIS, *d part*. Encore quéque niche là-dessous.

DUBEAU. Ah! quel dommage! il vous aurait fait rire au dessert... il vous aurait raconté ses aventures galantes avec les Algériennes.

SUZANNE. Que voulez-vous... (*Avec intention.*) Il faudra bien se passer de lui.

SCEE XVI.

Les Mêmes, CHOPIN, *suivi d'un Garçon, la serviette sous le bras*.

CHOPIN, *annonçant*. Les futurs sont servis... la main aux dames.

TOUS, *s'agitant* La main aux dames, la main aux dames!

GADIBOIS, *d lui-même*. On ne m'ôtera pas de l'idée que le militaire est quelque part... et qu'il reparaitra sur l'horizon.

DUBEAU. Eh ben! M. Gadibois?

GADIBOIS. Ah! c'est juste... la main aux dames.

Il offre la main à Dubeau, un parent donne la main à Suzanne.

Reprise du Chœur.

Ils sortent tous par la gauche.

SCÈNE XVII.

RICHARD, *seul, reparaissant par la droite; il entre avec mystère et écoule.*

Bon, les v'là à table, je n'ai plus que patience à avoir... et ça ne peut pas tarder... il y a trois convives qui ont de bonnes raisons pour que l'on mette les morceaux doubles. Quant à moi, je dînerai par cœur... ça rentre dans les attributions d'un amoureux... la nuit commence à venir... mais on pourrait encore m'apercevoir.

Il va fermer les volets des fenêtres du fond.

SCÈNE XVIII.

RICHARD, **CHOPIN**, *retenant par la droite, une lumière à la main et un panier de vin de Champagne sous le bras.*

CHOPIN, *à lui-même.* Là, je vais leur porter du champagne... ils n'en ont pas demandé, mais, c'est égal. *(Il traverse le théâtre pour sortir de l'autre côté et aperçoit Richard qui ferme le dernier volet.)* Eh ben ? eh ben ? quest-ce que c'est que ça ?

Il recule un peu effrayé.

RICHARD, *venant à lui.* Chut !

CHOPIN Tiens ! c'est encore vous ? je vous croyais quasiment parti ?

RICHARD. Parbleu, sûrement que je suis parti.

CHOPIN. Eh ben ! alors, qu'est-ce que vous faites-là ?

RICHARD. Vous ne devinez pas ? c'est une surprise.

CHOPIN. Ah ! et pour qui ?

RICHARD. Pour le marié.

CHOPIN, *étonné.* Eh ben ! et les gros soupirs de ce matin ?

RICHARD. je me suis fait une raison... le farceur reprend son empire !

CHOPIN.

Air : V. du Baiser au Porteur.

Ah ! je comprends... on en prépare un' bonne ;
Histoïr' de s'amuser... J'en suis,

RICHARD.

Non, je n'ai besoin de personne...
J'peux me passer du secours des amis,
Il n' faut pas même en parler aux amis.

CHOPIN.

Alors, c'est donc quelque nich' bien atroce?

Eh ! mais j'y pense, on parlait d'un cadeau.

RICHARD.

Oui, justement, c'est un présent de noce,

Que j' veux tout seul faire à l'ami Dubeau.

Mon cher Chopin, c'est un, présent de noce,

Que j' veux tout seul faire à l'ami Dubeau..

(*On entend au dehors.*) Enlevez ! le second service.., et servez le dessert !

RICHARD, *ému*. Le dessert, entendez-vous ? on demande le dessert !

CHOPIN, *se disposant à sortir*. Voilà ! voilà ! ah ! ça, faites-nous une jolie surprise.

RICHARD. Oui, oui.

CHOPIN. Nous ne nous amuserons jamais plus jeunes, comme on dit.

RICHARD. Mais allez donc !

CHOPIN. Je vous laisse de la lumière pour que vous y voyiez plus clair.

Il pose la lumière sur la table et sort par la gauche, avec son panier.

SCENE XIX.

RICHARD, *seul*.

Enfin me voilà seul, et elle va venir ; elle va venir ici attendre son futur qui, pendant ce temps-là, sera dans le petit pavillon avec la cousine Simonne. On n'aura pas mutuellement de reproches à se faire. (*Il prête l'oreille.*) J'entends marcher... c'est elle.

Il souffle la chandelle, il fait nuit.

SCENE XX.

RICHARD, SIMONNE, *entrant par la gauche*

SIMONNE, *à elle-même*. Là, j'ai fait signe de l'œil à mon cousin ; pourvu que madame Catelle ne se doute de rien ; car elle a un air, elle fait une moue.

RICHARD, *s'avançant dans l'ombre et parlant à voix basse.*
Est-ce vous ?

Il lui prend la main.

SIMONNE, *effrayée et naïvement.* Ah ! mon Dieu, il y a quelqu'un ici ?

RICHARD, *à part lui lâchant la main.* C'est Simonne ! est-ce qu'en effet ils se seraient donné rendez-vous dans cette chambre ?.. me voilà bien !

SIMONNE, *tremblante.* C'est vous, monsieur Chopin ?

RICHARD, *déguisant sa voix, et toujours bas.* Oui.

SIMONNE. Oh ! ne dites pas que vous m'avez vue, ça ferait tout manquer.

RICHARD. Je ne dirai rien, mais allez-vous-en.

SIMONNE. Je n'ai pas envie non plus de rester là.

RICHARD, *à part.* Je respire. (*À Simonne.*) Allez, allez à vos affaires et n'ayez pas peur.

SIMONNE, *comme en confidence.* Je vas chercher la corbeille.

RICHARD, *sans comprendre.* La corbeille... bien, bien.

SIMONNE. Oui, la corbeille de mariage que nous devons offrir à la mariée.

RICHARD, *à lui-même.* Tiens, ce n'est pas ce que je croyais... c'est égal, ça n'en sera que plus drôle !

ENSEMBLE.

Air : Vite à cheval (du morceau d'ensemble).

SIMONNE, *gagnant l'autre porte latérale.*

RICHARD.

De mon cousin,

Allez, c'est bien...

Je cours chercher la corbeille, (*À part.*) Ah ! mon Dieu, prêtons l'oreille,

Vlà mon chemin,

Je crois qu'on vient,

Sans adieu, monsieur Chopin. (*Haut.*) Partez, je ne dirai rien.

Simonne sort par la droite.

SCÈNE XXI.

RICHARD, puis **DUBEAU**.

RICHARD. Le ciel soit loué ! elle est partie, et Suzanne va venir.

Il écoute.

DUBEAU, *entrant par la gauche et fredonnant.* C'est la petite Simonnette...

Il marche à tâtons.

RICHARD, *à part*. Allons, le mari, à présent !.. toute la noce va y passer.

DUBEAU. J'ai cru que je ne pourrais pas me débarrasser de ce Gadibois... (*Cherchant comme un homme un peu gris*) On n'y voit pas le bout de son nez... avec ça que leur diable de champagne, ça me tape toujours... en m'orientant, c'est par ici... (*Il passe à gauche et heurte Richard.*) Ouf ! gare là-d'essous.

RICHARD, *à part*. Le diable l'emporte !

DUBEAU, *il se heurte contre Richard*. Est-ce toi, Simonne ?

RICHARD, *avec une grosse voix*. Non !

DUBEAU, *se sauvant*. Ah ! que c'est bête ! monsieur Gadibois ! que vous êtes bête avec vos bêtises !

Il sort par la droite.

SCÈNE XXII.

RICHARD, puis **SUZANNE**.

SUZANNE, *entrant par la gauche*. Il doit être ici, le traître !.. et mademoiselle Simonne aussi !

RICHARD, *à part*. Ah ! pour le coup ! c'est elle !

SUZANNE. Je les ai vus sortir de table, comme Richard m'avait dit.

RICHARD, *à mi-voix*. Vous voilà !

SUZANNE, *ayant peine à se contenir*. Oui...

RICHARD. N'ayez pas peur, je suis seul.

SUZANNE, *à part*. Tiens, Simonne n'était pas arrivée... et il me prend pour elle. . ah ! c'est charmant ! (*Allant donner un tour de clef à la porte de gauche*. Maintenant, elle frappera, si elle veut.

RICHARD, *à part*. Ma foi, fessons comme Dubeau aurait fait avec Simonne...

SUZANNE, *à part*. N'oublions pas que c'est la cousine qui va répondre à son cousin...

Air : Cependant je doute encore (Une Passion).

SUZANNE, *à part*.

Au pièg' laissons-le se prendre !

RICHARD, *à part*.

Profitions de son erreur.

Haut et l'attirant à lui.

Viens, on ne peut nous surprendre,
Quel bonheur!

SUZANNE, *à part*.

Ah! quelle horreur!

Sur le point d'éclater.

Je vais me faire connaître.

RICHARD.

Toi que j'aime...

SUZANNE.

Finissez.

Il lui baise la main.

(*À part.*) Mais, pour confondre le traître,

Ce n'est pas encore assez.

RICHARD.

Même air.

Ici l'amour me transporte.

SUZANNE.

Si quelqu'un allait venir.

RICHARD, *l'embrassant et à part*.

Ce n'est pas pour moi... n'importe,

Cela fait toujours plaisir.

SUZANNE, *à part*.

Il est temps de lui répondre

Et de me fâcher tout haut,

Car vraiment, pour le confondre,

En voilà plus qu'il n'en faut.

Richard l'embrasse encore.

SUZANNE, *à part*. Voyez-vous comme il est tendre avec elle!
(*Haut et le repoussant.*) Ah! perfide! en voilà assez... à la fin...

RICHARD, *à part*. Maintenant, elle peut se fâcher, tant qu'elle voudra.

Il veut l'embrasser.

SUZANNE. Je n'en souffrirai pas davantage!

RICHARD, *à part*. Elle y a mis de la patience.

SUZANNE, *s'animant*. Je ne suis pas celle que vous croyez...

RICHARD, *d'une voix étouffée*. Si... si...

SUZANNE. Laissez moi, ou vous allez recevoir le plus beau soufflet.

RICHARD, *à part*. Il est temps...

SUZANNE. Ne m'approchez pas... les mains me démangent...

voyez-vous... voilà donc pourquoi vous êtes si peu galant avec moi... si peu empressé... si épicier enfin !

RICHARD. Non, non. (*A part.*) Ce pauvre Dubeau ! je reçois tout à son intention, le mal comme le bien.

SUZANNE. Je ne m'étonne plus à présent, c'est vous qui avez fait retarder le mariage, et pour qui, s'il vous plaît ? pour une Simonne !

RICHARD. Calmez-vous, Suzanne...

SUZANNE. Taisez-vous, malheureux !

RICHARD, à lui-même en souriant. Pas si malheureux !

SUZANNE. Franchement ; je ne vous aimais déjà pas trop, mais à présent, je vous hais, je vous déteste.

RICHARD. Suzanne, si vous saviez.

SUZANNE. Il est trop tard pour faire l'hypocrite. (*S'attendrissant.*) Et moi, suis-je assez à plaindre, moi qui pouvais être si heureuse avec ce pauvre Richard.

Richard fait un mouvement.

RICHARD, à lui-même. Que dit-elle ?

SUZANNE, continuant. Il n'était revenu que pour moi, et je n'ai pas voulu l'écouter, pour ne pas manquer à mes devoirs, car je l'aimais toujours dans le fond.

RICHARD, près de se trahir. Il serait possible !

SUZANNE. Oui, monsieur, c'était malgré moi, mais à présent j'en suis bien aise, et je l'aimerai cent fois plus encore, afin de mieux vous punir, afin de mieux me venger.

RICHARD, s'oubliant. Ah ! Suzanne ! Suzanne ! qu'avez vous dit ?

SUZANNE, effrayée. Grand Dieu ! quelle voix !

CRIS CONFUS EN DEHORS. Ohé ! la mariée ! par ici ! par ici !

SUZANNE. Au nom du ciel, qui êtes-vous ?

SCENE XXIII ET DERNIERE.

Les Précédens, DUBEAU, SIMONNE, GADIBOIS, CHOPIN et les Gens de la noce.

Les volets du fond qui forment au milieu une porte sur le jardin cèdent à quelques efforts, et l'on aperçoit Dubeau qui apporte en triomphe une corbeille de mariage. Chopin et quelques autres ont des flambeaux à la main.

SUZANNE, à part, reconnaissant Richard. Richard !

CHOEUR.

Air du Cousin du Pérou.

A la fin, la voici.

Mais là que faisait-elle

Sans témoins, sans chandelle.

Et même sans son mari!

DUBEAU, *présentant la corbeille à Suzanne*. Tendre épouse de la veille, permettez moi de vous offrir cette corbeille.

SUZANNE, *froidement*. Je vous remercie, monsieur, et je suis désolée en même temps de vous refuser.

DUBEAU. Me refuser? quand v'là une heure que je vous cherche pour vous offrir...

Il présente de nouveau la corbeille.

GADIBOIS. Le fait est que nous avons l'air de jouer à cache-cache... ou à colin-maillard.

DUBEAU, *à part*. Faut pas se décourager... (*Haut.*) Douce moitié de moi-même, ne prenez pas mes bras pour des enseignes...

Il présente la corbeille.

SUZANNE. Je vous répète, monsieur, que cette corbeille ne m'appartient pas..

GADIBOIS. Certainement! c'est pousser trop loin la plaisanterie...

DUBEAU. Allons, voilà son accès qui lui reprend... Dieu, que cet homme-là est gênant dans un mariage! mais, féroce que vous êtes, qui donc qui lui donnera un sultan, si ce n'est pas moi?

GADIBOIS. Qui? son futur, monsieur Richard..

DUBEAU ET LES AUTRES. Richard! tiens, il est revenu?

GADIBOIS. Et pas pour moi, je suppose. (*À lui-même.*) En supposant qu'il se soit en allé.

DUBEAU, *à Suzanne*. Mais, ma chérie, parlez-lui donc à cette tête de bois! parlez-lui donc!

SUZANNE. C'est que... moi-même, je suis bien embarrassée.

DUBEAU. Embarrassée? et moi donc...

Il met la corbeille sur sa tête.

SUZANNE, *baissant les yeux*. Oui, car... j'ai bien peur que mon oncle n'ait raison.

Elle lance un regard à Richard.

DUBEAU, *très étonné*. N'ait raison, madame Catelle ?

RICHARD, *à part*. Quel bonheur !

GADIBOIS. Allons donc ! on a bien de la peine !

SIMONNE, *à part, avec joie*. Si c'était vrai !

DUBEAU. Madame Catelle ! mais qu'a-t-elle, madame Catelle ?

SUZANNE, *à Dubeau, à mi-voix*. Je connais toute votre conduite... elle est désordonnée.

DUBEAU. Désordonnée !

SUZANNE. Silence ! ne vous compromettez pas !

Ils continuent à s'expliquer tout bas.

CHOPIN, *à Richard*. De sorte que vous lui prenez sa femme ?

RICHARD. Ça me fait cet effet-là.

CHOPIN. Et c'est là le présent de nocces que vous vouliez lui faire ?

RICHARD. Tout juste.

DUBEAU, *à Suzanne, tout haut*. Mais je vous dis que c'était une surprise .. Simonne et moi... moi et Simonne.

SUZANNE, *d'un air dédaigneux*. Bien, bien, cela suffit.

DUBEAU, *changeant de ton*. Ah ! ça, mais vous qui parlez... que fesiez-vous ici avec le militaire Richard... sans parens, sans amis... et même sans chandelle ?

SUZANNE. Vous devriez rougir !

RICHARD. C'est mal, Dubeau, je n'aurais pas cru ça de ta part.

DUBEAU. Ah ! oui ? c'est ce genre là, maintenant ? eh bien, puisqu'on le prend comme ça, c'est moi qui ne veux plus.

GADIBOIS, *ricannant*. Bon ! bon ! ah ! très bien, celle-là !

DUBEAU, *à Gadibois*. Je ne vous réponds plus, à vous.

GADIBOIS. Je savais ça depuis ce matin. mon soi-disant neveu !

DUBEAU, *élevant la voix*. Je vous dis que je ne vous réponds plus, mon oncle soi-disant ! dans tout ça, c'est ma corbeille qui me défrise.

SUZANNE. Pourtant, sans chercher bien loin...

DUBEAU. C'est ça, je vas vous en faire cadeau, pour la peine.

GADIBOIS. Et la petite cousine, avec qui nous venons de vous surprendre tout à l'heure, là-bas, dans le pavillon ? hein ? vilain roué !

DUBEAU, *sans lui répondre, regardant Simonne*. Cette bonne

CHOEUR.

Air du Cousin du Pérou.

A la fin, la voici,

Mais là que faisait-elle,

Sans témoins, sans chandelle,

Et mêm' sans son mari!

DUBEAU, *présentant la corbeille à Suzanne*. Tendre épouse de la veille, permettez moi de vous offrir cette corbeille.

SUZANNE, *froidement*. Je vous remercie, monsieur, et je suis désolée en même temps de vous refuser.

DUBEAU. Me refuser ? quand v'la une heure que je vous cherche pour vous offrir...

Il présente de nouveau la corbeille.

GADIBOIS. Le fait est que nous avons l'air de jouer à cache-cache... ou à colin-maillard.

DUBEAU, *à part*. Faut pas se décourager... (*Haut.*) Douce moitié de moi-même, ne prenez pas mes bras pour des enseignes...

Il présente la corbeille.

SUZANNE. Je vous répète, monsieur, que cette corbeille ne m'appartient pas ..

GADIBOIS. Certainement ! c'est pousser trop loin la plaisanterie...

DUBEAU. Allons, voilà son accès qui lui reprend... Dieu, que cet homme-là est gênant dans un mariage ! mais, féroce que vous êtes, qui donc qui lui donnera un sultan, si ce n'est pas moi ?

GADIBOIS. Qui ? son futur, monsieur Richard...

DUBEAU ET LES AUTRES. Richard ! tiens, il est revenu ?

GADIBOIS. Et pas pour moi, je suppose. (*À lui-même.*) En supposant qu'il se soit en allé.

DUBEAU, *à Suzanne*. Mais, ma chérie, parlez-lui donc à cette tête de bois ! parlez-lui donc !

SUZANNE. C'est que moi-même, je suis bien embarrassée.

DUBEAU. Embarrassée ? et moi donc...

Il met la corbeille sur sa tête.

SUZANNE, *baissant les yeux*. Oui, car... j'ai bien peur que mon oncle n'ait raison.

Elle lance un regard à Richard.

DUBEAU, *très étonné*. N'ait raison, madame Catelle?

RICHARD, *à part*. Quel bonheur!

GADIBOIS. Allons donc! on a bien de la peine!

SIMONNE, *à part, avec joie*. Si c'était vrai!

DUBEAU. Madame Catelle! mais qu'a-t-elle, madame Catelle?

SUZANNE, *à Dubeau, à mi-voix*. Je connais toute votre conduite... elle est désordonnée.

DUBEAU. Désordonnée!

SUZANNE. Silence! ne vous compromettez pas!

Ils continuent à s'expliquer tout bas.

CHOPIN, *à Richard*. De sorte que vous lui prenez sa femme?

RICHARD. Ça me fait cet effet-là.

CHOPIN. Et c'est là le présent de nocces que vous vouliez lui faire?

RICHARD. Tout juste.

DUBEAU, *à Suzanne, tout haut*. Mais je vous dis que c'était une surprise.. Simonne et moi... moi et Simonne.

SUZANNE, *d'un air dédaigneux*. Bien, bien, cela suffit.

DUBEAU, *changeant de ton*. Ah! ça, mais vous qui parlez... que fésiez-vous ici avec le militaire Richard... sans parens, sans amis... et même sans chandelle?

SUZANNE. Vous devriez rougir!

RICHARD. C'est mal, Dubeau, je n'aurais pas cru ça de ta part.

DUBEAU. Ah! oui? c'est ce genre là, maintenant? eh bien, puisqu'on le prend comme ça, c'est moi qui ne veux plus.

GADIBOIS, *ricannant*. Bon! bon! ah! très bien, celle-là!

DUBEAU, *à Gadibois*. Je ne vous réponds plus, à vous.

GADIBOIS. Je savais ça depuis ce matin. mon soi-disant neveu!

DUBEAU, *élevant la voix*. Je vous dis que je ne vous réponds plus, mon oncle soi-disant! dans tout ça, c'est ma corbeille qui me défrise.

SUZANNE. Pourtant, sans chercher bien loin...

DUBEAU. C'est ça, je vas vous en faire cadeau, pour la peine.

GADIBOIS. Et la petite cousine, avec qui nous venons de vous surprendre tout à l'heure, là-bas, dans le pavillon? hein? vilain roué!

DUBEAU, *sans lui répondre, regardant Simonne*. Cette bonne

Simonette, je lui avais dit que quand je serais veuf... ainsi, c'est tout comme... (*Présentant la corbeille à Simonne.*) Tendre épouse de la veille... permettez-moi de vous offrir... (*Simonne se met à pleurer naïvement.*) Eh ben? vous pleurez?

SIMONNE. C'est de joie, mon cousin.

RICHARD, à Suzanne. Là, vous voyez bien.

SUZANNE. Mais vous disiez que c'était ici?

RICHARD. J'aurai mal entendu.

SUZANNE. Ah! Richard! Richard!

GADIBOIS. Voilà enfin chaque chose à sa place, et cette fois, c'est pour tous de bon.

RICHARD, tendant la main à Dubeau. Sans rancune! Dubeau.

DUBEAU. Qu'est-ce que tu veux... au lieu d'une veuve j'épouserai une demoiselle... c'est un petit malheur, comme on dit dans le commerce.

GADIBOIS. Une demoiselle... laissez donc, l'arceur!

CHOEUR FINAL.

Air du chœur précéd. nt.

D'un instant de chagrin

Pour perdre la mémoire,

Il faut danser et boire

Jusqu'à demain matin.

FIN

LA MARQUISE
DE SENNETERRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
Rue de Verneuil, n. 4.

LA MARQUISE
DE SENNETERRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CH. DUVEYRIER.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
LE 24 OCTOBRE 1837.



PARIS

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GALERIE MONTPENSIER, A CÔTÉ DE CHEVET.

1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MARION DELORME.	M ^{me} VOLNYS.
HENRIETTE DE SENNETERRE.	M ^{lle} PLESSY.
CINQ-MARS.	MM. MENJAUD.
LE MARQUIS DE SENNETERRE, sous le nom de LÉONARD.	FIRMIN.
LE COMMANDEUR DE LONJUMEAU. .	SAMSON.
TIENNETTE, femme de chambre de Marion.	M ^{lle} ANTREAUME.
UN VALET.	M. ALEXANDRE.

La scène se passe chez Marion, à la Place Royale.

LA MARQUISE DE SENNETERRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un boudoir orné de portraits de cavaliers en costumes à la Louis XIII. Porte de fond ouvrant sur un vestibule ; à gauche du spectateur, la chambre de Marion. A droite, une porte secrète, masquée dans la boiserie ; du même côté, et sur le premier plan, une fenêtre à balcon extérieur, avec un large rideau de damas. A gauche, une table recouverte d'un tapis ; à droite, une toilette chargée de fleurs. Fauteuils, vases du Japon, girandoles.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIENNETTE, puis MARION.

TIENNETTE, à la porte du fond.

On n'y manquera pas, monsieur le marquis!... dès que mam'zelle sera réveillée.

MARION, paraissant à la porte de sa chambre.

Eh bien ! Tiennette ! est-il parti ?

TIENNETTE.

Ce n'est pas sans peine ! ce monsieur de Cinq-Mars veut toujours forcer la consigne.

MARION.

Quel homme insupportable ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

TIENNETTE.

Toujours la même chose !... (*l'imitant.*) « Où est Marion ? que fait Marion ? Je veux voir Marion... » Ça ne finit pas.

MARION, haussant les épaules.

Ces grands seigneurs sont inconcevables ! Parce que dans un moment de distraction on les a encouragés... on leur a jeté une parole douce, obligeante... ils croient qu'il n'y a plus qu'eux au monde !... ils vous assomment de leur présence, ils prennent les airs d'un mari !... (*entre ses dents.*) Ils mériteraient bien qu'on les traitât comme tels !

TIENNETTE, se récriant.

Oh !... le favori du roi.

MARION, souriant.

Tiens ! tu crois que les rois eux-mêmes...

TIENNETTE.

Oui ; mais monsieur de Cinq-Mars ! le jeune homme le plus brillant de la cour !

MARION.

Je conviens que c'était une conquête flatteuse !... et puis je tenais à l'enlever à la duchesse de Monbazon... une prude ! une bégueule qui ne cessait d'attaquer ma vertu !... J'ai dit : Au moins elle criera pour quelque chose. Mais je ne pensais pas me donner un tyran qui s'effarouche de tout, des bals, des cadeaux, des sérénades ; car depuis le retour du siège de La

Rochelle, c'est une fureur!... Jusqu'aux petits gentils-hommes de province qui se croient obligés de venir voir Marion, à la place Royale, comme ils vont voir leroi, à Saint-Germain!... Eh bien! Cinq-Mars voudrait que je ne me montrasse pas!... Impossible! c'est ma vie... mon bonheur... c'est mon peuple, à moi!... un peuple en manchettes et en rubans!

TIENNETTE.

Qui n'est pas si patient que l'autre! ils se plaignent toujours.

MARION.

Ils se plaignent?... les ingrats!... Ah! les souverains sont bien malheureux!... ils ont beau faire, il y a toujours des mécontents. (*regardant au fond et avec impatience.*) Il ne vient pas!

TIENNETTE.

Madame attend quelqu'un?

MARION, vivement.

Du tout! personne!... je n'y suis pour personne!... entendez-vous? (*l'arrêtant avec hésitation.*) Ah!... si monsieur Léonard, ce jeune peintre qui vient pour mon portrait, se présentait... on le laisserait monter!... lui seul... tu comprends?...

TIENNETTE.

Oui, madame!... (*à part.*) Le jeune peintre!... ah! bien! je n'avais pas songé à celui-là!...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MARION, seule.

A ce battement de cœur précipité, je crois décidément que je n'aime pas Cinq-Mars!... et si ce n'était son crédit, son pouvoir, et surtout sa jalousie... qui me fait des peurs!... (*avec complaisance.*) C'est qu'il est vraiment fort bien, ce jeune Léonard!... de la grâce, de l'esprit, de la vivacité... Et, ce qui m'enchanté, pas un grain de raison!... et puis ce langage passionné, cet amour mystérieux d'un jeune homme obscur qui n'a rien que son talent, cela me paraît nouveau, piquant... cela me sort des grands seigneurs!... c'est toujours cela de gagné. (*regardant au fond.*) Qu'est-ce qu'il fait donc?... c'est moi qui attends!... moi!... c'est la première fois! (*s'asseyant près de la table.*) Je lui revaudrai cela plus tard. (*ouvrant machinalement une gazette.*) Voyons les nouvelles de la cour. (*Elle la parcourt des yeux.*) « Bal masqué à l'ambassade d'Espagne. » Cinq-Mars ne veut pas m'y conduire... mais j'irai. (*lisant.*) « Chasse royale. » C'est fort intéressant! « Des présentations au Palais-Cardinal... le marquis de Senneterre!... » (*à elle-même.*) Je connais ce nom-là!... eh! oui! c'est ce jeune cousin de La Ferté, dont il nous racontait le mariage! une riche héritière de Bretagne!... des amours de roman!... Après la cérémonie, n'ont-ils pas été se renfermer tous deux dans un vieux château, dont ils

ne devaient jamais sortir!... (*en riant.*) Il paraît que le marié a déjà assez du tête-à-tête! il a raison, c'est mortel... (*Elle a pris une autre gazette.*) On le dit joli homme, ce Senneterre... C'est dommage que La Ferté ne soit pas ici; il me l'aurait amené. Bon! il viendra peut-être tout seul... (*jetant les yeux sur la gazette qu'elle tient.*) Que vois-je là? mon nom dans la Muse historique de Loret. (*Elle lit.*)

« De ce mois la double nouvelle,
« Cause un égal étonnement :
« Son Eminence à La Rochelle
« Et Marion n'a pas d'amant !

(*haussant les épaules.*) Que ces gazetiers sont ridicules! aller mettre une nouvelle qu'ils seront obligés de démentir le lendemain! (*écoutant au fond.*) Ah! cette fois, c'est lui! c'est Léonard!

SCÈNE III.

MARION, SENNETERRE, en costume très simple.

SENNETERRE, avec empressement.

Marion! je vous revois enfin!... j'étais d'une impatience!...

MARION, d'un air piqué.

Il y paraît, monsieur.

SENNETERRE.

Vous m'attendiez?... Je suis confus, désespéré!... Un maudit importun que j'aurais voulu jeter par

la fenêtre... (*à part.*) Malheureusement c'était mon oncle, et je ne pouvais pas décevement...

MARION.

Et quelles affaires si graves?...

SENNETERRE, hésitant.

Des affaires de famille, des embarras!... un événement qui peut changer toute ma position, si je réussis!...

MARION, souriant.

Vous avez fait quelque escapade, quelque sottise de jeune homme?

SENNETERRE.

Une sottise?... c'est possible!... (*à part.*) en me mariant, morbleu!... (*haut.*) mais tout peut se réparer... et bientôt... (*lui prenant la main.*) Mais parlons de nous, chère Marion!... de mon bonheur, de mon amour...

MARION.

Au contraire... n'en parlons pas... si nous voulons que mon portrait s'achève!... Voilà dix séances que je vous donne et vous n'avez pas fait un trait...

SENNETERRE, à part.

Je crois bien!... je ne sais pas tenir un crayon!

MARION.

Je n'entends pas cela!... Ainsi, prenez vos pastels, monsieur!... débarrassez-vous de votre épée!... (*Elle la lui ôte et la jette sur un fauteuil au fond à gauche.*) et faites-moi bien jolie... tout de suite... je le veux!...

SENNETERRE.

Mais...

MARION.

Je ne vous écouterai pas que mon portrait ne soit fini...

SENNETERRE.

Miséricorde!... c'est d'une barbarie!...

MARION.

Allons!... ne faites pas la moue!... Si vous êtes bien sage... je vous dirai quelque chose.

SENNETERRE, vivement.

Quoi donc?...

MARION.

J'ai pensé à votre avancement!... et je veux vous faire commander un grand tableau pour le Palais-Cardinal...

SENNETERRE, effrayé.

A moi!... (*se remettant.*) un artiste inconnu!...

MARION.

Qu'importe!... avec du mérite!... et vous en avez, j'en suis sûre!... Vous n'en auriez pas, d'ailleurs, qu'avec des protections... cela revient au même!... J'ai déjà chargé le Commandeur de parler pour vous...

SENNETERRE.

Qui?... ce brave monsieur Gaucher de Lonjumeau?...

MARION.

Il est très en crédit à cause de ses talents militaires.

SENNETERRE, souriant.

Ses talents?... Je ne lui croyais que celui de se faire battre!... comme cela vient encore de lui arriver devant La Rochelle!...

MARION.

Justement!... c'est ce qui fait sa fortune.

LA MARQUISE DE SENNETERRE,
SENNETERRE.

Bon!...

MARION, en confidence.

C'est un secret d'état, qu'il ignore lui-même!... Pour se rendre indispensable et rehausser le prix de ses succès, Richelieu a besoin quelquefois de les faire précéder d'une défaite, qui soulève les craintes et donne plus d'éclat au triomphe qu'il s'est préparé!... Dans ces cas-là, c'est le bon Commandeur qu'on fait entrer en campagne... Oh! mon Dieu! on n'a rien à lui dire... il est battu dès qu'il se présente... ça ne manque jamais!... Vous sentez qu'on ne peut rien refuser à un homme aussi sûr!... et si mon portrait est bien ressemblant!

SENNETERRE, brusquement.

Votre portrait, madame?... je ne le ferai pas! je ne le ferai jamais!...

MARION.

Pourquoi donc?...

SENNETERRE, avec véhémence.

Parce que... parce que je ne le veux pas!... non que je ne sois capable... comme un autre!... certainement!... (*tendrement.*) mais quel est le peintre qui oserait se flatter de reproduire tant d'attraits, tant de charmes?... ce regard à la fois si doux et si malin, ce sourire enivrant, cette bouche adorable dont il faudrait saisir chaque mot, chaque parole, pour faire comprendre tout l'esprit qui l'anime?... c'est là ce qui est au-dessus de tout pouvoir humain!... et du premier jour que je vous ai vue, moi, j'ai tout oublié!... mon art, mes pinceaux, pour ne songer qu'à mon amour!... Je n'ai

tenté de me rapprocher de vous que pour vous dire que je mourrais si vous en aimiez un autre... que je mourrais si vous me repoussiez... que je mourrais...

MARION, souriant.

Eh bien ! vous n'êtes pas mort ?

SENNETERRE.

Non... mais cela viendra ! quand je pense aux hommages qui vous entourent.

MARION.

Cela vous inquiète ?

SENNETERRE, hésitant.

Ecoutez donc, vous êtes si bonne ! on assure que vos amants restent toujours vos amis !

MARION.

Et le nombre de mes amis vous effraie ?

SENNETERRE.

Je l'avoue !... ce Villarceaux !

MARION.

Un fat !

SENNETERRE.

Le surintendant des finances !

MARION.

Un esprit lourd... comme ses impôts.

SENNETERRE.

Brissac !...

MARION.

Fi donc !... un homme marié !... Je les ai en horreur.

SENNETERRE, à part.

Oh ! que j'ai bien fait !... si elle se doutait que le marquis de Senneterre...

MARION.

Quoi?

SENNETERRE.

Rien !... Mais ce Cinq-Mars, dont la présence continue...

MARION.

Son rang me défend de lui fermer ma porte ; mais je ne crois pas qu'il se vante de l'accueil qu'il reçoit.

SENNETERRE.

Pardonnez-moi, il s'en vante !... hier encore, dans un souper avec Marsillac et Beaufort, il publiait hautement que vous n'aviez plus de rigueurs pour lui.

MARION, outrée.

Quelle indignité !... Et vous le croyez ?

SENNETERRE, avec amour.

Non !... non !... je ne veux croire que vous ! Mais jurez-moi qu'il se glorifie d'un bonheur imaginaire, qu'il n'a aucun droit sur votre cœur... et...

MARION, finement.

Ah ! prenons garde ! Vous jurer que Monsieur de Cinq-Mars n'est pas mon amant, mettre du prix à vous le prouver... ne serait-ce pas vous dire que je vous aime ?

SENNETERRE, transporté.

Oui, sans doute ! et je n'attends que cet aveu pour vous dévouer ma vie !... Si vous m'aimez, Marion, je brise tout ce qui me sépare de vous !... j'en ai les moyens... Dites un mot ! un seul !

MARION, à part, en le regardant avec tendresse.

Ma foi ! j'en ai bien envie, et... (*prétant l'oreille avec effroi.*) Ecoutez !...

SENNETERRE.

Qu'avez-vous ?

MARION, montrant la petite porte secrète.

On a marché dans ce couloir ! cette porte !...

SENNETERRE, voulant y courir.

Quelqu'un en a la clef ?

MARION, l'arrêtant.

Quelqu'un qui ne peut porter ombrage à personne... un vieillard... mais devant qui tout tremble... même le roi !...

SENNETERRE.

Richelieu !

MARION, bas.

Celui qui le rencontrerait ici... serait perdu ! Fuyez vite !

SENNETERRE, entendant la clef tourner dans la serrure.

Il n'est plus temps !...

MARION, le poussant sur le balcon.

Là !.. là !.. et pas un mot...

(Le rideau de la croisée retombe; Marion va s'asseoir près de la toilette.)

SCÈNE IV.

MARION, CINQ-MARS, entrant doucement par la porte secrète, SENNETERRE, caché sur le balcon.

CINQ-MARS, sans voir Marion.

Parbleu !... il n'y a rien de tel que de surprendre les gens, et je vais...

MARION, à part.

C'est Cinq-Mars ! (*haut.*) Où allez-vous donc, monsieur d'Effiat ?

CINQ-MARS.

Ah ! diable ! je n'avais pas vu... (*haut et éclatant de rire.*) Ah ! ah ! ah ! je t'ai fait peur, ma belle, hein?...

MARION.

Moi ? non... mais qui vous a donné cette clef ?

CINQ-MARS.

On ne me l'a pas donnée, je l'ai prise...

MARION.

A qui donc ?

CINQ-MARS.

A quelqu'un qui la tenait de toi, friponne !...

MARION.

Comment ?

CINQ-MARS.

Oh ! c'est une aventure impayable... et dont on ferait rire le roi lui-même, s'il pouvait jamais rire... Imagine-toi que ce vieux caffard de cardinal...

MARION, effrayée.

Qu'est-ce que vous dites ?

CINQ-MARS.

Bah ! il n'est pas là... c'est bien le moins qu'on se dédommage en son absence. Ce damné hypocrite, donc, me fait appeler ce matin, pour m'adresser la plus belle mercuriale... sur certain mariage avec une de ses nièces... que je hais aussi cordialement que lui-même... sur mes folies, mes assiduités auprès d'une personne que tout homme qui se respecte et qui a l'honneur d'appartenir au roi ne devrait jamais fréquenter !... (*Mouvement de Marion.*) C'est le saint personnage qui parle. Tandis qu'il continuait... avec une complaisance et une onction... tout-à-fait édi-

fiantes... mes yeux distraits, qui erraient à l'aventure, tombent sur l'étiquette d'une petite clef oubliée entre de vieilles paperasses... Je lis du coin de l'œil : « Petite porte de la rue des Tournelles. » Je devine, je m'en empare furtivement, et, abrégant ma visite, je remercie le bon cardinal de ses sages conseils; je me félicite d'avoir trouvé chez lui tout ce qui pouvait me maintenir dans le chemin de la vertu... et je me sauve bien vite, de peur de lui rire au nez!

MARION.

C'est une erreur!... jamais je n'ai donné...

CINQ-MARS.

Si fait!... si fait!... quand il venait te consulter... sur les affaires d'État!... Mais cela m'est égal!... il ne quitte plus son fauteuil... et je garde la clef.

MARION.

Pourquoi faire?

CINQ-MARS.

Pour te surveiller, quand tu défends ta porte de si bon matin.

MARION.

Encore jaloux?...

CINQ-MARS.

Non... non!... je ne le suis pas, vrai!... D'abord tu m'aimes, c'est convenu!... et si j'avais un rival un peu sérieux, ce serait bientôt fini! Si c'était un gentilhomme qui en valût la peine... je le tuerais, cela va tout seul!... Si c'était un homme obscur... un homme comme tout le monde... la Bastille a de petites chambres fort commodes!...

MARION, regardant le rideau et à part.

Ah ! mon Dieu ! (*haut.*) se faire aimer par lettre de cachet !

CINQ-MARS, souriant.

Je n'en ai pas besoin, n'est-ce pas ?

MARION.

Je ne dis pas cela.

CINQ-MARS.

Mais tu le penses !... et tu as raison, parce qu'enfin je n'ai pas un amour-propre ridicule ! je me connais ; mais je ne vois pas trop qui tu pourrais me préférer.

MARION, à part, regardant le rideau.

Au fait, il ne peut pas le voir.

CINQ-MARS.

Sans compter que je ne me crois pas facile à tromper.

MARION.

Oh ! vous avez une pénétration !...

CINQ-MARS, s'asseyant près de la table.

Non ! mais je me rends justice.

MARION, à part.

Allons, le voilà qui s'établit !... et ce pauvre Léonard...

CINQ-MARS, l'observant.

Décidément, tu parais contrariée... tu voulais être seule ?

MARION.

Peut-être !...

CINQ-MARS, tendrement.

Pour penser à moi ?

MARION.

Non.

CINQ-MARS, d'un air de doute.

Hum !...

MARION.

Vous savez que je suis la franchise même.

CINQ-MARS, se levant.

Alors, tu attendais quelqu'un ?

MARION.

C'est possible !

CINQ-MARS, s'animant.

Je saurai qui...

MARION.

Cherchez. (*avec intention.*) Peut-être ce jeune peintre...

CINQ-MARS.

Monsieur Léonard?... Oh ! ce n'est pas celui-là qui m'inquiète !

MARION, à part.

C'est toujours comme cela... (*haut.*) Je le trouve très bien.

CINQ-MARS.

Ta, ta, ta !... c'est pour me donner le change ; mais je ne suis pas dupe, et j'épierai si bien tes démarches... (*voyant Marion le regarder en silence.*) Qu'est-ce que c'est que cet air de compassion ?

MARION.

Franchement, monseigneur, vous croyez que, si j'aimais quelqu'un, je ne trouverais pas moyen de le lui dire devant vous?...

CINQ-MARS, outré.

Celui-là serait fort...

MARION.

Ne m'en défiez pas!...

CINQ-MARS, ému.

Si, parbleu ! je t'en défie !... ou plutôt, voyons, Ma-

rion, ne plaisantons pas ! que diable !... je n'ai pas peur... mais il y a des bornes à tout.

MARION, froidement.

C'est ce que je pense, monseigneur... (*se croisant les bras.*) Où avez-vous soupé hier ?

CINQ-MARS, inquiet.

Où j'ai soupé?... mais...

MARION.

Avec Marsillac et Beaufort.

CINQ-MARS, inquiet.

Hum!... C'est possible !

MARION, lentement.

Il y a eu un impertinent... qui s'est vanté...

CINQ-MARS, vivement.

Non... non... permettez !... ça ne s'est pas passé ainsi...

MARION.

Ah!... l'impertinent est de votre connaissance ?

CINQ-MARS, troublé.

Du tout !... c'est-à-dire... voilà... c'est Beaufort qui a prétendu... et je ne l'ai pas démenti aussi formellement... que je l'aurais dû... parce que c'est si gauche de dire : « Mon Dieu, non !... je vous assure... il n'y a rien. » (*d'un air tendre.*) D'ailleurs, je ne me suis trompé que de date, et l'avenir se chargera de me justifier. (*Il veut lui prendre la main.*)

MARION, sèchement et allant s'asseoir à la toilette.

Je ne crois pas, monseigneur.

CINQ-MARS.

Allons... tu vas te fâcher pour une misère !... quand je me repens, quand je suis prêt à abjurer mes torts à tes pieds !...

MARION, regardant le rideau.

C'est tout ce que je demande !... Abjurez, monsieur !
abjurez... à haute et intelligible voix !...

CINQ-MARS, un genou en terre.

Eh bien ! oui... là !... je le confesse !... j'ai menti
effrontément...

MARION, riant.

Vous avez menti !... répétez bien cela...

CINQ-MARS.

Eh, mon Dieu !... tu le sais mieux que moi... toi,
qui te fais un jeu de mes tourments !... car, enfin, je
ne sais par quel caprice... je suis peut-être le seul...
(*se reprenant.*) non, je veux dire que je suis l'amant
le plus maltraité...

MARION, riant.

Oh !... vous exagérez !...

CINQ-MARS, s'animant.

Non !... il n'y a pas de quoi rire !... Je veux que le
ciel m'écrase si j'ai jamais reçu la plus légère faveur !...

MARION, riant aux éclats et se renversant dans son fauteuil.

Ah !... vous êtes charmant !...

SENNETERRE, soulevant un peu le rideau qui retombe aussitôt.

Qu'ai-je entendu ?...

CINQ-MARS, à Marion.

Eh bien !... voyons ?... tu me pardones ?

MARION, se levant.

De toute mon âme !... vous y avez mis tant de
grâce !... (*élevant la voix.*) et j'espère maintenant que
votre parole doit convaincre les plus incrédules.

CINQ-MARS, frappé.

Que dit-elle ?... (*vivement.*) Sot que j'étais !... il y a
quelqu'un caché près de nous.

MARION, alarmée.

Comment, monsieur?...

CINQ-MARS, furieux.

Malheur à lui!... (*courant à la porte à gauche.*)
Dans cette chambre, peut-être?... Non!... (*regardant la fenêtre.*) Mais, ce rideau?...

MARION, à part.

O mon Dieu! (*haut.*) Si vous y regardez!...

CINQ-MARS, levant le rideau.

Personne!...

MARION, à part.

Il a disparu!... au risque de sa vie!... Ah!... que c'est bien!... (*haut et après un silence.*) Avez-vous trouvé, monseigneur?...

CINQ-MARS, confus.

Je suis d'une maladresse impardonnable!... Elle va être furieuse!... (*haut.*) Marion...

MARION.

Ah! laissez-moi!...

CINQ-MARS.

Je ne le croyais pas, je te jure!... c'était seulement pour voir!... (*patelinant.*) Allons, allons... ne me tiens pas rigueur!... je ne pourrai venir chercher mon pardon que demain... je suis de service au Louvre toute la journée... et voici l'heure...

MARION, d'un air peiné.

Ah!.. on ne vous verra pas d'aujourd'hui...

CINQ-MARS.

Mon Dieu! non.

MARION.

Alors je vous pardonne!... mais vous êtes bien l'homme le plus injuste...

CINQ-MARS.

Oui, oui... désormais... une confiance aveugle!...
(*d'une voix caressante.*) Dis donc, tu n'iras pas à ce
bal masqué de l'ambassade d'Espagne, n'est-ce pas?

MARION.

Oh! non!

CINQ-MARS.

Tu as raison... une cohue!... Qu'est-ce que tu feras
ce soir?...

MARION, d'un air indifférent.

Je resterai chez moi.

CINQ-MARS.

C'est ça... ne vois personne... tâche de te distraire!...
Adieu, Marion.

MARION, regagnant sa toilette.

Adieu, monseigneur.

CINQ-MARS, allant prendre son chapeau sur la table.

J'étais bien sûr qu'elle ne pouvait pas me trom-
per!... (*Il aperçoit l'épée de Léonard qui est restée
sur le fauteuil au fond. A part.*) Que vois-je?... une
épée!... J'étais joué!...

MARION.

Qu'avez-vous donc!

CINQ-MARS.

Rien... je m'en vais... (*à part.*) On s'est esquivé,
c'est clair!... si je fais un éclat, elle m'échappera en-
core par un mensonge!... Et mon service qui m'ap-
pelle... (*regardant l'épée.*) Ah!... un nœud d'argent...
je la reconnâtrai.

MARION, souriant.

Vous avez bien de la peine à prendre votre parti...

CINQ-MARS, se contenant.

Oui... quand on renaît au bonheur, à la confiance!...

(*à part.*) J'étouffe de fureur!... (*haut.*) Adieu, ma toute belle!... (*à part.*) Je trouverai moyen de revenir... et je saurai... (*lui baisant la main.*) Adieu, ma chère, ma fidèle Marion...

(Il sort en regardant l'épée et en faisant à la dérobée une menace du doigt à Marion.)

SCÈNE V.

MARION, seule.

Qu'avait-il donc?... Ses yeux se dirigeaient sans cesse... (*apercevant l'épée sur le fauteuil.*) Ah!... l'épée de Léonard!... Il l'a vue!... je comprends!... Bon!... d'ici à demain je trouverai quelque histoire bien embrouillée... (*courant à la fenêtre.*) Pourvu que mon Léonard ne soit pas blessé! Oh! non!... grâce au treillage... il a pu gagner le jardin!... (*revenant en scène.*) Que d'amour, de dévouement! Que je l'aime!... (*riant.*) Et pourtant quelle extravagance!... Si on a vu un homme se sauver par ma fenêtre, et en plein jour encore!... N'importe... nous avons une journée de liberté et... Qui vient là?

SCÈNE VI.

MARION, TIENNETTE.

TIENNETTE, entrant.

Madame... (*regardant autour d'elle.*) je n'y comprends plus rien;... c'est le peintre que j'ai fait entrer... et c'est monsieur de Cinq-Mars qui vient de sortir!

MARION.

Que veux-tu?

TIENNETTE.

Une dame... qui est là...

MARION.

Une dame ?

TIENNETTE.

J'ai dit que vous ne receviez personne... mais elle a insisté si vivement.

MARION.

Son nom ?

TIENNETTE.

Elle ne veut pas le dire.

MARION.

Est-elle jolie ?

TIENNETTE.

Je n'ai pas pu voir !... Son visage est caché par un loup... et une grande mante enveloppe sa taille.

MARION, souriant.

Ceci a tout l'air d'une aventure !... Ce n'est pas un amant déguisé ?

TIENNETTE.

Oh ! non !... une voix si douce ! (*l'imitant*). « Priez
« mademoiselle Marion de ne pas me refuser... il y va
« de ma vie ! »

MARION.

Quelque grâce à obtenir du cardinal. (*à Tiennette.*)
Ce mystère pique ma curiosité... Fais entrer et laisse-
nous. (*Elle retourne à sa toilette.*)

TIENNETTE, au fond.

Par ici, madame, par ici !...

(*Henriette paraît, Tiennette lui montre Marion et s'éloigne en la regardant avec curiosité.*)

SCÈNE VII.

MARION, HENRIETTE, la figure couverte d'un loup.

HENRIETTE, à part et tremblante.

C'est elle!... Mon Dieu!... je n'oserai jamais... Une démarche si extraordinaire!... Une femme mariée!... venir demander conseil à Marion!... Mais je n'y resterai qu'un instant.

MARION, se retournant.

Approchez, madame, approchez!...

HENRIETTE, faisant quelques pas.

Le cœur me bat...

MARION, à part.

Est-ce qu'elle va garder son masque? (*faisant un geste pour le lui ôter.*) Souffrez d'abord que je vous débarrasse...

HENRIETTE, émue.

Pardon!... j'aurais désiré...

MARION.

Me priver du plaisir de voir les personnes que je reçois?... impossible! (*à part.*) Elle est peut-être laide! (*Henriette ôte son loup.*) Non!... de beaux yeux... le regard timide... les modes de l'an passé! (*haut.*) Vous venez de province?

HENRIETTE.

Oui, madame.

MARION.

J'ai beau chercher dans vos traits....

HENRIETTE, tremblante.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de madame....

MARION.

Et vous venez me demander ?

HENRIETTE.

Oh ! un grand service !... Mais je ne sais comment vous expliquer... comment vous apprendre... Vous allez me trouver bien sotte, bien ridicule !... Il faut me pardonner, madame, je n'ai jamais vu le monde !... (*essuyant une larme.*) Et je suis si malheureuse !...

MARION, touchée.

En effet, vous êtes tremblante !... ces yeux pleins de larmes !... (*lui prenant la main.*) Pauvre enfant ! vous m'intéressez... Allons, allons, dites-moi ce que vous désirez... et si c'est en mon pouvoir...

HENRIETTE, respirant.

Ah ! que je vous remercie de m'encourager... Je crois que j'ai moins peur ! (*s'enhardissant.*) Eh bien ! donc, vous saurez... qu'une personne qui m'est bien chère...

MARION, d'un air d'intelligence.

Votre amant, n'est-ce pas ?... Cela va sans dire.

HENRIETTE, déconcertée.

Mon am... (*à part.*) Je ne pourrai jamais m'habituer à ce mot-là. (*haut.*) Cette personne, en qui j'avais placé tout mon bonheur, toute ma vie !... me délaisse, m'abandonne.

MARION.

Une coquette qui vous l'enlève ? on ne voit que cela !... Vous êtes sûre qu'il en aime une autre ?

HENRIETTE.

Je ne puis en douter ! Un bon vieil oncle, le seul

parent qui me reste, m'écrit que, depuis son arrivée à Paris... ce jeune homme ne bouge plus de chez une femme dont il n'a pu savoir le nom, mais qui doit être très dangereuse!... Mon oncle m'engageait à venir bien vite défendre mes droits... puis, ajoutait-il : « A quoi bon, pauvre enfant ? Si vous étiez coquette, « vous pourriez essayer de lutter ! mais on n'apprend « pas cela au couvent, et l'on a tort, car c'est la base « de l'éducation des femmes. »

MARION.

Un homme de sens, monsieur votre oncle !

HENRIETTE.

Cela m'a donné une idée, extravagante sans doute!... mais je m'y suis attachée comme à ma dernière branche de salut. Ce qu'on ne sait pas, me suis-je dit, on peut l'apprendre... Si quelqu'un m'enseignait cet art si difficile de séduire, de plaire... qu'il aime tant... puisqu'il va le chercher près d'une autre!... je pourrais peut-être à mon tour l'enlever à ma rivale... retrouver sa tendresse!... (*hésitant.*) Mais il faudrait quelqu'un de bien habile... de bien bon... et je suis venue à vous, madame.

MARION, prête à éclater de rire.

Quoi!... sérieusement... c'est pour que je vous apprenne...

HENRIETTE, naïvement.

Je n'ai fait le voyage que pour cela !

MARION, éclatant.

Ah ! ah ! ah !... c'est trop plaisant.

HENRIETTE, les mains jointes.

Oh ! je vous en supplie, ne me refusez pas... je n'en

ferai pas un mauvais usage!... J'entendais dire bien du mal de vous ! les femmes, surtout!... parce que vous vous faites aimer de tout le monde!... Moi, j'ai pensé que celle qui possédait un pareil secret pouvait seule me sauver... Puisqu'elle est aimée , me disais-je , elle doit être heureuse , et si elle est heureuse , elle aura pitié de moi ! (*l'admirant.*) Mais depuis que je vous ai vue , je n'ai plus tant d'espoir , et je crains bien que votre secret ne soit pas de ceux qui se donnent.

MARION, flattée.

Vraiment ? Elle a un air de bonne foi qui me touche. (*haut.*) Franchement , mon enfant , je ne m'attendais pas à professer... Mais cette confiance ingénue , cet abandon... (*en confidence.*) Et puis vous l'avez deviné!... j'aime , je suis heureuse... et je voudrais que tout le monde le fût.

HENRIETTE, avec joie.

Vous consentez ?

MARION, lui tendant la main.

Volontiers!... (*à part.*) Au fait , c'est original!... Je ne serai pas fâchée de laisser quelques élèves ! (*haut.*) Asseyons-nous.

HENRIETTE, s'asseyant près d'elle.

Que vous êtes bonne !

MARION, souriant.

C'est ce qu'ils disent tous. (*d'un air grave.*) Vous sentez , mon enfant , qu'il faut me parler comme à votre confesseur.

HENRIETTE, souriant.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose , cependant.

MARION, de même.

Mon Dieu si !... Je ne vous demande pas votre nom ,

celui de votre amant... Quand on vient chez Marion avec tant de mystère... (*Geste d'Henriette.*) Vous craignez votre famille!... c'est bien! C'est tout simple! Ça ne me regarde pas, et j'ai trop de générosité pour vous faire payer le service que je veux vous rendre. Mais, voyons un peu. La coquette qui vous l'enlève, vous n'avez pu découvrir...

HENRIETTE, naïvement.

Pas encore. Il paraît qu'il y en a beaucoup à Paris?

MARION.

C'est effrayant! surtout depuis que les dames de la cour s'en mêlent.

HENRIETTE.

Oh! ce doit être la plus redoutable!... peut-être mademoiselle de Lenclos!

MARION.

Hum!... nous aurions de la peine alors... Peste!... Ninon!... c'est le grand cordon de l'ordre!... N'importe, contez-moi tout... Comment cela a-t-il commencé? Il vous aimait d'abord éperdument?...

HENRIETTE.

Ah! il semblait ne respirer que pour moi! Et jugez si j'étais heureuse de sa tendresse! moi qui, élevée dans la retraite, au couvent, n'avais aucune idée d'un sentiment si doux et si nouveau!... Aussi, dans la crainte de perdre un seul instant de notre bonheur, j'éloignais les importuns, je ne recevais personne; nous étions toujours seuls.

MARION.

Voilà déjà une faute capitale.

HENRIËTTE.

C'était pour lui plaire!... Au bout de quelques mois, cependant, il me sembla distrait, rêveur; il s'absentait souvent pour régler des comptes avec ses fermiers...

MARION, à part.

Ou avec ses fermières.

HENRIËTTE.

Alors, je ne le quittai plus. Cela lui donna de l'humeur; il devint brusque, emporté... il critiquait sans cesse mon esprit timide, mes manières gauches. Je pleurai, il se fâcha!... Alors, je l'avoue, dans mon désespoir, je perdis patience; pour la première fois je me plaignis, je l'accablai de reproches!... Il s'écria qu'il ne pouvait plus vivre ainsi... «Ni moi non plus, lui dis-je; je suis trop malheureuse!...» Le croiriez-vous, madame, il partit pour Paris, et au bout de trois mois... une seule lettre!... une seule! qui me déclarait que nous nous étions trompés, que nos caractères ne se convenaient pas, et qui osait me proposer...

MARION.

De tout rompre?...

HENRIËTTE.

Oui!... une séparation!... (*à part.*) Il l'avait signée, l'ingrat!... Je la lui ai renvoyée! (*haut.*) Je répondis que je n'y consentirais jamais, que je l'aimerais toujours, et que son ingratitude ne pourrait éteindre un amour qui ne finirait qu'avec moi!...

MARION, se levant.

Ah! quelle école!... Assez, assez, ma chère!... Je connais la cause de vos chagrins.

HENRIETTE, interdite.

Comment!... vous savez?...

MARION, baissant la voix.

Sans doute!... vous l'aimiez trop.

HENRIETTE.

Et le moyen de le ramener?

MARION.

C'est de l'aimer moins.

HENRIETTE.

Il n'y en a pas d'autres?... Celui-là serait trop difficile.

MARION.

Il faut le feindre!... Voyez-vous, mon enfant, les hommes n'ont de constance que pour les femmes qu'ils craignent de perdre. Le trésor le plus précieux, fût-ce l'amour d'un ange, n'a plus de prix pour eux dès qu'ils en sont certains; mais qu'ils soient inquiétés dans leur possession, et le trésor leur redevient plus cher que jamais!

HENRIETTE.

Ainsi, vous pensez que j'aurais dû...

MARION.

Ne point vous isoler; recevoir vos amis, vos voisins, vous entourer d'adorateurs.

HENRIETTE.

J'entends bien!... Mais où en trouver des adorateurs?

MARION.

Partout!... il y en a toujours... Un sourire, un regard, lancés à droite, à gauche!... Tant pis sur qui ça tombe!... on prend ceux des autres.

HENRIETTE.

Elles doivent jeter les hauts cris!...

MARION.

C'est là le joli! Règle générale, ma chère, entre femmes, point de pitié!... On s'embrasse et on s'enlève un amant; c'est reçu.

HENRIETTE.

Ah! quel monde horrible!

MARION.

Mais, non; c'est le beau monde!

HENRIETTE.

Mais comment entretenir, sans danger, l'amour de tant de personnes que l'on ne veut pas aimer; car on ne peut pas les aimer tous?

MARION.

Nous avons plusieurs moyens. D'abord (et ceci est la base du système), au milieu de cette foule d'adrateurs, on en choisit un... le plus insignifiant; mais d'une patience à toute épreuve! qui est toujours là, prêt à profiter en apparence du plus léger refroidissement de ses rivaux; sa vue seule entretient les craintes, irrite les amours-propres, empêche les défections... C'est ce que j'appelle l'*épouvantail*.

HENRIETTE.

L'épouvantail!... Mais son utilité doit le rendre plus exigeant?...

MARION.

Non, parce que de sa nature l'épouvantail espère toujours et n'obtient jamais! D'ordinaire il est vieux et laid. Vous verrez le mien, le Commandeur de Lonjumeau... Il est très convenable!

HENRIETTE.

Il ne se décourage pas?

MARION.

Du tout!... C'est un souffre-douleur perpétuel!...
C'est une place de confiance.

HENRIETTE.

Et les autres... s'ils deviennent trop pressants?

MARION.

On les éloigne par une promesse, une querelle!...
ou on leur parle mariage!... ça les calme tout de
suite. Cela m'a parfaitement réussi avec ce pauvre
Cinq-Mars!... Je lui ai signifié que je ne lui appar-
tiendrais que lorsque je porterais son nom... Il a eu
une peur!... S'il m'avait prise au mot j'étais perdue!...
Après cela, il y a mille autres petites ruses!... les
larmes, les éclats de rire, les spasmes, les mi-
graines, les évanouissements...

HENRIETTE, étourdie.

Ah! comme c'est compliqué!... Jamais je ne m'y
reconnaitrai!

MARION, souriant.

Bon! avec des dispositions... et vous devez en
avoir! Des yeux comme ceux-là!...

HENRIETTE.

Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque;
mais comment retenir tant de détails?

MARION.

Oui, je conçois... si vous pouviez me voir agir, on
saisit bien mieux... (*frappée d'une idée.*) Eh mais!
qui vous empêche de passer la journée avec moi?

HENRIETTE, troublée.

Ici?... chez vous?

MARION.

Pourquoi pas? Vous n'êtes connue de personne à

Paris. Je vous présenterai, comme une jeune dame que j'attendais de Lorraine et dont le voyage est retardé.

HENRIETTE, avec embarras.

Oh ! non... je ne puis... je craindrais d'abuser...

MARION.

Du tout, ce sera charmant !... D'ailleurs je me suis prise d'affection pour vous, et je ne veux pas laisser votre éducation incomplète. Un tour à la place Royale... ce soir le bal masqué ; cela vous avancera beaucoup !... Vous me verrez au milieu de ma cour, comme je gouverne tout cela, comme je maintiens l'équilibre !... car l'essentiel est de ne jamais perdre un seul de ses sujets.

HENRIETTE.

Mais ceux qui s'impatientent... qui menacent de s'en aller ?...

MARION.

On leur ouvre les deux battants, et ils restent.

LE COMMANDEUR, en dehors.

Je vous dis que je lui parlerai.

MARION.

Eh ! justement... tenez, en voilà un qui vient me faire une scène.

HENRIETTE.

Vraiment ?... oh ! je serais curieuse...

MARION.

Vous allez voir !

HENRIETTE, voulant sortir.

Non... je m'en vais.

MARION, regardant.

Restez donc ; le voici... cela se trouve très bien...
c'est le Commandeur de Lonjumeau.

HENRIETTE, regardant.

L'épouvantail ? Ah ! quelle figure renversée !

MARION.

C'est qu'il est dans son mauvais jour ! Il va me dire
que sa position n'est pas tenable.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, d'un air furieux et repoussant un laquais.

Oui, palsambleu ! je veux lui déclarer !... (*aperce-
vant les dames.*) Ah ! diable ! elle n'est pas seule.

MARION.

Vous voilà, mon bon Gaucher, mon vieil ami ?...
Qu'avez-vous donc ? je vous trouve un air singulier !

LE COMMANDEUR, s'excitant.

Ce que j'ai, Marion !... ce que j'ai !...

MARION, l'interrompant.

Saluez d'abord madame de Failly, que j'attendais
de Lorraine.

HENRIETTE, bas à Marion.

Madame de Failly !... moi ?

MARION, bas.

Cela vous donne une contenance.

LE COMMANDEUR, saluant et bas à Marion.

Je me suis douté que c'était elle !

MARION.

Vous êtes fort en physionomies!... mais cela ne rend pas la vôtre meilleure. Qu'y a-t-il donc?

LE COMMANDEUR.

Il y a, Marion... que la position n'est plus tenable, et je viens...

MARION.

A propos! pendant son séjour, madame de Failly aura besoin d'un chevalier... je vous donne à elle.

LE COMMANDEUR.

Vous me donnez!... (*à part.*) Je ne souffrirai pas...

MARION, bas à Henriette.

Répondez donc un mot.

HENRIETTE, à part.

Allons, me voilà engagée... (*au Commandeur.*) Je serais bien heureuse, monsieur, de me trouver sous votre sauvegarde.

LE COMMANDEUR, avec empressement.

C'est moi, madame, qui suis trop flatté...

HENRIETTE, bas à Marion.

Ce serait donc aussi mon épouvantail?

MARION, bas.

Oui, il peut servir pour deux.

LE COMMANDEUR, reprenant sa colère.

Mais le procédé n'en est pas moins outrageant! La bombe éclate enfin...

HENRIETTE, effrayée.

Monsieur!...

LE COMMANDEUR.

Ne soyez point effrayée, madame; c'est l'habitude

des camps. Je vous le répète, Marion, la position n'est pas...

MARION, l'interrompant.

Avez-vous pensé à ma nouvelle parure?

LE COMMANDEUR.

On vous l'apportera demain ! mais...

MARION.

Et Léonard !... l'avez-vous recommandé?

LE COMMANDEUR.

Je l'ai fait mettre sur la liste des jeunes peintres que l'on envoie à Rome ! mais...

MARION, vivement.

Ce n'est pas cela ! qui vous parle de l'envoyer à Rome ? vous êtes d'une maladresse !...

LE COMMANDEUR, hors de lui.

Ah ! si vous croyez que j'ai la tête à moi !... j'en fais juge madame. Après ma déroute de Flandre, monsieur le cardinal me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il savait pourquoi ; il me donne un régiment de lansquenets que je mets à vos pieds... vous restez insensible !... bien. Je pars pour Montauban, chargé d'y faire entrer un convoi que M. de Rohan surprend dans un défilé ; pas un de nous n'échappe, obligés de nous rendre !... c'est un des beaux faits d'armes dont j'aie été témoin ! Mais Son Eminence savait encore pourquoi... elle me donne le bâton de mestre de camp que je vous apporte, et vous me renvoyez indéfiniment !... Que diable ! je ne sais plus que faire, moi... on n'a pas toujours des occasions d'avancement ; la fortune peut se lasser de me favoriser ! Aussi mon parti est pris ; puisque rien ne peut

vous fléchir... puisque rien ne peut toucher ce cœur de marbre, (*avec un attendrissement comique.*) je pars! je me retire dans ma terre de la Gaucherie... Du moins, j'y vivrai seul, et je ne verrai plus une ingrate qui ne compte pour rien dix années de services et de dévouement.

HENRIETTE, bas à Marion.

Pauvre homme!... il me fait de la peine.

MARION, bas.

Ah!... si vous vous apitoyez, ma chère, vous êtes perdue.

HENRIETTE, bas.

Il ne faut donc pas ?

MARION, bas.

Jamais!... D'ailleurs, il n'a pas envie de s'en aller. Autre règle générale : il faut toujours croire le contraire de ce qu'on dit. (*haut et d'un ton sec.*) C'est bien, monsieur, c'est bien!... vous voulez me quitter? je ne vous retiens plus! partez.

LE COMMANDEUR, un peu inquiet.

Je ne dis pas précisément... aujourd'hui...

MARION.

Si fait! le plus tôt sera le mieux!... (*avec un soupir.*) pour moi-même!...

LE COMMANDEUR.

Comment ?

MARION.

Brisons là! (*d'un ton pénétré.*) Je croyais avoir un ami...

LE COMMANDEUR.

Mais... certainement!...

MARION.

Un ami sûr, à qui je pouvais confier mes peines
les plus secrètes...

LE COMMANDEUR , ému et regardant Henriette.

C'est vrai!... elle me disait tout.

MARION.

Je me suis bien trompée sur votre compte!

LE COMMANDEUR.

Cependant, vous ne pouvez douter...

MARION.

Moi, qui me faisais des reproches !... qui me répétais souvent : « Ce pauvre Gaucher! c'est celui-là qui mérite d'être aimé... et un jour viendra... certainement... » Demandez à madame ce que je pense de vous.

HENRIETTE , embarrassée.

Moi!

LE COMMANDEUR , à Henriette.

Il serait possible!... quoi! madame?...

HENRIETTE, hésitant.

Je ne puis nier, monsieur... qu'on m'a beaucoup
parlé de vous.

LE COMMANDEUR, transporté.

Marion!...

MARION, jouant la colère.

Mais maintenant je vous déteste... Allez-vous-en.

LE COMMANDEUR, à ses pieds.

Ah! Marion! Marion! je suis un misérable... un
monstre... Accablez-moi des noms les plus odieux...
je les mérite tous... mais ne me retirez pas une affec-
tion qui m'est plus précieuse que la vie!

MARION, d'un air languissant.

Vous ne la méritez guère !

LE COMMANDEUR, tendrement.

Si, Marion !

MARION.

Me donner de pareils chagrins !

LE COMMANDEUR.

Je vous les ferai oublier... par une soumission, sans bornes !

MARION, soupirant.

Ah ! qu'on est faible avec les gens qu'on aime !
(*au Commandeur.*) Relevez-vous, monsieur, et une autre fois n'abusez pas de l'empire que vous avez sur moi.

LE COMMANDEUR, lui baisant la main.

Ah ! dieux !...

HENRIETTE, bas à Marion.

C'est étonnant, comme ça paraît facile.

MARION, bas.

Avec lui !.. mais il y en a d'autres. (*écoutant.*)
Qu'est-ce que j'entends là ? Voyez donc, Commandeur.

LE COMMANDEUR, à la fenêtre.

Une foule d'équipages brillants qui se rendent à la place Royale.

MARION.

En effet, voici l'heure de la promenade ; je ne puis y manquer. (*à Henriette.*) Vous venez avec moi ?

HENRIETTE, bas.

Oh ! non, non, je me sauve.

MARION, bas.

Impossible, maintenant; vous ne pouvez plus me démentir... Vous voilà présentée.

HENRIETTE, bas.

Comment ?

MARION, bas.

Et je veux vous servir malgré vous. (*appelant.*)
Holà!.. appelez donc Tiennette, Commandeur.

HENRIETTE.

Mais...

LE COMMANDEUR, avec empressement.

Tiennette ! Tiennette ! (*Tiennette paraît à la porte de la chambre de Marion.*)

MARION, à Tiennette.

Conduisez madame de Failly... vous ôterez sa mante, vous relèverez ses cheveux...

HENRIETTE, bas.

Mais écoutez...

MARION.

Allez, mon cœur, je vous attends. Commandeur, donnez donc la main.

LE COMMANDEUR, se précipitant et donnant la main à Henriette.

Oh ! pardon !

HENRIETTE, à part et toute troublée.

Eh bien ! me voilà entraînée malgré moi ! Dieu sait qu'il n'y a pas de ma faute, et si je fais mal, c'est sur mon mari seul que le blâme doit retomber.

(Elle suit Tiennette, Marion la suit jusque sur le seuil de la porte et lui fait des recommandations.)

SCÈNE IX.

MARION, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, à part.

Pauvre Marion ! elle ne m'a jamais si bien traité ! et sans ce maudit Cinq-Mars, et puis Grammont, et puis... Si je pouvais les écarter tous, peu à peu je finirais par arriver... lentement et après mille traverses ! mais j'arriverais.

MARION, à part et près de la porte.

Et ce Léonard qui ne vient pas. (*apercevant son épée.*) Ah ! son épée que j'oubliais !

LE COMMANDEUR, à part.

J'ai déjà parlé d'une ambassade pour Grammont ; j'ai poussé au mariage de Cinq-Mars avec la nièce du cardinal, et quant au petit peintre, que personne ne soupçonne et qui est peut-être le plus dangereux... Elle a beau dire, si on pouvait l'envoyer à Rome... Je n'ai rien vu de lui, mais je me figure que c'est un jeune homme de la plus grande espérance.

MARION, venant à lui avec l'épée entre les mains.

Homme injuste ! qui me cherchiez querelle au moment où je m'occupais de vous... Tenez, mon chevalier...

LE COMMANDEUR, regardant l'épée.

Que vois-je ? une pareille faveur !

MARION.

Que tout le monde l'ignore !... la moindre indis-
crétion...

LE COMMANDEUR.

On m'arracherait plutôt la vie !

MARION.

Très bien ! (*à part.*) C'est Léonard !

LE COMMANDEUR, à part, en mettant l'épée devant la toilette.

Ravissante créature !

SCÈNE X.

LES MÊMES, SENNETERRE, entrant par le fond.

MARION, bas, et allant à lui.

Vous voilà enfin !

SENNETERRE, bas.

Ah ! Marion ! je suis le plus heureux des hommes !
Depuis que je vous ai entendue... (*montrant le ri-
deau.*) là... que j'ai la certitude d'être aimé ! je n'ai
pas perdu une minute pour vous consacrer ma vie !..
J'ai vu des gens de loi...

MARION, étonnée et riant.

Perdez-vous la tête ?.. Qu'avons-nous besoin de gens
de loi ?

SENNETERRE, de même.

Oh ! oui, vous ne pouvez me comprendre !... un
secret... une résolution... Il faut absolument que je

vous parle, que vous m'accordiez un rendez-vous ;
c'est très sérieux...

MARION, souriant.

Oh ! je m'en doute. (*lui montrant le Commandeur.*)
Chut !

LE COMMANDEUR, se retournant et l'apercevant.

En voilà déjà un !... d'où sort-il ?.. (*haut.*) Bonjour !..
bonjour, mon cher !... enchanté... J'ai vu le cardinal...
quand vous voudrez aller à Rome...

SENNETERRE, à part.

Qu'est-ce qu'il veut que j'aille faire à Rome ?

MARION.

C'est bien, Commandeur !... Cherchez donc mon
éventail... (*Le Commandeur remonte la scène.*)

SENNETERRE, bas.

Où vous verrai-je ?...

MARION, bas et regagnant sa toilette.

Ici même !... ce soir !... ce sera facile... Justement
Cinq-Mars est de service au Louvre jusqu'à demain,
et...

SENNETERRE, bas.

Ah ! il est de service... à merveille !

CINQ-MARS, en dehors.

C'est bien !... c'est bien !... que ma voiture attende !...

SENNETERRE.

Qu'entends-je !... c'est lui !

MARION.

Ah ! mon Dieu !... qui peut le ramener ?...

LE COMMANDEUR, le voyant.

A l'autre, à présent !... monsieur de Cinq-Mars !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CINQ-MARS.

CINQ-MARS, gaiment.

Moi-même, cher Commandeur !... on ne m'attendait plus ?... voilà comme je suis !... j'adore les surprises, moi !... ça fait tableau !... (*à Senneterre.*) N'est-ce pas mon petit Michel-Ange ?

SENNETERRE, à part.

Que le ciel le confonde !...

MARION, avec un sourire forcé.

Ah !... que c'est aimable à vous !... Vous m'aviez fait craindre que l'on ne vous vît pas de la journée.

CINQ-MARS.

Oui !... tout est changé ; une grande chasse à Ruel , chez le cardinal... le roi est déjà parti... et comme j'avais quelques heures à vous donner, ma toute belle !... (*à part.*) j'ai voulu voir si l'épée au nœud d'argent !... (*regardant du côté du fauteuil.*) Celui qui la porte, d'abord, je le tue. (*haut.*) Vous alliez sortir ?...

MARION.

Mon Dieu , non ! c'est-à-dire... le hasard... une jeune dame de province qui m'arrive... et qu'il faut promener...

CINQ-MARS.

Ah ! cette dame que vous attendiez !... elle est ici ?...

MARION.

Oui, madame de Failly! Elle répare le désordre de sa toilette... elle est si impatiente de voir Paris!

CINQ-MARS.

Nous lui en ferons les honneurs!... Comment donc, une jolie femme!... à ce qu'on dit!... Cela nous regarde!... c'est dans nos attributions!

LE COMMANDEUR, haussant les épaules et passant à la droite de Senneterre.

Il est d'une suffisance!...

CINQ-MARS, à part en passant près de Senneterre.

Le petit peintre n'a point d'épée... ce n'est pas lui... je m'en doutais.. (*se retournant et apercevant l'épée du Commandeur.*) Oh! le vieux Commandeur... c'était lui... (*Il rit à mi-voix en le regardant.*) Ah!... ah!... ah!... ah!...

LE COMMANDEUR, le regardant, à part.

Qu'est-ce qui lui prend?... il a un air goguenard! (*bas à Senneterre.*) Je ne peux pas souffrir cet homme-là!...

SENNETERRE, bas.

Et moi donc? (*remarquant son épée et à mi-voix.*) Eh! mais, Commandeur, qui vous a donc donné cette épée?

LE COMMANDEUR, reculant.

Hum!... jeune homme... chut!... une pareille question!...

MARION, bas à Senneterre.

Cinq-Mars l'avait vue!...

SENNETERRE, à part.

Je comprends!

CINQ-MARS, en riant plus fort et de l'autre côté.

Dites donc, Commandeur, qui vous a donné cette épée?

LE COMMANDEUR, outré.

Encore!

CINQ-MARS, riant toujours.

Permettez... que j'examine!...

LE COMMANDEUR, la main sur la garde et regagnant la gauche.

Arrière, monsieur de Cinq-Mars!... on n'y touche que par la pointe.

CINQ-MARS, riant plus fort, et à lui-même.

Oh!... oh!... (*à part.*) c'est bien elle!... (*bas à Senneterre en riant toujours.*) étais-je simple de m'inquiéter... j'avais vu cette épée sur ce fauteuil!... et je m'étais figuré...

SENNETERRE, riant aussi.

Ah!... ah!... ah!... très bien...

CINQ-MARS, éclatant.

Il l'aura oubliée hier au soir!... l'habitude de la laisser dans tous les coins!

SENNETERRE, riant plus fort.

C'est cela!... ah!... ah!... ah!...

TOUS DEUX, de même.

Ah!... ah!... ah!... ah!...

LE COMMANDEUR, choqué.

Qu'est-ce qu'ils ont donc? Hum!... ça finira mal, monsieur de Cinq-Mars.

MARION, s'interposant.

Messieurs! Messieurs! voici madame de Failly.

(*Elle va au-devant d'elle.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HENRIETTE.

MARION, allant à elle.

Venez donc, ma chère!...

HENRIETTE, bas.

Ah! ne m'abandonnez pas, je vous en prie!... Je suis toute tremblante...

CINQ-MARS, d'un air galant.

Enchanté, belle dame!...

MARION.

Mais levez donc les yeux.

SENNETERRE, de même.

Chacun s'empressera... (*la regardant, et à part.*)
Ciel!... ma femme!...

HENRIETTE, même jeu.

Mon mari!...

MARION, bas à Henriette.

C'est Léonard... celui que j'aime!...

HENRIETTE, à part.

Léonard... c'était pour elle... c'était Marion! Ah! malheureuse, qu'ai-je fait?...

SENNETERRE, à part.

Sous le nom de madame de Failly?

CINQ-MARS, à Senneterre.

Elle n'est pas mal au moins!...

MARION, la voyant chanceler.

Eh! mais!... qu'avez-vous donc?

HENRIETTE, balbutiant et suivant les regards de son mari.

Rien!... rien!... j'ai cru... c'est-à-dire une faiblesse... un étourdissement...

LE COMMANDEUR.

Le voyage?...

CINQ-MARS.

Un peu de fatigue?...

SENNETERRE, à part, tandis qu'on entoure Henriette.

Je suis sur des charbons ardents!... Ma femme chez Marion... elle a donc découvert!... C'est pour me surprendre!... et si je dis un mot... si je me nomme!... je me livre aux brocards!...

HENRIETTE, bas à Marion.

Je voudrais m'en aller...

MARION, bas à Henriette.

Y pensez-vous?... quand cela va si bien? D'ailleurs, j'ai besoin de vous. (*haut.*) Commandeur, mes gants... (*bas.*) et maintenant vous ne pouvez me refuser vos bons offices... (*Le Commandeur a été prendre les gants des mains de Tiennette.*)

HENRIETTE, bas.

Que voulez-vous dire?

MARION bas.

Pendant la promenade, occupez-vous un peu de Cinq-Mars.

HENRIETTE, bas.

Moi!...

MARION, de même.

Cela vous exercera!... et puis Léonard m'a demandé un rendez-vous, et nous ne pouvons nous dire un mot sans que ce maudit jaloux soit toujours là.

HENRIETTE, à part.

Un rendez-vous!... ah! mon Dieu!

UN VALET, au fond et annonçant.

Mylord duc de Buckingham, messieurs de Gondy, de Grammont et de Villarceaux, viennent d'entrer au salon.

MARION.

C'est pour nous accompagner... mon cortège ordinaire... Nous ferons un effet!... Allons, messieurs... (*à Henriette.*) Allons, ma chère.

CINQ-MARS.

La place Royale est déjà éblouissante de toilettes!

LE COMMANDEUR.

Vous les éclipsez toutes.

MARION.

J'y compte bien!... (*à Tiennette, qui revient.*) Tiennette, mon bouquet, mon loup?...

HENRIETTE, timidement.

Mais, j'aurais préféré...

MARION.

Avoir monsieur de Cinq-Mars pour cavalier?... C'est trop juste!... (*poussant Cinq-Mars auprès d'elle.*) Marquis, madame de Failly réclame votre main...

CINQ-MARS, s'empressant.

Trop heureux!... (*à Marion, en passant.*) J'espère que vous n'accepterez pas le bras de Buckingham?

MARION.

Du tout, je prends celui de Léonard!... êtes-vous tranquille?

CINQ-MARS.

Oh! mon Dieu! je suis plein de confiance!... mais je ne vous perds pas de vue.

SENNETERRE, bas à Marion.

Quoi... vous souffrez?

MARION, bas.

Je l'ai fait exprès ; nous pourrons causer... (*haut.*)
Partons, messieurs.

SENNETERRE, à part et suivant Henriette des yeux.

Se montrer en public avec Marion... Ah!... je ne la quitte pas, et saurai la punir d'une pareille imprudence... (*Au moment où le Commandeur offre sa main à Marion, elle prend le bras de Senneterre.*)

LE COMMANDEUR, à part, choqué.

Le jeune peintre qui lui donne la main!... Décidément, il faut qu'il aille à Rome.

(Henriette sort conduite par Cinq-Mars, Marion par Senneterre ; le Commandeur les suit.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, puis SENNETERRE.

HENRIETTE, entrant précipitamment et regardant autour d'elle.

Je les ai perdus au milieu de la foule, et dans mon inquiétude j'ai voulu voir si Marion... Non, elle n'est pas rentrée... mais mon mari! (*le voyant.*) Ah! c'est lui... le voilà!... (*avec joie.*) il m'a suivie.

SENNETERRE, paraissant au fond.

Vous ici, madame?

HENRIETTE, avec embarras d'abord.

Oui, j'avais oublié... je voulais... reprendre ma mante pour m'éloigner. (*avec abandon et allant à lui.*) Ah! mon ami, que je suis heureuse de vous revoir!

SENNETERRE, froidement.

Il n'est pas question de moi, madame!... Vous ici... dans cette maison!...

HENRIETTE, timidement.

Eh! mais, vous y êtes bien.

SENNETERRE, vivement.

La marquise de Senneterre sous un nom supposé!

HENRIETTE, de même.

J'ai cru devoir suivre votre exemple!

SENNETERRE, plus vivement.

Encore une fois, madame, il n'est pas question de moi!... Ma présence en ces lieux tient à des intérêts... politiques; parce que... tout le monde sait... que mademoiselle Delorme... se trouve, à cause du cardinal... Bref, c'est un secret d'Etat que je ne puis vous confier!... Mais vous, madame, quitter votre château de Bretagne à mon insu, malgré mes ordres, pour me suivre, m'épier, me rendre la fable de tout Paris!...

HENRIETTE, tremblante.

Ah! ne le croyez-pas!

SENNETERRE, avec emportement.

Alors, que vouliez-vous donc?

HENRIETTE.

Hélas! le sais-je moi-même... quand votre voix menaçante... (*mouvement de Senneterre.*) Écoutez-moi, Léon, et surtout ne vous fâchez pas, car cela me trouble! (*avec douceur et d'une voix caressante.*) Mon Dieu, je ne vous accuse pas, j'ai assez d'amour dans le cœur pour tout pardonner... mais pourquoi me fuir?... Je sais bien que je n'ai pas l'esprit, les grâces qui peuvent vous charmer dans une autre, que vous ne serez jamais fier de mes succès... mais moi, Léon, (*avec âme.*) je n'ai jamais aimé que vous... et je vous aime tant!...

SENNETERRE, à lui-même.

Encore des reproches !

HENRIETTE, à part.

Voilà que je l'ennuie déjà... Si je pouvais me rappeler la leçon, essayer un peu de coquetterie !... c'est bien légitime ! (*haut et d'un air enjoué.*) D'ailleurs, des succès !... qui vous dit que je n'en aurais pas... si je voulais m'en donner la peine !... Je suis jeune, pas plus mal qu'une autre !

SENNETERRE, à part.

Des prétentions, à présent... il ne lui manquait plus que cela.

HENRIETTE, même jeu.

Si c'est là ce qui vous plaît... eh bien ! nous recevrons grand monde ; on me fera la cour, ça vous flatte-
ra.

SENNETERRE, offensé.

Par exemple !

HENRIETTE.

Mais je n'aimerai que vous !

SENNETERRE, avec impatience.

Eh ! mon Dieu !

HENRIETTE, se dépitant.

Eh bien, non ! je ne vous aimerai pas.

SENNETERRE, piqué.

Comment, madame ?

HENRIETTE, vivement.

Non, monsieur, non, je ne vous aimerai plus.
Croyez-vous donc que ce soit si difficile ?

SENNETERRE, piqué.

Oh ! vous me l'avez assez prouvé.

HENRIETTE, vivement.

Et comment cela, monsieur?

SENNETERRE.

En me contrariant sans cesse ! en me rendant mon château insupportable... moi qui aime la retraite!...

HENRIETTE, avec ironie.

C'est pour cela que vous n'y étiez jamais.

SENNETERRE, s'animant.

Parce que vous m'avez forcé de le fuir!...

HENRIETTE, de même.

Parce que vous avez le caractère le plus léger!...

SENNETERRE.

Et vous le plus injuste!...

HENRIETTE.

Qui m'a rendue si malheureuse!... Et si j'avais pu me soustraire à cette tyrannie...

SENNETERRE.

Vous en aviez les moyens... cet acte de séparation que vous m'avez renvoyé...

HENRIETTE, avec amertume.

Et que vous aviez signé d'avance!...

SENNETERRE.

Eh bien ! madame, il fallait en faire autant!...

HENRIETTE, poussée à bout.

Oui ! j'ai eu tort... et après une pareille conduite... si cet acte, qui doit nous rendre la liberté, était là... oui, s'il était là, monsieur... je le signerais sur-le-champ!...

SENNETERRE, tirant un papier de sa poche.

Le voici, madame...

HENRIETTE, stupéfaite et à part.

Ciel!...

SENNETERRE.

Et puisque nous sommes d'accord (*Il lui montre la table et une plume.*) et qu'il y a là tout ce qu'il faut... (*Il passe à la table.*)

HENRIETTE, à part.

Qu'ai-je fait?... Oh! mon Dieu! je n'y suis plus! ma tête se perd... et personne pour me conseiller!... (*frappée d'une idée.*) Ah!... elle dit que lorsqu'on veut s'en aller, il faut ouvrir les deux battants!... c'est peut-être le seul moyen.

SENNETERRE, lui montrant le papier sur la table.

Eh bien! madame?

HENRIETTE, vivement et courant à la table.

Eh bien! monsieur... je signe!... je signe avec joie!... (*écrivant tout en parlant.*) et je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie.

SENNETERRE, étonné.

Ah!... je ne m'attendais pas à tant de sympathie!

HENRIETTE, écrivant.

Tout ce que je demande, c'est qu'on ne perde pas une minute, pas un instant, pour m'affranchir d'un lien qui m'est odieux!

SENNETERRE, pendant qu'elle cache le paquet.

Vous serez servie à souhait. Le cardinal est tout puissant; entre gens de notre condition, il ne veut pas d'éclat... il suffit d'un consentement mutuel... et dès qu'il aura cet acte entre les mains, nous sommes libres! C'est absolument comme si nous n'avions jamais été mariés.

LA MARQUISE DE SENNETERRE ,

HENRIETTE , achevant d'écrire l'adresse.

C'est bien, c'est bien, monsieur! (*à part.*) Mais comment faire?... à qui le confier?...

LE COMMANDEUR, en dehors.

Tiennette! Comtois!...

HENRIETTE, à part.

Ah! le Commandeur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, paraissant au fond et parlant à la coulisse.

Trouvez - moi donc mon ivrogne de cocher, qui abandonne son poste!... Le béliâtre me fera manquer l'audience du cardinal.

HENRIETTE, à part.

L'audience du cardinal...

LE COMMANDEUR, à Senneterre.

Je l'avais oubliée, et sans Bassompierre, que j'ai rencontré à la place Royale, et qui s'y rendait en toute hâte... (*haut et apercevant Henriette assise près de la table, en se retournant.*) Eh! bon Dieu! madame de Failly! Comment, belle dame! vous avez quitté la promenade, dans le moment le plus agréable... celui où on ne peut plus faire un pas sans être étouffé?

HENRIETTE, se levant.

Oui... ce bruit... cette foule si nouvelle pour moi... je me suis sentie un peu indisposée..

LE COMMANDEUR , avec intérêt.

Mais cela va mieux ?

HENRIETTE , s'efforçant de sourire.

Oh ! beaucoup mieux !... ce n'était rien... et jamais je ne me suis si bien portée. Commandeur... vous avez tout pouvoir auprès de Son Eminence... voici une demande que je tiendrais à lui faire parvenir sur-le-champ.

SENNETERRE , à part.

Allons, elle est plus pressée que moi ! C'est clair, elle ne m'a jamais aimé.

LE COMMANDEUR.

Je m'en charge. Je ne sais pas ce que c'est, mais je l'appuierai de toutes mes forces ; fiez-vous à moi.

SENNETERRE , à part.

A merveille !

HENRIETTE , à part.

Et maintenant que j'ai pris mon parti... (*haut et changeant de ton.*) Commandeur, une visite indispensable... vous serez assez bon pour me donner la main jusqu'à ma voiture ?

LE COMMANDEUR , avec empressement.

Trop flatté... ne suis-je pas votre chevalier ?

HENRIETTE.

Je n'en veux pas d'autre !... (*lui donnant la main.*) Venez. (*à part.*) Et ce rendez-vous avec Marion !... Ah ! si j'osais !! (*à Senneterre, froidement.*) Monsieur, je vous salue.

(Elle sort avec le Commandeur.)

SCÈNE III.

SENNETERRE, seul, après un silence.

C'est elle qui l'a voulu!... Je n'ai pas de reproche à me faire!... J'ai mis tous les procédés de mon côté!... Après tout, cela vaut mieux! nos fortunes sont distinctes!... La sienne est considérable... Nous vivrons très agréablement, moi ici, elle là-bas, au fond de la Bretagne... (*après une pause.*) Mais a-t-on idée d'une pareille folie!... S'introduire chez Marion!... se lier avec elle! se donner un ridicule!... Ces provinciales n'ont pas le moindre tact!... (*regardant par la fenêtre.*) Dieu merci! elle s'éloigne!... la voilà partie!... et dans quelques heures, sans doute, elle sera sur le chemin de Bretagne!... (*se promenant avec joie.*) Je suis libre, enfin!... me voilà redevenu garçon!... Comme ce mot seul vous fait respirer plus à l'aise... (*avec transport.*) Libre!... libre de consacrer ma vie à la seule femme qui comprenne l'amour! et dont la tendresse puisse vous donner quelque orgueil!... la seule qui, tour à tour, vive, gaie, sensible, folle, spirituelle, malicieuse, vous offre réunis tous les charmes, tous les attraits de mille femmes à la fois! Et c'est moi qu'elle aime!... C'est moi!... Marion!... Elle va venir ici!... Seuls, tous deux!... Elle me l'a dit!... (*écoutant.*) Justement!... C'est sa voix!... C'est elle!... (*Il regarde.*) Encore ce Cinq-Mars!... Ah! il faudra pourtant qu'elle rompe avec tous ces gens-là!

(Il s'assoit près de la table.)

SCÈNE IV.

SENNETERRE, MARION, CINQ-MARS.

MARION, à Cinq-Mars.

Vous êtes insupportable !

CINQ-MARS.

Je te dis que tu l'as regardé, en souriant...

MARION.

Grammont ?

CINQ-MARS.

Ou Buckingham ;... peut-être tous les deux.

MARION, avec humeur.

Vous rêvez !...

CINQ-MARS.

Alors, pourquoi t'esquiver de la promenade ?...

MARION.

Que vous importe ?

CINQ-MARS.

C'est que tu avais donné un rendez-vous ?

MARION, avec impatience.

Eh bien ! oui, là !... j'avais donné un rendez-vous... ici, dans mon boudoir !... (*montrant Léonard.*) à monsieur... que voilà. Etes-vous content ?

CINQ-MARS, étonné et regardant Léonard.

Ah !... le petit peintre !... pour une séance ? (*passant près de Senneterre.*) Vrai !... vous l'attendiez ?...

Avec la plus vive impatience !...

CINQ-MARS.

C'est différent !... (*à part.*) elle en attend peut-être aussi un autre !... (*bas à Senneterre.*) Dites donc... Léonard?...

SENNETERRE.

Monseigneur ?...

CINQ-MARS, bas.

Rendez-moi un service !... ne la quittez pas... prolongez la séance !...

SENNETERRE, bas.

Si cela peut vous obliger ?

CINQ-MARS, bas.

Oui !... entre nous... j'ai peur de quelque diablerie... (*s'asseyant près de la table.*) Du reste je ne pars pas encore... et je ne serai pas fâché d'assister...

MARION, le regardant.

Eh bien !... vous restez là ?...

CINQ-MARS.

Pour voir où en est votre portrait !... Faites comme si je n'y étais pas !... commencez toujours... ça m'amusera.

MARION, avec humeur.

Du tout !... vous nous gêneriez !...

CINQ-MARS.

Je ne dirai rien.

MARION.

Je vous connais !... vous n'y tiendriez pas !... Et cette chasse à Ruel... où l'on vous attend ?... Allons, allons...

partez !... et envoyez-moi Tiennette pour me recoiffer... (*bas à Senneterre.*) pour faire défendre ma porte.

CINQ-MARS, se levant.

Puisque tu le veux absolument... (*revenant.*) à propos... qu'est donc devenue madame de Failly ?...

MARION.

Je vous le demanderais... vous lui donniez le bras.

CINQ-MARS.

Ma foi ! dans un moment de cohue... où j'étais fort inquiet de vos œillades, je me suis approché pour entendre ce que vous disiez à ce petit mauvais sujet d'abbé de Gondy !... Elle a quitté mon bras, ou j'ai quitté le sien... je ne sais lequel... mais nous avons été séparés et je n'ai pu la rejoindre.

MARION.

C'est joli !... on vous confiera des dames, une autre fois !... Et moi qui l'ai invitée à souper !

CINQ-MARS.

Oh ! elle se retrouvera... rien ne se perd à la place Royale !... Savez-vous qu'elle est charmante, cette petite femme ?...

SENNETERRE, d'un air indifférent.

Pouh !...

CINQ-MARS.

Pardonnez-moi ; j'ai causé avec elle !... à travers son petit embarras provincial, on distingue du charme, de la grâce, de l'esprit !

SENNETERRE, à part.

Il s'y connaît !...

MARION, à Cinq-Mars.

Mais allez-vous-en donc.

CINQ-MARS.

Et un piquant!... une malice dans ses observations! Je vous certifie que si elle peut parvenir à vaincre sa timidité, elle aura du succès! Elle a été remarquée... suivie... et je ne serais pas surpris qu'un galant ne nous l'eût déjà enlevée!

SENNETERRE, souriant à Marion.

Et si bien enlevée, je crois, que nous ne la reverrons plus.

UN VALET, annonçant.

Madame de Failly!

SENNETERRE, étonné.

Hein?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRIETTE, en toilette très élégante.

CINQ-MARS.

Eh, la voilà!... au moment où nous nous désolions...

SENNETERRE, à part.

Encore elle!

MARION, assise à sa toilette.

C'est vous, mon cœur!

HENRIETTE, allant à Marion.

Pardon!... j'étais si impatiente de me rendre à votre invitation... (*passant devant Senneterre et prenant sa place près de Marion.*) Mille pardons, monsieur; je vous dérange... mais je désirais tant me retrouver près de cette chère amie!... (*à Marion.*) Je

viens de trop bonne heure, n'est-ce pas? c'est ridicule!... c'est qu'en province, on se réunit toujours trois heures d'avance! On aime tant à causer, à bavarder... on n'a que cela à faire!

CINQ-MARS.

Vous étiez sûre du plaisir que nous aurions tous... vous le voyez à la joie générale!

SENNETERRE, à part.

Morbleu! mais qu'est-ce que cela signifie? oser reparaître!...

CINQ-MARS, la faisant asseoir près de Marion.

Asseyez-vous donc...

HENRIETTE, lui souriant.

Mille grâce!...

MARION.

Qu'êtes-vous donc devenue, ma belle?

HENRIETTE.

J'étais honteuse de mon costume de voyage!... J'ai été faire un peu de toilette... (*bas.*) comme vous me l'aviez conseillé!

MARION, *bas.*

C'est clair!... Quand on veut combattre, il faut des armes.

HENRIETTE, *bas.*

Et je me suis dépêchée, car il y a du nouveau.

MARION, avec curiosité, et se rapprochant.

Bah!... Conte-moi donc cela! (*Elles causent à voix basse.*)

SENNETERRE, à part, à l'autre bout du théâtre.

Allons, il n'y aura plus moyen de dire un mot à

Marion sans qu'elle se jette entre nous!... Mais qu'est-ce qu'elle veut?... quel est son but?...

LE VALET, annonçant.

Monsieur le Commandeur...

SENNETERRE, à part.

Bien!... toute la ville!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, aux dames.

Ne vous dérangez pas!... c'est moi.

CINQ-MARS.

Déjà revenu de l'audience du cardinal?

LE COMMANDEUR.

Il n'y en a pas eu!... Un monde horrible dans les salons... Mais son Eminence nous a tous congédiés de la manière la plus gracieuse, pour aller faire les honneurs de Ruel à Sa Majesté... Je n'ai eu que le temps de lui dire deux mots, (*à Marion.*) et d'accourir où mon cœur me rappelait...

MARION.

Je suis à vous, Commandeur!... C'est que nous avons des secrets avec madame de Failly... (*Elles continuent à causer bas.*)

LE COMMANDEUR.

Très bien!... (*aux hommes qui sont restés debout et en regardant Henriette.*) Diable!... une toilette du meilleur goût!...

CINQ-MARS, à la droite de Gaucher.

C'est ce que je remarquais... Je parie que c'est pour moi qu'elle est revenue si vite!...

SENNETERRE, à la droite de Cinq-Mars.

Pour vous ?

LE COMMANDEUR, à Cinq-Mars.

Madame de Failly?... Ah! vous voilà déjà, monsieur le conquérant!

CINQ-MARS.

Hum! hum!... elle me regardait tantôt... Eh! tenez, encore...

SENNETERRE, bas.

Vous croyez?...

CINQ-MARS.

Parbleu! elle a regardé de ce côté... (*à Senneterre.*)
Ce ne peut être que vous ou moi... et comme ce n'est pas vous... il est clair que c'est...

LE COMMANDEUR, piqué.

Eh bien?... et moi donc?

CINQ-MARS, haussant les épaules.

Ah! Commandeur!... vous m'affligez!... (*Tous trois causent bas.*)

MARION, bas à Henriette; et comme lui répondant.

Vous l'avez revu à la promenade?...

HENRIETTE, bas.

Au bras de ma rivale!...

MARION.

Qui est-elle donc?

HENRIETTE.

Je n'ai pas osé m'informer!...

MARION, bas.

Et lui?... vous a-t-il aperçue?...

HENRIETTE, de même.

Ah!... il faisait une figure!...

MARION, riant.

Je la vois d'ici!...

SENNETERRE, causant avec Cinq-Mars et Gaucher.

Mais non... des manières provinciales!

LE COMMANDEUR.

Des manières très distinguées!

CINQ-MARS.

Certainement!...

HENRIETTE, bas à Marion.

Mais, c'est maintenant surtout que j'ai besoin de vos conseils!... Je puis le rencontrer dans un salon...

MARION.

C'est là le plus facile... Il faut trancher dans le vif!... (*Elles continuent à causer à voix basse.*)

CINQ-MARS, aux deux autres.

Je vous dis qu'elle n'a besoin que d'être formée!... j'ai envie de m'en charger...

SENNETERRE, étourdi.

Vous?

LE COMMANDEUR, vivement à Cinq-Mars.

Je vous le conseille... (*à part.*) Cela m'en ferait un de moins.

SENNETERRE, inquiet.

Oh!... vous ne réussirez pas!...

CINQ-MARS.

Bon... ces vertus de province vont quelquefois

plus vite que les autres!.. En une demi-heure, je parie que j'obtiens un rendez-vous!...

SENNETERRE.

En une demi-heure?...

LE COMMANDEUR, froidement et prenant une prise de tabac.

Il en est capable!...

CINQ-MARS, gaiement.

Quand ce ne serait que pour réveiller Marion, qui s'endort singulièrement à mon égard!... (*Il s'approche des dames.*)

SENNETERRE, à part.

Eh bien!... je joue un joli rôle... mais je puis d'un seul mot... (*bas à Gaucher.*) Commandeur... cette demande que madame de Failly vous a confiée... vous l'avez encore?

LE COMMANDEUR.

Soyez tranquille!... elle est remise... Oh! c'est la première chose!

SENNETERRE, à part, avec dépit.

Que m'importe après tout?... Elle n'est plus rien pour moi.

CINQ-MARS, aux dames.

Ah! ça, ma chère Marion... vous accaparez madame de Failly!...

MARION, se levant avec Henriette.

Comment! vous n'êtes pas encore parti, vous?

CINQ-MARS.

J'ai une grande heure devant moi.

HENRIETTE, d'un air chagrin.

Vous allez nous quitter, monsieur de Cinq-Mars?... Ah! c'est bien mal!

CINQ-MARS, d'un air galant.

Vous mettriez quelque prix à me retenir près de vous?...

HENRIETTE.

Mais sans doute !...

MARION, montrant un fauteuil à Henriette.

Commandeur, sonnez donc. (*à Henriette.*) Asseyez-vous là!... mon cœur... tandis qu'on va me coiffer. Et vous, monsieur Léonard... voyez ce que vous voulez placer dans mes cheveux... (*bas.*) vous pourrez rester près de moi.

SENNETERRE, *bas.*

Non!... je sors.

MARION, *bas.*

Je vous le défends.

SENNETERRE, *bas.*

C'est que vous ne savez pas ce que je souffre!

MARION, *bas.*

Mon Dieu, si!... Je me mets bien à votre place!... C'est un moment à passer... je trouverai le moyen de les renvoyer.

(Tiennette est entrée et arrange les cheveux de Marion; Gaucher est près de Marion, et semble donner son avis; tandis que Cinq-Mars cause avec Henriette, qu'il a fait asseoir à l'autre bout du théâtre près de la table. Senneterre est debout au milieu des deux groupes, et regarde du côté d'Henriette.)

SENNETERRE, à part.

Je vois ce que c'est!.. elle veut m'embarrasser.... me mettre dans la position la plus fausse, la plus ridicule!... Eh bien! morbléu! je brave tout... je ferai la cour à Marion devant elle!... (*s'asseyant brusquement près de Marion, en tournant le dos à Cinq-Mars et à Henriette.*) Je ne veux pas même m'apercevoir qu'elle est là!...

HENRIETTE, riant et à Cinq-Mars.

Ah! monsieur de Cinq-Mars, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

MARION, à Senneterre qui se retourne involontairement.

Qu'est-ce que vous avez donc?

SENNETERRE, embarrassé.

Rien!... C'est qu'ils sont là... à chuchoter!...

MARION, bas.

Qu'est-ce que cela vous fait?... Est-ce que cela vous regarde?...

HENRIETTE, haut et minaudant.

Faire des conquêtes à Paris!... moi! une pauvre petite provinciale... sans usage, sans expérience!... qui n'a rien de ce qui peut séduire!... Eh! bon Dieu! que deviendrais-je au milieu de toutes vos belles dames, si adroites, si coquettes, qu'elles peuvent se laisser adorer par dix amants à la fois sans en aimer un seul; si spirituelles qu'ils ne s'aperçoivent jamais qu'ils sont trompés;... si sûres de leur beauté (*regardant du côté de Marion.*) que tous les matins elles se font elles-mêmes leur visage!...

CINQ-MARS, riant.

C'est parbleu bien cela!

SENNETERRE, à Marion qui se met du rouge.

Tiens!... vous mettez du rouge, Marion?

MARION.

Oh! très peu...

LE COMMANDEUR.

Pour faire comme tout le monde.

CINQ-MARS, à Henriette.

Et comptez-vous pour rien ce naturel, cette simplicité touchante... (*baissant la voix.*) Je vous suis

garant, moi, que vous tournerez toutes les têtes... Il y en a déjà une de ma connaissance...

HENRIETTE, souriant avec coquetterie.

C'est qu'elle n'est pas bien forte!... (*à Marion.*) A propos, ma chère, je vais être votre voisine!... j'ai arrêté l'hôtel qui touche le vôtre.

MARION.

Vraiment?...

SENNETERRE, à part.

Il ne manquait plus que cela!

CINQ-MARS.

Vous vous fixez donc à Paris?

HENRIETTE.

Tout-à-fait!... Je veux m'entourer d'un petit cercle de gens aimables. (*à Cinq-Mars.*) Je compte sur vous, monsieur de Cinq-Mars?...

CINQ-MARS, flatté.

Comment donc!...

HENRIETTE.

Les poètes, les jolies femmes... des militaires surtout!... (*regardant Gaucher en dessous au moment où il remonte vers le fond.*) J'ai une passion pour les gens de guerre.

LE COMMANDEUR, s'arrêtant et passant de son côté.

Vraiment! belle dame?

HENRIETTE, à part, le voyant arriver près d'elle.

Eh bien! mais ça n'est pas si difficile! ça va!... ça va!...

LE COMMANDEUR, flatté et bas à Senneterre.

Elle est... elle est remplie de goût, cette femme! (*haut à Henriette.*) Il est certain que la profession

militaire donne une grâce!... une élégance!... un je ne sais quoi!... (*Il va à elle et passe à la droite.*)

SENNETERRE, à part, avec impatience.

Et le vieux Gaucher aussi! (*haut, en cherchant à se contraindre.*) On peut s'étonner cependant que la famille de madame de Failly... l'abandonne ainsi à elle-même, et la laisse se fixer dans une ville... où seule... exposée à mille pièges...

CINQ-MARS.

Il n'y aurait qu'un mari qui pourrait s'en fâcher.

HENRIETTE.

Et je n'en ai pas!... je suis veuve.

SENNETERRE, la regardant.

Veuve! vous, madame?

HENRIETTE, de même.

Oui monsieur. Cela vous étonne?

SENNETERRE, interdit.

Non! non! (*à part.*) Au fait, c'est à peu près la même chose...

MARION, à Senneterre.

Pas mal! veuve! ça ne décourage personne! elle ira très bien.

CINQ-MARS.

Veuve!.. pauvre petite femme!..

LE COMMANDEUR.

Un mari jaloux?

CINQ-MARS.

Brutal?...

HENRIETTE.

Hum!... il avait des qualités... pas beaucoup!... mais enfin...

CINQ-MARS.

Un monstre ?...

LE COMMANDEUR.

Comme ils sont tous !...

HENRIETTE , gravement.

N'importe, messieurs, je veux honorer sa mémoire !... n'en parlons plus.

MARION, riant.

C'est ce qu'on peut faire de mieux pour les maris !
(à *Senneterre qui va et vient.*) Mais qu'avez-vous donc ?... vous ne tenez pas en place !

SENNETERRE.

Rien !... rien !... (à *part.*) Et je ne puis me défendre !
je ne puis dire un mot !

MARION, haut.

Regardez donc, Léonard; trouvez-vous ces perles ?..

SENNETERRE , sans regarder.

Très bien !... très bien !...

CINQ-MARS, à Henriette.

Heureux celui qui pourra vous consoler !

LE COMMANDEUR.

Car vous ne resterez pas insensible...

HENRIETTE.

Oh ! il faudra bien se faire une raison !...

CINQ-MARS, bas.

Sans doute... et si je pouvais vous parler un moment sans témoins...

SENNETERRE, s'approchant.

Qu'entends-je ?

CINQ-MARS, se retournant.

Hein !... quoi ?...

HENRIETTE, à mi-voix, montrant Senneterre.

Quel est ce monsieur?

CINQ-MARS.

Monsieur Léonard!... un jeune peintre.

LE COMMANDEUR.

Qui doit aller à Rome.

HENRIETTE, froidement.

Je ne connais pas.

CINQ-MARS.

Il vous regarde avec une attention!.. un feu!.. Ces artistes!... Je suis sûr qu'il a envie de faire votre portrait.

SENNETERRE.

Moi?

HENRIETTE.

Ah! je serais enchantée de l'avoir de la main de monsieur.

CINQ-MARS.

Pour le donner?...

HENRIETTE, souriant.

Peut-être...

LE COMMANDEUR.

Et à qui?...

HENRIETTE, le regardant avec coquetterie et se levant.

C'est mon secret!

CINQ-MARS, à part.

C'est pour moi!..

LE COMMANDEUR, à part.

Elle m'a lancé un coup d'œil!

CINQ-MARS, courant à Senneterre.

Eh, vite, mon cher Léonard, une petite esquisse!

En deux minutes...

[SENNETERRE, bas à Marion qui se lève aussi.

Tirez-moi donc de là !...

MARION, bas.

Débarrassez-vous-en... deux coups de crayon.

SENNETERRE, bas.

Mais je ne sais pas le tenir ; je ne m'en suis jamais servi.

MARION, riant aux éclats.

C'était donc un prétexte !... Ah ! c'est délicieux !

CINQ-MARS.

Quoi donc ?

MARION, riant toujours et passant à la droite de Senneterre.

Ce pauvre Léonard, qui n'ose pas vous dire... nous lui avons fait perdre son temps... et il a une leçon à donner à l'autre bout de Paris.

CINQ-MARS.

Ah ! c'est différent !...

HENRIETTE.

Il ne faut pas le retenir ; allez à votre leçon, monsieur.

LE COMMANDEUR et CINQ-MARS.

Oui, oui... allez à votre leçon, mon cher.

SENNETERRE, bas à Marion.

Eh bien ! il faut donc que je m'en aille ?

MARION, bas.

Pour quelques minutes seulement.

SENNETERRE, de même.

J'enrage !... Mais ce Cinq-Mars ?

MARION, de même.

Il va partir aussi. (*haut.*) Pour le coup, monsieur d'Effiat, vous manquerez la chasse!... vous n'avez plus qu'un moment...

CINQ-MARS.

C'est, ma foi! vrai... c'est désolant! Eh! parbleu! j'y pense... madame de Failly n'a jamais vu la cour réunie... Si vous m'accompagniez jusqu'au lancer, mesdames; c'est un coup d'œil superbe!... En une heure vous serez revenues.

HENRIETTE.

Ah! ce serait charmant.

MARION, d'un air contraint.

De tout mon cœur.

SENNETERRE, bas.

Eh bien! vous partez à présent?

MARION, de même.

Au contraire!... c'est un moyen de les éloigner.

CINQ-MARS.

Eh! vite, Commandeur... les mantes de ces dames?

LE COMMANDEUR, allant vers le fond.

Nous allons les prendre dans l'antichambre.

MARION, portant sa main à sa tête.

Ah!...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MARION, feignant de souffrir et s'asseyant à droite.

Je ne sais!... une douleur subite!... une migraine affreuse!...

HENRIETTE, à part.

Elle veut rester!... (*haut et portant la main à son cœur.*) Ah! mon Dieu!...

TOUS, se tournant de son côté.

Eh bien ?...

HENRIETTE, même jeu.

Une palpitation horrible!.. je ne peux pas me soutenir.. (*Elle retombe sur son fauteuil à gauche.*)

SENNETERRE, à part.

Toutes deux!...

MARION, à part.

Qu'est-ce qu'elle fait donc?... elle ne comprend pas!

HENRIETTE, bas à Cinq-Mars qui est revenu près d'elle.

A votre place... je ne m'en irais pas!...

CINQ-MARS, frappé.

J'entends!...

LE COMMANDEUR, regardant Henriette.

Pauvre petite femme!... c'est comme moi!... je ne peux pas voir quelqu'un se trouver mal... sans éprouver une émotion!.. (*Il va de l'une à l'autre avec un flacon de sels à la main.*)

CINQ-MARS, regardant Henriette.

Impossible de vous quitter maintenant!... Décidément, je vais envoyer dire à Sa Majesté que je suis dans mon lit, à trembler la fièvre.

SENNETERRE, à part.

Que ne l'a-t-il double tierce!

HENRIETTE, bas à Cinq-Mars.

Très bien.

SENNETERRE, à Marion.

C'est lui qui va rester?...

MARION, bas.

N'allez-vous pas me faire une scène?... Je suis déjà assez malheureuse!... Revenez sur-le-champ!... je vous attendrai dans le petit salon bleu, avant souper!

CINQ-MARS, aux dames.

Voilà qui est arrangé... cela va déjà mieux?... nous irons à ce bal masqué!... Gaucher, il faudrait avoir des billets pour tout le monde...

LE COMMANDEUR.

C'est facile!... je vais passer à l'ambassade.

CINQ-MARS, bas à Senneterre, et en remontant la scène.

C'est fait, mon cher; j'ai mon rendez-vous.

SENNETERRE, à part.

Et aucun moyen de le provoquer!... pas pour elle... je ne l'aime plus... mais je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom...

CINQ-MARS, à Henriette.

Je cours renvoyer mes gens. (*bas.*) Tâchez de vous débarrasser de Marion.

SENNETERRE, à part.

Ah!... à tout prix j'empêcherai... (*le menaçant de loin.*) A nous deux, monseigneur! vous allez recevoir de mes nouvelles.

(Senneterre sort par le fond.)

CINQ-MARS, entraînant Gaucher.

Adieu, mes toutes belles! Allons, Commandeur!...

(Cinq-Mars et le Commandeur sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

MARION, HENRIETTE. Elles se regardent un moment en riant.

HENRIETTE.

Eh bien!... je n'ai pas trop mal été?

MARION, riant.

A cela près, ma chère, que vous avez tout bouleversé.

HENRIETTE, se levant.

Mais non... j'ai fait comme vous.

MARION, de même.

Il ne fallait pas. En retenant Cinq-Mars... en restant vous-même, vous avez fait manquer un rendez-vous que j'avais préparé!... ce pauvre Léonard est parti furieux.

HENRIETTE, d'un air ingénu.

Oh ! que je suis fâchée !... Ah ! bien ! je m'en vais... je vous laisse.

MARION, la retenant.

Il est bien temps maintenant.

HENRIETTE.

Il fallait donc me faire signe !... Dame ! quand on ne sait pas...

MARION.

C'est juste !... Mais, c'est égal... je rarrangerai cela.

HENRIETTE, cherchant à la pénétrer.

Oui... vous trouverez quelque autre occasion?...

MARION.

C'est déjà fait... j'ai mon plan.

HENRIETTE, inquiète.

Ah!...

MARION.

Pendant le bal, je vous expliquerai. . Je vais faire venir deux dominos pareils...

HENRIETTE, intriguée.

Deux dominos!...

MARION.

C'est excellent!... pour les intrigues, les substitutions... vous verrez! Tout ce que je vous demande, c'est de redoubler d'adresse auprès de Cinq-Mars, de le rendre bien amoureux.

HENRIETTE, souriant.

Mais... c'est en assez bon train.

MARION.

Vrai?...

HENRIETTE, baissant la voix.

Il va venir!...

MARION.

Un rendez-vous!... déjà?

HENRIETTE.

C'est trop tôt?

MARION.

Non!... avec lui, il n'y a pas de danger; il a si bonne opinion de son mérite!...

HENRIETTE.

Il m'a dit de tâcher de me débarrasser de vous.

MARION, souriant.

Oh! le scélérat!... il ne se doute pas du plaisir qu'il me fait! (*regardant de côté.*) Je l'aperçois qui rôde... je me sauve. (*Elle passe vers sa chambre.*)

HENRIETTE, bas et la suivant.

Mais, confiez-moi d'abord...

MARION.

Plus tard!... (*l'embrassant sur le front.*) Ah! je vous

en prie, chère petite... enlevez-le-moi ! enlevez-le-moi !... c'est une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais. (*haut.*) Pardon, mon cœur, quelques ordres à donner... ne vous ennuyez pas trop.

(Elle rentre dans sa chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, seule.

Ah ! bon Dieu !... où en suis-je réduite !... et quelle tâche je me suis imposée !... mais c'est égal, je ne reculerai pas... c'est la cause des femmes mariées que je défends ! et je me sens un courage !... un désir de vengeance !... je voudrais les séduire tous ! et puis, c'est amusant. Je ne sais pas ce qu'elle projette !... mais, ce mariage avec Cinq-Mars... qu'elle avait demandé et qu'elle redoute !... Ah ! maintenant, c'est mon seul moyen de salut. Si je pouvais en donner l'idée à monsieur de Cinq-Mars... et l'inquiéter assez pour... Oui, oui elle l'épousera, il le faut, et je m'en charge !... Le voici !...

(Cinq-Mars paraît, regarde si Henriette est seule, et s'approche avec empressement.)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, CINQ-MARS.

CINQ-MARS.

Ah !... j'ai guetté le départ de Marion, et je puis enfin vous peindre tout l'amour...

HENRIETTE.

Je vous attendais, monsieur de Cinq-Mars. Ecoutez ! je n'ai point l'art de vos coquettes de Paris ; je suis franche, sans aucun détour... et je vais vous faire tout de suite un aveu que, sans doute, vous n'êtes pas accoutumé à entendre.

CINQ-MARS, avec confiance.

Mon Dieu, si ! ça m'arrive tous les jours... (*souriant.*) Cet aveu... c'est que...

HENRIETTE, timidement.

C'est que... je ne saurais vous aimer !

CINQ-MARS, stupéfait.

Ah !... c'est particulier !...

HENRIETTE.

Je rends justice à votre caractère noble, généreux ; mais quand vous saurez qu'un attachement antérieur...

CINQ-MARS.

Un attachement ?

HENRIETTE, d'un air pénétré.

Un amour profond et malheureux !... le seul que j'aie jamais éprouvé... et qui dispose de toute ma vie !

CINQ-MARS, vivement.

Pas un mot de plus, belle dame ! Un amour malheureux... vous, qui méritez les adorations !... N'importe, je dois respecter... un attachement antérieur ! c'est sacré... pour un galant homme !... J'avais cru, d'abord... et naturellement... une veuve... c'est tout simple... c'est reçu ! Je n'en suis pas moins flatté d'une

confiance qui... que... et j'ai bien l'honneur... de...
(*Il salue comme pour sortir.*)

HENRIETTE, l'arrêtant d'un geste.

Un moment! je vous ai dit que j'avais beaucoup d'amitié pour vous... je veux vous en donner une preuve. (*après une pause.*) Vous aimez Marion?

CINQ-MARS, avec feu.

Si je l'aime!... j'en suis fou!... non que je ne fusse aussi très amoureux de vous... tout à l'heure, certainement! mais votre aimable franchise... dès que j'ai su... qu'il n'y avait rien à espérer, j'ai retrouvé toute ma tendresse pour Marion... plus forte que jamais! C'est le propre d'un amour véritable!

HENRIETTE.

Eh bien! si vous n'y prenez garde, elle vous sera enlevée.

CINQ-MARS.

Marion!... qu'est-ce que vous me dites là?.. (*à part.*) Elles m'échapperaient toutes deux à la fois!.. (*haut.*) Enlevée! et par qui?

HENRIETTE.

C'est la seule chose qu'elle ne m'ait pas confiée.

CINQ-MARS.

Elle ne m'aime donc pas?

HENRIETTE, en confidence.

C'est-à-dire qu'elle vous adore!... elle en devient triste, malheureuse!...

CINQ-MARS.

Elle, si gaie?...

HENRIETTE.

Elle cherche à s'étourdir devant le monde... mais en secret, elle passe sa vie dans les larmes.

CINQ-MARS.

Pauvre fille!... je lui en sais bien bon gré.

HENRIETTE, lentement.

Mais à côté de son amour pour vous (c'est peut-être une faiblesse), elle a une ambition, une idée fixe... qui ne la quitte plus... Elle voudrait un rang... un titre, un nom, qui la replaçât dans le monde d'une manière honorable!...

CINQ-MARS.

Ah! sa folie de mariage qui lui reprend!... Impossible!... Je lui ai dit : « Ma chère, tout ce que tu « voudras!... mon cœur, ma fortune... mais un mariage « sérieux!... oh! oh!... serviteur! Diable! diable!... « ma famille!... le roi lui-même!... » (*à mi-voix.*) Et puis, entre nous, on n'épouse pas Marion.

HENRIETTE.

Hum!... Il y a peut-être des gens plus hardis que que vous!

CINQ-MARS.

Vous croyez?...

HENRIETTE.

Je n'y connais rien, moi!... mais... elle n'aime que vous, c'est clair! mais sa fierté est blessée de voir que vous lui refusez la seule preuve d'amour qu'elle ambitionne!... Un autre, moins aimable, peut lui offrir de réaliser son rêve favori... avec un titre, un nom, une fortune immense... et il ne faut qu'un moment de dépit pour qu'elle s'immole et accepte le nom, le titre et la fortune!...

CINQ-MARS, agité.

Ce serait horrible!... épouvantable!... Mais cela ne

se peut pas!... Quel est l'homme de la cour qui oserait s'afficher publiquement?...

HENRIETTE.

Publiquement, non. Mais n'y a-t-il pas toujours des moyens de s'assurer de la main d'une femme, sans mettre toute la ville dans sa confiance!... Une chapelle voisine!... un prêtre qui serait averti au moment où l'on serait parvenu à vous éloigner...

CINQ-MARS, frappé.

Un mariage secret?...

HENRIETTE.

Je n'en sais rien.

CINQ-MARS, vivement.

Si fait!... vous le savez, c'est positif!... c'est un projet arrêté!... Quelle indignité!... quel infâme guet-apens!... (*voyant venir Tiennette.*) Chut!... quelqu'un!... nous reprendrons cela.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TIENNETTE.

TIENNETTE.

Monsieur le Marquis?...

CINQ-MARS.

Qu'est-ce?...

TIENNETTE.

Un homme en manteau, qui s'est éloigné sur-le-

champ, vient de me remettre ce billet pour vous.
(*Elle sort.*)

CINQ-MARS, à Tiennette.

C'est-bien!... (*à Henriette en lui montrant la lettre.*) Pardon!... Vous permettez?...

HENRIETTE, qui a jeté les yeux sur l'adresse et à part.

L'écriture de mon mari!...

CINQ-MARS, à lui-même.

Ah! ah!... c'est singulier!... (*regardant la suscription.*) C'est bien pour moi. Parbleu!... je cours punir l'insolent... (*Il fait un pas pour sortir.*)

HENRIETTE, inquiète.

Où allez-vous donc?

CINQ-MARS.

Rien... rien!... une affaire imprévue...

HENRIETTE, le menaçant du doigt en souriant.

Ah!... vous voyez!... voilà que vous préparez encore des chagrins à Marion.

CINQ-MARS.

Moi?...

HENRIETTE.

C'est une lettre de femme...

CINQ-MARS.

Je vous proteste...

HENRIETTE.

Un rendez-vous...

CINQ-MARS.

Mais, non...

HENRIETTE.

Si fait! si fait.

CINQ-MARS, lui présentant la lettre.

Jugez-en vous-même... (*Henriette feint d'hésiter.*)

Non... ce sera me rendre service!... car en honneur, je n'y comprends rien!... (*Il lui donne la lettre.*)

HENRIETTE, lisant.

« Un homme que vous avez mortellement offensé!.. (*à part.*) O ciel!... (*lisant.*) « et d'une naissance égale « à la vôtre... vous demande satisfaction à l'instant... « Il vous attend seul... près des fossés de l'Arsenal! »

CINQ-MARS.

Point de signature!...

HENRIETTE, à part.

Ah!... je me sens mourir!... Si j'avais su! si j'avais pu prévoir!...

CINQ-MARS.

Eh! mais, comme vous voilà troublée!... Combien je suis sensible à l'intérêt que vous me témoignez!... mais, ne craignez rien... je suis tellement sûr de moi...

HENRIETTE, plus effrayée.

Quoi! vous accepteriez?...

CINQ-MARS.

Il est bon gentilhomme!... Jamais je n'ai refusé un coup d'épée à quelqu'un qui en était digne!...

HENRIETTE.

Vous exposer! je ne souffrirai pas...

CINQ-MARS, souriant.

Quel enfantillage!... mais la première personne venue vous dira que je ne puis me dispenser de m'y rendre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SENNETERRE, au fond.

SENNETERRE, à part.

Il ne vient pas! Je n'ai pu résister à mon impatience, et... (*les apercevant.*) Encore ensemble!...

CINQ-MARS.

Eh! tenez... Léonard lui-même!

HENRIETTE, à part.

Ah! mon Dieu!

CINQ-MARS.

Parbleu! mon cher, vous arrivez à propos, pour convaincre madame de Failly... Tenez!... (*lui présentant la lettre.*) Que feriez-vous à ma place?

SENNETERRE, froidement, après y avoir jeté les yeux.

Monsieur de Cinq-Mars me le demande?

CINQ-MARS, à Henriette.

Qu'est-ce que je vous disais? J'y cours!

SENNETERRE, voulant le suivre.

Je vous accompagne...

HENRIETTE, à Cinq-Mars, vivement.

Vous n'irez pas.

SENNETERRE.

Quoi, madame!

HENRIETTE, de même.

Non, monsieur! les femmes n'entendent rien à ce que vous appelez le point d'honneur!... Mais il ne faut que du bon sens pour juger qu'on ne répond pas à un déli qui n'est pas signé.

SENNETERRE, ému.

Ce n'est point une raison.

HENRIETTE.

Que ne se nomme-t-il ?

SENNETERRE.

On peut avoir des motifs...

HENRIETTE.

Que l'on n'ose avouer?... c'est qu'ils ne sont pas honorables.

CINQ-MARS.

Permettez... Si je ne le connais pas...

HENRIETTE.

Alors, comment l'avez-vous offensé ?

CINQ-MARS.

Il est peut-être marié!... Et je puis avoir eu le malheur... (*se reprenant.*) Oh!...

SENNETERRE, appuyant.

Enfin ! il attend monsieur le marquis.

HENRIETTE, de même.

Du tout, il ne l'attend pas ; il n'est pas au rendez-vous, j'en suis sûre.

SENNETERRE, vivement.

Il s'y trouvera.

HENRIETTE.

Il s'y trouvera donc seul, (*à Cinq-Mars.*) car vous ne sortirez pas... je vous le défends.

SENNETERRE, à part.

Je vous le défends !.. Ah ! mon Dieu ! je ne la reconnais plus.

HENRIETTE, à Cinq-Mars, et d'une voix caressante.

Au nom des personnes qui vous sont chères, qui

vous aiment si tendrement !.. Vous savez?... il en est une qui ne vous survivrait pas.

SENNETERRE, à part.

Il en est une !.. Et être forcé d'entendre ce que la passion a de plus insensé !

CINQ-MARS.

Cependant...

HENRIETTE, à mi-voix.

Et si c'était un piège!... un rival... qui voulût vous éloigner... profiter de votre absence...

CINQ-MARS, frappé et bas à Henriette.

Pour ce mariage secret ? C'est donc pour aujourd'hui ?

HENRIETTE, bas.

Que sait-on ?

CINQ-MARS, vivement et à part.

Oh ! quel trait de lumière !.. Oui, oui, un billet anonyme... aux fossés de l'Arsenal ! où l'on me laisserait me morfondre, tandis que... C'est évident ! c'est même très maladroit ! (*haut.*) Je n'irai pas.

HENRIETTE, avec joie.

Ah !

SENNETERRE, étonné.

Quoi ! monsieur ?

CINQ-MARS, plus vivement.

Non, je n'irai pas ! Ah ! ah ! que l'on ne m'attrape pas ainsi, vive Dieu ! (*bas à Henriette.*) Ce mariage aura lieu, mais avec moi !

HENRIETTE, à part.

Allons donc !

CINQ-MARS, bas.

Je ne la quitte plus d'une minute !

HENRIETTE, bas.

Ça la rendra si heureuse ! pauvre amie !

SENNETERRE, à part.

Mais qu'est-ce qu'ils peuvent se dire ?.. Ce mystère !..

CINQ-MARS, haut à Henriette.

Vous me promettez d'être discrète ?

HENRIETTE, élevant la voix et suivant les mouvements de Senneterre.

A condition que d'ici à demain, et sous quelque prétexte que ce soit, vous ne céderez à aucune provocation ; vous ne disposerez pas de vous sans ma permission.

CINQ-MARS.

Mais...

HENRIETTE.

Je le veux ! (*en souriant.*) je le veux !

SENNETERRE, à part.

Je le veux !..

CINQ-MARS, lui baisant la main.

Je vous le jure, foi de gentilhomme ! (*Il va prendre son chapeau et ses gants sur la table.*)

SENNETERRE.

Et je ne pourrai pas même me battre avec lui ! (*faisant un pas vers lui.*) Ah ! c'en est trop... et ma fureur !..

HENRIETTE, allant à lui, et avec effroi.

Monsieur...

SENNETERRE, bas et furieux.

Vous tremblez bien pour monsieur de Cinq-Mars, madame !

HENRIETTE, bas et vivement.

Et si ce n'était pas pour lui ?..

SENNETERRE, s'arrêtant et avec joie.

Qu'entends-je ?

CINQ-MARS, revenant à Henriette.

Vous êtes un ange... mon ange tutélaire... Adieu, adieu ! je cours donner mes ordres. (*à Senneterre en lui montrant Henriette.*) C'est une femme charmante, mon cher ! une femme supérieure !

(Il sort.)

SCÈNE XII.

SENNETERRE, HENRIETTE.

HENRIETTE, à part.

Nous voici seuls ! prenons garde et souvenons-nous bien de la leçon.

SENNETERRE, avec joie et après un silence.

L'ai-je bien entendu ! Quoi ! madame !... il serait possible ? (*Henriette, sans lui répondre, lui fait une grande révérence et va pour sortir. Avec étonnement.*) Vous me quittez ?...

HENRIETTE, froidement.

Il me semble, monsieur, que nous n'avons rien à nous dire !

SENNETERRE.

Comment !... après cette marque d'intérêt qui vous est échappée...

HENRIETTE, froidement.

Moi, monsieur ?... Mon Dieu !... je ne sais !... Vous m'avez si souvent reproché de parler sans réfléchir... Il ne faut pas faire attention à ce que je dis.

SENNETERRE, embarrassé et l'arrêtant encore.

Ah ! c'est différent... je me suis trompé. Souffrez du moins que je vous parle...

HENRIETTE.

De quoi, monsieur?...

SENNETERRE, hésitant.

Mais... des arrangements à prendre...

HENRIETTE.

Pour nos fortunes? elles sont distinctes.

SENNETERRE.

Oui... Mais... monsieur votre oncle?...

HENRIETTE.

M'approuve tout-à-fait, et me laisse absolument maîtresse de mes actions.

SENNETERRE, un peu piqué.

A la bonne heure!... mais vous ne pouvez trouver étrange, cependant, que ma sollicitude... survive aux liens qui ont existé entre nous!... et lorsque je vous vois vous lancer aveuglément dans une société... qui offre les plus grands dangers.

HENRIETTE.

En quoi donc, monsieur? cette société est charmante, spirituelle; mademoiselle Delorme est environnée de tout ce qu'il y a de brillant, de distingué à la cour; et à mon début dans le monde, je ne puis prendre de meilleur modèle pour la franchise, la constance des affections!...

SENNETERRE, à lui-même.

Ah! bon Dieu! elle choisit bien!...

HENRIETTE, montrant un portrait à gauche.

Pardon!... Quel est ce portrait?

SENNETERRE, avec humeur.

Le comte de Brissac. Permettez...

HENRIETTE, avec malice.

Qu'elle a tant aimé?... (*en montrant un autre.*) Et celui-ci?...

SENNETERRE, avec plus d'impatience.

D'Emery, le surintendant des finances!... Je dois...

HENRIETTE, de même,

Encore un de ses bons amis?... (*montrant à droite.*) Et à côté de messieurs de Villarceaux et Saint-Evre-mont?...

SENNETERRE, avec emportement.

Le maréchal d'Hocquincourt!...

HENRIETTE, de même.

Tous des amis intimes!... Cela fait son éloge!... il y en a beaucoup!... C'est si doux de s'entourer de tous ceux qui nous sont chers!... Oh! là-dessus, mademoiselle Marion est d'un scrupule!... Je suis sûre qu'elle n'en a oublié aucun!

SENNETERRE.

Il ne s'agit pas...

HENRIETTE, regardant les portraits.

Je conçois qu'on doit être flatté de se trouver en si belle et si nombreuse compagnie!... C'est fort joli... et puis ça meuble bien!... Il faudra que j'aie un boudoir aussi, moi.

SENNETERRE.

Y pensez-vous?...

HENRIETTE, feignant de sortir.

Pardon!... on m'attend au salon, pour répéter une sarabande!... Monsieur de Cinq-Mars...

SENNETERRE, éclatant et l'arrêtant.

Eh! madame!... vous êtes bien impatiente de re-

trouver cet essaim d'adorateurs!... Ne pouvez-vous me sacrifier un instant... un seul!... Enfin, j'ai été votre mari, madame... il y a des choses qu'on ne peut oublier!..

HENRIETTE.

Mais si, pardonnez-moi... ça s'oublie très facilement... je n'y pense plus!

SENNETERRE, après un silence et tendrement.

Eh quoi!... plus rien?... plus rien de ces souvenirs si doux... de cet amour si tendre?...

HENRIETTE, se contraignant.

Je m'en garderais bien!... On est si gauche... si maussade quand on aime réellement... (*souriant.*) Je vous ai bien ennuyé, n'est-ce pas?

SENNETERRE, plus tendrement.

Mais, non!...

HENRIETTE.

Si fait! si fait!... Je ne pensais qu'à vous... je n'avais que vous dans la tête... et dans le cœur!... J'étais insupportable?

SENNETERRE, avec crainte et espoir.

Et... vous vous êtes corrigée complètement?

HENRIETTE, avec coquetterie, et lui jetant un coup d'œil en dessous.

Hum!... peut-être pas tout-à-fait!...

SENNETERRE, vivement.

Que dites-vous?

HENRIETTE, se reprenant.

Mais, ça viendra, ça viendra!... soyez tranquille!...

SENNETERRE, transporté.

Henricette!... s'il était vrai!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, accourant.

Eh vite!... eh vite!... madame de Failly!... Je vous cherchais de tous côtés!...

SENNETERRE, à part.

Que le diable l'emporte!...

LE COMMANDEUR.

Tout le monde est rassemblé dans la galerie!... On vous demande, on vous réclame, pour composer un quadrille que l'on doit répéter après souper; pour choisir des costumes... il y en a de délicieux!

SENNETERRE, bas à Henriette.

Un seul mot, je vous en conjure!... J'ai tant de choses à vous dire...

HENRIETTE, à part.

Eh! mais... comme il est empressé!... (*reprenant son ton léger.*) Impossible!... je vous le disais bien!... Je n'ai pas un moment à moi!... une foule d'affaires sérieuses!... le bal, les costumes!...

LE COMMANDEUR.

Et le souper!... car on va se mettre à table.

HENRIETTE, à Senneterre.

Vous le voyez, je ne m'appartiens plus; je ne sais trop quand je pourrai vous donner une séance... pour mon portrait.

SENNETERRE, avec joie.

Comment?...

HENRIETTE, d'un air d'intelligence.

Mais nous en recauserons!

SENNETERRE, à part.

Quel espoir! (*Il lui parle bas et avec feu.*)

LE COMMANDEUR, à part.

Eh! mais, il s'enflamme aussi pour madame de Failly?... A merveille! les rangs s'éclaircissent!... je finirai par arriver... et ma foi... (*offrant sa main à Henriette.*) Allons souper, belle dame!

SENNETERRE, à part.

Suivons-la, et si je puis me mettre à côté d'elle!... Il faut qu'elle s'explique!... et que je connaisse mon sort!...

(Il les suit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Même décoration.

Pendant l'entr'acte , on allume les flambeaux et les girandoles.

SCÈNE PREMIÈRE.

SENNETERRE, seul et agité.

Je suis sorti de table ! impossible de lui parler !... entourée de tous ces fades soupirants, elle semblait d'une gaieté folle... elle souriait, plaisantait, sans s'apercevoir que j'étais là, souffrant le martyre !... De rage, j'ai voulu adresser à Marion quelques paroles de tendresse .. je n'ai trouvé que des accents de colère (*se jetant dans un fauteuil.*) Ah ! c'est fini !... elle va se perdre !... au milieu d'un pareil monde !... (*après une pause.*) Une jeune femme... qui avait tout ce qu'il fallait !... car, depuis qu'elle n'est plus ma femme... c'est unique !... elle ne me semble plus la même !... de

l'esprit, de la grâce!... des yeux charmants, pour tout le monde... excepté pour moi!... Je me suis surpris, vingt fois, prêt à lui faire la cour! moi! son mari!... J'aurais voulu l'enlever à ce tourbillon!... (*se levant.*) Ah! bien oui... mais, Marion... que j'aime!... que j'idolâtre... car, c'est vraiment la seule!... Ce n'est pas que ma femme ne soit très bien aussi, plus jeune, je crois... c'est quelque chose!... et puis, elle n'a pas aimé tout le monde avant moi!... c'est encore quelque chose!... Car, elle a raison!... avec Marion, ce qui peut m'arriver de plus glorieux... c'est de figurer (*montrant les portraits.*) dans cette galerie historique!... d'être perdu dans la foule!... tandis qu'Henriette... (*avec dépit.*) Je ne sais plus ce que j'éprouve... ce que je veux... ce que je désire!... (*avec force.*) Ah! quelle rage, quelle fureur avons-nous de courir après ces femmes brillantes, dont l'amour, les regards sont à l'univers entier!... qui n'ont de prix, à nos yeux, que par l'éclat et le nombre de leurs faiblesses!... pour dédaigner, pour briser un cœur pur, qui n'a jamais battu que pour un seul... et qui avait placé sa vie, son bonheur dans son amour pour nous!... (*avec résolution.*) Ah! s'il était temps encore de l'arrêter!...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE II.

SENNETERRE, MARION, en domino et sans masque.

MARION.

Me voilà, mon ami.

SENNETERRE, à part.

Marion!...

MARION.

Vous m'attendiez, n'est-ce pas?

SENNETERRE, embarrassé.

Oui, sans doute!... vous savez que je ne pense qu'à vous!... (*à part.*) Qu'est-ce qu'elle fait maintenant?...

MARION.

En sortant de table, je me suis bien vite habillée pour le bal; c'était le seul moyen d'échapper aux importuns! Je me doutais que vous étiez d'une impatience!...

SENNETERRE.

Certainement. (*à part.*) Je suis sûr qu'elle écoute toutes leurs déclarations!...

MARION.

Mais que vous est-il donc arrivé tantôt?... Je vous ai attendu trois heures, au petit salon.

SENNETERRE.

Ne m'en parlez pas!... une foule d'obstacles, de contre-temps, qui m'ont mis au désespoir!

MARION.

Pauvre garçon ! je m'en suis aperçue !... Pendant le souper, vous étiez d'une humeur !...

SENNETERRE, vivement.

Il n'y avait pas de quoi, peut-être ?...

MARION.

Mon Dieu, si ; je ne vous gronde pas !... au contraire ! tout ce qui me prouve votre amour m'est si cher !... Mais ce n'est pas ma faute ; Cinq-Mars ne me quittait pas. Je ne sais à qui je dois ce redoublement de tendresse !... Tout à l'heure encore, dans un moment d'extravagance, de folie... ne m'a-t-il pas sauté au cou en me parlant de surprise, de bonheur, d'attachement éternel !...

SENNETERRE, avec espoir.

Il ne fait donc pas la cour à madame de Failly ?...

MARION, haussant les épaules.

C'est pour me donner le change ! il ne pense qu'à elle.

SENNETERRE, ému.

Vous croyez ?...

MARION.

N'avez-vous pas vu, qu'en s'approchant de moi, il ne cessait de la regarder ?

SENNETERRE.

C'est vrai.

MARION.

Qu'en me prodiguant mille serments de fidélité, il lui faisait des signes d'intelligence ?

SENNETERRE, plus ému.

C'est vrai.

MARION, gaîment.

C'est toujours comme cela ; on n'est jamais plus tendre avec une femme, que lorsqu'on veut la quitter. Eh ! tenez, dans ce moment ils dansent ensemble.

SENNETERRE, à part.

Elle danse !.. elle a le courage de danser quand je suis au supplice !

MARION, d'un air de confidence.

Entre nous, je crois que c'est arrangé.

SENNETERRE, indigné.

Arrangé !...

MARION.

C'est fort heureux.

SENNETERRE, hors de lui.

Heureux !... (*à part.*) L'infidèle !... (*haut.*) Oui, oui, Marion ! très heureux !... car c'est vous seule que j'aime, que j'adore... (*à part et regardant toujours au fond.*) Je ne sais plus ce que je dis !

MARION, tendrement.

J'avais besoin de vous entendre, cher Léonard !... Depuis quelques instants, je ne sais quelle inquiétude, quel pressentiment vague !...

SENNETERRE, allant de côté et d'autre.

Un peu de tristesse qu'il faut dissiper ! Si nous retournions au salon ?...

MARION.

Y pensez-vous !... quand depuis ce matin, voilà le premier moment de liberté dont nous puissions profiter !... quand nous avons tant de choses à nous dire !... (*s'asseyant près de la table.*) Voyons, parlons de nous !... mettez-vous là.

SENNETERRE, à part et toujours plus inquiet.

Ah ! bon Dieu !...

MARION, assise.

Et d'abord, monsieur, vous allez me dire qui vous êtes.

SENNETERRE, approchant une chaise sans s'asseoir.

Moi ?...

MARION.

C'est là, sans doute, ce grand secret que vous vouliez me confier ? Vous n'êtes pas peintre, vous l'avez avoué ; c'est un déguisement, je vous le pardonne ; mais il faut me dire votre nom !... Je ne suis pas scrupuleuse, mais c'est bien le moins qu'on sache qui l'on aime !..

SENNETERRE, sans l'écouter.

Oh ! c'est juste !... (*à part en remontant la scène.*) Elle danse !... (*regardant dans la galerie.*) Que vois-je ?... Elle s'approche d'un flambeau, pour lire un billet qu'on vient de lui remettre !... Oh ! pour le coup...

(Il s'élance et disparaît par le fond.)

SCÈNE III.

MARION, seule, croyant Senneterre auprès d'elle.

Moi, de mon côté, je vous dirai le projet que j'ai formé, car... (*Elle regarde.*) Eh bien !... où est-il donc ? (*se levant.*) Ah ! mon Dieu !... il me quitte aussi

pour courir. (*à elle-même.*) Qu'est-ce que cela signifie?... une désertion complète!... c'est la première fois que cela m'arrive. (*apercevant le Commandeur.*) Ah!... Gaucher!... celui-là du moins est resté pur.

SCÈNE IV.

MARION, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, passant au fond et parlant à la cantonade.

Prenez garde de vous refroidir... je reviens dans la minute.

MARION, l'arrêtant.

Où allez-vous donc, Commandeur?

LE COMMANDEUR, avec empressement.

Chercher un verre d'eau sucrée pour madame de Failly...

MARION, choquée.

Encore madame de Failly!...

LE COMMANDEUR.

Elle vient de chanter!... ah!... tout le monde est dans le ravissement; une petite voix si douce, si pénétrante!... (*voulant sortir.*) Elle m'a demandé un verre d'eau.

MARION, impatentée.

Restez donc...

LE COMMANDEUR.

Et elle a dansé la sarabande!... Ah!... vous dansez bien, Marion; mais, c'est à mille piques au-dessus!...

une grâce ! une légèreté !... et avec cela, un air de modestie, de réserve, auquel nous ne sommes pas habitués !... Je sautais malgré moi, comme au siège de Fontarabie, où les biscayens pleuvaient... (*voulant sortir.*) Mais elle attend son verre d'eau...

MARION, avec colère.

Voulez-vous bien rester !... C'est horrible, c'est inouï !... Elle a donc tourné toutes les têtes !

LE COMMANDEUR, avec complaisance.

C'est exact ! Villarceaux en est comme un fou !... Grammont tient ses gants, Brissac son éventail !... Buckingham lui a donné un bouquet qu'il portait à la reine !... un embrasement général !...

MARION.

Et vous-même, Commandeur, vous n'êtes pas sans reproches, je vous ai vu...

LE COMMANDEUR, étourdimement.

Vous m'avez vu ?... à ses pieds !...

MARION, se récriant.

Comment !... à ses pieds ?...

LE COMMANDEUR, la main sur sa bouche.

Oh !... j'ai donné dans l'embuscade !... je n'y manque jamais.

MARION, les bras croisés.

Vous aussi, Gaucher ?... (*à elle-même.*) Jusqu'à mon épouvantail qui se laisse séduire !...

LE COMMANDEUR, confus.

Je ne sais comment cela s'est fait... Je vous jure !... elle ensorcelle tout le monde !... Un moment de démence, de folie... rien de plus !... mais je déteste mon égarement, Marion, je reviens à vous !... et vous me pardonnerez...

MARION.

A condition que vous me direz tout ce que vous savez!... car il y a quelque chose d'extraordinaire... Que fait Cinq-Mars?

LE COMMANDEUR.

Oh!... il n'est pas à craindre; il n'agit plus que d'après les inspirations de madame de Failly!... Il va, vient, sort dix fois en cinq minutes!... il paraît fort occupé d'un grand projet.

MARION, attentive.

D'un projet?...

LE COMMANDEUR.

Oui, j'ai saisi à la volée quelques mots... de chapelle des Jésuites... à la nuit tombante... de mariage secret...

MARION, frappée.

De mariage secret?...

LE COMMANDEUR.

Madame de Failly lui disait : « Ne perdez pas une « minute, ou elle vous échappe. »

MARION.

Ou elle vous échappe?... (*à part.*) Ciel!... ce mariage... c'est pour moi!... et c'est elle qui le pousse.

LE COMMANDEUR, d'un air fin.

J'ai compris qu'il était question du mariage avec la nièce du cardinal, et je lui ai soufflé à l'oreille : « Vous ne pouvez mieux faire; épousez-la, mon cher. »

MARION, haussant les épaules.

Vous lui avez dit cela?

LE COMMANDEUR.

Parbleu! ça l'a décidé... il est sorti sur-le-champ;

mais dix minutes après, un de ses pages s'est approché de madame de Failly et lui a glissé un billet, en lui disant à mi-voix : « C'est pour ce soir. »

MARION.

Pour ce soir!... Et ce billet ?

LE COMMANDEUR.

Papier rose , parfumé... elle a tout quitté pour le lire, et sa figure s'épanouissait de joie ! (*se frottant les mains.*) Je crois que d'un côté ou de l'autre l'affaire est en bon train !... j'ai mené cela chaudement.

MARION, furieuse.

Maladroit!...

LE COMMANDEUR, étonné.

Comment?...

MARION.

Vous ne voyez pas que je suis trahie!...

LE COMMANDEUR, de même.

Par qui ?

MARION.

Par cette femme !

LE COMMANDEUR.

Madame de Failly ?

MARION.

Eh ! ce n'est pas madame de Failly !...

LE COMMANDEUR, étourdi.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

MARION. .

Une inconnue !... une coquette fieffée !... qui en sait plus que moi.

LE COMMANDEUR.

Pas possible !

MARION.

Qui, sous prétexte de me demander conseil pour ramener un infidèle, s'est introduite, avec un air d'innocence, d'ingénuité... Moi, qui suis toujours dupe de mon bon cœur, car je ne me corrigerai jamais, je l'ai accueillie, je lui ai donné tous mes secrets!...

LE COMMANDEUR.

Oh ! quelle imprudence ! Est-ce que l'on confie jamais ces choses-là ?

MARION.

Et elle en abuse, pour jeter le désordre dans ma maison !... pour m'enlever toutes mes conquêtes !...

LE COMMANDEUR.

Quelle horreur ! qu'il y ait des femmes pareilles...

MARION.

Et que ce soit la province qui nous les envoie !... Mais je ne me laisserai pas jouer ainsi !... et puisqu'elle ose s'attaquer à moi...

LE COMMANDEUR.

Vous ferez bien ; il ne faut pas souffrir !...

MARION, agitée.

Et je ne sais qui elle est... je ne puis deviner son projet...

LE COMMANDEUR.

Voilà la tête qui part !

MARION, se jetant dans un fauteuil près de la table.

Ah ! que je suis malheureuse !

LE COMMANDEUR, d'un air de compassion.

Pauvre femme !

MARION, comme frappée d'une idée subite.

Ce mariage avec Cinq-Mars, qui lui tient tant au

cœur, cache un dessein secret!... C'est pour m'occuper et m'empêcher de voir... Oui, elle est venue ici pour quelqu'un... je saurai qui!... (*allant à Gaucher.*) Voyons, mon bon Gaucher, vous êtes mon ami, vous... mon véritable ami; aidez-moi donc un peu... Comment accueille-t-elle Villarceaux?

LE COMMANDEUR.

Elle lui sourit très agréablement.

MARION, à elle-même.

Ce n'est pas pour lui.

LE COMMANDEUR.

Ça ne peut pas être pour moi?

MARION.

Ah! Commandeur!

LE COMMANDEUR, d'un ton affirmatif.

Non... je dis, ça ne peut pas être pour moi, c'est clair.

MARION.

Brissac? Gondy? Saint-Evremont?

LE COMMANDEUR.

Elle leur fait des mines.

MARION, après un temps.

Et Léonard?

LE COMMANDEUR.

Oh! elle ne le regarde pas; elle n'y fait pas attention.

MARION, à part.

C'est pour lui! j'en suis sûre!.. Oui, ce qu'elle me disait ce matin, d'un ancien amant, et tout à l'heure le trouble, l'inquiétude de Léonard!... (*avec agitation et à elle-même.*) Mais celui-là on ne me l'enlèvera

pas ! Qu'elle prenne tous les autres, j'y consens ; mais Léonard que j'aime !... que j'aime mille fois plus depuis que je suis menacée de le perdre.. jamais ! je ressaisirai mon empire sur lui, je renverserai tous les obstacles. (*Elle passe à droite.*)

LE COMMANDEUR, cherchant à comprendre.

Je n'y suis plus du tout !...

MARION, à part.

Et Cinq-Mars qui a ma parole !... Impossible de refuser un mariage, que j'ai demandé moi-même... ce serait m'exposer à sa vengeance !... Pour Léonard, la Bastille... pour moi les persécutions, les rigueurs de la cour, l'exil... que sais-je ?... Ah !... comment conjurer... (*avec résolution.*) En fuyant avec Léonard... à l'instant !... Oui !... d'un seul mot... je l'y déciderai, et une fuite avec lui, devant elle, sous ses yeux !... c'est encore la victoire !... (*haut.*) Commandeur !...

LE COMMANDEUR.

Nous voilà dans le coup de feu...

MARION.

Vous m'êtes dévoué ?...

LE COMMANDEUR.

Comme au cardinal.

MARION.

Je suis dégoûtée du monde, de toutes ses intrigues... je veux m'en éloigner à l'instant, en secret !...

LE COMMANDEUR.

Une retraite ? c'est mon fort.

MARION.

Avec un seul ami !

LE COMMANDEUR.

Un seul ami!... (*à part.*) Je devine! elle n'a plus que moi! (*haut.*) Ah! Marion!... je vous comprends... (*à part.*) J'étais bien sûr que je finirais par arriver!... Je recueille enfin le fruit de ma patience.

MARION.

Puis-je compter sur vous?

LE COMMANDEUR.

Toujours! et croyez que ma reconnaissance!...

MARION.

Pas un mot de plus.

LE COMMANDEUR.

Tout ce que vous voudrez!

MARION.

Du silence!... une voiture simple, sans armes, sur-le-champ, dans le jardin... par la rue des Tournelles... (*montrant la droite et poussant un ressort qui ouvre la petite porte.*) Cet escalier dérobé y conduit.

LE COMMANDEUR.

Bien vu!...

MARION.

Attendez mes ordres, et... (*voyant venir Henriette.*) Madame de Failly!... Sauvez-vous!

LE COMMANDEUR, à part, en sortant à pas de loup.

Tout le mystère d'une bonne fortune!... Me voilà monté de dix crans.

(Il disparaît par la petite porte qui se referme sur lui.)

SCÈNE V.

MARION, HENRIETTE.

HENRIETTE, au fond.

Merci, merci, messieurs !

MARION, à part.

C'est elle. A merveille !

HENRIETTE.

Quelle chaleur étouffante !... impossible de respirer, au milieu de cette cohue !

MARION, avec ironie.

Venez, venez, madame ; que je vous félicite !

HENRIETTE.

Vrai ? vous êtes contente de moi ?... J'ai fait de mon mieux.

MARION.

Comment donc !... pour un début !... c'est très bien, et je vous dois des remerciements.

HENRIETTE, la regardant.

Vous me dites cela d'un air singulier !... Vous paraîsez fâchée.

MARION, de même.

J'aurais tort !... après toutes les peines que vous vous donnez pour moi.

HENRIETTE.

Comment ?...

MARION.

Sans doute... ce mariage que vous avez préparé... (*vivement.*) Ne le niez pas ; je sais tout. Ce mariage avec Cinq-Mars... à la chapelle des Jésuites...

HENRIETTE, d'un air ingénu.

Mais, j'ai cru vous faire plaisir!...

MARION.

A moi!... quand vous saviez combien je le redoutais!... quand je vous avais confié qu'un autre...

HENRIETTE, souriant.

Vous m'avez recommandé de toujours croire le contraire de ce qu'on disait.

MARION, se contraignant.

Les hommes, oui!... mais il ne fallait pas vous emparer de mes adorateurs...

HENRIETTE, de même.

Vous m'avez dit qu'il fallait en prendre partout...

MARION, s'animant malgré elle.

Sauf un seul, que l'on doit respecter... car il est affreux de s'attaquer à une amie que l'on vient caresser...

HENRIETTE, même jeu.

Entre femmes, point de pitié!... on s'embrasse et on s'enlève un amant... C'est encore vous qui me l'avez dit!

MARION, avec un mouvement.

Ah!... vous avez de la mémoire.

HENRIETTE.

Il faut bien avoir quelque chose.

MARION, réprimant un mouvement de fureur.

Très bien!... Je vous avais mal jugée; et quand vous veniez me demander une leçon... il paraît que c'est moi qui en recevais une de vous.

HENRIETTE.

Madame!...

MARION.

Mais votre triomphe n'est pas tellement assuré que je ne puisse le changer en défaite!... Ce mariage sur lequel vous comptez ne s'accomplira pas!...

HENRIETTE, à part.

Comment?

MARION, appuyant.

Non, madame, je n'épouserai pas Cinq-Mars; et quant à celui que vous êtes venu chercher jusque chez moi, avec une hardiesse qui m'étonne, je l'avoue... ce n'est plus ici que vous le reverrez.

HENRIETTE, inquiète.

Que voulez-vous dire?...

MARION, lentement.

Que, maintenant que votre éducation est complète et que je n'ai plus rien à vous apprendre... vous ne pouvez vous compromettre par un plus long séjour chez Marion.

HENRIETTE, à part.

Oh! mon Dieu!

MARION, appuyant.

Vous avez une famille, madame, qui s'alarme sans doute de votre absence... Vous étiez si pressée de me quitter... je crois qu'il est temps d'aller la rassurer... et je ne vous retiens plus.

HENRIETTE, après un silence.

Il suffit; je vous entends, madame; dans un instant je ne serai plus ici.

MARION, avec ironie.

Sans me dire le nom de l'ennemi redoutable...

HENRIETTE, avec fierté.

Plus tard!... quand vous pourrez me rendre justice

et comprendre, que malgré cette apparence de perfidie, de trahison... je n'ai jamais été coupable envers vous.

MARION, outrée.

Vous vous flattez encore de réussir ?

HENRIETTE, avec calme.

Peut-être ; car je sais votre secret, et vous ignorez le mien... c'est le seul avantage que je veuille conserver. (*lui faisant une profonde révérence.*) Adieu, madame.

MARION, sèchement

Votre servante !... (*Henriette s'éloigne et s'arrête au fond en suivant Marion des yeux.*) (*Marion se croyant seule.*) Quelle audace !... C'est quelque femme de la cour, quelque duchesse !...

HENRIETTE, à part au fond.

Que va-t-elle faire ?...

MARION.

Pas une minute à perdre !... (*écoutant et courant à la fenêtre à droite.*) Je crois entendre la voiture.

HENRIETTE, à part.

Une voiture !... Et mon mari qui vient de ce côté !... Comment savoir ?... (*regardant la chambre à gauche.*) Ah !... elle dit que tout est permis !... (*Elle y court et referme la porte sur elle.*)

MARION, regardant toujours par la fenêtre à droite.

Gaucher m'a tenu parole !... il la fait entrer dans le jardin... elle se range près de la petite porte... (*faisant signe par la fenêtre.*) Pas de bruit surtout, Et si l'on vous interrogeait...

(Elle continue et paraît faire ses recommandations, tandis que Senneterre entre par le fond.)

SCÈNE VI.

MARION, à la fenêtre, SENNETERRE, HENRIETTE, cachée.

SENNETERRE, à lui-même et un bouquet à la main.

La perfide!... me désarmer par un regard si tendre! quand j'arrivais furieux, quand j'allais faire un éclat!... Me donner même son bouquet comme un gage de son retour, et l'instant d'après disparaître, presque en même temps que Cinq - Mars! (*jetant avec colère le bouquet sur la table à gauche.*) Ah! ce dernier trait la bannit à jamais de mon cœur!

MARION, se retournant à ce mouvement.

Léonard! c'est le ciel qui l'envoie!

SENNETERRE, étonné.

Marion!... qu'avez-vous?... Comme vous êtes tremblante!...

MARION, courant à lui.

Ecoutez-moi, les moments sont précieux!... M'aimez-vous toujours, Léonard?...

SENNETERRE.

Vous en doutez!...

MARION.

J'en ai le droit. je sais tout!...

SENNETERRE, troublé.

Comment?...

MARION, agitée.

Cette femme, cette madame de Failly... dont vous

seul, ici, savez le véritable nom... vous l'avez aimée.

SENNETERRE, troublé.

Moi!...

MARION.

Vous l'aimez peut-être encore!...

SENNETERRE, avec force.

Vous pourriez croire!... Non, non, je vous jure!...

MARION.

Eh bien, si vous ne m'avez pas trompée... si c'est moi seule que vous aimez, nommez - moi cette femme!

SENNETERRE, vivement.

Vous la nommer! jamais.

MARION, se contraignant.

Oui, oui... je comprends que l'honneur, la délicatesse... Mais vous, du moins, votre nom?

SENNETERRE, avec embarras.

Je n'ai aucune raison pour le cacher... mais j'avoue cependant qu'une pareille défiance...

MARION, vivement.

Vous déplaît? Eh bien! non, je ne vous le demande pas... je ne vous demande rien. Que m'importent votre rang, votre fortune, votre nom, je ne m'en suis point informée pour vous aimer! Ce qu'il me faut, ce que je veux, c'est votre amour, qui maintenant est ma vie, mon seul espoir!... c'est que vous me répétiez que vous n'en aimez point une autre, que vous êtes prêt à tout me sacrifier.

SENNETERRE.

Mais, sans doute!

MARION.

Le plus grand danger nous menace.

SENNETERRE.

Un danger?...

MARION.

Nous n'avons plus qu'un moyen d'être l'un à l'autre!... d'éviter une séparation éternelle!... c'est de fuir tous deux à l'instant, et de nous réfugier en Hollande.

SENNETERRE.

Fuir, dites-vous?...

MARION.

Ne me demandez pas pourquoi. Mais si dans une heure, nous sommes encore à Paris, c'est fait de nous!... (*montrant la droite.*) Une voiture nous attend au bas de cet escalier... dites un mot, dites que vous êtes heureux de me suivre, de partager mon sort, et... (*le regardant.*) Vous hésitez!...

SENNETERRE, avec embarras.

Non!... Mais une résolution si étrange, si subite... quitter la France!...

MARION, douloureusement.

Vous hésitez!... et moi, je n'ai pas balancé un instant!... je n'ai été effrayée de rien... et vous!... vous craignez de perdre madame de Failly, de vous éloigner d'elle!...

SENNETERRE.

Non, vous dis-je!...

MARION.

Je le vois dans vos yeux!... Vous tremblez!... vous savez bien pourtant, que vous ne la reverrez plus, qu'elle est partie?...

SENNETERRE, vivement.

Partie!... avec Cinq-Mars?...

MARION, saisissant son idée.

Avec Cinq-Mars!... mais, oui, sans doute!... N'avez-vous pas compris leurs regards, leurs discours mystérieux?... Tout à l'heure encore, n'a-t-elle pas reçu un billet de lui?...

SENNETERRE, à part.

Celui qu'elle lisait!... c'était de Cinq-Mars!

MARION.

Si vous saviez ce qu'ils avaient comploté ensemble! quelle horrible machination!... car ils étaient d'intelligence.

SENNETERRE, furieux.

Ils s'entendaient!...

MARION.

J'en ai la preuve.

SENNETERRE, hors de lui.

Ah!... tout s'explique, enfin!

MARION, tendrement.

Et c'est à une femme indigne de vous, de vos regrets, que vous me sacrifiez!... moi!... (*d'une voix caressante.*) Mon Léonard, mon ami!... moi, qui vous aime uniquement! qui suis prête, sans vous connaître, à tout abandonner pour vous!... cette fortune, cette existence brillante qui faisait mon orgueil! ces hommages, ces adorations dont vous étiez si jaloux, et que toutes les femmes m'enviaient! (*lui prenant la main et le regardant avec amour.*) eh bien! je quitterai tout pour toi!... oui, tout, pour te donner mes jours, mes soins, ma tendresse! pour cacher à tous les regards ce bonheur

qui nous est offert ; cet amour auquel tu semblais attacher quelque prix, et qui est assez grand pour nous tenir lieu de patrie et de famille.

SENNETERRE, entraîné.

Il serait vrai?... Marion ! vous seriez à moi!..

MARION.

Pour la vie ! je te le jure.

SENNETERRE, *vivement*.

Partons , partons !... trop heureux de prouver à une ingrate... (*se reprenant.*) Je veux dire à vous, Marion, au monde entier, que vous seule réglez sur mon âme !

MARION, à part.

Ah ! je l'emporte enfin !...

SENNETERRE.

Venez, venez... j'ai hâte moi-même...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIENNETTE, accourant.

TIENNETTE, bas à Marion.

Madame, madame!...

MARION.

Qu'est-ce donc ?

TIENNETTE, bas.

Monsieur de Cinq-Mars est sur mes pas ! il vous cherche partout.

MARION, à elle-même.

O ciel !...

SENNETERRE.

Qu'avez-vous ?

MARION, à Senneterre.

Rien ! rien !... (*à part.*) Nous serions perdus !... mais j'ai un moyen sûr de m'en débarrasser...

SENNETERRE.

Qui vous arrête ?

MARION, lui faisant signe de se taire, et lui montrant la galerie du fond.

Regardez, quelle foule dans cette galerie !... On pourrait nous voir, et la moindre imprudence compromet notre fuite. Je vais les congédier, les éloigner... Restez là ! attendez-moi ! je reviens dans l'instant, et à la faveur de ce costume et des apprêts du bal, nous serons loin de Paris avant qu'on se soit aperçu de notre absence...

(Elle sort précipitamment avec Tiennette, les portes du fond restent ouvertes.)

SENNETERRE, seul, et se promenant avec agitation.

Oui ! oui ! je partirai ! je fuirai au bout du monde, s'il le faut, pour ne plus entendre parler d'elle !... pour lui prouver mon indifférence, mon mépris... oui, mon mépris ! Se laisser enlever par Cinq-Mars !... Cinq-Mars ! un fat, un mauvais sujet, aussi incapable d'éprouver un attachement sérieux... (*apercevant Cinq-Mars.*) Que vois-je ?... encore lui !

SCÈNE VIII.

SENNETERRE, CINQ-MARS, entrant vivement par le fond et s'approchant de Senneterre en regardant s'il n'est pas observé.

CINQ-MARS, rapidement.

Ah! Léonard!.. je vous cherchais... Vous me voyez d'une joie!.. elle consent à m'épouser.

SENNETERRE, confondu.

Hein ! vous épouser ?

CINQ-MARS.

Taisez-vous donc... c'est secret!... parce que, vous comprenez, il y a des ménagements à garder...

SENNETERRE, de même.

Comment ?

CINQ-MARS.

Mais c'est elle-même qui presse la cérémonie, qui veut qu'elle se fasse sur-le-champ, et qui m'envoie tout préparer.

SENNETERRE.

Tout préparer ?

CINQ-MARS.

J'ai compté sur vous pour être mon témoin...

SENNETERRE.

Sur moi !...

CINQ-MARS.

C'est bien, c'est convenu... à la chapelle des Jésuites... dans dix minutes!...

SENNETERRE.

Mais expliquez-moi.

CINQ-MARS, s'esquivant.

Rien ! rien !... je n'ai pas le temps. Adieu ! soyez exact.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

SENNETERRE, seul et stupéfait.

Epouser ma femme !.. celui-là passe tous les autres !.. et elle a pu consentir... Elle est libre, c'est vrai !... mais fouler aux pieds toutes les convenances !... Ainsi donc, ce regard qui m'avait séduit... ce regard plein de trouble, d'émotion, dans lequel j'avais cru retrouver nos premiers temps d'amour et d'ivresse... ce n'était que mensonge, tromperie, duplicité !... (*jetant les yeux sur le bouquet qui est sur la table.*) Et ce bouquet qu'elle m'avait donné comme une faveur, une justification !... (*le prenant avec fureur.*) Ah ! je veux l'écraser, l'anéantir !... (*s'arrêtant.*) Que vois-je ? Au milieu de ces fleurs ? un billet !... celui de Cinq-Mars sans doute !... (*l'ouvrant.*) Oui, vraiment... Ah ! (*lisant avec agitation.*) « Ma généreuse amie, j'ai « suivi vos conseils ; dans une heure celle que j'aime « sera à moi... » (*avec rage et s'interrompant.*) Celle que j'aime !... (*continuant.*) « Puissiez-vous bientôt « jouir du même bonheur ; puisse cet amour pro- « fond, le seul de votre vie, ramener à vos pieds l'in- « grat qui vous oublie !... » (*surpris et à lui-même.*)

Qu'est-ce que cela veut dire? ce n'est donc pas lui!..
« Cet amour profond... le seul de votre vie ! » (avec espoir.) Ah! s'il était possible! si je m'étais abusé!..
 Oh! non, non, je ne me trompe pas! je suis encore aimé! (*avec amour.*) Henriette!... Je veux la voir, lui parler à l'instant... (*voyant entrer une femme en domino.*) Ciel! Marion!

SCÈNE X.

SENNETERRE, HENRIETTE, enveloppée d'un domino pareil à celui de Marion, et le visage couvert d'un masque; elle entre par le fond.

HENRIETTE, à mi-voix.

Je suis prête... venez!

SENNETERRE, avec effort.

Non!... non!... jamais!... je ne partirai pas.

HENRIETTE.

(*Elle fait un geste de surprise et de douleur.*)

SENNETERRE.

Elle chancelle!.. (*la soutenant et la conduisant à un siège.*) Ayez pitié de moi!... pardonnez!... Oui, je vous ai trompée... je me suis trompé moi-même! Marion, j'ai cru vous aimer, et quand je vous jurais de vous dévouer ma vie, de vous suivre... une autre, que j'ai méconnue, reprenait tout son empire sur moi! Près de m'en séparer pour toujours, je sens que je l'aime, que je n'aime qu'elle seule, et que, si elle m'abandonne, si elle ne me rend son amour, je n'ai plus qu'à mourir!

HENRIETTE, toute en larmes.

O mon Dieu !

SENNETERRE.

Vous pleurez ?

HENRIETTE, ôtant son masque.

Oui ! mais c'est de bonheur !...

SENNETERRE.

Henriette !...

HENRIETTE, avec tendresse et abandon.

Ah ! ne rétractez pas ce que je viens d'entendre ! (*Senneterre tombe à ses pieds.*) ces paroles si douces et qui m'ont rendue si heureuse !... car moi aussi, je n'ai jamais cessé de vous aimer ; et cette coquetterie affectée, ce ton léger, ces discours frivoles, que démentaient à chaque instant mes regards, mon trouble, mes tourments ! tout cela ne vous disait-il pas : « C'est « vous que j'aime ! c'est vous, c'est votre amour qu'il « faut que je retrouve si vous voulez que je vive !... »

SENNETERRE, éperdu.

Est-ce un songe !... Henriette !... Comment expier mon injustice. . . (*comme frappé d'un souvenir.*) Ah ! grand Dieu !... et cette séparation que vous avez signée vous-même...

HENRIETTE, tendrement et se levant.

Oui.... mais pour m'y opposer.

SENNETERRE.

Ah ! laisse-moi bénir ta générosité, laisse-moi te dire tout ce qu'il y a dans mon âme de tendresse et de repentir !...

HENRIETTE, la main sur sa bouche.

Oui, oui... vous me le direz !... mais quand nous serons loin d'ici ; car dans ces lieux, j'ai toujours

peur que mon bonheur ne m'échappe, et que ce ne soit un rêve!...

SENNETERRE.

Tu pourrais redouter...

HENRIETTE, avec douceur.

Mon ami, un pauvre malade craint toujours les rechutes!... Viens, fuyons cette maison!...

SENNETERRE.

Tu as raison!... il ne faut pas qu'on t'y voie davantage!... Remets ce masque, et par cette issue secrète... suis-moi

(Henriette a remis son masque; il va pour l'entraîner par la porte secrète à droite, Cinq-Mars y paraît tout à coup.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CINQ-MARS, puis MARION.

CINQ-MARS, tremblant de fureur.

Arrêtez!...

TOUS DEUX.

Cinq-Mars!...

CINQ-MARS.

Trahison!... Cet avis secret ne m'avait pas trompé!

SENNETERRE.

Comment?

CINQ-MARS, la main sur son épée.

Ce Léonard... que je ne soupçonnais pas... il m'en rendra raison!

Et saura vous punir...

MARION, sortant de sa chambre, à gauche, toujours en domino et le masque à la main.

Quel bruit !... que se passe-t-il donc ?

CINQ-MARS, la voyant.

Marion !... (*regardant Henriette dont le masque est tombé.*) Madame de Failly !...

MARION, la voyant.

Que vois-je !...

CINQ-MARS, se remettant, et gaiement.

Et moi, qui croyais, qui m'étais figuré... cette voiture en bas... ce domino... Ah ! je disais bien aussi, que diable !... il est impossible que Marion me trompe... qu'elle ait voulu me fuir !... (*à Senneterre.*) Pardon ! mille fois pardon de mon étourderie !

MARION, s'approchant d'Henriette.

Quoi, madame !... encore ici ?...

HENRIETTE, souriant.

Je vous avais dit que j'allais partir ; mais je ne le pouvais... sans mon mari !...

(Elle montre Senneterre.)

CINQ-MARS et MARION.

Son mari !...

HENRIETTE.

Le marquis de Senneterre.

MARION, à elle-même.

Le marquis !...

CINQ-MARS, reprenant son sérieux.

Le marquis de Senneterre !... qui, sous le nom de Léonard... Mais alors... permettez, je ne comprends pas...

SENNETERRE, avec hauteur.

Quoi, monsieur, vous ne comprenez pas?...

HENRIETTE, s'interposant vivement et prenant la main de son mari.

Qu'une division, un malentendu... nous avait séparés... et que c'est aux conseils, à l'amitié de mademoiselle Delorme, que nous devons un rapprochement qui assure notre bonheur. Ah! moi, je ne l'oublierai jamais, et je lui en garde une reconnaissance éternelle.

CINQ-MARS, regardant Marion.

Cette chère Marion!... ça ne m'étonne pas... elle a un si bon cœur! (*Il passe auprès d'elle.*)

MARION, à part et avec dépit.

Son mari!... je n'ai rien à dire... mais si toutes les grandes dames se mettent sur le pied de venir ainsi...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, arrivant sur la pointe des pieds, bas à Marion.

La voiture est toujours en bas...

MARION, bas.

Chut!...

LE COMMANDEUR, étonné, voyant le marquis baiser la main de sa femme.

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait donc?... madame de Failly...

MARION.

C'est sa femme.

LE COMMANDEUR.

Léonard ?...

MARION, cherchant à surmonter son dépit.

Le marquis de Senneterre.

LE COMMANDEUR.

Ah ! bien...

MARION, regardant Cinq-Mars.

Et moi, je me marie !...

LE COMMANDEUR.

Allons donc !... avec le marquis ?

MARION.

Eh ! non !... avec Cinq-Mars.

LE COMMANDEUR.

Ah ! bien ! bien !... (*à part.*) Me voilà redescendu de vingt crans !... Je commence à croire que je n'arriverai pas. (*bas à Marion, en lui montrant Senneterre.*) Mais dites donc, Marion.. c'est un échec !...

MARION, haussant les épaules.

Eh bien !... est-ce que vous n'avez jamais été battu ? (*à part, en regardant Senneterre.*) Le seul peut-être que j'aie aimé sérieusement... Par exemple, si l'on m'y reprend !... (*tendant la main à Cinq-Mars.*) Tenez, Cinq-Mars... voici ma main.

CINQ-MARS, la lui baisant.

J'étais sûr qu'elle ne m'échapperait pas !...

LE COMMANDEUR, à Henriette d'un air galant.

Madame de Senneterre nous permettra au moins de lui faire notre cour...

CINQ-MARS, de même.

De l'entourer d'hommages...

HENRIETTE, souriant.

Oh ! non , messieurs ; c'est inutile !... Je n'ai eu recours à la coquetterie qu'un seul jour ; (*prenant la ma main de son mari.*) j'espère que je n'en aurai plus besoin.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.





ACTE 1^{er}, SCÈNE X.

LA DOT DE CÉCILE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Gabriel et Angel.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 30 octobre 1837.

PERSONNAGES.

RAYMOND, jeune homme de vingt-cinq ans, calme, réservé, un peu froid même, mais franc et sensible.

LE CHEVALIER DE BEAUMONT, homme d'affaires à la mode. Demi caricature.

FLORIDOR, coiffeur en renom, caricature d'artiste.

CÉCILE, jeune personne de vingt ans, d'un caractère confiant et tendre.

UN GARÇON COIFFEUR.

ACTEURS.

MM. GERMAIN.

LIÉBITIER.

SAINVILLE.

M^{me} DUPUIS.

M. FELTIS.

La scène est à Paris.

ACTE I.

Un salon élégant de coiffeur, formant arrière-boutique; glaces, fauteuils, toilette, tableaux, bustes, etc.

SCÈNE I.

FLORIDOR, seul, occupé d'une coiffure.

Dix heures!.. et pas une tête ne s'est encore présentée pour se faire coiffer... nos jeunes fashionables se dérangent... ou le siècle rétrograde.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Reviendrait-on à cette époque obscure,
Où, la Titus se montrant en tous lieux,
Il suffisait pour soigner sa coiffure,
De se passer la main dans les cheveux!
Titus, Brutus, César, eurent leur gloire,
Mais en tout temps leur tête m'a déplu :
Les cheveux courts, de tout temps, m'ont déplu...
Pour les coiffeurs le grand roi de l'histoire
C'est Clodion le Chevelu.

Clodion le Chevelu !.. l'inventeur de la coiffure moyen-âge et de la barbe à la François I^{er}. Louis XIV était encore un grand roi... c'est l'inventeur des perruques... mais ne me parlez pas des Caracalla et des Charles XII... ce sont des rois que je ne peux pas souffrir... ils n'avaient pas de cheveux, mais ils avaient des toupets... oh ! ils en avaient... Ah !.. ah !.. voici enfin une tête qui se présente... ce n'est pas une de mes pratiques...

SCENE II.

FLORIDOR, RAYMOND.

RAYMOND. Êtes-vous le maître de cette boutique ?

FLORIDOR. Pardon, monsieur... mais nous appelons ceci un salon.

RAYMOND. Voudriez-vous me faire préparer les divers objets qui sont sur cette note.

FLORIDOR. Monsieur ne vient pas se faire coiffer ?

RAYMOND. Non, je viens faire des emplettes... veuillez m'expédier sur-le-champ.

FLORIDOR, à part. Oh !.. oh !.. une commande de deux ou trois cents francs... (Haut.) Si monsieur veut s'asseoir un instant... je vais faire faire une petite caisse des huiles, pommades et cosmétiques que monsieur désire. (À part.) C'est quelque coiffeur de province qui vient se fournir à Paris.

RAYMOND. Veuillez me servir en conscience... je désire avoir ce que vous avez de plus fin... (Souriant.) Et de plus cher.

FLORIDOR. Monsieur, je vous passerai tout à ce prix-là... (Il appelle.) Edmond !..

UN GARÇON, paraissant. Monsieur ?..

FLORIDOR. Tenez !.. servez monsieur... (Bas.) C'est pour la province.

LE GARÇON, sortant. Il suffit.

FLORIDOR. Si monsieur veut s'asseoir, voici deux journaux : la GAZETTE DES TRIBUNAUX et le PEIGNOIR.

RAYMOND. Avez-vous un journal politique ?

FLORIDOR. Jamais !.. Je recevais deux journaux de couleurs différentes... l'un rouge... et l'autre blanc... vous comprenez... mes pratiques étaient toujours à la veille de se prendre aux cheveux... ici, ça pouvait avoir des suites... c'est pourquoi je n'ai gardé que ces deux journaux... le PEIGNOIR qui est de mon état, et la GAZETTE DES TRIBUNAUX qui amuse tout le monde... le scandale est de toutes les opinions.

RAYMOND. C'est juste !.. Votre salon est d'un goût parfait... des peintures... de la sculpture...

FLORIDOR. Aujourd'hui, il faut cela... car le talent est de jeter aux yeux des chalandes la poudre qu'on ne leur jette plus sur la tête... chaque siècle a ses usages, ses préjugés... l'art de la coiffure est en progrès... mais, je vous dis cela... à vous, qui le savez peut-être mieux que moi.

RAYMOND. Quelle est cette tête ?

FLORIDOR. Une étude de Dantan... il l'a faite exprès pour moi, afin d'immortaliser une coiffure que j'ai montée pour les fêtes du mariage... mon chef-d'œuvre.

RAYMOND. Vous connaissez Dantan ?..

FLORIDOR. C'est mon ami intime... tous les artistes sont frères... (Avec grace.) c'est pourquoi je suis bien le vôtre...

RAYMOND. Trop sensible...

FLORIDOR. Le nom de Floridor doit être venu jusqu'à vous... surtout si, comme je n'en doute pas, vous êtes dans la partie.

RAYMOND. Ah ! vous avez deviné que j'étais un de vos confrères...

FLORIDOR. L'artiste a le coup d'œil sûr... Vous avez pu voir mes titres sur mon enseigne... je suis coiffeur ordinaire de la cour de Prusse... de la reine de Wurtemberg... de l'impératrice de toutes les Russies...

RAYMOND. Comment faites-vous donc pour les coiffer, quand elles vont au bal, le même jour... dans leur capitale respective...

FLORIDOR. Lorsqu'on est posé comme moi, monsieur, ce n'est point un obstacle...

Air : Vaud. de la Famille du Porteur d'eau.

A Berlin, je suis en honneur,
J'ai des partisans en Russie,
Aujourd'hui, nargue d'un coiffeur
Qui manque de diplomatie!..
Si mon talent est dans mes doigts,
Je puis en donner la recette:
Chaque jour je fais des envois
Chez les princes et chez les rois..
Et je coiffe par estafette!

RAYMOND, à part. Il est original.

FLORIDOR. Ah! j'ai beaucoup travaillé... aussi pour prix de mon zèle et de mon application, j'ai aujourd'hui entre les mains toutes les têtes illustres de Paris... depuis M. de Balzac jusqu'à la Sylphide de l'Opéra.

RAYMOND. Vous connaissez cette danseuse célèbre?

FLORIDOR. Tous les artistes sont frères!

RAYMOND. Frères et sœurs... à ce qu'il me paraît...

FLORIDOR. Si la Sylphide danse si bien, elle le doit à la manière dont je la coiffe.

RAYMOND. Je ne comprends pas trop quels rapports il peut y avoir entre les jambes d'une danseuse...

FLORIDOR. Et sa tête?... Eh! monsieur, les extrêmes se touchent... Que notre Sylphide se confie à des mains sans tact, sans goût, et vous verrez des choses épouvantables, monsieur... des choses à faire dresser les cheveux!.. Une danseuse arrive en scène avec ses jambes...

RAYMOND, riant. Probablement.

FLORIDOR. Attendez... (Imitant les diverses attitudes.) Elle se pose... ça va!.. elle s'avance tout doucement.. ça va encore... elle agile ses bras... ça va toujours... mais qu'elle s'élance, et ça ne va plus... qu'elle risque un entrechat, voilà ses nattes qui se défont... deux entrechats... elle a l'air d'avoir des serpens sur la tête... des monceaux de serpens... qu'elle aille jusqu'à la pirouette, et il arrivera... je n'ose pas prévoir, monsieur, tout ce qui arrivera.

RAYMOND. Vous me faites frémir.

FLORIDOR. Un grand talent doit s'entourer de grands talents, et c'est ce que notre sublime danseuse a parfaitement senti... (Ici Cécile entre dans la boutique.) Mais, pardon...voici quelqu'un qui, sans doute, a besoin des secours de mon génie.

RAYMOND. Ne vous dérangez pas pour moi.

(Il continue sa lecture.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉCILE.

(Elle est vêtue très modestement; robe grise, petit châle noir, chapeau de paille*.)

CÉCILE, s'adressant à Raymond. Etes-vous le maître de la maison, monsieur?

RAYMOND. Non, je n'ai pas cet honneur, c'est monsieur... (A part.) Elle est vraiment fort jolie...

FLORIDOR. Mademoiselle vient se faire coiffer, je vais appeler un de mes garçons.

CÉCILE. Non, monsieur... non, je ne viens pas pour cela... au contraire.

FLORIDOR, étonné. Au contraire! que voulez-vous dire?

RAYMOND, à part. Elle paraît tremblante...

* Floridor, Cécile, Raymond.

FLORIDOR. Ma belle enfant, veuillez vous expliquer clairement.

RAYMOND. C'est peut-être ma présence qui gêne mademoiselle...

FLORIDOR, à Cécile. Monsieur est du métier, et je n'ai point de secret pour lui.

CÉCILE. Oh ! ce n'est pas monsieur qui m'intimide...

RAYMOND. Parlez, mademoiselle... parlez...

CÉCILE, à part. Allons... courage!... (Haut.) Puisque vous ne devinez pas... il faut bien vous dire ce qui m'amène... Je viens de lire sur les vitres de cette boutique, que vous achetez des cheveux...

FLORIDOR. Oui mademoiselle, cela m'arrive quelquefois... quand ils sont beaux.

CÉCILE. Eh bien ! monsieur... je viens vous proposer les miens !

FLORIDOR. Les vôtres!...

RAYMOND. Qu'entends-je ?

CÉCILE. Veuillez les regarder...

(Elle se décoiffe et de beaux cheveux inondent ses épaules.)

FLORIDOR, à part. Superbes, magnifiques!... dignes d'une duchesse... (Haut.) Ils sont assez bien.

RAYMOND. Dites qu'ils sont magnifiques...

FLORIDOR. Ah ! ah ! monsieur est connaisseur. (A part.) J'étais sûr que c'était un confrère. (Haut.) Quel prix mademoiselle en veut-elle avoir ?..

CÉCILE. Vous savez, mieux que moi, ce que cela peut valoir.

FLORIDOR. Dites votre prix, mon enfant.

CÉCILE. Le mien, monsieur.

Air : Je sais attacher des rubans.

Ah ! franchement, je vous le dis,
Car j'ignore encor l'imposture,
Je n'attache pas un grand prix
A cette modeste parure...
Mais son prix pourrait s'augmenter...
Elle vous paraîtrait plus chère,
Si vous saviez ce qu'elle va coûter
De larmes à ma pauvre mère!..

RAYMOND. Sa mère!..

FLORIDOR. Dans le commerce, ma belle enfant, on ne peut pas compter cela pour une valeur.

CÉCILE. Je le sais, monsieur ; mais c'est afin que vous n'attachiez pas à ma démarche d'autre motif que celui qu'elle doit avoir.

RAYMOND, à part. Pauvre fille... il faut qu'elle soit bien malheureuse...

FLORIDOR. Tenez, mademoiselle... je vous parlerai franchement... ce que je vois est bien... très bien... mais cela souffre... oui, il y a de la mélancolie et des peines de cœur dans cette belle chevelure-là... ça vaut trente-cinq francs, bien payé.

CÉCILE, avec douleur. Trente-cinq francs...

RAYMOND, s'avancant. J'en donne cinquante !

FLORIDOR. Vous!..

RAYMOND. Moi-même!..

FLORIDOR. Vous feriez une mauvaise affaire.

RAYMOND. Cela me regarde.

FLORIDOR. Songez donc qu'il faudrait un mois de soins particuliers et la main d'un artiste habile, pour donner quelque prix à cette marchandise-là.

RAYMOND, souriant. Bon!.. puisque je suis du métier, je dois m'y connaître aussi bien que vous... j'en donne cinquante francs.

CÉCILE. Cinquante francs!.. ah! monsieur... je vous remercie... on m'avait dit...

FLORIDOR, s'animant. J'en donne soixante.

RAYMOND. J'en donne cent!..

CÉCILE, joyeuse. Oh! mon Dieu!..

FLORIDOR. Diantre!.. vous avez donc des pratiques bien haut placées.

RAYMOND. Mais, oui... Je suis en train de chercher en ce moment cette nuance pour une tête de comtesse.

FLORIDOR. Cette nuance... mais... c'est noir... tout simplement.

RAYMOND. Oui, mais quel noir!.. le jais... l'ébène...

FLORIDOR. Je ne dis pas non... mais cent francs...

RAYMOND. Voudriez-vous surenchérir?... à votre aise... mais il me les faut à tout prix.

FLORIDOR. Non, monsieur... je n'irai pas sur les brisées d'un confrère aussi haut placé dans la partie... que vous paraîsez l'être.

RAYMOND. Mais, oui... je suis dans une assez bonne position... Mademoiselle, voici la somme en or.

CÉCILE. Ah! monsieur... monsieur... si vous saviez quel service...

FLORIDOR, avançant une chaise. Allons... puisque le marché est conclu, il ne reste plus qu'à l'exécuter.

CÉCILE, pâlisant. Oh! mon Dieu!.. déjà...

RAYMOND, à part. Pauvre petite!.. ce sacrifice est au-dessus de ses forces!..

FLORIDOR. L'instinct de la coquetterie... Confrère, voici des ciseaux.

RAYMOND*. Un moment...

FLORIDOR. Est-ce que vous seriez fâché de votre marché?

RAYMOND. Non... non... au contraire... M. Floridor, veuillez aller voir si les objets que j'ai demandés sont prêts... je veux causer avec cette jeune fille, et savoir d'elle...

FLORIDOR. Je vous comprends... nous autres artistes, nous sommes toujours grands et généreux... (Bas.) Franchement, vous payez trop cher.

(Il sort.)

SCENE IV.

RAYMOND, CÉCILE.

RAYMOND, à part. Comme elle paraît triste et pensive...

CÉCILE, revenant de sa rêverie. Hâtez-vous, monsieur... je vous prie... car mon seul désir est d'accomplir promptement le sacrifice que je me suis imposé.

RAYMOND. Mais, qui vous a portée à le faire... ce sacrifice?

CÉCILE. Le malheur!

RAYMOND. Le malheur?

CÉCILE. Le malheur de ma mère, monsieur... car, moi, je sais tout supporter... mais, la voir en butte à la persécution... à la misère... aux outrages...

RAYMOND. Votre position est donc bien cruelle?

CÉCILE. Nous manquons de tout, monsieur... et demain nous n'aurions plus d'asile, sans cet or que vous venez de me donner... car notre hôte impitoyable... Prenez, monsieur, ce qui vous appartient.

RAYMOND. Avant d'en venir là... et si je ne craignais de paraître importun... j'aurais quelques questions à vous adresser.

* Floridor, Raymond, Cécile.

CÉCILE. Parlez, monsieur, parlez!... vous avez droit à toute ma confiance.

RAYMOND. Votre mère connaît-elle votre démarche?..

CÉCILE. Oh! non, monsieur... j'ai profité d'un moment où elle reposait pour m'échapper et accourir ici... si elle eût pu se douter de ma résolution, elle n'y aurait jamais consenti.

RAYMOND. Vous avez donc eu un secret pour elle?..

CÉCILE. C'est le premier, monsieur, et ce sera le dernier... Jusqu'à ce jour, ma mère fut ma seule amie; je lui confiais tout... Joies, peines, désirs, espérances... aujourd'hui, j'ai commencé à me cacher d'elle... j'hésitais... je tremblais... oui, monsieur, j'ai tremblé... c'était la première fois que je sortais sans elle... à chaque pas les forces me manquaient... le dévouement a donc quelquefois les apparences d'une grande faute? .

RAYMOND. Jamais vis-à-vis de ceux qui ont un cœur... une ame...

CÉCILE. Je me trouvais seule... au milieu de la rue... j'ai été suivie... les remarques, les éloges même... tout me glaçait d'effroi... mais faisant un dernier effort... je suis venue jusqu'ici... je vous ai rencontré... et j'en bénis le ciel.

RAYMOND. Votre position n'a-t-elle donc jamais éveillé la sollicitude d'un ami... d'un protecteur?..

CÉCILE. Il s'en est présenté plus d'un... ils prenaient ce titre pour arriver jusqu'à nous... mais leurs intentions étaient coupables...

RAYMOND. Vous m'intéressez de plus en plus... et si je pouvais vous être utile... à vous, et à votre mère... Avez-vous quelque talent d'agrément?

CÉCILE. Oh! oui, monsieur... je joue de la harpe, et je peins les fleurs avec une patience, qui a fait croire à quelques personnes que j'avais du talent et du goût.

RAYMOND, surpris. Quel est votre nom?

CÉCILE. Cécile, monsieur.

RAYMOND. Cécile, c'est bien... mais le nom de votre mère?

CÉCILE. Cécile!.. Monsieur, après la démarche que j'ai faite... et dans le lieu où nous sommes... permettez-moi de vous le taire...

RAYMOND, à part. Charmante! (Haut.) Je respecte votre secret, et je tâcherai d'être utile à M^{lle} Cécile... je puis même m'occuper de vous à l'instant. Je connais un riche marchand de porcelaines, qui fait peindre beaucoup de fleurs... je me rends chez lui à votre intention. *

CÉCILE. Et ma chevelure...

RAYMOND. Ah! oui... mais elle est si bien où je la vois.

CÉCILE. Mais, monsieur, notre marché?..

RAYMOND. Si je vous priais de la garder encore une heure...

CÉCILE. Une heure! une heure encore!..

RAYMOND. Toute la journée, si vous voulez... je ne pars que ce soir.

CÉCILE. Oh! non... non... j'accepte pour une heure... car, voyez-vous, je puis vous dire mon secret... Ce qui causait ma peine, c'est que ce matin même, c'est la fête de ma mère... quand je lui présenterai mon bouquet, elle m'embrassera... et puis... selon son usage, elle prendra ma tête dans ses deux mains... et si elle s'apercevait... (Elle pleure.) Vous comprenez, il n'y aurait plus de fête pour elle...

RAYMOND. Tant d'infortune et tant de grace... le ciel est bien injuste quelquefois.

CÉCILE. Dans une heure, je reviendrai... et alors...

RAYMOND. Dans une heure, mademoiselle... n'y manquez pas.

CÉCILE. Oh! comptez sur moi!

* Cécile, Raymond.

Air : Vous verrez ma tournure. (COLONEL D'AUTREFOIS. (1))

ENSEMBLE.

A votre confiance,
Oui, Cécile répondra,
Et sa reconnaissance,
Monsieur, va se graver là !
RAYMOND.

Oui, j'en ai l'assurance,
Cécile ici reviendra,
Et bientôt sa souffrance
Par mes soins s'apaisera !

CÉCILE, à part

Le sort doit-il suspendre
Les coups qu'il porte à mon cœur ?
J'étais loin de m'attendre
À rencontrer le bonheur.

(Regardant Raymond.)

Oui, pour mon cœur,
C'est du bonheur.

ENSEMBLE.

RAYMOND.

Oui, j'en ai l'assurance, etc.

CÉCILE.

A votre confiance, etc.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE V.

RAYMOND, seul.

L'aimable fille !.. si elle dit vrai, elle mérite bien qu'on s'emploie en sa faveur... Allons chez ce riche marchand; je connais M. Lefèvre, c'est un brave et digne homme, et c'est lui rendre service que de lui fournir l'occasion d'obliger cette jeune personne.

SCENE VI.

FLORIDOR, LE GARÇON, portant une petite caisse, RAYMOND.

FLORIDOR. Mon cher confrère en la perruque blonde d'Apollon, votre commande est prête.

RAYMOND. Etes-vous bien sûr, mon cher confrère, qu'Apollon portât perruque ?

FLORIDOR. Historique, car j'ai là-haut une gravure du siècle de Louis XIV, où ce dieu est coiffé comme le grand roi.

RAYMOND. C'est une preuve irrécusable... Combien vous dois-je ?

FLORIDOR. Voici la petite note.

RAYMOND. Cent écus !.. c'est un peu cher.

FLORIDOR. Monsieur a demandé ce prix-là... c'est d'ailleurs ce que paient tous les artistes...

RAYMOND. Et les artistes sont frères !

FLORIDOR. J'allais vous le dire.

RAYMOND. Voici 500 francs, veuillez me rendre..

FLORIDOR. Diable !.. je n'ai point de monnaie chez moi, mais nous touchons au Palais-Royal, et le garçon... Edmond, tenez, changez ce billet... vous rapporterez 200 francs en or à monsieur.

(Le garçon sort. Raymond prend le journal et se rassied.)

SCENE VII.

RAYMOND, BEAUMONT, FLORIDOR.

BEAUMONT, au fond. Robinson, conduis mon tilbury sur la place de la Bourse... je daignerais aller à pied jusque-là !.. (Descendant la scène.) Bonjour, Floridor. (Il va se regarder dans la glace.) Dieu ! que c'est beau, l'homme !

(1) Le Colonel d'autrefois fait partie du Musée dramatique. (Note de l'éditeur.)

FLORIDOR. Oui, quand il est coiffé.

BEAUMONT, se mirant toujours. Allons, voulez-vous bien n'être pas joli garçon comme cela...

RAYMOND, à part. Feu Narcisse, ressuscité.

BEAUMONT. Je suis adorable... mais ce n'est pas tout... Floridor, il faut que tu me fasse aujourd'hui une de ces têtes qui font tourner toutes les autres... hâte-toi, surtout, car je suis pressé... mon domestique va m'attendre devant la Bourse, c'est bon genre... on est autre part... mais votre tilbury est là, ça vous classe!

FLORIDOR. Savez-vous, monsieur le chevalier, que vous avez bien fait de quitter votre état de premier clerc d'huissier pour prendre la Bourse.

(Beaumont se place sur une chaise à gauche, Raymond est assis à droite.)

RAYMOND, riant. Comment l'entendez-vous?

FLORIDOR. Monsieur est marron... et un joli marron, je m'en vante.. On végète, on meurt sur pied dans une étude d'huissier... et monsieur est né coiffé.

BEAUMONT. Il est sûr que tout me réussit... mais ce n'est pas étonnant... je suis joli homme... et la fortune est femme et coquette...

FLORIDOR, en le coiffant. Vous étiez trop joli homme pour faire un clerc d'huissier.

BEAUMONT. Tais-toi donc... est-ce qu'on dit ces choses-là devant le monde?

FLORIDOR. Monsieur est un confrère!..

BEAUMONT. Un homme d'affaires...

RAYMOND. Non... un coiffeur.

BEAUMONT. Ah!.. fort bien... Tel que tu me vois, Floridor, je vais me marier.

FLORIDOR. Diantre!.. avec une tête comme la vôtre, c'est dangereux...

RAYMOND, riant à part. C'est assez bien observé.

BEAUMONT. Oh!.. celle que je veux épouser n'est pas une de ces femmes comme on en voit tant à Paris... Croirais-tu, Floridor, qu'elle m'a résisté?

FLORIDOR, le coiffant. Que voulez-vous? nous sommes au temps des miracles.

RAYMOND, à part. Le fat!..

BEAUMONT. Après ça, je dois dire, pour mon honneur, que je n'ai pas fait jouer jusqu'à ce jour toutes mes batteries... j'y ai mis de la délicatesse... Comme tôt ou tard, il faut que cela finisse par un mariage... C'est honnête... et puis il y a six cent mille francs de dot.

FLORIDOR. Six cent mille francs de dot!

BEAUMONT. Peut-être plus... peut-être moins... je ne sais pas.

FLORIDOR. Et vous êtes bien certain de faire ce mariage?..

BEAUMONT. On raffole de moi, mon cher!.. on m'adore!.. tu conçois, avec une tête comme celle-là..

FLORIDOR. Surtout quand elle est coiffée par moi... Six cent mille francs... trente mille francs de rente... on ne gagne pas ça, en faisant des contraintes par corps... Il faut se dépêcher de conclure... (Le frisant.) Chaud, chaud!..

BEAUMONT, tressaillant. Prends donc garde, tu me brûles!..

FLORIDOR. Ne faites pas attention... c'est le fer... continuez.

BEAUMONT. Ah! c'est toute une histoire.

RAYMOND, à part. Le moraliste a bien raison... un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.

BEAUMONT. Figure-toi que la petite... (Bas.) Mais es-tu sûr que mon-

FLORIDOR. Ne craignez rien... vous dis-je... c'est un confrère.

BEAUMONT. De Paris?..

RAYMOND. Non, monsieur, de Bruxelles.

BEAUMONT. De Bruxelles... ah! ah!.. alors monsieur doit connaître le comte d'Alberg... le ministre des finances des Pays-Bas?

RAYMOND. Je le coiffe tous les jours, monsieur.

FLORIDOR. bas. Quand je vous disais, un confrère... il ne me fait pourtant pas l'effet d'être bien fort.

BEAUMONT. On le dit un peu sévère... un peu dur même.

RAYMOND. Surtout pour les intrigans.

FLORIDOR. Et à Bruxelles, il y en a tant... les nôtres vont tous là!..

Air du Verre.

C'est étonnant, dans ce pays,
Comme d'ici l'on court en foule,
Car vers Bruxelles de Paris,
Sans relâche la poste roule.
Ce mode de transport est cher;
Heureusement, en commandite,
On va faire un chemin de fer
Afin de se sauver plus vite.

BEAUMONT. Farceur de Floridor, va!.. Pour en revenir au vieux comte d'Alberg... qui n'aime pas les intrigans... n'a-t-il pas lui-même ruiné la famille Moranville par un procès injuste?..

RAYMOND. Qui vous a dit qu'il était injuste, monsieur?

BEAUMONT. Eh! parbleu, ceux qui l'ont perdu!..

RAYMOND. Ce n'est pas là précisément une raison.

BEAUMONT. Si vous connaissiez l'affaire... vous diriez comme moi!..

RAYMOND. J'ai lu ce procès dans la GAZETTE DES TRIBUNAUX.

BEAUMONT. Eh bien! alors... n'est-il pas clair... évident... prouvé... que le comte de Moranville avait fait une vente simulée de sa terre, à sa sœur, la comtesse d'Alberg...

RAYMOND. Cela n'est pas prouvé du tout, car sa veuve aurait gagné son procès.

BEAUMONT. Puisqu'on n'a pas pu retrouver la contre-lettre...

RAYMOND. Ceci prouve évidemment qu'elle n'existait pas.

BEAUMONT. Elle existait... des témoins l'ont vue... mais le notaire de Rouen, chez lequel elle était déposée, s'étant réfugié en Belgique... et de là aux Etats-Unis... courez après!.. Le comte d'Alberg a refusé de rendre le domaine... mais, patience... il ne sera peut-être pas si heureux en appel... En attendant, puisque vous avez l'honneur de le coiffer, vous pouvez lui dire que le comte de Moranville est mort de chagrin, et que sa famille languit au fond de la Normandie, dans la plus profonde misère... ceci l'amusera... et l'attendrira peut-être... si quelque chose peut attendrir un ministre belge... un vieil avare qui n'a plus d'entrailles que pour son or, à ce qu'on dit.

RAYMOND, à part. Voilà comme on juge les hommes!

FLORIDOR. Vous êtes coiffé, monsieur le chevalier.

RAYMOND. Chevalier?..

BEAUMONT, se levant*. Oui, chevalier... je m'en flatte... Un titre ne fait de mal à personne, et fait beaucoup de bien à celui qui le porte... Dans ce siècle, le premier point c'est d'éblouir... A cette jolie figure-là... et à cette tournure ravissante, il fallait un titre... je l'ai pris... Qui viendra me le contester... dans un temps où les chevaliers sont si communs.

FLORIDOR. C'est vrai!..

* Raymond, Beaumont, Floridor.

Air : Encore du charlatanisme.

Ce titre est de tous les états,
Il encourage la science,
Orateurs, artistes, soldats,
Pour tous c'est une récompense.
Les chevaliers sont en tout temps,
Le noble orgueil de la patrie...

RAYMOND, jetant un regard à Beaumont.

Mais, il se glisse dans leurs rangs
Plus d'un chevalier d'industrie. (Bis.)

BEAUMONT. Eh! monsieur... l'industrie... c'est la divinité du siècle... aujourd'hui... le talent... faiblesse... le génie... bêtise... de l'industrie et un physique comme celui-ci... (Il pirouette.) et votre fortune est faite.

FLORIDOR. Quand vous aurez fait fortune, monsieur le chevalier, vous n'oublierez pas ma petite note... voilà déjà deux ans...

BEAUMONT. Qu'est-ce que c'est?... tu me demandes de l'argent... toi!... allons donc?... défais-toi de ces manières-là!..

FLORIDOR. Mais, cependant, les artistes...

BEAUMONT. Les artistes sont frères... (Il retourne à la glace.) J'en reviens à mon dire, l'homme est une superbe chose... (à Floridor.) Ne me demande plus d'argent, ou je me ferai coiffer chez un autre.

(Il sort en fredonnant.)

SCENE VIII.

RAYMOND, LE GARÇON, FLORIDOR *.

LE GARÇON, entrant. Voici, monsieur. (Il remet de l'or à Raymond.)

RAYMOND. Voici pour vous.

FLORIDOR. Vingt francs pour le garçon... oh! générosité d'artiste... voilà comme nous sommes tous.

LE GARÇON. Oui... à dix-neuf francs près.

FLORIDOR, le poussant. Allez donc, mon ami, allez donc.

SCENE IX.

FLORIDOR, RAYMOND.

FLORIDOR. Et cette caisse... qu'en faut-il faire?..

RAYMOND. Je l'envverrai prendre dans la journée... je vais jusqu'à la place de la Bourse... Si cette jeune fille revenait avant moi, vous la feriez attendre.

FLORIDOR. Vous l'avez laissée sortir sans terminer?... eh bien!.. vous êtes bon enfant... elle sera allée vendre à un autre... J'en mettrais mon fer... c'est-à-dire ma main au feu.

RAYMOND. Je suis tranquille sur son compte... M. Floridor, n'oubliez pas ma recommandation... On vient... ah! justement, c'est elle...

SCENE X.

LES MÊMES, CÉCILE **.

CÉCILE, fort agitée. Ah! monsieur... vous voici.

RAYMOND. Qu'est-ce donc, mademoiselle?..

CÉCILE. Ah!.. je suis bien malheureuse... car le monde est bien méchant...

RAYMOND. Que vous est-il donc arrivé?..

CÉCILE. Cet or que vous m'avez donné...

* Raymond, le garçon, Floridor.

** Raymond, Cécile, Floridor.

RAYMOND. Eh bien ?..

CÉCILE. J'avais acheté quelques fleurs pour la fête de ma mère... et je rentrais chez nous... toute joyeuse... quand, dans sa chambre même, j'ai trouvé notre impitoyable créancier qui s'emportait en menaces contre elle... Je l'ai payé à l'instant, monsieur... mais ma mère a voulu savoir où j'avais pris cet argent... et comme je n'osais pas lui dire par quel moyen je me l'étais procuré... le méchant homme a fait planer sur moi d'odieux soupçons... il a prononcé le nom de M. de Beaumont... il a parlé d'intrigues secrètes... Ma mère ne l'a pas cru, monsieur, oh !.. non... elle connaît trop sa Cécile... mais le bruit que faisait cet homme avait attiré les voisins, et comme je ne suis qu'une pauvre fille... les plus lâches conjectures... les plus cruelles assertions ont été répandues sur mon compte... oh !.. voici mes cheveux... prenez-les, monsieur... prenez-les bien vite, afin que je ne puisse rentrer chez ma mère qu'en prouvant à tout le monde que ma conduite a toujours été pure.

RAYMOND. Pauvre enfant !..

CÉCILE. De grace, hâtez-vous... hâtez-vous !.. car si ma mère n'a pu ajouter foi aux propos de notre créancier... j'ai du moins vu sur ses traits une inquiétude qui me tue...

Air : Vaudeville de la Petite Gouvernante.

Oui, tout cela lui paraissait un songe,
Et chaque instant doublait mon embarras;
Il me fallut recourir au mensonge,
Je l'avouerais... je ne balançais pas...
Mais, après tout, en cette circonstance,
Je n'ai du moins pas forfait à l'honneur...
Car j'ai, monsieur, pour moi ma conscience
Et Dieu qui lit dans le fond de mon cœur !

(La musique continue jusqu'à la fin.)

FLORIDOR, qui a pris ses ciseaux, à Raymond. Monsieur... je suis à vos ordres... faut-il ?..

CÉCILE, vivement. Oui, monsieur... oui, sur-le-champ.

(Elle se place sur la chaise *.)

RAYMOND, à part. Pauvre fille !..

(Floridor s'approche avec ses ciseaux.)

FLORIDOR, déclamant.

« Peut-on voir, sans frémir, cette fille charmante

» Tendre au fer de Calchas une tête innocente. »

CÉCILE. O ma mère !.. ma mère !..

(Le rideau baisse au moment où Floridor prend les cheveux de Cécile pour les couper.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un intérieur fort modeste, peu de meubles; des chaises en paille; une petite table garnie de tout ce qu'il faut pour peindre.

SCÈNE I.

CÉCILE, assise et travaillant.

Air de Bérat.

En vérité, je vous le dis,
Désespérer serait folie;
Dans la couronne de la vie,
Les roses sont près des soucis.

* Raymond, Floridor, Cécile.

Le plaisir touche à la souffrance ,
 En un jour les pleurs sont taris...
 Croyez au ciel, à l'espérance ,
 En vérité, je vous le dis.

En vérité, je vous le dis,
 J'étais malheureuse et souffrante ;
 Un bon jeune homme se présente ,
 Soudain, tous mes maux sont finis ;
 Sa douceur, sa noblesse extrême,
 Ont su gagner mon cœur surpris ;
 En secret je sens que je l'aime...
 En vérité, je vous le dis!..

(On frappe).

Ah ! voilà quelqu'un... si c'était M. Raymond...

(Elle va ouvrir).

SCENE II.

FLORIDOR, CÉCILE.

CÉCILE. Ah ! c'est vous, M. Floridor.

FLORIDOR. Mademoiselle Cécile, je suis bien le vôtre... avec l'admiration et le respect d'usage... en pareille circonstance.

CÉCILE. Eh bien ! M. Raymond est-il arrivé ?

FLORIDOR. Pas encore, mademoiselle, mais on l'attend aujourd'hui... je sors de son hôtel.

CÉCILE. Savez-vous que voilà près de deux mois qu'il est parti ?

FLORIDOR. Deux mois, pardon !.. avec votre permission, il n'y a aujourd'hui que vingt-neuf jours... mais je conçois que vous soyez impatiente de le revoir !... quel cœur !.. quelle ame !.. comme on voit que c'est un artiste !... d'un coup d'œil j'avais démêlé ses nobles qualités... Mais il a mis le comble à mon admiration, le jour où vous étiez là, sur une chaise, attendant le coup fatal... pour consommer le plus grand sacrifice que puisse faire une jolie femme. Je me vois encore avec mes ciseaux, comme les sacrificateurs de l'antiquité... tout à coup, vous poussez un cri (Faussant.) ah !.. et vous restez évanouie... Qu'aurait fait un homme ordinaire ?.. Il vous aurait fait respirer des sels... du vinaigre des quatre voleurs... j'en avais justement là... et du bon... on ne trouve chez moi que des premières qualités... M. Raymond, lui, demande un fiacre... il vous prend dans ses bras... vous emporte... et ce n'est que près de votre mère que vous reprenez connaissance. — Prenez mes cheveux, monsieur, prenez-les, je le veux. — Mademoiselle, dit le magnanime coiffeur... ils ont besoin de soins, je vous prie de les garder encore un mois... Tout ce que je vous demande, c'est de permettre que M. Floridor vienne, pendant ce temps, prodiguer à cette belle chevelure l'heureux secours de son beau talent. — Là-dessus, il me glisse cent francs dans la main... et me voilà, comme de coutume, à mon poste pour gagner mon argent d'abord, et ensuite pour remplir les intentions d'un homme délicat... d'un autre moi-même... car, c'est le cas ou jamais de le répéter, les artistes sont frères... surtout, quand ils se tiennent par les cheveux... comme moi et M. Raymond.

CÉCILE. Mais êtes-vous bien sûr que ce soit un coiffeur ?

FLORIDOR. Eh ! mademoiselle... quel autre qu'un confrère eût fait une pareille acquisition ?

CÉCILE. Ma mère pensait que c'était un moyen de nous obliger.

FLORIDOR. Alors, pourquoi me charger de soigner sa marchandise jusqu'à son retour ?... Et puis, la tournure distinguée de M. Raymond... son air noble, réfléchi... cet homme est coiffeur dans l'ame... Cependant, je prendrai les informations que madame votre mère m'a demandées sur son compte, et je saurai vous dire sa véritable profession... Ce qu'il y a de bien sûr, c'est un digne jeune homme.

CÉCILE. Oh ! oui... et ma reconnaissance lui est acquise pour la vie... car

la recommandation qu'il m'a donnée pour ce riche marchand, M. Lefèvre, nous assure à jamais le nécessaire.

FLORIDOR. Vous êtes une bonne fille, et vous méritez d'être heureuse... aussi je vous dois un conseil... un conseil d'honnête homme... n'épousez pas votre homme d'affaires... vous savez...

CÉCILE. M. le chevalier de Beaumont.

FLORIDOR. Chevalier... c'est possible... je ne dis pas ça pour lui nuire... tous les artistes sont frères... mais vous êtes un ange!.. et M. Beaumont ne vous convient pas...

SCENE III.

LES MÊMES, BEAUMONT *.

BEAUMONT. Eh bien! ne vous gênez pas, monsieur l'artiste en cheveux... Combien vous faut-il pour m'accommoder ainsi?..

FLORIDOR, à part. Oh!.. (Haut, avec embarras.) Monsieur le chevalier... c'est encore un éloge de vous... car, je disais à mademoiselle... si vous voulez un mari, qui ait du talent... du mérite... prenez M. de Beaumont... mais... mais... si vous voulez un époux qui ne se fasse pas aimer de toutes les femmes... M. de Beaumont ne vous convient pas... demandez à mademoiselle... (Avec aplomb.) Voilà... monsieur le chevalier, voilà comme je vous accommode...

BEAUMONT. Il suffit!..

FLORIDOR, sort en ricanant. Ah!.. ah!.. ah!..

SCENE IV.

BEAUMONT, CECILE.

BEAUMONT. Disait-il cela, charmante Cécile?..

CÉCILE. J'ignore ce qu'il me disait, monsieur... j'étais distraite... préoccupée... Mais voilà bien long-temps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir.

BEAUMONT. Vous avez donc remarqué mon absence... (A part, se frisant.) j'en étais sûr!..

CÉCILE. C'est ma mère, monsieur.

BEAUMONT. Votre mère, Cécile... le mot est cruel... mais je suis certain qu'il n'est pas sincère... Avouez que vous avez songé à moi... je le sais... je le vois... vous avez pleuré...

CÉCILE. Monsieur...

BEAUMONT. On se connaît... l'on connaît les femmes!.. les jeunes filles surtout... Eh bien! rassurez-vous... je ne me suis éloigné de vous que pour songer à vous, pour m'occuper de vous... je reviens de Bruxelles.

CÉCILE. De Bruxelles!..

BEAUMONT. Maintenant... Je puis, je dois vous apprendre la cause de ce voyage... Une lettre que j'avais reçue de la Belgique m'annonçait que cette pièce importante, qui devait vous faire gagner votre procès, la contre-lettre, était déposée chez l'un des principaux notaires de Bruxelles... Je me suis rendu dans cette ville, et pendant un mois, j'ai fait les recherches les plus minutieuses...

CÉCILE. Eh bien?

BEAUMONT. Il m'a été impossible de rien découvrir... Malgré les offres brillantes que j'ai faites!.. malgré les menaces les plus formelles... rien, absolument rien... Je suis allé voir le vieux comte d'Alberg et son épouse... je leur ai parlé avec l'éloquence du cœur... de vos malheurs... de vos vertus... de vos droits... de votre beauté... (Cécile fait un mouvement d'impatience.) Ça ne gâte jamais rien... la beauté m'a fait gagner plus d'une cause...

* Beaumont, Floridor, Cécile.

CÉCILE. Enfin!..

BEAUMONT. Le vieux comte m'a répondu, avec un ton fort malhonnête, qu'il ne pouvait pas souffrir les gens d'affaires... et sa digne épouse, le croiriez-vous, m'a regardé avec son binocle, en disant : qu'est-ce que c'est que ça ?.. puis tous les deux m'ont tourné le dos en ricanant... à moi!.. le chevalier de Beaumont... Oh ! alors, l'indignation m'a dicté mon devoir... j'ai pris la poste... et je reviens à Paris pour mettre ma fortune à vos pieds.

CÉCILE. Quoi, monsieur ?..

BEAUMONT. Oui... mes talens... ma fortune!.. mes agrémens personnels... mon cœur... Je mets tout cela à vos pieds... Votre avenir est désormais fixé... car si vous gagnez votre procès, vous serez riche... et si vous le perdez, vous serez riche encore... votre mère vous devra une position honorable... fortunée... Voilà Cécile, voilà quel est mon projet... Si vous l'approuvez, je ne réclame qu'une seule chose... l'autorisation de demander à madame votre mère l'honneur de devenir son gendre,

CÉCILE, avec effroi. Ah !.. monsieur... monsieur!..

BEAUMONT, à part. J'étais sûr que ça lui ferait plaisir!.. (Haut.) Je connais votre rang... votre famille... mais la mienne est noble aussi... quoique je me sois jeté dans les affaires... Aujourd'hui, la noblesse à la mode, c'est l'argent, et j'en gagne horriblement... Tout cela sera pour vous, Cécile... (Appuyant.) Pour votre mère...

CÉCILE. Ah ! M. de Beaumont, je ne sais comment vous exprimer...

BEAUMONT. En m'accordant l'autorisation que je sollicite!

CÉCILE, avec embarras. Parlez à ma mère, monsieur... moi, j'ai juré d'épouser celui qui la rendra heureuse.

BEAUMONT. Ah !.. vous me ravissez!..

Air : Mes amis, c'est dans sa patrie.

Je vais voir votre bonne mère,
A mes vœux elle se rendra,
Et bientôt un hymen prospère
A jamais nous enchaînera.
Je crains peu qu'elle se récrie ;
Vous êtes noble... je le suis...
Je suis beau... vous êtes jolie...
Il faut des époux assortis!..

ENSEMBLE.

Je vais voir votre bonne mère, etc.

CÉCILE.

Allez voir cette bonne mère ;
Franchement elle répondra ;
Du sort de sa fille si chère,
Sa volonté décidera.

(Beaumont entre à droite en arrangeant ses cheveux.)

SCENE V.

CÉCILE, seule.

L'épouser... lui !.. oh !.. j'espère bien que ma mère n'y consentira jamais... et cependant s'il était vrai qu'il dût changer son sort... je me résignerais... Encore s'il ressemblait à ce bon M. Raymond, si modeste... si délicat dans ses procédés!.. (Elle soupire.) Il n'est qu'un artisan, lui... et M. de Beaumont est chevalier... voilà la fortune... (Elle devient rêveuse ; on entend la voix de Raymond.) Mais c'est sa voix... (Cécile court à la porte.)

SCENE VI.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Cécile!..

CÉCILE, avec un cri. Ah! c'est bien lui!..

RAYMOND. Je suis indiscret, peut-être... mais pendant un mois j'ai tant pensé à vous... à votre mère... qu'il me semblait que vous deviez m'attendre...

CÉCILE. Oh! oui... oui... M. Raymond, nous vous attendions... Depuis un mois... nous comptions les jours... et depuis ce matin, les heures.

RAYMOND. C'est comme moi.

CÉCILE. Avez-vous fait un bon voyage?

RAYMOND. Oui, bon... mais il n'a pas été heureux... je n'ai pas trouvé les personnes que j'étais allé chercher... il m'a fallu courir tout le département, et mes recherches ont été sans résultat... j'étais d'une impatience... Mais, pardon... on m'avait dit que vous n'étiez pas seule.

CÉCILE. Notre homme d'affaires, que vous ne connaissez pas... M. de Beaumont.

RAYMOND. M. de Beaumont!.. oh! pardonnez-moi... je le connais pour un fat... qui se croit aimé de toutes les femmes... qui se trouve charmant.

CÉCILE. Je crois qu'il est seul de son avis.

RAYMOND. Comment se porte madame votre mère?

CÉCILE. Bien mieux, depuis que, grâce à vos soins, l'aisance est rentrée dans notre petit ménage.

RAYMOND. Quant à vous, M^{lle} Cécile, vous êtes d'une fraîcheur... je vous trouve encore enbellie.

CÉCILE, souriant. Oui, ma chevelure, surtout... Quand prenez-vous ce qui vous appartient?

RAYMOND. Oh! j'ai le temps...

CÉCILE. Il faut pourtant que notre marché se réalise.

RAYMOND. Avez-vous bien travaillé, en mon absence?

CÉCILE, montrant ses dessins *. Oh! voyez!.. voyez!.. M. Raymond.

RAYMOND. Ah! le joli bouquet!..

CÉCILE. Vous trouvez?... j'ai près de cent francs à recevoir.

RAYMOND. Oh! mais c'est une fortune... Eh bien! je vous propose un marché... donnez-moi ces fleurs... et gardez cette parure naturelle qui vous va si bien.

CÉCILE, avec émotion. Ah!.. monsieur... monsieur... vous n'êtes donc pas un marchand... un coiffeur?

RAYMOND. Je n'ai pas cet honneur!

CÉCILE. Mais qui donc êtes-vous?

RAYMOND. Un voyageur qui s'est trouvé là, par hasard... qui a vu vos larmes... a compris votre peine, et a voulu la soulager.

CÉCILE, pleurant. Ah!.. ah!.. mon Dieu!.. que vous me faites de bien!..

RAYMOND. Vous pleurez?

CÉCILE. Oh! oui... oui, je pleure... et ne m'en demandez pas la cause... je ne pourrais vous la dire... je ne la comprends pas moi-même... Ne croyez pas que ce soit par un mouvement de coquetterie, au moins... non, non... mais il y a dans votre procédé tant de noblesse... tant de délicatesse... et ma mère et moi, avons rencontré si rarement ces deux sentiments depuis que nous sommes à Paris... que je me sens troublée... émue... malgré moi... Qui donc êtes-vous, monsieur?... ah!.. de grâce!.. qui donc êtes-vous?..

RAYMOND. Qu'importe mon nom et mon état, mademoiselle Cécile? Nous allons nous séparer pour ne plus nous revoir, peut-être...

CÉCILE. Ne plus nous revoir?..

RAYMOND. Je n'habite point Paris... des devoirs me rappellent chez

* Raymond, Cécile.

moi... Je vais partir le cœur satisfait... puisque j'ai pu contribuer à vous rendre le repos.

CÉCILE. Quoi!.. je ne saurai pas même votre nom.

RAYMOND. M'avez-vous dit le vôtre? vous êtes pour moi... mademoiselle Cécile... je suis pour vous... M. Raymond... nous voilà quittes... Veuillez demander à madame votre mère, si je puis prendre congé d'elle.

CÉCILE, passant à droite. Comme votre départ va l'affliger!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FLORIDOR*.

FLORIDOR, accourant. M^{lle} Cécile! M^{lle} Cécile...

CÉCILE. Qu'est-ce donc?

FLORIDOR, apercevant Raymond. Le voilà! c'est lui!.. M. Raymond, j'ai bien l'honneur... le plaisir... la satisfaction**... (Bas à Cécile.) Je sais qui il est à présent.

CÉCILE, bas à Floridor. En vérité?

FLORIDOR, bas. Ce n'est pas un coiffeur. Non, c'est le premier architecte du roi des Belges.

CÉCILE, respirant. Ah!

FLORIDOR, bas. Il a acheté chez le libraire, mon voisin... vous savez... trois nouveaux traités d'architecture moderne qui viennent de paraître.

CÉCILE, bas. Un architecte?

FLORIDOR, à part. C'est donc ça qu'il est si bien bâti!

CÉCILE. Un architecte!..

(Elle entre chez sa mère.)

SCÈNE VIII.

FLORIDOR, RAYMOND.

FLORIDOR, à part. La petite aimerait mieux que ce fût un coiffeur. (Haut.) M. Raymond a vu comme j'ai rempli la tâche qu'il m'a donnée... il doit être content de moi.

RAYMOND. Oui, M. Floridor... mais j'attends de vous un nouveau service, un service important.

FLORIDOR, relevant ses manches. Disposez de moi, monsieur l'architecte...

RAYMOND, avec surprise. Ah! ah! je suis architecte, maintenant... j'aime mieux cet état que l'autre.

FLORIDOR. Où diable avais-je la tête de vous prendre pour un coiffeur?... Mais aussi cette tournure distinguée, cet air comme il faut... enfin vous êtes architecte... c'est encore un artiste, et les artistes sont frères... Ce qui m'a trompé surtout, c'est cet achat considérable chez moi.

RAYMOND, gaiement. Est-ce qu'on peut faire un voyage à Paris, sans être chargé d'un déluge de commissions?

FLORIDOR. C'est vrai... mais l'acquisition que vous avez faite à mon détriment?... car je guettais cette nuance pour la femme d'un courtier qui a vu blanchir sa chevelure, après une affaire que son mari avait faite à la Bourse.

RAYMOND. Il avait donc tout perdu?

FLORIDOR. Au contraire... mais en rentrant de la Bourse, il a trouvé un chapeau d'homme chez sa femme!.. (Baissant la voix.) vous comprenez?

RAYMOND. Fort bien... mais, revenons au service que j'attends de vous.

FLORIDOR. De quoi s'agit-il?

RAYMOND. Il faut porter cette lettre et attendre la réponse, que vous me remettrez... vous-même...

* Cécile, Floridor, Raymond.

** Floridor, Cécile, Raymond.

FLORIDOR. Moi-même... (Il regarde l'adresse.) A la Préfecture de police! (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce que je me serais encore trompé...

(Il le regarde.)

RAYMOND. Vous hésitez?

FLORIDOR, embarrassé. Non, monsieur... mais, est-ce qu'un de mes garçons ne suffirait pas?

RAYMOND. Donnez, j'irai moi-même.

FLORIDOR. Ce que j'en dis ce n'est pas pour vous refuser. (A part, en l'examinant toujours.) Oh! non, ce n'est pas possible, il a l'air si loyal... d'ailleurs... un architecte!... (Haut.) Car vous êtes bien architecte, n'est-ce pas? (Mouvement d'impatience de Raymond.) Pardon, j'ai là mon tilbury... je vais vous rendre ce bon office.

RAYMOND. Je vous attends ici.

FLORIDOR. Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre long-temps.

Air de Marianne.

Mon cheval est des plus rapides;
Quoiqu'en gagnant plus d'un grand prix
Il ait gagné les Invalides,
Il trotte encor bien dans Paris.

Oui, comme Eole,
Toujours il vole,
Rasant les chars
Sur son passage épars...
Quand il s'emporte,
Il me transporte
Comme l'éclair
Ou le chemin de fer.

Aussi dans mes courses légères,
Jamais d'un coup de fouet brutal
Je n'ai frappé cet animal...

Les artistes sont frères!

(Il sort.)

RAYMOND. M. Floridor est fou, décidément... Mais, la raison le veut, dès que j'aurai rempli la mission dont je suis chargé, je quitterai Paris... M^{lle} Cécile deviendrait trop dangereuse pour moi!

SCÈNE XI.

BEAUMONT, RAYMOND.

BEAUMONT, parlant à la cantonnade, en sortant de la chambre de la mère de Cécile. Ouf, mesdames, vous me rendez le plus heureux des hommes.

RAYMOND, à part. Que dit-il?

BEAUMONT, se retournant. Ah! ah! voici l'architecte du roi des Belges... il me tarde bien que ce monsieur soit allé reprendre ses fonctions.

RAYMOND, à part, en s'asseyant. Cet homme a le don de me déplaire au plus haut degré.

BEAUMONT, sans le regarder. Monsieur, je viens d'apprendre une chose assez étrange... M^{lle} Cécile a dit à sa mère que vous n'étiez point coiffeur.

RAYMOND. Elle a dit vrai.

BEAUMONT, voyant que Raymond ne bouge pas, va prendre brusquement une chaise de l'autre côté de la scène et s'assied avec une intention marquée. J'ai cru d'abord que vous n'étiez que perruquier... mais il se trouve que vous êtes architecte... c'est du moins ce que dit M^{lle} Cécile.

RAYMOND. Elle a peut-être rencontré juste...

BEAUMONT. Je le crois... mais alors, vous avez donc voulu nous mystifier, monsieur... ou bien, le marché singulier que vous aviez conclu chez Floridor, le mois dernier, n'était qu'un prétexte spécieux pour vous introduire auprès de ces dames.

RAYMOND. A votre tour, monsieur le chevalier... vous pourriez avoir deviné.

BEAUMONT. J'ai beaucoup de pénétration, monsieur... mais alors, je vous demanderai franchement quelles sont vos intentions ?

RAYMOND. Et moi, monsieur... je vous dirai franchement que je n'ai aucune raison pour répondre à cette question... au moins indiscreète.

BEAUMONT. Dans la position de ces dames, deux raisons seules peuvent vous conduire auprès d'elles.

RAYMOND. Malgré votre pénétration, il en est peut-être une troisième... qu'il ne vous est pas donné de sentir, monsieur.

BEAUMONT. Je ne pénètre pas la profondeur de ce discours, mais je vois clairement que monsieur a pris un prétexte d'humanité pour venir ici tenter de séduire M^{lle} Cécile... ou peut-être même pour chercher à l'épouser... si elle gagne son procès.

RAYMOND, se levant. Ces deux intentions ne sont pas les miennes... elles peuvent être les vôtres.

BEAUMONT, l'imitant. Je n'ai qu'une chose à vous dire... c'est qu'un homme comme vous, ne peut pas aspirer à la main de M^{lle} Cécile... et qu'un homme comme moi, ne souffrira pas que l'on cherche à l'outrager, par une coupable intention... c'est vous dire, que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de reprendre la route de Bruxelles.

RAYMOND. Je prendrai la liberté grande, monsieur le chevalier, de retourner votre phrase... et je vous dirai qu'un homme comme vous, n'est pas fait pour être le mari de Cécile, et qu'un homme comme moi, châtiera l'insolent qui aurait sur elle des vues qui ne seraient pas honorables.

BEAUMONT. Qu'est-ce que c'est ?..

RAYMOND. Quant à la route de Bruxelles... en votre qualité d'homme d'affaires, il est probable que vous la connaissez mieux que moi... mais, je vous avertis que ce lieu n'est plus un refuge.

BEAUMONT, élevant la voix. Ce ton me paraît fort amusant... Vous ignorez donc à qui vous parlez... le chevalier de Beaumont n'a jamais souffert une insulte... même d'un architecte.

RAYMOND. Il est possible, monsieur, que vous soyiez brave... (Avec fierté.) mais, je ne le crois pas.

BEAUMONT. Monsieur... monsieur... je vous prouverai...

RAYMOND. Je vous conseille de vous hâter, car, chaque minute ajoute à mon incrédulité.

BEAUMONT, avec embarras. Eh bien! monsieur... à l'instant même... j'ai chez moi des fleurets...

RAYMOND, tranquillement. Cela suffit.

BEAUMONT, reprenant de l'audace. Sortons, monsieur... je vous tuerai, monsieur !..

RAYMOND. C'est possible! et c'est dans cette chance que je vous prie de vouloir bien permettre que j'aie à faire mes adieux à ces dames.

BEAUMONT. J'espère bien que vous n'allez pas les alarmer sur mon compte en leur racontant ce combat.

RAYMOND. Vous me faites pitié, monsieur.

(Il entre.)

SCÈNE X.

FLORIDOR, BEAUMONT.

BEAUMONT. Pitié!.. pitié!.. mais voilà un architecte insolent comme un maçon! Mais je le châtierai... je le châtierai.

FLORIDOR, accourant. Ah! grand Dieu! quelle bêtise j'avais faite... je viens de l'hôtel de cet étranger, et je sais enfin ce que c'est.

BEAUMONT. Et qu'est-il donc, cet insolent personnage?

FLORIDOR. Ce n'est pas un architecte... c'est un maître d'armes!

* Raymond, Beaumont.

BEAUMONT, stupéfait. Un maître d'armes!..

FLORIDOR, appuyant. Un maître d'armes!.. Qui l'aurait jamais dit... et un fameux à ce qu'il paraît... Il m'avait prié de porter une lettre à la Préfecture de Police, et je le prenais pour un... (Il lui dit le mot à l'oreille.) Enfin, la réponse qu'il attendait avait été envoyée à son hôtel... je vais la chercher pour la lui remettre... et comme j'étais chez le concierge, on a apporté pour lui des fleurs, des masques et un plastron... avec un cœur rouge... vous savez...

BEAUMONT. Un maître d'armes! et moi, qui viens de m'enfermer...

FLORIDOR. Il paraît qu'il sait se faire respecter, car le concierge n'en parle qu'avec une circonspection... ça doit être le maître d'armes de la cour de Bruxelles.

BEAUMONT, à part. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

FLORIDOR. Par exemple, je n'aurais jamais deviné son état à son air calme et doux... mais on dit que ce sont les plus dangereux... ils vous tuent un homme avec une tranquillité... une précision... ça fait frémir rien que d'y penser!.. Après ça, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi... un maître d'armes, c'est encore un artiste, et les artistes sont... (Se retournant vers Beaumont.) Mais qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier?.. vous êtes tout pâle.

BEAUMONT, cherchant à se remettre. Moi, quelle idée!.. Je suis rose et blanc!

SCENE XI.

LES MÊMES, RAYMOND.*

RAYMOND, en sortant de la chambre voisine. Allons! je suis content de moi, de ma résignation. (Haut.) Je suis à vos ordres, monsieur.

FLORIDOR. Voici votre réponse, monsieur le maître d'armes.

(Il lui donne la lettre.)

RAYMOND, à part, en la prenant. Voilà une qualité qui m'arrive bien à propos.

BEAUMONT, à part. Ah! oui, oui... il a bien l'air assuré d'un spadassin.

RAYMOND, lisant à part. Grand Dieu! que vois-je?.. en croirai-je mes yeux?.. Voilà un coup du ciel!.. et moi qui suis allé les chercher en Normandie...

FLORIDOR, à Beaumont. Il paraît que la réponse lui fait plaisir... Je suis sûr qu'on lui annonce que quelqu'un qu'il a tué n'est pas mort de sa blessure...

RAYMOND, à Beaumont. Partons, monsieur, partons, car j'ai hâte de me débarrasser...

BEAUMONT**. De vous débarrasser de moi, n'est-ce pas, monsieur?.. Oh! je vous connais maintenant, monsieur le maître d'armes, et vous pensez bien que je ne suis pas assez fou... D'ailleurs à quoi cela servirait-il? je suis en position de mépriser vos injures... car Cécile m'aime.

RAYMOND. Cécile vous aime!

BEAUMONT. Sans doute... eh! regardez-moi... Oui, monsieur, Cécile m'aime.

RAYMOND. Elle vous l'a dit?

BEAUMONT. Tout à l'heure, ici, et de plus, elle a promis de m'épouser.

RAYMOND. Elle vous l'a promis!

BEAUMONT. Et la mère a ratifié le choix de sa fille.

RAYMOND. Sa main vous est promise par la mère, et sa fille consent...

BEAUMONT. Mais, oui, oui, monsieur, combien de fois faut-il vous le dire?.. Vous comprenez qu'alors je ne dois pas beaucoup me soucier de me battre... cela pourrait avarier ma jolie figure et je tiens à la conserver. Adieu, monsieur le maître d'armes.

* Raymond, Floridor, Beaumont.

** Floridor, Raymond, Beaumont.

Air : Séduisante image. (GUSTAVE.)

RAYMOND.

Cécile si sage
Recevrait l'hommage
D'un fat sans courage...
A peine j'y crois.

ENSEMBLE.

BEAUMONT.

Malgré mon courage,
Je dois, en vrai sage,
Mépriser l'outrage
Qu'ici je reçois.

Oui, Cécile m'adore;
Je l'entends qui m'implore
Et qui me dit : Modère-toi...
Conserve-toi pour moi!

ENSEMBLE.

BEAUMONT.

Malgré mon courage, etc.

RAYMOND, FLORIDOR.

Cécile si sage, etc.

SCÈNE XII.

FLORIDOR, RAYMOND.

FLORIDOR. A votre place, monsieur le maître d'armes, je couperais les oreilles à ce drôle-là... et si vous avez besoin d'un second, vous savez que je sais manier le fer.

RAYMOND. Non, je vous remercie.

FLORIDOR. Là-dessus, je vais à mes occupations... J'ai tous les jours quinze têtes sur les épaules... quinze têtes!..

SCÈNE XIII.

RAYMOND, seul.

Cécile aime cet homme!.. elle que je croyais si raisonnable... elle dont l'esprit et la candeur m'avaient charmé!.. Toutes les femmes se ressemblent... et la moindre poupée à la mode suffit pour leur tourner la tête!.. La voici!.. hâtons-nous de remplir la mission dont je me suis chargé.

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND.

CÉCILE. Vous êtes encore ici, M. Raymond!.. oh! que je suis heureuse de vous revoir!

RAYMOND. Heureuse!.. vous me trompez!..

CÉCILE, étonnée. Monsieur!..

RAYMOND. Écoutez-moi, M^{lle} Cécile, j'ai un grand secret à vous révéler.

CÉCILE. A moi?..

RAYMOND. Il y a un mois environ, je vous quittai pour aller en Normandie, à la recherche d'une famille que j'avais le plus grand intérêt à rencontrer... une dame et sa fille...

CÉCILE. En Normandie!.. une dame et sa fille!..

RAYMOND. Oui, dans la petite ville de Bolbec.

CÉCILE. Bolbec! se peut-il?..

RAYMOND. Et dans le voisinage du beau château de Moranville... dont on leur dispute injustement la propriété.

CÉCILE. M. Raymond...

RAYMOND. Cette dame et cette fille, je les ai trouvées enfin... et j'étais loin de penser que Cécile et sa mère étaient l'épouse et l'unique enfant du comte de Moranville, lieutenant-général, mort dans l'exil.

CÉCILE. Qui vous a donc appris?..

RAYMOND. L'homme oit tout savoir dans Paris.

CÉCILE. Comment a-t-il pu découvrir?..

RAYMOND. Qu'importe?.. l'essentiel, c'est que je vous aie retrouvées... je puis remplir le message dont je suis chargé par M. le comte et M^{me} la comtesse d'Alberg, vos adversaires.

CÉCILE. Ah! monsieur, de grâce... ne prononcez pas ce nom... si ma mère l'entendait... le comte d'Alberg nous a fait tant de mal...

RAYMOND. Vous ne le haïrez peut-être plus, quand vous saurez que c'est lui qui m'envoie vers vous... pour rendre l'honneur à votre père... en terminant ce fatal différend.

CÉCILE. Qu'entends-je?..

RAYMOND. Ou plutôt, en vous faisant gagner votre procès... car, cette contre-lettre, que vous avez si long-temps cherchée, Cécile...

CÉCILE. Et bien?..

RAYMOND. La voici!..

CÉCILE. Il se pourrait ! (Elle la regarde.) C'est donc à vous, M. Raymond, que je devrai toujours la joie et le bonheur... Mais, comment se fait-il que M. le comte d'Alberg...

RAYMOND. Il pensait être dans son droit... il n'avait jamais entendu parler de cette pièce importante... lorsque, tout-à-coup, un message arrivé de Philadelphie et signé, Granger...

CÉCILE. C'est le nom du notaire de Rouen.

RAYMOND. Il avait appris l'issue de ce procès, et il écrivait au comte d'Alberg, pour lui annoncer que la justice s'était trompée, et que la contre-lettre était déposée chez un notaire de Bruxelles... Le comte, à cette lecture, fut frappé d'un chagrin mortel... il versa des pleurs... (Je les ai vus, Cécile...) des pleurs amers sur son injustice, et dégoûté du monde, il se retira dans une de ses terres, après avoir cédé ses emplois, ses dignités à son fils unique... et il m'envoie vers vous, chargé de ce titre qui rend à votre père l'honneur, et à votre mère et à vous, une fortune, que les hommes allaient si impitoyablement vous ravir... Vous voyez, M^{me} Cécile, que M. le comte d'Alberg n'est pas si coupable que vous avez dû le penser.

CÉCILE. Ah!.. oui... oui... monsieur... ce que vous m'apprenez pénètre mon âme de la reconnaissance la plus vive pour lui... pour vous, M. Raymond... qui semblez être un ange envoyé de Dieu, pour finir les malheurs de ma mère et les miens!.. ma mère!.. je n'ose pas lui apprendre ce changement de fortune... elle va mourir de joie peut-être... car l'avenir de sa fille est assuré.

RAYMOND, avec amertume. Votre avenir!.. ah! oui, maintenant... un mariage brillant... un époux de votre choix... ce M. de Beaumont... que vous aimez...

CÉCILE. Qui vous a dit?..

RAYMOND. Mais... lui-même.

CÉCILE. Il vous a dit que je l'aimais!

RAYMOND. Ne lui avez-vous pas fait cet aveu?

CÉCILE. Moi? à lui! à lui!.. Et vous avez pu le croire!..

RAYMOND. Votre cœur serait libre?..

CÉCILE. Non, il ne l'est pas!

RAYMOND. Grand Dieu!.. cependant vous avez promis d'épouser M. de Beaumont...

CÉCILE. J'ai promis d'épouser celui qui rendrait à ma mère sa fortune... quels que soient son rang, son état... et d'après ce serment, vous voyez bien que ce n'est pas à M. de Beaumont que je dois appartenir!

RAYMOND. Cécile!..

CÉCILE, faisant quelques pas. Allons porter cette heureuse nouvelle à ma mère!

RAYMOND. Un mot encore, Cécile... En vous apportant cet acte qui rend le bonheur à votre mère, je n'ai rempli qu'un devoir... Je n'ai aucun droit à votre reconnaissance... mais si, touché de vos vertus, épris de vos charmes... je sollicitais aussi la permission de demander votre main à madame votre mère...

CÉCILE, souriant. Vous seriez bien sûr de n'être pas refusé.

RAYMOND. Par elle?..

CÉCILE, baissant la voix. Par moi!

CÉCILE et RAYMOND.

Air de Marion caméliste.

O moment enchanteur!
Dans un tendre délire
Je vais pouvoir me dire :
Je possède son cœur!

Vous seul occupiez mes instans ;
seul

Votre image était là ! vous veniez me surprendre...

Je croyais vous entendre

Répondre à mes premiers sermens...

Vous aviez mon amour,

Mon ame était ravie...

Et de toute ma vie,

C'était le plus beau jour !

(Il la presse sur son cœur.)

SCENE XV.

LES MÊMES, BEAUMONT*.

BEAUMONT. Eh bien ! ne vous gênez pas, monsieur le maître d'armes !

CÉCILE. Un maître d'armes !..

RAYMOND. Oui, monsieur me voit ainsi... la peur grossit les objets.

CÉCILE. Oh ! n'importe... qui que vous soyez, Cécile est à vous !..

RAYMOND. Vous l'entendez, monsieur le chevalier, Cécile est à moi !.. et avec votre permission, je vais donner l'ordre de dresser mon contrat de mariage... avec mademoiselle de Moranville.

BEAUMONT. Mademoiselle de Moranville...

RAYMOND. Vous voyez, monsieur le chevalier, qu'il ne vous reste qu'à prendre la route de Bruxelles.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

BEAUMONT, CÉCILE.

BEAUMONT. Eh quoi ! mademoiselle, après m'avoir promis...

CÉCILE. J'ai promis d'épouser celui qui rendrait à ma mère le repos et le bonheur.

BEAUMONT. Eh bien !..

CÉCILE, montrant à Beaumont la contre-lettre. Lisez...

BEAUMONT. Que vois-je !.. cet écrit...

CÉCILE. Il vient de m'être remis à l'instant par M. Raymond... Vous voyez qu'en lui accordant ma main, je ne fais que remplir un engagement sacré.

BEAUMONT, à part. Maladroit que je suis !.. (Haut.) C'est fort bien, mais un pareil écrit ne peut pas se trouver entre les mains d'un maître d'ar-

* Beaumont, Cécile, Raymond.

mes... c'est donc un homme d'affaires, un notaire ?.. mais, alors je serais offensé !..

SCENE XVII.

LES MÊMES, FLORIDOR *.

FLORIDOR, entrant vivement. Non, non... ce n'est pas un notaire, du tout... j'ai enfin découvert qui il est.

CÉCILE. Qu'est-il donc, M. Floridor ?..

FLORIDOR. C'est un riche maquignon de Bruxelles, le fournisseur du roi des Belges !

BEAUMONT, riant. Un maquignon !.. c'est cela ! il était allé en Normandie pour faire ses acquisitions... un maquignon ! oh ! oh ! oh !.. un maquignon ! (A part.) Mais alors je serais horriblement offensé !..

CÉCILE. Qui vous l'a dit, M. Floridor ?..

FLORIDOR. Le fils de Crémieux, que je colfais et qui vient de le voir passer dans la rue, m'a dit que son père lui avait vendu ce matin même six chevaux de la plus grande beauté... Pour un maquignon ?.. c'est un maquignon, bien sûr !

BEAUMONT, ironiquement. Allons, madame, dès que j'aurai voiture, ce qui ne peut tarder, c'est à votre mari que je donnerai la préférence.

CÉCILE, à part. L'insolent !..

FLORIDOR. Son mari !..

MUSIQUE DOUCE.

CÉCILE. Dans quelque position que se trouve M. Raymond... fut-il maître d'armes... maquignon... ou même clerc d'huissier... je n'en aurai pas moins pour lui la reconnaissance que lui méritent ses bienfaits...

BEAUMONT. Je n'insiste plus, madame... Il ne nous reste maintenant qu'à voir l'héritière des ducs de Moranville échanger le nom glorieux de ses ancêtres, pour celui de....

SCENE XVIII.

LES MÊMES, RAYMOND **.

RAYMOND, entrant. La comtesse d'Alberg !..

TOUS, faisant un mouvement de surprise. Ah !..

CÉCILE, allant à Raymond. Est-il possible ?

BEAUMONT, à part. Un comte... je ne suis plus offensé !..

CÉCILE. Quoi ! vous seriez...

RAYMOND. Votre cousin, ma chère Cécile... le fils de la comtesse d'Alberg et de l'homme qui, sans le vouloir, vous a causé tant de chagrins... heureux si je puis vous faire oublier tous les torts de mon père.

CÉCILE, émue. Ah ! M. le comte... la surprise !.. le bonheur !.. (Avec amour.) Venez embrasser notre mère.

FLORIDOR, à part. C'était un comte !.. eh bien ! je m'en étais toujours douté... (Allant à Raymond.) Monsieur le comte... (Il le salue bien bas.)

CHOEUR.

Air : Mire dans mes yeux tes yeux.

Ce jour finit leur malheur ;

Cécile et sa mère

Vont enfin d'un sort prospère

Gôûter la douceur.

CÉCILE, au public.

Il vous sera bien facile

De finir tous mes chagrins,

* Beaumont, Cécile, Floridor.

** Beaumont, Cécile, Raymond, Floridor.

Car de la pauvre Cécile
La dot est entre vos mains ,
Oui , de la pauvre Cécile,
La dot est entre vos mains.
Daignez donc la soutenir,
Loges et parterre ,
Vous connaissez la manière
De nous enrichir.

TOUS.

Daignez donc la soutenir, etc.

FIN.

PIQUILLO.



IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.



Holmes & Co.

PIQUILLO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAR

M. Alexandre Dumas,

MUSIQUE DE M. H. MONPOU,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 31 OCTOBRE 1837.



PARIS.
MARCHANT, ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, 12.

—
1837

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PIQUILLO.....	.. M. CHOLLET.
DON MENDOCE, sous le nom de Don Diègue.....	M. JANSENNE.
DON FABRICE D'OLIVARÈS.....	.. M. REVIAL.
DON PAEZ.....	M.
DON HENRIQUE.....	.. M. FLEURY.
L'ALCÂDE ZAMBULOS.....	M. RICQUIER.
SILVIA.....	M ^{lle} JENNY-COLON.
LÉONOR, sœur de Don Mendoce.....	M ^{me} ROSSI.
UNE CAMÉRISTE.....	M ^{me} JANSENNE.
SEIGNEURS ET DAMES, ALGUAZILS, DOMESTIQUES.	

La scène est au 1^{er} acte aux portes de Séville, aux second et troisième à Séville,

Vers 1650.

PIQUILLO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site demi-solitaire : d'un côté, une maison fermée et isolée. En face, dans un petit bois, une tente dressée pour un rendez-vous de chasse; de jeunes seigneurs et de jeunes femmes y sont réunis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR.

A table, à table, amis! le temps est précieux ;
Au rendez-vous nos beautés sont fidèles;
Elles sont belles ,
Point cruelles ;
Les vins sont vieux ,
Les mets délicieux.
En vain
Dans le lointain
Le cor résonne,
Nous n'attendons personne :
Malheur aux amans, aux buveurs attardés!
Pour eux les cœurs sont pris, et les flacons vidés.

PAEZ.

Mais où donc est la reine de la fête ?
Où donc cette beauté parfaite
Qui ne s'attaque pas au gibier des forêts,
Mais qui choisit nos cœurs pour le but de ses traits ?
Silvia soulève le rideau de la tente.

LE CHOEUR.

La voilà !

PATZ.

Belle comme un rêve,
Elle vient charmer nos ennuis ;
C'est Phœbé qui se lève
Et va présider à nos nuits.

SILVIA.

Je ne suis point Phœbé, la déesse voïée
Qui verse à pleines mains les pavots du sommeil,
Et dont le char parcourt une route étoilée,
Qui se fond en azur aux rayons du soleil.

Je suis, au contraire,
Le doux rossignol
Dont l'aile légère
Va rasant le sol,
Et dont la voix tendre
Le soir fait entendre
Son brillant accord.
Nocturne merveille
Dont le chant s'éveille
Quand le bruit s'endort.

LE CHOEUR.

Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !
Qui peut se défendre
D'admirer sa voix ?
Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !
On croirait entendre
L'oiseau dans les bois.

SILVIA.

Je ne suis point non plus la sévère Dianè,
Qui cache au fond des bois son orgueil inhumain,
Et qui, lorsqu'elle joue en une eau diaphane,
Punit de mort celui qui la surprend au bain.

Non, non, je suis celle
Dont l'ardent regard
Dans l'ombre étincelle
Ainsi qu'un poignard
Dont on sent la lame,
Dévorante flamme,
Jusqu'au cœur courir ;
Mais dont les mains sûres
Ne font des blessures
Que pour les guérir.

CHOEUR.

Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !
Qui peut se défendre
D'admirer sa voix ?
Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !
On croirait entendre
L'oiseau dans les bois.

PAEZ.

Amis, un verre encore, et regagnons la ville ;
Il se fait tard, la nuit s'épaissit dans les cieux :
Partons ; d'ici l'on aperçoit Séville ;
Nous y retournerons au bruit des chants joyeux.

CHOEUR.

Encore un coup de ce vin vieux ;
Il faut boire à la plus jolie,
A son esprit plein de folie,
A l'amour qui luit dans ses yeux.

SILVIA.

Ah ! ma gaité s'envole,
Les amours ont fui,
Je ne suis plus folle
Qu'aujourd'hui.

PAEZ.

Que peut le chagrin
Contre les chants, le plaisir et le vin ?
Et que peut la mélancolie
Quand on est aussi jolie ?

LE CHOEUR.

Que peut le chagrin
Contre les chants, le plaisir et le vin ?
Oui, la folie
Peut tout guérir,
Et tout s'oublie
Dans le plaisir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, puis FABRICE, *en dehors de la tente.*

PAEZ, *qui depuis un instant suit des yeux Fabrice.*
Silence, messieurs, silence.

SILVIA.

Qu'y a-t-il, et que voyez-vous?

PAEZ.

Une ombre qui me fait l'effet d'être au service d'un assez drôle de corps ; venez voir plutôt.

HENRIQUE.

Ah ! ah ! qui diable cela peut-il être ?

SILVIA.

Mais il me semble qu'il n'y a pas à chercher long-temps, et qu'à cette heure de nuit il n'y a guère dehors que les amans et les voleurs.

HENRIQUE, *prenant son épée.*

Eh bien ! amant ou voleur, je saurai qui il est.

Il sort par l'ouverture du fond et va se placer entre Fabrice et la maison.

PAEZ.

Et moi aussi.

Il sort comme Henrique et se place derrière Fabrice.

FABRICE.

Que me voulez-vous, messieurs, et qu'avons-nous à faire ensemble ?

HENRIQUE.

Vrai Dieu ! si je ne me trompe pas....

PAEZ.

Par Saint-Jacques ! plus je regarde... Qu'en dites-vous, Silvia.... vous qui savez votre Madrid sur le bout du doigt ?

SILVIA.

Je dis que, s'il est aussi aimable, aussi beau et aussi noble que celui dont il a emprunté la tournure, je l'embrasse.

Elle s'approche de Fabrice et lui fait sauter son chapeau.

TOUS.

Don Fabrice d'Olivarès !

SILVIA, *lui faisant la révérence.*

Je vous dois un baiser, monseigneur.

FABRICE.

Allons, je vois bien que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de le prendre.

PAEZ.

Tu n'es donc pas mort ?

FABRICE.

Mais vous voyez...

HENRIQUE.

Et ton coup d'épée, qu'en as-tu fait ?

FABRICE.

J'en ai guéri.

PAEZ.

Et tu viens en chercher un autre à Séville ?

FABRICE.

Point, messieurs, je voyage pour affaires de famille.

SILVIA.

Laissez donc : lorsqu'on se promène à cette heure et dans un endroit comme celui-ci, ce n'est pas sans mauvaise intention contre la bourse des passans ou la fille de son voisin.

PAEZ, *levant un coin du manteau de Fabrice.*

Une mandoline !

SILVIA.

Messieurs... il n'y a plus de doute, et voilà la preuve du crime.

FABRICE.

Eh bien ! j'en conviens, messieurs, je suis amoureux.

SILVIA.

Amoureux ! vous ! par quelle aventure ?

FABRICE.

La voici en deux mots : je logeais en face d'une jeune dame des environs de Burgos, qui habitait Madrid avec une vieille

tante. Quelque chose que j'aie pu faire, impossible de parvenir jusqu'à elles; des duègnes muettes, des valets sourds, c'était à croire à la magie.

SILVIA.

Pauvre marquis!

FABRICE.

Cependant, comme depuis deux mois je suivais mon inconnue, au spectacle, à la promenade, à l'église, je commençai à m'apercevoir qu'elle m'avait remarqué.

HENRIQUE.

Fat!

FABRICE.

Non, sur ma parole. Alors je me décide à faire un pas de plus, je risque la sénéraide.

PAEZ.

Comment! au bout de deux mois, tu n'en étais encore que là!

SILVIA.

Oh! ne l'interrompez pas, messieurs; à la manière dont la chose se prolonge, nous en avons pour quelque temps.

FABRICE.

Au contraire, nous sommes arrivés. A peine étais-je installé sous les fenêtres de ma belle, qu'un homme, un esprit, un démon, arrive au grand galop de son cheval, saute à terre et tombe sur mes musiciens à grands coups de plat d'épée, ils se sauvent; je jette mon manteau, je l'appelle à moi, nous croisons le fer, et, ma foi, à la troisième botte, il me donne ce charmant coup d'épée dont vous avez entendu parler.

PAEZ.

Et comment appelles-tu ce cher gentilhomme?

FABRICE.

Est-ce que j'ai eu le temps de lui demander son nom? Tu es adorable, toi! il m'a passé son épée au travers du corps..... Je suis tombé à la renverse, et, retrouvé le lendemain matin à la même place, on m'a rapporté chez mon père, qui a

été désespéré, non pas précisément à cause de moi, je crois, mais à cause de son nom dont je suis le seul soutien. Trois jours après, lorsque je repris connaissance, j'ai su qu'en sa qualité de premier ministre, mon père poursuivait mon inconnu ; j'eus beau soutenir qu'il s'était battu en brave chevalier, en brave gentilhomme, et non en assassin, on n'a pas voulu m'entendre. Heureusement mon homme n'était plus à Madrid.

SILVIA.

Il s'était donc sauvé ?

FABRICE.

La même nuit... Mais le plus malheureux de tout cela, c'est qu'il avait emmené avec lui Léonor.

PAEZ.

Ta belle ?

FABRICE.

Pardieu, oui, ma belle... Aussi il ne faut pas demander si je me suis dépêché de guérir ; la chose aux trois quarts faite, je me suis mis en route. Je suis parvenu à découvrir leurs traces, et tandis que mon père le fait chercher inutilement du côté de la Galice et des Algarves, je l'ai rejoint à Séville.

SILVIA.

Et quand cela ?

FABRICE.

Hier soir... Et vous voyez que je ne perds pas de temps, cette nuit je commençais ma ronde.

PAEZ.

Comment, la dame de tes pensées... ?

FABRICE.

Demeure là.

PAEZ.

Dans cette maison ?

FABRICE,

Dans cette maison.

PAEZ.

Mais il n'y a dans cette maison que don Diégo !

SILVIA.

Vous le connaissez ?

FABRICE.

Oui, non, peut-être ; vous dites qu'il s'appelle don Diégo, une espèce de sage, de solitaire, d'anachorète, qui va toujours pensant, écrivant.

PAEZ.

C'est cela même.

SILVIA.

Et vous dites qu'il habite cette maison ?

PAEZ.

Sans doute avec Léonor sa femme.

SILVIA, *à part*.

Il est marié !

FABRICE.

Elle est mariée !...

PAEZ.

Tout ce qu'il y a de plus mariée, cher ami.

FABRICE.

Et comment sais-tu cela ?

PAEZ.

La maison qu'ils habitent est à mon oncle.

SILVIA, *à part*.

Plus de doute, c'est lui.

FABRICE.

J'avais trois chances : ce pouvait être un amant... un tuteur ou un mari... Je tombe sur le mari.

PAEZ.

Mais c'est de la bergerie toute pure... Un amant qui poursuit sa maîtresse deux mois, qui reçoit un coup d'épée pour elle, qui, à peine guéri, se remet en quête, et tout cela sans savoir si elle est fille ou femme....

SILVIA.

Qu'y a-t-il là d'étonnant? n'a-t-on pas vu de ces amours sympathiques, qu'un premier coup-d'œil allume dans deux cœurs? est-il besoin de se connaître pour se chercher? est-il nécessaire de se parler pour s'être dit : Je t'aime?

PAEZ.

Courage, Fabrice, voilà du renfort qui t'arrive.

FABRICE.

Mariée!...

PAEZ.

Eh bien! il y a là dedans un bon côté, c'est que tu pourras l'enlever sans être soumis à la loi d'Alphonse le Chaste, qui veut que le ravisseur épouse.

FABRICE.

Eh pardieu! je ne demanderais pas mieux si j'en étais le maître.

SILVIA, *qui a long-temps réfléchi.*

Écoutez : que diriez-vous, Fabrice, si le mari n'était plus là pour garder sa femme?

FABRICE.

Je dirais que c'est partie à moitié gagnée : sauriez-vous un moyen de l'éloigner?

SILVIA.

Peut-être.

FABRICE.

Et lequel?

SILVIA.

Laissez-moi faire. Voulez-vous m'obéir ponctuellement?

FABRICE.

Oh! tout ce que vous voudrez.

SILVIA.

Eh bien! d'abord, faites-moi le plaisir de tout éteindre et de tout faire enlever, de manière à rendre ce bois à sa solitude habituelle.

HENRIQUE.

Esclaves, vous entendez les ordres de la reine.

On éteint les lustres et l'on enlève la tente.

SILVIA.

Maintenant, messieurs, l'épée à la main, et attaquez-moi.

FABRICE.

Vous attaquer, pourquoi faire ?

SILVIA.

Pour me voler.

PAEZ.

Pour vous voler ? mais quel résultat ?

SILVIA.

Cela me regarde, je n'ai pas besoin de vous mettre dans ma confiance. Allons l'épée à la main, messeigneurs.

PAEZ, *lui prenant la taille.*

Vous êtes charmante...

SILVIA.

Mais allons donc... vous ne me volez pas... mes mains ne sont pas des bijoux... mes bras ne sont pas des colliers.... Au voleur !...

TRIO.

SILVIA.

Aux voleurs ! aux voleurs ! aux voleurs !

MENDOCE, *ouvrant sa fenêtre.*

Au secours quelqu'un appelle....

SILVIA, *bas.*

Fuyez, fuyez, messeigneurs.

MENDOCE.

C'est la voix d'une femme ! oh ! Dieu ! courons vers elle.

SILVIA, *le voyant venir.*

Je m'évanouis ! je me meurs !

Aux voleurs ! aux voleurs ! aux voleurs !

MENDOCE.

Mais où donc êtes-vous dans l'ombre ?

SILVIA.

Par ici.

MENDOCE.

La nuit est si sombre...

SILVIA.

Seigneur, ayez pitié de moi.

MENDOCE.

Je suis homme d'honneur, fiez-vous à ma foi.

Souffrez que je vous soutienne

Encore un pas.

SILVIA.

Oui, seigneur.

ENSEMBLE.

Sa main frémit dans la mienne.

SILVIA, à part.

Ciel ! c'est lui-même ! ô bonheur !

C'est bien lui, celui que j'aime,

Celui que j'aime sans espoir ;

Mais déjà c'est un bien suprême

De lui parler et de le voir.

MENDOCE, appelant dans la maison.

Léonor ! Léonor !

SILVIA.

Sa femme.

LÉONOR.

Deux valets portent des flambeaux.

Me voici !

MENDOCE.

C'est dona Léonor, madame,

Qui réclame

L'honneur de vous servir aussi.

SILVIA.

Ah ! quelle espérance !

Rend la confiance

A mon cœur blessé !

Mais sa femme est belle,

Et s'il est fidèle,

Ah ! voici par elle

Mon rêve effacé.

MENDOCE, regardant Silvia.

Quelle ressemblance !

Ah ! d'une espérance

Mon cœur est bercé.

Je sens qu'au près d'elle,

Si noble et si belle,

Mon esprit rappelle

Un rêve effacé.

LÉONOR.

Seule et sans défense,

Ah ! quelle imprudence !

Mon cœur est glacé.

Ce qui renouvelle

Ma frayeur mortelle

Est déjà pour elle

Un rêve effacé.

SILVIA.

A vos soins je suis sensible ;

Mais il est tard, je dois quitter ces lieux.

MENDOCE.

Hélas ! quel charme invincible
Dans sa voix et dans ses yeux !

SILVIA.

La ville est là, bientôt je l'aurai regagnée

LÉONOR.

Eh quoi ! vous exposer à des dangers nouveaux ?

MENDOCE.

Vous serez accompagnée,

(*A Pérès.*)

Par Pérès et par moi. Prépare les flambeaux.

LÉONOR.

Arrêtez : les bandits rôdent encor dans l'ombre.

MENDOCE.

Mais nous la défendrons.

LÉONOR.

Mais ils seront en nombre.

MENDOCE.

Prenez mon bras, madame, il n'y faut pas songer ;
Près de vous c'est mon cœur qui risque, et non ma vie.

SILVIA.

Il vaudrait mieux prévenir tout danger.

Pour moins exciter leur envie,

Permettez, seigneur cavalier,

Permettez que je vous confie

Ces bracelets et ce collier.

MENDOCE.

Mais où faudra-t-il vous les rendre ?

SILVIA.

Seigneur, j'enverrai les reprendre.

ENSEMBLE.

MENDOCE et SILVIA.

De la revoir

Quel doux espoir !

Je sens que je l'aime,

Et ce stratagème

Me donne l'espoir

De la revoir.

De le revoir

Quel doux espoir !

Ah ! déjà je l'aime,

Et c'est pour moi-même

Un doux espoir

De le revoir.

*Dona Léonor rentre, Silvia s'éloigne donnant le bras à don Mendoce,
précédés par Pérès qui porte un flambeau.*

SCÈNE III.

PIQUILLO, *seul.*

Il descend doucement et avec précaution d'un arbre.

Ouais ! il se passe de singulières choses ici ; et il me semble qu'on chasse sur mes terres. Fi ! les maladroits , qui font crier les femmes en les volant !... Ah ! Piquillo, Piquillo, tant que l'université de Madrid ne t'aura pas confié une chaire d'enseignement public, le grand art du vol restera dans son enfance... Enfin tout le monde est parti... Ces diables de chasseurs qui étaient venus poser leur tente justement au pied de l'arbre où je m'étais niché pour échapper à ce damné d'alcade, qui, je ne sais pas pourquoi, a la rage de vouloir me prendre !... il paraît que je lui aurai été recommandé par la police de Madrid. Du reste, ma faction n'a pas été perdue, puisque j'ai été témoin d'un certain dépôt de bijoux qui, si j'en crois la lumière, doivent être dans cette chambre... Je voudrais bien savoir quelle est la dame à qui ils appartiennent, je me ferais présenter chez elle ; ce doit être une charmante connaissance à faire ; malheureusement elle n'a pas dit son adresse, et je n'ai pas vu son visage ; enfin il faut bien se contenter de ce que la Providence nous envoie. (*Heurtant la mandoline de Fabrice qui a été oubliée au pied d'un arbre.*) Une mandoline... et fort belle, ma foi... mais une mandoline trouvée... fi... c'est humiliant... Examinons d'abord les localités... personne par ici, silence parfait par là... Voyons... dans tous les pays du monde, il y a trois moyens de pénétrer dans les maisons : la porte, chemin du mari ; la fenêtre, chemin de l'amant ; la cheminée, chemin du ramoneur... la porte est close... la fenêtre grillée, reste la cheminée... Allons donc ! et mon pourpoint... un pourpoint du meilleur tailleur de Madrid, qui a fait l'admiration, par sa couleur et par sa coupe, de tout ce que le Prado a d'élégans et de coquettes !... Ceci est bon pour les moyens extrêmes et lorsqu'il n'en reste pas d'autres... Voyons... (*Il frappe le mur avec le poing.*) Vrai Dieu ! on bâtit

merveilleusement à Séville, et je suis tenté de croire que les voleurs font une remise aux maçons... Si celui qui a bâti cette maison-là pouvait être nommé architecte des prisons du royaume, ce serait un brevet bien placé, et qui me donnerait une grande tranquillité sur mon avenir... Allons, à l'œuvre.

Amis, de l'architecture
Venez prendre une leçon
Dans cette ouverture
De ma façon.

La fenêtre où je m'applique
N'est mauresque ni gothique,
Et cependant je me pique
Que c'est un travail fort beau ;
Et quand l'art où je suis maître
Plus tard fleurira peut-être,
On l'appellera fenêtre,
Fenêtre à la Piquillo.

Ah ! quel homme habile !
Quelle main subtile
Fit un coup si beau !
C'est un grand maître,
Ce ne peut-être
Que Piquillo !

Bravo,

Piquillo !

On entend la marche de la ronde de nuit.

LA RONDE CHANTE.

Amis, marchons ensemble ;
Il faut veiller sans bruit
Au soin qui nous rassemble
Dans l'ombre de la nuit.

PIQUILLO.

Alerte ! prenons garde !
Du bruit,
Chut ! on vient ; c'est la garde
De nuit.
Vite, changeons de face
Gaîment,
Et que le voleur fasse
L'amant.

Il prend la mandoline et prélude. L'alcade, qui s'est approché avec défiance, écoute.

PIQUILLO, *continue.*

Allons, mon Andalouse ,
Puisque la nuit jalouse
Étend son ombre aux cieux ,
Fais à travers son voile
Briller sur moi l'étoile ,
L'étoile de tes yeux.

Allons, ma souveraine ,
Puisque la nuit sereine
Nous prête son secours ,
Per mets que je déploie
Notre échelle de soie,
Échelle des amours.

Allons mon amoureuse,
Puisque la nuit heureuse,
Qui sert mes vœux hardis ,
Du balcon m'a fait maître,
Ouvre-moi ta fenêtre
Porte du paradis.

*L'alcade, prenant Piquillo pour un amant, se retire en lui faisant signe
de ne pas se déranger.*

PIQUILLO, *continue.*

Il s'éloigne en sourdine
D'ici ;
Ma bonne mandoline ,
Merci !
L'aimable camarade !
Vrai Dieu !
Adieu ! seigneur alcade,
Adieu.

Allons, remettons-nous au travail maintenant ,
Et que chacun dise en le voyant :
Ah ! quel homme habile !
Quelle main subtile
Fit un coup si beau ?
C'est un grand maître ;
Ce ne peut-être
Que Piquillo !
Bravo ,
Piquillo !

Il entre.

SCÈNE IV.

L'ALCADE et MENDOCE *au fond* ; PIQUILLO *dans la maison*.

L'ALCADE.

Ceci m'est fort suspect, seigneur cavalier.

MENDOCE.

C'est cependant la vérité, seigneur alcade.

L'ALCADE.

Un homme à cette heure de nuit dans un bois !

MENDOCE.

Rien de plus naturel, ce me semble, quand il faut traverser ce bois pour regagner sa maison.

L'ALCADE.

Comment ! cette maison...

MENDOCE.

Est la mienne.

L'ALCADE, *à part*.

Plus de doute, c'est le mari.

MENDOCE, *voulant entrer*.

Ainsi vous permettez...

L'ALCADE.

Cependant, seigneur, vous ne paraissez pas être attendu céans ?

MENDOCE.

Soit ! mais ma femme est dans la maison, et vous verrez bien vous-même si elle me connaît.

L'ALCADE.

Un instant ! (*A ses gens*.) Diable ! diable ! c'est bien le mari, qu'on croyait sans doute à la ville ; il revient, il a des soupçons.

MENDOCE.

Seigneur....

L'ALCADE.

Nous nous consultons ! (*A ses gens*.) Le devoir de la justice

est moins encor de punir le scandale que de le prévenir ; sauvons l'honneur d'une femme, et peut-être la vie d'un homme... car il paraît que le chanteur est entré... Diable !

MENDOCE.

La nuit est froide, seigneur !

L'ALCADE.

Il y a dans votre fait quelque chose qui n'est pas clair....
(*A part.*) Comment donc l'avertir ?

MENDOCE.

Alors pour qui me prenez-vous ?

L'ALCADE.

Je vous prends pour un honnête homme ou pour un voleur. C'est évident. (*Très-haut.*) Si vous êtes l'honnête homme... (*A part.*) Il n'entend rien. (*Haut.*) Si vous êtes le maître de cette maison, où rien n'indique que vous soyez attendu... vous en avez alors la clef ?

MENDOCE.

La voilà.

L'ALCADE.

Ceci est en effet une clef.

MENDOCE.

Ainsi vous n'avez plus de doute ?

L'ALCADE.

Un instant ; tout le monde peut avoir une clef...

MENDOCE.

Ah ! pardieu ! j'ai de la patience ; mais elle m'échappe !... (*Il tire son épée.*) Entrerai-je à présent ?

L'ALCADE.

Rébellion ! Sainte-Hermandad ! rébellion !

FINAL.

A la police ,
A la justice
Respect !
Ah ! cet esclandre
Doit nous le rendre
Suspect !
Faites silence !
Cette résistance

Vous nuit.
Bien loin, mon maître,
Ceci peut-être
Conduit.
On emprisonne
Ceux qu'on soupçonne
La nuit !

MENDOCE.

J'étouffe de colère,
Sur mon honneur !
Place, marauds ! ou je vais faire
Quelque malheur.

LE CHOEUR, *effrayé.*

Faisons silence,
Cette résistance
Nous nuit ;
Trop loin, mon maître,
Ceci peut-être
Conduit !
Cette aventure
A triste augure
Pour nous,
Nos cœurs s'émeuvent,
Quand sur nous pleuvent
Les coups !

Mendoce s'ouvre un passage, et rentre chez lui en fermant la porte avec colère. En ce moment Piquillo paraît sur le balcon.

PIQUILLO.

Stt ! stt !

L'ALCADE.

Eh ! mais c'est l'homme à la sérénade.

PIQUILLO.

Seigneur alcade,
A descendre aidez-moi.

L'ALCADE, *à ses gens.*

Voyons, le plus grand... toi !
Fais-lui la courte échelle.

Et de sa belle
Sauvons l'honneur.

Piquillo descend sur le dos de l'alguazil.

L'ALCADE, *sur le devant.*

Fermes les yeux, l'amant s'enfuit comme un voleur.

Pauvre garçon ! sur mon ame ,

Pour lui la dame

Doit avoir eu grand' peur !

Piquillo s'enfuit après avoir remercié par un signe.

MENDOCE, *sortant brusquement.*

Seigneur alcade, arrêtez !

Faites courir de tous côtés :

On a volé chez moi, la muraille est percée ;

Une armoire est forcée ;

Oui, sur ma foi !

L'on a volé chez moi.

L'ALCADE.

Grand Dieu ! quel soupçon !

Un vol dans la maison !

D'honneur, le trait est rare !

Quoi ! l'homme à la guitare

N'était qu'un fripon !

Ah ! quelle trahison !

Ici l'on aperçoit l'ouverture, la maison étant éclairée à l'intérieur.

L'ALCADE, *continuant.*

Dans cette ouverture

D'étrange figure ,

Et qui, je vous jure ,

En architecture

Est un beau morceau,

Je crois reconnaître

La main d'un grand maître ,

Et ce ne peut être

Que Piquillo !

TOUS.

Oui, c'est Piquillo.

ENSEMBLE.

MENDOCE *et* L'ALCADE.

Tant d'audace m'étonne ,

J'en reste confondu.

LÉONOR.

Ah ! la force abandonne

Mon esprit éperdu !

LE CHOEUR.

Ah ! l'aventure est bonne !

Il reste confondu.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Poursuivons le coupable
Qui devant nous s'enfuit
La nuit.

Notre bras redoutable
Sans relâche et sans bruit
Le suit.

Ils allument des flambeaux.

Allons , courage !
Baissons la voix ;
Qu'on se partage
Et qu'on cerne à la fois
Le bois.
Poursuivons le coupable, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'appartement de Silvia.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVIA, *les FEMMES.*

CHOEUR.

Ici l'on passe
Des jours enchantés !
L'ennui s'efface
Aux cœurs attristés,
Comme la trace
Des flots agités.

Heure qui vole
Et qu'il faut saisir !
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir !
Ici l'on passe, etc.

SILVIA.

Non, non, je ne veux plus de ces pensers frivoles,
Enfans capricieux d'un sentiment moqueur,
Non, je ne dirai plus de ces tendres paroles
Dont la source n'est pas au cœur.

Ah ! dans mon cœur quelle voix se réveille !
Quel doux accent vient frapper mon oreille !
Oui, je le sens, dans mon cœur il s'éveille

Un souvenir puissant ;
C'est une image trop chérie
Qui revient et que j'avais fui :
Hélas ! de ma coquetterie
L'amour me punit aujourd'hui !

Mais pourquoi donc livrer à de nouveaux tourmens
Mon repos, mon indépendance ?

L'amour se rit de ma souffrance ,

L'amour se rit de mes tourmens.

Et c'est folie,

Jeune et jolie

Comme je suis,

De laisser prendre

Sans le défendre

Mon cœur trop tendre

A ces ennuis.

Chaque heure nouvelle,

En touchant de l'aile

La fleur la plus belle ,

La flétrit soudain ;

Chaque jour qui passe

De son pied efface

Quelque douce trace

Sur notre chemin.

C'est donc folie, etc.

SCÈNE II.

SILVIA, UNE CAMÉRIÈRE.

LA CAMÉRIÈRE.

Senora ! senora !

SILVIA.

Eh bien !

LA CAMÉRIÈRE.

Il y a là un cavalier qui demande la faveur de vous entretenir.

SILVIA.

A-t-il dit son nom ?

LA CAMÉRIÈRE.

Don Diégo.

SILVIA.

Faites entrer vite, faites entrer à l'instant... Eh bien ! voilà que mon cœur bat... folle que je suis !

SCÈNE III.

SILVIA, MENDOCE.

SILVIA.

Seigneur cavalier, ce m'est d'un bon augure de vous voir chez moi, lorsque j'avais dit que j'irais chez vous. Ne vous asseyez-vous point ?

MENDOCE.

Mille grâces !.. Je voulais vous remettre ces bijoux que vous m'aviez confiés. (*Lui donnant un écrin.*) Je vous les rapportais... les voici.

SILVIA.

Pardonnez-moi, seigneur Diego ; mais l'écrin n'en était pas. (*Montrant les armes et la couronne imprimées sur l'écrin.*) Je ne suis pas marquise. (*Elle ouvre l'écrin.*) Ce ne sont point là mes bijoux, monsieur ; ceci est un collier beaucoup plus magnifique et plus splendide... Votre maison possède une propriété merveilleuse, celle de changer les perles en diamans. Le moyen est nouveau, ingénieux et galant, et je vous remercie ; mais je n'accepte pas.

MENDOCE.

Vous vous trompez tout-à-fait, senora, ce n'est point un cadeau, c'est une restitution.

SILVIA.

Que voulez-vous dire ?

MENDOCE.

Que les bandits dont je vous ai délivrée, profitant du moment où j'étais sorti pour vous reconduire, ont pénétré chez moi...

SILVIA.

Et vous ont volé ?

MENDOCE.

Hélas ! non pas moi, mais vous.

SILVIA.

Je vous préviens que je ne crois pas un mot de cette aventure ; mes voleurs ont été vus à l'autre bout de la ville.

MENDOCE.

Cette aventure est pourtant parfaitement vraie, je vous l'affirme.

SILVIA.

Eh bien ! soit, j'accepte votre conte pour une histoire... Mais est-ce une raison pour venir parler de bijoux perdus à celle qui allait perdre la vie, et à qui vous l'avez sauvée ? au lieu de cela, parlons de vous, de vous, mon libérateur... Savez-vous qu'en réfléchissant à ce qui s'est passé hier soir je ne saurais trop remercier la Providence ?

MENDOCE.

La Providence, madame !

SILVIA.

Sans doute... Ne fallait-il point que la Providence s'en mêlât pour que je rencontraisse à point nommé un seigneur jeune, brave, vivant en anachorète au milieu d'un bois, dans une maison isolée ?... Les ermites portant épée sont rares à Séville, et je suis sûre que, si vous vouliez, vous auriez des choses beaucoup plus intéressantes à me raconter que cette histoire de diamans, qui n'avait pas le sens commun, convenez-en ? Par exemple, ne pourriez-vous me dire quelle aventure vous a forcé d'oublier à Séville le nom que vous portiez à Burgos ?

MENDOCE.

Comment vous sauriez... ?

SILVIA.

Le seigneur Mendoce se souvient-il d'avoir fait, il y a six mois, la route de Burgos à Barcelone ?

MENDOCE.

Sans doute.

SILVIA.

Et se rappelle-t-il encore que quelques lieues en-deçà de Sarragosse sa voiture se brisa ?

MENDOCE.

Oh ! oui, oui... Et ma tête porta contre un rocher, et je m'évanouis...

SILVIA.

Et lorsque vous revîntes à vous, vous étiez sur un lit, étendu, blessé...

MENDOCE.

Mes yeux s'ouvrirent, et, à travers le voile qui couvrait encore mes paupières, je vis une femme qui, penchée sur moi, semblait attendre avec anxiété mon retour à la vie ; je crus alors que c'était un ange qui venait me chercher pour me conduire à Dieu... Je tendis les bras, je voulus me soulever, la force me manqua, je m'évanouis une seconde fois, et lorsque je repris mes sens... elle n'était plus près de moi... Je demandai ce qui m'était arrivé et comment je me trouvais là... et l'on ne put rien me dire, si ce n'est...

SILVIA.

Que cette femme vous avait rencontré mourant sur la route, vous avait recueilli dans sa voiture, et conduit, évanoui toujours, jusqu'à Tudela ; que là, pendant deux jours et deux nuits, elle avait attendu votre retour à la vie... puis que, vous sachant enfin hors de danger, elle était partie sans dire son nom...

MENDOCE.

C'était donc vous... vous, madame?... Oh ! oui, oui, mon cœur vous avait reconnue avant mes yeux : ce n'était pas hier la première fois que vous m'apparaissiez, et que cette voix si douce me fit frissonner jusqu'au fond du cœur !

SILVIA.

Pardon, seigneur Mendoce ; mais, parmi tous les souvenirs qui vous reviennent, il y en a un que vous paraîsez oublier, et qu'il est de mon devoir de vous rappeler, je pense ?

MENDOCE.

Et lequel ?

SILVIA.

Celui de votre femme.

MENDOCE.

Léonor ?

SILVIA.

Oui ; elle est cependant assez belle pour ne pas mériter cette injure.

MENDOCE.

Oh ! si vous saviez...

SILVIA.

Quoi ?

MENDOCE.

Si je pouvais vous dire...

SILVIA.

Parlez...

MENDOCE.

Mais non, non... impossible.

SILVIA.

Je n'insiste pas, seigneur Mendoce... vos secrets sont à vous.

MENDOCE.

Non ; mes secrets sont à l'exil... Mais vous, madame, vous n'êtes pas proscrire, forcée de vous cacher, de changer de nom... vous n'avez aucun motif de ne pas me dire qui vous êtes...

SILVIA.

Aucun... car mon histoire est beaucoup moins mystérieuse que la vôtre. Veuve à vingt-deux ans...

MENDOCE, *à part*.

Veuve !

SILVIA.

Maîtresse de ma fortune...

MENDOCE.

Oh ! que m'importe cela ?

SILVIA.

Douée, à ce que l'on dit, de quelques agrémens...

MENDOCE.

Charmante !

SILVIA.

Romanesque à l'excès, folle des modes nouvelles, coquette, vaine, insoucieuse... n'ayant jamais aimé, ne voulant aimer jamais... vous ayant retrouvé par hasard, et ne voulant pas vous revoir pour raison...

MENDOCE.

O madame...

LA CAMÉRIÈRE.

Senora...

SILVIA.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LA CAMÉRIÈRE.

Un grand seigneur qui arrive en litière.

SILVIA.

Je n'y suis pas.

MENDOCE.

Oh ! vous consentez pour moi...

SILVIA.

Point du tout, monsieur, je n'y suis pas plus pour vous que pour les autres, je n'y suis pour personne ; je déteste le monde et je m'enferme chez moi pour faire de la misanthropie à mon aise.

Elle sort et ferme la porte.

SCÈNE IV.

MENDOCE, seul.

Elle m'aime... et ce dépit n'est rien autre chose que la jalousie... Oh ! si j'avais pu tout lui dire... mais non, cela était impossible... Un mot imprudent suffirait pour nous faire découvrir... Oh ! le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je pourrai.... Mais on entre malgré l'ordre donné..... Quelle insolence !...

SCÈNE V.

MENDOCE, PIQUILLO, *en grand seigneur, dans une chaise porteurs*, UNE CAMÉRIÈRE, VALETS, PORTEURS.

CHOEUR.

Honneur

Au noble seigneur
Qui de ses richesses
Fait si bien largesses!

Honneur

Au noble seigneur,
Honneur, honneur, honneur !

PIQUILLO.

Silence, marauds, silence !
C'est trop vous étonner de la magnificence
D'un homme de ma qualité !
Ma bourse est pleine en vérité,
Mais aussi ma canne est bonne ,
Et je frappe comme je donne,
Avec libéralité !

CHOEUR.

Honneur, etc.

LA CAMÉRIÈRE.

Mais, monseigneur, je vous ai dit que ma maîtresse ne voulait recevoir personne.

PIQUILLO.

Eh bien ! tu t'es trompée, ma charmante, puisqu'elle a reçu monsieur... Dites-lui que c'est le seigneur don Alphonse Olivero y Fuentes y Badajos y Rioles... (*Apercevant Mendoce.*) Oh ! oh ! seigneur cavalier, il paraît que nous admirons tous deux le même objet, et que nous pourrions bien avoir quelque démêlé sur la question de préséance.

MENDOCE.

Vous vous trompez, monsieur, je connais à peine la signora Silvia, et vos droits sont probablement moins nouveaux et mieux assurés que les miens...

PIQUILLO.

Ne parlons pas de mes droits ; les vôtres en ce moment sont de toute évidence ; vous êtes ici le premier.

MENDOCE.

Mais je quitte la place... je me retire, monsieur !

PIQUILLO.

Je ne demandais que mon tour, et vous me cédez le vôtre. C'est d'un admirateur bien froid, ou d'un visiteur bien timide ; dois-je en remercier votre indifférence ou votre courtoisie?...

MENDOCE.

Seigneur cavalier, je ne sais pas de quelle province vous êtes ; mais il perce dans vos manières une certaine légèreté qui m'étonne beaucoup ici... Nous autres Castellans, nous avons l'habitude de ne pas laisser passer une parole hasardée sur une personne que nous estimons assez pour qu'on nous rencontre chez elle !

PIQUILLO, *s'ajustant devant une glace.*

Ah ! vous êtes de Madrid... j'en arrive... Il venait de s'y passer de très-grands événemens à l'époque de mon départ....

MENDOCE.

De très-grands événemens. (*A part.*) Mon affaire, sans doute, avec don Fabrice.

PIQUILLO.

D'abord on commençait à porter le haut-de-chausses lâche et flottant comme le mien, au lieu de le boutonner au genou, comme l'est encore le vôtre ; ensuite la comtesse de Villafior avait pris pour amant le taureador Nunez, ce qui faisait grandement crier les actrices du Théâtre Royal... Enfin la belle des belles, le diamant de l'Espagne, l'étoile de Vénus, la déesse de céans, la belle Silvia s'était échappée de Madrid sans dire à personne où elle allait.... Si bien que le lendemain de ce départ, nous avons trouvé clos son salon, qui était ouvert à la plus élégante compagnie de Madrid, ce qui a manqué de faire grande émeute dans la ville...

Piquillo.

MENDOCE.

Il suffit, monsieur !... Seriez-vous assez bon pour me rendre un service?...

PIQUILLO.

Avec plaisir, mon jeune seigneur...

MENDOCE.

C'est de remettre de ma part à la signora Silvia ce collier que je comptais lui donner moi-même... et de lui dire qu'elle ne me verra de sa vie...

PIQUILLO.

Comment!..... vous me confiez ce collier, à moi!... vraiment...

MENDOCE.

N'êtes-vous pas gentilhomme ? n'êtes-vous pas des amis de la senora ?...

PIQUILLO.

Sans doute... Mais c'est qu'il est magnifique... des diamans de la plus belle eau; il vaut dix mille piastres comme un maravédis... Où diable avez-vous volé cela?

MENDOCE.

Monsieur !...

PIQUILLO.

Pardon ! pardon ! c'est un mot sans conséquence, qui m'échappe quelquefois, une manière de parler qui m'est familière. Et vous me laissez ce collier ?

MENDOCE.

A moins que vous ne refusiez de vous charger de ma commission...

PIQUILLO.

Point du tout; je l'accepte, au contraire, avec grand plaisir... Mais de quelle part le lui remettrai-je?

MENDOCE.

De la part de don Diègue !

PIQUILLO, *bas*.

Tiens ! c'est notre homme ! (*Haut.*) Et vous ne reverrez jamais la signora ?

MENDOCE.

Je quitte Séville aujourd'hui.

PIQUILLO, *bas*.

Diable ! voilà qui est bon à savoir. (*Haut.*) Vous quittez Séville aujourd'hui ?

MENDOCE.

Je l'ai juré...

PIQUILLO.

Serment d'amant !

MENDOCE.

Serment de gentilhomme !

Il sort.

SCÈNE VI.

PIQUILLO, *seul*.

Diable, diable ! il n'y a pas une minute à perdre alors... et il faut écrire ce détail à don Fabrice... Une plume, de l'encre... bon, voilà... (*Écrivant.*) « Monseigneur, le seigneur don Diègue quitte Séville aujourd'hui... L'enlèvement qui devait avoir lieu cette nuit sera donc avancé, si tel est votre bon plaisir. Envoyez nos hommes sur la route de Burgos, dans une heure, je les rejoins... (*Il sonne; un valet entre.*) Portez cette lettre à don Fabrice d'Olivarès, mon ami, arrivé depuis trois jours de Madrid, et logeant rue de l'Alcazar, hôtel du Soleil. . Allez, voilà pour vous. (*Il met le collier dans sa poche.*) Allons, Piquillo, mon ami, si la chance continue, tu pourras te retirer des affaires avec une fortune de prince, et, en attendant, essayer de tous les plaisirs d'un grand seigneur, comme tu l'as fait, Dieu merci, jusqu'à présent...

AIR :

Moi, pauvre enfant de rien, moi, pauvre Piquillo,
J'ai, grâce à mon adresse,
J'ai bien plus de richesse
Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
Fiancé d'une altesse.

Car, lorsque j'aperçois riche d'un beau bijou
 Quelque fils de famille,
 Collier ou chaîne d'or, je suis sûr qu'à mon cou
 Le soir le bijou brille.
 Moi, pauvre enfant, etc.

Et, lorsque je désire un plus riche trésor,
 Beauté demi-farouche,
 J'ai, pour prix de ma chaîne ou de mon collier d'or,
 Un baiser de sa bouche.

Voilà, voilà comment, moi, pauvre Piquillo,
 J'ai, grâce à mon adresse,
 J'ai bien plus de richesse
 Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
 Fiancé d'une altesse.

Eh ! oui, messieurs, enfant de rien, enfant perdu, enfant de grand seigneur peut-être... enfant de prince, enfant de roi, qui sait ? mais, à coup sûr, enfant de gentilhomme... cela se voit tout de suite aux mains... mains qui savent prendre et qui savent donner... Sont-ce là des mains de roture, qui ne savent que mendier et retenir?... (*Se mirant à la toilette de Silvia.*) Messieurs, messieurs, ai-je volé mon titre et mes bijoux de famille, et mes habits de grandesse et ma bonne mine de seigneur ? Ne suis-je pas le noble hidalgo y Fuentes y Badajos y Riales?... Hein ! je crois qu'il y a ici un certain Piquillo qui fait le plaisant et qui m'eraille : ce Piquillo, c'est un faquin, c'est mon valet, mon intendant, mon majordome, homme intègre d'ailleurs, qui prend soin de mon revenu et de mon patrimoine, que Dieu a dispersés dans les mains de la société. Il est utile, ce Piquillo ; c'est lui qui remplit la bourse et moi qui la vide... cependant je le chasserai s'il fait l'insolent. Mais cette beauté se fait bien attendre, et me prend pour quelque autre. Holà, valets... venez à moi, et me procurez au plus vite un supplément de coussins pour établir ma jambe droite et n'en pas froisser les dentelles. (*On apporte un coussin.*) Et vous, mes bergères, je vous saurais gré de rafraîchir un peu l'air, sans nuire, s'il se peut, à l'économie de ma coiffure et sans porter atteinte surtout à la boucle d'amour. (*On lui obéit, et on lui sert à boire.*) Du Malaga ! Oh ! que ceci est bien pensé ! voilà de quoi vous réjouir...

CHOEUR.

Honneur
Au noble seigneur
Qui de sa richesse
Fait ainsi largesse !
Honneur , etc.

SCÈNE VII.

PIQUILLO, *assis*, SILVIA *entrant*, *fait signe aux valets de sortir ; Piquillo se lève.*

SILVIA.

Ne vous dérangez pas, monseigneur ; je suis contente que vous preniez chez moi les aises qui conviennent à un homme de votre rang.

PIQUILLO.

Ah ! fussé-je sur un trône, madame , ma place est à vos pieds, du moment où je vous vois paraître.

SILVIA.

Je n'oserais y tenir long-temps une personne de si grande condition... Et cependant je ne sais encore de quel titre vous saluer ; vos traits me sont inconnus et vous n'êtes assurément pas de Madrid.

PIQUILLO.

Je suis don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles, troisième fils du vice-roi du Mexique, et je viens simplement prendre l'air de la cour d'Espagne et lui donner un peu du ton de la nôtre, si vos seigneurs sont gens de goût... Avez-vous vu mes équipages ?

SILVIA.

Ils faisaient si grand bruit, que j'ai bien été forcée de regarder par la fenêtre.

PIQUILLO.

C'était par mon ordre et pour vous faire honneur...

SILVIA, *à part.*

Allons, c'est un original... (*Haut.*) Sont-ce là, seigneur don Alphonse, les dernières modes que l'on portait à Mexico?

PIQUILLO.

Et les premières, je l'espère, que l'on portera à Madrid... . Nous ne suivons pas vos modes, nous les devançons... Mais parlons de vous, mon bel astre d'Europe, ma belle étoile d'Orient! Savez-vous que vous me faites marcher au rebours de mes aïeux? ils sont allés chercher un trésor d'Espagne en Amérique; moi, j'en viens découvrir un d'Amérique en Espagne...

SILVIA.

Oh! que voilà une déclaration d'un goût supérieur et bien appropriée au sujet! cela me donne une grande idée de l'esprit qu'on a dans le Nouveau-Monde.

PIQUILLO, *lui montrant le pommeau de son épée.*

Que pensez-vous de ce brillant?...

SILVIA.

Qu'il est de grand prix, s'il est de bon aloi.

PIQUILLO.

Fi! mon père en met de pareils aux gourmettes de ses chevaux, et je ne le porte que pour ne pas humilier les gentilshommes de ce pays... Et maintenant, ma divinité, maintenant que vous connaissez votre adorateur, permettez-lui de se déclarer l'humble soupirant de vos charmes, et de changer tous ses nœuds de ruban pour les porter de la couleur des vôtres.

SILVIA, *à part.*

J'étais dans l'erreur, c'est un fat... (*Haut.*) Mais il n'y a qu'un inconvénient à cela, c'est que j'en porte tous les jours de différente couleur.

PIQUILLO.

Je prendrai tous les soirs votre fantaisie du lendemain...

SILVIA.

Prenez garde, je change aussi de soupirans tous les matins.

PIQUILLO.

Que ce soit donc mon tour , si j'ai eu le bonheur d'arriver le premier.

SILVIA.

Hélas ! non, seigneur Oliferno ; il y avait quelqu'un inscrit avant vous.

PIQUILLO.

Pour long-temps ?

SILVIA.

Pour toujours.

PIQUILLO.

Un caprice ?

SILVIA.

Un amour.

PIQUILLO.

Oh ! du sentiment ?

SILVIA.

Mieux encore , de la passion.

PIQUILLO.

Ainsi rien à espérer ?...

SILVIA.

Pas la moindre chose.

PIQUILLO.

Oh ! tout au moins je vous requiers , au nom des muses et des sirènes, de me faire entendre quelques sons de cette voix délicieuse dont l'Espagne dit des merveilles , et que mon pays envie à l'Espagne.

SILVIA.

Veuillez m'excuser , je ne suis pas en voix.

PIQUILLO.

N'est-ce que cela ? nous avons remède à la chose ?

SILVIA.

Êtes-vous médecin ?

PIQUILLO.

Je suis enchanteur.

SILVIA.

Et vous avez des recettes ?

PIQUILLO.

J'ai des talismans.

SILVIA.

Je serais curieuse d'en faire l'essai.

PIQUILLO.

Rien de plus facile... détournez la tête et tendez le bras... Là... (*Il lui met un bracelet.*) Vous n'aurez pas plus tôt regardé ce bracelet que la voix vous reviendra...

SILVIA.

Ce bracelet... (*Elle regarde.*) Que vois-je ?

PIQUILLO.

Eh bien ! n'éprouvez-vous pas du mieux ?

SILVIA.

Oui, oui, déjà... (*A part.*) Mais, sans aucun doute... c'est le mien... Comment les bijoux que l'on m'a volés hier se trouvent-ils entre les mains de ce seigneur ?

PIQUILLO.

Essayons-nous de filer un son ?

SILVIA, à part.

Voyons jusqu'où cela ira... (*Elle chante.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Elle tousse.*) Il y a encore quelque chose.

PIQUILLO.

Diable !...

SILVIA.

Pour que la cure soit complète, je crois qu'il faudrait...

PIQUILLO.

Que faudrait-il, mon enchanteresse ?

SILVIA.

Il faudrait la paire... l'avez-vous ?

PIQUILLO.

Sans doute...

SILVIA.

Voilà de merveilleux bijoux !... Viennent-ils du Mexique ?

PIQUILLO.

Je les y ai fait fabriquer à votre intention.

SILVIA.

Vous-même.

PIQUILLO.

Moi-même.

SILVIA , à part.

Je m'étais trompée , ce n'était ni un original ni un fat...
c'est un fripon.

PIQUILLO.

Eh bien ! cette voix...

SILVIA , tendant l'autre bras.

Je vous ai dit ce qu'il manquait pour qu'elle revînt...

PIQUILLO.

Oh ! ne soyons pas trop prodigue ; quand vous aurez chanté.

SILVIA.

Allons , soit pour la ballade... (*Appelant.*) Paquita !

PIQUILLO.

Que voulez-vous , madame ?

SILVIA.

Ma guitare. (*A Paquita.*) Prévenez l'alcade , et qu'il vienne à l'instant même.

PAQUITA.

Ici ?...

SILVIA.

Ici... allez...

PIQUILLO.

Permettez-vous que je vous accompagne ?

SILVIA.

Volontiers. La ballade que je vais vous chanter est intitulée :
La femme du bandit.

PIQUILLO.

Ah ! je la connais !...

SILVIA.

Au pays d'Espagne
Une voix gémit ;
C'est dans la montagne
La triste compagne
D'un pauvre bandit :

« Ah ! pour ce qu'on aime
» Toujours s'affliger,
» Et sur son cœur même
» Craindre le danger !
» Reviens, Peblo,
» Reviens, Peblo. »

Une voix répond... N'est-ce que l'écho ?

Folle ,
Que désole
Un danger lointain ,
Ta crainte frivole
Passera demain.
Sois fidèle et forte ;
Ce soir je t'apporte
Ta part du butin ;
Tu pourras te faire
Avec ce trésor
Des colliers de verre ,
Des aiguilles d'or.

Là-bas, dans la plaine,
Passe un muletier ;
Une femme en peine ,
Courant hors d'haleine ,
Descend le sentier :
« Ami , sur la route
» L'as-tu vu venir ?
» Parle , je t'écoute ,
» Pour vivre ou mourir. »
Pourquoi mourir ?
Pourquoi mourir ?
Ce soir, ce soir, il va revenir.

Folle ,
Que désole
Undanger lointain ,
Ta crainte frivole
Passera demain ;
Sois fidèle et forte ,
Ce soir il t'apporte

Ta part de butin.
Tu pourras te faire
Avec ce trésor
Des colliers de verre ,
Des aiguilles d'or .
Au pied des montagnes
Une femme en pleurs ,
Le soir aux campagnes,
Loin de ses compagnes,
Redit ses douleurs.
Elle écoute , appelle ;
Mais rien ne redit
A son cœur fidèle
Le chant du bandit :
Rien ne redit
Ce chant lointain ,
Ce chant du matin.

ENSEMBLE.

Folle
Que désole
Un danger lointain ,
Ta crainte frivole
Passera demain ;
Sois fidèle et forte,
Ce soir je t'apporte
Ta part du butin.
Tu pourras te faire
Avec ce trésor
Des colliers de verre ,
Des aiguilles d'or.

L'alcade entre avec ses alguazils et les gens de Silvia.

SCÈNE VIII.

SILVIA , PIQUILLO , L'ALCADE , ALGUAZILS , GENS
DE SILVIA.

PIQUILLO.

Bravo ! bravo ! délicieusement chanté... Eh bien ! est - ce
que vous ne finissez pas la ballade ?

SILVIA.

A quoi bon ?... vous savez ce qui est arrivé au bandit ?

PIQUILLO.

Il est mort ?

SILVIA.

Non , il est pris !... (*A l'alcade.*) Soyez le bien venu , monsieur l'alcade.

PIQUILLO.

Ah ! pauvre moi !...

L'ALCADE.

Vous m'avez fait demander , madame ?

SILVIA.

Oui , monsieur l'alcade ; je désirerais vous présenter le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y....

PIQUILLO.

Y Rioles.

L'ALCADE , *s'inclinant.*

Monsieur !

SILVIA.

Deuxième ou troisième fils...

PIQUILLO.

Précisément.

SILVIA.

Du vice-roi du Mexique.

L'ALCADE.

Monseigneur !

SILVIA.

A qui son auguste père a fait don , pour ses menus plaisirs , des mines de diamans de Guadalaxara.

L'ALCADE.

Votre altesse !... Saluez , messieurs , saluez...

SILVIA.

Et qui , pour ma bonne fortune , a découvert le coquin qui avait volé les bijoux que j'avais déposés hier soir chez don Diègue.

L'ALCADE.

Voyez-vous !...

PIQUILLO.

Hein ! comme cela se rencontre !

SILVIA.

De sorte que le seigneur Oliferno lui a repris les bijoux.

L'ALCADE.

A-t-il fait résistance ?

PIQUILLO.

Hein ! il en avait bonne envie.

SILVIA.

Mais il a compris qu'il avait affaire à plus fort et plus habile que lui... N'est-ce pas ?

PIQUILLO.

Sans doute.

SILVIA.

De sorte qu'il vous a remis....

PIQUILLO.

Ce bracelet.

SILVIA.

Il devait avoir aussi sur lui un collier ?

PIQUILLO.

Un collier... Non, je ne crois pas...

SILVIA.

Oh ! rappelez-vous bien...

PIQUILLO.

Oui... oui, en effet... mais... oh ! j'oubliais... Voilà, madame, voilà.

Il lui donne le collier de don Diègue.

SILVIA.

Pardon, pardon... ce n'est pas celui-ci... celui-ci... Mais celui-ci, si je ne me trompe, appartient à don Diègue.

PIQUILLO.

C'est possible.

L'ALCADE.

Mais ce coquin-là avait donc la passion des bijoux ?

PIQUILLO.

Il a le faible de les aimer beaucoup, monsieur l'alcade... il les adore...

SILVIA.

Mais enfin, quand il se trouve entre sa sûreté et son amour pour eux....

PIQUILLO.

Vous voyez qu'il s'en sépare.

SILVIA.

Difficilement... car il paraît que mon collier... Vous avez eu grande peine à le tirer de ses mains ?

PIQUILLO.

Madame, il m'a avoué une chose qui m'a touché profondément : c'est qu'amoureux d'une belle dame, chez laquelle il ne pouvait se présenter avec le costume simple qu'il porte d'habitude, il avait, il faut le dire, troqué le malheureux collier contre un accoutrement de meilleur goût et de la dernière mode, dans le genre de celui-ci... Alors j'ai pensé... j'ai cru... j'ai espéré... que vous seriez assez bonne pour ne pas exiger...

SILVIA.

Oh ! certes !

L'ALCADE.

Et quel est le nom de ce drôle ?

PIQUILLO.

Il a préféré ne pas me le dire...

SILVIA.

Oh ! mais vous l'avez deviné... Ne serait-ce pas un certain Piquillo ?

PIQUILLO.

Oui.. oui, je crois... en effet, c'était Piquillo.

L'ALCADE.

Je ne m'étais donc pas trompé ?

PIQUILLO.

Vous le connaissez, monsieur l'alcade ?

L'ALCADE.

De réputation, le drôle... J'ai dans ma poche certains papiers qui le concernent.

PIQUILLO.

Son signalement peut-être ?

L'ALCADE.

Hélas ! non...

PIQUILLO, *à part.*

Ouf... je respire...

L'ALCADE.

Mais, puisque vous avez eu affaire à lui, soyez assez bon pour me donner vous-même son signalement.

PIQUILLO.

C'est difficile... je ne l'ai vu que de nuit... de sorte que je ne me rappelle plus bien.

SILVIA.

Je vous aiderai, seigneur don Oliferno.

PIQUILLO.

Merci, c'est inutile... la mémoire me revient.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

L'ALCADE, *écrivain*.

Puisque vous voulez bien éclairer la justice,
Je vous écoute. Commençons.

PIQUILLO, *à part*.

Comment détourner les soupçons?

(*Haut.*)

Permettez que je réfléchisse.

L'ALCADE.

D'abord
Quel est son port,
Son air.....

PIQUILLO.

Son air?.....

L'ALCADE.

Oui, son abord,

Son apparence.

PIQUILLO.

Fort bien, fort bien ; il a, d'honneur,
L'air distingué...

SILVIA.

L'air d'un seigneur ;

On dit qu'il prend le ton d'un homme d'importance.

PIQUILLO, *à part*.

On veut m'embarrasser, je pense.

SILVIA.

On dit qu'il prend le ton d'un grand seigneur.

L'ALCADE.

Permettez que je m'informe
De sa taille.

SILVIA.

L'on m'a dit qu'il était
Mince et fluet.

PIQUILLO.

Quelle erreur !... c'est un homme énorme,
Et quand on le pendra
La corde cassera.

L'ALCADE.

Écrivons... Un homme énorme;
Je vous crois... un tel bandit
Ne pouvait être petit.
Sans doute même il est difforme.

PIQUILLO.

Oh ! non pas, c'est un homme énorme,
Mais d'un port très-majestueux.

L'ALCADE.

Très-majestueux.

PIQUILLO, *à part*.

Ah ! si fort que je dissimule,
Vraiment je me ferais scrupule
De trop enlaidir le tableau.
Ne jetons pas de ridicule
Sur le beau nom de Piquillo.

L'ALCADE.

Sa figure ?

SILVIA.

On la dit ordinaire,

Très-ordinaire.

PIQUILLO.

Non, elle est fort bien, au contraire.

L'ALCADE.

Son front ?

PIQUILLO.

Très-grand.

L'ALCADE.

Ses yeux ?

PIQUILLO

Très-bleus.

Nez retroussé, bouche agréable.

L'ALCADE.

Et ses cheveux ?

PIQUILLO.

Ah ! ses cheveux....

SILVIA.

On les dit noirs.

PIQUILLO.

Noirs ? oh ! non ! (*A part.*) Diable !

Les miens le sont...

Haut.

Ses cheveux... roux !

SILVIA.

Que dites-vous ?

Le portrait n'est pas aimable ;
Ce Piquillo doit être affreux.

PIQUILLO.

Mettez plutôt... d'un blond douteux.

L'ALCADE.

Il suffit... d'un blond douteux.

PIQUILLO.

Attendez, il faut qu'on sache
La couleur de sa moustache :
Elle est noire comme l'enfer.

L'ALCADE.

Comme l'enfer !

SILVIA.

Le signalement n'est pas clair ;
Cheveux roux, moustache noire,
Des yeux bleus !
S'il faut vous croire,
Ce doit être un homme affreux.

PIQUILLO.

Non, madame,
Il est fort bien, sur mon ame,
Et j'en dois croire mes yeux ;
Un abord majestueux,
OEil brillant, figure aimable,
Cheveux d'un blond agréable,
Nez aquilin, front très-beau,
Avec de noires moustaches,
Comme en portent les bravaches
Qu'on voit le soir au Prado.

SILVIA.

Mais, d'après votre tableau,
Il est affreux ce Piquillo.

PIQUILLO.

Non, tout lui va bien, madame ;
Sur mon ame,
C'est un cavalier très-beau.

ENSEMBLE.

L'ALCADE.

Ah ! que de grâces à vous rendre !
Vous m'avez donné le moyen
De reconnaître et de surprendre
Le vaurien.

LES ALGUAZILS.

Monseigneur, que de grâces à vous rendre !

Piquillo.

Nous avons enfin le moyen
De reconnaître ce vaurien.
Quel honnête homme et quel excellent citoyen !

PIQUILLO.

Ce n'est rien, non, ce n'est rien.
Guider la justice,
Éclairer la police,
C'est un devoir pour tout bon citoyen.

SILVIA.

En somme,
Il s'en retire fort bien ,
Et ce vaurien
A plus d'esprit qu'un honnête homme.
Vraiment, il s'en tire fort bien.

*Ils accompagnent, en le remerciant beaucoup, Piquillo jusqu'à sa chaise.
Ils sortent.*

SCÈNE IX.

SILVIA, puis LA CAMÉRIÈRE.

SILVIA.

Enfin ils sont partis.... J'espère que je trouverai, au milieu
de toutes ces aventures, une heure pour ma toilette.

LA CAMÉRIÈRE, *entrant*.

Signora , le seigneur Fabrice...

SILVIA.

Fais entrer, et laisse-nous.

La camériste sort.

SCÈNE X.

SILVIA, FABRICE.

FABRICE.

Bonjour, ma belle Circé ; où en sommes-nous de nos en-
chantemens ?

SILVIA.

Vous le voyez, je les prépare.

FABRICE.

Ne sommes-nous donc pas plus avancée que les apparences ne l'indiquent ?

SILVIA.

Si fait, il est venu.

FABRICE.

Et il doit revenir ?

SILVIA.

Pour qui ferais-je donc toilette ?

FABRICE.

Tenez, Silvia, j'ai une peur.

SILVIA.

Laquelle ?

FABRICE.

C'est que vous n'oubliez mes intérêts pour vous occuper des vôtres.

SILVIA.

Ne sont-ils pas les mêmes ?

FABRICE.

Mais moi, je suis amoureux.

SILVIA.

Eh bien ! moi, j'aime.

FABRICE.

Vous, Silvia !... Ah ! pardieu, voilà un habile homme et notre maître à tous, puisqu'en vingt-quatre heures il est plus avancé que Henrique et Paez au bout de six mois.

SILVIA.

C'est que je connais le seigneur Diego depuis long-temps, voilà tout.

FABRICE.

Vous le connaissez, dites-vous ?

SILVIA.

Oui, Fabrice ; et à vous, qui paraissez sous l'influence d'un amour réel, je puis ouvrir mon cœur, fermé aux regards de ces jeunes fous... Oui, depuis long-temps je l'ai vu et je l'aime ;

et c'est cet amour qui m'a fait quitter Madrid, renoncer à la vie de plaisirs que j'y menais... A Séville, j'ai retrouvé cet homme; je ne le cherchais pas... mais, en le revoyant, un espoir que j'avais toujours repoussé s'est emparé de moi... celui de me faire aimer de lui... Un projet, qui avait pour apparence de vous servir, à peine conçu, a été mis à exécution... Je l'ai revu hier... je l'ai revu aujourd'hui !

FABRICE.

Eh bien ?

SILVIA.

Eh bien, Fabrice, je suis la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes; car je ne puis être à lui... Fabrice... il m'aime.

FABRICE.

Il vous aime... il vous l'a dit ?

SILVIA.

Non, mais j'en suis sûre; à sa voix, à ses yeux, à ses paroles mêmes...

FABRICE.

Il vous a promis de revenir ?

SILVIA.

Vous voyez bien que je l'attends.

FABRICE.

Pauvre Silvia !

SILVIA.

Quoi ?

FABRICE.

Mais don Diègue qui quitte Séville à l'instant...

SILVIA.

Don Diègue quitte Séville ! Le croyez-vous ?

FABRICE.

J'en suis sûr.

SILVIA.

Et vous me dites cela ainsi !

FABRICE.

J'ai pris mes précautions.

SILVIA.

Lesquelles ?

FABRICE.

Écoutez, Silvia, je suis un homme reconnaissant, moi... même de l'intention... Vous m'avez promis d'éloigner le mari, pour me laisser la femme... eh bien ! moi, j'éloigne Léonor pour vous laisser don Diègue.

SILVIA.

Qu'est-ce que vous dites ?

FABRICE.

Que six hommes à mes ordres, commandés par le drôle le plus adroit de toutes les Espagnes, sont embusqués à cent pas d'ici...

SILVIA.

Et vous croyez qu'ils oseront ?

On entend un coup de pistolet.

FABRICE.

Tenez, les voilà qui nous donnent de leurs nouvelles.

SILVIA.

Mon Dieu ! Seigneur, protégez-le !

FABRICE, *riant*.

Soyez tranquille, Silvia, j'ai recommandé pour lui la plus grande considération... les plus grands égards...

SILVIA.

Oh ! vous avez fait là une chose affreuse, terrible !

FABRICE.

Mais où allez-vous ?

SILVIA.

Je ne sais... je vais le défendre... me mettre entre lui et les assassins...

FABRICE.

Mais vous êtes folle, Silvia, ce ne sont point des assassins.

SILVIA

Laissez-moi !

FABRICE.

Quelqu'un vient... je ne me trompe pas, c'est don Diègue.

SILVIA.

Don Diègue !

FABRICE.

Au revoir, Silvia... A moi la femme... à vous le mari !

SCÈNE XI.

SILVIA, MENDOCE.

MENDOCE.

Sommes-nous seuls, madame ?

SILVIA.

Oui, seigneur... Qu'y a-t-il ?

MENDOCE.

Il y a, qu'il m'arrive des choses si étranges, qu'il faut bien que malgré la promesse que je m'étais faite de ne jamais vous revoir, qu'il faut bien, dis-je, que je demande l'explication de tout ceci à la seule personne qui peut me la donner!... Parmi ces bandits qui viennent d'arrêter ma voiture et de m'enlever dona Léonor.. car ils s'agit d'un enlèvement... d'un rapt à main armée, entendez-vous, madame?... eh bien ! parmi ces bandits, j'ai reconnu un homme que j'ai vu ce matin chez vous.... Où retrouverai-je cet homme?... son nom, son adresse ?

SILVIA.

Je ne le connais pas ; je vous jure que c'était la première fois que je le voyais.

MENDOCE.

Il vous connaît cependant bien... lui !

SILVIA.

Il vous a dit...?

MENDOCE.

Tout... Mais il ne s'agit plus ici de mon fol amour... il s'agit de Léonor... il s'agit de ma sœur !

SILVIA.

De votre sœur!... Léonor était votre sœur?... Que ne me l'avez-vous dit, mon Dieu!... Que ne me l'avez-vous dit ce matin?

MENDOCE.

Et pourquoi?

SILVIA.

Parce que ce matin il était encore temps de la sauver.

MENDOCE.

Mais vous saviez donc tout?... Parlez alors... Au nom du ciel, parlez?..

DUO.

SILVIA.

Grâce, grâce, monseigneur, grâce !
Oh ! ne m'accablez pas, je suis à vos genoux.

MENDOCE.

A mes genoux, ce n'est point votre place,
Levez-vous donc, madame, levez-vous.

SILVIA.

Seigneur, je vous conjure
De m'écouter, il faut que je vous dise tout,
Et que vous connaissiez mon crime jusqu'au bout.

J'avais hier fait la folle gageure

D'obtenir votre amour

Dans l'espace d'un jour.

Ah ! maintenant de ma coquetterie,
Seigneur, seigneur, suis-je punie assez ?

A vos genoux c'est moi qui vous prie,
Et c'est vous qui me repoussez.

ENSEMBLE.

MENDOCE.

Mais vous ne dites rien, madame ,
De l'enlèvement de ma sœur ;
Si j'en crois le cri de votre ame ,
Vous connaissez pourtant le ravisseur.

SILVIA.

Oui , j'étais du complot, et dans ce moment même
Don Fabrice quitte ce lieu.

MENDOCE.

Don Fabrice... c'est bien , adieu ,
Je cours punir son insolence extrême.
Merci , madame...

SILVIA.

Non, c'est moi...

Don Diègue, je vous en conjure....
Qui dois courir... oh ! voyez mon effroi !

MENDOCE.

Non, c'est à moi de venger mon injure ;
Laissez-moi donc, madame, laissez-moi.

SILVIA.

Que Dieu me frappe , et que je meure
Sans pénitence et sans appui ,
Si votre sœur n'est pas près de vous dans une heure.

MENDOCE.

Faites mieux que cela, conduisez-moi vers lui.

SILVIA.

Non, c'est impossible ,
Votre cœur terrible
Est trop courroucé ,
Et jusqu'à cette heure
Ah ! déjà je pleure
Trop de sang versé.

MENDOCE.

Un pareil outrage
Veut que mon courage
En réponde encor ,
Ou bien que le lâche
Qu'à mes yeux l'on cache
Rende Léonor !...

SILVIA.

C'est à moi de vous la rendre !

MENDOCE.

Non, je ne puis pas attendre !

SILVIA.

Au nom du ciel, demeurez ,

Et si je ne la ramène ,

Seigneur, ah ! par votre haine

C'est moi que vous punirez.

Silvia tombe à genoux devant la porte que Mendoce n'ose franchir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

=====

ACTE III.

— — — — —

Chez Fabrice.

— — — — —

SCÈNE PREMIÈRE.

PIQUILLO.

AIR :

Allons, notre campagne est terminée ,
J'ai fait une bonne journée ;
Mais, grâce à quelques heureux coups ,
La police en ces lieux
S'entretient trop de nous.
Oui, désormais ici je cours trop de dangers !
Pent-être il faudra fuir en pays étrangers.

Espagne, ô ma patrie ,
Où je veux vivre et mourir ,
Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel ,
Ton air pur qui vous enivre,
Et tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son paradis?
Mon doux pays, etc., etc.

Autrefois ta souveraine,
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
La couronne d'Orient,
Et l'écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du More :
Gloire, amour et liberté.

SCÈNE II.

PIQUILLO, SILVIA, *frappant à la porte.*

PIQUILLO.

Qui frappe ?

SILVIA.

Ouvrez !

PIQUILLO.

Votre nom ?

SILVIA.

J'aime mieux vous dire le vôtre.

PIQUILLO.

Dites !

SILVIA.

Piquillo !

PIQUILLO, *ouvrant la porte.*

Entrez... Comment ! c'est vous, signora !

SILVIA.

Don Fabrice n'est pas encore arrivé avec la voiture et les chevaux ?

PIQUILLO.

Non, pas encore.

SILVIA.

Bien !

PIQUILLO.

La signora est donc du complot ?

SILVIA.

Sans doute.

PIQUILLO.

C'est autre chose.

SILVIA.

Et Léonor... où est-elle ?

PIQUILLO :

Dans ce cabinet.

SILVIA, *ouvrant la porte du cabinet.*

Venez, signora.

PIQUILLO.

Que va-t-elle faire ?

SCÈNE III.

LES MÊMES , LÉONOR.

LÉONOR.

Oh ! venez-vous à mon secours, madame ?

SILVIA.

Oui, mon enfant.

LÉONOR.

Soyez bénie... Et mon frère, où est-il ?

SILVIA.

Chez moi, où il vous attend.

PIQUILLO.

Mais que dites-vous donc ?

SILVIA.

Je dis que la signora Léonor, n'a pas un instant à perdre, et que vous allez la conduire à la litière qui est à la porte avec deux de mes valets.

PIQUILLO.

Mais, madame...

SILVIA.

Dépêchez-vous... le troisième est allé chercher l'alcade.

PIQUILLO.

C'est autre chose, madame, je suis à vos ordres.

SILVIA, à Léonor.

Suivez cet homme jusqu'à ma litière, signora, mes valets savent ce qu'ils ont à faire.

LÉONOR.

Que de grâces !

SILVIA.

C'est bien, c'est bien ; ne perdez pas un instant.

PIQUILLO.

Mais vous ?

SILVIA.

Je reste à la place de la signora.

PIQUILLO.

Ici !...

SILVIA.

Dans ce cabinet... allez !...

PIQUILLO.

Vous avez le secret de faire de moi tout ce que vous voulez ,
madame...

Il sort avec Léonor.

SCÈNE IV.

SILVIA , *seule.*

Sauvée ! sauvée !... j'aurai tenu ma parole... Mendoce n'aura aucun reproche à me faire... et si jamais... pendant cette absence éternelle qui va nous séparer , mon souvenir se représente à sa pensée... oh ! ce ne sera pas , je l'espère , pour me maudire... mais pour me plaindre... On monte... c'est la voix de don Fabrice et de Piquillo... allons , et que Dieu nous mène à bien.

Elle entre dans le cabinet.

SCÈNE V.

FABRICE , PIQUILLO , SILVIA ; *puis* DES ALGUAZILS.

FABRICE.

Mais où diable courais-tu donc ainsi quand je t'ai rencontré ?

PIQUILLO.

Je courais... vous croyez que je courais... j'allais au-devant de vous. Voyant que vous ne veniez pas... je...

FABRICE.

Et Léonor ?...

PIQUILLO.

Elle est là.

FABRICE.

Et comment la chose s'est-elle passée ?

PIQUILLO.

Avec grande peine.

FABRICE.

Le mari... ?

PIQUILLO.

S'est défendu comme un lion.

FABRICE.

Il ne lui est rien arrivé , je l'espère ?...

PIQUILLO.

Non , non , non... on l'a contenu avec les plus grands égards.

FABRICE.

Bien.

Il va à la porte du cabinet.

PIQUILLO.

Monseigneur.

FABRICE.

Quoi ?

PIQUILLO.

Avec votre permission...

FABRICE.

Eh bien !...

PIQUILLO.

Nous avons un petit compte...

FABRICE.

Reviens dans la soirée.

PIQUILLO.

S'il était égal à votre excellence , pendant que je suis là .

FABRICE.

De la défiance ?

PIQUILLO.

Non pas , seigneur Fabrice , Dieu m'en garde !... mais je ne serais pas fâché de m'éloigner de Séville ; je commence à y jouir d'une réputation qui m'inquiète...

FABRICE.

C'est bien , l'argent est dans cette bourse.

PIQUILLO.

Merci. La dame est dans ce cabinet.

FABRICE , *la main sur la clef.*

Et si j'avais besoin de toi , où te retrouverais-je ?

PIQUILLO.

Le renseignement est assez difficile à donner , monseigneur : je compte franchir la Sierra , visiter l'Estramadure , traverser le royaume de Léon , et gagner incognito la Galice , où j'ai voté un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle , et puis , s'il faut vous le dire , je ne suis pas fâché de m'éloigner momentanément des capitales ; on trouve en province plus de simplicité dans les mœurs et dans la police...

FABRICE , *entr'ouvrant la porte du cabinet.*

Bon voyage , seigneur Piquillo.

PIQUILLO , *ouvrant la porte du fond.*

Joyeuse vie , seigneur Fabrice !... (*A deux hommes en noir qui gardent la porte.*) Pardon , messieurs.

LES ALGUAZILS , *croisant leurs hallebardes.*

On ne passe pas !...

FABRICE , *se retournant.*

On ne passe pas ? Qui parle ainsi en maître chez moi ?

LES ALGUAZILS.

La loi.

PIQUILLO.

Nous sommes pincés , seigneur Fabrice.

FABRICE.

Tu auras fait quelque bêtise !

PIQUILLO.

Pas de récriminations , ce n'est pas l'heure... Je suis votre valet , vous êtes mon maître... tirez - moi du trou , je vous donnerai la main... silence , voici l'alcade !...

On entend la marche de l'alcade.

SCÈNE VI.

FABRICE, PIQUILLO, L'ALCADE, SILVIA, *dans le cabinet.*

L'ALCADE.

Ah ! pardieu , seigneur Fabrice, j'avais peur de ne pas vous rencontrer chez vous....

FABRICE.

Ah ! pardon , monsieur l'alcade , enchanté de vous voir... mais , vous le voyez , j'allais sortir... Pedrillo , mon manteau !...

L'ALCADE , *s'asseyant.*

Je suis vraiment désolé d'arriver dans un moment comme celui-ci... Eh bien !...

FABRICE.

Eh bien ?

L'ALCADE.

Nous sommes donc amoureux ?...

FABRICE.

Après la guerre , l'amour n'est-il pas la plus noble occupation d'un Espagnol.

L'ALCADE.

Bien répondu... mais il paraît que les parens nous refusaient la dame de nos pensées , de sorte que nous avons fait un petit enlèvement avec effraction... un petit rapt à main armée.

PIQUILLO.

Diable ! diable !...

FABRICE.

Monsieur l'alcade !...

L'ALCADE.

Il n'y a pas de mal à cela , monseigneur... il n'y a pas de mal , et le roi Alphonse le Chaste , dans son amour pour sa brave noblesse , avait prévu le cas où un grand seigneur , comme vous , serait réduit à en venir à cette extrémité.

FABRICE.

Ah! oui, la loi, je la connais...

L'ALCADE.

Vous la connaissez, alors il n'y aura pas de surprise. (*Se retournant vers Piquillo qui s'approche de la porte.*) Empêchez cet homme de sortir... « Article 31 de l'ordonnance de 1229... » Il paraît que vous aimez beaucoup la jeune dame... tant mieux... j'encourage toujours les mariages d'inclination... j'ai la main heureuse.

FABRICE.

Mon Dieu, monsieur l'alcade, je profiterais avec reconnaissance de vos bons offices, d'autant plus que j'ai reçu ce matin du roi l'autorisation de me marier à ma guise...

Silvia entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.

L'ALCADE.

Dans cette circonstance, vous n'aviez pas besoin de l'agrément de sa majesté... (*Voyant que Piquillo s'approche de la porte.*) Empêchez cet homme de sortir!...

FABRICE.

Mais dans le cas présent, il n'y a qu'une difficulté à ce que la loi d'Alphonse le Chaste s'accomplisse...

L'ALCADE.

Et laquelle, monseigneur?

FABRICE.

C'est que la femme que j'ai enlevée est déjà mariée.

L'ALCADE.

Diable!...

SILVIA, *s'avançant et levant son voile.*

Vous vous trompez, seigneur Fabrice, elle est libre...

PIQUILLO.

Pécaire!...

Il fait un bond vers la porte.

L'ALCADE.

Empêchez cet homme de sortir!...

Piquillo.

QUATUOR.

L'ALCADE.

Puisque la chose se complique,
 En attendant que tout s'explique,
 Comme un enlèvement n'en existe pas moins,
 A faire agir la loi je dois mettre mes soins.

ENSEMBLE.

L'ALCADE.

Plus de doute, la chose est claire :
 Seulement, pour finir l'affaire,
 Il faut un prêtre et deux témoins.

PIQUILLO.

Gagnons la porte avec mystère,
 Sans moi, pour terminer l'affaire,
 Ils ont bien assez de témoins.

SILVIA.

Pour vous, seigneur, la chose est claire,
 Et l'affront qu'on vient de me faire
 N'a déjà que trop de témoins.

FABRICE.

Ce n'est pas elle, quel mystère !
 Je suis trahi la chose est claire ;
 Mais lui me le païra du moins.

Arrétant Piquillo qui est prêt à sortir.

J'ignore encor, seigneur alcade,
 Ce que vous pouvez contre moi ;
 Mais surveillez ce camarade
 Qui veut se soustraire à la loi.
 Il est plus coupable que moi !

L'ALCADE.

Comment!... mais celui-ci, je crois le reconnaître.
 Ailleurs déjà je vous ai vu, mon maître.

PIQUILLO.

Diable !

L'ALCADE.

Mais sous de plus beaux habits.

PIQUILLO.

Aïe!... je suis pris!...

L'ALCADE.

Oh ! de nouveau la chose se complique,
 Il faudra bien que tout s'explique ;
 Mais un enlèvement n'en existe pas moins,
 A proclamer la loi je dois mettre mes soins.

Il ouvre un livre.

« Quiconque aura par force enlevé veuve ou fille,
 » Si grands que soient son rang et sa famille,

» Devra par l'hymen le plus prompt
» Réparer son affront,
» A moins qu'il ne préfère
» De tous ses biens lui faire
» L'abandon. »

FABRICE.

O ciel !

SILVIA.

C'est tout, seigneur Alcade ?

FABRICE.

Madame, dites-moi quelle sera la fin

De cette étrange mascarade :

Voulez-vous ma personne, ou voulez-vous mon bien ?

SILVIA.

A l'édit qui sur nous prononce

Il faut céder,

Pour le destin qu'il nous annonce

Vous décider.

Je sais que votre cœur appelle

De cet arrêt ;

Je sais que je ne suis point celle

Qu'il vous faudrait.

Moi, je perds mon indépendance ;

Mais une si haute alliance,

C'est un honneur,

Seigneur !...

Mon droit ne peut faire aucun doute,

Et de l'invoquer il m'en coûte ;

Mais j'ai la loi

Pour moi.

FABRICE.

Bien... je réfléchirai.

L'ALCADE.

Cet autre qui se glisse

Vers la porte... à son tour, réglons son compte aussi.

FABRICE.

Tu vas payer ta trahison... Voici,

Seigneur, s'il est un crime en tout ceci,

Voici mon agent, mon complice.

L'ALCADE.

Son nom ?

PIQUILLO.

Oh ! monseigneur...

FABRICE.

Piquillo.

L'ALCADE.

L'aventure

S'éclaircit à la fin.

Traître, ton affaire est sûre ;

Ce jour, je t'assure,

Verra ta fin !...

PIQUILLO.

Monseigneur l'alcade, de grâce ,

Apaisez-vous !

Ah ! voyez, je pleure et j'embrasse

Vos deux genoux.

Contre moi je veux qu'on emploie

Tous les moyens.

Oui, je m'y résigne avec joie :

Prenez mes biens,

Châteaux, terres, qu'on les confisque ;

Bien plus, à l'hymen je me risque ,

Oui, de grand cœur,

Seigneur;

Et qu'au refus de don Fabrice,

A la signora l'on m'unisse...

Appliquez-moi

La loi !...

L'ALCADE.

Non, point de grâce, ici demeure...

Je l'ai dit, l'arrêt est rendu.

Vous avez tous deux un quart d'heure :

Vous, pour être marié... toi, pour être pendu.

SILVIA.

Ah ! pour lui quelle surprise !

C'est une cruauté vraiment.

Dans cette étrange méprise,

Pour son amour quel dénouement !

Du sort qui vous désespère

Bien des cœurs seraient jaloux,

Mais le temps saura, j'espère,

Adoucir votre courroux !

L'ALCADE.

Ainsi vous entendez bien mon arrêt, vous avez tous deux un quart d'heure ; vous, pour vous marier ; toi, pour être pendu.

SCÈNE VII.

PIQUILLO, FABRICE.

PIQUILLO.

Eh bien ! seigneur, Fabrice?

Il se regardent.

FABRICE.

Eh bien ! monsieur le drôle !

PIQUILLO.

Vous avez un quart d'heure pour vous décider à vous marier.

FABRICE.

Et toi, quinze minutes pour te préparer à être pendu.

PIQUILLO.

Que dites-vous de la position ?

FABRICE.

Je dis que nous l'avons méritée tous les deux..... moi, par ma sottise... toi, par ta maladresse.

PIQUILLO.

Ma foi, seigneur Fabrice, mon étonnement vaut bien le vôtre, et il y a là quelque tour de passe-passe du diable ; je fais entrer dona Léonor dans un cabinet, et c'est dona Silvia qui en sort...

FABRICE.

Misérable !...

PIQUILLO.

Ah ! voilà... On n'est pas plus tôt dans une situation équivoque, que non seulement on vous abandonne, mais encore qu'on vous injurie... Eh bien ! monseigneur, je ne suis pas si ingrat que vous, et si je puis vous être bon à quelque chose dans l'embarras où vous vous trouvez, disposez de moi.

FABRICE.

Trêve de fanfaronnades, monsieur le faquin ; votre position n'est pas tellement brillante, ce me semble, qu'il vous reste du temps à perdre à vous apitoyer sur celle des autres... Je ne suis pas forcé de vivre avec ma femme, moi, tandis que vous êtes forcé de mourir avec votre corde, vous !...

PIQUILLO.

Tout beau, monseigneur, tout beau ; nous ne sommes encore que fiancés, et j'espère bien que le mariage n'aura pas lieu, par défaut de consentement de l'une des parties.

FABRICE.

Pardieu, je voudrais bien savoir comment tu y échapperas ?

PIQUILLO.

En mettant mon cou à une assez grande distance de la corde pour qu'ils ne puissent jamais se rejoindre.

FABRICE.

Alors, si tu as un moyen de sortir d'ici, comment n'en profites-tu pas à l'instant même?...

PIQUILLO.

Parce que j'ai pour principe de ne jamais faire les choses qu'au moment où elles doivent être faites. L'alcade nous a donné un quart d'heure, c'est juste le temps qu'il me faut pour procéder à l'inventaire de quelque chose que j'ai là.

FABRICE.

Ce drôle m'amuserait, sur mon honneur, si je n'avais autre chose à faire que de l'écouter!...

PIQUILLO.

D'abord fermons la porte en dedans, afin de ne pas être dérangés dans nos petites affaires... Ah! celle-ci... j'oubliais... et maintenant que nous sommes chez nous...

FABRICE.

Que diable tires-tu de ta poche?

PIQUILLO.

De ma poche?... Je tire la poche du commissaire que je lui ai coupée en embrassant ses genoux... Quand j'ai vu que je perdais mon temps à le prier, j'ai voulu tirer le meilleur parti possible de ma position, et alors je lui ai... je suis un peu curieux de savoir ce qu'il y a dans cette poche, et vous, hein?...

FABRICE.

Que veux-tu que cela me fasse à moi?

PIQUILLO.

Vous avez tort d'être si indifférent... qui peut dire ce que contient la poche d'un commissaire?

FABRICE.

Vide-la alors, et n'en parlons plus!...

PIQUILLO.

Peste! comme vous y allez... ce n'est pas ainsi que cela se

pratique... Procédons selon les règles... nous avons affaire à un homme de justice... gare les nullités... (*Il tire une montre qu'il pose sur la table.*) A huit heures de relevée.

FABRICE.

Mais c'est ma montre que tu as là ?

PIQUILLO.

Vous croyez ?

FABRICE.

J'en suis sûr...

PIQUILLO.

C'est possible : vous me l'aurez prêtée sans y faire attention... j'emprunte comme cela beaucoup de choses, et quand on ne me les redemande pas, j'oublie de les rendre.

FABRICE.

Coquin !

PIQUILLO.

La scéance est ouverte...

« Dans une poche de commissaire qui a été reconnue avoir fait autrefois partie d'un vieux pourpoint râpé, et avoir été violemment séparée dudit pourpoint à l'aide d'un instrument tranchant... avons trouvé...

» *Premièrement.* Une bourse assez plate, objet qu'il nous a paru inutile de mentionner au procès-verbal.

» *Deuxièmement.* Des lettres de noblesse accordées à l'alcade Zambulos, en récompense de l'habileté qu'il a déployée dans ses fonctions... Voilà une récompense méritée, mais comme ceci peut nous servir dans l'occasion, confisquons!...

» *Troisièmement.* Oh ! oh ! notes sur les faits et gestes du nommé Piquillo... liste des vols qu'il a commis... des vols!... dans les villes de Madrid, de Tolède, de Sarragosse, d'Irun, de Barcelone, de Ségovie, etc. »

Ceci étant des mémoires particuliers qui ne doivent être imprimés qu'après ma mort, je m'oppose à leur publicité.

» *Quatrièmement.* Ah ! ah ! le sceau royal, une lettre de Sa Majesté !

« Le seigneur Zambulos fera chercher dans Séville et ses environs un jeune seigneur de Burgos, qui se cache sous le nom de don Diègue. »

FABRICE.

Qu'est-ce que tu dis? don Diègue!

PIQUILLO.

C'est écrit.

FABRICE.

Après, après!...

PIQUILLO.

« Pour plus ample renseignement, il saura que le fugitif, dont le véritable nom est don Mendoce, a près de lui sa sœur dona Léonor, qu'il fait passer pour sa femme. »

FABRICE.

Sa sœur! dona Léonor! Léonor est sa sœur... mais lis donc, bourreau!

PIQUILLO.

Ma foi, lisez vous-même, monseigneur, si vous êtes pressé...

FABRICE.

« Il lui annoncera... »

PIQUILLO.

L'alcade Zambulos, toujours?...

FABRICE.

« Oui, il lui annoncera... Sa sœur! et moi qui ai cru... Il lui annoncera que, sur la lettre que nous avons reçue de lui, et d'après les instances de don Fabrice d'Olivarès, nous lui accordons sa grâce pleine et entière, et qu'il peut revenir à Madrid... » Sa grâce! oh! Piquillo, mon enfant, quelle idée tu as eue là... de couper la poche de ce vieil imbécile!...

PIQUILLO.

J'en ai souvent de pareilles... seulement elles ne réussissent pas toujours aussi bien.

DUO.

FABRICE.

O bonheur étrange!

Qui tout-à-coup change

Mon mauvais destin!

Eh quoi ! Léonore

Est donc libre encore,

Et j'aurai sa main !

PIQUILLO.

Aventure étrange!

Qui tout-à-coup change

Son mauvais destin!

Oni, sa Léonore

Sera libre encore

De donner sa main !

Mais un instant, seigneur, j'y pense,

Vous êtes engagé d'autre part.

FABRICE.

Ce n'est rien,

Je suis libre en perdant ma fortune et mon bien,

Et de cet abandon m'attend la récompense !

O Dieu ! si je pouvais leur écrire....

PIQUILLO.

Et pourquoi

N'écrieriez-vous donc pas ? que faut-il davantage ?

Voici plume et papier....

FABRICE.

Mais par qui mon message

Leur sera-t-il porté ?

PIQUILLO.

Par qui ? parbleu ! par moi !

FABRICE.

Par toi ?...

PIQUILLO.

Mais sans doute !...

FABRICE.

Et moi qui l'écoute !

PIQUILLO.

Ah ! monseigneur doute !

FABRICE.

Mais l'alcade ici

Nous garde.

PIQUILLO.

Qu'importe,

Pourvu que je sorte ?

FABRICE.

Par où ?

PIQUILLO.

Par la porte !

FABRICE.

Elle est close...

PIQUILLO.

Ah ! oui !

Montrant la porte.

Celle-là, mon maître,
Est close peut-être ;

Montrant la cheminée.

Mais par celle-ci.

FABRICE.

Ah ! mon cher Piquillo, tu me sauves la vie !

PIQUILLO.

Seigneur, j'en ai l'ame ravie ;
Mais il ne s'agit point de perdre notre temps.
A peine s'il nous reste encor quelques instans !
Allons donc, mon maître ;
Vite à votre lettre !
Écrivez...

FABRICE.

J'écris :

« Chère Léonore, »

PIQUILLO.

Bien !

FABRICE , *écrivait.*

« Je vous adore. »

PIQUILLO.

Adorez encore ;
Si j'ai bien compris,
Plus à sa maîtresse
On peint sa tendresse
En mots insensés,
Plus on doit attendre ;
Car, pour un cœur tendre,
Qui songe à se rendre,
Trop n'est pas assez.

FABRICE.

Tiens, voilà la lettre.

PIQUILLO.

Je cours la remettre.

FABRICE.

Bientôt.

PIQUILLO.

Aussitôt !

FABRICE.

Prends garde, mon enfant, la route n'est pas sûre ;
Que feras-tu qui me rassure ?

PIQUILLO.

Je chanterai quand je serai là haut !...

ENSEMBLE.

PIQUILLO.

O bonheur étrange !
Qui tout-à-coup change
Son mauvais destin !
Oui, sa Léonore
Sera libre encore
De donner sa main !

FABRICE.

O bonheur étrange !
Qui tout-à-coup change
Mon mauvais destin !
Oui, ma Léonore
Étant libre encore,
J'obtiendrai sa main.

A Piquillo.

Va donc, et que Dieu te garde,
Qu'il te sauve de la garde,
Et surtout ne va pas
Faire quelque faux pas,
Quelque faux pas.

FABRICE.

On frappe... il était temps... Piquillo ! es-tu parti ?.... Piquillo !... plus rien, il est en route, je puis ouvrir. (*Il ouvre, don Diègue paraît.*) Don Diègue !

SCÈNE VIII.

DON FABRICE, MENDOCE.

MENDOCE.

Ne vous attendiez-vous pas à ma visite, seigneur don Fabrice ?

FABRICE.

J'avoue que je l'espérais, mais pas sitôt...

MENDOCE.

Et moi aussi, j'ai été trompé dans mon espérance. Je cherchais un homme que je croyais libre, et je trouve un prisonnier ; je venais demander raison, et l'on me fait justice... Dans tout ceci, je ne trouve pas le compte de mon honneur, don Fabrice.

FABRICE.

Oh ! plus de paroles hautaines et ennemies entre nous, don Diègue... ou plutôt don Mendoce.

MENDOCE.

Vous connaissez mon nom ?

FABRICE.

Écoutez, j'aime votre sœur ?

MENDOCE.

Vous savez que Léonor... ?

FABRICE.

N'essayez plus de me rien cacher, je sais tout...

MENDOCE.

Et qui vous a livré mes secrets ?...

FABRICE.

Une lettre du roi qui contient votre grâce... la permission de revenir à Madrid...

MENDOCE.

Cette lettre... ?

FABRICE.

La voici... et je suis heureux de vous la remettre... Maintenant j'aime votre sœur, vous le savez... je l'aime avec passion; ces folies que vous croyez avoir à me reprocher sont un signe de mon amour... ces poursuites qui vous fatiguaient sont un gage de ma constance... cet enlèvement dont vous veniez me demander raison est une preuve que je ne puis vivre sans elle.... Allons, Mendoce, au lieu de me menacer de votre épée... tendez-moi la main ; au lieu de me croire votre ennemi, appelez-moi votre frère !...

MENDOCE.

Mais comment le marquis d'Olivarès obtiendra-t-il de son père, duc et ministre, la permission de s'allier à un obscur hidalgo ?

FABRICE.

J'ai celle du roi !...

MENDOCE.

Et cette loi qui vous condamne à épouser Silvia ?

FABRICE.

Me dégage de cette obligation en lui abandonnant mes biens et ma fortune.

MENDOCE.

Et vous ferez ce sacrifice à votre amour pour ma sœur.

Entre Sylvia avec Léonor voilée.

FABRICE.

Un pauvre marquis, ruiné pour le moment, mais qui a quelques espérances dans l'avenir, vous convient-il pour beau-frère?...

MENDOCE.

Fabrice, dona Léonor a dix mille piastres de rente, et dona Léonor est à vous.

FABRICE.

Merci, frère, merci!... A Léonor mon amour... à Silvia ma fortune.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SILVIA, LÉONOR.

SILVIA, *s'avançant.*

Et qui vous a dit, seigneur Fabrice, que Silvia était assez orgueilleuse pour ambitionner l'un, ou assez vile pour accepter l'autre?...

FABRICE *et* MENDOCE.

Silvia!...

SILVIA.

Oh ! n'allez pas croire que je réclame
Cette alliance à laquelle j'ai droit ;
Depuis hier j'ai pesé dans mon ame
Ce que je vaux et ce que l'on me doit !...
J'ai dissipé ma part de l'héritage
Que le Seigneur ici-bas garde aux siens !
Et ce n'est pas avec moi qu'on partage
Ni son amour, ni son nom, ni ses biens.
Oui, je comprends que, dans ce monde étrange,
Las ! je n'ai plus espérance ni foi,
Mais l'autre encor me reste....

Elle lève le voile de Léonor.

Et voici l'ange

Que j'ai chargé de prier Dieu pour moi.

Léonor !...

FABRICE.

MENDOCE.

Léonor !

LÉONOR.

Mon frère !

Dois-je croire à ce que j'entends ?

Est-il vrai qu'à nos vœux le ciel n'est plus contraire ?

Et d'où vient ce billet qu'une main étrangère

M'a remis à l'instant ?

FABRICE, *se rapprochant de Léonor.*

Pardon, cent fois pardon de mon audace,

Regardez-moi, je suis à vos genoux.

LÉONOR.

Mon frère...

MENDOCE.

Eh bien ?

LÉONOR.

Que faut-il que je fasse ?

Qu'ordonnez-vous ?

MENDOCE.

Relève ton époux.

SILVIA.

Ame précieuse,

Pleine de foi,

Soyez heureuse

Au lieu de moi ;

Et de la vie,

Coupe du ciel,

A moi la lie

A vous le miel.

ENSEMBLE.

LÉONOR et FABRICE.

Jour plein d'ivresse !

Aujourd'hui cesse

Notre malheur ;

Et notre cœur,

Où tout s'efface,

N'a plus de place

Pour la douleur.

MENDOCE et SILVIA.

Oh ! leur ivresse !

Aujourd'hui blesse

Notre douleur ;

Que pour { ma }
 { sa } sœur

L'ennui s'efface,

Il n'a de place

Que dans mon cœur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ALCADE.

., L'ALCADE, *entrant.*

Eh bien ! le quart d'heure est passé... Sommes-nous décidé à nous marier ?

FABRICE.

Oui, monsieur l'alcade.

L'ALCADE.

Bien ! (*Se retournant et cherchant Piquillo.*) Et nous... sommes-nous prêts à être... ? Eh bien ! où est donc mon prisonnier ?

Il cherche Piquillo.

MENDOCE, à *Silvia*.

Oh ! madame, que de remerciemens ! c'est à vous que ma sœur devra d'être heureuse, et le bonheur de Léonor est le seul qui me reste.

L'ALCADE, *regardant sous les chaises.*

Mais où diable est-il fourré ?

FABRICE.

Que cherchez-vous donc, monsieur l'alcade ?

L'ALCADE.

Rien... rien... Vous dites donc que vous êtes prêt au mariage ?

SILVIA.

Oui ; seulement il y a substitution de la fiancée, et j'ai cédé tous mes droits à dona Léonor, sœur de don Diègue.

L'ALCADE.

Don Diègue?... attendez donc... Vous vous appelez don Diègue ?

MENDOCE.

C'est-à-dire maintenant que j'ai repris mon vrai nom, je m'appelle don Mendoce.

L'ALCADE.

Oui, don Diègue, don Mendoce... C'est cela... (*Il fouille dans sa poche; sa main passe au travers; cherchant toujours Piquillo.*) Il faut pourtant qu'il soit quelque part...

MENDOCE.

Aviez-vous quelque chose à me dire?..

Entre Piquillo en moine.

L'ALCADE.

Certainement, que j'avais quelque chose à vous dire, une lettre du roi qui vous concerne. (*Regardant son bras qui est passé tout entier à travers sa poche.*) Eh bien! mais j'avais une poche cependant!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PIQUILLO, *en moine.*

PIQUILLO, *frappant sur l'épaule de l'alcade, et lui montrant sa poche qu'il tient.*

N'est-ce pas cela que vous cherchez, mon frère?

L'ALCADE.

Tiens, tiens... justement... Et comment diable ma poche se trouve-t-elle à votre main?

PIQUILLO.

Elle vient de m'être confiée par un grand pécheur nommé Piquillo, qui a eu le bonheur de se tirer sain et sauf des mains de l'alcade le plus habile!...

L'ALCADE.

Oh! le brigand!

PIQUILLO.

Cette poche contenait vos lettres de noblesse, et comme un alcade aussi habile ne saurait avouer s'être laissé duper de la sorte, il m'a chargé de vous proposer un échange.

(81)

L'ALCADE.

Et lequel ?...

PIQUILLO.

Ces lettres contre un sauf-conduit.

L'ALCADE.

Un sauf-conduit... Et qu'en fera-t-il ?

PIQUILLO.

Il se repent... et veut devenir honnête homme...

L'ALCADE.

Mais il y avait dans la poche une bourse ?...

PIQUILLO.

La voilà.

L'ALCADE.

En effet, je vois la bourse ; mais l'argent qui était dans la bourse...

PIQUILLO.

Il me l'a remis afin que je dise des messes pour son heureuse conversion...

L'ALCADE.

La liste des méfaits que le drôle a commis ?...

PIQUILLO.

N'avez-vous pas son signalement ?

L'ALCADE.

Mais enfin la lettre du roi pour le seigneur Mendocce ?

MENDOCE.

Merci, monsieur l'alcade, elle est arrivée à son adresse ?

L'ALCADE.

Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose... C'est bien... c'est bien.... voilà un sauf-conduit.

PIQUILLO.

Merci, mon alcade.

Piquillo.

L'ALCADE.

Mais à la condition qu'il ne se représentera jamais devant mes yeux !...

PIQUILLO, détachant un coin de sa barbe et se faisant reconnaître de l'alcade.

Peste, il n'aurait garde !..

CHOEUR.

Oh ! quel homme habile !

Quelle main subtile

Fit un coup si beau ?

C'est un grand maître !

Ce ne peut être

Que Piquillo !

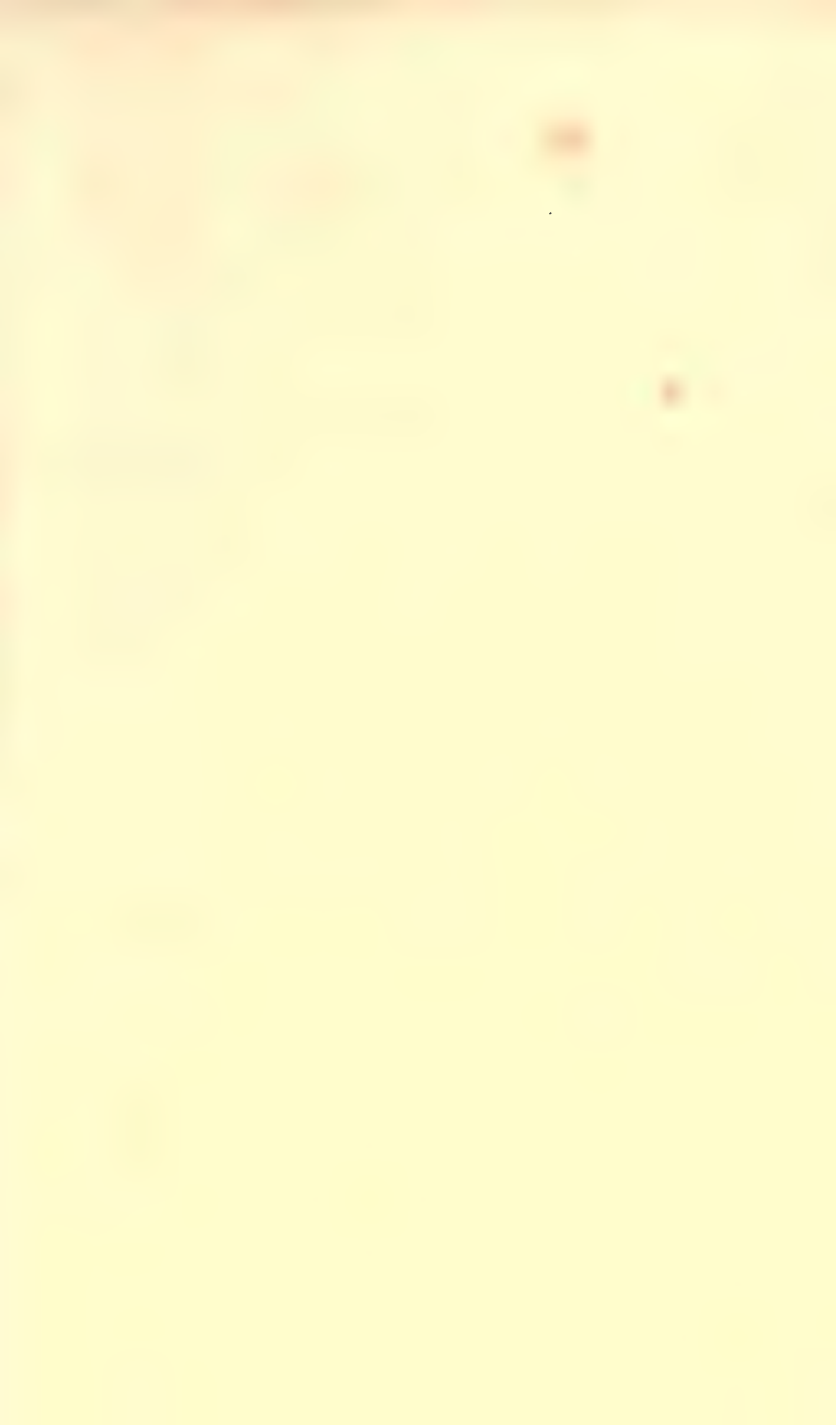
Bravo !

Piquillo.

FIN.







UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

Form L9-10m-6,'52 (A1855)444

PQ French plays.

1222

F88

v.28

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 001 346 729 5

PQ
1222
F88
v.28

